

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

ARCHÉOLOGIE
ART
HISTOIRE
PATRIMOINE



TOME CIII
ANNÉE 2012

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux

concours de la Municipalité de Bordeaux, du Conseil général de la Gironde

Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine



Revue archéologique de Bordeaux
archéologie, art, histoire, patrimoine

tome CIII
année 2012

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*

*Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*

Membre de l'association  "Archéologie d'Aquitaine"



*Conformément à la tradition,
la Société Archéologique de Bordeaux
ne prend sous sa responsabilité
ni les opinions émises
ni les analyses développées par les auteurs.*

*Elle interdit
toute reproduction totale ou partielle de documents
sans son autorisation écrite.*

Photographie de couverture :

Bordeaux, place Amédée-Larrieu,
marché couvert, grille de la façade principale.
Cliché Franck Delorme.

Revue archéologique de Bordeaux *tome CIII, année 2012*

Sommaire

Thierry Mauduit

Isle-Saint-Georges :

l'eau, la pêche et des artefacts antiques en plomb

p. 11-39

Thierry Mauduit

L'Isle-Saint-Georges :

water, fishing and some antic artefacts in lead

L'Isle-Saint-Georges présente un contexte rare : c'est une agglomération protohistorique au milieu d'un fleuve. Le site archéologique est connu depuis une quarantaine d'années par différentes découvertes et par la fouille menée en 1987 lors de l'extension de la zone habitable de la commune. Depuis 2004, l'étude du mobilier de cette ancienne fouille a été reprise et s'est accompagnée d'une série de prospections sur l'ensemble de la commune et sur ses voisines. Enfin, des campagnes de fouilles sont menées, depuis 2009, par l'Université Bordeaux 3, dans le cadre d'un programme de recherche intitulé « *Peuples de l'estuaire et du littoral médocain aux époques protohistorique et antique* », sous la direction d'Anne Colin.

Ainsi ont été mises au jour des plaquettes de plomb enroulées sur elles-mêmes ; il s'agit de lests de filets de pêche. Malgré quelques mentions, principalement dans des contextes fluviatiles ou lagunaires, leur étude était, jusque-là, peu approfondie.

Ces découvertes contribuent à la connaissance des pratiques de pêche dans l'Antiquité, dans notre région, et montrent combien la tradition se maintient depuis ces périodes reculées jusqu'à nos jours.

Isle-Saint-Georges presents a rare context : it is a protohistoric urban area in the middle of a river. The archaeological site has been known for about forty years thanks to various discoveries and the excavation work carried out in 1987 when the habitable zone was extended. Since 2004 the objects from this previous excavation have been studied again and some research has been conducted in the Isle-Saint-Georges and the neighbouring towns. Finally, since 2009 a series of excavation work has been carried out by the University of Bordeaux III within a research program directed by Anne Colin and entitled « *Peoples of the estuary and the Medoc coastline in the protohistoric period and the Antiquity* ».

Thus rolled up sheets of lead have been uncovered: they are weights for fishing nets. They had not been previously studied in depth so far despite being mentioned in studies of other rivers or lagoons.

These discoveries contribute to enhancing our knowledge of fishing customs in the Antiquity in our region and show to what extent the tradition has been maintained from ancient times to this day.

Brigitte Lescarret

Les décors de rinceaux

des églises romanes du Médoc

p. 41-61

Brigitte Lescarret

The rinceau decoration

in Romanesque churches in the Medoc

Bien que très présents sur les édifices romans, les décors de rinceaux parfois mentionnés et décrits succinctement quand ils figurent sur les tailloirs des chapiteaux n'ont pas constitué d'objet d'étude en tant que tels. L'établissement d'un inventaire, par définition exhaustif, portant sur les vingt cinq édifices romans de la presqu'île du Médoc témoigne de l'abondance et de la variété de ces décors et ce malgré un maillage moins dense que dans d'autres parties du département.

The rinceau decorations are sometimes mentioned and briefly described when they appear on abacuses but they have not been studied as such although they are not uncommon on Romanesque edifices. A complete inventory of the 25 Romanesque edifices in the Medoc peninsula shows the abundance and the variety of these decorations even though they are fewer of them than in other parts of the Gironde.

Si l'influence antique est manifeste, les modèles romains ne sont pas ici copiés servilement. Au modèle classique du rinceau ondulant, ont souvent été préférées des formes plus complexes composées de tiges entrelacées à terminaisons végétales. Parmi les multiples exemples répertoriés, une famille de motifs composés de crossettes et de fleurs de lys apparait de manière plus particulièrement récurrente. Ces motifs d'origine méridionale (on les trouve en particulier à Saint-Sever ainsi qu'à Saint-Girons d'Hagetmau) sont également omniprésents dans l'ensemble de la Gironde. L'influence saintongeaise probablement plus récente demeure cependant prédominante.

Pascal Ricarrère et Jacqueline Laroche
La cavalcade (re)trouvée de Saint-Sulpice de Lafosse (Pugnac-Lafosse, Gironde)

Au printemps 2009, les peintures murales médiévales de l'église Saint-Sulpice de Lafosse (Gironde) furent partiellement mises au jour au gré de sondages réalisés dans sa nef. En 1849, elles avaient déjà été découvertes par l'architecte Charles Durand, puis relevées et décrites par lui avant d'être de nouveau badigeonnées ; deux autres témoignages écrits sont également conservés. La confrontation de ces documents avec les vestiges récemment mis au jours permet de compléter certaines propositions faites au XIX^e siècle et d'en corriger d'autres, quant à leur iconographie. Il ne fait plus de doute désormais que le mur nord reçoit une Cavalcade des péchés capitaux et il est très vraisemblable qu'en vis-à-vis figure une représentation des vertus. Ces deux ensembles appartiennent à une même campagne picturale à vocation pédagogique, que l'on propose de dater de la seconde moitié du XV^e siècle, voire du début du siècle suivant.

Jean-Claude Fauveau
Du Grand Séminaire à la Grande Poste de Bordeaux. Trois siècles d'histoires girondines

Le Grand Séminaire de Bordeaux occupe un magnifique édifice, à proximité immédiate du Mont Judaïque, ouvert en 1747 dans de vastes bâtiments situés entre la rue du Palais-Gallien, la rue Judaïque. Pendant la Révolution le séminaire devient « Maison nationale ». Il aura pendant une dizaine d'années, des affectations diverses : lieu d'assemblée des sections révolutionnaires, prison pour les prêtres non assermentés, domicile du sanguinaire commissaire du peuple Tallien, usine de piques et accueil des réfugiés en provenance de Saint-Domingue...etc. En 1800 il devient l'Hôtel de la Monnaie par un décret spécial du Premier consul, Napoléon Bonaparte. Excepté la construction d'une grande salle destinée au monnayage dans la cour Judaïque et de plusieurs labora-

The influence from Antiquity is obvious but the Roman models have not been slavishly copied here. Rather than the classical undulating rinceau, one can find more complex patterns composed of interlacing stems with leaf or flower finials. Among the numerous identified examples, a group of motifs composed of vine branches and fleur-de-lys is particularly recurrent. These patterns, originally from the south of the region (they can be found in Saint-Sever and Saint-Girons d'Hagetmau), are also widespread in the Gironde. The influence from the Saintes area, which is probably more recent, is nonetheless prevalent.

p. 63-78 **Pascal Ricarrère et Jacqueline Laroche**
The recovered procession in the church Saint-Sulpice de Lafosse (Pugnac-Lafosse, Gironde)

In spring 2009, the medieval wall paintings in the church Saint-Sulpice de Lafosse (Gironde) were partially uncovered following excavation work in its nave. They had already been discovered, measured and described by the architect Charles Durand in 1849 before being painted over. Two other written accounts have been kept too. Confronting these documents to the recently found remains allows us to reassess what had been written in the 19th century concerning the iconography of these paintings. There is no doubt now that there is a procession of the Deadly Sins on the north wall and probably a representation of the virtues on the opposite wall. These two murals were part of one and the same campaign of didactic art that in our opinion dates from the second half of the 15th century or the beginning of the 16th.

p. 79-95 **Jean-Claude Fauveau**
From the « Grand Séminaire » to the « Grande Poste de Bordeaux »: three centuries of Gironde history

The seminary is situated in a splendid edifice close to Mount Judaïque between the rue du Palais-Gallien and the rue Judaïque and was open in 1747. During the French Revolution, the seminary became "Maison nationale". It was used in various ways for about 10 years: a meeting hall for revolutionary sections, a prison for the refractory priests, the house of Tallien, the bloodthirsty People's Commissar, an arms factory, and a shelter for the refugees from Santo Domingo.... It became the Hôtel de la Monnaie in 1800 by a special decree issued by the First Consul, Napoléon Bonaparte. There were few changes apart from the construction of a large room devoted to coins minting in the Judaïque courtyard and several laboratories in the gardens. The Post and Telegraph

toires dans les jardins, la Monnaie de Bordeaux apporte peu de modifications au Grand Séminaire. Vers 1890, les Postes et télégraphes s'y installent. Les changements seront considérables : suppression de la cour d'honneur, de la belle porte à bossage construite vraisemblablement par l'architecte André Portier pour les Lazaristes par exemple. En 2004 l'ensemble est cédé à un promoteur qui le transforme en une résidence moderne comprenant plus d'une centaine d'appartements. Les vieux immeubles vétustes et noircis par le temps seront alors rénovés en privilégiant la grande entrée, avec son escalier en fer forgé du XVIII^e et les deux ailes du cloître.

Aujourd'hui il est difficile de voir dans son ensemble ce magnifique bâtiment du XVIII^e siècle en partie conçu par les architectes Jean et Étienne Laclotte. Rue Castéja la belle extension moderne, construite en 1926 par l'architecte Jean Canouet a été également restaurée. L'édifice ancien sera ainsi complété par deux beaux immeubles en « L » construits avec la même pierre blonde, formant ainsi un ensemble architectural unique en plein centre de la capitale de l'Aquitaine.

Xavier Roborel de Climens p. 97-108
La maison de Louis Dufaure de Lajarte, rue Leyteire à Bordeaux

La maison, située au numéro 42 de la rue Leyteire, a été édiée en 1765 par l'architecte Jean Alary. Elle fait partie de ce vaste ensemble d'immeubles, voulu par l'Intendant Tourny, édié sur des terrains provenant du couvent des Cordeliers. Son architecture, semblable à celle des bâtiments de la rue Saint-François ou de la rue des Menuts, s'en distingue cependant par la présence d'un grand balcon dont le garde-corps en fer forgé court le long de la façade.

Louis Dufaure de Lajarte, notable bordelais, issu du milieu parlementaire mais aussi proche du monde du négoce, en fit sa résidence bordelaise et l'aménagea richement. Il y vécut de 1769 au 18 ventôse an II (8 mars 1794), date de son exécution place Nationale à Bordeaux.

Catherine Bonte p. 109-131
Le décor peint de Romain Cazes à l'église Notre-Dame de Bordeaux

L'église Notre-Dame, ancienne chapelle Saint-Dominique du second couvent des Dominicains, achevée en 1707, reçut un premier décor peint entre 1834 et 1836 par Gigun, Cicéri et Vafflard. Endommagées par des infiltrations et ne correspondant plus au goût du jour, ces peintures furent remplacées par un nouveau décor commandé en 1869 à un élève d'Ingres, Romain Cazes, qui œuvra en collaboration avec le peintre décorateur Alexandre Denuelle.

Office moved in around 1890. Radical changes followed: the court of honour was converted and the fine embossed doorway, probably built by the architect André Portier for the Lazarists, was destroyed. In 2004 the entire edifice was sold to a developer who transformed it into a modern apartment block with a hundred or so flats. The dilapidated old buildings blackened with age were then refurbished, in particular the great entrance with its wrought iron staircase from the 18th century and the two wings of the cloister. It is difficult today to see this splendid monument from the 18th century partly designed by the architects Jean and Étienne Laclotte in its entirety. In the rue Castéja, the great modern extension built by the architect Jean Canouet in 1926 was also restored and two L-shaped constructions were built with the same pale stone to complete the old edifice, thus forming a unique architectural unit right in the centre of the capital city of Aquitaine.

Xavier Roborel de Climens
The house of Louis Dufaure de Lajarte in the rue Leyteire in Bordeaux

The house located at number 42 in the rue Leyteire was built in 1765 by the architect Jean Alary. It was part of a large set of constructions ordered by Tourny, the Intendant in Bordeaux, and built on the sites belonging to the Convent of the Cordeliers. Its architecture is similar to the one of the buildings in the rue Saint François or rue des Menuts but it stands out with its great balcony whose wrought iron balustrade runs the full length of the façade.

Louis Dufaure de Lajarte, a Bordeaux dignitary whose parliamentary background did not preclude him from close contacts with the wine trade, richly decorated it and it became his main Bordeaux residence. He lived there from 1769 until his death Ventôse 18th Year II (March 8th 1794), place Nationale, Bordeaux.

Catherine Bonte
Romain Cazes' painted decoration in the church of Notre-Dame in Bordeaux

The church of Notre-Dame, formerly Saint Dominic chapel of the second convent of the Dominicans, was finished in 1707 and received a first painted decoration by Gigun, Cicéri and Vafflard between 1834 and 1836. The paintings got damaged by infiltrations and became outdated, so in 1869 they were replaced by a new decoration ordered to one of Ingres' pupils, Romain Cazes, who worked in collaboration with the painter and decorator Alexandre Denuelle.

Ces peintures à la cire, consacrées à l'iconographie mariale, se déployaient dans l'abside sur deux registres ; sur les murs, les scènes de la vie terrestre de la Vierge et sur la voûte, la Vierge en gloire parmi les saints. Mais, ces dernières, très endommagées par des infiltrations d'eau, furent détruites lors de la dernière restauration de l'église. Les dessins préparatoires et les esquisses peintes de Romain Cazes ainsi que quelques documents photographiques permettent de retrouver ce décor dans sa globalité et de suivre les différentes étapes de son élaboration.

Jean-Pierre Méric

Faut-il réhabiliter

Monseigneur Donnet et ses clochers ?

Cent trente ans après sa mort, Ferdinand Donnet demeure dans la mémoire girondine comme l'archevêque de Bordeaux (1837 à 1882), le plus destructeur des « merveilles » médiévales sacrées de son diocèse. Certes, son action est partout manifeste aujourd'hui dans le paysage bordelais grâce aux clochers dont il a encouragé ses curés à parsemer la campagne. A-t-elle été aussi ravageuse et radicale qu'on le prétend ?

À vrai dire, le prélat – cardinal en 1852 – n'agit pas autrement que ses confrères français à la tête de diocèses plus ou moins prestigieux. Il ne fait qu'inscrire son action dans le souci pastoral qui les préoccupe tous : rendre à Dieu et à la religion catholique la place éminente dont la Révolution les a évincés. Démarche qui passe, évidemment, par le relèvement des églises en mauvais état, la construction d'édifices nouveaux, et l'érection de clochers visibles de tous et de partout.

On ne peut nier qu'il s'agisse, notamment pour le diocèse de Bordeaux, d'une sorte de fièvre restauratrice et constructive. Parce qu'elle n'est pas aussi iconoclaste qu'on le dit, il convient de la resituer dans son double contexte. Religieux d'une part : celui qui tend à imposer en France la liturgie romaine. Artistique d'autre part : celui du choix du gothique du XIII^e siècle comme le plus apte à montrer ce puissant désir de renouveau de l'église.

Dès lors les clochers, les églises et leur décoration picturale, la statuaire, les vitraux, la musique, n'apparaissent plus comme le goût dévoyé d'un seul homme, le Cardinal Donnet. Ne s'agit-il pas plutôt de l'un des derniers triomphes d'un catholicisme étalant une puissance qui va s'avérer dérisoire face aux épreuves qui l'attendent ?

Renée Leulier

Notre-Dame de Talence

Notre-Dame de pitié est vénérée à Talence depuis le XII^e siècle. Une petite chapelle est construite dans la forêt sur l'emplacement où serait apparue la Vierge tenant sur ses genoux le

These encaustic paintings devoted to Mary were displayed in two places in the apse, showing scenes from the Virgin's life on Earth on the walls and the Virgin in glory among the saints on the vault. But as they were much damaged by infiltrations they were destroyed during the last restoration work. Romain Cazes' drafts and painted sketches as well as some photographs have enabled us to recover the entire decoration and to follow the different steps of its elaboration.

Jean-Pierre Méric

Should Cardinal Donnet and his bell towers be restored to favour?

One hundred and thirty years after his death Ferdinand Donnet is still remembered by the people of the Gironde as the Bordeaux archbishop who destroyed the greatest number of sacred medieval "wonders" in his diocese. Of course his legacy is present today in Bordeaux thanks to the bell towers which he encouraged the parish priests to build. Was his action as destructive and radical as it is said to be?

In fact, the prelate -cardinal in 1852- acted in the same way as his French fellows who were in charge of more or less prestigious dioceses. What he did corresponded perfectly with their shared pastoral concern: giving back to God and Catholicism the prominent position which the French Revolution had deprived them of. Naturally this meant to reconstruct churches in a bad state, to build new edifices and to erect bell towers that everyone could see from everywhere.

One cannot deny that it is a question of a kind of restoration and construction fever, especially in the diocese of Bordeaux. Since it was not as iconoclastic as it is said to be, the issue has to be in its context, which is twofold. On the one hand, there is religion, which aims to impose the Roman liturgy in France; on the other hand, there is art, which maintains that 13th century Gothic is the most appropriate style to represent the renewal of the Church. Consequently, the bell towers, the churches and their pictorial decoration, the statuary, the stained glass and the music should not be seen as the exaggerated style of one only man, Cardinal Donnet. Could it be one of the last triumphs of a Catholicism trying to demonstrate its power, a power which would prove ridiculously unequal to its future ordeals?

Renée Leulier

Our Lady of Talence

Notre Dame de Pitié has been venerated in Talence since the 12th century. A small chapel was built in the forest where the Virgin had allegedly appeared with the lifeless body of Jesus

corps inanimé de Jésus. Très vite, les pèlerins accourent pour honorer la Mère des Douleurs. Durant la guerre de Cent ans, puis les guerres de Religion, la chapelle est pillée ; elle est détruite pendant la Fronde. Le 6 janvier 1730, des enfants découvrent la statue de la Vierge dans la chapelle abandonnée. Les paroissiens décident de restaurer cet édifice et de rétablir la statue. Lors de la Révolution, le sanctuaire est de nouveau détruit.

Un curé plein de zèle, Manuel Ripolles, reconstruit l'église paroissiale de Talence grâce aux dons des fidèles : la première pierre est posée le 12 mars 1821, le 4 mars 1823, la *Pietà* est transportée sur le maître-autel. Dès 1826 cependant, des désordres apparaissent dans les maçonneries : la municipalité doit interdire l'accès du sanctuaire en 1834. Une seule solution s'impose : reconstruire l'église de la paroisse car toute réparation du bâtiment existant semble vaine mais le maire s'y oppose. En 1838 néanmoins, la reconstruction totale du bâtiment est votée à l'unanimité par le conseil municipal qui s'adresse à aux entrepreneurs Dupont et Grelet puis à l'architecte Bordes qui propose de construire une église de style gothique. Le Conseil des Bâtiments civils, composé de Prix de Rome partisans d'une architecture classique, rejette ce projet : Bordes doit se soumettre et proposer un plan « d'architecture grecque ». Après de nombreuses avanies, l'architecte achève ce bâtiment en février 1848.

Cette église paroissiale est rapidement trop petite pour recevoir les pèlerins qui s'y pressent. Dès 1864, Louis-Michel Garros fournit de nouveaux plans à la demande de la fabrique mais ce projet n'abouti pas ; celui que réalise Henri Vidal en 1945

Alain Dautant

Histoire des collections égyptiennes

du musée d'Aquitaine :

le cercueil d'Irethorrou de la collection Ducatel

La collection d'antiquités égyptiennes du musée d'Aquitaine comporte près de 700 objets. Elle s'est constituée au cours des XIX^e et XX^e siècles grâce à une succession de dons, legs et achats. L'histoire de cette collection se confond avec celle des musées de Bordeaux. Le cercueil thébain d'Irethorrou (XXV^e dynastie), offert à la Société Archéologique de Bordeaux par C.A. Ducatel en 1877, fait l'objet de la présente étude.

Julia Roussot-Larroque

L'abbé Breuil, la Gironde et les Landes :

premières visites, premier séjour (1897-1914)

Résumé. Les liens de l'abbé Breuil avec le Périgord ont été mainte fois soulignés, mais on méconnaît souvent ceux qu'il avait formés très tôt, encore séminariste, avec la Gironde et les Landes lors de ses premiers voyages dans le Sud-Ouest,

on her lap. Soon the pilgrims rushed to worship the Mother of Sorrows. During the Hundred Years' War and the wars of religions the chapel was plundered and it was destroyed during the Fronde. On 6 January 1730 children discovered the statue of the Virgin in the deserted chapel. The parishioners decided to restore the edifice and put the statue back. The sanctuary was once again destroyed during the Revolution.

A parish priest full of zeal, Manuel Ripolles, had the church rebuilt thanks to donation from the believers: the first stone was laid on 12 March 1821 and on 4 March 1823 the *Pietà* was brought to the high altar. However as early as 1826 the stone work deteriorated: the local authority had to prohibit access to it in 1834. There was only one solution left: reconstructing the parish church since it was pointless to repair the existing building; but the mayor was against it. In 1838 though, the total reconstruction was unanimously voted by the town council which appointed the contractors Dupont and Grelet and then the architect Bordes who offered to build a church Gothic in style. The Conseil des Bâtiments Civils, composed of winners of the Prix de Rome who were in favour of a classical architecture, defeated the project. Bordes had to give in and offer a plan of "Greek architecture". After many difficulties he carried out the project in February 1848.

The parish church soon became too small to welcome the great number of pilgrims. As early as 1864 Louis-Michel Garros provided new plans at the request of the Fabrique (Parish Council) but the project failed. Henri Vidal's project came to a successful conclusion in 1945.

Alain Dautant

The history of the Egyptian collections

of the Musée d'Aquitaine:

Irethorru's coffin from the Ducatel collection

The collection of Egyptian antiquities of the Musée d'Aquitaine contains about 700 objects. It was built up during the 19th and 20th centuries thanks to a series of donations, legacies and acquisitions. The history of this collection merges with that of the Bordeaux museums. This article studies the Theban coffin of Irethorru (25th dynasty), which was given to the Archaeological Society of Bordeaux by C.A. Ducatel in 1877.

Julia Roussot-Larroque

Abbot Breuil, the Gironde and the Landes:

first visits and first stay (1897-1914)

The links between Abbot Breuil and the Perigord have been frequently underlined, but one barely knows the links he had formed with the departments of Gironde and Landes at an early age when he was still a seminarian between 1898 and

entre 1898 et le début de la guerre de 1914. Au cours de ces années, il enchaîne les visites à des sites préhistoriques majeurs, comme Brassempouy dans les Landes ou Pair-non-Pair en Gironde, la première grotte ornée qu'il ait jamais vue. Il multiplie les rencontres avec quelques-unes des figures marquantes de la recherche préhistorique pendant cette époque héroïque : Edouard Piette, Pierre Dubalen, François Daleau, Emile Rivière, le Dr. Gaston Lalanne ou Edouard Harlé. Avec certains d'entre eux, il établit même des liens d'amitié. Ainsi, c'est auprès du Dr. Lalanne, au Castel d'Andorte, au Bouscat, et chez Edouard Harlé, à Bordeaux, que l'abbé Breuil trouvera un refuge pendant les six premiers mois de la guerre de 1914.

Jean-Pierre Bériac

*Auguste Glaziou, un paysagiste
entre Bordeaux et Rio de Janeiro*

p. 231-262

François Marie Glaziou, dit Auguste, est né à Lannion en 1828. Fils d'un horticulteur-pépiniériste il fugue à 16 ans. Il séjourne à Paris puis à Nantes, Angers, avant d'arriver à Bordeaux vers 1854. Il est alors tonnelier, il épouse sa voisine, assiste aux importantes mutations de la ville durant cette période dont la création du Jardin public, puis, fin 1858, émigre à Rio de Janeiro.

Il s'y révèle un important botaniste (collecteur) et surtout un paysagiste majeur en introduisant des arbres de la forêt tropicale humide dans l'espace public urbain. Jardinier de l'empereur don Pedro II, directeur des parcs, jardins et forêt de Rio de Janeiro, il termine sa carrière en participant à la mission Cruls et détermine, en 1896, le site où s'élèvera Brasília 60 ans plus tard. Il rentre à Bordeaux en 1897, publie le résultat de ses collectes de plantes et s'éteint en 1906. Roberto Burle Marx revendiquera l'héritage esthétique de notre petit Breton.

Franck Delorme

*La place Amédée-Larrieu, un rare ensemble Art nouveau
signé Édouard Bauhain, Raymond Barbaud
et Raoul Verlet*

p. 263-282

La forte tradition architecturale classique de Bordeaux n'a pas empêché, par moment, les mariages réussis avec d'autres sources d'inspiration. La place Amédée-Larrieu, avec sa fontaine et son ancien marché couvert, est une tentative intéressante en matière d'évolution esthétique et stylistique. En signant, en 1901, cet ensemble unique et remarquable, les architectes Edouard Bauhain et Raymond Barbaud, associés au sculpteur Raoul Verlet, ont su puiser dans le répertoire classique tout en y introduisant les accents fluides et souples de l'Art nouveau alors en pleine vogue.

the beginning of WWI. In those years he visited many major prehistoric sites such as Brassempouy in the Landes or Pair-non-Pair in the Gironde which was the first decorated cave he had ever seen. He frequently met some of the most important figures of prehistoric research at the time: Edouard Piette, Pierre Dubalen, François Daleau, Emile Rivière, Dr. Gaston Lalanne and Edouard Harlé. He even became friends with some of them. He thus found shelter with Doctor Lalanne at Castel d'Andorte in the Bouscat and Edouard Harlé in Bordeaux during the first six months of WWI.

François Marie Glaziou, aka Auguste, was born in Lannion in 1828. The son of a horticulturist and nurseryman, he ran away at the age of 16. He stayed in Paris, Nantes and Angers before arriving in Bordeaux around 1854. He was then a cooper, he married his neighbour and witnessed the radical changes of the city during that period, among which the total transformation of the Jardin Public. He emigrated to Rio de Janeiro at the end of 1858.

He proved to be an important botanist (collector) and above all a major landscape gardener as he introduced trees from the tropical rainforest into the urban public space. He was the gardener for the emperor don Pedro II, then the manager of the parks, gardens and forest of Rio de Janeiro. He concluded his career with the mission Cruls and in 1896 he decided upon the place where Brasília would be built 60 years later. He went back to Bordeaux in 1897 and published the results from his collection of plants before he died in 1906. Roberto Burle Marx would later take due credit for the aesthetic legacy from our dear Breton.

The strong classical architectural tradition in Bordeaux has not always prevented successful collaborations with other styles. The square Amédée-Larrieu, with its fountain and its ancient covered market, is an interesting attempt in terms of aesthetic and stylistic evolution. It was designed in 1901 by the architects Edouard Bauhain and Raymond Barbaud along with the sculptor Raoul Verlet: they drew on the classical repertoire while at the same time bringing in the fluidity and suppleness of the then Art nouveau.

Jean-Pierre Bériac

*Auguste Glaziou, a landscape gardener
between Bordeaux and Rio de Janeiro*

Franck Delorme

*A rare Art Nouveau unit
by Édouard Bauhain, Raymond Barbaud
and Raoul Verlet*

La fontaine s'inscrit dans l'histoire des fontaines publiques bordelaises par son réel statut de monument autant que d'œuvre d'art. Le groupe sculpté qui la compose est très représentatif de la production de Raoul Verlet que de la pratique de la sculpture autour de 1900. Le marché couvert est, par sa taille modeste mais sa grande qualité de dessin et de composition, un des équipements publics dont sont équipés les différents quartiers de Bordeaux dans la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle. Il témoigne aussi parfaitement de l'intérêt que représente le travail de ses deux architectes.

The fountain has its rightful place in the history of public fountains in Bordeaux, being a true monument as well as a work of art. This sculpture is typical of Raoul Verlet and of sculpture around 1900 in general. The covered market is rather small but of great quality in terms of design and composition which make it one of the public equipments that the various neighbourhoods in Bordeaux displayed at the end of the 19th century and the beginning of the 20th century. The entire work is a perfect testimonial to the worth of these two architects' work.

Documents

L'archéologie girondine en 2011

p. 285-327

Activités de la Société Archéologique de Bordeaux

In memoriam Jean Marcadé

p. 331-332

Activités et manifestations
de la Société Archéologique de Bordeaux en 2012

p. 333-334

Cercle numismatique Bertrand-Andrieu
Procès-verbaux des séances de l'année 2012

p. 335-340

Documents

The archeology of the Gironde in 2010

Activities of the Société Archéologique de Bordeaux

In memoriam Jean Marcadé

Activities and events
of the Société Archéologique de Bordeaux in 2011

Bertrand-Andrieu Numismatic Circle
The minutes of the 2011 meetings



Revue archéologique de Bordeaux, tome CIII, année 2012, p. 11-39

L'Isle-Saint-Georges : l'eau, la pêche et des artefacts antiques en plomb

Thierry Mauduit

L'Isle-Saint-Georges, ancienne île de la Garonne en amont de Bordeaux, a toujours constitué un emplacement privilégié pour la pratique d'activités halieutiques. La découverte d'artefacts en plomb liés à cette pratique a permis d'ouvrir une voie de recherche peu développée jusqu'à présent et que nous détaillerons après avoir présenté la commune et son site archéologique.

L'Isle-Saint-Georges, hydrologie et archéologie

Aperçu géologique et hydrographique

L'île s'est formée lors du creusement du lit du fleuve dans le recouvrement Flandrien ; celui-ci, après la dernière glaciation¹ est à l'origine des dépôts de sables et de graviers, issus de l'érosion des anciennes terrasses, sur le soubassement calcaire qui passe sous la Garonne². A la fin de la dernière glaciation, le réchauffement climatique provoqua la remontée du niveau marin et le ralentissement de l'écoulement du fleuve, favorisant les phénomènes de sédimentation. Par la suite, la largeur du fleuve³ et sa faible profondeur ont favorisé les comblements alluvionnaires. Ceux-ci, associés aux sédiments fluviatiles apportés par plusieurs affluents présents dans ce secteur⁴ et au déplacement de la Garonne vers la rive droite, ont conduit

au rattachement de l'île à la rive gauche⁵, dans la basse vallée alluviale. L'étalement du lit de la Garonne a aussi facilité le franchissement du fleuve, ce qui confère au village protohistorique une position stratégique qui s'est perpétuée durant l'Antiquité et le Moyen Âge.

La commune et l'ensemble du paléochenal sont maintenant recouverts, sur une épaisseur de 2 à 8 mètres, d'alluvions argilo-sableuses et de limons, déposés par les crues successives sur un lit de galets et de graviers⁶. Il s'agit d'une zone de palus

1. Würm, daté de 60 000 à 10 000 ans.

2. Le soubassement calcaire (Crétacé supérieur) dans lequel s'est creusé le fleuve primitif se trouve à 15 mètres sous le bourg. Il affleure sur la rive gauche sous une couverture de sables éoliens et forme les coteaux de calcaire à astéries de la rive droite.

3. 2 km entre l'ancienne rive d'Ayguemorte et Cambes.

4. Le Saucats, l'Estey Mort, l'Estey d'Eyrans et le Gat-Mort.

5. On peut observer actuellement, à Rions, un phénomène similaire avec la concrétisation du rattachement de l'île du Grand Berne et de l'île Raimon à la rive droite de la Garonne. Ces îles figurent nettement démarquées de la rive sur les cartes d'état major du XIX^e siècle, ce qui montre la rapidité de cette évolution.

6. En 2010, un sondage géomorphologique profond, en limite nord-ouest du site archéologique, a nettement montré des zones d'hydromorphie certainement dues au régime d'inondation et de saturation en eau. Études menées par Gilles Arnaud-Fassetta et Séverine Lescure dans le cadre du programme de recherche mené par Anne Colin, Ausonius.



Fig. 1. - Vue aérienne de la commune avec le village perdu au milieu des palus correspondant au paléochenal de la Garonne.

et de marécages en partie asséchés dont l'intérêt a permis l'inscription de la commune, en 1978, comme Zone Naturelle d'Intérêt Écologique Faunistique Floristique de la Région Aquitaine. Le territoire est encore sillonné d'un important réseau hydrographique caractéristique de ces milieux humides, composé d'esteys, de rouilles, de fossés.

Encore aujourd'hui, le village vit sous la menace des inondations. Celles-ci, encore régulières il y a une trentaine d'années, sont devenues plus rares depuis la dernière grande crue de 1981. Le XXe siècle fait ainsi état d'une dizaine d'inondations spectaculaires ; les plus fortes sont survenues en 1930 avec 7,92 m d'étiage à l'échelle du bourg, en 1952 avec 6,75 m, en 1981 avec 6,00 m. Mais la plus célèbre dans l'histoire restera certainement celle de 1770 qui vit l'église envahie par l'eau « *jusques sur lautel* »⁷. Elle apporta un titre de gloire supplémentaire au célèbre corsaire Charles Cornic-Duchêne, résidant de la commune, qui sauva des habitants de la noyade en les transportant dans une embarcation jusqu'à Cambes et ravitailla ceux qui s'étaient réfugiés au sommet de la motte castrale⁸.

Les implantations humaines étaient situées sur des îles ou îlots résultant des méandres formés par le fleuve depuis le Paléolithique. D'autres ont peut-être disparu du fait de l'érosion hydraulique et des caprices du fleuve⁹. Il est, aujourd'hui, très difficile de préciser la ligne de rivage lors des premières occupations du site.

L'examen attentif du parcellaire, des photos aériennes (fig. 1) et du plan de prévention des risques d'inondations¹⁰ laisse entrevoir une configuration ancienne composée d'un, chapelet d'îles aujourd'hui réunies ou amputées d'une partie de leur superficie du côté oriental. Cette disposition a pu favoriser le franchissement du fleuve à cet endroit comme l'indique le lieu-dit « Pas de l'Ilaire » situé entre l'île principale (le bourg) et une île secondaire (l'Ilaire). Cette île secondaire, aujourd'hui incluse dans le parcellaire, est identifiée comme telle, en 1232, dans un document concernant la *decima de la Ilera* (dîme de l'Ilaire) : « ...la illera qui es in medio maris, inter Cambas et Insulam... » (« ...la petite île qui est au milieu de la mer [la Garonne], entre Cambes et l'Isle... »)¹¹.

Quelques textes anciens parlent de l'île en tant que telle. Le dernier date du XVIII^e siècle mais se rapporte aux événements survenus lors de la Fronde, en 1650 : « *Cette Isle est bordée d'un côté de la rivière [la Garonne] et de l'autre par un large ruisseau qui la sépare de la terre ferme* »¹². Mais un ruisseau suffit-il pour déterminer ce caractère insulaire ?

Pour l'anecdote, on citera Alexandre Dumas qui relate, dans *La guerre des femmes*, ces événements tragiques et parle de cette île sur laquelle est établi un fort qui résiste aux Frondeurs bordelais. Mais on n'accordera aucun crédit aux écrits du romancier qui s'accommode si bien de la vérité au bénéfice de ses palpitantes histoires. Ne prétend-il pas qu'un souterrain passait sous la Garonne pour relier le château de Cambes au fort de l'Isle-Saint-Georges ?

7. Récit du curé Laville, le 24 avril 1770. Registre paroissial de l'Isle-Saint-Georges.

8. Levasseur, 2003.

9. On peut se rendre compte du phénomène par l'examen de la carte de Cassini qui montre, par ailleurs, la présence, au XVIII^e siècle, d'îles qui n'existent plus de nos jours, comme à Couréjan (l'île des Juifs) ou à Portets (l'île de Renon).

10. Le plan de prévention des risques d'inondation (PPRI) laisse apparaître des zones de la commune non concernées par les premiers risques d'inondation lors des crues. Ces zones correspondent aux sites archéologiques actuellement connus.

11. Extrait du cartulaire de Sainte-Croix de Bordeaux, Coussillan, 2007, p. 79.

12. Lacolonie, t. 3, 1760, p. 40.

Toponymie liée à l'eau¹³

L'Isle-Saint-Georges et le pays d'Arruan sont situés dans la Gascogne linguistique et plus précisément dans l'aire du gascon garonnais. Éclaircir ici le sens d'un nom de lieu passe donc par le filtre d'une langue romane, héritière du latin mais imprégnée d'un fort substrat aquitanique, parlée par la majeure partie de la population jusqu'au début du XXe siècle¹⁴.

L'étymologie même de l'ancien nom de la commune, l'*Yla en Arruan*, située en pays d'Arruan, montre bien le caractère insulaire de son implantation et sa relation étroite avec le fleuve. Dès les XI^e-XII^e siècles, la seigneurie est nommée, dans les textes¹⁵, d'*Yla*, d'*Insula*, ce qui ne laisse aucun doute sur sa position par rapport au fleuve. *Ayla*, mentionné au XVe siècle, traduit par ailleurs la variation dialectale qui fait évoluer s- issu du latin *insula* en yod devant une liquide¹⁶.

Mais comment expliquer l'origine du déterminant ? On peut penser, dans ce contexte des berges de la Garonne, à la racine hydronymique pré-indo-européenne *ar- qui a fourni un dérivé *arva donnant les noms de nombreux cours d'eau en France (*Arve*, *Arvan*, *Auve*, *Avre*, *Erve*, *Orvain*, *Orvaine*) dont les formes anciennes *Arve*, *Arva*, *Arvanna*¹⁷ rappellent le toponyme girondin et, peut-être, Arbanats à quelque distance de là¹⁸. Rien d'étonnant dans un contexte où tant d'autres toponymes font référence à l'eau. Rien de plus logique dans un secteur marécageux où le drainage fut sans doute un souci constant dans l'aménagement du territoire. Pour Guy Barrool, à propos du site antique de *Lattara*, *are* serait une référence à la rivière, au fleuve : « *Quant au suffixe -ara/-aris/-aros/-arus, que l'on trouve dans nombre d'hydronymes, il se rattacherait à la racine (préceltique ?) ar, eau* »¹⁹.

Notons encore que les termes gascons *arrua* et *rua* signifient rue, route. Ainsi, pour Olivier Coussillan²⁰, *Arruan*, carrefour entre une voie fluviale et une probable voie antique transversale, indiquerait donc un lieu de passage (à gué ?), de franchissement du fleuve.

D'autres toponymes, sur le territoire communal, font référence à l'eau :

Les Agues / Las Agas : de la même famille que *aguèra*, « sillon d'écoulement des eaux », qui traduit ici un endroit humide dans le paléochenal de la Garonne, au sud du bourg. Appartenant au vaste champ lexical des dérivés du latin *aqua*, « eau », ce terme s'apparente, bien sûr, à Ayguemorte, lieu voisin indiquant un bras mort du fleuve.

L'Ancrey / L'Ancrèir : l'ancrage. Ancien port de Saint-Médard d'Eyrans sur l'estèir d'Eyrans près de la Garonne.

Le Brésil / Lo Brasil : désigne du gros sable ou du gravier ressemblant à des braises. Ce lieu-dit au bord du fleuve tient

peut-être son nom des longues plages de graviers de couleur rouge, due à l'oxyde de fer, qui s'y trouvent et qui étaient utilisées pour le maniement du *treisson*.

La Cape / La Capa : lieu situé entre l'embouchure de la rouille de la Cape et celle de la rouille de Boutric. Tiré du latin médiéval *capa*, « *rivulus, sulcus ad emittendas aquas* »²¹, ce terme indique, à l'instar de *arroja*, un fossé d'écoulement, un émissaire, un conduit d'eau.

Chemin de Palanque-Longue / Camin de Palanca longa : peut rappeler une palissade formée de troncs d'arbres jointifs, plantés verticalement (peut-être un aménagement de berge, une digue) ou, plus simplement, une planche de bois (*palanca*) aidant au franchissement d'un ruisseau²².

L'Ilaire / L'Ilaire : ancienne île secondaire, « *entre l'Isle et Cambes* » comme l'écrivaient les moines de Sainte-Croix, en 1232. Issu du latin *insula*, « île », le gascon *ilaire*, qui est une forme fréquentative, « lieu où abondent les îles », se lit à travers les graphies erratiques *Ilèra* (1232), ou *Ilère* (1678), voire *Lilaire*²³ au début du XXe siècle.

Les Mattes (anciennement La Mathe) / *La Matas* : *mata* est un mot d'origine préceltique qui est passé au gascon. Bien ancré dans la toponymie, ce nom est donné, dans la Gironde, aux terres d'alluvion²⁴, ce qui est le cas sur toute la commune. Ce toponyme est, par exemple, très présent à la pointe du Médoc, côté estuaire où des terres basses artificielles, principalement formé d'alluvions, ont été gagnées sur les eaux par la construction de digues. Pour O. Coussillan il s'agirait ici de ce qui était « *une petite île dans des vieux documents* », sens

13. Ce paragraphe a été rédigé en partie avec des éléments issus des travaux d'Olivier Coussillan, complétés par des recherches personnelles et surtout avec la participation active de Bénédicte Boyrie-Fénié que nous remercions vivement.

14. Les mots gascons sont donnés ci-après dans la graphie normalisée occitane.

15. Cartulaire de Sainte-Croix de Bordeaux.

16. En zone languedocienne, l'Isle (*Eila* en occitan), affluent de la Dordogne, se prononce [èylo].

17. Dauzat et al., 1978, p. 20-21.

18. Boyrie-Fénié, 2008.

19. Barrool, 1988.

20. Coussillan, 2007, p. 16-17.

21. Du Cange, 1883-1887.

22. Cf. la rue des Palanques, à Bordeaux.

23. Les gens ayant pris l'habitude de dire l'Ilaire, cette locution dont le sens avait été oublié, s'écrivait encore Lilaire au début du siècle dernier (témoignage O. Coussillan).

24. Les Primes d'honneur, Paris, 1870, p. 416.

que l'on retrouve dans l'îlot du Matoc mentionné sur les cartes anciennes à l'entrée du havre d'Arcachon, également sur la carte de Claude Masse (XVIII^e siècle) représentant le l'étang de Lacanau où l'on découvre, à l'ouest, un toponyme « *La Matte ou Isle Flortan* », ainsi qu'en plusieurs lieux du Bassin d'Arcachon. A l'Isle-Saint-Georges, les lieux nommés Les Mattes (ou Les Mates, sur le cadastre Napoléonien) se situent à la pointe est de l'Ilaire mais aussi plus au sud de l'Ilaire, dans le paléochenal. Présent à Bouliac où existe un Chemin de la Matte qui aboutit à la Garonne, au niveau de l'île d'Arcins, ce terme est à rapprocher de l'espagnol *mata*, « *île formée par les alluvions* »²⁵.

La Ponte du Brésil / *La Ponta deu Brasil* : rappelle une *ponta*, un « pont en bois construit sur un *estèir* à son embouchure sur la Garonne pour permettre la continuité du chemin de hallage »²⁶. Ce lieu ne figure pas sur les cartes mais était connu de tous jusqu'à l'effondrement des vestiges de l'ouvrage dans les années 1980. Une autre ponte se situait sur l'estey du Saucats.

Teste-Rougey / *Tèsta Rogèir* : signale les limites des canaux appelés localement *rojas* (du latin médiéval *arrogium*).

Le Treisson / *Lo Treisson* : indirectement, ce mot tiré du latin *trichia*, « tresse », se rapporte au fleuve et à l'activité de pêche puisqu'il identifie un type particulier de filet couramment utilisé, comme décrit plus loin. Bien qu'il s'agisse certainement d'une signification moderne erronée, on prétend encore qu'il fallait treize hommes pour le manier.

Le Treytin / *Lo Treitin* : la *treita*, déverbal du bas latin **tractinare*, « tirer, traire », était un sillon transversal aux rangs de vigne pour permettre l'écoulement des eaux de pluie rassemblées au point bas. Si, dans l'ensemble de la Gascogne, *treitin* désigne généralement une terre nouvellement défrichée, il n'est pas impossible que, localement, il indique une terre asséchée grâce aux *trèitas*.

Et sur les communes limitrophes :

Beautiran :

Artigues de Frayche / *Artigas de Fraishe* : *fraishe* est une variante du gascon *hrèishe*, « frêne » (arbre demandant des sols riches et alimentés en eau). Il s'agirait donc de terres de *palus* défrichées (*artigas*) et plantées de frênes.

La Palus / *La Palu* : du latin *palus*, « marais ». Lieu-dit limitrophe de l'Isle-Saint-Georges, totalement ceinturé et parcouru d'un réseau de « rouilles » destiné à assainir ces terres.

Ayguemorte-les-Graves :

Ayguemorte / *Aiga mòrta* : du latin *aqua mortua*, « eau morte, eau stagnante ». Lieu à l'origine de la paroisse

d'Ayguemorte-les-Graves, situé entre le château Lamothe et le cimetière, à l'emplacement de l'ancienne église Saint-Clément aujourd'hui rasée. Le nom d'Ayguemorte n'apparaît qu'au XV^e siècle (Saint-Clément-d'Ayguemorte).

Saint-Clément-de-Coma / *Sent Clamenç de Coma* : nom d'origine de la commune d'Ayguemorte. Au sujet de l'étymologie de « coma », l'abbé Baurein indique « que le mot Coma, suivant les Dictionnaires Celtiques, a été employé anciennement pour désigner un endroit bas et enfoncé, propre, par conséquent, à recevoir les eaux, qui y séjournoient tout autant qu'on ne leur facilitoit pas leur écoulement »²⁷. *Aqua mortua* est effectivement la version latinisée du gascon *coma*, lui-même tiré du celtique *cumba* passé à *coma* après réduction régulière du groupe -mb- à -m-.

La Fontaine : emplacement d'une source et d'un bassin associés à des viviers et des cressonnières, en bordure du Saucats dont le nom évoque le sureau (gascon *sahuc* < latin *sambucus*). Ce réseau hydraulique capte de nombreuses résurgences de sources, apportant une eau limpide nécessaire à la culture du cresson des fontaines, et qui sont ensuite rejetées dans l'*estèir*.

Saint-Médard-d'Eyrans :

L'Esteyrolle / *L'Esteiròla* : forme diminutive du gascon *estèir*. (cf. § hydronymes).

Eyrans / *Eirans* : compte tenu de la mention de 1273 attestée dans des Hommages à Édouard I^{er}, il semble assuré que ce déterminant se rapporte bien au nom du pays d'Arruan. *Parrochia Sancti-Medardi-in-Arruano* pourrait dès lors renvoyer à une racine hydronymique prélatine désignant un secteur marécageux drainé, encore aujourd'hui, par un réseau de fossés appelés localement « rouilles » (gascon *arrolha*, « fossé, rigole », < latin *arrugia*). Également utilisé pour indiquer une frontière (gallo-romain), eyran viendrait de Leyre ou eyre dont la racine signifie eau.

La Grande Palus / *La grana Palu* : du latin *palus*, « marais ». Zone de terres d'alluvions situées dans le paléochenal sud de l'île primitive, en limite de l'Isle-Saint-Georges.

Lauga / *L'Augar* : du gascon *augar*, « lieu humide, marécage ».

25. Volume 11 de *Trésor de la langue française: dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle*, Institut de la langue française. Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1971, p. 517.

26. Les pontes de l'Isle-Saint-Georges ont été construites vers 1840.

27. Baurein, 1876, t. III, article VI, p. 54.

Aperçu des hydronymes de la commune²⁸

Comme le met bien en exergue le plan de *Bordeaux vers 1450* dessiné par Léo Drouyn, la Garonne est assimilée à la mer : *La Mar autrement la Ribeyre de Garonne*. Tout comme dans le pays de « L'Entre-deux-Mers » (*Inter-duo-Maria* dans les textes anciens). On parle également de « la rivière » pour désigner le fleuve.

Deux termes empruntés, bien sûr, au lexique gascon, sont employés dans le réseau hydrologique de la commune : *estèir* et *rolha* ou *arrolha*. De la même famille que le français étier et étiage, l'*estèir*, du latin *aestuarium*, « estuaire », désigne, dans le Bordelais et le Médoc, un affluent naturel de la Garonne, de la Gironde et du bassin d'Arcachon, soumis aux marées tandis que *rolha*, du latin *arrugia*, de sens plus restreint, définit un canal artificiel aménagé pour l'écoulement des eaux. Comme l'indique O. Coussillan, « ... les rouilles ont été creusées de main d'homme. On les appelait aussi mères d'eau ». L'hydrographie de la commune rend compte d'un grand nombre de ces rouilles dont l'origine, pour une partie d'entre elles, remonte certainement à l'établissement, au XI^e siècle, du prieuré dépendant de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux. C'est la représentation fossile, dans le paysage, du travail d'assainissement des terres de marais, de palus et d'alluvions par les moines. C'est probablement le résultat de cette entreprise qui a donné la titulature de Saint-Georges à l'église puis au nom du village, saint Georges personnalisant la lutte du bien contre le mal. Ce dernier était, de fait, couramment invoqué pour célébrer la victoire de l'homme sur les terres incultes, à l'instar de saint Michel qui est à l'origine du vocable de l'église de Beautiran, peut-être pour la même raison.

Estèir a donc fourni :

Estey d'Eyrans / *Estèir d'Eirans* : aboutit à l'Ancrey, ancien port de Saint-Médard-d'Eyrans à Balach.

Estey de L'Ins (ou de Lins) / *Estèir de L'Hins* : marque la « limite » entre les communes de l'Isle-Saint-Georges et de Beautiran, comme l'indique l'étymon latin *finis* qui donne régulièrement *hins* en gascon²⁹.

Estey de Saucats / *Estèir de Saucats* : nom actuel dû à la localisation de sa source. Anciennement nommé « Saint-Jean d'Étampes », hydronyme issu d'une erreur d'attribution de l'emplacement de sa source à La Brède, village autrefois appelé Saint-Jean-d'Étampes. L'estey est aussi appelé « Graveyron » sur son parcours communal. Il est amusant de noter que les Lalais ne nomment jamais leur rivière par un de ces noms et ne parlent que de « l'Estey ». Actuellement long de 25 km, il prend sa source dans les landes de Saucats et du Barp. Son embouchure se situait autrefois dans le paléochenal sud, entre Saint-Médard-d'Eyrans et Ayguemorte au niveau de la Blan-

cherie. Son cours a été prolongé, au Moyen Age, par les moines du prieuré qui ont canalisé ses eaux en direction du bourg afin d'alimenter le moulin, ainsi que les douves et le vivier du château. Il finit son tracé en se déversant dans la Garonne après avoir traversé le cœur du village, et coupé en deux le site antique. D'ailleurs, pour franchir les palus du Verderas, il a été nécessaire d'endiguer son tracé, son lit étant, par endroit, plus haut que les terres environnantes. Cette donnée est importante pour la compréhension du contexte archéologique puisqu'il faut considérer le site antique comme une seule entité et non deux zones distinctes séparées par la rivière.

Estey Mort, actuellement réduit à l'état de rouille mais qui, en des temps reculés et avec son débit normal, a dû contribuer, avec les autres esteys, au comblement du paléochenal. Son cours aboutit dans la rouille du Verderas dont le tracé correspond en partie à l'ancienne île principale.

Rouille se retrouve dans :

Rouille du Barrail du moulin / *Rolha deu Barralh deu Molin* (limitrophe de l'Isle, Ayguemorte et Beautiran). S'y trouvait un ancien moulin aujourd'hui disparu. Pourrait rappeler le déterminant *barralh*, « terrain clôturé ou entouré de fossés » ; dans ce cas, peut-être délimité par le bief du moulin. Ce toponyme se retrouve par exemple à La Teste, à Mechers-sur-Gironde (marais des Barrails) ou à Sauvagnon (64).

Rouille de Boutric / *Rolha de Botric* : pour O. Coussillan, Boutric, qui désigne un hameau de la commune, tirerait ses racines du germanique *boot*, « messenger », et *ric*, « puissant, riche ». Il pourrait s'agir du nom d'un propriétaire. Ce toponyme, graphié au XVII^e siècle Beautricq³⁰, appartient à une vaste famille dans laquelle s'inscrivent les nombreux Boutry, Boutaric, ou Bouterie, par exemple.

Vieille Rouille de Boutric / *Vielha Rolha de Botric* : cf. précédent.

Rouille de la Cape / *Rolha de la Capa* : cf. ci-dessus le toponyme Cape.

Rouille Cordon d'Or : dénomination récente. Il s'agit d'un défluent du ruisseau « Cordon d'Or », lui-même prolongement du ruisseau du Breyra qui traverse Martillac, qui aboutit au Brésil. On pense, localement, que ce nom a été ainsi attribué en raison de la couleur de l'eau, comme la Garonne nommée le Fleuve d'Or (?). Il pourrait plutôt s'agir de l'attribution, à ce cours d'eau, du nom du lieu-dit « Cordon d'Or » près duquel il perd celui de « Breyra ».

28. Tiré du glossaire établi par O. Coussillan.

29. Cf. Les toponymes Saint-Martin-de-Hinx, Landes ; Croix-d'Hinx, Gironde.

30. A.D. Gir H 489 - Droits à l'Isle-Saint-Georges.

Rouille de Guingant / *Rolha de Guingant* : le déterminant semble appartenir au même champ lexical que les syntagmes gascons *de guingò* et *en guingarda*, « de travers », et pourrait, par métonymie, constituer une allusion au parcours tortueux de cette rouille qui, en son milieu, fait une boucle sans raison apparente. Ce tracé sinueux lui confère une origine naturelle, contrairement aux aménagements anthropiques qui sont souvent rectilignes.

Rouille de Jean des Vignes : Jean des Vignes est l'ingénieur ayant construit, en 1456, le fort du Hâ dans les marais de Bordeaux. Peut-être était-il originaire de ce lieu, ou bien a-t-il procédé à l'assèchement des palus de ce secteur (Peycoulin).

Rouille de la Malète / *Rolha de Maleta* : peut-être issue d'un nom propre.

Rouille de la Palanque / *Rolha de la Palanca* : voir ci-dessus Chemin de Palanque-Longue.

Rouille de Peycoulin / *Rolha de Pèir Colin* : aboutit au lieu-dit Peycoulin où se trouve une maison, en bord de Garonne, ayant appartenu, en 1742, à Pierre Dupuy, surnommé Pey Coulin associant les deux noms de baptême gascons *Pèir* et *Colin*.

Rouille du Pont de Peyre / *Rolha deu Pont de Pèira* : elle passe sous un pont en pierre (*pont de pèira*) situé sur la route de Ferrand. Celui-ci est cité, en 1775, pour situer les biens fonciers de l'Église.

Rouille du Plantey / *Rolha dei Plantèir* : se jette dans la Garonne près du Treisson après avoir traversé Le Plantey, zone de terrains alluvionnaires qui tire certainement son nom des anciennes plantations de vignes³¹ qui s'y trouvaient (*plantèirs*).

Rouille de Pontcastel / *Rolha de Poncastel* : Poncastel est le nom d'une famille de notables et marchands bordelais qui, du XVI^e siècle au XVIII^e, possédait des terres et une maison noble au hameau de Boutric. Un quartier de ce hameau porte encore le nom de Pontcastel.

Rouille du Tronc / *Rolha deu Tronc* : elle réunit les deux *estèirs* du Saucats et d'Eyrans en marquant l'ancienne rive gauche de l'Isle. Ses eaux se répartissent de part et d'autre du pont du Tronc en fonction du niveau d'étiage des *estèirs*.

Rouille du Verderas / *Rolha deu Verderas* : versant est de la rouille du Tronc dont elle est le prolongement vers le Saucats.

Notons qu'à l'examen du parcellaire et des photos aériennes, la rive du paléochenal sud de l'Isle est marquée par les rouilles de Lancrey (sur son emplacement fossile, suite à son comblement en 1969), du Tronc, du Verderas et de Boutric qui en dessinent la limite.

Le site archéologique

Le village actuel de l'Isle-Saint-Georges, dont la plus ancienne mention connue remonte au XI^e siècle, s'est développé à l'ouest d'une motte castrale qui occupait le point le plus haut de cette ancienne île de la Garonne aujourd'hui rattachée à la rive gauche, et d'un prieuré construit par les moines de Sainte-Croix de Bordeaux. Mais on sait aujourd'hui que cette occupation médiévale, qui a sans aucun doute modelé le paysage actuel, n'est pas la plus ancienne, ni même peut-être la plus importante qu'ait connu le site.

Ainsi, le site archéologique est connu de longue date, grâce à l'esprit avisé d'O. Coussillan qui en a révélé l'importance, puis par des prospections diachroniques³², des surveillances de travaux d'urbanisme ou agricoles³³, des témoignages et déclarations de découvertes³⁴, des fouilles et sondages réalisés depuis 1985³⁵ et enfin, des prospections géophysiques en 2009 et 2011³⁶. Depuis 2010, l'Isle-Saint-Georges constitue une des études de cas d'un programme de recherche intitulé « *Peuples de l'estuaire et du littoral médocain aux époques protohistorique et antique* » destiné à mieux appréhender les potentialités de ce site.

Ces recherches ont révélé la présence d'un matériel attestant une occupation humaine depuis au moins le VIII^e siècle avant J.-C., avec des céramiques du Bronze final IIIb, et jusqu'au IV^e siècle de notre ère. Par la suite, le site semble avoir été déserté car aucun indice n'a révélé la présence d'une occupation humaine jusqu'à l'établissement du prieuré vers le XI^e siècle. Il n'est cependant pas impossible qu'un petit hameau rural ait perduré sur la partie haute du village mais celui-ci n'a été mis en évidence par aucun vestige.

La période d'apogée, d'après les recherches actuellement menées, se situerait à l'Age du fer et à l'époque Augustéenne. Les aspects du mobilier recueilli, ainsi que la superficie des vestiges (17 à 20 ha), démontrent que dès la fin du second Age du fer au moins (2^e-1^{er} siècle avant J.-C.), il s'agit d'une agglomération artisanale et commerciale.

Cependant, si l'archéologie et la toponymie montrent la proximité de l'eau et des habitats, l'absence de données hydrologiques sur les périodes anciennes en particulier : débit

31. « *Lieu ou terrain complanté de vignes* » : Fénié, 1992.

32. Mauduit, 2004 à 2011, et notices BSR.

33. Thierry Mauduit : 2004, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011.

34. Courriers de déclarations rédigés par Olivier Coussillan pour la Direction Régionale des Antiquités Historiques d'Aquitaine.

35. Richard Boudet : 1985, 1987 ; Anne Colin : depuis 2009. V. Boudet, 1994 ; Colin, 2010, 2011 et 2012 ; notices BSR 2009, 2010 et 2011.

36. Druetz et Mathé, 2009 et 2011.

de la Garonne, amplitude des marées, fréquence et importance des crues, pose de nombreuses questions quant à l'influence du fleuve pour les populations riveraines : comment l'homme se protégeait-il des débordements ? Quels étaient les moyens de lutter contre l'insalubrité et l'humidité des lieux ? Quel était l'impact des événements climatiques qui ne devaient pas manquer de perturber l'activité humaine ? Il est, à ce jour, encore difficile de répondre à ces questions, même si quelques pistes commencent à s'ouvrir pour certaines³⁷.

Les voies de communications

Concernant le réseau de circulation antique du secteur, on constate que, chronologiquement, le site est déjà bien développé au premier Age du fer et son fonctionnement doit être presque essentiellement fluvial. Le développement du réseau routier romain n'a donc pas provoqué l'implantation de la bourgade, mais il n'a pu ignorer la seule agglomération connue du secteur. Des voies de circulation terrestres sont certainement venues se rattacher au site, d'évidence par un réseau secondaire compte tenu des difficultés topographiques, mais suffisant pour permettre d'accéder à la bourgade et optimiser ses fonctions commerciales et artisanales. On ne peut concevoir que ce site ait été à l'écart des voies de communication de l'époque, mais elles sont mal connues et restent encore à situer précisément dans la géographie locale.

Si l'on connaît de réputation le Chemin Gallien (ou *Via Aquitania*), à l'exception de quelques tronçons reconnus par les photographies aériennes et les recherches de terrain, on n'en connaît pas le tracé exact à l'approche de Bordeaux. Il semble même que cette confusion provienne du fait que l'on soit en présence de plusieurs itinéraires. Ainsi, le Chemin Gallien est mentionné, dans le secteur de Saint-Selve, sur la carte de Belleyme qui montre les « *vestiges d'une ancienne levée du Chemin Gallien* », celle-ci est encore visible sur le terrain. On le signale à La Prade où il se confond ensuite probablement avec l'actuelle route départementale 1113 (ancienne Nationale 113) jusqu'à l'approche de Bordeaux. Un autre itinéraire ancien, le chemin de la Caminasse (du gascon *camin* : chemin), se rapproche de la Garonne. Partant de Bordeaux, il passe à Villenave d'Ornon (Courréjan), Cadaujac, Saint-Médard d'Eyrans, Ayguemorte-les-Graves, Beautiran, Castres, Portets... Il est difficile de prétendre que cet itinéraire, qui n'a pas réellement été attesté d'un point de vue archéologique, puisse avoir une origine antique. On peut cependant remarquer que chacune de ces communes a livré des vestiges gallo-romains sur des sites de bord du fleuve ou du paléochenal, et que Courréjan³⁸, Cadaujac et Saint-Médard d'Eyrans possèdent une nécropole du Haut Moyen Age placée sur son tracé.

Notons que ces itinéraires nord-sud s'éloignent de l'Isle-Saint-Georges au lieu de desservir l'ancien bourg antique. Ceci s'explique par la présence, à cet endroit, de la confluence des trois esteyes mentionnés plus haut, formant un petit delta difficile à franchir sans de lourds aménagements. D'ailleurs, les cartes de Cassini et de Belleyme ne montrent aucune route franchissant ce réseau hydrographique entre la Garonne et La Brède, formant comme une longue saignée dans le paysage.

Les itinéraires transversaux sont mal identifiés, incertains et sujets à controverses. On citera cependant la théorie d'O. Coussillan sur la voie allant à Biganos³⁹, l'ancienne capitale des Boii. Selon lui, cette voie partirait de l'Entre-deux-Mers, de Lorient, en passant par Sadirac, Saint-Caprais, Cambes, par le Chemin de l'Île qui évoque sa destination à l'Isle-Saint-Georges où la voie franchirait le fleuve. Ensuite, Biganos serait atteint en suivant un itinéraire qui, partant de Beautiran, suivrait la vallée du Gat-Mort jusqu'à Hosteins. De là, en empruntant une autre vallée, on rejoint l'Eyre et la voie « *de Hispania in Aquitania* » de l'Itinéraire d'Antonin, jusqu'au Bassin d'Arcachon⁴⁰. Par son argumentation appuyée par les données environnementales et géographiques, ainsi que l'attestation de sites archéologiques du Néolithique jusqu'à l'époque Gallo-romaine qui jalonnent son tracé, cette hypothèse de parcours peut paraître assez pertinente.

Enfin, n'oublions pas de signaler la proximité de la *mansio*⁴¹ *Stomatas* indiquée sur la Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin. Ce relais routier gallo-romain est situé, suivant les auteurs, à Saint-Médard d'Eyrans, à Beautiran, ou, plus probablement, à La Prade. Ainsi, *Stomatas* était nécessairement associé à l'Isle-Saint-Georges dans le fonctionnement du trafic local. Il est également intéressant de remarquer, comme le signale O. Coussillan, qu'une des traductions du grec *stomatos* signifiant « embouchure » peut aussi se rapporter à la confluence des esteyes avec la Garonne.

37. Lors de la fouille du secteur 4, en 2011, un aménagement de vide sanitaire (ou drainage) composé d'amphores emboîtées les unes dans les autres pour lutter contre l'humidité du sol, a été mis au jour dans des niveaux d'habitats d'époque Augustéenne (fouilles à Dorgès, Napias zone 4, cimetière en 2011- Dir. Anne Colin).

38. Mise au jour à l'automne 2012.

39. Coussillan, 2007, p. 20-24.

40. Etudes actuellement menées, dans le cadre du programme de recherches « *De Hispania in Aquitania : itinéraires et chemins d'Espagne sous l'empire romain* », par Jean-Pierre Bost et François Didierjean, Ausonius, Université Bordeaux 3.

41. *Mansio* : gîte d'étape, entre 40 et 50 km.

Activités représentées sur le site

Les recherches actuelles permettent d'affiner les aspects ethnographique et économique du site pendant l'Âge du fer et l'Antiquité. Si les éléments recueillis en surface et en fouille (minerai de plomb, scories, battitures, résidus de métallurgie de bronze, plomb et fer, résidus et échantillons d'objets en cours d'élaboration, etc.) témoignent d'une prégnante activité artisanale, celle-ci n'occulte pas la fort probable vocation commerciale du site. La diversité des provenances, parfois lointaines, du mobilier collecté (monnaies, céramiques, amphores en grand nombre) et le présumé point de décharge, dans ce secteur, du commerce fluvial en amont de *Burdigala*, étayent fortement cette hypothèse.

Cependant, compte tenu du biotope particulier du site et de son isolement pour les périodes protohistoriques, la vie quotidienne était nécessairement marquée par les activités agro-pastorales. Ainsi, l'élevage a dû figurer en bonne place comme le laissent supposer les vestiges de faune mis au jour ces dernières années⁴². La chasse a dû être pratiquée : on observe ainsi quelques restes de sangliers et de cerfs mais qui ne peuvent être précisément datés⁴³.

En l'absence d'études carpologique et palynologique, il est difficile de préciser la part prise par les cultures et leur nature. Signalons toutefois la découverte de meules à grains (rotatives et va-et-vient)⁴⁴, de broyeurs et d'outils agricoles.

La filature et le tissage qui témoignent de l'artisanat de produits dérivés comme la laine, sont attestés par la présence de fusaïoles, d'embouts de fuseaux, de nombreux poids de métiers à tisser.

Si aucun four de potier n'a, jusqu'à présent, été mis au jour, la facture et l'abondance des céramiques laissent supposer une fabrication locale, au moins pour partie et particulièrement pour les productions non tournées. Cela reste encore à démontrer.

La pratique de la pêche est traditionnellement plus délicate à établir, les matériaux utilisés étant souvent périssables : filets, nasses, paniers, pièges, épuisettes, etc... Les hameçons, que l'on sait avoir déjà été utilisés durant ces périodes, sont souvent mal conservés du fait de leur petite taille : à ce jour, aucun n'a encore été découvert à l'Isle-Saint-Georges. Pour d'autres instruments, comme les foënes et les harpons, dont la conservation est plus aisée, seul un harpon en fer peut être mentionné, mais, trouvé hors contexte, il est difficile à dater. La quasi-absence de ces instruments est peut être due aux modes et techniques de pêche pratiqués. En effet, l'opacité de l'eau limoneuse de la Garonne ne favorise pas la pêche à vue, à l'aide d'une foëne, et les espèces vivant dans le fleuve n'étaient, pour la plupart, pas pêchables à la ligne, à l'exception de l'anguille. Pour cette dernière, les hameçons de l'époque, tels qu'ils nous sont connus, ne devaient pas offrir la résistance nécessaire.

La pêche à l'Isle-Saint-Georges

Contexte ethnographique et archéologique lié à la pêche

La commune compte encore de nos jours quelques pêcheurs professionnels et la pêche est une activité couramment pratiquée par de nombreux amateurs, et plus particulièrement par les enfants du village. Le moindre fossé susceptible d'abriter quelque anguille, grenouille, ou écrevisse est régulièrement soumis aux investigations d'attentifs et patients pêcheurs et autres braconniers qui les disputent aux hérons, aigrettes et cormorans peuplant les vastes palus et marécages. La pêche à la main était, il a encore quelques années, pratiquée par les enfants dans l'estey qui traverse la commune et le village. A cela s'ajoutent, le long du fleuve, adossés aux digues, les carrelets : cabanes de pêche au filet, transmises en héritage au sein des familles Lilaises comme un bien précieux. Jusqu'au milieu du XXe siècle, la pêche professionnelle représentait une activité importante dans l'économie du village et de nombreux habitants y trouvaient un lucratif complément saisonnier dans les périodes creuses des travaux viticoles.

On note également la présence de nombreux, et parfois imposants, aménagements d'exploitation de milieux humides, réalisés entre le Moyen Âge et le XIXe siècle, encore décelables en différents endroits. L'un d'eux, sur la commune d'Ayguemorte-les-Graves⁴⁵, consiste en un réseau de fossés, qui ne sont plus opérationnels mais restent bien visibles : ils sont parallèles, d'orientation sud-est/nord-ouest, et recoupés par des fossés collecteurs perpendiculaires. Un autre, plus large, entoure cet ensemble au sud-est et au nord-est ; il draine toujours les eaux de ruissellement du plateau et probablement de quelques sources en amont, pour se jeter dans l'estey du Saucats. Il s'agit en fait de cressonnières, en relation avec deux viviers dont elles sont séparées par une allée artificiel-

lement surélevée. Ces deux imposants viviers, parfois en eau en fonction de la pluviométrie, étaient autrefois contrôlés par des écluses munies de vannes avec déversement dans l'estey. Ce type de vivier se retrouve à proximité, en relation avec ce même estey et les douves de la motte castrale de l'Isle-Saint-Georges ou encore au château d'Eyrans, sur l'estey d'Eyrans et au château Lamothe à Saint-Médard-d'Eyrans. D'autres viviers sont présents sur la commune d'Ayguemorte-les-Graves, au lieu-dit « Ayguemorte », derrière le cimetière⁴⁶ et le château Lamothe. Ces deux derniers viviers sont reliés à un réseau de ruelles et d'esteys qui se jettent d'un côté dans le Saucats, de l'autre dans la Garonne.

Pour les périodes plus anciennes, l'activité halieutique, couramment exercée durant l'Antiquité, n'a pu être ignorée des populations établies sur ces terres depuis, semble-t-il, la fin de l'Âge du bronze. Mais si la situation géographique présente explique bien la pratique de cette activité vivrière, la configuration des lieux pour les périodes plus reculées se révèle particulièrement complexe et nous échappe encore. Si l'on peut avoir une idée partielle du paléochenal, il est, en revanche, difficile d'appréhender ce que pouvait être le paysage aux époques qui nous intéressent. L'Isle-Saint-Georges était-elle encore une île ou un chapelet d'îles ? Était-elle déjà entièrement, partiellement ou saisonnièrement rattachée à la rive gauche de la Garonne ?

Comme nous le verrons, la complexité de mise en œuvre des techniques de prédation suppose de profondes connaissances éco-zoologiques. Ausone lui-même, dans son poème *Moselle*⁴⁷, démontre de solides connaissances ichthyologiques. Il évoque également la pêche dans un courrier sarcastique qu'il adresse à son ami Théon. Celui-ci habite à *Domnotonus*, quelque part sur la côte, à la pointe du Médoc, entre Soulac et Le Verdon. Cette longue lettre poétique est intéressante car elle évoque l'usage du filet, en particulier l'épervier, dans le passage suivant : « Mais si tu fuis la chasse à cause de ces grands périls, le goût de la pêche t'entraîne peut-être. Car tout l'ameublement de Domnotonus n'éprouve jamais d'autres richesses que les vêtements noueux des sujets de Nérée, des lignes, des éperviers, et tous ces filets de noms rustiques, des nasses, et des hameçons garnis de vers de terre. Confiant en ces trésors, tu te rengorges. Partout, dans ton opulente maison, abondent les dépouilles des mers : on t'apporte du sein des eaux le turbot, la pastenague meurtrière, la molle plie, le thon brûlant, l'élat mal défendu par son épine, et la sciène qui ne peut se conserver plus de six heures »⁴⁸.

Les populations qui avaient choisi un tel lieu pour une installation durable vivaient forcément en lien étroit avec leur environnement. Cet emplacement privilégié sur le fleuve était un atout de premier ordre pour la pratique de la pêche. Cependant, il est encore impossible de préciser s'il s'agissait d'une activité régulière, sporadique ou saisonnière et la propor-

tion que prenaient les produits de la pêche par rapport à ceux de l'agriculture dans les modes alimentaires. Il en est de même sur les destinations de ces produits : diffusion locale autarcique ou développement d'une économie de marché basée sur le traitement, la préparation, la vente et l'exportation du poisson.

Si l'on suppose une certaine abondance de la ressource, en particulier lors des migrations du poisson, cela implique nécessairement, tant pour une consommation différée que pour la réalisation de produits d'échange, des mesures de conservation : séchage, fumage, salaison. Ainsi, à l'Isle-Saint-Georges, des éléments en rapport avec la production gauloise du sel ont été reconnus alors que la bourgade est placée hors des sites de production, pour la plupart situés sur le littoral⁴⁹. Cette diffusion du produit salicole est caractérisée par la présence de fragments d'augets à sel découverts en fouille, appartenant à une chronologie étendue du IVe au Ier siècle av. J.-C. : 306 fragments pour la fouille Boudet de 1987 aux « Gravettes » ; 36 sur 25 m² pour la fouille 2009 à « Dorgès », menée par A. Colin. Depuis cette dernière opération, chaque campagne de fouille (2010, 2011, 2012, 2013) a livré de nombreux fragments d'augets, quelque soit le secteur étudié. La destination de ce sel n'est pas connue : étape commerciale ou diffusion et consommation locale ? En l'absence de données plus précises, on présume volontiers que l'Isle-Saint-Georges était un site de consommation lié à la pêche, le sel étant utilisé pour la conservation du poisson, éventuellement pour son exportation.

D'ailleurs, en Gironde, des éléments de moules à sel sont également attestés sur des sites à vocation commerciale et placés à proximité d'un fleuve, comme à Bordeaux et à Lacoste⁵⁰. En revanche, aucune structure liée à la pratique de salaison n'a, à ce jour, été repérée sur ces sites fluviaux, contrairement à la *villa* d'Andernos dont la configuration, avant sa destruction partielle par une tempête à la fin du XIXe siècle, rappelle très fortement les plans et l'organisation des « usines » à salaisons de cette époque, entre autres pour la production de poissons salés et de garum. Un autre exemple d'établissement à salaison de poisson, cette fois clairement identifié comme tel, daté de la fin du Ier siècle av. J.-C. à la moitié du Ier siècle ap. J.-C., est décrit à Guéthary (64)⁵¹. Il se présente sous la forme d'un ensemble de bassins à salaison couvrant une surface d'environ 32 m².

46. Également emplacement de l'église primitive dédiée à saint Michel, aujourd'hui disparue.

47. Ausone, *Idylles*.

48. *Lettres d'Ausone à Théon*, lettre IV, traduction Corpet, 1843.

49. Martignole, 2011.

50. Renseignements fournis par Christophe Sireix.

51. Brice Ephrem, *BSR Aquitaine* 2009, p. 151-152.

42. Patrick Michel et Sylvain Renou, dans Mauduit, 2004 : présence importante de bovidés, caprins, ovins, porcins, et en plus faible représentation, volaille, cheval.

43. L'analyse des restes fauniques de la fouille de 1987 n'a pas été réalisée. Celle des fouilles de 2009, 2010 et 2011 est envisagée ultérieurement. L'étude de restes trouvés en prospection ou prélevés lors de travaux sur la commune, réalisée par Patrick Michel et Sylvain Renou, ne peut apporter d'éléments de datation du fait de l'absence d'éléments chronologiques fiables pour une certaine proportion des taxons étudiés.

44. Fouille de 1987 aux Gravettes.

45. A une dizaine de mètres au sud-est de cet ensemble (PC 92) se trouve un bassin quasi circulaire, muni de marches, mais trop envahi par la végétation pour pouvoir décrire la cuve et la composition du fond. L'utilisation en lavoir de ce bassin ne peut, actuellement, qu'être une supposition. Le lieu-dit où se trouve cette parcelle porte le nom de « La Fontaine ».

Ichtyofaune fluviatile de la Garonne

De la quarantaine d'espèces piscicoles présente dans l'estuaire de la Gironde, neuf sont migratrices : la grande alose, l'aloise feinte, l'anguille⁵², l'esturgeon européen, la lamproie fluviatile, la lamproie marine, le mulot, le saumon atlantique et la truite de mer. Elles sont aussi les plus pêchées.

L'estuaire, zone de transition entre le milieu marin et les eaux douces de la Garonne et de la Dordogne, joue un rôle indispensable dans l'adaptation amphibiotique des poissons. Bon nombre de ces grands migrateurs amphihalins remontent la Garonne pour se rendre sur les frayères. Le fleuve, lieu de reproduction et milieu nourricier, constitue un axe majeur de migration reliant l'Atlantique aux Pyrénées.

De fortes atteintes pour certaines espèces de l'écosystème fluvial ont débuté au Moyen Age avec l'installation de très nombreuses pêcheries sur les gaves pyrénéens, en particulier pour le saumon. Certaines installations allant même jusqu'à barrer complètement des cours d'eau. Au XXe siècle, les dragages intensifs de granulats ont causé la disparition des lits de gravières propices à la ponte et donc une diminution des populations. Cette atteinte à l'écosystème se trouve aggravée par la pollution et la pêche intensive dans l'estuaire et aux portes de l'océan. Plus en amont, les centrales hydroélectriques ont aussi impacté les remontées d'espèces migratrices vers les zones de frai. En revanche, pour les périodes antérieures, Protohistoire et Antiquité, les ressources halieutiques devaient être totalement préservées.

Des espèces autrefois abondantes, parfois même considérées comme nuisibles à l'instar de l'anguille, se trouvent aujourd'hui menacées, d'autres ont quasiment disparu.

Ainsi, l'esturgeon européen (ou créa) est sur la liste rouge des espèces menacées de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) et la Garonne ne compte plus que de rares frayères (fig. 2).

L'anguille, autrefois présente dans le moindre fossé, voit sa population en constante régression. Les causes sont multiples et reprennent en partie les raisons invoquées plus haut : pollution, réduction des habitats, maladies (parasitisme dû à l'*anguillicola crassus*), modifications des climats et des courants marins, pression de la pêche et en particulier la surpêche des civelles (ou pibales) autrefois qualifiées de « plat du pauvre » et qui, après les années 1970, sont devenues un produit très prisé engendrant la surexploitation de cette ressource.

La grande alose, dont la population garonnaise fut la plus importante d'Europe, connaît, elle aussi, une inquiétante baisse d'effectif qui nécessite actuellement un plan de sauvegarde et une interdiction momentanée de sa pêche.

Fig. 2. -
Un esturgeon (créa)
pris par P. Ephrem dit
Marco et R. Dubois.
Source :
www.lesraisinsdela
riviere.com, avec leur
aimable autorisation.



La lamproie marine est recommandée par Sidonius et nommée par les Grecs « anguille sans os ». Cet agnathe (vertébré aquatique) dont les restes sont difficilement décelables dans les prélèvements archéozoologiques, fait partie, avec l'aloise, de la grande tradition culinaire du Bordelais. Sa population, sans être particulièrement abondante, s'est maintenue, voire même augmentée ces dernières décennies car elle se reproduit en aval des ouvrages hydroélectriques. Elle est pêchée au filet, au carrelet ou avec des nasses.

Le carrelet (ou plie) dont l'habitat naturel est plutôt océanique, remonte l'estuaire et s'aventure régulièrement en Garonne. Ce poisson plat, d'où son surnom de platasse, fréquemment rencontré sur les fonds sableux des cours d'eau, figurait parmi les prises classiques des pêcheurs de l'estey du Saucats il y a encore une vingtaine d'années. Il est, lui aussi, parmi les espèces menacées qui ont déserté la Garonne.

Le saumon atlantique constituait une prise appréciée dans l'Antiquité. Plinius l'Ancien affirme qu'en Aquitaine le saumon de rivière était préféré au saumon de mer, tandis que Fortunat évoque sa pêche au filet dans le Rhin. Tout au long de son parcours jusqu'aux frayères pyrénéennes, il fut particulièrement victime d'une pression de pêche croissante, au point que les exportations du port de Bayonne sont passées de plusieurs centaines de tonnes à la fin du XVIIIe siècle à une dizaine vers 1910 ; après 1940, on ne compte plus que par kilos et, dans les gaves, par pièce. Par le passé, nourriture du pauvre du fait de son abondance, le saumon avait disparu dans les années 1970. Un plan de restauration lui permet de repeupler peu à peu le bassin Adour/Garonne.

52. Le cas de l'anguille est particulier, sa migration se fait à l'inverse des autres espèces : elle passe sa vie en eau douce et part se reproduire dans la mer des Sargasses après une longue traversée de l'Atlantique. Ce cycle biologique fait que, contrairement aux autres migrateurs marins, l'anguille est présente tout au long de l'année dans nos rivières et qu'il n'y a pas de saison de pêche pour les spécimens adultes.

Outre la modernisation des techniques, des matériaux et des embarcations dans la partie aval de son parcours, le saumon devait faire face, dans les gaves pyrénéens, au braconnage intensif rendu possible par une législation incohérente et inappliquée. Ainsi, un déploiement de méthodes et de techniques meurtrières n'avait de limite que l'imagination fertile des populations qui exploitaient légalement ou illicitement cette ressource : pratiques déloyales comme le harponnage et le raccroc ; usage de drogues, de chaux vive, de chlore, d'explosifs ; engins spéciaux comme le « bateau », le « crochet », les « chambres à tocans » pour les saumons juvéniles, les « coffres des moulins », les « baquets guépiers » ; tout un arsenal de filets variés : le « truquage » qui barre une rivière en aval et où les saumons se font piéger en fuyant le bruit fait par les rabatteurs, le « rapetout » aux mailles étroites pour la capture de poissons de toute taille, la « senne » dont les lests détruisaient les frayères, et surtout le tristement célèbre « baro ». Inventée au XVIIe siècle et mis au point vers 1800, cette machine à pêcher se présentait sous la forme d'un moulin à pêche avec un système de quatre filets tournants mus par le courant et qui, grâce à des dispositifs de guidage du poisson, pouvait en capturer de grandes quantités, jusqu'à une centaine par heure. Un dispositif similaire, nommé « birol », installé sur des bateaux, était utilisé dans la basse vallée de la Garonne pour la pêche aux lamproyons. Tout cela sans compter les ouvrages présents dans le lit des cours d'eau (barrages, moulins, pêcheries) qui étaient équipés de filets et barraient souvent toute la largeur de la rivière. D'ailleurs, Pierre de Marca, au XVIIIe siècle, indique pour les saumons que « la plus grande partie sont arrêtés par le moyen des échues ou paisselles à Peyrehourade, où se fait la grande pesche »⁵³.

On n'oubliera pas les crustacés, comme la crevette, abondante dans l'estuaire et la partie aval de la Garonne, ou l'écrevisse qui peuplait autrefois de nombreux ruisseaux. Ces espèces, faciles à pêcher, au filet fin pour l'une, à la nasse pour l'autre, ne devaient pas manquer d'être prélevées par les populations anciennes. De même, la présence de nombreuses coquilles d'huîtres associées aux niveaux archéologiques démontre la consommation courante de ce mollusque et la communication établie avec les peuples du littoral, soit par voie fluviale, soit par la supposée voie transversale en provenance de Biganos et du pays Boïen sur le bassin d'Arcachon.

Des analyses, actuellement menées par Brice Ephrem, sur des prélèvements issus de la fouille réalisée en juillet 2010 à Dorgès⁵⁴, devraient apporter des indications utiles quant à la connaissance des écosystèmes environnants et des espèces consommées sur le site. Les premiers résultats montrent, dans les restes ostéichthyens recueillis, un spectre exclusivement



Fig. 3. - Exemple d'ossements d'ichtyofaune mis au jour par tamisage (maille 1 mm) sur le site de Dorgès à l'Isle-Saint-Georges (campagne 2010, US 2023, ponction de 20 litres). Cl. Brice Ephrem.

composé d'espèces migratrices : dix taxons ont été identifiés. On doit cependant reconnaître, pour une bonne représentativité des espèces consommées (pêchées ou importées) ou transformées sur le site, les limites que constituent le faible volume d'échantillons prélevés, la répartition spatialement limitée des prélèvements et la faible superficie de la zone fouillée (fig. 3).

En 2011, d'autres prélèvements ont été effectués, toujours dans les mêmes conditions, mais sur d'autres secteurs de fouille. Si leur étude n'autorisera sans doute pas encore des mesures quantitatives comparatives, il sera intéressant de la confronter à celle des instruments attribués à la pêche. Des recherches supplémentaires pourraient également préciser si des taxons exogènes peuvent être présents dans des prélèvements de plus grande ampleur, ce qui pourrait représenter un indicateur de la permanence de cette activité tout au long de l'année et pas seulement de façon saisonnière. Un premier examen des restes issus des derniers prélèvements de fouille, par B. Ephrem, a montré la présence de taxons exclusivement marins, ce qui confirme, à minima, des importations, sans pour autant préjuger de leur utilisation (consommation, produits transformés, commerce).

53. Marca, 1998.

54. Dans Colin, 2011, p. 22, 23, 57.

Techniques de pêche supposées

L'archéologie des rivages atlantiques fait état de nombreux dispositifs de piégeage des poissons sur l'estran, c'est-à-dire les côtes soumises aux marées. Ces pêcheries, souvent très élaborées ont laissé de nombreuses traces, en particulier sur les côtes bretonnes et normandes où elles sont étudiées depuis une quarantaine d'années et de façon plus intensive depuis 2007⁵⁵. Les données collectées sur ces vestiges montrent la nécessaire implication de la communauté pour la confection des pêcheries et leur fréquente restauration, travail rendu difficile par les marées, et pour leur utilisation, mais elles permettent aussi d'apporter des éléments de datation. En effet, les phénomènes de régressions et de transgressions marines indiquent que des pièges, repérés sous plusieurs mètres d'eau en fonction de l'importance du marnage où ils se trouvent, n'ont pu être utilisés dans des époques récentes. On estime actuellement que les pièces les plus anciens remontent à l'Age du bronze ancien (environ – 2000 av. J.-C.). Ailleurs en Europe, des dispositifs de piégeage sont datés du Néolithique (Allemagne, Hollande, Grande-Bretagne, Irlande) et même du Mésolithique (mer Baltique, Danemark, Allemagne). Ceci démontre la présence de populations sédentarisées, sachant utiliser les marées, capables d'élaborer des pièges en pierres ou en bois, et maîtrisant le tissage et le clayonnage.

L'architecture de ces pêcheries est assez variée. Il pouvait s'agir, pour les plus éphémères ou pour les pièges démontables, de simples pieux sur lesquels étaient agencés des filets. Les pièges fixes, quant à eux, présentent deux types principaux : les bouchots et les parcs. Mais leur principe reste le même, les pêcheries étaient submergées par la marée ; au reflux, les poissons étaient canalisés par les barrages construits vers des pertuis, genre d'écluses où étaient fixés des nasses ou des filets. Certains parcs ne comportent pas de pertuis, ce qui laisse supposer l'utilisation de filets à marée basse.

Dans l'estuaire de la Gironde et dans la Garonne, pourtant soumis aux marées, de tels dispositifs n'ont pas été repérés pour les périodes anciennes. Il n'est cependant pas exclu que des pêcheries similaires aient pu être aménagées le long des rives, mais aucune trace n'en a été conservée, peut-être du fait du déplacement constant du lit du fleuve ou bien à cause de l'instabilité des sols alluvionnaires sur lesquels elles auraient pu être implantées. En revanche, certains éléments attestent l'existence de structures de l'Age du fer probablement liées à la pêche : à Soulac, sur la plage de l'Amélie un panier tressé était conservé en place ; sur la plage de la Négade, une fosse a pu servir de piège à poisson utilisant les marées⁵⁶ ; toujours à la Négade des pieux en bois, datés de l'époque romaine au ¹⁴C, ont pu appartenir à des pêcheries. L'ostréiculture est aussi

représentée par des bassins qui contenaient des huîtres encore entières, découverts dans le niveau antique conservé sous le bourg de Talmont, sur l'estuaire de la Gironde.

Pour l'époque médiévale des pêcheries creusées dans le calcaire, sur l'estran, sont reconnues à Vaux-sur-Mer (baie de Nauzan, conche de Pontillac, Saint-Sordolin) et à la conche de Saint-Palais. Dans la basse vallée de la Dordogne, les fonds ecclésiastiques font état, dès le XI^e siècle, de droits de pêche (*paxeria*) et de constructions de pêcheries (*escave*⁵⁷), par exemple à Sainte-Foy-la-Grande. D'autres pêcheries, également appelées « nasses » (*nassa*) ou « graules », sont mentionnées, entre le XI^e et le XIII^e siècle, à Génissac et à Izon. La période comprise entre le XIII^e et le XVI^e siècle est mieux documentée. Ainsi, de Sainte-Foy à Branne, on retrouve la trace de baux à fief pour plusieurs pêcheries : Sainte-Eulalie, Saint-Seurin, Pessac, Flaujagues, Lamothe, Mouliets, Castillon, Saint-Vincent-de-Pertignas, Lavagnac. Ces pêcheries apportaient une source de revenus importante aux abbayes et aux seigneurs laïcs qui les possédaient.

Malheureusement, l'archéologie est, en ce domaine, très peu développée et nécessiterait une campagne de prospection-inventaire systématique pour une meilleure appréciation de l'importance de ces installations dans l'économie médiévale. Une vue aérienne réalisée par François Didierjean à Mouliets montre une pêcherie, probablement d'époque moderne, constituée de pieux agencés en V, dans le lit de la Dordogne.

À l'Isle-Saint-Georges, en fonction de la configuration de l'ensemble d'îles et de l'étroitesse des chenaux, il n'est pas impossible que des filets ou des pièges aient pu être installés entre deux rives. Si rien ne permet d'étayer cette hypothèse, en revanche, l'usage du filet manipulé par des opérateurs est attesté par l'archéologie, mais seuls des éléments mobiliers peuvent permettre d'appréhender les techniques utilisées.

Comme on le constate encore aujourd'hui, la pêche dans le fleuve favorise l'usage du filet, indifféremment depuis la rive ou depuis une embarcation, surtout pour la capture d'espèces migratrices comme le saumon, l'esturgeon ou l'aloise. D'ailleurs, un procès verbal de visite de François Le Masson du Parc, pour l'Amirauté de Bordeaux, nous renseigne sur la prédominance de l'utilisation de ce type d'engin et de la variété des modèles utilisés au début du XVIII^e siècle⁵⁸ : « Les

55. Daire et Langouët, 2010.

56. Fosse B de la Négade dans l'inventaire des sites de Soulac

57. Barrage de pieux destiné à installer un filet.

58. Le Masson du Parc, 1727, p. 70.

pescheurs de l'Isle de S^t Georges ont deux filadières⁵⁹ pour faire la pesche, des trameaux, des bijarrères, des estoires, et des tirolles⁶⁰ ; ils ont aussy de quatre sortes de trulles, trusses, manioles, et havenets⁶¹ comme nous en avons trouvé chez les pescheurs des lieux precedens. Ils ont encore des traines, traineaux⁶², tressons⁶³, et sarrouests⁶⁴ qui appartiennent aux pescheurs du Paillet qui sont du bord de l'est... ». On utilisait aussi les « platusses », grands filets carrés destinés à la pêche au carrelet, suspendus par les angles à une corde descendant d'un mât incliné planté sur la berge (fig. 4).

Olivier Coussillan mentionne, sur la base d'un procès-verbal daté du 19 avril 1794, un conflit sur une zone de pêche au tresson entre les habitants de l'Isle-Saint-Georges et ceux de Beautiran⁶⁵ ; il explique que « la pêche au tresson, pêche à l'aloise, se pratiquait à l'aide d'un filet à doubles mailles barrant les 2/3 de la Garonne. Le filet encerclait une surface du fleuve et, poussé par le courant, formait une poche que l'on tirait à plusieurs hommes sur une plage artificielle de gravier ». Des cartes postales anciennes illustrent la pratique de cet engin pour ce secteur au début du XX^e siècle. On utilise également aujourd'hui d'autres modèles comme l'araignée dont les mailles calibrent le poisson qui se prend par les ouïes et les nageoires.

Techniquement, l'emploi de filets correspond à trois grands types de conceptions et d'usages différents. Les filets traînants « ratissent » le fond avec une traction humaine ou mécanique. Les filets flottants ou dérivants sont maintenus par des embarcations et pêchent entre deux eaux, à des profondeurs variables en fonction de l'équilibre entre la force des flotteurs et le poids des lests, ou à partir de la surface, les lests étant alors de petites tailles, voire absents, et la hauteur du filet variant en fonction de la profondeur de pêche voulue. Enfin, les filets fixes, tendus soit entre des pieux soit depuis la rive ou entre deux rives, calés au fond par des lests assez volumineux pour résister aux courants. Suivant la technologie utilisée, les poissons sont rabattus vers une poche ou bien entraînés sur la rive lors de la remontée de l'engin, ou encore prisonniers des mailles du filet (fig. 5).

Certains filets peuvent aussi être polyvalents, par exemple en changeant le type de lest ou simplement en renforçant ou allégeant leur poids en fonction de l'utilisation choisie et de la profondeur de pêche que l'on souhaite exploiter. Le pêcheur doit en permanence pouvoir ajuster le plombage, ce qui nécessite une très bonne connaissance du secteur de pêche et une longue expérience.

Ainsi, selon l'espèce ciblée, la saison ou la conjonction de différents paramètres (force du courant, configuration du lieu de pêche, niveau de l'eau), les pratiques peuvent changer (fig. 6).



Fig. 4. - Filet Duhamel : Exemple de pêche au filet au XVIII^e siècle. Illustration tirée de « Monceau (du) Duhamel, *Traité général des pesches : et histoire des poissons qu'elles fournissent tant pour la subsistance des hommes que pour plusieurs autres usages qui ont rapport aux arts et au commerce*. Académie des Sciences, Descriptions des Arts et Métiers. Paris, Saillant & Nyon, 1769 ».



Fig. 5. - CP3 : Carte postale ancienne montrant une scène de pêche au tresson sur la Garonne.

59. Les filadières sont des petits bateaux de charge ou de pêche, de 6 à 7 m de long, apparentés aux coureux ou gabarets.
60. Actuellement, certains de ces engins sont encore utilisés : les bichareyres (bijarrères), estouyères (estoires), tirolles (ou tirolets pour les engins à petites mailles) sont des variantes du trémail (ou tramail, trameaux au pluriel), filet à trois nappes mesurant, de nos jours, de l'ordre de 160 m de long pour 8 m de haut. Ces types se distinguent par les tailles différentes de leurs mailles (de 25° à 65°).
61. Ces engins s'utilisent depuis la grève ou du bord de l'eau. L'havene (ou haveneau) est un petit filet tendu dans le courant entre deux perches tenues sous les aisselles par un pêcheur. La Trulle, (ou trusse ou trusle) désigne un havenet équipé de patin permettant de le manœuvrer, tout comme la maniole qui ressemble à une grande époussette munie d'une barre de bois qui racle le fond.
62. Les traines ou traineaux, ou dragues, sont des filets dérivants ou traînés qui ratissent le fond de la rivière
63. La pêche au tresson était une des plus pratiquées dans cette partie du fleuve. De nos jours on utilise plutôt le tramail.
64. Le sarrouest, ou petite senne (ou saine, seine), est un tresson de petite dimension.
65. Coussillan, 2007.

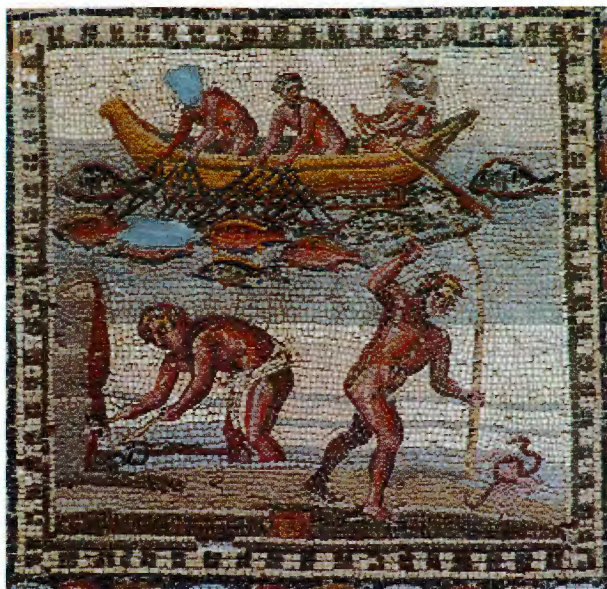


Fig. 6. - Tripoli :
Scène de pêche sur une mosaïque romaine à Tripoli.



Fig. 7. - Montcaret :
La mosaïque à décor halieutique de la villa de Montcaret (24).

Si les techniques et les matériaux ⁶⁶ ont évolué, l'usage du filet a perduré au fil des siècles et il ne fait pas de doute que ces instruments étaient déjà utilisés en Garonne durant l'Antiquité. D'ailleurs, des auteurs de l'époque, comme Pline l'Ancien ⁶⁷ ou Ausone ⁶⁸, mentionnent ou décrivent son usage dans le monde romain. Certaines représentations sur des fresques, des mosaïques ou de la céramique, sont également connues. Par exemple, la mosaïque de Sousse, en Tunisie, représente diverses techniques de pêche. On peut également citer celles de la maison d'Orphée à Leptis Magna, de la maison de Dionysos et d'Ulysse à Dougga, d'Hyppo Diarhythus (Bizerte), de Sabratha (Tripoli), de Piazza Armerina, d'Aquilée, toutes du III^e siècle (fig. 6). Ou en France, à Vienne, celle de l'emblème aux poissons, à Saint-Romain-en-Gal, à Sainte-Colombe, ou celle du Pinard d'Alba-la-Romaine, etc. Et en Aquitaine, celles du Palat à Saint-Émilion, de Jurançon, de Taron, de Montcaret... sans oublier la peinture murale de la *domus* des Bouquets à Périgueux (fig. 7).

C'est sur la base de ces constats qu'on se propose d'étudier une série d'artefacts en plomb retrouvés en fouille ⁶⁹, en prospection ou lors de suivis de travaux.

Lests de filets

Les modèles attestés

La bibliographie en ce domaine est assez pauvre. On s'appuie surtout sur une publication de Michel Feugère ⁷⁰ concernant le site antique de Lattes, où des lests de filets de pêche présentent plus que des similitudes avec le mobilier qui nous occupe.

Si le plomb est utilisé comme lest de filet depuis au moins le Ve siècle avant notre ère ⁷¹, les données recueillies à Lattes montrent que le métal a succédé, sans toutefois les remplacer complètement, à des galets perforés, à des pesons de terre cuite, comme pour les métiers à tisser ou autres tessons de céramiques ou d'amphores retaillés. Ce fait peut être dû à une utilisation différente du lest : suspendu pour le galet ou la céramique, fixé directement au filet pour la plupart des types de plombs

66. Des matières végétales qui composaient la trame et les cordages (chanvre, lin, coton) on est passé à des matières synthétiques (nylons) plus résistante et durables.
67. Livre IX de l'*Histoire naturelle*.
68. *Lettres d'Ausone à Théon*, IV. Cf. ci-dessus.
69. Fouille de 1987 aux Gravettes (dir. Richard Boudet) ; fouilles à Dorgès en 2010 et 2011 (dir. Anne Colin).
70. Feugère, 1992.
71. Salses, Pyrénées-Orientales.

reconnus. A moins que ces modèles différents ne correspondent à différents types de filets utilisés dans l'Antiquité : éperviers, filets maillants, seines, engins traînants, carrelots, etc... D'autres types d'engins pouvaient aussi être utilisés, comme les balances à crevettes, à écrevisses ou à civelles, matériel nécessitant l'usage d'un lest suspendu.

En ce qui concerne les lests en pierre, les secteurs de haute et moyenne Garonne ont livré un nombre important de galets ovoïdes aménagés, interprétés comme des poids à pêche du fait de deux encoches intentionnelles, symétriques de part et d'autre des bords longs ⁷². Ces lests rudimentaires, retrouvés dans des niveaux néolithiques, voire chalcolithiques ⁷³, attestent de la précocité de l'usage du filet en Garonne. Des galets similaires ont également été mis au jour, toujours dans des couches chalcolithiques et néolithiques, dans les grottes de Niaux (Ariège), Tarté (Haute-Garonne), La Roque Saint-Christophe (Dordogne), et, dans le Gard, dans celles de la Baume Latrone-Saint-Joseph, du Figuier, de Saint-Véredème, de la Baume Raymonde, etc.

Un autre type de galet aménagé présente une perforation biconique, parfois complétée par les doubles encoches déjà décrites ⁷⁴. Ils sont reconnus comme poids à pêche « à fond variable », le cordage passant dans la perforation était bloqué par un mouvement de rotation formant une boucle passée par les encoches et entourant le galet. Ce procédé permettait de régler la profondeur d'utilisation de l'engin sans utiliser de nœuds.

Ces lests perforés en pierre rappellent aussi les oursins fossiles trouvés autour de l'estuaire de la Gironde, dans le Médoc ⁷⁵, en Charente et en Charente-Maritime. L'oursin de Bégadan (Gironde), de type *Echinolampas ovalis*, est particulièrement intéressant par la croix gravée sur sa face inférieure, ayant servi de repère de centrage pour la perforation.

Pour le plomb, compte tenu des faibles dimensions des exemplaires trouvés à l'Isle-Saint-Georges, à Lattes et sur d'autres sites du littoral ⁷⁶, une grande quantité devait en être employée sur un même filet. Celui-ci était probablement de type « épervier », étant donnée la faible section des cordages utilisés (4 à 10 mm). Il s'agit, dans ce cas, d'une pêche active, tout comme l'éventuel usage de filets de taille plus imposante tel que le tresson.

Comme nous l'avons vu, en complément, des techniques de pêche passive (piégeage : nasses, filets fixes, etc.) devaient aussi être développées et présentaient l'avantage de ne pas solliciter, en permanence, la présence d'opérateurs. On peut toutefois supposer que ces filets ne devaient pas être développés sur de grandes longueurs et leur maillage ne devait pas être très

serré. En effet, si à notre époque la pêche intensive, aussi bien dans l'estuaire que dans le fleuve, la pollution et les dragages, ont fortement impacté les populations piscicoles, durant l'Antiquité la ressource devait être suffisamment abondante pour que des engins de tailles limitées puissent être performants. De plus, des mailles trop serrées auraient gêné leur manœuvrabilité et la résistance à la tension lors de la remontée de poids importants et par courant fort.

Approche typologique des lests en plomb

Cette étude concerne essentiellement le site de Dorgès, divisé en quatre sous-secteurs : les parcelles cadastrales 63 (la principale et la plus étendue avec 2,5 ha), 481, 515 et 520. À cela s'ajoute le mobilier recueilli lors de la fouille des Gravettes, menée par Richard Boudet, en 1987. Le petit site de Peycoulin (parcelles 53/54) où ont été découverts, en 2004 lors de travaux agricoles, quatre monnaies datées des I^{er} et II^e siècles, quelques tessons de céramiques gallo-romaines et de nombreux débris de tegulae, vient compléter cette liste ⁷⁷. La parcelle 44, à Ferrand, a également livré 5 lests en plombs mais il paraît délicat de les inclure, compte tenu du mobilier associé, céramiques du XIII^e au XIX^e siècle et monnaies des XVI^e et XVII^e, et de la typologie de quatre d'entre eux, d'apparence « moderne », qui semblent avoir été moulés et calibrés à un poids commun de 33 g ; ils sont toutefois mentionnés, avec les réserves nécessaires sur leur datation, mais ne sont pas pris en compte dans l'analyse typologique (fig. 8 et 9).

M. Feugère qualifie « d'abondants » les plombs trouvés à Lattes. Il nuance toutefois ses propos en faisant remarquer que l'ensemble mis au jour ne suffirait pas à équiper un filet entier. Le poids total n'est pas mentionné mais il dénombre un peu moins d'une trentaine d'exemplaires pour ce site important et dans un contexte lagunaire où la pêche devait représenter une activité essentielle pour les populations locales. A l'Isle-Saint-Georges, le nombre d'objets recueillis s'élève à 159 pour un poids total de 3462 g (types A et B uniquement).

72. Nougier, 1951.

73. Le Verdier.

74. Grotte de Niaux.

75. Bégadan. Prospection/inventaire Fabrice Lambert 2002.

76. Epaves de La Ciotat, Port-Vendres, sites de Brissay-Choigny, Les Martres-de-Veyre, Lacoste à Moliets-et-Villemartin, Audenge, Biganos, Rions, Burgille (25), Osselle (25), Molay (39), L'Étoce (39), l'agglomération de Tholon à Martigues (13).

77. Mauduit, 2004.



Fig. 8. - ISG lot 1 :
1er lot de plombs
de type A de l'Isle-
Saint-Georges.
(Cl. Thierry
Mauduit).



Fig. 9. - ISG lot
2 : Second lot de
plombs de type
A de l'Isle-Saint-
Georges.
(Cl. Thierry
Mauduit).



Fig. 10. - Exemples de lests de type A
provenant des prospections du secteur de Dorgès.
Dessin Thierry Mauduit.



Fig. 11. - Lot Gravettes : Le lot de plombs issu de la fouille Boudet en 1987 aux « Gravettes », à l'Isle-Saint-Georges. (Cl. Thierry Mauduit).



Fig. 12. - ISG type B : Exemples de plombs de type B de l'Isle-Saint-Georges. (Cl. Thierry Mauduit).

Les plaques enroulées ou pliées

Deux types principaux se dégagent. Le premier (type A) est, de loin, le mieux représenté avec 105 exemplaires trouvés à Dorgès⁷⁸ (fig. 10a et 10b), 43 aux Gravettes⁷⁹ et 3 à Peycoulin. Il consiste en une plaque de plomb de taille variable, oblongue ou carrée, enroulée et serrée directement sur le cordage. Identique aux exemplaires de Lattes, il apparaît en Gaule dans la première moitié du II^e siècle av. J.-C. mais se développe surtout à l'époque gallo-romaine comme l'ont démontré les fouilles de l'agglomération de Tholon à Martigues⁸⁰.

Le second (type B) ne regroupe que 8 exemplaires. Il s'agit d'une plaquette de plomb oblongue, pliée en deux dans le sens de la longueur, les deux bords ainsi rapprochés étant pincés à l'aide d'une tenaille (la trace des mâchoires étant encore parfois visible). Il devait enserrer un cordage de faible diamètre, c'est du moins ce que laisse supposer l'étroitesse de l'espace laissé libre après pliage de la plaque. Ce type a été reconnu pour un lot de 110 plombs du I^{er} siècle de notre ère, trouvé dans une épave à Porto-Vecchio.

A ces 159 éléments, s'ajoute un lot de plaques de plomb dont les formes s'éloignent par trop des types recensés. En conséquence ils ont été écartés de l'étude.

Enfin, l'US 032 (CM 39 et CM 40 salle 1) de la fouille des Gravettes, en 1987, a livré un lot de 8 plaquettes de plombs à la fonction indéterminée mais qui, par leurs dimensions (34 x 15 mm à 47 x 26 mm et 10,78 à 46,05 g), étaient peut-être destinées à confectionner des lests de filets. Il est possible qu'il s'agisse d'individus réalisés pour cette fonction mais non encore utilisés (fig. 11).

Il est intéressant de noter que plus de la moitié des exemplaires étudiés présentent des stigmates de démontage, caractérisés par une ouverture forcée des côtés ou un déroulement partiel de la plaquette. Témoins de ces manipulations, des fissurations et des craquelures apparaissent sur la face interne d'une majorité d'exemplaires. Le recyclage devait donc être couramment pratiqué après récupération sur un filet endommagé, soit par remise en place, sur un nouveau filet, de plombs en bon état et réutilisables, soit par refonte. Cela peut aussi correspondre à des étalonnages de lests des engins par montage ou démontage de poids en fonction des circonstances (courant, profondeur à exploiter, etc.).

Nous avons montré certains de ces plombs à un pêcheur professionnel de l'Isle-Saint-Georges, aujourd'hui retraité, qui n'a pas reconnu dans ces exemplaires des modèles utilisés à l'époque contemporaine. De nos jours, les plombs sont souvent manufacturés, ce qui permet de les identifier assez aisément, mais beaucoup de pêcheurs professionnels fabriquent eux-mêmes leurs plombs à l'aide d'un moule métallique. Ces exemplaires portent en général la trace des pinces ayant servi au sertissage, permettant ainsi de leur attribuer une datation récente. Ils présentent aussi des différences notables par rapport aux plombs trouvés en prospection ou en fouille : les plombs modernes sont préformés puis refermés sur le cordage alors que pour le type A on a affaire à une plaque de plomb, grossièrement découpée, enroulé sur la corde puis martelée pour en assurer le serrage. En revanche, le type B se rapproche assez des plombs plats utilisés actuellement (fig. 12).

Les matériaux modernes permettent de confectionner des filets de grande taille dont la longueur moyenne est de 160 mètres. Un engin de cette dimension nécessite 12 à 13 kg de plomb et des cordages d'armature de 12 à 14 mm de diamètre. Les plombs « contemporains » pèsent en moyenne 33 g et sont globalement calibrés, ce qui n'est pas le cas des exemplaires trouvés en prospection sur les différents sites archéologiques. Contrairement aux 110 plombs plats de l'épave de Porto-Vecchio qui sont tous de mêmes dimensions, les exemplaires de l'Isle-Saint-Georges varient de 4,50 à 70 g et de 9 à 70 mm de long pour des cordages de 4 à 10 mm (types A et B confondus, excepté le N°1 type B de la PC 63 qui semble ne pas être entier). Cela suppose des filets de tailles et de types différents (fig. 13).

78. 99 sur la parcelle 64, 3 sur la 481, 1 sur la 515 et 2 sur la 520.

79. 8 hors stratigraphie, 8 douteux, 27 dans les niveaux CM 39 et 40, US 032.

80. Chaussérie-Laprée, 2005.

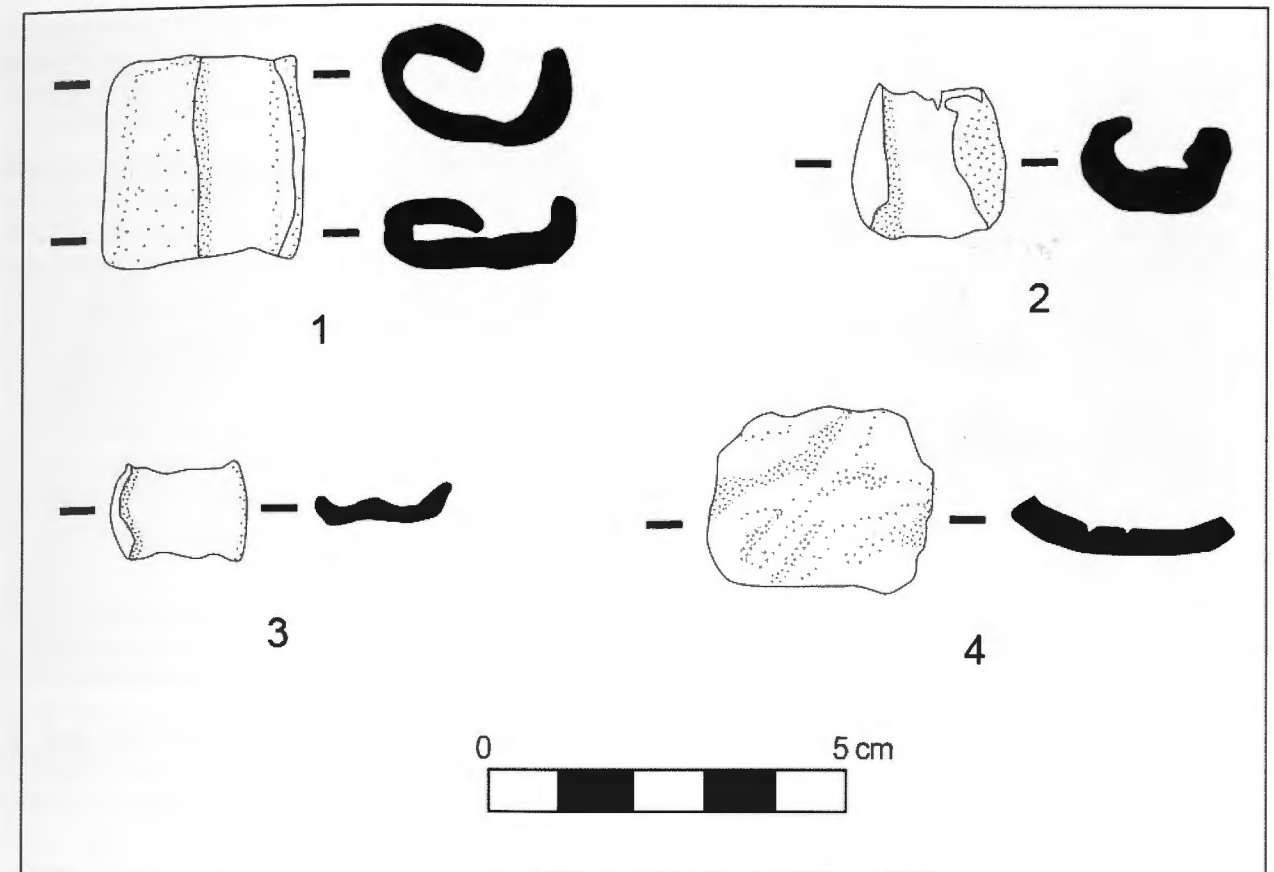


Fig. 13. - Lests en plomb de filet – US 5031, fouille 2011, PC 481, zone 5, US 5031

(Colin Anne et coll., *L'Isle-Saint-Georges – Dorgès – Rapport de fouilles programmées 2011*. Ausonius / SRA Aquitaine, mai 2012, fig. 118 p. 121). (Dessin Romain Valette).

1 à 3 : Type A ; 4 : Type A probable mais non pris en compte dans notre étude.

Autres types

Si la typologie des plombs cylindriques ou plats ne laisse que peu de doutes sur une utilisation comme lests de filets, il convient de mentionner trois autres types d'objets en plomb qui pourraient avoir eu cette même fonction : les lests tronconiques percés, les disques percés et les billes percées.

Neuf des douze lests tronconiques, on été trouvés en prospection sur la parcelle 63, un autre était issu d'un niveau archéologique mis au jour accidentellement par des travaux agricoles sur la parcelle 515, et en conséquence non daté. Un exemplaire était situé dans le niveau CM 39 de l'US 032 aux Gravettes. Tous possèdent un percement central. Leur finition est plus ou moins achevée. Leurs poids varient de 7,60 g à 49,10 g. Le dernier lest tronconique (19,00 g) trouvé provient d'une prospection réalisée sur la parcelle 44 de Ferrand mais nous ne nous étendons pas sur celui-ci pour les raisons évoquées plus haut (fig. 14).

Ces lests devaient être suspendus au bout de cordes de petits diamètres : 4 à 8 mm. Tous les trous ont un profil conique, ce qui pouvait permettre de coincer un nœud de la corde à la base du lest.

Un objet similaire figure dans le mobilier trouvé en prospection sur le site de Lacoste à Moullets-et-Villemartin. D'autres sont mentionnés à Aigues-Vives (Le Pech – 34), à Méjannes-Le-Clap (Serre Saint-Martin – 30), à Allègre : « plombs tronconiques et sphériques »⁸¹, ou à Lattes : « n° 33- Peson: plomb; diamètre 20 ; objet de forme tronconique percé de part et d'autre d'un orifice axial; sans doute un petit peson utilisé dans le cadre de la pêche ; inv. 100422 »⁸². On indique, pour la région de Léognan-Corbières : « Deux plombs coniques percés. Le plus

81. CAG 30/2.

82. Tendille et Manniez, 1990.



Fig. 15. - Exemples de lests tronconiques de l'Isle-Saint-Georges.
(Cl. Thierry Mauduit).

petit, pesant 28,3 g, a 2,3 cm de diamètre à la base pour une hauteur de 1,1 cm et est percé axialement d'un trou évasé de 3 à 5 mm de diamètre. Le second pèse 43,5 g. Diamètre irrégulier de 3 cm à la base. Hauteur de 1,5 cm. Il est percé d'un trou vertical s'évasant du haut en bas de 6 à 8 mm. Traces d'usure. Des plombs analogues ont été trouvés sur l'oppidum de Vieille-Toulouse surplombant la Garonne. Servirent-ils de pesons de lestage de filets ou de sondes ? »⁸³.

Ces plombs tronconiques ne sont pas connus par les pêcheurs actuels.

Trois plaques percées, que nous avons choisi de classer dans la catégorie « disques » ou « rondelles » pour les associer à des modèles connus par ailleurs⁸⁴ et dont ils sont les plus proches, s'en différencient par leurs formes particulières. La première est constituée d'un simple morceau de plomb grossièrement aplati, de forme irrégulière et percé en son centre. Le second semble avoir été coulé dans un moule représentant une croix puis percé au centre à l'aide d'un poinçon. Le troisième est de forme arrondie (diamètre : 33 mm), relativement régulière, avec un perçage au centre.

Enfin un disque de diamètre nettement supérieur aux autres exemplaires figure dans le mobilier de la fouille des Gravettes (CM 39, US 032) : poids : 118,06 g, diamètre : 65 mm, perçage : 18 mm.

Les billes (ou perles) percées sont utilisées, aujourd'hui, enfilées en chapelet sur un cordage, pour les filets de types drague ou traine. Elles sont considérées comme possibles

lests de filets ou de lignes pour les périodes plus anciennes. L'absence de traces d'écrasement ou de martelage indique qu'elles devaient être maintenues par des nœuds ou d'autres objets pincés sur le fil comme on le fait de nos jours (fig. 15).

Des exemplaires similaires sont mentionnés sur les sites de Salans (L'Étoce - 39) et d'Evans (La Fin Basse - 39). À noter que ces deux sites présentent la même configuration que l'Isle-Saint-Georges et sont situés au bord d'un fleuve dans une zone alluvionnaire.

On peut y associer un autre type approchant, de forme allongée ou oblongue, pour des plombs découverts à Rions⁸⁵ ou dans le Lézignanais (Aude) : « Une olive régulièrement lisse et d'une patine particulière due à des séjours prolongés dans l'eau, de 1,8 cm de long et d'un diamètre maximum de 1,25 cm percée dans son axe longitudinal d'un trou de 0,2 cm de diamètre et pesant 14,6 g a probablement servi pour un lestage de filet ou de ligne »⁸⁶.

Les sept exemples disponibles proviennent tous de la parcelle cadastrale 63. Leurs diamètres sont quasi constants : 15 mm pour un individu, 17 mm pour cinq autres et 18 mm pour le dernier. Les poids varient de 14,50 g à 23,20 g, ces différences, relativement conséquentes chez des objets de volumes presque identiques, s'expliquent par les écarts de sections de perçages. Ces derniers, rectilignes et réguliers présentent des diamètres allant de 3 à 5 mm.

Éléments de comparaison

Nous avons évoqué plus haut des éléments de comparaison avec des sites ayant livré des lests en plomb comme à Lattes ou dans l'épave de Porto-Vecchio. En Gironde, des plombs de filets sont mentionnés, par exemple, à Audenge ou à Biganos⁸⁷, près du Bassin d'Arcachon. Cependant, les contextes de ces sites sont assez éloignés des particularités de l'Isle-Saint-Georges. Au contraire, le site de Lacoste, à Mouliets-et-Villemartin est comparable, compte tenu de sa situation géographique, des périodes d'occupations humaines, et grâce aux recherches qui y sont menées depuis près d'une trentaine d'années. Malgré le développement nettement plus marqué des artisanats sidérur-

83. Bauzil et Fouet, 1981.

84. Rions (33), Aumes (Lico-Castel - 34), Burgille (25), Montagnac (Pabiran - 34), Orange (Chemin de Meyne-Claire - 84), Vieille-Toulouse (31), secteur Lézignan-Corbières (11).

85. Voir ci-après.

86. Bauzil et Fouet, 1981.

87. Fouilles menées par Luc Wozny (Inrap).



Fig. 16. - L'impressionnant lot de plombs de type A trouvés à Rions. (Cl. Thierry Mauduit)



Fig. 17. - Ensemble de plombs de type B découverts à Rions.
(Cl. Thierry Mauduit).



Fig. 18. - Lests tronconiques trouvés à Rions.
(Cl. Thierry Mauduit).

giques et potiers à Lacoste, plusieurs analogies contextuelles autorisent des rapprochements entre les deux sites : vocation commerciale, emplacement stratégique, artisanat des métaux, densité de l'habitat, importation de céramiques provenant de mêmes ateliers, proximité d'un fleuve, fort développement au 2^e Age du fer et occupation à l'époque gallo-romaine...

Les exemplaires trouvés sur le site de Lacoste, bien qu'en quantité limitée par rapport à l'Isle-Saint-Georges, présentent des typologies similaires⁸⁸. On retrouve, essentiellement, les plaques enroulées (21 individus), mais aussi un exemplaire de plaque pliée, deux rondelles percées, auxquelles on est tenté de rapprocher la plaque percée de forme irrégulière de l'ISG, et un lest tronconique. Les billes percées semblent absentes. Des stigmates de démontage sont également visibles sur la majorité des exemplaires.

On mentionnera aussi un impressionnant lot de plombs dont on peut affirmer qu'ils ont servi de lests, collecté sur la commune de Rions, à une quinzaine de kilomètres de l'Isle-Saint-Georges par le fleuve. Ces objets, possessions d'un habitant à qui l'on venait apporter les différentes « trouvailles » faites en divers secteurs de la commune, malgré l'intérêt

présenté par leur nombre inégalé et la variété des typologies, posent des problèmes de datation. En effet, si Rions peut être un bon prétendant pour une étude comparative en raison de son passé, les provenances variées et non localisées avec précision des objets ne permettent pas de les inclure avec certitude dans la fourchette chronologique retenue pour la présente étude. Il semble toutefois qu'une grande partie d'entre eux ait été trouvée à proximité du fleuve dans un lieu où l'occupation antique est attestée, les « Salins »⁸⁹, au toponyme évocateur du commerce du sel, mais sans aucune certitude (fig. 16 et 17).

Les proportions sont sans commune mesure avec tout ce qui a pu être mentionné sur d'autres sites : poids total : 48 kg ; nombre de types représentés : 9 (avec quelques variantes pour certains types) ; nombre d'individus : 2207 (détails en annexe).

88. Nous remercions Christophe Sireix de nous avoir permis d'accéder au mobilier issu des prospections menées par Michel Sireix, entre 1982 et 1991, et actuellement déposé au Musée d'Aquitaine. Nous y avons retrouvé un certain nombre de lests en plomb.

89. Le lieu-dit « Les Salins » est situé en bordure du paléochenal de la rive droite, à l'extrémité sud du bourg.



Fig. 19. - Lot de plombs provenant des prospections 2012 et 2013 sur le site de la villa « Cauban-Ouest » à Saint-Médard-d'Eyrans (33).
(Cl. Thierry Mauduit).

Aux cinq types décrits pour l'Isle-Saint-Georges (plaque enroulée, plaque pliée, tronconique, bille percée, rondelle ou plaque percée), on peut ajouter, pour Rions, quatre nouveaux types de lests : des plombs sphériques ou pyramidaux, suspendus par une attache en fer ; des billes percées allongées (olives) ; une bille percée, aplatie, suspendue par un côté (trace d'attache bien marquée) ; une tige enroulée en forme de ressort (fig. 18).

Enfin, le site de la villa gallo-romaine de « Cauban-Ouest », sur la commune voisine de Saint-Médard d'Eyrans, a livré, lors des prospections de 2012 et 2013⁹⁰, quelques plombs de filet collectés hors stratigraphie parmi un abondant mobilier majori-

tairement daté du Bas-Empire (*tegulae*, céramiques et monnaies du I^{er} au IV^e siècles, à dominante III^e et IV^e siècles). Sur les 38 plombs observés, 25 sont du type A, 3 plaquettes pourraient aussi en être, 1 exemplaire est de type B ; s'y ajoutent 7 lests tronconiques et 1 bille percée. Un plomb est nettement de facture contemporaine. Ainsi, les quatre types connus pour l'Isle-Saint-Georges se trouvent également représentés sur le site de Cauban-Ouest, éloigné de seulement 2 km (fig. 19).

90. Campagne de prospection-inventaire (N° 2012-97 et 2013-26) limitée à une partie du site, soit 1,7 ha.

Éléments de synthèse et de réflexion

La quantité relativement importante de plombs trouvés principalement en prospection sur une superficie approchant les trois hectares, laisse entrevoir une représentation bien plus conséquente de ce type d'objets dans le sol. Les témoins d'une activité de métallurgie du plomb dans le même espace attestent vraisemblablement une production locale, tant pour la fabrication initiale que le démontage après usage, le remploi et/ou la refonte.

Si l'on reprend la comparaison avec les plombs étudiés par M. Feugère il semble que l'on ait affaire à des lests appartenant, non pas à un seul filet mais à plusieurs, voire à différents engins de pêche. Cela expliquerait la plus large variété de types, les différences de tailles de cordages sur lesquels ils étaient montés, les écarts notables de poids et la superficie importante sur laquelle ils ont été collectés.

La fouille de 1987 aux Gravettes présentant des problèmes de datation⁹¹, il est maintenant intéressant de pouvoir trouver d'autres plombs dans des contextes archéologiques fiables et datables afin de dépasser le stade des suppositions et tenter de resserrer la fourchette chronologique actuelle du I^{er} siècle av. J.-C. et le III^e siècle ap. J.-C. Ainsi, la fouille de Dorgès (parcelle 481) en 2011 a mis au jour trois plombs du type A provenant de niveaux post-Augustéens assez bien calés (US 5031 : milieu du I^{er} siècle ap. J.-C.). En revanche, les premières constatations de la fouille, menée en juillet 2012 (parcelle 76, zone 7, rapport en préparation) et concernant des niveaux antérieurs au passage de l'ère (courant du I^{er} siècle av. J.-C.), n'ont livré aucun élément de plomb sur un secteur pourtant dédié, semble-t-il, au petit artisanat métallurgique (fer et alliages cuivreux), ce qui oriente plutôt vers une production post-Conquête. Précisons que les exemplaires trouvés en stratigraphie à Lattes ont pu être datés, suivant les US concernées, sur des périodes allant de 200 av. J.-C. à 100 ap. J.-C.

En l'état, on se bornera à raisonner sur l'existence d'un artisanat du plomb, le contexte insulaire, les comparaisons avec d'autres sites d'époques similaires comme à Lacoste ou à Lattes (éventuellement à Rions si l'on admet une ancienneté comparable des objets), le nombre important et la variété de modèles retrouvés, et les restes de faune piscicole recueillis dans les prélèvements de fouille. On conviendra cependant que ces faisceaux de présomptions sont assez nombreux et explicites pour autoriser à envisager une série d'activités gravitant autour de pratiques de prédation : fabrication d'engins de piégeage, pêche, consommation, et peut-être même commerce.

Enfin, les recherches actuellement menées par Brice Ephrem sur les prélèvements recueillis à l'Isle-Saint-Georges, à Bordeaux et, pour l'époque médiévale, au Castéra de Langoiran devraient apporter des renseignements précieux sur les espèces pêchées en Garonne. En cela, le site de l'Isle-Saint-Georges présente l'avantage de disposer à la fois de restes d'ichtyofaune et d'artefacts liés aux pratiques halieutiques.

L'archéo-ichtyologie est une discipline qui doit être intégrée dans les études autour de ces contextes spécifiques afin de mieux appréhender les modes de vie et les moyens de subsistance, ainsi que les pratiques alimentaires des populations riveraines. L'identification des poissons figurant dans l'archéozoologie des sites permet d'apprécier le rôle de la pêche dans l'économie des sociétés anciennes.

La connaissance de la faune aquatique et son évolution jusqu'à nos jours présentent aussi un intérêt non négligeable.

91. La disparition prématurée de Richard Boudet a entraîné la perte d'une partie des données comme la restitution des unités stratigraphiques et leur calage chronologique.

Bibliographie

- Barruol, 1988 : Barruol, Guy. « Le toponyme Latara/Lattara ». *Lattara* 1, Éditions de l'Association pour la recherche archéologique en Languedoc Oriental, diffusion Librairie M. Mergoil, 1988.
- Baurein, 1876 : Baurein, Abbé. *Variétés Bordeloises*. Bordeaux, Féret et Fils, 1876.
- Bauzil et Fouet, 1981 : Bauzil, Gérard, et Fouet, Georges. *L'utilisation domestique du plomb dans le Léognanais à l'époque gallo-romaine. Premier aperçu. Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, t. 41, 1980/1981.
- Boyrie-Fénié, 2008 : Boyrie-Fénié, Bénédicte. *Dictionnaire toponymique des communes de Gironde*. Pau, éd. Cairn / In'Occ, 2008.
- Bouchet, 1990 : Bouchet, Jean-Claude. *Histoire de la chasse dans les Pyrénées françaises (XVI^e – XX^e siècles)*. Pau, Éd. Marrimpouey, 1990.
- Boudet, 1994 : Boudet, Richard. « Les agglomérations protohistoriques en France sud-occidentale : quelques réflexions ». *Aquitania* XII, 1994, p. 66-68.
- Chausserie-Laprée, 2005 : Chausserie-Laprée, Jean. *Martignes, terre gauloise – Entre Celtique et Méditerranée*. Paris, éditons Errance, 2005, collection Hauts lieux de l'histoire.
- Colin, 2010 : Colin, Anne, et coll. *L'Isle-Saint-Georges – Dorgès – Rapport de sondage 2009*. Ausonius / SRA Aquitaine, mars 2010.
- Colin, 2011 : Colin, Anne, et coll. *L'Isle-Saint-Georges – Dorgès – Rapport de fouilles programmées 2010*. Ausonius / SRA Aquitaine, février 2011.
- Colin, 2012 : Colin, Anne, et coll. *L'Isle-Saint-Georges – Dorgès – Rapport de fouilles programmées 2011*. Ausonius / SRA Aquitaine, mai 2012.
- Colin, 2013 : Colin, Anne, et coll. *L'Isle-Saint-Georges – Dorgès – Rapport de fouilles programmées 2012*. Ausonius / SRA Aquitaine, 2013.
- Corpet, 1843 : Corpet, E.-F., éd. *Œuvres complètes d'Ausone*. Paris, 1843.
- Coussillan, 2007 : Coussillan, Olivier. *Histoire d'une commune - Isle-Saint-Georges en Arruan*. Périgueux, Éditions de l'Entre-deux-Mers, 2007.
- Daire et Langouët, 2010 : Daire, Marie-Yvane, et Langouët, Loïc. *Les anciens pièges à poissons des côtes de Bretagne, un patrimoine au rythme des marées*. Coédition Ce.R.A.A. - A.M.A.R.A.I., Les Dossiers du Centre Régional d'Archéologie d'Alet, Université de Rennes 1, 2010.
- Dauzat et al., 1978 : Dauzat, A., Deslandes, G., Rostaing, Ch. *Dictionnaire étymologique des noms de rivières et de montagnes en France*. Paris, Klincksieck, 1978.
- Druez et Mathé, 2009 : Druez, Marion, et Mathé, Vivien. *Prospections géophysiques sur la commune de l'Isle-Saint-Georges (Gironde)*. Service Régional de l'Archéologie de la région Aquitaine, 2009.
- Druez et Mathé, 2011 : Druez, Marion, et Mathé, Vivien. *Prospections géophysiques sur la commune de l'Isle-Saint-Georges (Gironde)*. Service Régional de l'Archéologie de la région Aquitaine, 2011.
- Du Cange, 1883-1887 : Du Cange et al. *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*. Niort, L. Favre, 1883-1887.
- Faravel, 2008 : Faravel, Sylvie. *Ports, passages, péages et pêcheries : le contrôle et l'exploitation du fleuve dans la basse vallée de la Dordogne au Moyen Âge (XI^e - XV^e s.)*. Actes du Xe colloque l'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité, Vayres, Génissac et Libourne. 21, 22 et 23 octobre 2005. Langon, 2008.
- Fénié, 1992 : Fénié, Bénédicte et Jean-Jacques. *Toponymie Gasconne*. Bordeaux, Sud-Ouest Université, 1992.
- Feugère, 1992 : Feugère, Michel. « Les instruments de chasse, de pêche et d'agriculture ». *LATTARA* 5, Éditions de l'Association pour la recherche archéologique en Languedoc Oriental, diffusion Librairie M. Mergoil, 1992, p. 136-162.
- Lacolonie, 1760 : Lacolonie, Jean-François Martin de. *Histoires curieuses de la ville et de la Province de Bordeaux*. Bruxelles, 1760.
- Le Masson du Parc 1727 : Le Masson du Parc, François. *Pêche et pêcheurs du domaine maritime aquitain au XVIII^e siècle. Amirauté de Bayonne et de Bordeaux*, Reprint - Les Éditions de l'Entre-deux-Mers, 2004.
- Lescure, 2011 : Lescure, Séverine. *Reconstitution des paléoenvironnements fluviaux dans la basse vallée de la Garonne : le cas de l'Isle-Saint-Georges (Gironde, France)*. Mémoire de Master 2 Université Paris 12, 2011.
- Levasseur, 2003 : Levasseur, Olivier. *Charles Cornic (1731-1809), un mythe corsaire*. Rennes, éd. Apogée, 2003.
- Marca, 1998 : Marca, Pierre de. *Histoire de Béarn*. Pau, Atlantica Reprise, 1998.
- Martignole 2011 : Martignole, Léa. *Le sel du littoral atlantique à l'Âge du fer : l'exemple des briquetages girondins*. Mémoire de Master II Recherche, sous la direction de A. Colin et F. Tassaux, Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3, institut ausonius, 2011.
- Mauduit 2004 : Mauduit, Thierry. « Isle-Saint-Georges - Rapport de prospection et de surveillance archéologique » et notice BSR 2004.
- Mauduit 2004 : Mauduit, Thierry. « Isle-Saint-Georges - Rapport de prospection et de surveillance archéologique » et notice BSR 2005.
- Mauduit 2004 : Mauduit, Thierry. « Isle-Saint-Georges - Rapport de prospection et de surveillance archéologique » et notice BSR 2006.
- Mauduit 2004 : Mauduit, Thierry. « Isle-Saint-Georges - Rapport de prospection et de surveillance archéologique » et notice BSR 2007.
- Mauduit 2004 : Mauduit, Thierry. « Isle-Saint-Georges - Rapport de prospection et de surveillance archéologique » et notice BSR 2008.
- Mauduit 2004 : Mauduit, Thierry. « Isle-Saint-Georges - Rapport de prospection et de surveillance archéologique » et notice BSR 2009.
- Mauduit 2004 : Mauduit, Thierry. « Isle-Saint-Georges - Rapport de prospection et de surveillance archéologique » et notice BSR 2011.
- Mauduit 2004 : Mauduit, Thierry. « Isle-Saint-Georges - Rapport de prospection et de surveillance archéologique » et notice BSR 2012.
- Michel ; Renou : Michel, Patrick ; Renou, Sylvain. *La faune de l'Isle-Saint-Georges – Étude préliminaire*. In « Isle-Saint-Georges - Rapport de prospection et de surveillance archéologique » Thierry Mauduit – SRA DRAC Aquitaine, 2004.
- Duhamel, 1769 : Duhamel du Monceau. *Traité général des pesches : et histoire des poissons qu'elles fournissent tant pour la subsistance des hommes que pour plusieurs autres usages qui ont rapport aux arts et au commerce*. [3 volumes bound in 2 parts in folio], Académie des Sciences, Descriptions des Arts et Métiers. Paris, Saillant & Nyon, 1769.
- Nougier, 1951 : Nougier, Louis-René. « Poids à pêche néolithiques ». *Bulletin de la Société préhistorique française*, 48, 1951, p. 225 à 242.
- Tendille et Manniez, 1990 : Tendille, Catherine et Manniez, Yves. « Les petits objets de l'ilot 1 ». *Fouille dans la villa antique de Lattes, LATTARA* 3, Éditions de l'Association pour la recherche archéologique en Languedoc Oriental, diffusion Librairie M. Mergoil, 1990.

Inventaire des lests de types A et B

Type			Diam. supposé cordage (mm)	Long. (mm)	poids (g)			Diam. supposé cordage (mm)	Long. (mm)	poids (g)			Diam. supposé cordage (mm)	Long. (mm)	poids (g)
	Dorgès (PC 63) ¹					Dorgès (PC 515) ²					Dorgès (PC 520) ³				
A et B	Total	104	4 à 10	9 à 70	2036,39										
	sûrs	66	4 à 10	9 à 70	1235,39	sûrs	3	7 et ind	22 à 50	48,80	sûrs	3	4 et ind	12 à 44	53,00
	probables	34			712,70										
	douteux	4			88,30										
Type A (sûrs)	total	61	4 à 10	9 à 70	1128,40	total	1	7	22	14,30	total	2	4 et ind	12 à 44	35,30
	Lot 1	34	4 à 6	9 à 33	4,50 à 17						N° 1	1	4	12	7,40
	Lot 2	4	4 à 6	50 à 70	16,60 à 70						N° 2	1	Ind	40	27,90
	Lot 3	7	6 à 8	19 à 38	18 à 54,50										
	Lot 4	16	8 à 10	25 à 30	11,55 à 45										
Type B (sûrs)	total	5	Ind	18 à 55	106,99	total	2	Ind	38 à 50	34,50	total	1	Ind	44	17,70
	N°1	1	Ind	18	2,81	N°1	1	Ind	38	8,10					
	N°2	1	Ind	43	12,28	N°2	1	Ind	50	26,40					
	N°3	1	Ind	55	25,40										
	N°4	1	Ind	55	30,90										
	N°5	1	Ind	55	32,00										
Type	Peycoulin (PC 53/54) ⁴					Gravettes (fouille 1987 et prospections) ⁵					Dorgès (PC 481 fouille) ⁶				
A et B	Total	3	4 à 11	10 à 15	22,30	Total	43	2 à 9	13 à 40	1227,11	Total	3	6 à 7	13 à 27	73,91
	sûrs	3	4 à 11	10 à 15	22,30	sûrs	35	2 à 9	13 à 40	1014,71	sûrs	3	6 à 7	13 à 27	73,91
	probables	0				probables	0				probables	0			
	douteux	0				douteux	8	Ind	34 à 47	212,40	douteux	0			
Type A (sûrs)	total	3	4 à 11	10 à 15	22,30	total	35	2 à 9	13 à 40	1014,71	US 5031	3	6 à 7	13 à 27	73,91
	N° 1	1	4	10	5,55	US 032	4	2 à 4	12 à 36	65,11	N° 1	1	Ind	13	6,00
	N° 2	1	4	15	9,00	US 032	9	5 à 6	18 à 40	286,71	N° 2	1	7	20	21,70
	N° 3	1	11	12	7,75	US 032	6	7 à 9	18 à 33	223,50	N° 3	1	6	27	51,71
						US 032	8	Ind	13 à 37	223,00					
						prosp. 87	7	5 à 8	17 à 31	210,89					
						prosp. 11	1	Ind	14	5,50					
B	total	0				total	0				total	0			

1. Près de la moitié des individus présente des traces de démontage caractérisées par des fissurations sur la longueur ou la largeur médiane opposée à l'ouverture, surtout sur la face interne, et un écartement anormal des côtés de l'ouverture : pour le type A : 14 ouverts et 20 fermés pour le lot 1 ; 4 fermés pour le lot 2 ; 6 ouverts et 1 fermé pour le lot 3 ; 12 ouverts et 4 fermés pour le lot 4. Pour le type B : 5 fermés (1 exemplaire a été coupé en deux mais les deux morceaux ont été retrouvés, l'exemplaire le plus petit est peut-être incomplet). Le diamètre de cordage du type B est indéterminé mais très fin (moins de 3 mm). Cependant, ces chiffres sont approximatifs car plusieurs individus ont été détériorés par des chocs dus aux machines agricoles ce qui rend l'analyse de leur observation incertaine.

2. Les deux individus du type B ont été pincés dans le sens de la longueur au lieu d'être enroulés autour du cordage. Le N°2 porte encore la trace du pincement à l'aide d'un outil de type tenaille sur toute la longueur des deux faces côté ouvert.

3. Seul un individu est intact en position fermée (Type A N°1). Le N°2 type A semble avoir été utilisé (enroulement dans le sens de la largeur) et ouvert pour être démonté. L'exemplaire du type B a été ouvert et mis à plat, il conserve une nette trace de pliure longitudinale sur sa face interne, caractéristique d'une réouverture, et une détérioration due à un choc.

4. Les 3 individus ne semblent pas avoir démontés et ont conservé leur forme d'utilisation.
5. Près de la moitié des individus présente des traces de démontage caractérisées par des fissurations sur la longueur ou la largeur médiane opposée à l'ouverture, surtout sur la face interne, et un écartement anormal des côtés de l'ouverture. Sur l'ensemble des individus, 11 portent l'empreinte des mâchoires d'un outil de serrage (pinces ?), 8 pour CM 40, salle 1, US 032 et 3 pour CM 39, US 032. Les 8 plaquettes de plombs notées « douteux », par leurs dimensions (34 x 15 mm à 47 x 26 mm et 10,77 à 46,04 g), étaient peut-être destinées à être enroulées autour de cordages pour les lester.

6. Les 3 individus correspondent à 3 tailles de cordages différents. Tous proviennent du secteur 5, US 5031 (milieu du 1^{er} siècle ap. J.-C.).

Inventaire des lests d'autres types

Type	Dorgès PC 63 (prospection)				Dorgès PC 515 (prospection)				Gravettes (fouille 1987)			
		Diam. supposé cordage (mm)	Diamètre : billes, plaques et base des tronconiques (mm)	Poids (g)	Nb	Diam. supposé cordage (mm)	Diamètre : billes et base des tronconiques (mm)	Poids (g)	Nb	Diam. supposé cordage (mm)	Diamètre : billes et base des tronconiques (mm)	Poids (g)
Lest Tronconique	N°1	4	16	7,60								
	N°2	6	17	11,22								
	N°3	6	22	14,20								
	N°4	5	21	20,95								
	N°5	6	20	21,44								
	N°6	8	25	22,15								
	N°7	6	24	22,32								
	N°8	4	21	33,90								
	N°9	6	31	49,10								
Total	9	4 à 8	16 à 30	202,90	1	6	20	13,30	1	4	25	25,84
Bille percée	N°1	4	15	14,50								
	N°2	3	17	18,70								
	N°3	3	17	19,00								
	N°4	4	17	19,75								
	N°5	4	17	20,30								
	N°6	3	17	20,50								
	N°7	5	18	23,20								
Total	7	3 à 5	15 à 18	135,95	0				0			
Plaque percée	N°1	3	20 (forme de croix)	10,60								
	N°2	4	20 (contour informe)	7,00								
	N°3	6	33	18,54								
Total	3	3 à 6	20 à 34	36,14	0				1	18	65	118,06

Inventaire détaillé des lests retrouvés aux Gravettes

Prospection 1987			Prospection 2011			Fouille 1987 (US 032 - CM 40 - Salle 1)			Fouille 1987 (US 032 - CM 39)		
Diam. supposé cordage (mm)	Long. (mm)	Poids (g)	Diam. supposé cordage (mm)	Long. (mm)	Poids (g)	Diam. supposé cordage (mm)	Long. (mm)	Poids (g)	Diam. supposé cordage (mm)	Long. (mm)	Poids (g)
Type A											
5	31	16,04	Ind	14	5,50	5	26	33,62	2	12	7,10
7	26	42,19				5	26	38,76	2	15	6,73
8	32	60,67				6	40	36,95	3	15	6,80
ind	17	8,36				6	20	17,72	4	36	44,47
ind	21	26,78				7	27	33,98	5	29	41,46
ind	23	27,49				7	18	19,63	6	18	19,41
ind	27	29,36				ind	14	6,43	6	23	20,52
						ind	26	37,15	6	28	33,49
						ind	37	38,97	6	30	44,78
									7	18	40,53
									8	33	28,51
									8	33	43,82
									9	31	57,03
									ind	13	18,66
									ind	16	11,50
									ind	25	29,30
									ind	25	32,83
						ind	36	48,17			
Plaque indéterminée											
						10,77			14,71		
						35,72			19,00		
						19,78					
						29,17					
						37,21					
						46,04					
TOTAL		210,89			5,50			309,70			701,02



Revue archéologique de Bordeaux, tome CIII, année 2012, p. 41-61

Les décors de rinceaux des églises romanes du Médoc

Brigitte Lescarret *

Bien que très présents sur les édifices romans, les décors de rinceaux n'en sont pas moins négligés. S'ils sont parfois mentionnés et décrits succinctement quand ils figurent sur les tailloirs des chapiteaux, ils n'ont pas constitué d'objet d'étude en tant que tels. La démarche adoptée débute par la constitution d'un inventaire, exhaustif certes, mais limité à une partie du département : la presqu'île du Médoc. Les notices réalisées pour chaque édifice permettent de présenter le contexte de l'étude et les caractéristiques des décors de rinceaux en Médoc.

Le paradoxe de l'abondance

Malgré la rareté des édifices romans subsistant dans cette partie de notre département, il a été possible de répertorier une grande variété de rinceaux ce qui peut sembler paradoxal.

La rareté relative des édifices romans en Médoc

Comparativement à l'Entre-deux-Mers, la presqu'île du Médoc fait figure de parent pauvre. La faible densité des églises¹ apparaît clairement à la lecture de la carte des édifices romans subsistant à l'heure actuelle (fig. 1). Le nombre d'églises construites au cours des XIe et XIIe siècles a sans doute été moins important que dans d'autres parties

du Bordelais ou qu'en Bazadais, mais aussi beaucoup ont été endommagées ou détruites, en particulier au XIXe.

Certes la zone située entre la côte atlantique et les lacs, constituée de landes, était quasiment désertique. Cependant le Médoc, bien qu'excentré, n'était pas totalement isolé ; l'est de la presqu'île, en bordure de l'estuaire, était plus peuplé et constituait une zone de passage.

Très tôt les influences monastiques suscitent la construction de plusieurs édifices. Les premières mentions de Soulac apparaissent dans deux chartes de l'abbaye de Sainte-Croix datées, selon les auteurs, de la fin du Xe ou du premier tiers du XIe siècle². C'est également au XIe siècle que l'abbaye de Vertheuil a été fondée, probablement par Guillaume VIII d'Aquitaine ; placée à la limite de la zone sablonneuse et des terres fertiles bordant la Gironde, elle abritait une importante communauté de chanoines réguliers de Saint-Augustin³.

* Cet article s'appuie sur notre mémoire de Master 1 réalisé en 2011 sous la direction de Ph. Araguas et C. Gensbeitel.

1. On peut toutefois observer un maillage plus dense dans certaines zones et plus particulièrement au nord-est de la presqu'île où les deux édifices de la commune de Civrac sont très proches de ceux de Gaillan et de Bégadan ainsi que des deux églises aujourd'hui disparues de Couquèques et de Saint-Martin de Potensac.

2. Picot-Subes, 1990, p. 257

3. Cabanot, 1990, p. 343

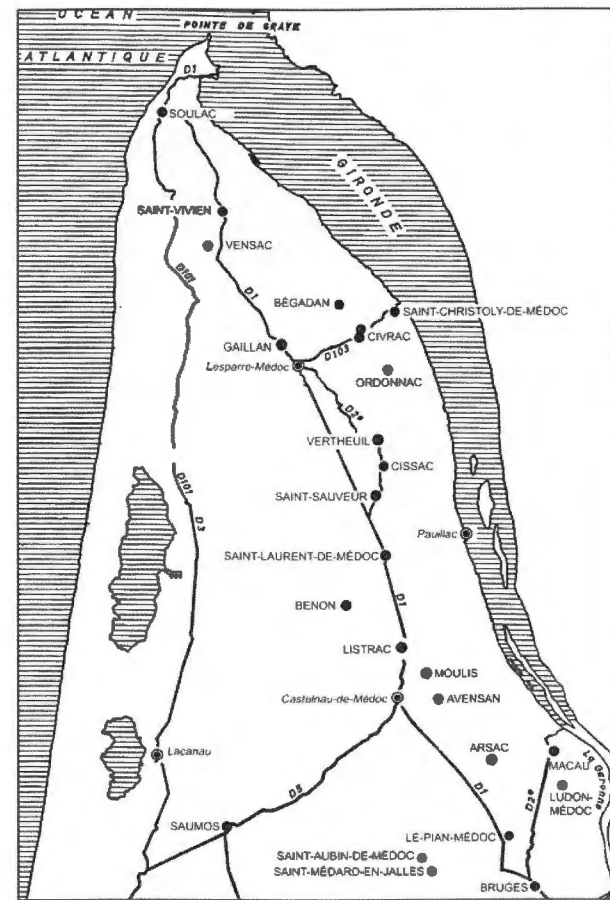


Fig. 1.- Carte des édifices romans du Médoc.

Enfin, au cours de la deuxième moitié du XI^e siècle, Compostelle devient le plus puissant pèlerinage de la chrétienté ; une des voies secondaires traversait le Médoc. Le point de départ de la voie littorale, non répertoriée dans le guide du pèlerin du XII^e était situé à Soulac. Cette voie était appelée également « voie des anglais » car les pèlerins en provenance de Normandie, Bretagne, Angleterre ou Hollande se rendaient là par bateau et poursuivaient leur chemin par terre en raison de la violence et de la fréquence des tempêtes dans le golfe de Gascogne. Par ailleurs, selon l'abbé Baurein, « Il y avait un passage anciennement très fréquenté de la Saintonge à la côte du Médoc. On ne saurait imaginer la quantité de pèlerins qui allaient alors à Saint-Jacques-de-Compostelle »⁴. De Soulac, les pèlerins pouvaient aussi rejoindre la voie de Tours soit à Bordeaux soit, plus au sud, vers Mons, près de Belin-Beliet, via le Vieux-Lugo. S'il ne reste rien aujourd'hui de l'hôpital de Grayan sauf dans le nom de la commune : Grayan et l'hôpital, les églises de Vensac, et, plus au sud, de Notre-Dame de Benon, de Saumos et du Temple étaient les chapelles de commanderies templières.

Ces édifices ont évidemment souffert au cours des siècles. Les guerres de religions ont occasionné quelques dommages. Selon A. Dupré, dans un numéro de mai 1891 de la *Revue catholique de Bordeaux*⁵, les protestants ont forcé et brûlé l'église de Saint-Vivien en 1622. C'est également en 1622 que les huguenots ont pris l'église de Soulac et qu'ils ont dévasté la nef de la petite église romane de Couquèques, voisine de Bégadan. Si la Révolution française n'a pas eu de conséquences importantes sur l'état des monuments, on peut cependant signaler la destruction des archives de l'abbaye de Vertheuil⁶.

C'est au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle que les édifices romans du Médoc ont le plus souffert. En effet le cardinal Ferdinand-François-Auguste Donnet, nommé archevêque de Bordeaux en 1837, a été à l'initiative de la construction de nombreux édifices religieux en Gironde mais aussi de la rénovation quasi-totale de deux cent vingt trois églises. Peut-être en raison de la prospérité économique due à la viticulture, beaucoup de ces églises sont situées sur la presqu'île du Médoc. L'église de Soulac, dont le désensablement a été favorisé par le cardinal afin de rendre l'édifice au culte, fait figure d'exception ; pourtant, le chevet gothique qui enserrait l'ancien chevet roman n'a pas été conservé⁷. Dans certains cas extrêmes les édifices romans ont été rasés pour être remplacés par des pastiches néo-romans neufs ; c'est le cas à Talais, à Ordonnac, où une copie de l'ancienne église fait aujourd'hui office de chai. A Gaillan, l'ancien clocher roman a été entièrement déposé et reconstruit à côté. A Macaul une église néo-gothique jouxte le clocher. De celles de Saint-Christoly et de Saint-Médard en Jalles, il ne reste de roman que les absidioles. A Arsac l'église a été totalement reconstruite entre 1843 et 1878, seul le portail sud roman a été conservé.

Le cas le plus fréquent est que le chevet roman soit conservé et parfois restauré, la nef totalement reconstruite et un clocher à flèche rajouté : c'est le cas à Saint-Aubin de Médoc, Avensan, Cissac, Civrac, Bégadan et Saint-Vivien. On peut leur ajouter les édifices dont les nefs ont été modifiées auparavant, et parfois dès le XIII^e siècle : Bruges, Moulis, Listrac, Saint-Laurent-Médoc, Saint-Sauveur, Vensac. Au total, ce sont douze églises qui n'ont plus de roman que le chevet.

4. Baurein, 1876, t. 1, p. 273. Le passage auquel il est fait allusion est probablement la traversée fluviale entre le sanctuaire de Talmont et la rive gauche de l'estuaire de la Gironde.

5. Brutails, 1912, p. 116.

6. Cabanot, 1990, note 1 p. 360.

7. Léo Drouyn en a fait une description dans un texte daté du 6 avril 1858 mais aucun dessin correspondant à l'état de l'église à cette époque n'est parvenu jusqu'à nous. A.M., Fonds Drouyn, *Notes historiques et archéologiques*, t. 47, p. 216. Nous pouvons cependant avoir une idée assez précise de ce qu'était ce chevet grâce à une eau forte parue dans la revue catholique de Bordeaux en 1883.

On aurait pu penser que dans un tel contexte les décors de rinceaux auraient été rares. Il est pourtant possible d'en répertorier un grand nombre. Ils sont présents dans la plupart des édifices, vingt sur vingt-cinq soit 80 %, et présentent des configurations très diverses : pas moins de quarante trois motifs différents, dont certains présentent plusieurs variantes.

L'abondance des rinceaux

Les parties romanes conservées, essentiellement les chevets, sont, en effet, la plupart du temps très riches en décors. Par ailleurs, certains d'entre eux, aujourd'hui disparus, sont connus grâce aux dessins de Léo Drouyn. Enfin, les sculpteurs romans ont multiplié les variations à partir du modèle antique du rinceau.

La richesse du décor sculpté

Henri Focillon a, il y a près de trois quarts de siècle, souligné l'étroite collaboration entre architecture et sculpture dès les débuts de l'art roman⁸. Les édifices jusque là peu articulés sont remplacés par des constructions où l'espace est fractionné. Les éléments architecturaux, utilisés à la fois à des fins fonctionnelles et ornementales comme les arcs, les colonnes, colonnettes et pilastres ainsi que les cordons et les bandeaux, structurent les parois et composent un décor. La sculpture ornementale, qui dans de nombreux cas est constituée de décors de rinceaux, intervient ici comme un élément de mise en scène. Ce décor est particulièrement soigné et abondant dans les sanctuaires, lieux de la présence du Saint-Esprit et des reliques et de la célébration des offices dont les laïcs sont exclus. Six chevets médocains, ceux d'Avensan, de Moulis, de Cissac, de Soulac et surtout de Bégadan (fig.2) et de Saint-Vivien, en témoignent.

Si, au XI^e siècle, l'abondance des sculptures à l'extérieur des édifices n'est pas une généralité, ce phénomène commence à se développer dès le tournant du XII^e et devient de plus en plus prégnant dans une phase avancée de l'époque romane. Des faisceaux de trois colonnes engagées délimitent sept à neuf pans ; ces colonnes peuvent être surmontées de chapiteaux sculptés. A Saint-Vivien, de fines colonnettes décorées de rinceaux forment un joint entre la colonne centrale et les colonnes latérales (fig. 3).

Horizontalement, les chevets présentent deux ou trois étages : un soubassement aveugle, un étage percé de baies et, dans les cas des chevets les plus complexes, un troisième étage décoré d'arcatures aveugles (fig. 2). Ces étages sont séparés par des cordons le plus souvent sculptés, comme le sont corniches et modillons. Les baies sont encadrées de colonnettes situées dans les ébrasements, colonnettes qui sont surmontées de chapiteaux sculptés. A Bégadan (fig. 2) et à Saint-Vivien, un troisième bandeau forme le tailloir des baies et annelle les

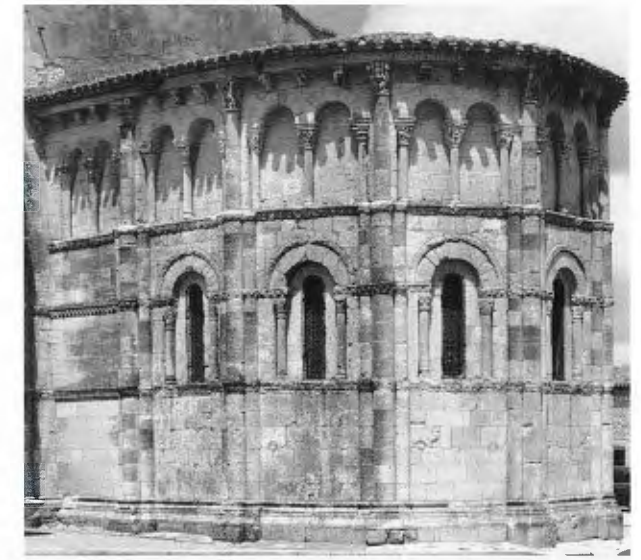


Fig. 2. - Bégadan. Chevet depuis le sud-est.



Fig. 3. - Saint-Vivien. Chevet, détail des faisceaux de colonnes engagées.

colonnes, divisant ainsi en deux le niveau intermédiaire. Les extrados des arcades sont bien souvent ornés d'une frise de rinceau. Là encore Saint-Vivien se distingue par une double rangée de frise (fig. 4).

On a parfois écrit que l'intérieur des chevets était moins orné que l'extérieur : c'est loin d'être une généralité. A Avensan et à Moulis, les structures internes sont plus complexes qu'à

8. Focillon, 1932.



Fig. 4. - Saint-Vivien.
Chevet, arcade
de la baie nord-est.

l'extérieur et le décor y est beaucoup plus abondant. Ainsi, l'élévation intérieure du chevet de Moulis (fig. 5) possède deux niveaux d'arcatures superposées et une corniche marque la séparation avec la voûte. Dans les parties droites du chœur, les arcs des deux étages sont en plein cintre, mais, dans l'hémicycle, ceux de la partie inférieure se croisent pour former des arcs ogivaux. Les rinceaux décorent les rangées de frises des arcs et les tailloirs des colonnettes qui peuvent se prolonger en bandeaux.

L'apport des dessins de Léo Drouyn

Les dessins de Léo Drouyn sont précieux à deux titres⁹. D'une part, ce sont parfois les seuls témoignages qui nous restent d'édifices ou de parties d'édifices aujourd'hui disparus : le portail sud de Saint-Médard en Jalles, l'ancienne église Saint-Martin de Potensac, dans la commune d'Ordonnac, et la façade de Notre-Dame de Cissac. D'autre part, certains chevet ayant été « restaurés » aux XIXe et XXe siècles, la comparaison des dessins avec l'état actuel permet d'identifier les modifications : à Avensan, les arcatures supérieures des élévations intérieures ont été refaites mais les chapiteaux des arcatures inférieures sont conservés ; au chevet de Saint-Vivien, pratiquement tout le décor des arcatures aveugles du niveau supérieur a été rajouté.

Cependant, ces dessins ne sont pas toujours parfaitement conformes aux modèles. Systématiquement, quand Drouyn dessine un ensemble (portail, élévation d'un chevet...), il ne représente pas la totalité d'une frise mais seulement une partie ; c'est par extrapolation qu'on peut avoir une idée de l'ensemble de la frise. Dans trois cas, certains détails ne correspondent pas aux originaux. Pour la corniche du chevet de Bégadan, les inexactitudes peuvent résulter d'un défaut d'observation lié au mauvais état de l'original et à la position élevée de la corniche qui rend l'observation à l'œil nu difficile : les crossettes en vis-à-vis, au croisement des tiges et donc entre les cercles, ne figurent pas dans le dessin ; la forme ainsi que le nombre de pétales de la rosace centrale ne sont pas conformes au modèle. A Civrac, sur le tailloir d'un chapiteau (fig. 6), Léo Drouyn a perçu les hésitations du sculpteur – crossettes indépendantes ou rattachées aux bordures de la palmette ? – mais ne les a pas restituées comme telles : il a supprimé la deuxième tige de la palmette circonscrite qui part d'un lobe et non de la base de la palmette. Enfin, à Moulis, pour la frise à l'extrados de l'arcature inférieure du chœur (fig. 7), le dessin a accentué la forme des palmettes « en coquille », ce qui correspond bien à

9. Larrieu, B. & Duclot, J.-F., (Collection dirigée par), 2003.



Fig. 5. - Moulis.
Chœur, élévation nord.

certaines parties des frises, et réduit leur taille de telle sorte qu'elles n'occupent qu'une partie de l'espace délimité par les deux tiges qui se croisent¹⁰. On peut se demander si Drouyn n'a pas dessiné ce qui, selon lui, aurait dû être, restituant ainsi un modèle idéal qui n'aurait pas été respecté par des sculpteurs de second ordre¹¹.

Les quatre catégories de rinceaux

L'art roman a des relations étroites avec l'art antique. Les différents motifs de rinceaux peuvent évidemment s'inspirer des formes romaines, sans pour autant les copier servilement mais, au contraire, en multipliant combinaisons et réinterprétations. En particulier abondent les motifs composés de tiges à terminaisons végétales, alors que, dans les modèles antiques, les palmettes sont le plus souvent disposées de part et d'autre de la tige. S'en tenir à une définition restreinte des rinceaux aurait conduit à ne pas prendre en compte la richesse et l'originalité de la sculpture ornementale romane. Nous avons donc opté pour une définition large qui englobe trois catégories, les deux premières reprenant les définitions utilisées par Aloïs Riegl¹².

Les « rinceaux ondulants » comprennent deux variantes. Le « rinceau ondulant continu » (fig. 8) correspond à la définition la plus courante et la plus restrictive, que l'on trouve par exemple dans le petit glossaire de Jean Cabanot¹³ : une tige ondulante dont se détachent, alternativement d'un côté et de l'autre, des volutes ou des motifs végétaux. Le « rinceau ondulant intermittent » est légèrement différent : les motifs floraux sont insérés dans la tige ondulante et ainsi l'interrompent.

10. Léo Drouyn a déploré la qualité des restaurations dans cet édifice : « Cette église a eu à plusieurs reprises le malheur de tomber entre les mains de restaurateurs ignorant l'art roman, ou qui n'ont pas dirigé leurs ouvriers pour les objets de détail » A.M.Bx, Fonds Drouyn, Ms 290, *Notes historiques et archéologiques*, t. 48, n° 560, p. 174.

11. Ces trois cas ne sont pas suffisants pour constituer un échantillon significatif. Une confrontation systématique d'un grand nombre de dessins et de photos des mêmes décors ornementaux serait nécessaire pour valider cette hypothèse.

12. Riegl, 2002 (1893), p. 104

13. Cabanot, 1995, p. 41.

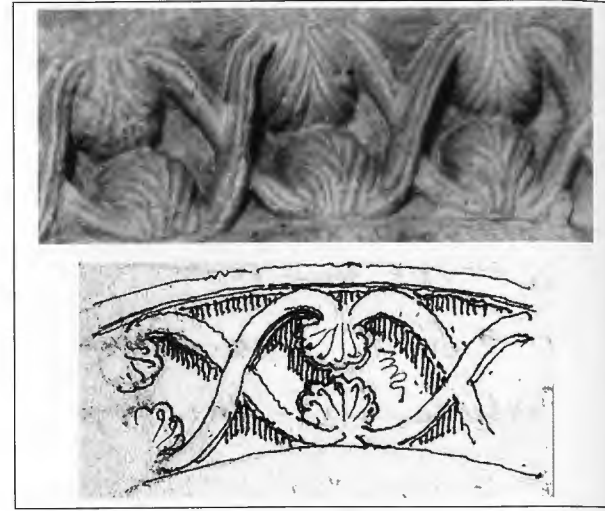
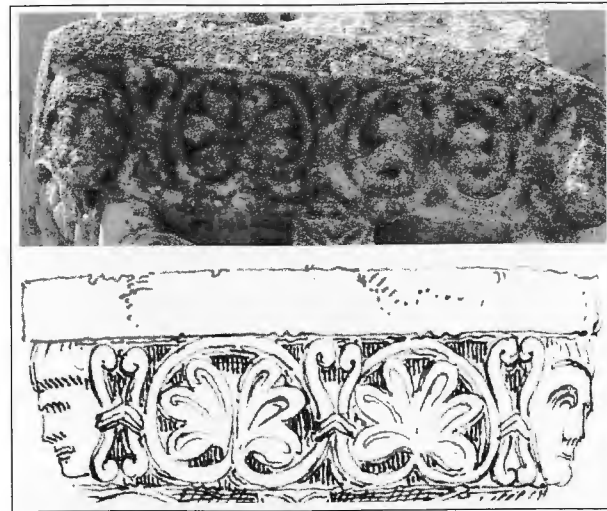


Fig. 6a. - Civrac-en-Médoc, église Saint-Pierre. Chevet, tailloir du chapiteau recevant les arcs géminés au nord-est
Fig. 6b. - Dessin de Léo Drouyn (*Léo Drouyn en Médoc*, p. 136)

Fig. 7a. - Moulis, chœur, extrados des arcades de l'arcature inférieure.
Fig. 7b. - Dessin de Léo Drouyn (*Léo Drouyn en Médoc*, p. 136).

Fig. 8. - Rinceau ondulant continu : Civrac-en-Médoc, église Saint-Pierre, cordon sous les baies géminées sud.

Fig. 9. - Entrelacs de rinceaux ouvert : Bégadan, chevet, tailloir du chapiteau de l'arcature aveugle sud-est.

Fig. 10 - Entrelacs de rinceaux fermé : Bégadan, chevet, frise de la corniche.

Les « entrelacs de rinceaux » présentent des combinaisons multiples, où plusieurs tiges s'entrecroisent pour former des lacets associés à des motifs végétaux¹⁴. La première variante – rinceaux ouverts – est l'entrelacs de tiges à terminaisons végétales (fig. 9). Dans les autres cas – rinceaux fermés –, deux tiges se croisent et se recroisent formant ainsi une série de cercles entourant des motifs végétaux (fig. 10).

Plusieurs raisons autorisent à retenir une troisième catégorie : les frises de palmettes « circonscrites ». Aloïs Riegl a recensé plusieurs exemples où des palmettes remplissent des espaces délimités par les lignes de rinceaux, qu'il nomme « rinceau plat de palmettes »¹⁵. Dans ces cas, des tiges

14. Riegl, 2002 (1893), p. 146-155

15. « Ce que nous voyons sur la figure 125 ne diffère pas fondamentalement du système de rinceau de palmettes connu depuis les vases attiques du Ve siècle : en bas, une grande palmette définie par deux tiges de rinceaux qui s'épandent symétriquement vers la gauche et la droite en vague ondulantes au dessus de la crête de la palmette, les nombreux vides ainsi formés étant remplis avec des palmettes entières, des demi-palmettes et des sections d'éventail. » Riegl, 1893, p. 192.

continues relient les éléments du motif. Or, le plus souvent, dans les sculptures romanes, deux branches partant de la base de la palmette, l'encadrent et se rejoignent au sommet ; au lieu d'une ligne continue, c'est un motif indépendant en forme de cœur renversé ou d'as de pique, mais constitué des mêmes éléments que le rinceau ondulant (fig. 11). Ce motif est le « motif 2 » identifié et ainsi défini par Jurgis Baltrušaitis : « Un autre motif, déterminé par la disposition symétrique de ces rinceaux, apparaît. Il consiste en un cadre formé par des branches, dont le contour donne sensiblement un as de cœur, à l'intérieur duquel sont placées les palmettes. C'est un nouvel ornement, ayant son unité et son ordonnance »¹⁶.

Ces trois groupes sont donc composés d'éléments identiques à caractère végétal : des tiges disposées de diverses manières (ondulations, enroulements, lacets...) qui servent de liaison ou d'encadrement et des feuilles ou des fleurs stylisées (palmettes, acanthes, rosaces, fleurons...). Ils constituent donc un ensemble homogène.

Les corbeilles des chapiteaux ont été exclues de cette étude pour des raisons méthodologiques. En effet, d'une part les corbeilles observées sont toutes différentes, ce qui rend nécessaire l'élaboration d'un système de classification approprié. D'autre part il aurait fallu également analyser la manière dont la forme de la corbeille a influencé l'utilisation du motif de rinceau. Exceptionnellement certaines corbeilles présentent trois ou quatre faces planes indépendantes ; les rinceaux observés sur ces supports ont, dans ce cas, été répertoriés.

Les caractéristiques originales des décors de rinceaux en Médoc

Sculpture ornementale, sculpture figurée ou historiée forment un tout. A travers l'exemple des rinceaux on retrouve quelques traits caractéristiques de l'art roman qu'il paraît utile de rappeler avant d'établir une typologie et d'évoquer la question des origines.

De quelques traits de la sculpture romane

La plupart du temps, les remarques qui suivent corroborent des observations déjà connues, elles peuvent toutefois apporter quelques éléments nouveaux. Si la complémentarité entre décor géométrique et végétal ou l'inégale qualité des sculptures sont des évidences, l'analyse des liens entre diversité et ordre est plus complexe.

16. Baltrušaitis, 1931, p. 52.



Fig. 11. - Palmettes circonscrites : Ludon, tailloir d'un chapiteau de la pile composée entre première et deuxième travée de la nef

Fig. 12a. - Soulac, chevet, baie d'axe,
Fig. 12b. - Détail du retour d'angle de l'imposte gauche.

Fig. 13. - Saint-Laurent-Médoc.
Frise sur l'extrados de l'arcade de la baie d'axe.

Décor géométrique et décor végétal sont complémentaires

La différence entre formes géométriques et végétales est souvent très mince et certains choix fait dans le cadre de cet inventaire sont arbitraires. Ainsi le motif de la corniche de Bégadan a été retenu parce qu'il s'agit d'un entrelacs de rinceaux où les cercles sont formés par deux tiges ondulantes croisées (fig. 11), alors que le motif très voisin, qui annelle les colonnes du cordon de Civrac, a été écarté parce qu'il est formé d'une série de cercles reliés par des bagues (fig. 18).

Pour le sculpteur roman, géométrique et végétal, loin d'être opposés, sont étroitement complémentaires. Les formes végétales sont bien souvent très stylisées et tendent nettement à la « géométrisation ». Ces formes sont étroitement combinées pour constituer un seul décor comme en témoigne le traitement de l'imposte gauche de la baie d'axe à Soulac. Sur la partie extérieure l'entrelacs forme un motif de vannerie, alors que sur le retour d'angle il se transforme en rinceau (fig. 12). Cette association est très fréquente dans les décors romans et a été relevée en particulier par Marie-Thérèse Camus. A propos des corbeilles végétales du Poitou elle fait l'observation suivante¹⁷ : « La présence sur plusieurs corbeilles de motifs de vannerie, disposés en bandes, est en plein accord avec l'esprit de l'œuvre. Les brins d'entrelacs ne sont-ils pas ceux d'une tige débarrassée de ses feuilles ? La construction géométrique abstraite et le décor fait d'éléments naturels sont ici juxtaposés, mais non opposés (...). On passe d'ailleurs graduellement de l'un à l'autre ainsi à Charroux aux n°s 4, 11, 16 (...) Les exemples sont également nombreux à Saint-Hilaire et à Saint-Savin de lacs de feuilles devenant de simples entrelacs ou d'entrelacs se changeant progressivement en feuilles. »

Des sculptures de qualité très différentes

D'un édifice à l'autre et même parfois dans le cadre du même édifice la qualité de la sculpture peut se révéler très variable.

A Saint-Laurent-Médoc, la maladresse de la sculpture fait écho aux défauts de proportion des colonnettes de l'ébrasement des baies. Celles-ci sont trop courtes et leurs chapiteaux paraissent surdimensionnés par rapport aux fûts, ce qui donne une allure trapue à l'ensemble. Le rinceau (fig. 13) est constitué d'une simple tige ne comportant aucun brin et ondulant fort irrégulièrement, tantôt souple tantôt plus raide en forme de W ; quant à la palmette, elle est remplacée par un ove.

En revanche, le décor qui orne le cordon séparant le soubassement aveugle du niveau intermédiaire sur le chevet de Saint-Vivien tend vers la perfection (fig. 14). Le rinceau

ondulant, très régulier, est composé de palmettes en éventail ; leurs lobes, finement sculptés en gouttière, sont disposés symétriquement, trois de part et d'autre d'un lobe central un peu plus court ; l'ensemble donne une impression de souplesse. Pour résoudre le défi que représente l'adaptation du motif à la forme des colonnes et des fines colonnettes mentionnées plus haut, la solution adoptée par le maître de Saint-Vivien est un modèle de raffinement et de subtilité (fig. 15) : sur ces colonnettes, deux palmettes disposées face à face semblent se refléter, comme par un effet de miroir, avec les palmettes voisines qui ornent le cordon, l'une sur la colonne, l'autre sur le gouttereau. Ce détail est d'autant plus remarquable que la hauteur du cordon le rend difficilement perceptible à l'œil nu. Et ce n'est pas son seul mérite : il est aussi le seul, parmi tous les cordons observés sur les églises du Médoc, à être constitué d'un seul et unique motif¹⁸.

Diversité et ordre

Décrivant le décor sculpté du porche de l'église Saint-Seurin à Bordeaux, Philippe Araguas a fait, sur les bandeaux et impostes qui font office de tailloirs et relient les différentes corbeilles, la remarque suivante¹⁹ : « Ce trait d'union témoigne cependant clairement que le décor du porche n'est pas aussi homogène qu'il paraît à première vue : par endroits, la frise des impostes s'interrompt et les éléments décoratifs qui l'ornent changent brusquement, alternant de manière aléatoire rinceaux et entrelacs. » Cette remarque peut s'appliquer à la quasi-totalité des bandeaux et impostes du corpus médocain. Il semble bien que la diversité soit la règle et que les sculpteurs ou tailleurs de pierre les moins habiles aient cherché à compenser leur manque de technique par beaucoup d'inventivité dans la variation des motifs. Mais ces motifs ne sont pas pour autant disposés de manière aléatoire ; bien au contraire leur répartition est très organisée. Ceci est particulièrement flagrant sur les bandeaux qui courent au pied des baies à l'extérieur des chevets de Civrac et de Cissac.

A Civrac, le cordon sculpté qui sépare le soubassement aveugle du niveau supérieur présente huit motifs différents dont trois de rinceaux. Ces motifs sont distribués de manière symétrique : les deux variantes de rinceaux ondulants (fig. 8) sous les arcatures aveugles proches de la nef ; les palmettes

17. Camus, 1992, p. 160.

18. Ce serait également le cas d'une frise à l'intérieur du chevet d'Avensan, si une observation attentive ne révélait des variations dans le traitement des palmettes. De même sur la frise de la corniche de Bégadan, s'il n'y avait pas alternance de rosaces et de simples disques.

19. Araguas, 2009, p. 181.



Fig. 14. - Saint-Vivien-de-Médoc.
Chevet, frise sur le cordon entre soubassement et premier étage.

Fig. 15. - Saint-Vivien-de-Médoc.
Chevet, détail de la frise
autour d'un faisceau colonnes.



Fig. 16 à 18. - Civrac-en-Médoc, église Saint-Pierre, chevet.

Fig. 16. - Cordon sous l'arcature aveugle sud-est.

Fig. 17. - Cordon sous la baie d'axe.

Fig. 18. - Cordon sur les colonnes.



circonscrites, également en deux variantes (fig. 16), sous les baies nord et sud ainsi que sous les arcatures aveugles intercalées entre ces baies et la baie d'axe ; l'entrelacs de rinceau (fig. 17) sous la baie d'axe ; enfin des frises de rosaces entourées de cercles annellent les colonnes (fig. 18). On peut remarquer en outre (fig. 8 et 17) que les éléments qui constituent le bandeau sont sculptés de manière à constituer une entité. Contrairement à Saint-Vivien, la continuité de la frise n'est pas recherchée.

A Cissac, sous les quatre pans ornés d'arcatures aveugles et sous la baie d'axe, le bandeau est sculpté de motifs géométriques variés, alors qu'il présente un décor de rinceau sous les baies nord et sud. Si l'on retrouve l'utilisation systématique des fleurs de lys, leurs dispositions sont très variables : dos à dos, alignées, tête-bêche, reliés par un rinceau ondulant, circonscrites...

Ces deux exemples illustrent bien cette remarque de Marie Thérèse Camus à propos de l'art roman : « La diversité est admise et sans doute estimée (...) Quoi qu'il en soit, constatons encore une fois que cette diversité ne s'accompagne nullement de désordre. C'est une des forces de l'art roman »²⁰.

20. Camus, 1992, p. 172.

Au-delà de la diversité, des récurrences

Des tableaux à double entrée permettent de présenter de manière synthétique les motifs répertoriés et d'identifier les modèles récurrents. La variété étant la règle, et donc le nombre de motifs très élevé, quatre tableaux sont nécessaires, un par type de motif ainsi que défini précédemment²¹. Ils font très nettement apparaître une famille de motifs récurrents.

Dans la catégorie « rinceaux ondulants » (tableau 1), le motif de type quatre, répertorié en premier lieu à Avensan, se retrouve avec des variantes dans quatre autres édifices (Moulis, Civrac (fig.10), Cissac et Soulac), donc cinq fois sur quinze motifs, soit un tiers, ce qui constitue un assez bon indice de récurrence.

Pour les « entrelacs de rinceaux ouverts » (tableau 2), le même type se retrouve dans quatre édifices : Moulis, Civrac, Vertheuil et surtout Soulac. Sur cette église, il orne la quasi-totalité du bandeau supérieur entre le premier et le deuxième étage décoré d'arcatures aveugles à l'extérieur du chevet ; on le retrouve sur le cordon qui souligne l'appui des fenêtres sur le mur gouttereau sud de la nef et, à l'intérieur, sur le bandeau qui prolonge les tailloirs des chapiteaux du chœur, à la limite inférieure de la voute. Ce motif (fig. 19) revêt une importance particulière dans notre région. C'est J. A. Brutails qui en a donné la définition la plus précise et la plus élégante²² : « il est formé de brins entrelacés deux à deux ; chaque extrémité se termine vers le haut, en une efflorescence semblable à une fleur-de-lis, qui se dresse contre l'extrémité pareille de la tige voisine ». On peut toutefois préciser quelques traits de ce motif.

Tout d'abord ses éléments constitutifs. Les tiges sont généralement à trois brins. Elles se terminent à une extrémité par une palmette en forme de fleur de lys ainsi constituée : l'élément central est pointu, en fer de lance ; les deux lobes latéraux sont constitués par des volutes tournées vers l'extérieur et profondément creusées en leur centre. L'autre extrémité de la tige est prolongée par une crossette dont la forme est identique à celle des volutes de la palmette. Les deux fleurs de lys dos à dos forment donc le motif central et sont encadrées par les deux crosses situées à l'autre extrémité des tiges. Les crossettes de deux motifs contigus sont reliées par une bague en forme de V également à trois brins, parfois à deux.

La disposition des éléments de ce motif est très importante : elle détermine l'aspect général de la frise et révèle l'effort d'adaptation de la sculpture à la structure du bandeau, ici particulièrement réussi. Sortant du bas de la bague, la tige borde la partie inférieure du cordon. Le croisement des deux tiges est assez bas et c'est toujours la tige gauche qui passe sur la tige droite ; le bas du cordon est ainsi ourlé d'une sorte de feston. La tige s'enroulant sur elle-même, l'efflorescence est



Fig. 19. - Soulac.
Chevet, entrelacs de rinceau ouvert sur les cordons.

orientée de telle sorte que le lobe central soit à l'horizontale. La volute latérale inférieure comble le creux formé par la tige et la volute supérieure est calée contre la limite du bandeau en vis-à-vis de la volute supérieure de la deuxième tige, formant ainsi un ensemble analogue à celui des deux crossettes. La partie supérieure du bandeau est alors constituée d'une série de deux volutes se faisant face.

Brutails a signalé la présence de ce motif sur de nombreux tailloirs²³ : « Parmi ces dessins, il en est un que l'on rencontre fréquemment, au porche de Saint-Seurin de Bordeaux, à La Sauve, dans les églises de l'Entre-deux-Mers (Saint-Sulpice, Courpiac, Coirac, Daubèze), à Moulis et ailleurs ». Mais il ne la mentionne pas sur les cordons, ce qui explique qu'il ne cite pas Soulac²⁴. On retrouve ce décor dans bien d'autres édifices de notre département et notamment à l'abbaye de Saint-Ferre²⁵.

La troisième catégorie, que j'ai appelée « palmette circonscrite », est plus hétérogène que les précédentes. Bien que les techniques de sculpture soient très différentes, on peut rapprocher les variétés observées à Civrac, sur le clocher de Gaillan et à l'extérieur du chevet de Soulac, à l'extrados de l'arcade de la baie sud (fig. 20). Dans les trois cas, la palmette centrale est identique et présente cinq lobes : un lobe central dressé verticalement, en forme de fer de lance ou pointu, est entouré de deux lobes identiques puis de deux volutes tournées vers le bas. C'est une configuration assez voisine de

21. Voir en annexe.

22. Brutails, 1912, p. 257.

23. Brutails, 1912, p. 233.

24. Sa présence à Soulac est signalée par Orillard, 1940, p. 157-192, qui le qualifie de motif « en U » et en fait une description très rigoureuse.

25. La fréquence de ce motif en Gironde est mentionnée dans plusieurs ouvrages sans qu'il en soit fait une description et une analyse détaillée. Cabanot (qui le qualifie de motif décomposé en crossettes), 1990, p. 21 ; 1987 p. 124-128 ; 1968 p. 117 ; Dubourg-Noves (qui parle de motif en U ou en bâtière), 1969, p. 217-220 ; Lacoste (qui emploie l'expression « palmette resserrée »), 1996, p. 126.

la fleur de lys observée à Ludon-Médoc (fig. 11) à une différence près : il n'y a pas un seul lobe central en forme de fer de lance mais trois.

Finalement, on se rend compte que les trois motifs récurrents de chaque catégorie présentent un trait commun : ce type de palmette en forme de fleur de lys. Si l'analogie n'est pas évidente pour les palmettes circonscrites, les ressemblances sont plus nettes entre rinceaux ondulants et entrelacs de rinceau.

Les sources d'influence

Les décors de rinceaux médocains s'inspirent de la sculpture des régions limitrophes : la Gascogne au sud, la Saintonge au nord.

L'influence méridionale

C'est à l'abbatiale de Saint-Sever, dans le sud du département des Landes, que l'on retrouve le type deux d'entrelacs de rinceaux ouverts (tableau 2). Il figure notamment sur le tailloir d'un chapiteau de l'absidiole intermédiaire sud, au dessus d'une représentation de Daniel dans la fosse aux lions (fig. 21). Le motif y est traité avec beaucoup d'élégance et de finesse, comme sur plusieurs tailloirs de la crypte de Saint-Girons d'Hagetmau. Dans ces deux édifices, on relève également la présence de rinceaux ondulants à fleurs de lys (tableau 1).

La puissante abbaye de Saint-Sever était entrée, à la fin du XI^e siècle, en conflit avec celle de Sainte-Croix de Bordeaux pour le contrôle de Soulac²⁶. Elle était située à un endroit stratégique sur la voie de Vézelay du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ces liens, attestés dès la fin du XI^e siècle entre la Chalosse et le Médoc, pourraient expliquer la diffusion de ce type de rinceau.

Les parentés entre Soulac et Saint-Sever concernent d'autres motifs ornementaux, comme les volutes d'angle des corbeilles, et des thèmes figurés et historiés, comme les lions dits « souriants »²⁷ ou les paires d'oiseaux affrontés ; les chapiteaux représentant l'histoire de Daniel dans la fosse aux lions sont très fréquents. Cela pourrait aller dans le sens de l'analyse de Jean Cabanot²⁸ : la présence de ces motifs et thèmes révélerait le développement d'un foyer artistique original dans tout le Sud-Ouest, couvrant le sud des Landes, la basse vallée de la Garonne, le Bordelais (avec en particulier le chantier de Saint-Seurin), le Bazadais ; et ce tout au début du XII^e siècle.



Fig. 20. - Soulac, chevet,
palmette circonscrite sur le
cordon supérieur au sud.



Fig. 21. - Saint-Sever, absidioles sud,
chapiteau 65 représentant Daniel et les lions.

26. Picot-Subes, 1990, p. 256.

27. Le thème des lions, fréquent dans l'ensemble de la sculpture romane est traité de manière particulière, dans ce groupe de chantiers du Sud-Ouest ; les lions comportent une gueule largement fendue qui semble sourire. Cabanot, 1987, p. 152.

28. Cabanot, *Gascogne Romane*, p. 117.

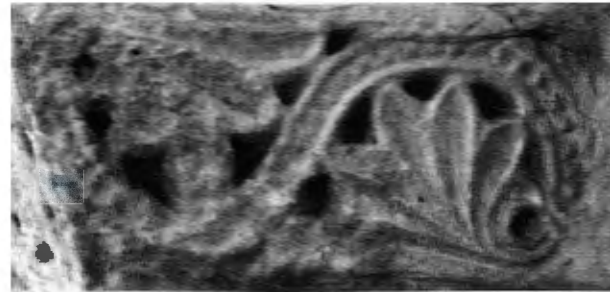


Fig. 22. - Saint-Vivien.
Détail du tailloir du chapiteau
à la retombée nord de l'arc triomphal.



Fig. 23. - Vertheuil.
Portail sud, rinceau habité
sur le deuxième rouleau de la voussure.

L'influence saintongeaise

Cinq édifices, tous situés au nord du Médoc, présentent des décors qui ressemblent nettement à ceux des églises de la Saintonge. Il s'agit de la chapelle Saint-Médard d'Escurac dans la commune de Civrac, de l'abbatiale de Vertheuil, de Saint-Saturnin à Bégadan, de Saint-Vivien et de Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres à Soulac. A Saint-Médard d'Escurac ainsi qu'à Soulac, les sculptures figurent sur des chapiteaux hors du champ de la présente étude²⁹.

L'inventaire des rinceaux n'a pas permis de mettre en évidence un motif caractéristique de l'influence saintongeaise. Elle est cependant très nette mais se manifeste soit à travers l'étude de menus détails - un type de palmette, les stries des vêtements des personnages des rinceaux habités du portail de Vertheuil -, soit, au contraire, dans une vision plus globale - par exemple quand une série de chapiteaux sculptés forment une frise comme pour l'arc triomphal de Saint-Vivien.

D'une manière générale le style des feuillages et, en particulier, des palmettes ou des demi-palmettes présente beaucoup d'analogies avec celui des motifs végétaux de nombreux édifices : les églises Saint-Pierre d'Aulnay, Saint-Hilaire de Melle, le portail de l'Abbaye-aux-Dames ou les sculptures de Saint-Eutrope à Saintes, etc. Ces demi-palmettes présentent un côté lisse concave, tandis que l'autre est découpé en cinq à huit lobes disposés en éventail et creusés en gouttière ; l'extrémité de ces lobes est légèrement pointue, excepté le dernier lobe qui s'enroule vers l'intérieur pour former une petite volute ou une boule. A Saint-Vivien, le dernier lobe rond est formé par un trou de trépan et les tiges de certains rinceaux sont parfois ornées d'une série de minuscules pointes de diamant (fig. 14 et 22).

On trouve beaucoup de détails communs entre les personnages des rinceaux habités du portail de Vertheuil (fig. 23) et ceux des sculptures des chapiteaux de la croisée du transept de Saint-Eutrope : mêmes rayures sur les robes des personnages,

mêmes chevelures, même recherche de réalisme dans les postures. En revanche, c'est plutôt à Corme-Écluse qu'il faut aller chercher la ressemblance avec le type de palmette et les modalités d'enroulement des tiges.

Conclusion

En dépit d'un maillage moins dense que dans d'autres parties du département, les décors de rinceaux présents sur les édifices romans du Médoc sont très abondants et extrêmement variés. Si l'influence antique est manifeste, les modèles romains ne sont pas ici copiés servilement. Au modèle classique du rinceau ondulant, ont souvent été préférées des formes plus complexes de tiges entrelacées à terminaisons végétales.

Parmi les multiples motifs répertoriés, l'un d'entre eux composé de crossettes et de fleurs de lys apparaît de manière particulièrement récurrente. En cela la presqu'île du Médoc ne fait pas figure d'exception puisque ce motif est également omniprésent dans l'ensemble de la Gironde. Sa présence sur les chevets médocains pourrait confirmer le rayonnement d'un foyer artistique qui s'est développé au sud des Landes, autour de l'abbaye de Saint-Sever au tournant des années 1100.

Cela ne doit pas pour autant occulter la prépondérance de l'influence saintongeaise, particulièrement évidente dans les grands chantiers situés au nord de la zone étudiée. Si elle est probablement un peu plus tardive, c'est à elle que l'on doit la profusion du décor ainsi que les motifs les plus riches et les plus complexes associant les végétaux aux représentations animales et humaines.

29. A Soulac, il s'agit des chapiteaux de la nef classés dans un « premier groupe » par Marie-Pasquine Picot-Subes. Picot-Subes, 1990, p. 264.

Bibliographie

- Araguas, Ph. « Saint-Seurin de Bordeaux : les grandes étapes de l'évolution de l'église canoniale du XIe au XIXe siècle ». *Autour de Saint-Seurin : lieu, mémoire, pouvoir, des premiers temps chrétiens à la fin du Moyen-âge*. Actes du colloque de Bordeaux, 1-14 octobre 2006, Ausonius éditions 2009.
- Baltrušaitis, J. *La stylistique ornementale dans la sculpture romane*. Paris 1931.
- Baurein, abbé J. *Variétés bordelaises ou Essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux*. Bordeaux, Ferret, 1876.
- Brutails, J.-A. *Les vieilles églises de la Gironde*. Bordeaux, éd. Féret, 1912.
- Cabanot, J. « L'abbaye de Vertheuil ». *Congrès archéologique de France, Bordelais Bazadais*. Paris, Société Française d'Archéologie/C.N.R.S., 1990, p. 343-362.
- Cabanot, J. *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-ouest de la France*. Paris, Picard, 1987 (1971).
- Cabanot, J. *Gascogne romane*. Éd. Zodiaque, collection la nuit des temps.
- Cabanot, J. *Hagetmau Crypte de Saint-Girons*. Mont-de-Marsan, A.E.A.L., 1990.
- Camus, M.-T. *Sculpture Romane du Poitou ; les grands chantiers du XIe siècle*. Paris, Picard, 1992.
- Dubourg-Noves, P. *Guyenne Romane*. Coll. la nuit des temps, éd Zodiaque, La Pierre qui vire, 1969.
- Durliat, M. *Les débuts de la sculpture romane dans le midi de la France*. Cahiers de Saint-Michel de Cuxa, 1978-9, p. 101 à 113.
- Durliat, M. « Art somptuaire et art monumental : bilan des influences antiques préromanes dans la sculpture romane du sud-ouest de la France et en Espagne ». *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1978, p. 115 à 125.

- Focillon, H. *L'emplacement de la sculpture romane*. Cahiers de Belgique, 1930.
- Focillon, H. *L'art des sculpteurs romans : recherche sur l'histoire des formes*. Paris, P.U.F., 1972 (1932).
- Jalabert, D. *La flore sculptée des monuments du Moyen Age en France-Recherches sur les origines de l'art français*. Paris, 1965.
- Lacoste, Jacques. « La sculpture romane de La Sauve-Majeure et ses origines ». *L'Entre-deux-Mers et son identité. L'abbaye de La Sauve-Majeure de sa fondation à nos jours*, Actes du cinquième colloque Entre-deux-Mers tenu à la Sauve-Majeure les 9-12 septembre 1995, éditions du C.L.E.M., 1996.
- Laroza, Olivier. *Guide touristique, historique et archéologique de Bordeaux et de la Gironde*. Bordeaux, Féret et fils, 1975.
- Larrieu, B. & Duclot, J.-F. (Collection dirigée par). *Léo Drouyn Les Albums de Dessins*. Volume 10 Léo Drouyn en Médoc, Éditions de l'Entre-deux-Mers, Bordeaux, 2003.
- Orrillard, A. « L'église Notre-Dame de la fin des terres à Soulac-sur-Mer, Gironde ». *Bulletin monumental* 99, 1940, p. 157-192.
- Picot-Subes, Marie-Pasquine. « L'église Notre-Dame de la fin des terres à Soulac-sur-Mer ». *Congrès archéologique de France, Bordelais et Bazadais*. Société française d'Archéologie édité par C.N.R.S., Paris, 1990.
- Picot-Subes, Marie-Pasquine. « Le décor sculpté de l'église Notre-Dame de la fin des terres à Soulac-sur-Mer ». *Actes du XIe Congrès d'études régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest, Soulac et les pays médocains*, Bordeaux, 1989, p. 235-251.
- Riegl, A. *Question de style. Fondements d'une histoire de l'ornementation*. Trad Baatsh, H.A. et Rolland, E. Préface : Damish, H. Hazan. Paris 1893, rééd. 2002.
- Vergnolle, E. *L'art roman en France*. Paris, Flammarion, 2005.

Annexe : Tableaux d'occurrence des rinceaux

Les différents motifs de rinceaux sont classés dans quatre catégories définies : les rinceaux ondulants, les entrelacs de rinceaux ouverts ou fermés et les palmettes circonscrites.

Parmi les vingt-cinq édifices du corpus, cinq ne présentent pas de décors de rinceaux : Saint-Aubin-de-Médoc, Le Pian-Médoc, Listrac, Saint-Sauveur-de-Médoc et Saint-Christoly, qui a été presque totalement reconstruit au XIXe siècle. Saint-Médard d'Escurac et Vensac présentent des rinceaux sur des corbeilles, hors du champ de l'étude. Dix-huit édifices ont donc

été retenus. Dans les tableaux qui suivent, ils sont classés par arrondissement, puis par canton et enfin par commune. Chacun des motifs répertoriés est désigné par un numéro et ses variantes par ce numéro et une lettre.

La lecture horizontale des tableaux montre la diversité des types dans un même édifice ; la lecture diagonale, la dispersion des motifs ; la lecture verticale, la récurrence d'un même motif dans plusieurs églises.

[illegible]

EF 01 EF 02 EF 03 EF 04 EF 05 EF 06 EF 07 EF 08 EF 09 EF 10 EF 11 EF 12 EF 13 EF 14 EF 15 EF 16
fig. 27a fig. 27b fig. 27c fig. 27d fig. 25e fig. 25f fig. 25g fig. 25h fig. 25i fig. 25j fig. 25k fig. 25l fig. 25m fig. 25n fig. 25o

Canton

arrondissement de Lescarre-Médoc	Ludon-Médoc
	Macau
arrondissement de Lescarre-Médoc	Bruges
	Saint-Médard-en-Jalles
arrondissement de Lescarre-Médoc	Arsac
	Avensan
arrondissement de Lescarre-Médoc	Moulis
	Saumos
arrondissement de Lescarre-Médoc	Bégadan
	Civrac-Médoc
arrondissement de Lescarre-Médoc	Gaillan
	Ordonnac
arrondissement de Lescarre-Médoc	Cissac-Médoc
	Vertheuil
arrondissement de Lescarre-Médoc	Benon
	Saint-Laurent-Médoc
arrondissement de Lescarre-Médoc	Saint-Vivien-de-Médoc
	Soulac-sur-Mer

int. extrados
arc triomphal

voussure portail
1er rouleau

cheur, arcature
inf. côté S
tailloir chap. 14

int. chevet
extrados des
arcatures ext.

voussure portail
rouleau ext.

ext. chevet
corniche

retombée arcs entre
baie d'axe et baie S
tailloir chap.

ABC : ext. chevet
sous baies N et S
cordon

AB : travées O nef
piles composées
tailloir de chap.

travées O nef
piles composées
tailloir d'un chap.

ext. chevet
baie N
imposte d.

travées O nef
piles composées
tailloir d'un chap.
piscine liturgique
(L. Drouyn)

int. chevet
cordon limite inf. cordon limite inf.
voute côté N

AB : travées O nef
piles composées
tailloir d'un chap.

ext. chevet
extrados baies
S et NE

int. chevet
retour angle S
arc triomphal

Fig. 26. - Tableau d'occurrence des entrelacs de rinceaux fermés.

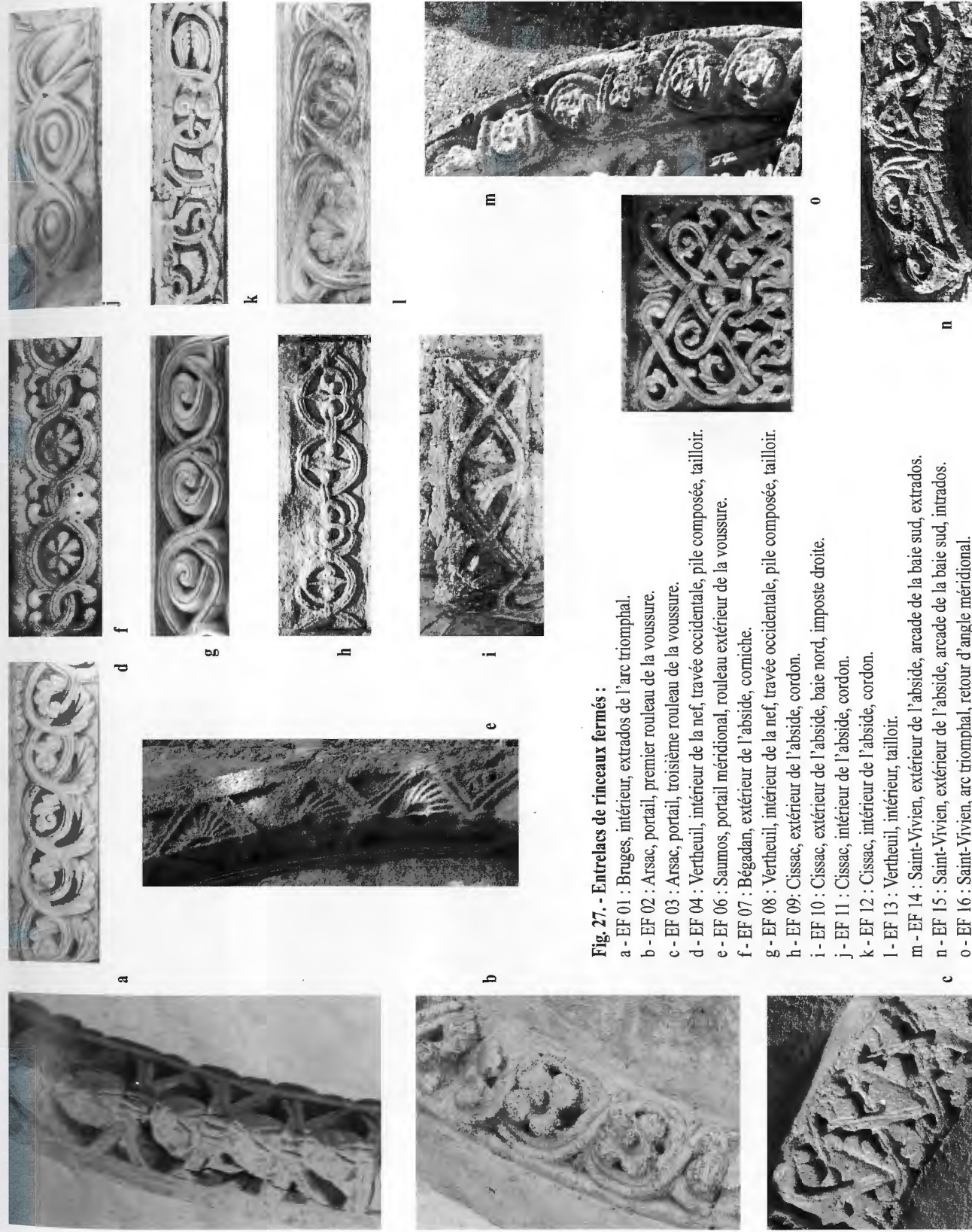


Fig. 27. - Entrelacs de rinceaux fermés :

- a - EF 01 : Bruges, intérieur, extrados de l'arc triomphal.
- b - EF 02 : Arsac, portail, premier rouleau de la voussure.
- c - EF 03 : Arsac, portail, troisième rouleau de la voussure.
- d - EF 04 : Vertheuil, intérieur de la nef, travée occidentale, pile composée, tailloir.
- e - EF 06 : Saumos, portail méridional, rouleau extérieur de la voussure.
- f - EF 07 : Bégadan, extérieur de l'abside, corniche.
- g - EF 08 : Vertheuil, intérieur de la nef, travée occidentale, pile composée, tailloir.
- h - EF 09 : Cissac, extérieur de l'abside, cordon.
- i - EF 10 : Cissac, extérieur de l'abside, baie nord, imposte droite.
- j - EF 11 : Cissac, intérieur de l'abside, cordon.
- k - EF 12 : Cissac, intérieur de l'abside, cordon.
- l - EF 13 : Vertheuil, intérieur, tailloir.
- m - EF 14 : Saint-Vivien, extérieur de l'abside, arcade de la baie sud, extrados.
- n - EF 15 : Saint-Vivien, extérieur de l'abside, arcade de la baie sud, intrados.
- o - EF 16 : Saint-Vivien, arc triomphal, retour d'angle méridional.

Canton		EO 01 fig. 29a	EO 02 fig. 29b	EO 03 fig. 29c	EO 04 fig. 29d	EO 05 fig. 29e	EO 06 fig. 29f	EO 07 fig. 29g	EO 08 fig. 29h
arrondissement de Bordeaux	Ludon-Médoc	extrados des arcades baie E (int. et ext.)							
	Macau								
	Bruges								
	Saint-Médard-en-Jalles								
arrondissement de Lesparre-Médoc	Arsac								
	Avensan								
	Moulis		int. abside cordon au pied des baies et arcature inf. chevet	ABC : int. chevet cordon au pied des baies et tailloirs de 2 chap.					
	Saumos				AB : modillons	ext. chevet niv. sup. arcatures aveugles tailloir d'un chap.			
	Bégadan								
	Civrac-Médoc		ext. chevet cordon sous baie d'axe						
	Gaillan								
	Ordonnac								
	Cissac-Médoc								
	Vertheuil		portail S piédroit g.			ébrasement baie S tailloir d'un chap. sur colonnette	portail S voussure 2e rouleau	portail S voussure 4e rouleau	
	Benon								
	Saint-Laurent-Médoc								
	Saint-Vivien-de-Médoc								
arrondissement de Lesparre-Médoc	Soulac-sur-Mer		chevet cordons ext. et int.						ext. chevet A : baie N imposte g. B : baie S, imposte g.

Fig. 28. - Tableau d'occurrence des entrelacs de rinceaux ouverts.



Fig. 29. - Entrelacs de rinceaux ouverts :
a - EO 01 : Macau, intérieur, arcade baie est.
b - EO 02 : Souillac, extérieur de l'abside, cordon supérieur.
c - EO 03 : Moulis, intérieur de l'abside, cordon.
d - EO 04 : Bégadan, extérieur de l'abside nord, modillon.
e - EO 05 : Bégadan, extérieur de l'abside, niveau supérieur, tailloir de chapiteau.
f - EO 06 : Vertheuil, portail sud, deuxième rouleau de la voussure.
g - EO 07 : Vertheuil, portail sud, quatrième rouleau de la voussure.
h - EO 08 : Souillac, extérieur de l'abside, baie sud, imposte gauche.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CIII, année 2012, p. 63-78

La cavalcade retrouvée de Saint-Sulpice de Lafosse (Pugnac-Lafosse, Gironde)

*Pascal Ricarrère-Caussade **
*Jacqueline Laroche ***

Au printemps 2009, les peintures murales médiévales de l'église Saint-Sulpice de Lafosse (Gironde) furent partiellement mises au jour au gré de sondages réalisés dans sa nef, dans le cadre de l'étude préalable au futur chantier de restauration de l'édifice. Cette découverte poussa la commune à en commander une étude d'histoire de l'art, dont nous souhaitons présenter les résultats dans les pages qui suivent. Mais, avant tout, nous voulons remercier la commune de Pugnac-Lafosse pour cette initiative, qui témoigne de son intérêt et de son engagement pour la préservation (conservation-restauration) et la valorisation de son patrimoine mais aussi de son souci de le voir étudié et mieux compris.

L'église Saint-Sulpice (fig. 1)

Saint-Sulpice est une petite église rurale, peu documentée pour ce qui concerne l'époque médiévale. La première mention connue par les sources remonte seulement à 1378¹, alors que son examen architectural révèle une édification bien antérieure à cette date.

Sa nef unique charpentée, sa travée de clocher voûtée d'une coupole sur pendentifs, son abside voûtée en cul-de-four et son clocher massif aux accents saintongeais, présentent des caractéristiques formelles propres au XIIe siècle dans la région. Quelques indices suggèrent néanmoins que cet édifice vint remplacer ou compléter un bâtiment antérieur.

Les inévitables travaux d'entretien et les éventuelles transformations opérés au cours du Moyen Age ne modifièrent pas son allure générale. Le seul élément de transformation remarquable pour cette période semble être la charpente de la nef, publiée par Viollet-le-Duc², que l'on situe à la fin du XVe siècle ou au début du siècle suivant³.

Au XVIIIe siècle deux chapelles néo-gothiques furent implantées à l'extrémité orientale de la nef, créant ainsi un transept. Nous savons que la chapelle nord fut édifiée en 1721⁴.

* Historien de l'art. pascal.ricarrere@u-bordeaux3.fr

** Conservateur-restaurateur de peintures. atelier.jacqueline-laroche@wanadoo.fr

1. D.R.A.C. Aquitaine : Dossier de protection du C.R.M.H. ; un dossier historique a été réalisé par Renée Leulier sur commande de l'agence Michel Goutal (Architecte en Chef. M. H. pour la Gironde).
2. Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*. t. 3, Paris, Veuve A. Morel & Cie Éditeurs, 1875, p. 5, fig. 3 : la charpente y est attribuée, par inadvertance, à Lagorce, comme le signala l'abbé G. Lantourne dans son article « L'église de Lafosse : un petit monument de grande classe », paru dans *Société Archéologique de Bordeaux*. t. III, 1936, p. 31-32.
3. La récente étude dendrochronologique, conduite par Béatrice Szeptertyski, fin 2012, va dans le sens de cette datation. Elle a mis en évidence deux chronologies. La première situe le poinçon et l'entrait de la deuxième ferme entre 1273 et 1288. La seconde chronologie, qui correspond aux sondages réalisés sur toutes les autres fermes, situe la majorité des pièces constituant la charpente entre 1467 et 1475.
4. D.R.A.C. Aquitaine : Dossier de protection du C.R.M.H.



Fig. 1. - Plan et situation des peintures.
Dessin P. Ricarrère-Caussade.

Situation des peintures (sondages 2009) :

- 1- flammes
- 2- démon
- 3- Luxure
- 4- vice (Colère ?)
- 5- vice (Envie ?)
- 6- Paresse
- 7- vertu (Diligence ?)

Au milieu du XIX^e siècle, l'architecte Charles Durand transforma l'église par des adjonctions néo-romanes comprenant un porche occidental, des fonts baptismaux dans la partie occidentale du mur nord de la nef ainsi qu'une tourelle d'escalier polygonale à l'angle de la chapelle sud et du clocher⁵. Une sacristie fut enfin construite contre le mur sud de la nef, à l'ouest de la chapelle méridionale. Inscrite sur l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1925, l'église fut classée parmi les Monuments historiques, en 2009.

Les peintures murales

Sources

Charles Durand

En 1849, Charles Durand avait repéré et mis partiellement au jour des peintures conservées sous des enduits modernes du mur nord de la nef. Il les signala aussitôt à la Commission des monuments historiques de la Gironde⁶ et, avant qu'elles ne soient de nouveau recouvertes, en donna deux précieux relevés aquarellés⁷ (fig. 2 et 2bis) et une description très précise⁸, se gardant de toute analyse iconographique.

La confrontation du relevé conservé aux Archives départementales de la Gironde (peintures du mur nord, fig. 2) et de la description écrite de Durand, révèle une composition unitaire. Sur un fond clair, semé de feuillages souples et de fleurons, une « singulière chevauchée de personnages montés sur des animaux bizarres » défile de droite à gauche, d'est en ouest. Cette scène, d'environ 1,30 m de haut, se déploie au-dessus d'un registre d'environ 1,60 m de hauteur, constitué de bandes verticales échancrées à leur sommet, alternativement jaunes, rouges et gris-bleuté. Les deux registres sont séparés par une ligne rouge horizontale. L'ensemble des éléments dégagés couvre une longueur approximative de 5,50 m.

La première figure de la chevauchée est une femme à la chevelure longue et blonde. Elle est vêtue d'une longue robe sombre. Les traits de son visage étaient visibles au XIX^e siècle. Sa monture blanche porte un collier sombre. Derrière elle, des taches et une langue semblent correspondre aux vestiges d'un animal monstrueux, semblable à celui qui assaille le second cavalier.

5. *Ibid.*

6. A.D.Gir. 2 O 2022, lettre de Charles Durand à la Commission des monuments historiques du 10 mars 1850.

7. A.D.Gir. 162 T 5 f°15, Microfilm 2 MI NC 331, *Album de la Commission des monuments historiques* : sous cette cote ne figure qu'un seul relevé, celui du mur nord. Lors de la présentation orale de nos travaux au siège de la Société au printemps 2012, M. Michel Marty, Architecte, eut l'obligeance de porter à notre connaissance la copie imprimée d'un second relevé, celui des peintures du mur sud, dont nous ignorions jusque là l'existence et qui, après vérification auprès des services des Archives départementales, ne figure pas dans ledit *Album*. Qu'il trouve ici l'expression de toute notre gratitude pour ce très précieux apport.

8. A.D.Gir. 156 T 2 A, lettre de Charles Durand au Président de la Commission des monuments historiques du département de la Gironde du 4 janvier 1850.



Fig. 2. - Mur nord,
relevé des peintures par
Charles Durand, 1849
(A.D.Gir.).

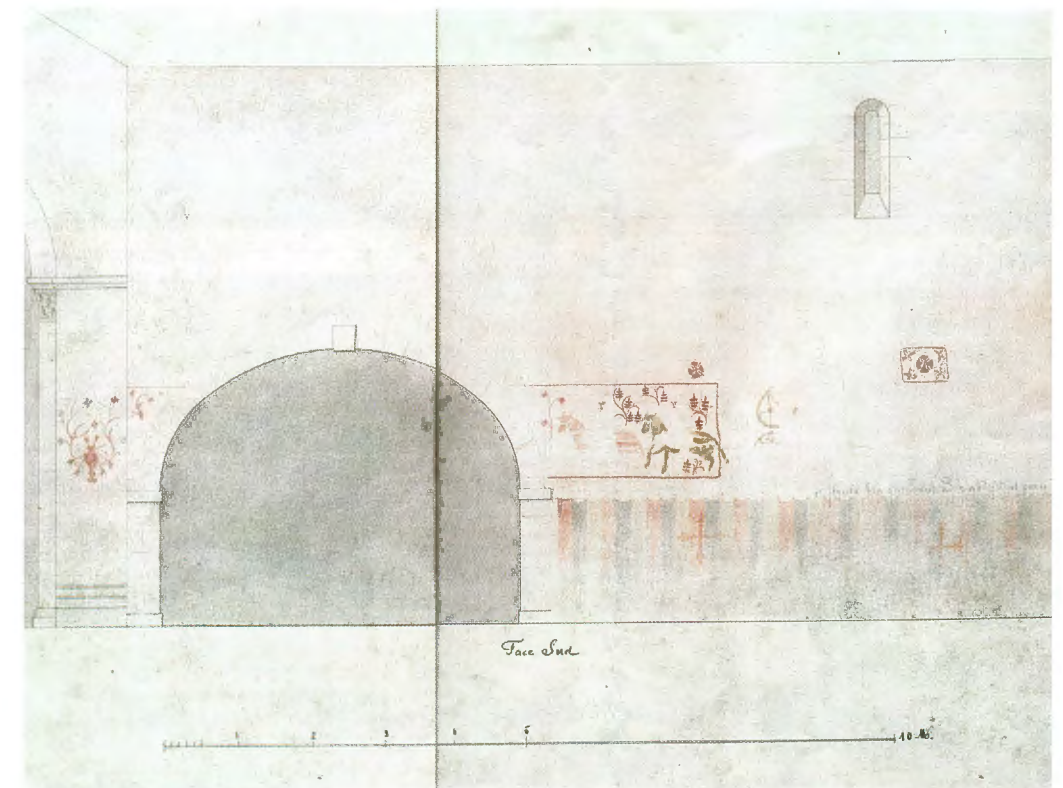


Fig. 2bis. - Mur sud,
relevé des peintures
par Charles Durand, 1849
(M. Marty).

Ce second personnage est un homme coiffé, semble-t-il, d'un bonnet de forme tronconique. Il est vêtu d'un ample manteau blanc. Les traits de son visage étaient visibles au XIX^e siècle. Sa monture semble être plus épaisse que la précédente ; brune, elle porte un licol clair. Un monstre jaune et à la fourrure mouchetée, la langue tirée, surprend le cavalier par derrière.

A la suite de ce cavalier, un élément coloré semble correspondre à la longue chevelure blonde d'un supposé troisième personnage. On peut aussi voir la langue d'un être monstrueux qui devait l'attaquer.

Le dernier personnage mis au jour est vraisemblablement un homme. C'est, du moins, ce que laisse penser sa coiffure courte. Il porte un manteau ample, serré par une ceinture. Les traits de son visage étaient visibles au XIX^e siècle. Il semble porter un objet à son visage, sans que nous puissions l'identifier clairement. Sa monture sombre porte un collier clair. Les limites du dégagement laissent apparaître un monstre similaire à ceux déjà observés derrière les chevaucheurs précédents.

Charles Durand voit dans l'auteur de ces peintures « une main exercée ». L'enduit portant la couche picturale est également décrit comme étant de qualité, d'épaisseur constante et soigneusement appliqué. Néanmoins, malgré la conservation des traits des visages (fig. 2), l'architecte souligne la pauvreté d'une gamme chromatique qui se limite au blanc, au noir et à plusieurs ocres. Il est fort probable que des rehauts aient enrichi originellement ce décor, mais il semble qu'ils aient disparu en 1849 ; soulignons à ce sujet que le dégagement du XIX^e siècle fut opéré par Durand lui-même...

Le relevé du mur sud par Ch. Durand (fig. 2b) montre la continuité du registre inférieur repéré au nord. Ici, il est chargé de deux grandes croix rouges aux extrémités fleurdelisées. Au droit de ces grandes croix, sont aussi signalées de plus petites croix, également rouges, et placées au-dessus du registre historié. Ce dernier registre est animé, quant à lui, dans la partie orientale de la paroi, de deux cavaliers se dirigeant vers l'est. On ne les distingue qu'au travers de leurs silhouettes et quelques traits du visage. Leurs montures sont visiblement des chevaux aux robes rouge et jaune. Ce petit groupe se déplace sur un fond de rinceaux rouges fleuris et de feuillagés, plus sobre qu'au nord. L'ensemble est encadré d'un liseré rouge. Il semble que ce registre se poursuivait jusque sur le pilier de la croisée ; on y aperçoit des vestiges du cadre rouge et du décor végétal. Une partie a donc été irrémédiablement perdue lors du percement de l'arcade donnant sur la chapelle méridionale. A l'ouest des cavaliers, Durand a signalé la présence de ce qui semble être une roue jaune. Enfin juste au-dessus du registre inférieur, on peut lire une inscription en lettres gothiques : « ...stricta via que ducit ad paradisum et... »⁹.

Deux descriptions contemporaines de celle de Charles Durand viennent s'ajouter au dossier : celle du curé de Berson et celle, de seconde main, de Léo Drouyn.

Le curé de Berson

Le curé, peut-être par manque d'objectivité, certainement par manque d'expérience en ce qui concerne les choses de l'archéologie, ne s'illustre pas par la même neutralité salubre qui caractérisait son prédécesseur. La volonté de forger à ce décor une réputation de décence et d'ancienneté est évidente. Malgré tout, cette source mérite qu'on s'y arrête car elle confirme les descriptions formelles de Durand. Elle précise, en outre, que le registre supérieur était limité dans sa partie haute par une ligne rouge horizontale semblable à celle qui séparait celui-ci du soubassement. Le curé indique aussi qu'il n'avait pas repéré de peintures sur le mur sud, tout en insistant sur le bon état de conservation général des peintures découvertes au nord et sur leur qualité technique. Le mortier, notamment, par sa finesse, son unité et son adhérence au support, le conduisit à proposer de faire remonter les peintures à l'origine du bâtiment : l'époque romane. Pour le reste, il ne tenta une analyse iconographique que pour souligner la décence des images, en identifiant un des personnages – très vraisemblablement la femme qui dirigeait le cortège dans le relevé de Durand – comme une « Vierge dont le maintien respire la modestie ».

Léo Drouyn et Gaston Méran

Léo Drouyn, quant à lui, ne vit pas les peintures de Lafosse, mais rapporta dans ses *Notes archéologiques* la description qu'en fit pour lui l'un de ses amis, Gaston Méran¹⁰, en 1850. Ce dernier s'intéressa au mur sud de la nef, sur lequel il releva uniquement une inscription que Joseph Villiet¹¹ publia quelques années plus tard : « ...via qu[a]e ducit ad paradisum et... »¹². Il décrivit également les peintures du mur nord « en regard de cette inscription », portant plus particulièrement son attention sur « un groupe mieux fait que les autres et représentant comme adossée à sa monture une femme paraissant porter un enfant dans son bras : on dirait la Vierge et l'enfant Jésus.

9. « ...la voie étroite (ou rigoureuse) qui conduit au paradis... »

10. A.M.Bx : Léo Drouyn, *Notes archéologiques*, t. 46, n° 56.

11. Joseph Villiet, *Essai sur l'histoire de la peinture murale. Recueil des Actes de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 25^e année, p. 223. Robert Mesuret, *Les peintures murales du Sud-Ouest de la France du XI^e au XVI^e siècle. Languedoc, Catalogne septentrionale, Guienne, Gascogne, Comté de Foix*. Paris, éditions A. & J. Picard & Cie, 1967, p. 77-78. L'auteur y cite Villiet en évoquant une seconde inscription qui ferait référence à une voie menant en Enfer : « Via quae ducit ad infernum ». Malheureusement, le texte de Villiet n'est pas suffisamment clair pour que l'on sache s'il a observé cette dernière à Lafosse.

12. « ...la voie qui conduit au paradis... »



Fig. 3. - Nef, mur nord, sondages de la portion occidentale (P. R., 2009).



Fig. 4. - Nef, mur nord, sondages de la portion orientale (P. R., 2009).



Fig. 5. - Nef, mur sud, sondages de la portion orientale (P. R., 2009).



Fig. 6. - Nef, mur nord, sondage 2, démon tourné vers le cortège des Vices (P. R., 2009).



Fig. 7. - Nef, mur nord, sondage 3, Vice (Luxure), détail (P. R., 2009).

C'est aussi celle qui semble diriger les deux autres personnages et leurs montures. Tout est supporté sur une suite de colonnes. La scène semble se passer dans un jardin. ». Considérant avec prudence l'examen de son ami, mais se fondant tout de même sur la graphie relevée par lui de l'inscription du mur sud, Léo Drouyn proposa de dater les peintures du XVe siècle.

Découvertes récentes

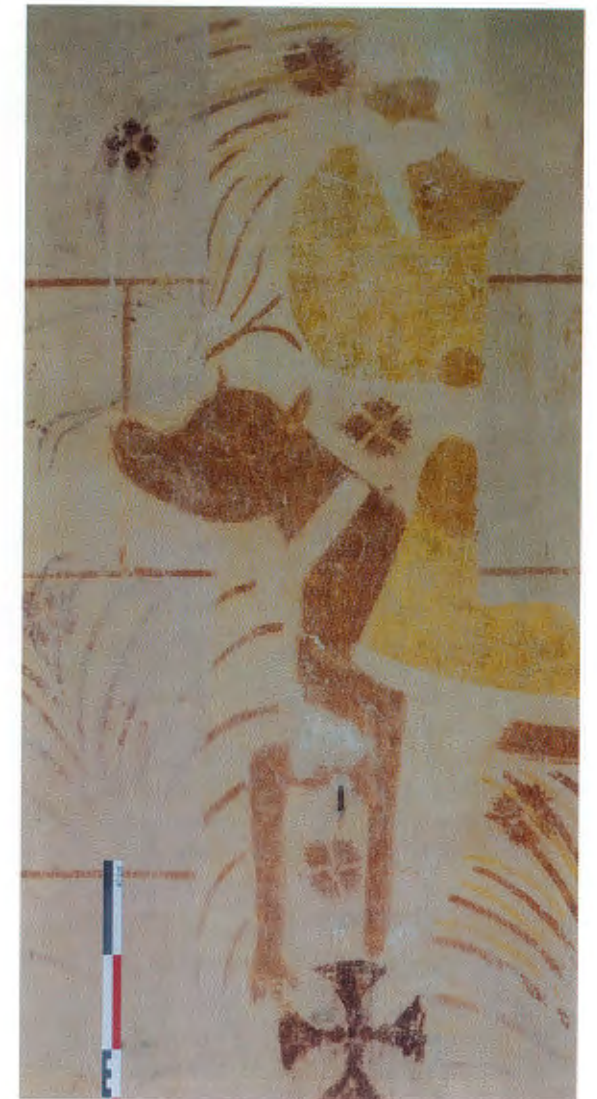
Les sondages réalisés en 2009, sur les murs sud, ouest et nord de la nef, révèlent des éléments de décor peint (fig. 3-5). Également, sur ces mêmes parois, les enduits modernes laissent apparaître par endroits ces mêmes peintures par transparence. Leur analyse vient enrichir les observations des commentateurs du XIXe siècle.

De l'examen sous lumière naturelle et sous lumière rasante, il ressort une stratigraphie simple et ce, pour l'ensemble de la superficie indiquée ci-dessus. Un seul décor fut exécuté, sur un mortier épais et lissé avec soin. De toute évidence, cette peinture fut exécutée à sec. Nous n'avons pas discerné le dessin préparatoire. La gamme chromatique se limite aux ocres, au blanc, au noir et à une couleur difficilement identifiable (noir, gris, bleu ?). À l'exception des traits du visage de l'un des personnages (fig. 8), seuls des aplats ont été conservés. La majorité des détails a disparu, de sorte que la faisabilité et l'utilité d'une analyse stylistique, dans l'état actuel du dégagement, paraissent peu convaincantes. Signalons tout au plus le tracé des silhouettes, qui donne une impression de spontanéité que l'on retrouve dans le dessin rapide et maîtrisé des rinceaux animant le registre historié.



Fig. 8. - Nef, mur nord, sondage 3, Vice (Luxure), détail (P. R., 2009).

Fig. 10. - Nef, mur nord, sondage 5, Vice (Envie ?), (P. R., 2009).



Du point de vue de la composition, le mur nord a révélé plusieurs personnages, au niveau du registre supérieur. Tout d'abord, placé à l'extrémité occidentale et tourné vers l'est, un personnage monstrueux tend son bras devant lui et tire sa langue rouge. Il est brun, aux cornes rouges et aux pattes griffues. Devant lui, à une trentaine de centimètres, figure un réseau irrégulier de traits rouges ondulés (fig. 6). À environ 4 m de ce personnage, se tient une femme à la longue chevelure blonde (fig. 7). Il s'agit de la première cavalière du relevé de Durand. Un mètre plus à droite, un personnage monstrueux jaune, aux poils et à la langue rouges, semble attaquer un groupe placé devant lui (fig. 9). Ce monstre est tourné vers l'ouest. Le groupe victime est composé d'une monture, dont l'espèce n'est pas définissable dans l'état actuel du dégagement, de couleur

brun-orangé et d'un très probable cavalier, non dégagé. Ce groupe correspond au second cavalier du relevé de Durand. Plus loin, à environ 1,65 m, figure un personnage en habit jaune dont la tête n'est pas visible (fig. 10 et 11). Il semble, de sa main droite, porter quelque chose à son visage. Il s'agit du quatrième personnage du relevé de Durand. Environ 1,30 m plus loin, un personnage monstrueux jaune, tirant une langue rouge, paraît attaquer un personnage placé devant lui (fig. 12). Ce dernier est en habit rouge au col blanc et semble être représenté de face (on aperçoit seulement une partie de son buste) A en juger par sa courte chevelure, il s'agit d'un homme. L'attaque se déroule d'est en ouest. L'ensemble des figures décrites se détache d'un fond clair animé de longues herbes ondulées, jaunes et rouges, et ponctué de fleurs rouges semblables à des chardons.



Fig. 9. -Nef, mur nord, sondage 4,
Vice (Colère ?),
(P. R., 2009).

Sur la portion nord du mur occidental, à environ 2 m de haut, apparaissent des tracés rouges ondulés et irréguliers, semblables à des flammes. Signalons aussi, à la même hauteur, une fleur de lys rouge (fig. 14). Il s'agit là du même motif que celui observé par Ch. Durand sur le mur sud, à savoir l'extrémité d'une croix que l'on peut sans trop s'avancer qualifier de croix de consécration.

Sur le mur sud, enfin, la succession de bandes verticales alternativement jaunes, rouges et grisâtres indique que la draperie feinte du mur nord se poursuivait au sud sur une hauteur d'environ 2 m (fig. 13), comme le montrait déjà le relevé de Durand. Au-dessus, dans la portion orientale de la

paroi et en regard des deux derniers groupes de la paroi nord décrits plus haut, se trouve un personnage vraisemblablement féminin tourné vers l'est et tenant une roue de couleur brune ; il s'agit de l'élément succinctement relevé par Durand, à droite du cadre rouge. Une tresse brune pend de la roue. La figure est vêtue d'un long manteau ou d'une robe claire. À sa droite, on retrouve le grand cadre rouge dont on ne voit plus à ce jour que les rinceaux feuillagés et le liseré rouges. Une bande ocre jaune oblique, peut-être deux, relie ce cadre à la figure féminine toute proche (fig. 15). Une grande croix rouge apparaît où Durand l'avait signalée, aujourd'hui sous la statue de la Vierge. Enfin, l'inscription relevée par Durand et Méran apparaît par endroits (fig. 13).



Fig. 11. - Nef, mur nord, sondage 5,
Vice (Envie ?), détail,
(P. R., 2009).

Fig. 12. - Nef, mur nord, sondage 6,
Vice (Paresse ?), détail,
(P. R., 2009).



Thème iconographique

Le mur nord reçoit un décor comprenant au moins six groupes figurés. Cinq d'entre eux se dirigent vers un sixième personnage, dans un cortège allant de l'est vers l'ouest (de droite à gauche pour le spectateur). Chaque groupe du cortège est composé d'un personnage aux attitudes, au sexe, au costume et à la monture différenciés et d'un personnage monstrueux attaquant celui-ci dans le dos. Le sixième sujet est un personnage monstrueux, vraisemblablement entouré de flammes, tourné vers cette « singulière chevauchée »¹³ et tendant un bras vers elle.

Compte tenu de ces éléments et en gardant à l'esprit que nous ne connaissons des peintures de Lafosse que des fragments d'un décor plus vaste, il ne nous paraît plus envi-

sageable de penser que les peintures du mur nord aient jamais représenté la Fuite en Egypte¹⁴, ni aucune scène dans laquelle aurait figuré une Vierge à l'Enfant. Il est plus vraisemblable¹⁵ qu'il s'agisse d'une représentation d'une Cavalcade des péchés

13. A.D.Gir. 156 T 2 A, lettre de Charles Durand au Président de la Commission des monuments historiques du département de la Gironde du 4 janvier 1850

14. *Compte-rendu des Travaux de la Commission des Monuments et Documents Historiques et des Bâtiments civils du département de la Gironde pendant l'année 1849-50*. Paris, Librairie archéologique de Victor Didron, 1851, p. 8.

15. C'est ce que nous déduisons de nos recherches. A posteriori, nous avons aussi trouvé deux références bibliographiques où figure la même proposition : Paul Roudié, *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*. t. 1, Bordeaux, SOBODI, 1975, p. 422 et Jean-Pierre Suau, Michelle Gaborit, *Peintures murales des églises de la Grande-Lande*. Bordeaux, éditions Confluences, 1998, p. 91.



Fig. 13. - Nef, mur nord, draperie feinte, détail, (P. R., 2009).

mortels¹⁶, formule iconographique médiévale du septénaire des vices¹⁷. La comparaison avec d'autres sites aquitains tels que l'église Notre-Dame de Fontet¹⁸ en Lot-et-Garonne ou de Saint-Michel de Vieux-Lugo¹⁹ dans le sud de la Gironde, nous conforte dans cette idée.

Ce thème iconographique représente symboliquement les sept vices capitaux par une suite de personnages mettant en acte les péchés qui découlent de ces vices²⁰. A partir du XIII^e siècle et jusqu'à la fin du XV^e siècle ou au début du siècle suivant, il fut interprété d'abord dans la littérature, puis dans l'iconographie, par une série de sept personnages se suivant dans un ordre plus ou moins stable, chevauchant chacun un animal différencié et présentant des attributs et des attitudes propres à chacun des péchés mis en cause. A la fin du Moyen Age, dans la peinture murale du sud de la France, un motif récurrent²¹ complète ce modèle : sept démons attaquent chacun une allégorie des vices, tandis qu'un huitième conduit le cortège vers la gueule de l'Enfer. Outre ces caractéristiques, les peintures de Lafosse présentent quelques particularités qui enrichissent le thème.

16. Mireille Vincent-Cassy, Un modèle français : les cavalcades des sept péchés capitaux dans les églises rurales de la fin du XV^e siècle. *Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age, Colloque international, C.N.R.S., Université de Rennes II – Haute-Bretagne, 2-6 mai 1983, vol. III, Fabrication et consommation de l'œuvre*, Xavier Barral i Altet dir., Paris, Picard, 1990, p. 463. Entre le XIII^e et le XV^e siècle, on trouve plusieurs appellations pour cette « cavalcade » ou « chevauchée ». Chronologiquement, les sources parlent de « vices capitaux » au XIII^e siècle, de « péchés capitaux » au XIV^e siècle, puis de péchés mortels au XV^e siècle. Ces évolutions sémantiques traduisent des modifications complexes des mentalités que nous ne pouvons détailler ici, mais qui déplacent l'objet de la représentation de la peur de la mort vers un appel à la pénitence et au renoncement au péché.
17. Carla Casagrande et Silvana Vecchio, *Histoire des péchés capitaux au Moyen Âge*, Paris, Aubier, collection historique, 2009, p. 339-385.
18. Karin Fagalde, sous la direction de Michelle Gaborit, *Recensement des peintures murales des édifices religieux en Lot-et-Garonne à la fin du Moyen Âge (XV^e et XVI^e siècles)*, t. 1, Mémoire de D. E. A. d'histoire de l'art, Bordeaux, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, U. F. R. d'histoire, 2003, p. 33-36.
19. Jean-Pierre Suau, Michelle Gaborit, *op.cit.*, p. 165-175.
20. Mireille Vincent-Cassy, Les animaux et les Péchés capitaux : de la symbolique à l'emblématique. *Le monde animal et ses représentations au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècles)*, Actes du XV^e Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public, Toulouse, 25-26 mai 1984, Toulouse, Université de Toulouse – Le Mirail, Travaux de l'Université de Toulouse – Le Mirail, série A, t. 31, 1985, p. 124.
21. Mireille Vincent-Cassy, Un modèle français..., *op.cit.*, p. 465.



Fig. 14. - Nef, mur ouest, sondage 1, flammes (Gueule du Léviathan ?), (P. R., 2009).

Le premier point notable réside dans l'orientation de la marche de la chevauchée. Pour le spectateur, elle va de droite à gauche ou, autrement dit, du bon côté vers le mauvais, d'après une convention iconographique et sociale remontant à l'Antiquité²². Cet élément de composition prend un sens particulier dans un thème aux résonnances eschatologiques ; le cortège se dirige volontairement sur le chemin de la faute. Par ailleurs, l'idée de marche vers le mal, semble être amplifiée ici par le fait que la peinture fut exécutée sur le mur nord de la nef, autrement dit, le mur gauche en entrant dans l'église.

La conjonction de ces deux éléments conduit la Cavalcade à contredire la dynamique axiale de l'édifice²³, en empruntant le chemin inverse à celui qui mène le fidèle vers le Salut.



Fig. 15. - Nef, mur sud, sondage 7, Vertu (Diligence ?), détail, (P. R., 2009).

S'éloignant de l'autel pour aller vers la porte et au-delà vers l'extérieur de l'édifice, elle se déplace vers le lieu privilégié de la manifestation des vices.

22. Jérôme Baschet, *Lieu sacré, lieu d'images : les fresques de Bominaco (Abruzzes, 1263). Thèmes, parcours, fonctions*. Paris / Rome, La Découverte / E. F. R., Images à l'appui, 5, 1991, p. 184-187. Mireille Vincent-Cassy, *id.*, p. 465. Dans un inventaire comprenant quarante décors, l'auteur dénombre au moins seize ensembles présentant cette caractéristique.
23. Jérôme Baschet, *L'iconographie médiévale*. Paris, Gallimard, folio histoire inédit, 161, 2008, p. 77.

Personnages

L'ordre de récitation et le nombre des vices capitaux, encore extrêmement variables au XII^e siècle, se fixèrent au siècle suivant²⁴. En 1215, le vingt-et-unième Canon du Concile de Latran IV²⁵ imposa aux fidèles l'aveu des fautes par la grille des sept vices capitaux, de sorte que la liste dut s'établir précisément et durablement, mais aussi se propager auprès du plus grand nombre. Dans ce contexte, le travail d'Henri de Suse, en 1270, permit de proposer une liste définitive de sept péchés capitaux, désignée par l'acronyme *SALIGIA*²⁶. L'ordre ainsi établi fut, dès lors, généralement respecté, notamment dans la peinture murale, outil privilégié de propagation pédagogique du thème.

Dans les mentalités de la fin du Moyen Âge²⁷, cet ordre répondait à une double logique, interne²⁸ et sociale²⁹ : sensés s'engendrer les uns les autres, les vices se répartissaient dans chacune des couches de la société. Chaque couche de la société était ainsi porteuse d'un vice qui lui était propre³⁰.

La fixation relative de la hiérarchie et la portée didactique du thème induirent rapidement une analogie entre statut social, vice, péché inhérent au vice et attributs matériels et symboliques desdits péchés. Depuis la fin du XIV^e siècle, de telles associations se firent systématiques entre les allégories des péchés et leurs montures, de sorte que ces dernières devinrent rapidement emblématiques des vices correspondants³¹.

Si l'ordre des Vices dans le convoi varie très peu à partir de 1270, certains d'entre eux occupent une place particulièrement immuable. Les trois premiers Vices sont notamment assez fixes dans la position qu'ils occupent au sein de la Cavalcade et ceci est surtout vrai pour l'orgueil et la Luxure. Toutes proportions gardées, les trois Vices suivants sont davantage sujets aux mouvements, en particulier la Colère et l'Envie. Enfin, la Paresse occupe généralement la dernière place.

A Lafosse, la Luxure est ainsi figurée par la femme aux longs cheveux blonds, actuellement en tête du cortège (fig. 2, 14). La main qui repose sur son ventre vient de toute évidence relever sa robe. D'après le relevé de Durand, elle semble également tenir un miroir de sa main droite. Sa monture blanche pourrait être une chèvre ; elle est trop menue pour être un bouc ou plus encore une truie. Le mètre qui sépare la Luxure du personnage qui la suit, suffit pour accueillir le démon qui l'assaille, dont les vestiges sont d'ailleurs visibles sur le relevé de Durand.

Deux personnages, l'Orgueil et l'Avarice, devraient précéder la Luxure. La distance qui sépare la Luxure du premier démon (env. 4 m) est suffisante pour les accueillir. Malheureusement, la niche des fonts baptismaux édifiée par Durand a oblitéré cette partie du récit (fig. 12).

Le Vice suivant la Luxure serait, selon toute logique, la Colère (fig. 2, 18). Cela étant, nous devons noter l'absence de tache de sang sur l'habit ainsi que celle de tout autre attribut. Malgré tout, des trois Vices les plus « mouvants » (Colère, Gourmandise et Envie), la Colère semble être le plus approprié à cette figure.

Puis, une distance d'environ 1,65 m sépare ce dernier Vice du personnage suivant, révélé par les sondages ; cet espace est suffisant pour qu'on ait pu y représenter un autre Vice. Si l'on suit la tradition, la forme relevée ici mais non identifiée par Durand serait la Gourmandise, l'Envie ou éventuellement la Colère. Les vestiges sont trop ténus pour pouvoir avancer plus avant dans l'identification de ce personnage.

Ce dernier est immédiatement suivi par ce qui devrait être l'Envie (fig. 2, 21). La silhouette grêle de sa monture pourrait parfaitement correspondre au lévrier de ce Vice. Toutefois, l'objet qu'il tient près de son visage représente plus vraisemblablement un aliment qu'une bourse et fait de lui la Gourmandise. Il est donc vraisemblable qu'ici l'ordre conventionnel n'ait pas été suivi à la lettre.

Enfin, le dernier Vice est espacé du précédent d'environ 1,32 m. Malheureusement, les sondages nous apprennent peu de choses sur lui. On ne peut que proposer, par convention, qu'il s'agit de la Paresse, vraisemblablement personnifiée par un homme (fig. 26).

L'examen du corpus des Cavalcades³², révèle que les Vices sont souvent liés les uns aux autres par une chaîne tirée par le premier démon. Dans la douzaine de Cavalcades répertoriées dans le Sud-Ouest, cette chaîne relie le plus souvent les montures³³, mais elle peut parfois aussi enserrer le cou des personnages. A Lafosse, la présence de licols fait supposer que les peintures pourraient être fidèles au premier type, à ceci près qu'aucune trace de chaîne n'a été repérée jusqu'ici. Lors

d'un futur dégagement du décor, une attention toute particulière devra être apportée à ce détail qui pourrait être difficile à repérer.

Concernant le mur ouest, les indices sont minces : de simples traits ondulés rouges (fig. 8). On en trouve de semblables devant le démon qui tire le cortège sur le mur nord. Nous l'avons déjà évoqué, il pourrait s'agir de flammes. L'examen du corpus des Cavalcades des péchés capitaux en France, montre qu'une majorité d'entre-elles³⁴ se dirige vers la gueule du Léviathan. Mais, si la présence de cette dernière est récurrente dans ces compositions, elle n'est pas pour autant systématique, de sorte que, sans de plus amples sondages, il pourrait être hasardeux d'affirmer que l'église de Lafosse conserve une de ces gueules de l'Enfer.

Pourtant, nous pensons que cette proposition serait justifiée ici, tant du point de vue de la composition picturale en soi, que dans l'emplacement de celle-ci au sein de l'édifice. Le statut particulier de la porte dans les édifices religieux au Moyen Âge fait de celle-ci un lieu particulièrement pertinent pour accueillir des images aux thèmes iconographiques exprimant l'idée du passage³⁵. Elle sert ainsi, par exemple, d'espace privilégié aux représentations sculptées ou peintes du Jugement dernier³⁶ ou de saint Christophe³⁷. Ces images ornaient le plus souvent la paroi extérieure de la porte, mais pouvaient aussi animer le revers de la façade, à l'instar du Jugement dernier de Sainte-Cécile d'Albi. En tant qu'accès inévitable vers l'Enfer pour les péchés de la Cavalcade, la gueule du Léviathan aurait eu sa place au revers de l'entrée de l'église de Lafosse.

Sur le mur sud, le personnage debout qui tient une roue à droite d'un cadre fleuri et animé de cavaliers, représente vraisemblablement une fileuse (fig. 28-29). La roue mise au jour est, en effet, très probablement un rouet, qu'un personnage féminin serait en train de manier. La tresse brune que nous avons repérée, correspondrait dans ce cas à la laine filée. Le cadre pourrait représenter l'ouvrage (une tapisserie ?) exécuté par cette dernière avec cette laine (fig. 30).

Cette hypothèse n'entre pas en contradiction avec le thème de la Cavalcade des Vices. Si, dans les peintures murales du Sud-Ouest, les Cavalcades sont souvent représentées seules³⁸, il arrive, de manière plus générale, qu'elles soient complétées par leur pendant positif traditionnel³⁹, comme à Saint-Michel de Vieux-Lugo⁴⁰ ou à Saint-Jean-Baptiste de Richet⁴¹ (commune de Pissos, Landes). Ces images vertueuses⁴² figurent alors au-dessus des Vices ou sur le mur leur faisant face, s'opposant à eux par leur localisation et leur hiératisme. Ces illustrations représentent pour le fidèle à la fois l'espoir d'échapper aux vices et les moyens d'y parvenir.

Le fait qu'à Lafosse la fileuse figure sur le mur sud est un premier indice plaçant pour l'identification d'une Vertu. Si les édifices religieux sont animés d'une dualité latérale⁴³ faisant du côté droit depuis l'entrée le lieu privilégié des représentations positives, alors la fileuse pourrait bien représenter un personnage vertueux ou appartenir à un thème iconographique illustrant l'idée du Bien.

Par ailleurs, la dialectique entre ces images symboliques des dispositions morales de l'homme, s'établit traditionnellement sur le rapport d'opposition entre les bons gestes opérés par les Vertus et les anti-gestes des Vices⁴⁴. Notre fileuse est placée face à ce que nous avons considéré comme étant la Paresse. Or, ce vice est souvent associé au paysan ou à sa femme, qui renoncent à s'acquitter de leurs tâches respectives (le travail des champs pour l'un et les activités domestiques pour l'autre), de sorte que la vertu correspondante devrait être représentée par l'une de ces activités. La fileuse est précisément l'une des figures traditionnellement employée au Moyen Âge pour illustrer le travail domestique des femmes, de sorte que celle de Lafosse pourrait illustrer la vertu opposée à la Paresse : la Diligence⁴⁵ ou la Tempérance⁴⁶.

24. Mireille Vincent-Cassy, Les animaux..., *op.cit.*, p. 125-126.

25. Mireille Vincent-Cassy, Un modèle français..., *op.cit.*, p. 463.

26. *Superbia* (Orgueil), *Avaricia* (Avarice), *Luxuria* (Luxure), *Ira* (Colère), *Gula* (Gourmandise), *Invidia* (Envie), *Acedia* (Paresse).

27. Johan Huizinga, *L'automne du Moyen Âge*. Paris, Payot, Le regard de l'histoire, 1977, p. 33-36.

28. Mireille Vincent-Cassy, Un modèle français..., *op.cit.*, p. 467.

29. Mireille Vincent-Cassy, *id.*, p. 468.

30. Carla Casagrande et Silvana Vecchio, *Histoire des péchés...*, *op.cit.*, p. 373.

31. Mireille Vincent-Cassy, Les animaux..., *op.cit.*, pp. 121, 130.

32. Mireille Vincent-Cassy, Un modèle..., *op.cit.*, p. 473-481.

33. Mireille Vincent-Cassy, *id.*, p. 467. Jean-Pierre Suau, Michelle Gaborit, *op.cit.*, p. 171, fig. 49.

34. Mireille Vincent-Cassy, *ibid.*, p. 465 et p. 473-481. L'auteur en répertorie trente-deux sur un corpus comptant quarante décors.

35. Jérôme Baschet, *L'iconographie médiévale*. *op.cit.*, p. 83-84.

36. Nombreux sont les exemples qui ornent les tympans des portails des églises depuis l'époque romane. On pourra se référer à la synthèse suivante : Jérôme Baschet, *Les justices de l'au-delà. Les représentations de l'enfer en France et en Italie (XII^e-XV^e siècles)*. Rome, E. F. R., Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, 279, 1993.

37. Martine Tissier de Mallerais, Du culte de saint Christophe et de son iconographie, en particulier dans les peintures murales du Loir-et-Cher et des départements voisins. *Rencontre avec le Patrimoine religieux, Art Sacré. Cahiers de Rencontre avec le Patrimoine religieux*, 18, 2003, p. 164.

38. Mireille Vincent-Cassy, *id.*, p. 465.

39. Johan Huizinga, *op.cit.*, p. 253-254.

40. Jean-Pierre Suau, Michelle Gaborit, *op.cit.*, p. 172-173.

41. Jean-Pierre Suau, Michelle Gaborit, *id.*, p. 88-89.

42. Plusieurs types de ces images vertueuses sont employées : Vertus, Vertus théologiques et cardinales, Œuvres de Miséricorde, figures hagiographiques pour l'essentiel.

43. Jérôme Baschet, *L'iconographie médiévale*, *op.cit.*, p. 84-85.

44. Mireille Vincent-Cassy, Un modèle..., *op.cit.*, p. 472.

45. Emile Mâle, *L'art religieux de la fin du Moyen Âge en France : étude sur l'iconographie du Moyen Âge et sur ses sources d'inspiration*. Paris, Librairie Armand Colin, 1931, p. 341, fig. 192.

46. Louis Réau, *Iconographie de l'art chrétien, Iconographie de la Bible, Ancien Testament*. t. 1, Paris, P.U.F., 1956, p. 183.

De futurs dégagements pourraient aider à vérifier la présence éventuelle d'autres personnages et l'existence ou non d'un programme sur le reste du mur méridional ⁴⁷.

Ils permettraient également de vérifier les observations de Durand et de Gaston Méran concernant l'inscription figurant sur ce mur : « ...*stricta via que ducit ad paradisum et...* ». En creux, celle-ci confirmerait nos propositions concernant l'identification et les fonctions des images de la Cavalcade des péchés mortels et des Vertus. L'idée d'un chemin conduisant au paradis, portée par cette inscription, rejoindrait, en effet, celle déjà évoquée ici et inspirée des travaux de Jérôme Baschet ⁴⁸, interprétant l'église à la fois comme *locus* et *iter*, c'est-à-dire comme lieu sacré et chemin menant au Salut. Dans cette conception, la nef serait le lieu d'un combat spirituel pour le fidèle dans son pèlerinage vers la plénitude paradisiaque de l'abside. Le fidèle, en traversant la nef, devait se trouver confronté aux images du péché et à l'allusion aux peines infernales sur sa gauche, tandis que, sur sa droite, se présentait à lui un appel à la vertu : d'un côté, le Mal et sa punition, de l'autre, le Bien et l'espoir du Salut.

Proposition de datation

Tout en rappelant que les représentations des Vices chevauchant des montures symboliques étaient déjà présentes dans la littérature du XIII^e siècle, Émile Mâle situe l'apparition du thème de la Cavalcade des Vices, comme type privilégié de représentation picturale des Péchés capitaux, dans le milieu de l'enluminure parisienne de la fin du XIV^e siècle ⁴⁹. Dans la peinture monumentale, vecteur privilégié d'une pédagogie religieuse désormais conquise par le macabre ⁵⁰, le thème se diffusa si bien au cours du XV^e siècle et au début du siècle suivant qu'il devint le seul modèle iconographique de la représentation des Péchés capitaux ⁵¹.

Il se généralisa à cette époque dans les églises françaises des petites paroisses rurales et plus particulièrement dans les régions du sud de la France, au vu des décors connus. Toutefois, on ne doit pas ignorer que si l'on connaît davantage de décors dans les petites églises, c'est peut-être en partie parce qu'ils furent davantage « protégés » que ceux des grands sanctuaires urbains, par la nature même des édifices qui les accueillent, par leur vocation pédagogique ou encore par des pratiques culturelles et culturelles favorables.

Ces images, non dévotionnelles mais pédagogiques, constituent un système de représentation qui semble en adéquation avec des mentalités, des valeurs, et une religiosité matérielle

propres à la société de la fin du Moyen Age ⁵². La perte de la signification de ce système iconographique aura conduit à sa disparition dès le milieu du XVI^e siècle ⁵³. Beaucoup d'ensembles peints durent disparaître dès cette époque dans les centres urbains, mais leur vertu pédagogique put suffire à les voir épargnés un temps dans les édifices ruraux. Pour revenir au décor de Lafosse, tenant compte de ce contexte, nous proposons une première fourchette de datation allant du début du XV^e siècle à celui du XVI^e siècle pour sa réalisation.

Le contexte historique local peut aider à préciser les choses. Sur ce point, nous suivons Mireille Vincent-Cassy, pour qui la diffusion des Cavalcades des péchés mortels en Guyenne, plus particulièrement dans les paroisses rurales, pourrait en partie s'expliquer par le contexte de reconstruction et de reprise en main du territoire et des populations, par le pouvoir royal français au sortir de la guerre de Cent Ans ⁵⁴. Cela nous conduit à proposer une datation postérieure à la domination anglaise dans cette province. Nous envisageons ainsi une fourchette de datation débutant avec la seconde moitié du XV^e siècle. La comparaison avec les décors relevant du même thème dans la région va dans ce sens.

Compte tenu de ces éléments, on peut envisager de dater les peintures de Lafosse au plus tôt dans la seconde moitié du XV^e siècle et, au plus tard, dans les premières années du XVI^e. Pour le moment, les costumes ne permettent pas de préciser davantage la datation. Tout au plus, les vêtements amples, qui descendent jusqu'aux genoux pour les hommes ainsi et que les coiffes nous confortent-ils dans notre idée ⁵⁵.

47. Louis Réau, *id.*, p. 175-184. Il est probable que les vertus théologiques et cardinales constituent les sept Vertus opposées ici aux sept Péchés capitaux.

48. Jérôme Baschet, *L'iconographie médiévale*, *op. cit.*, p. 77.

49. Émile Mâle, *op. cit.*, p. 332. L'auteur reconnaît dans le Ms Fr 400 de la BNF, « la plus ancienne œuvre d'art consacrée aux sept Péchés capitaux ».

50. Dominique Rigaux, *Peintures murales : un chantier ouvert. Art et société en France au XV^e siècle*, Christiane Prigent dir., Paris, Maisonneuve & Larose, 1999, p. 373.

51. Mireille Vincent-Cassy, *Un modèle...*, *op. cit.*, p. 461.

52. Mireille Vincent-Cassy, *id.*, p. 472.

53. Mireille Vincent-Cassy, *ibid.*, p. 461.

54. Mireille Vincent-Cassy, *ibid.*, p. 471.

55. Viviane Aubry, *Costumes : sculptures de l'éphémère (1340-1670)*. Paris, REMPART / Desclée de Brouwer, Patrimoine vivant, 1998, p. 23-43.

Conclusion

La richesse de la documentation du XIX^e siècle concernant les peintures de la nef de l'église Saint-Sulpice de Lafosse permet de mieux comprendre cet ensemble partiellement dégagé, dont nous avons pu approcher de façon assez sûre l'iconographie et la datation. Le mur nord reçoit très certainement une Cavalcade des Péchés mortels, qui se poursuit sur la partie septentrionale du mur ouest. Le mur sud semble porter une série de Vertus. L'étude stylistique étant peu probante, à ce niveau de mise au jour, nous avons établi la contemporanéité des peintures des différentes parois sur l'analogie de la composition générale du décor de chaque mur : deux registres dont le premier est occupé par une draperie feinte et dont le second est habité par les représentations des Vices et des Vertus.

Le contexte historique local et l'histoire de la diffusion du modèle iconographique de la Cavalcade des Péchés mortels en France permettent de proposer de situer l'exécution de cet ensemble dans la seconde moitié du XV^e siècle ou dans les premières années du siècle suivant. Les peintures de Lafosse témoignent ainsi d'un contexte de création fortement inspiré par les questionnements eschatologiques de la société, par les préoccupations d'une Eglise soucieuse du sacrement de la confession et par un pouvoir politique pressé de restaurer son pouvoir et l'économie d'une province sortie exsangue de la Guerre de Cent Ans. Elles viennent finalement enrichir un corpus d'une douzaine de Cavalcades des Péchés mortels, exécutées dans le Sud-Ouest à cette époque dans des petites églises de paroisses rurales.

Le probable dégagement des parties encore sous enduits paraît souhaitable dans la mesure où il paraît pouvoir s'accompagner d'une politique de conservation et de valorisation souhaitée par la commune. Par ailleurs, chose rare, nous connaissons parfaitement l'emplacement de certains éléments actuellement sous enduits, grâce aux relevés de Charles Durand.

Ce dégagement, s'il avait lieu, pourrait permettre de compléter l'approche stylistique des peintures, de vérifier certaines propositions d'ordre iconographique et de compléter notre connaissance de la composition. Les couches picturales protégées par les enduits anciens, possèdent-elles des rehauts colorés ? L'ordre de présentation des Vices suivi à Lafosse correspond-il à celui qui fut fixé par Henri de Suse ? L'image de Lafosse a-t-elle conservé une gueule de l'Enfer et qu'en est-il de la chaîne qui pourrait relier les Vices les uns aux autres ? Quelles Vertus sont éventuellement représentées sur le mur sud ? Existe-t-il, au nord, une inscription qui ferait le pendant à celle observée au sud ? Les deux registres identifiés sont-ils complétés par d'autres éléments figurés ou ornementaux ? Mais, plus encore, le dégagement des peintures autoriserait une connaissance plus poussée de l'histoire de l'église Saint-Sulpice de Lafosse, nouvellement classée parmi les Monuments historiques, et de celle de la société rurale du Blayais à la fin du Moyen Age.

Une fois n'est pas coutume, notre étude a pu se dérouler avant que ne soient entamés les travaux de restauration. Nous espérons que les résultats obtenus apporteront un nouvel éclairage sur cette église et qu'ils aideront dans leur travail les acteurs de la prochaine campagne de restauration. S'il est devenu fréquent d'entendre qu'une restauration architecturale ne serait que structurelle et ne nécessiterait pas une compréhension sinon globale du moins large de l'édifice, nous pensons que certains exemples illustrent précisément le contraire.

Sources

A.D.Gir.

- G 645, Visite archiépiscopale du 8 mai 1669
 2 O 2022, Lettre de Charles Durand à la Commission des monuments historiques du 10 mars 1850
 162 T 5 F15, Microfilm 2 MI NC 331, Album de la Commission des monuments historiques
 156 T 2 A :
 Lettre de Charles Durand au Président de la Commission des monuments historiques du département de la Gironde du 4 janvier 1850
 Lettre du curé de Berson au grand vicaire du 12 janvier 1850

A.M.Bx

- Léo Drouyn, Notes archéologiques, t. 46, n° 56.
 D.R.A.C. Aquitaine
 Dossier de protection du C. R. M. H.

Bibliographie

- Aubry, Viviane, *Costumes: sculptures de l'éphémère (1340-1670)*. Paris, REMPART / Desclée de Brouwer, Patrimoine vivant, 1998.
- Baschet, Jérôme, *Lieu sacré, lieu d'images: les fresques de Bominaco (Abruzzes, 1263). Thèmes, parcours, fonctions*. Paris / Rome, La Découverte / E. F. R., Images à l'appui, 5, 1991.
- Baschet, Jérôme, *Les justices de l'au-delà. Les représentations de l'enfer en France et en Italie (XIIe-XVe siècle)*. Rome, E. F. R., Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, 279, 1993.
- Baschet, Jérôme, *L'iconographie médiévale*. Paris, Gallimard, folio histoire inédit, 161, 2008.
- Casagrande, Carla et Vecchio, Silvana, *Histoire des péchés capitaux au Moyen Age*. Paris, Aubier, collection historique, 2009.
- Compte-rendu des Travaux de la Commission des Monuments et Documents Historiques et des Bâtiments civils du département de la Gironde pendant l'année 1849-50*. Paris, Librairie archéologique de Victor Didron, 1851, p. 8.
- Fagalde, Karin, sous la direction de Gaborit, Michelle, *Recensement des peintures murales des édifices religieux en Lot-et-Garonne à la fin du Moyen Age (XVe et XVIe siècles)*. 2 vol., Mémoire de D. E. A. d'histoire de l'art, Bordeaux, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, U.F.R. d'histoire, 2003.
- Huizinga, Johan, *L'automne du Moyen Age*. Paris, Payot, Le regard de l'histoire, 1977.
- Lantourne, abbé G., *L'église de Lafosse: un petit monument de grande classe*. Société Archéologique de Bordeaux, t. III, 1936, p. 31-32.
- Mâle, Émile, *L'art religieux de la fin du Moyen Âge en France: étude sur l'iconographie du Moyen Âge et sur ses sources d'inspiration*. Paris, Librairie Armand Colin, 1931.
- Mesuret, Robert, *Les peintures murales du Sud-Ouest de la France du XIe au XVIe siècle. Languedoc, Catalogne septentrionale, Guienne, Gascogne, Comté de Foix*. Paris, éditions A. & J. Picard & Cie, 1967.
- Réau, Louis, *Iconographie de l'art chrétien, Iconographie de la Bible, Ancien Testament*. 6 t., Paris, P. U. F., 1956.
- Rigaux, Dominique, *Peintures murales: un chantier ouvert. Art et société en France au XVe siècle*, Christiane Prigent dir., Paris, Maisonneuve & Larose, 1999, p. 360-375.
- Roudié, Paul, *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*. 2 t., Bordeaux, SOBODI, 1975.
- Suau, Jean-Pierre et Gaborit, Michelle, *Peintures murales des églises de la Grande-Lande*. Bordeaux, éditions Confluences, 1998.
- Tissier de Mallerais, Martine, *Du culte de saint Christophe et de son iconographie, en particulier dans les peintures murales du Loir-et-Cher et des départements voisins. Rencontre avec le Patrimoine religieux, Art Sacré. Cahiers de Rencontre avec le Patrimoine religieux*, 18, 2003, p. 147-175.
- Villiet, Joseph, *Essai sur l'histoire de la peinture murale. Recueil des Actes de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 25e année, p. 223.
- Vincent-Cassy, Mireille, *Les animaux et les Péchés capitaux: de la symbolique à l'emblématique. Le monde animal et ses représentations au Moyen Age (XIe-XVe siècles), Actes du XVème Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public, Toulouse, 25-26 mai 1984, Toulouse, Université de Toulouse - Le Mirail, Travaux de l'Université de Toulouse - Le Mirail, série A, t. 31, 1985, p. 121-131.*
- Vincent-Cassy, Mireille, *Un modèle français: les cavalcades des sept péchés capitaux dans les églises rurales de la fin du XVe siècle. Artistes, artisans et production artistique au Moyen Âge, Colloque international, C.N.R.S., Université de Rennes II - Haute-Bretagne, 2-6 mai 1983, vol. III, Fabrication et consommation de l'œuvre, Xavier BARRAL i ALTET dir., Paris, Picard, 1990, p. 461-487.*
- Viollet-Le-Duc, Eugène-Emmanuel, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*. 10 t., Paris, Veuve A. Morel & Cie Editeurs, 1875.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CIII, année 2012, p. 79-95

Du Grand Séminaire à la Grande Poste de Bordeaux Trois siècles d'histoires girondines

Jean-Claude Fauveau

Un brillant chanoine

La ville de Bordeaux a longtemps souffert d'un déficit de séminaires. Jusqu'à la Révolution, elle n'a disposé que de trois établissements, ce qui était peu pour une ville de cette taille et le nombre de paroisses et de congrégations qui quadrillaient les différents quartiers. Le premier établissement a été le Collège Saint-Raphaël que l'illustre archevêque Pey Berland¹ a créé en 1442 dans la paroisse Saint-Paul. Mgr Antoine Prévost de Sansac² va le transformer en séminaire, en 1583. Le deuxième est le Séminaire irlandais institué en 1603 par le cardinal François d'Escoubleau de Sourdis³ pour accueillir les nombreux Irlandais contraints de s'expatrier en Europe après le schisme créé par Henri VIII au XVIe siècle et la création de l'Église anglicane. L'archevêque leur affecte l'église Saint-Eutrope⁴ située à l'est de la place Pey-Berland ainsi que des immeubles rue du Hâ. Quant au troisième, celui de la Congrégation des prêtres du clergé, il est fondé en 1636 par Jean de Fonteneil, chanoine du chapitre collégial de Saint-Seurin puis de Saint-André, curé de Saint-Siméon. Les Lazaristes qui en prendront la direction en 1682 le transfèrent rue du Palais Gallien en 1747.

Jean (Joannes) de Fonteneil, né vers 1606 connaît une carrière ecclésiastique rapide. A peine admis dans le clergé en 1622 il reçoit les chapellenies de la Recluse et de Bethléem dans l'église séculière Saint-Seurin-lès-Bordeaux. Nous sommes alors sous le « règne » de François d'Escoubleau de Sourdis, le cousin germain de la célèbre Poitevine Gabrielle d'Estrées. Le jeune archevêque de Bordeaux mène son diocèse à la baguette et fait appliquer, avec parfois beaucoup de vigueur, la discipline et le respect strict des règles ecclésiastiques.

Le frère de François, Henri de Sourdis⁵, amiral malchanceux de la flotte de Louis XIII et néanmoins archevêque de Bordeaux en 1629, confère à Jean de Fonteneil le diaconat en 1630 à Saint-André et l'ordonne prêtre l'année suivante. En 1639 il est nommé vicaire général archiépiscopal particulier de

* Qu'il me soit permis de remercier Mme Lacoue-Labarthe pour les informations et conseils qu'elle m'a donnés pour cette étude.

- 1375-1458.
- 1506-1591.
- 1574-1628.
- Ancienne Notre-Dame de la Place.
- 1593-1645.

l'archevêque Sourdis qui l'apprécie beaucoup. Il sera ensuite vicaire perpétuel de l'église paroissiale de Sainte-Colombe à Bordeaux avant de permuter son poste en 1640 avec le titulaire de Saint-Siméon, l'une des plus anciennes églises paroissiales de la ville. L'Église primitive a été construite au VI^e siècle, du temps de l'évêque Léonce II⁶, comme Saint-Chrystoly, Saint-Projet, Saint-Maixent, Saint-Étienne ou Saint-Martin. Saint-Siméon a été reconstruite, sans doute au XIV^e et réaménagée au XVI^e.

Jean de Fonteneil fonde un nouveau séminaire en 1636 avec le soutien du futur saint Vincent de Paul. Celui-ci s'est intéressé tôt à Bordeaux, et l'on pense qu'il a rencontré Jean de Fonteneil en 1625. Le jeune chanoine bordelais est très attiré par l'établissement nouveau fondé à Paris par celui-ci. Jean va faire un voyage à Paris⁷ où il rencontre le fondateur de la Congrégation des prêtres de la mission appelée aussi les Lazaristes. Dès lors il entreprend d'établir un établissement semblable à Bordeaux. Ce qu'il fait dès 1636. L'archevêque Henri de Sourdis approuve solennellement le nouvel institut dénommé Congrégation des prêtres du clergé. Peu après, en 1649, le nouvel archevêque de Bordeaux, Monseigneur Henry de Béthune, en fait de même. Tout comme Louis XIV qui lui donne des lettres patentes en décembre 1650.

Installation à Saint-Siméon

Jean de Fontaneil a installé au début sa petite communauté dans la maison presbytérale qu'il occupe dans le faubourg Saint-Seurin puis, quand celle-ci devient trop petite, dans le presbytère de l'église Saint-Siméon, situé au centre de la vieille ville. Mais, devant le développement rapide de celle-ci, il doit impérativement chercher de nouveaux bâtiments plus spacieux. Il les trouve d'abord dans une maison voisine, l'hôtel ou maison noble des Monadey appartenant à Louis de Saint-Martin, avocat au Parlement de Bordeaux dont les affaires périclitent. En 1651, Jean de Fonteneil achète, de ses propres deniers (18 000 livres), cette maison située dans la rue de Saint-Siméon près de la rue du Petit-Cancéra et de celle de Trompille et y installe le premier séminaire de la congrégation des Prêtres du Clergé. En 1667, l'établissement devient le Grand Séminaire de Bordeaux et rencontre un grand succès. Il faut alors ajouter quelques bâtiments à ceux de la rue Monadey pour loger les séminaristes, car les locaux deviennent rapidement trop exigus. Cela ne durera pas longtemps. En 1679, la Congrégation des prêtres du clergé végète depuis quelque temps et quand Jean de Fonteneil décède, le 2 mars 1679 rue du Petit-Cancéra, il n'y a plus la même discipline ni le même élan dans le séminaire. C'est pourquoi le nouvel archevêque de la capitale de l'Aquitaine depuis 1680, Mgr Louis d'Anglure de Bourlemont⁸,

procède à la réunion, en octobre 1682, de la Congrégation des prêtres du clergé avec les Lazaristes de saint Vincent de Paul qui en prennent la direction.

Après avoir redonné immédiatement de l'élan au nouveau séminaire, plusieurs supérieurs dynamiques de cet ordre vont se succéder à la tête de l'établissement, de telle sorte que celui-ci va vite se retrouver à l'étroit dans les locaux du Petit-Cancéra. Mgr Armand-Bazin de Bezons⁹ qui succède à Mgr d'Anglure de Bourlemont en 1698 suit avec attention leurs efforts pour fournir des prêtres de bon niveau au diocèse et en priorité aux dix paroisses que compte Bordeaux à cette époque.

Les besoins sont immenses

Au début du XVIII^e siècle, les couvents et institutions religieuses bordelaises accueillent plus de 1 200 religieux ou religieuses, se répartissant ainsi : 50 chanoines, 245 prêtres, 337 moines rentés, 200 moines sans rente et 397 religieuses.

C'est le père Claude Michel, le supérieur lazariste du Grand Séminaire, qui achète en 1722 un grand terrain de 5000 m², à la Croix de l'Épine, à l'angle des rues Judaïque et Palais-Gallien pour y transférer son établissement.

Cet emplacement a été occupé depuis des temps très anciens par quelques habitations gallo-romaines. C'est ce que précise la Revue archéologique de Bordeaux¹⁰, dans son compte-rendu des fouilles entreprises avant la rénovation du site du Grand Séminaire. Côté rue du Palais Gallien, les fouilles entreprises en 2004/2005, avant la rénovation, ont révélé : « le plan d'une habitation qui s'organise ensuite selon un ordre en péristyle, correspondant à une riche demeure. Une citerne à eau est maçonnée sur deux mètres de profondeur dans une excavation creusée dans l'argile pléistocène à l'ouest du bâtiment... une partie des sols étaient probablement recouverts de mosaïques... la demeure était vraisemblablement dotée d'un système de chauffage... ». Cette demeure aurait été habitée entre le I^{er} et le III^e siècle après J.-C. Un autre vestige est trouvé un peu plus loin : « un bâtiment avec portiques au nord a été mis au jour sur une surface de 50 m²... La probabilité d'une cour hémisphérique à portiques d'une riche demeure est suggérée, celle d'un sanctuaire l'est aussi. Le site a probablement été occupé

6. Vers 542-566.
7. Vers 1635.
8. 1618-1697.
9. 1654-1719.
10. Année 2006.

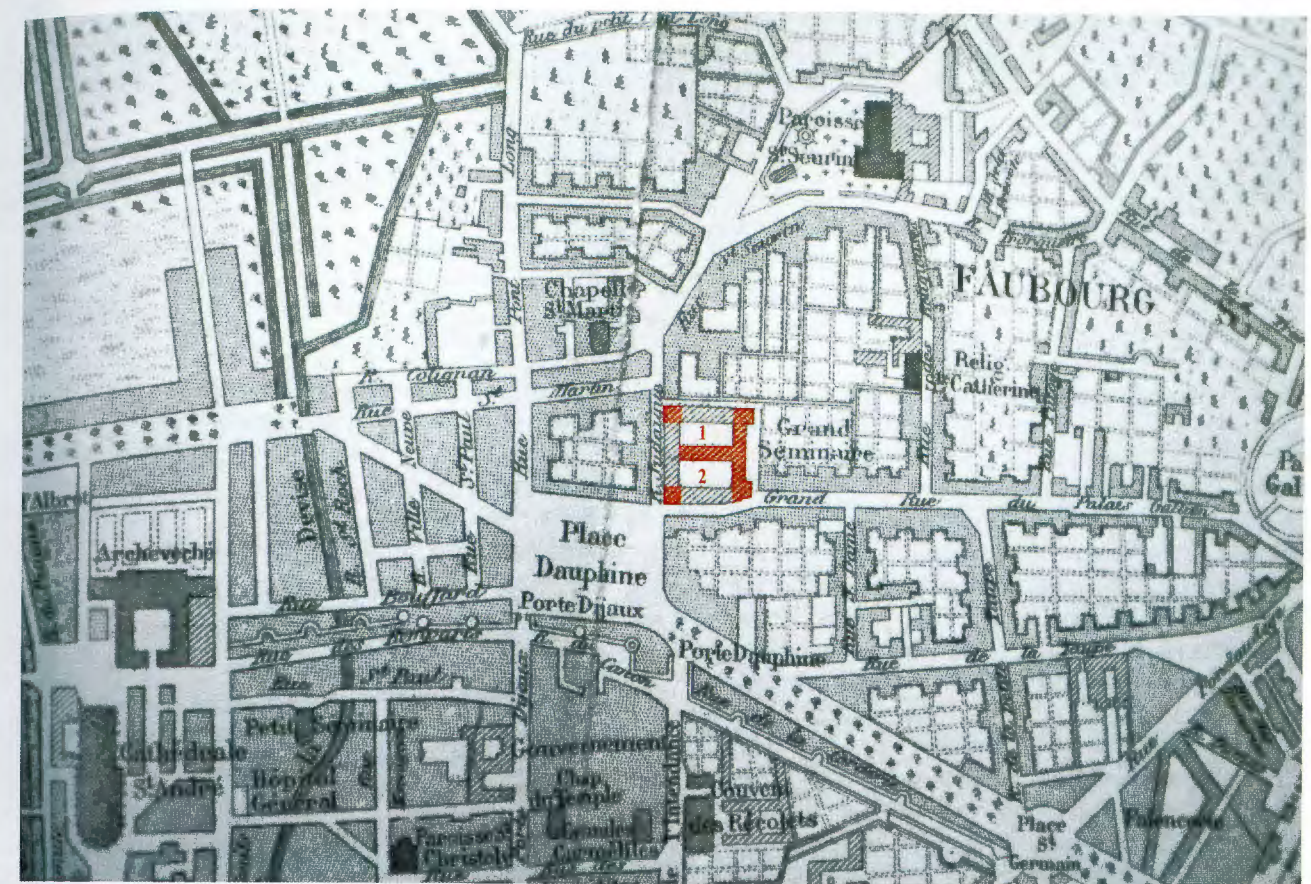


Fig. 1. - Le Grand Séminaire, dit aussi des Ordinand, a été construit entre 1722 et 1747 à l'angle des rues Judaïque et du Palais-Gallien. A l'ouverture de l'institution, il a une forme en « T » orientée nord-sud.

1- entrée
2- cours d'honneur

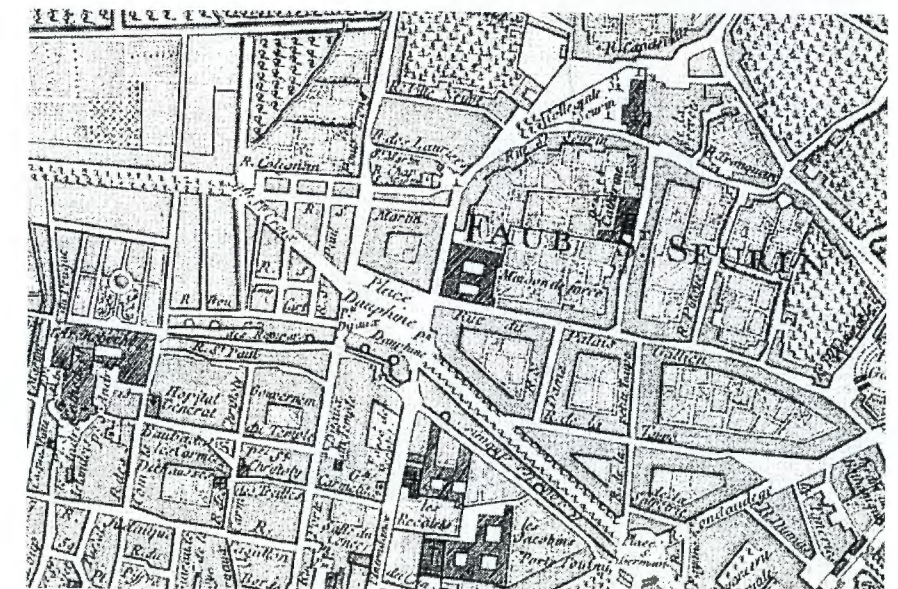


Fig. 2. - Sur les plans de Bordeaux, le grand séminaire est représenté dès 1733 avec tous ses éléments y compris l'aile orientale qui ne sera élevée qu'aux environs de 1770. Plans de la ville de Bordeaux Jean de Lattre 1733.

durant le 1^{er} siècle après J.-C et ne présente pas d'occupations antiques postérieures... ». Des fouilles entreprises à la même époque, sur le site du futur auditorium, de l'autre côté de la rue du Palais-Gallien, montrent la présence dans les siècles qui suivent d'une rue occupée par des artisans.

L'emplacement est remarquable et occupé depuis des temps très anciens par différents établissements religieux ou hospitaliers. Ainsi, au coin de la rue du Palais-Gallien il y a eu une antique chapelle. Selon Cirot de La Ville, la chapelle Saint-Ladre (ou Saint-Lazare), dite aussi de la *Recluse Saint-Ladre*, est fort ancienne puisque construite au IX^e siècle. Sans doute créée non loin des murs de la ville, au moment où l'on transporte les reliques du saint, de Marseille à Autun. Plus tard, d'après Louis Desgraves, il y eut là l'Hôpital Saint-Lazare, fondé au XIII^e pour accueillir les lépreux et qui disparaît à la fin du XV^e. Le souvenir de cet établissement est encore rappelé de nos jours par une modeste impasse portant ce nom. La chapelle de la *Recluse Saint-Ladre* sera détruite, elle, également au XV^e siècle, sans doute par le vieux comte anglais John Talbot (surnommé par les Bordelais le roi Talbot) quand il démolit tout ou partie de ce quartier avant d'entrer dans Bordeaux avec sa soldatesque en 1452. A 70 ans, il est chargé par Henri VI d'Angleterre de reprendre la Guyenne. Cela ne lui portera pas chance, car, peu après, il y perdra la vie. L'antique chapelle sera alors remplacée par un petit reposoir avec une statue d'une madone que l'on a appelé *La Croix de l'Épine* et qui existe encore au moment de la construction du séminaire au début du XVIII^e siècle.

Les chapelles ne manquent pas alors dans la partie haute de la rue Judaïque. N'oublions pas que la rue Judaïque qui démarre ici est sur la route des pèlerins de Compostelle. Plus bas, on trouve ainsi une vénérable église, la chapelle Saint-Martin du Mont-Judaïque

Au coin des rues Judaïque et Palais-Gallien

Le nouveau séminaire apparaît très tôt sur les plans de la ville de Bordeaux établis à cette époque. En effet on le trouve déjà sur le plan « dit de Lattre » de 1733, sous la forme d'un énorme bâtiment en forme de « B » majuscule avec tous ses éléments et l'aile orientale, qui ne sera construite que dans les années 1770. Cette représentation avec l'indication « Grand Séminaire » restera la même sur les plans suivants :

- Le plan de la ville et faubourgs de Bordeaux établi par Jean Lattre de 1747 (fig. 1) de 1760 et sur celui de Jacques-Nicolas Bellin¹¹

- Le plan de la ville de Bordeaux de Nicolas Chalmandrier de 1773 (fig. 2). Ce plan présente la particularité suivante :

la mention *Grand Séminaire* a disparu et a été remplacée par *maison de force*. Or le bâtiment abritera le Grand Séminaire jusqu'à la Révolution où il devient un moment une prison en 1792/93.

- Le plan géométral de la ville et faubourg de Bordeaux réalisé à Londres en 1776 rétablit la situation. Même forme, mais rendu au *Grand Séminaire*.

- On le retrouvera ensuite sur le plan géométral de 1783, celui de 1787 de Jean Lattre et Chalmandrier qui reprend les erreurs de celui de 1773 (*Maison de force* au lieu de *Grand Séminaire*), et un autre de 1787.

Ainsi, pendant pratiquement tout le XVIII^e siècle, le séminaire de la Mission des pères lazaristes apparaîtra sous la même forme, celle qu'il aura seulement à partir des années 1770 quand il disposera de toutes ses annexes. Le plan de Bordeaux réalisé en l'an XIII (1805) le présente sous l'appellation d'Hôtel de la Moneye (fig. 3), ce qu'il est devenu en 1800.

Un imposant bâtiment

La taille de l'établissement est importante. Les pères lazaristes veulent, en effet, un séminaire qui puisse leur permettre de recevoir les nombreux séminaristes qu'ils veulent former. De fait, il est plutôt impressionnant même si son style n'est pas sans attirer quelques critiques.

Dans ses *annales bordelaises* de 1797, Bernadau porte en effet un jugement sévère sur le bâtiment qui : « a été bâti sur les dessins et sous la conduite d'un frère lazariste (anonyme) qui n'a guère fait preuve de talent dans cette construction »... « L'escalier principal n'est pas sans mériter quelques éloges quoiqu'il paraisse comme écrasé par ses voûtes surbaissées. Les diverses pièces de l'intérieur, autant du moins qu'on puisse en juger après les nombreuses dégradations et démolitions qu'elles ont subies, étaient assez bien disposées et proportionnées, propres en un mot, à loger convenablement les hôtes qui devaient y habiter ». Heureusement d'autres mémorialistes comme l'abbé Jean Baurein porteront un jugement plus favorable. L'abbé note, à ce propos dans ses *Variétés bordelaises* : « Le séminaire de la Mission qui est auprès et à la suite¹², ne contribue pas pour peu à l'embellissement de ce faubourg ».

Si les travaux ont trainé, le bâtiment a, quand même, été inauguré, en partie, en 1739 comme l'indiquait l'inscription au fronton de la façade : « *Congregatio Missionis 1739* »

11. Vers 1764.

12. Note du rédacteur : de la place Dauphine.

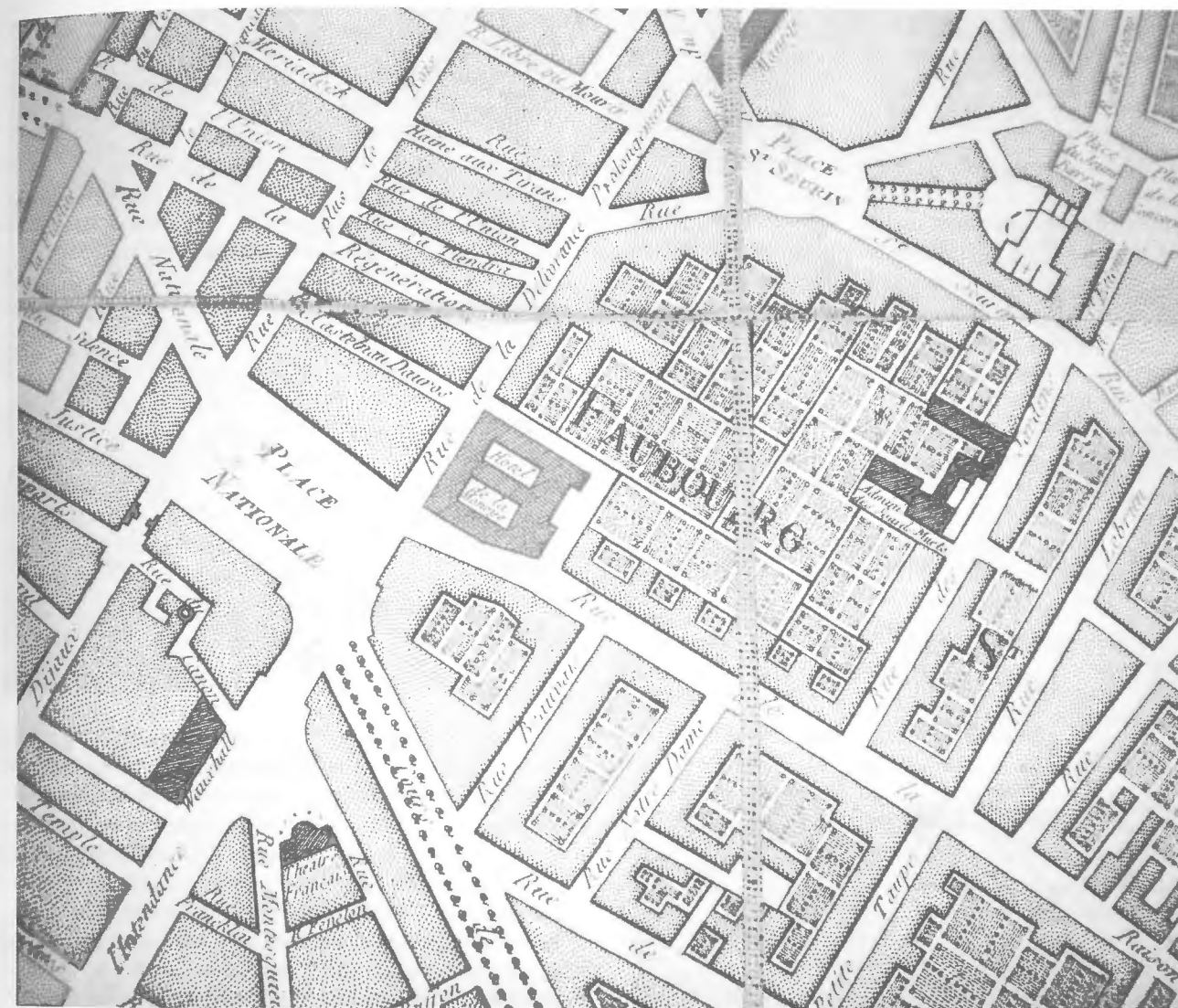


Fig. 3. - Représentation identique de « l'Hôtel de la Moneye » sur un plan daté de l'an VIII (1805). Doc. J.C. Fauveau.

encore visible, paraît-il en 1922. Tout ne devait pas, pourtant, être complètement au point en 1739 puisque les Lazaristes ne vont s'y installer que vers 1747, alors que les bâtiments ne sont pourtant pas encore totalement achevés.

Le séminaire d'origine est en forme de T, conçu sur le plan d'une église, avec une nef gigantesque et un transept formé de deux ailes terminées par deux gros édifices carrés, des tours qui reçoivent les escaliers qui donnent accès aux étages. Il n'y a pas de chœur. La « nef » orientée nord-sud semble avoir été occupée par les services communs de l'établissement : superbe entrée avec un escalier somptueux, contiguë à une grande pièce voûtée qui accueille le grand réfectoire des séminaristes. L'es-

calier conduit aux étages occupés par les dirigeants lazaristes et probablement à d'autres salles de cours. Le bâtiment donne sur une grande cour rectangulaire desservie par un passage voûté donnant rue Judaïque.

L'imposante bâtisse du fond, le transept avec ses deux ailes, orienté est-ouest est, elle réservée au rez-de-chaussée au logement du portier, à une chapelle, plus que modeste pour un établissement de cet ordre et aux réserves de produits alimentaires. Les chambres des séminaristes sont dans les étages. L'ensemble architectural, très classique est orné d'un grand fronton. Devant, une grande terrasse permet aux jeunes gens et à leurs professeurs de s'aérer.



Fig. 4. - Plan du séminaire des Ordinand vers 1760/70.
La rue Judaïque est à gauche. Celle du Palais-Gallien en bas.
Au milieu, le bâtiment central orienté nord/sud abrite l'entrée d'honneur
et les appartements des supérieurs des Lazaristes.
Document A.M.Bx.

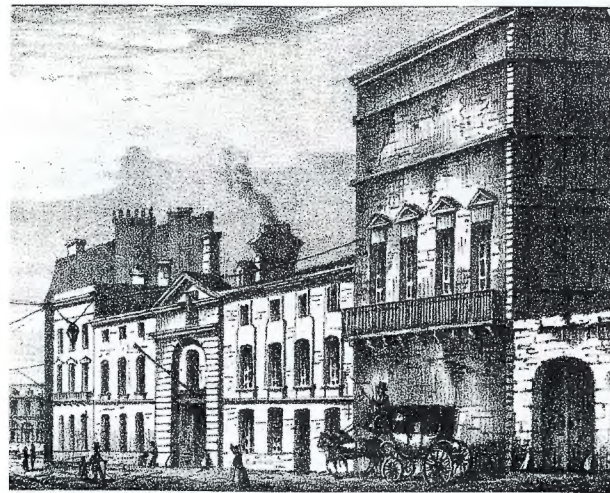


Fig. 5. - Ce dessin de Victor Philippe lithographié par J.B. Constant figure dans *l'Album du voyageur à Bordeaux*, ouvrage paru en 1838 et 1839. C'est l'une des seules représentations existantes du Grand Séminaire aux environs de 1780. Le nombre de bossages de la porte et les personnages sont différents selon les deux éditions.
Coll. part.

L'ensemble (fig. 4) est ordonné autour de deux cours : l'une, à l'ouest donne sur la rue Judaïque, dont elle est séparée par une clôture et un petit passage, est, à l'époque, une cour de service donnant sur la rue au travers d'un passage couvert. L'autre, à l'est, dite cour d'honneur donne sur la rue du Palais-Gallien. C'est l'entrée principale du Séminaire. Elle est bordée sur trois côtés par un cloître doté de larges ouvertures : huit en parallèle de la rue du Palais-Gallien, cinq perpendiculairement. Une immense porte en pierre, à bossages et fronton, orne alors la façade rue du Palais-Gallien (fig. 5). Cette porte monumentale est dotée d'un chapiteau placé au niveau des toits et dispose de dix-huit bossages espacés. On en connaît deux représentations faites par Constant pour *l'Album du voyageur* dans les éditions de 1838 et de 1839. L'ensemble est complété par un portail à deux battants. C'est la réplique à l'identique des portes dessinées par l'architecte André Portier pour la Porte Dijéaux, mais aussi pour celle de la Monnaie. En 1758, l'architecte a construit cette dernière sur les quais, la copie conforme en plus grande de celle du séminaire. Il paraît raisonnable d'attribuer à André Portier celle du Grand Séminaire, même si cela n'est pas attesté formellement par des documents, car il a travaillé pendant de longues années avec l'architecte Jean Laclotte qui a œuvré pendant toute cette période pour les Lazaristes avec l'entrepreneur Jean Alary.

Le portail monumental à bossages de la rue du Palais-Gallien donne accès au grand cloître monumental qui mène à l'entrée d'honneur du Grand Séminaire aux voûtes de pierre en berceau surbaissé. Du point de vue de l'architecture, le grand vestibule qui relie les deux cours intérieures, l'escalier d'honneur et le réfectoire sont sans doute contemporains et datent du milieu du XVIII^e siècle. L'architecte de ces parties est sans doute André Portier, architecte renommé, inspecteur des travaux de la place Royale de Bordeaux sous l'autorité de Jacques V Gabriel, premier architecte du roi. Plus tard, il travaille avec Ange-Jacques Gabriel son fils. Mais Ange-Jacques Gabriel qui a pris la place de Robert de Cotte comme architecte de Louis XV à Versailles, à Compiègne ou à Fontainebleau délaisse Bordeaux où Portier va prendre de plus en plus d'importance. Ce dernier vient de terminer la Porte Dijéaux et va travailler non loin de là, sur l'hôtel de Ruat rue Saint-Paul en 1743 ainsi que sur celui de Lecomte de Latresne achevé avant 1755.

Le grand vestibule, l'escalier d'honneur et le réfectoire ont été construits entre 1747 et 1756 au plus tard. Marie-France Lacoue-Labarthe qui y a effectué une visite rapide en 2004/2005 a noté un certain nombre de points intéressants. Le

Le Grand Séminaire ne dispose pas d'église

En juillet 1748, tout n'était pas encore terminé, l'église ou la chapelle, prévue à l'origine n'étant toujours pas bâtie en octobre 1751. Le plan du Grand Séminaire (fig. 4) datant du XVIII^e, qui se trouve aux Archives municipales de Bordeaux montre de façon précise l'emplacement que devait occuper ce lieu de culte, indispensable dans un tel bâtiment. En effet on peut voir sur ce document que le coin du séminaire situé entre la cour d'honneur et les maisons du haut de la rue du Palais-Gallien est prévu pour être occupé par une église. Pas très importante d'ailleurs puisque n'ayant pas de fonction paroissiale, mais correspondant bien aux besoins du séminaire ! Mais l'église ne sera jamais construite à cet emplacement, faute de moyens et des chanoines de Saint-Seurin, qui s'y opposeront fermement tout au long du siècle. Le terrain, qui était destiné à l'église sera même transformé momentanément en cimetière avant d'être loti un peu plus tard avec un immeuble signé Jean Laclotte au coin.

Pour assurer un lieu de culte décent à leurs élèves les Lazaristes vont améliorer et décorer, en l'agrandissant la petite chapelle située, dès l'origine dans le bâtiment nord. Elle est vraisemblablement achevée seulement au moment de la grande foire de mars 1786. La Congrégation a, en effet, acheté pour 1 200 livres un maître-autel en marbre blanc veiné de sept pieds neuf pouces de longueur et de trois pieds de hauteur, à un Italien du nom de Gemignani qui habitait Toulouse et un retable à Barthélémi Cabirol « sculpteur artiste de la ville de Bordeaux », le même qui a sculpté la chaire de la cathédrale Saint-André, pour 1 300 livres.

Quelques aménagements seront effectués au cours des années 1770 et peut-être même encore en 1780. L'architecte Jean Laclotte va travailler alors sur de nombreux projets, dont le grand bâtiment situé à l'ouest, à gauche en entrant par la rue Judaïque (l'aile dite orientale). Un ouvrage vraisemblablement terminé en 1777. Un grand bâtiment est érigé, orienté nord/sud. L'architecte qui a fait les plans serait Jean Laclotte qui travaille avec son frère Étienne, tous les deux bien connus des Bordelais. C'est une copie presque conforme du bâtiment qui forme la « nef » du séminaire, et qui lui est parallèle, sans la très belle entrée puisqu'il s'agit d'un bâtiment de service.

Jean Laclotte a en effet présenté cette année-là un mémoire concernant les travaux de réparation effectués au séminaire et à la démolition de bâtiments légers. Un mémoire assez modeste de 1 500 livres. On prétend qu'une partie des travaux du bâtiment oriental aurait été effectuée par les séminaristes eux-mêmes, ce qui aurait allégé considérablement la note, mais cela semble peu compatible avec un emploi du temps très chargé.



Fig. 6. - La rampe en fer forgé de l'escalier est probablement due à André Portier, architecte qui a travaillé avec Jean Laclotte sur le séminaire des Lazaristes.

vestibule doté d'une voûte de pierre en berceau parfaitement préservée de nos jours accueille : « le départ du *grand degré* ou escalier d'honneur souligné d'une remarquable rampe de fer forgé (fig. 6) dont le style s'apparente tout à fait à celui de l'hôtel des Fermes (dessiné par l'architecte Portier), ou à celui de l'hôtel de Lecomte de Latresne, ou encore de Ruat, tous deux attribués à Portier également. » Deux autres escaliers avec des rampes en fer forgé existent également dans les deux tours d'angle : l'une dans le bâtiment jouxtant l'entrée rue du Palais-Gallien qui mène aux chambres des séminaristes, l'autre à l'opposé du même bâtiment derrière la réserve des vivres des Lazaristes. Quoique moins belles et plus rustiques que celle de l'entrée d'honneur, ces rampes, en fer forgé également, sont intéressantes. Elles ont, probablement été dessinées par un autre architecte. Le grand réfectoire qui donne sur le grand vestibule est lui aussi doté « d'une également remarquable voûte de pierre en berceau percée de lunettes à arêtes, d'un beau travail de stéréotomie ».

Le nouveau bâtiment, parallèle à celui qui accueille l'escalier d'honneur, est assez massif, mais complète agréablement l'ensemble. L'ordonnance des façades est reprise à l'identique : quatre niveaux percés de fenêtres rectangulaires à larges chambranles saillants. Trois ans après, l'architecte effectue des travaux du côté de la rue du Palais-Gallien qui se poursuivront pendant cinq ou six ans. Le montant est élevé puisqu'il dépasse les vingt-mille livres. Ils reprennent en 1784 et 1785 et touchent même le domaine de Haut-Brion qui appartient toujours aux pères lazaristes. Juste avant la Révolution, Jean et Étienne Laclotte interviendront, probablement pour le réaménagement de la chapelle, pour l'autel de celle-ci et la construction d'une sacristie.

Et la Révolution arrive

Quelques années plus tard la Révolution passe par là. Le séminaire occupe alors 5.600 m² au coin de ce que l'on appelle la place Dauphine (qui deviendra en 1792 place Nationale à la proclamation de la République qui débaptise les rues), et de la rue Judaïque qui est alors une rue aristocratique et élégante que l'on va dorénavant nommer rue de la Délivrance. Celle du Palais-Gallien devient, elle, rue de la Raison. Celui qui se frotte les mains, qu'il a fort calleuses d'ailleurs, c'est un sculpteur, le citoyen Quéva qui touche par lettre gravée, 6 sols sur une pierre dure, mais seulement 3 sols et six deniers pour une molle.

L'ancien Grand Séminaire devient « Bien national » en 1791 et les sections révolutionnaires vont se l'attribuer. Du moins les étages supérieurs. Les immenses sous-sols particulièrement faciles à garder sont transformés momentanément en prison pour les prêtres n'ayant pas voulu prêter le serment de fidélité. Ainsi, après avoir été un lieu de formation, de piété et de sacrifices librement consentis par ces religieux, le beau bâtiment de la rue du Palais-Gallien devint une prison pour eux. Mais, au lieu du confort des appartements situés en étage, ils y connaîtront le froid et l'obscurité des profonds sous-sols. Les prêtres insermentés vont y connaître des moments pénibles. Mais comme ils sont de plus en plus nombreux, on va aussi les enfermer au Fort du Hâ et dans les anciens couvents de la ville.

Mais avant d'affecter ces lieux, il convient d'en faire dresser l'inventaire. Le mobilier ne retient pas l'attention. De l'imposante bibliothèque, ils ne pourront qu'enregistrer la médiocrité de ce qu'il trouve. Ils ne répertorieront en effet que 461 livres¹³. Ils seront transportés au dépôt des sciences et arts, le reste allant au dépôt national situé dans l'ancien séminaire Saint-Raphaël. Rapidement les commissaires aux abois commencent à vendre les biens qui ont été confisqués. Ces ventes dureront jusqu'en 1796, où il y a encore huit ventes qui produisent quand même

plus de trois cent mille livres, mais en assignats. Par exemple, le maître-autel, en marbre blanc veiné, est vendu 45 000 livres et les boiseries de la chapelle 25 000 livres. Une misère quand on sait ce que valent ces bouts de papier imprimés à la va-vite ! On en profite aussi pour vendre ce qui peut l'être en termes de terrains. Un début de démembrement aura lieu en effet pendant la Révolution. Les jardins situés au nord-ouest seront vendus à des particuliers. Une partie est même séparée par un mur en 1801.

La Maison nationale est d'abord occupée par la 14^e section, dite section Franklin qui installe un canon provenant du Château Trompette devant l'entrée rue du Palais-Gallien. Les locaux de l'ancien séminaire étant immenses, ils serviront aussi momentanément de « lieu d'assemblée » à la 13^e section dite du Champ de Mars ; à la 15^e, dite des Arts ; et à la 16^e, dite républicaine.

A partir du 16 octobre 1793, les beaux bâtiments de la « Maison nationale » vont servir de domicile aux quatre commissaires de la Convention Claude-Alexandre Ysabeau, Marc-Antoine Baudot, Guillaume Chaudron-Rousseau et, le plus connu, Jean-Lambert Tallien. Ils sont chargés par le Comité de salut public et par le Club des Jacobins de rétablir l'ordre républicain à tout prix. Bordeaux est, en effet une ville suspecte, car elle est porteuse d'espoir pour tous les Français désireux d'aller trouver un peu de calme aux Antilles ou d'émigrer aux Amériques.

Les commissaires vont occuper les appartements très confortables des supérieurs et dirigeants du Grand Séminaire, situés dans le beau bâtiment XVIII^e situé à droite quand on entre dans la cour Judaïque. Tordons le cou à l'idée couramment répandue que Thérèse Cabarrus, la belle compagne puis l'épouse de Tallien y séjourna. Elle refusa obstinément de s'y installer à cause de l'activité souvent brutale des commissaires et de leurs commissions. Pendant son séjour bordelais, elle habita chez ses cousins Cabarus, de riches armateurs, au 7-9 rue Saint-Dominique¹⁴ avant de prendre ses quartiers à l'hôtel Franklin cours du Jardin public (cours de Verdun aujourd'hui). Devant l'hostilité générale à leur égard, ceux-ci vont être obligés de prendre des mesures de sécurité exceptionnelles. Pas moins de trois corps de garde sont établis aux accès principaux des immeubles et le fameux canon rue du Palais-Gallien. Très vite, la répression qu'ils mettent en place va se développer et devenir terrible pour les malheureux Bordelais. Tallien y tiendra un rôle actif, on prétend même qu'il voulait incendier une partie de la

13. 9 in-folios seulement, 28 in-4°, 147 in-12°, 53 in-18°.

14. Rue Jean-Jacques Bel aujourd'hui.

ville pour mettre au pas les habitants. Heureusement le général Brune s'y oppose fermement. La guillotine étant installée tout près, place Nationale. La chute de Robespierre, le 27 juillet 1794¹⁵ sauvera de nombreux suspects à Bordeaux mais mettra fin aux troubles.

La « Maison nationale » va trouver ensuite une destination plus tranquille. En 1794 on établit, dans la cour Judaïque de l'ancien séminaire, un atelier d'artillerie où on fabrique des piques puis des affûts de canon. Et, un peu plus tard, en 1796, on y loge, mais de façon précaire des réfugiés des colonies de la Guadeloupe, et celles de Saint-Domingue chassées par les troupes de Toussaint Louverture. Ces malheureux, dont personne ne voulait en métropole, seront ensuite transférés au couvent de la Visitation où le magasin d'habillement qui y est installé est supprimé. Enfin, en 1798, on va aménager des logements sur trois niveaux. Mais on peut affirmer sans crainte de se tromper que pendant toute cette période très peu de travaux auront été effectués sur ces bâtiments.

Une affectation très laïque

Dès 1792 un projet de transfert du vétuste et trop petit Hôtel des monnaies situé rue des Capucins, non loin de l'abbatiale de Sainte-Croix, est proposé par le directeur de cet établissement Laurent-Bruno Lhoste. Ce dernier projette d'installer ses presses dans l'ancien Grand séminaire dont les locaux, immenses et encore en bon état, lui conviendraient parfaitement. Mais ce projet n'aboutit pas pour une raison toute simple. Du fait de la pénurie de métal, il est devenu impossible de frapper de la monnaie métallique. En revanche, on imprime des assignats en papier par milliards. Une imprimerie suffit à cela.

Mais après le coup d'état de Brumaire, le problème se repose. Du fait de ses victoires, le général Bonaparte a envoyé en France des millions en pièces sonnantes et trébuchantes qui ne peuvent être utilisées telles quelles. C'est en mai 1800 qu'un décret signé « Bonaparte Premier Consul » décide du transfert de l'Hôtel de la Monnaie, installée toujours près de l'église Sainte-Croix à Bordeaux. Le bâtiment choisi ? Les locaux de l'ancien Grand Séminaire, rue du Palais-Gallien. Le 22 germinal, an VIII¹⁶, au moment où il prépare sa seconde campagne d'Italie, la Garde est partie la veille pour affronter les cols enneigés du col du Saint-Bernard, il prend un arrêté qui affecte l'immense bâtiment du Grand Séminaire à la Monnaie de Bordeaux.

Après des travaux qui durent un an, Laurent-Bruno installe l'Hôtel de la monnaie dans ses nouveaux locaux le 8 prairial an IX¹⁷. Les besoins de monnaie sont immenses. Les machines à



Fig. 7. - Six grands monogrammes dans les sous-sols du bâtiment. Ces cartouches ornent certains endroits des immenses caves qui abritaient les presses qui ont servi pour frapper les 285 millions de pièces de 5F en argent produite à Bordeaux au XIX^e. Cl. J.-C. Potin.

frapper fonctionnent rapidement à plein régime pour alimenter les caisses du Consulat puis du nouvel empire français à partir de 1804.

La transformation du Grand Séminaire en Hôtel de la Monnaie a été faite sans grandes transformations. Tout en étant supervisée par l'architecte du département de la Gironde C. Antoine ainsi que par celui de la Régie des Domaines C. Roux qui va travailler avec Joseph-Adolphe Thiac un peu plus tard. En fait, le nouvel occupant va occuper les espaces laissés libres en faisant relativement peu de travaux au départ puisque le devis dépasse de peu les 70 000 F. Ce qui est relativement modeste pour un tel bâtiment, mais les finances de la France, après la Révolution, sont exsangues.

L'implantation du tout nouvel Hôtel des monnaies de Bordeaux est la suivante :

- L'entrée principale, rue du Palais-Gallien, est conservée. La très belle porte à bossages reste en place. La partie gauche de la cour d'honneur va être utilisée pour y installer les écuries,

15. 9 thermidor an III.

16. 12 avril 1800.

17. 28 mai 1801.

importantes car il n'y a pas moins de dix-huit chevaux pour fournir l'énergie aux laminoirs. On y trouve aussi le grenier à foin qui leur est nécessaire et un hangar à bois. Cet espace donne directement sur la porte des ateliers et sur les fonderies d'or et d'argent installées au rez-de-chaussée du beau bâtiment de la cour Judaïque, près de la salle de délivrance qui est dans l'ancien réfectoire.

- Le rez-de-chaussée de l'ancien séminaire, coté Palais-Gallien sera destiné à accueillir le dépôt des pièces fabriquées, les bureaux du caissier, du contrôleur et celui du directeur.

- Les machines et les presses sont installées dans les gigantesques sous-sols où les murs sont frappés de six grands cartouches gravés dans la pierre portant le monogramme « RF » (fig. 7).

- Dans un nouveau bâtiment, construit dans les jardins donnant au nord vers la rue Rolland, on ouvre un laboratoire d'analyse et celui destiné à produire l'acide sulfurique nécessaire à la fabrication.

- Dans les étages des bâtiments XVIII^e qui comprennent trois étages à l'époque, on trouve les appartements du directeur de l'établissement, celui du caissier ainsi que ceux des principaux responsables. Une salle sert aussi de tribunal. On y jugeait les contraventions aux lois sur les matières d'or et d'argent qui sont nombreuses à l'époque.

- Dans la cour Judaïque, qui reste desservie par le passage voûté, et qui prend la dénomination de cour du monnayage, on construit une grande salle de monnayage, dite parfois « salle elliptique ».

Jusqu'en 1844 la fabrication se fera au moyen de laminoirs grossiers mus par un manège à chevaux, et de coupleurs et balanciers à la main. Le manège occupait dix-huit chevaux, les balanciers au nombre de six, deux gros, trois moyens et un petit, nécessitaient l'emploi d'un nombre important d'ouvriers : douze hommes à chacun des gros, huit aux moyens et six aux petits. Après 1844, on n'utilisera plus de chevaux pour la production, mais des machines à vapeur ce qui dégagera de la place

L'hôtel de la Monnaie de Bordeaux va fonctionner pendant presque quatre-vingts années, en frappant des millions de pièces pour tous les régimes qui vont se succéder au cours du XIX^e siècle. La production y est importante puisque pas moins de 280 millions de pièces en argent seront frappées dans ces locaux.

Mais en 1878 un scandale immense vient frapper ce bel établissement. En janvier, on s'aperçoit que douze tonnes de lingots d'argent appartenant au banquier Alphonse de Rothschild qui les avait déposés pour les transformer en monnaie pour une banque étrangère ont subi une transformation stupéfiante. Les barres supposées être en argent sont maintenant en

bronze. Le scandale est immense ! Après une série d'enquêtes minutieuses, le directeur M. Delebecque reconnaît être l'auteur de la substitution frauduleuse. Il accuse un déficit considérable dans ses opérations. Une instruction est alors ouverte et le directeur est révoqué de ses fonctions le 29 novembre 1878. Sur place, il n'y aura plus de directeur. Et bientôt plus de Monnaie de Bordeaux.

La cour d'Assises de Bordeaux, dans ses audiences des 8, 9 et 10 février 1879, puis du 18 février et du 16 mai suivant, va le condamner à six années de réclusion aux travaux forcés assortis d'une amende importante. M. Delebecque sera gracié par Jules Grévy en 1883.

La Poste centrale de Bordeaux s'y installe

Le grand immeuble de l'Hôtel de la Monnaie de Bordeaux va rester inoccupé pendant plusieurs années. En février 1890, sur proposition du ministre des Finances, la Commission monétaire décide l'affectation d'une partie de l'Hôtel de la Monnaie à un autre service public. Mais il faudra attendre le décret d'avril 1892 pour savoir à qui ira l'ensemble. Finalement c'est l'Administration des postes et des télégraphes qui va pouvoir y regrouper la Recette principale et ses différents services.

L'aménagement des locaux, d'une surface de 6 455 m², va durer deux ans. Il est confié à l'architecte de l'administration des Postes et Télégraphes Jean-Marie Boussard, les travaux étant réalisés par l'entreprise bordelaise de Bertrand Hauret. Un numismate du XX^e siècle, Ernest Labadie, le regrettait encore à la fin du siècle. Il notait avec nostalgie : « Les Postes prennent le local (du Palais-Gallien), écrit-il, et on infligea à l'Hôtel des monnaies une décoration céramique de haute fantaisie due à un architecte parisien ». Pas vraiment laudateur, mais toujours en place, en partie, au XXI^e siècle !

C'est à cette époque que cette grande administration va créer une véritable architecture postale, des bâtiments colossaux dotés de dômes (Lille) ou de tours (Colmar). De grands architectes travaillent sur ces nouveaux édifices souvent gigantesques : Louis Gilquin à Lille, Ludwig Bettcher à Colmar, Metz ou à Saverne, Marie-Joseph Huot à Marseille, Hake et von Rechenberg à Strasbourg et J.M. Boussard à Bordeaux par exemple. Le plan de la façade de l'Hôtel des postes de Bordeaux établi dès cette date par J.M. Boussard est intéressant (fig. 8), car il montre un état définitif de ce qui va être réalisé et, en médaillon l'état ancien avec la belle porte à bossages due à l'architecte Portier, le protégé de l'intendant Tourny, encore en

L'ARCHITECTURE

POSTES, TÉLÉGRAPHES, TÉLÉPHONES

ANNÉE 1894

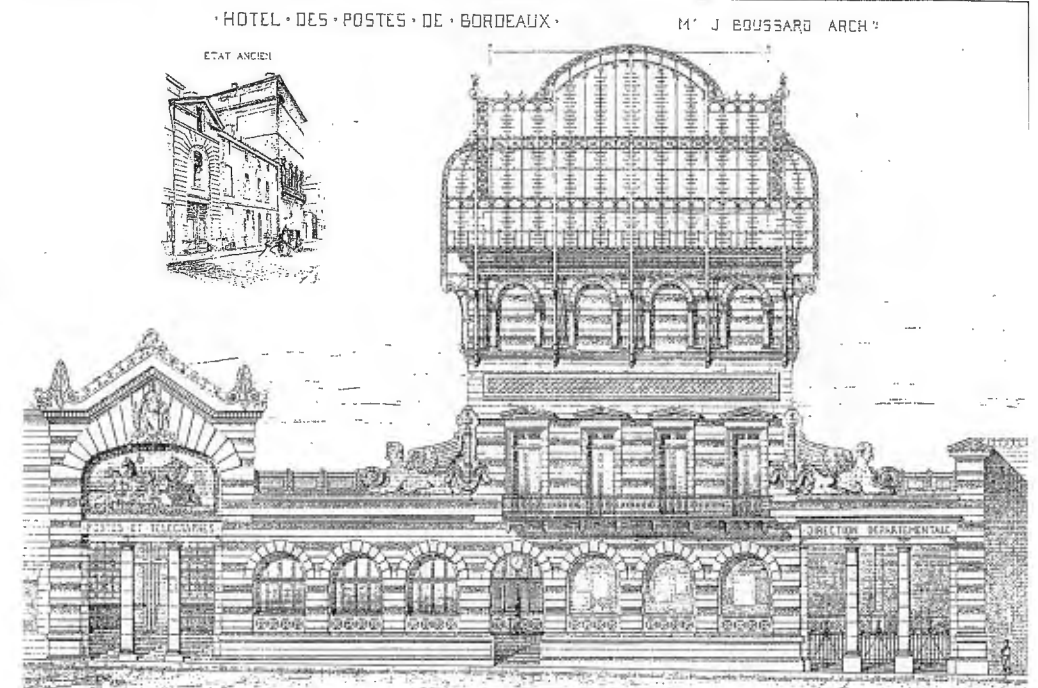


Fig. 8. - Ce plan de la nouvelle grande poste en 1892 est dû à l'architecte des Postes, Jean-Marie Boussard. La Tour jouxtant l'immeuble de la rue du Palais-Gallien est coiffée d'une immense herse recevant les lignes téléphoniques. On voit, en haut et à gauche, en médaillon une représentation de l'ancien bâtiment au XVIII^e, qui était à l'époque le Grand Séminaire des pères lazaristes.

Doc. J. Faou.

HOTEL DES POSTES, TÉLÉGRAPHES, TÉLÉPHONES, A BORDEAUX. — FAÇADE PRINCIPALE. — Architecte : M. J. BOUSSARD

COUPE

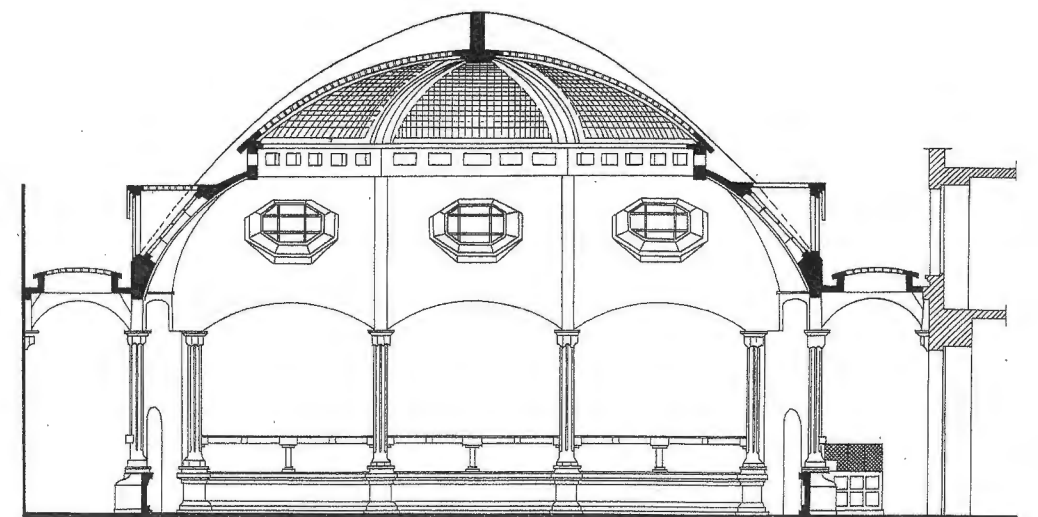


Fig. 9. - Le plan original établi par Jean-Marie Boussard de la première rotonde de la grande poste. La rotonde avait été construite derrière la façade présentée sur la fig. 8. Elle sera détruite dans les années 1930 pour être remplacée par celle que nous présentons sur la fig. 15.

Doc. J. Faou.



Fig. 10. - Cette carte postale datant d'avant 1900 montre la rue du Palais-Gallien prise en face de l'école Notre-Dame. En haut on peut voir la grande poste avec sa herse et son entrée monumentale. Doc. J.C. Fauveau.

place à cette époque. Cela ne durera malheureusement pas, car celle-ci est alors purement et simplement détruite par l'Administration des postes. Une perte irréparable pour le patrimoine de la ville de Bordeaux !

Les architectes de la Poste ne vont pas en rester là. Ils vont faire des transformations très importantes, à commencer par le grand porche de l'entrée de l'ancien Hôtel de la Monnaie rue du Palais-Gallien. Ils la jugent sans doute peu fonctionnelle et trop étroite pour absorber le flux des usagers qui doivent utiliser ce passage pour entrer dans le grand hall de la gigantesque rotonde qu'ils veulent créer. La grande entrée est alors reconstruite entièrement. L'architecte Jean-Marie Boussard va y élever un « portail monumental, rythmé par deux colonnes en trois travées », surmonté de palmes dressées des deux côtés.

Dans le tympan de l'immense chapiteau, on pouvait admirer un bas-relief consacré à Hermès, conduisant un char attelé, accompagné d'une figure féminine, surmontant le chiffre de la République. Le dessus du fronton est agrémenté d'importantes palmes, deux à chaque coin, une au milieu. Le but d'une telle décoration est assez nébuleux, car elles sont peu visibles de la rue du Palais-Gallien par où transite la clientèle. De chaque côté de la tour, à la hauteur des toits deux grandes consoles représentant des sphinx à têtes humaines, agrémentées de grandes ailes, s'appuient sur les murs de la tour qui recevra plus tard la herse. Elles seront remplacées plus tard par des rinceaux puis détruites. Une deuxième entrée dotée de deux colonnes monumentales, mais sans tympan à bas-relief, et sans palmes est installée de façon symétrique de l'autre côté de la tour, rue du Palais-Gallien. Elle sera détruite ultérieurement et remplacée par un mur surmonté d'une grille. On la voit encore sur des cartes postales datant du début du XXe siècle

La décoration des façades est assez peu représentative des bâtiments de Bordeaux et s'apparenterait plus à celle du Métropolitain de Paris : des motifs de frise de briques émaillées bleues ; des lits de brique, une assise sur trois, sont substitués à la pierre pour des raisons techniques et esthétiques.

La cour de la Monnaie, qui n'était autre que la cour d'honneur du Grand Séminaire, est débarrassée de ses bâtiments annexes qui ont servi autrefois d'écuries pour les nombreux chevaux, et de réserves à foin ou à bois. L'ensemble est recouvert et devient la salle de la coupole (fig. 9) qui va servir à abriter la clientèle très importante qui utilise les différents services de la Poste : opérations postales diverses, financières, télégramme, téléphone, vente de timbres et de services divers, renseignements et réclamations.

D'importants travaux vont être effectués par ailleurs dans les bâtiments de l'ancien séminaire. La salle du monnayage installée dans la cour Judaique devient celle du triage du courrier. Le central téléphonique s'installe, au départ, au troisième étage de la tour, située à droite du bâtiment où l'on reçoit les usagers rue du Palais-Gallien. Et pour recevoir les lignes téléphoniques, on va installer sur le toit de ce bâtiment une haute et gigantesque herse de fer, constellée de godets, isolateurs en émail blanc, destinés à recevoir chaque ligne téléphonique (fig. 10). Dans un souci esthétique, la « Herse » est colorée en jaune et rouge. Un vrai spectacle pour les passants ébahis !

On va multiplier dans les étages de la « Tour » Palais-Gallien, les centraux téléphoniques au fur et à mesure des besoins, mais comme le développement est exponentiel, il faut des locaux de plus en plus importants. En 1923, on détruit la herse, qui rassemble les fils de chaque abonné sur le toit de la tour, l'évolution des techniques ne nécessitant plus de telles installations assez disgracieuses. Le bâtiment est alors exhaussé

d'un étage. Un peu plus tard, comme la Poste cherche à ajouter un nouveau niveau à la tour, les consoles en forme de sphinx seront remplacées par des rinceaux puis détruites. Cette herse a marqué les esprits ! En effet, en 1976 un timbre de 1 F est émis par le Rwanda pour commémorer le centenaire de la première liaison téléphonique en 1876. Le symbole retenu pour l'illustration de cette vignette est une représentation de la herse dominant la Grande Poste de Bordeaux.

De nouveaux bâtiments

Les activités liées au téléphone vont prendre de plus en plus d'importance, en particulier à cause de la mise en place des « strowgers » (centraux semi-automatiques) gigantesques nécessitant beaucoup de surface et des locaux avec une hauteur de plafond importante (4,50 m). Un nouveau bâtiment spécifique va voir le jour en 1926. Implanté le long de la rue Castéja et relié au bâtiment central de l'ancien Grand Séminaire par une aile, il est construit par l'architecte Jean Canouet, en belles pierres blondes. Sa conception architecturale est classique et les façades sont percées de vastes ouvertures. Un grand portail surmonté d'un mascaron à tête de Mercure ailé permet l'accès à la cour Castéja. Les cours, donnant sur cette entrée, d'une surface de plus de 800 m², sont réservées à la circulation des nombreux facteurs qui se rejoignent ici avant de partir en tournée. Ils viennent en effet prendre directement la rame du tramway de Bordeaux qui leur est réservée, et qui vient les chercher à une station, dite « de service », se trouvant devant le grand portail de la rue Castéja. Ces lignes de tramways sont électrifiées par voie aérienne depuis le 12 février 1900. Cette station est exclusivement réservée aux postiers qui regagnent en ville leurs zones de distribution par ce moyen de locomotion collectif. Un marché de transport existait encore en 1960 entre la Direction des PTT et la ville de Bordeaux pour les 350 à 400 facteurs de La Poste centrale. Quand le tramway disparaîtra le 7 décembre 1958, on les conduira en autobus sur leurs quartiers de distribution. L'ensemble du courrier part d'ici, chaque soir dans des véhicules hippomobiles de la société Dedieu, pour les gares correspondantes, dont la principale reste la gare Saint-Jean.

En 1934 de nouvelles modifications interviennent. Le toit de la Coupole est détruit et remplacé par une structure en béton dans laquelle sont encastrés des carreaux de verre. Cette même année voit aussi la destruction partielle et la reconstruction de la façade qui conserve les bandeaux de briques émaillées. Malgré la fragilisation de l'émail bleue par les intempéries, cette nouvelle façade subsiste encore de nos jours, ainsi que devant l'entrée des parkings, au 13 rue du Palais-Gallien, où ils sont moins visibles.

En 1931, la tour va accueillir la station de radiodiffusion Bordeaux-Lafayette-PTT qui avait ouvert en 1925 un émetteur à côté de Marchepime. Au Palais-Gallien les antennes sont placées sur un mât de 18 mètres de haut, installé sur le toit, à l'endroit même où se trouvait la herse, le matériel de diffusion étant dans les sous-sols. Cette radio, prenant de plus en plus d'importance, deviendra autonome en 1931 et partira s'installer au domaine de Lescure.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le bâtiment est naturellement occupé par les Allemands. Les standards téléphoniques du troisième Reich sont installés dans les immenses sous-sols où des dizaines de « Fräulein » pianotent sur leurs appareils pour relier les différents états-majors des unités des troupes d'occupation.

La Poste déménage à Mériadeck

En 1988, pas moins de 17 000 m² sont utilisés par les différents services. Mais rapidement leur développement (France-Télécom) prend de telles proportions qu'un éclatement des activités sur plusieurs sites est inéluctable. En 1971 la Recette principale, les guichets, le service courrier ou les facteurs vont quitter progressivement les locaux du Palais-Gallien pour un immeuble plus fonctionnel du nouveau quartier Mériadeck. La Rotonde commence en 1975 à avoir une vie indépendante. Elle est transformée en une salle de conférences et d'exposition qui fonctionnera pendant une vingtaine d'années. Les centraux télégraphiques et téléphoniques de France-Télécom suivent en 1980 pour occuper un bâtiment tout neuf rue du Château d'eau. Enfin la Direction des Télécommunications s'installe dans l'immeuble de « Front du Médoc ». L'hôtel du Palais-Gallien continuera à abriter des bureaux pendant encore quelques années.

Enfin, en 2003/2004, les directions de la Poste abandonnent totalement l'immeuble de la rue du Palais-Gallien qui est vendu à un promoteur privé début 2005. Et la rénovation des bâtiments, pour les transformer en appartement, sera décidée peu après. Au cours de cette rénovation, la grille en fer forgé magnifique de la rue judaïque disparaît ainsi que la très belle fontaine en pierre, sans doute du XVIIIe, située à droite dans la cour d'honneur, près de la porte principale. À l'orée du XXIe siècle, le beau bâtiment du Grand Séminaire des Lazaristes entame une nouvelle phase de son existence, en devenant une résidence privée.



Fig. 11. - La cour « judaïque » où se trouvait autrefois la salle du monnayage, puis du tri du courrier, dessert maintenant une résidence moderne.
Cl. J.C. Fauveau.



Fig. 12. - Le grand vestibule, ancienne entrée d'honneur abrite une grande vitrine moderne qui accueille des gravures rappelant l'histoire de ce bâtiment depuis le XVIII^e siècle.
Cl. J.C. Fauveau.



Fig. 13. - Les deux côtés du cloître sont encore visibles. Ils desservent maintenant les appartements en duplex du rez-de-chaussée. Près de la porte donnant sur la rue du Palais-Gallien on peut voir encore le départ de la troisième aile.
Cl. J.C. Fauveau.



Fig. 14. - La façade nord du bâtiment XVIII^e est particulièrement spectaculaire avec son grand fronton brisé.
Cl. J.C. Fauveau.

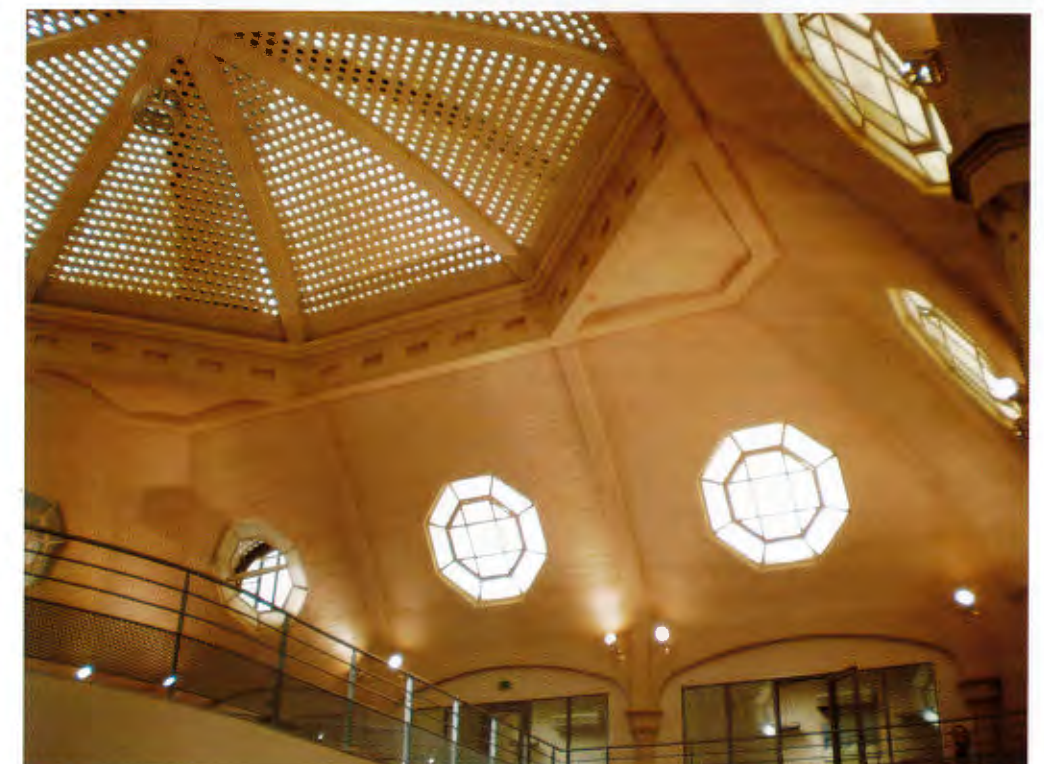


Fig. 15. - Superbement restaurée, la Rotonde a gardé son aspect étrange. Une sorte de véhicule spatial venu se poser en plein cœur de Bordeaux.
Cl. J.C. Fauveau.

Et maintenant ?

A partir de 2005, après sa cession à un promoteur immobilier, ce magnifique ensemble fait l'objet de longs travaux avant de retrouver en partie sa beauté initiale. La crasse noire qui recouvrait les façades, à l'image du reste des bâtiments XVIIIe de la ville, est nettoyée et les façades retrouvent tout leur éclat. La rénovation entreprise a préservé au maximum les éléments existants malgré la mise en place du modernisme indispensable au confort moderne. Ainsi, dans la partie XVIIIe, les caissons des volets électriques roulants ont-ils été munis de lambrequins, en fer découpé, qui les dissimulent.

La cour Judaïque a retrouvé tout son éclat (fig. 11). Le bâtiment du monnayage, transformé ensuite en salle du tri du courrier qui souillait ce bel ensemble XVIIIe a été détruit. Et l'ensemble a retrouvé son pavage d'origine qui recouvre les deux immenses citernes qui servaient à l'approvisionnement du séminaire et qui ont été comblées lors de la rénovation.

Le passage voûté reliant la cour à la rue Judaïque existe toujours tel qu'il était au XVIIIe. Et la vue qui est offerte aux passants, malheureusement au travers des grilles du passage, attire irrésistiblement le regard par sa beauté classique. Et nombreux sont les visiteurs qui tentent quotidiennement d'en voir un peu plus. Les bâtiments de la cour Judaïque ont retrouvé l'allure qu'ils devaient avoir avant la Révolution. La belle entrée d'honneur existe toujours avec la superbe rampe en fer forgé due à l'architecte André Portier (fig. 12). Elle accueille une grande vitrine dans laquelle ont été réunies des gravures historiques représentant les différentes étapes de la vie du bâtiment. Rénovation oblige, elle est maintenant équipée d'un bel ascenseur avec une cage de verre permettant d'admirer les superbes voutes intactes. Donnant sur cette entrée, deux des bras du cloître du séminaire ont été transformés en corridor desservant des appartements (fig. 13). Prévu à l'origine pour être utilisé en galerie d'exposition de tableaux, il n'a pas été donné suite à ce projet. Le réfectoire magnifique des séminaristes se trouvant sur la gauche a malheureusement disparu dans la rénovation, mais les voûtes élégantes ont été conservées dans les duplex qu'elles abritent. Et dans les deux tours d'angle, les escaliers dotés de rampes en fer forgé conduisent toujours aux étages.

Côté rue du Palais-Gallien, l'entrée secondaire avec ses deux belles colonnes et son petit fronton que l'on peut encore voir sur des cartes postales datant du début du XXe a été démolie depuis longtemps. À la fin des années 1900, il n'en restait déjà qu'un petit ensemble de maçonnerie avec le bas d'un mur décoré de céramiques marquant la limite avec l'impasse Saint-Lazare, ainsi qu'une petite entrée dotée d'une grille donnant accès à la cour Castéja. Là aussi les bulldozers sont entrés en action et, après le passage des archéologues qui ont découvert les éléments décrits précédemment, ont fouillé le sol de leurs pelles pour créer un parking sur deux niveaux au pied de la belle façade XVIIIe (fig. 14), nécessaires à la vie quotidienne au XXIe siècle. Le toit du niveau supérieur a été transformé en une grande terrasse pavée servant à garer des voitures, dominant les deux entrées des parkings souterrains qui ouvrent sur la rue du Palais-Gallien. Toutes ces places de stationnement sont reliées directement au grand porche de la rue Castéja, heureusement toujours doté du superbe mascarón de la tête de Mercure ailée.

L'ensemble des bâtiments initiaux du XVIIIe en forme de « T » repose sur des sous-sols creusés très profondément. Certains se trouvent certainement à près de 10 m de la surface. On prétend qu'un sous-terrain existerait entre les 15 rue Judaïque et la rue du Château-d'Eau. De même, il en existerait un autre, allant des sous-sols de la rue du Palais-Gallien et reliant l'immeuble à la fontaine de la place Gambetta. Nous ne les avons pas retrouvés !

Quant à la rotonde, enfin, détachée de son bâtiment emblématique, elle a entrepris une vie indépendante. Elle abrite maintenant une agence de communication qui y a installé ses bureaux. Débarrassé de toutes les superstructures qui encombraient l'intérieur, le grand hall repeint de couleur claire a trouvé une nouvelle jeunesse qui met en valeur ses lignes épurées. Les hublots lui donnent un aspect futuriste (fig. 15) qui fait rêver à des explorations inter galactiques à bord de ce vaisseau spatial prêt à toutes les aventures. Ce bâtiment est rentré tout droit dans le XXIe siècle.

Bibliographie

Revue archéologique de Bordeaux. Année 2003 et 2006. p. 5 à 7.

Les Portraits de « Bordeaux ». Vues et plans gravés de la capitale de la Guyenne du XVIe au XVIIIe siècle. Éditions de l'Entre-deux Mers. 2007.

Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas. L. Bertrand. Tome I, II et III. Librairie Feret éditeurs.

Encyclopédie théologique. Abbé Migne. Aux Ateliers catholiques du Petit-Montrouge. (Barrière d'enfer de Paris). 1849.

Évocation du vieux Bordeaux. Louis Desgraves. Les éditions de Minuit. Librairie Mollat. 1960.

Bordeaux secret et insolite. Philippe Prévôt. Les beaux jours. Paris. 2005.

Le Viographe bordelais. Bernadau. 1844.

Annales bordelaises. 1797, in-8°, p. 349.

Histoires des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux. Auguste Bordes. Chez MM Bordes. Bordeaux. 1845.

Le diocèse de Bordeaux. Bernard Guillemain. Histoire des diocèses de France. Édition Beauchesne. 1974.

Deux siècles de catholicisme à Bordeaux 1800-2000. Marc Agostino. Mollat. 2001.

Répertoire topo-bibliographie des abbayes et prieurés. Dom Cottineau. Protat frères Mâcon. 1936.

Chapitres et chanoines de Guyenne aux XVIIe et XVIIIe siècles. Philippe Loupès. Fédération historique du Sud-Ouest. Institut d'Histoire. Université de Bordeaux III. 1985.

Les sociétés Laclotte. 1756-1793. Thèse de Doctorat en histoire de l'Art de Philippe Marre.

Du séminaire des Lazaristes à la poste de Bordeaux. Histoire d'un îlot en centre urbain. 1739-1931. Mémoire de maîtrise en histoire de l'Art 2001 sous la direction de Marc Saboya. Université Bordeaux III. Carole Gombaud.

Madame Tallien à Bordeaux pendant la Terreur. Maurice Ferrus. Feret et fils. 1930.

Histoire de la Terreur à Bordeaux. Aurélien Vivie. Feret et fils. Libraires-Éditeurs Bordeaux. 1877.

Encyclopédie pratique de numismatique et de finances royales. 1610-1792. Tome I. Frédéric Droulers. Ed du cabinet numismatique Albuquerque. 1989.

Un siècle de numismatique bordelaise. Ernest Labadie. Ed Gounouilh. 1916.

Fonds de l'hôtel des Monnaies de Bordeaux. Jean Cavignac. Archives départementales de Bordeaux.

La Gironde. 9/10/11 février 1879.

Courrier de la Gironde 9/10/11 février et 24 mars 1879.

Bordeaux au XVIIIe siècle. Ch. Higounet, M.L. Desgraves. 1968.

Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'à 1895. Camille Jullian. Bordeaux Feret et fils, libraires et éditeurs. 1895.

Naissance et vie des quartiers de Bordeaux. Albert Rèche. L'horizon chimérique. 1988.

Les Dames de la poste. Cécile Trévou. Éditions France-Empire. 1984.

Le patrimoine de la Poste. Ouvrage collectif. Flohic Éditions. 1996.

Le dictionnaire de Bordeaux. Loubatières. 2006

Atlas historique des villes de France. Bordeaux. Coordination Ezéchiel Jean-Courret, Sandrine Lavaud. Ausonius Aquitania. 2009.

Histoire des archevêques de Bordeaux. Ouvrage collectif. Dossiers d'Aquitaine. 2010.



La maison de Louis Dufaure de Lajarte, rue Leyteire à Bordeaux

Xavier Roborel de Climens

La rue Leyteire, vieille artère bordelaise au nom médiéval, partait des Fossés de l'Hôtel de ville, et longeait en partie le couvent des Cordeliers. Comme la plupart des rues de Bordeaux, son aspect a été profondément modifié au XVIII^e siècle par l'édification de riches demeures de parlementaires ou de négociants¹. En outre, une vaste opération immobilière fut menée sur les abords du couvent des Cordeliers pour régler les difficultés financières que les Religieux avaient accumulées après avoir réalisé de très importants travaux dans leur couvent. Pour rembourser leurs dettes, les R.P. Cordeliers mirent en vente les terrains bordant les bâtiments conventuels et des procédures judiciaires furent engagées à partir de 1745 à l'initiative de l'Intendant Tourny. Ces opérations permirent de libérer des espaces où furent tracées de nouvelles rues et édifiées de nouvelles maisons. La rue Saint-François et la place Saint-François (aujourd'hui Camille-Pelletan) furent les premières réalisées. Les opérations se poursuivirent le long de la rue Leyteire et vers la place des Capucins par la création de la rue des Petites Carmélites (actuellement rue Bergeret)². La maison étudiée aujourd'hui, située au numéro 42 de la rue Leyteire, fait partie de cette deuxième série d'immeubles

Vente du terrain et construction de la maison

Un premier ensemble de cinq parcelles avait été prévu le long de la rue Leyteire à partir du carrefour de la rue Saint-François. Au-delà, la rue était toujours bordée par le mur de clôture du couvent sur lequel venaient s'appuyer deux bâtiments, le *Petit dortoir* et le *Grand dortoir*. Sur cette portion de rue, l'architecte Portier créa de nouveaux terrains à bâtir qui furent lotis à partir de l'année 1754³ (fig. 1 et 2).

Le 13 février 1755, Sixte de Joguet, « écuyer ancien conseiller secrétaire du Roi maison et couronne de France audencier et chancellerie près le parlement », demeurant fossés des Salinières, prend possession d'un emplacement situé sur le terrain des R.P. Cordeliers, marqué de la lettre A sur le plan de Portier. Ce terrain, de 70 toises superficielles soit environ 250 m², lui avait été adjugé le 12 août 1754, moyennant le prix

1. Roborel de Climens Xavier, « L'hôtel de Paty de Rayet » *Revue Archéologique de Bordeaux*, Tome CI, 2010, p. 151 et « Deux maisons de négociants rue Leyteire à Bordeaux », *RAB*, Tome CII, 2011 p. 173.
2. Lavaud Sandrine, (dir.) *Atlas Historique de Bordeaux*, Notice générale p. 151, Sites et monuments p. 176, Ausonius édition, Bordeaux, 2009.
3. A.D.Gir. C 1237, fol. 24 et 25.

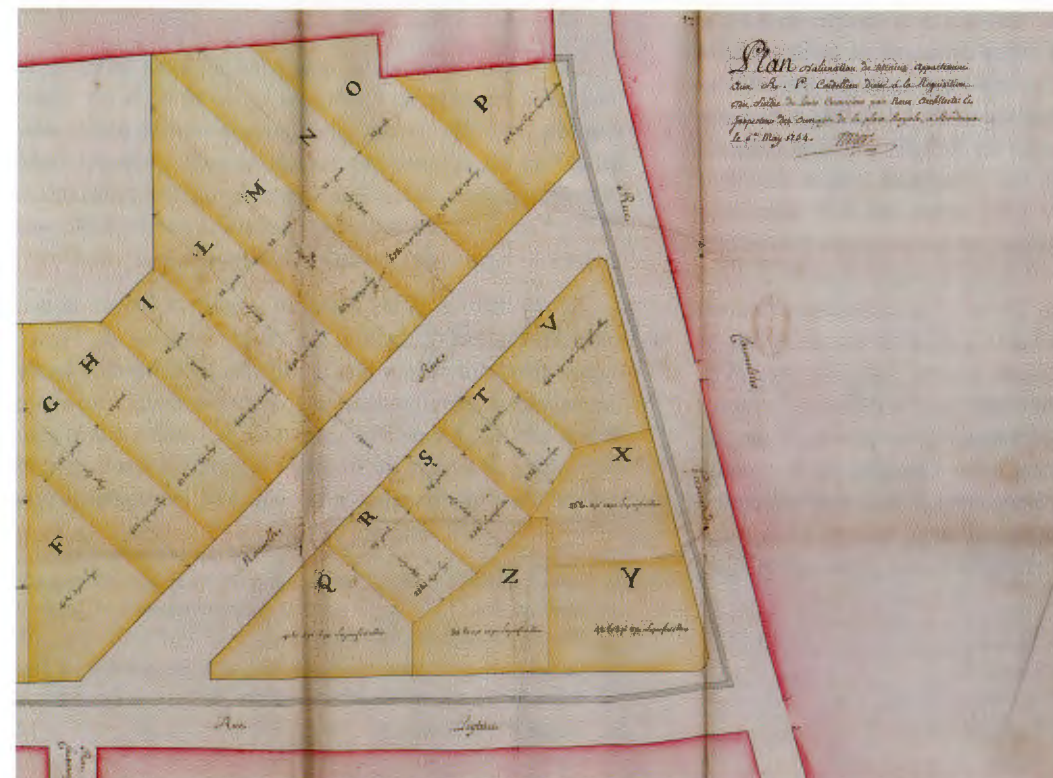
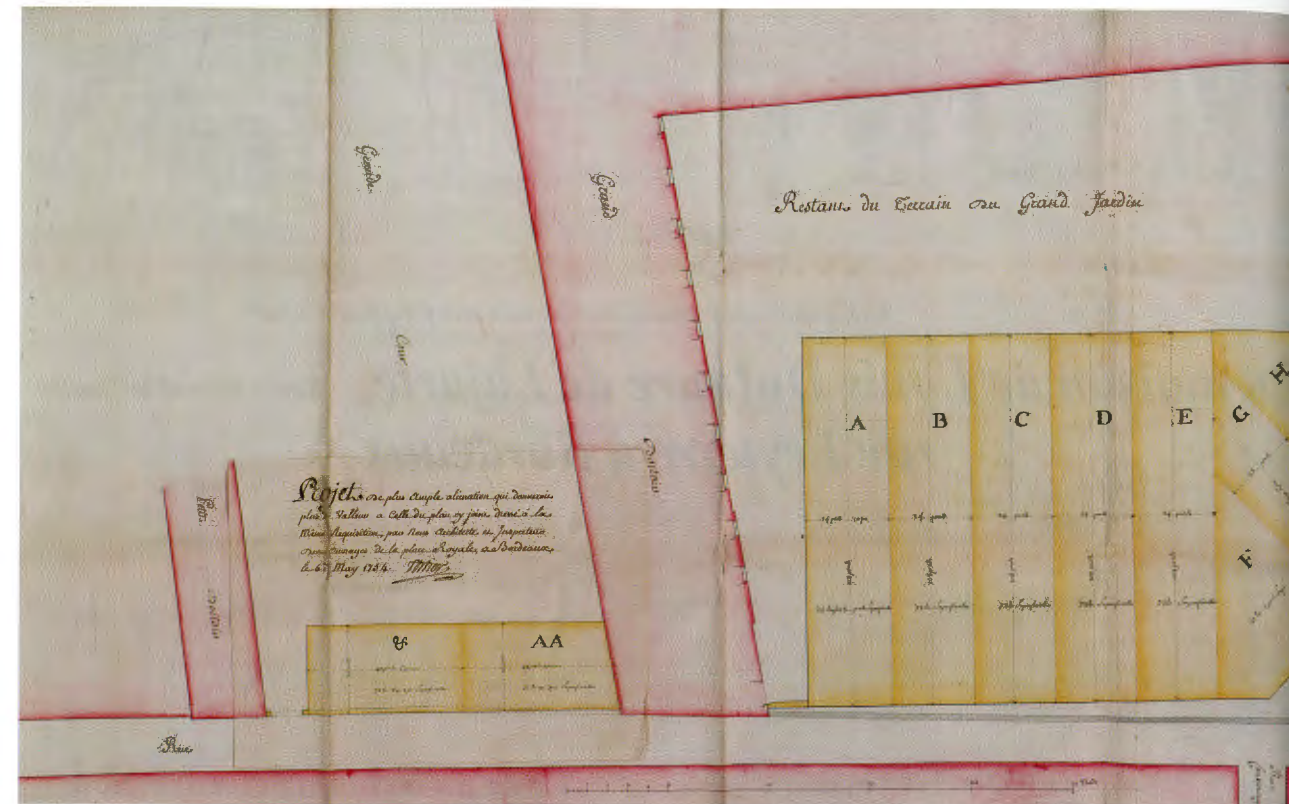


Fig. 1. - Projet de lotissement de parcelles bordant la rue Leyteire. Plan dressé par l'architecte André Portier le 6 mai 1754 (A.D.Gir. 1237). Créd. photo., A.D.Gir.

fig. 2. - Projet d'une nouvelle rue et de lotissement de parcelles bordant la rue Permentade et la rue Leyteire. Plan dressé par l'architecte André Portier le 6 mai 1754 (A.D.Gir. 1237). Créd. photo., A.D.Gir.

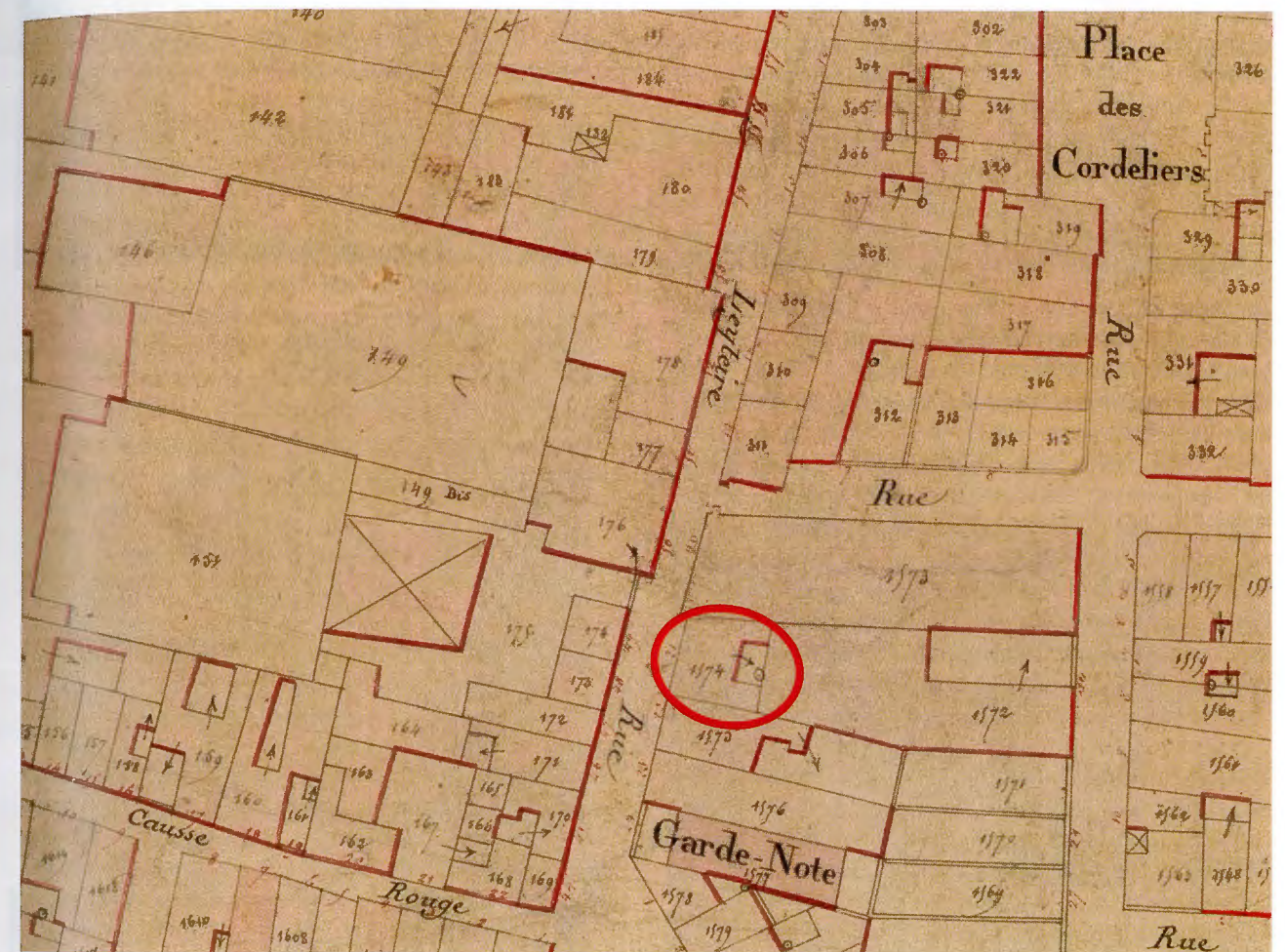


Fig. 3. - Situation de la maison Dufaure de Lajarte au début du XIXe siècle. Cadastre 1822 (A.M.Bx). Créd. photo., A.M.Bx, photographe Bernard Rakotomanga.

de 4 935 livres. L'acquéreur s'engage en outre à *se conformer dans la bâtisse des murs de la façon qu'il luy est prescrite par ladite adjudication*⁴.

Neuf ans plus tard, le 21 janvier 1764, Guillaume Ignace de Joguet, fils de feu Sixte de Joguet, vend, pour la somme de 5 116 livres, à Jean Alary *bourgeois et maître architecte de cette ville*, cet emplacement sur lequel aucune maison n'a encore été construite. Le terrain est bordé, du côté du midi, par la maison du sieur Laporte, au nord, par un terrain vide de 11 pieds de large appartenant aux Religieux et touchant au dortoir, au levant, par le jardin du couvent et au couchant par la rue Leyteire⁵.

Le 3 septembre 1765, Jean Alary revend à Elies Genty, négociant, demeurant rue Saint-François, ce même terrain *sur lequel emplacement le sieur Genty a commencé à faire construire et édifier une maison à laquelle on travaille actuellement*⁷. Le montant de cette transaction n'est que de 3 000 livres alors que dix-huit mois plus tôt le vendeur, Jean Alary avait acheté cet emplacement 5 116 livres (acte du 21 janvier 1764). Cette différence de prix s'explique par les modifications apportées par Alary tant au niveau de la surface que de la forme de cette parcelle. En effet, il l'a agrandie le long de la rue, en acquérant des Religieux le terrain vide de onze pieds de large (acte du 21 janvier 1764) qui matérialisait la limite nord. Preuve en est donnée dans l'acte de 1765 où la limite nord est devenue *le dortoir des religieux cordeliers aussy mur mitoyen entre deux*. A l'est, la parcelle donne toujours *par le derrière au jardin des mêmes Religieux* mais sa surface en a été réduite ce qui explique le prix de 3 000 livres. En effet, compte tenu de la valeur de la toise *superficielle* (73,09 livres), ce prix correspond à un lot de 41 toises *superficielles* (environ 155 m²) alors que le lot d'origine mesurait 70 toises *superficielles* (250 m²). On peut imaginer qu'à un emplacement long et plutôt étroit (34 m x 7,50 m environ), l'architecte ait préféré bâtir, sur un espace plus petit mais plus ramassé (12 x 13 m. environ), un immeuble doté d'une façade sur rue plus ample et plus majestueuse (fig. 3)⁸.

Le 1er avril 1769, Elies Genty, demeurant rue Leyteire, vend cette maison nouvellement construite au sieur Louis Dufaure de Lajarte, écuyer, qui réside à cette époque rue des Menuts. La maison, qui est louée, est vendue *avec les contre feus boisures, vollières et généralement tout ce qui en dépend* au prix de 28 000 livres dont 10 000 livres sont versées immédiatement en écus de 6 livres. Le solde devra être payé en deux acomptes de 9 000 livres, *en espèce d'or ou d'argent et non autrement* l'un dans trois ans, l'autre dans six ans⁹.

Description de la maison

L'immeuble, construit en pierres de taille, s'élève sur quatre niveaux séparés par des bandeaux moulurés. La façade, divisée en cinq travées, est décorée à ses extrémités de pilastres à refends. Des moulures plates encadrent les fenêtres dont l'arc segmentaire est marqué par un simple claveau à triglyphes. Un balcon, supporté par des consoles, occupe toute la longueur de la façade. Le garde-corps, en fer forgé, est composé de cinq panneaux séparés par des pilastres. Le dessin de l'ensemble balcon et appuis de fenêtres du deuxième étage, légèrement rocaille, fluide et aéré, reste conforme au style en vogue dans les années 1760-1775. La porte d'entrée, placée au centre de l'immeuble, s'ouvre dans un mur strié de refends. Elle comporte deux vantaux surmontés d'une imposte en fer forgé où se lisent encore, dans un cartouche, les initiales du propriétaire. Une double moulure sommée d'un mascarón au décor rocaille encadre l'ensemble. Le style général de cette maison donne une impression de sobriété, dans le même esprit que les autres demeures du lotissement, malgré l'absence de mansarde au quatrième niveau (fig. 4 à 6).

Louis Dufaure de Lajarte, propriétaire du 1er avril 1769 au 18 ventôse an II (8 mars 1794)

Louis Dufaure de Lajarte, fils de Guillaume et de Thérèse Seurin, naît à Bordeaux où il est baptisé le 30 août 1735 en la cathédrale Saint-André. Il appartient à une famille fortement implantée dans le monde judiciaire bordelais. Son père est conseiller du Roi en l'élection de Guyenne et plusieurs membres de sa famille siègent dans les cours bordelaises : Jean-Baptiste Dufaure de Lajarte conseiller au parlement en 1751, Antoine Dufaure de Lajarte, son frère, contrôleur de la chancellerie de la Cour des aides en 1773 ou encore Elie Louis avocat général au parlement en 1774. Louis Dufaure, fidèle à cette tradition familiale, acquiert en 1781 de Madeleine

4. A.D.Gir. 3 E 20640 Laville.

5. Jean Alary (?1702- ?1767) architecte actif à Bordeaux, prête serment en tant que maître architecte en 1732.

6. A.D.Gir. 3 E 17577 Perrens.

7. A.D.Gir. 3 E 21683 Rauzan.

8. A.M.Bx 50 G 1/4.

9. A.D.Gir. 3 E 15019 Baron.



Fig. 5. - Balcon, vue générale.



Fig. 4. - Façade, vue générale.



Fig. 6. - Porte d'entrée

Hostein, veuve de Jean Langouran, un office de *secrétaire du Roy maison et couronne de France en la chancellerie près le parlement de Pau* pour la somme de 77 500 livres¹⁰.

Le 6 septembre 1762, Louis Dufaure signe son contrat de mariage avec Anne Agathe Cazaux (1735-1793). Il réside alors *fossés des Récollets paroisse Notre-Dame de Puy-Paulin*. La future qui demeure dans un appartement du couvent des religieuses Grandes Carmélites, est la fille de Jean Cazaux *écuyer garde du sceaux près la Cour des Aydes* et de feu Anne Agathe Blanchard. A cette date, le père de la mariée se trouve à Saint-Domingue où il possède des biens importants. Comme il ne peut se rendre en France en raison du blocus de l'île par les Anglais (guerre de Sept ans), il donne son consentement par courrier. La future se constitue en dot, avec l'autorisation de son père, une somme de 100 000 livres. Le contrat prévoit en outre un gain de survie de 4 000 livres au bénéfice du conjoint survivant et Louis Dufaure assigne, en cas de décès, une somme supplémentaire de 4 000 livres au bénéfice d'Anne Agathe Cazaux, sa future femme¹¹.

Cinq enfants naissent de ce mariage :

Jean décédé en 1763,
Antoine Jacques (1764- ?), qui épousera, après la Révolution, Célestine d'Arche,
Marie-Madeleine (1767- ?) se mariera le 11 mars 1789 avec Etienne Gautier de Latouche,
Antoine Jacques Marie Joseph (1768-1846),
Françoise décédée en 1770.

Comme tout Bordelais, Louis Dufaure de Lajarte investit dans la terre et fait l'acquisition, notamment, de deux propriétés agricoles importantes. La première, à Cenon, appelée *a la heyronneyre* dans le quartier de Queyries, est achetée le 4 juillet 1774, pour la somme de 72 000 livres¹². La deuxième, acquise 70 000 livres le 24 décembre 1777 de Jean-Pierre Motmans de Lisle, se trouve à Saint-Morillon près de La Brède. Il s'agit d'un *grand bien et bourdieu appelé Bel-Air de Bellevue* comprenant une grande maison de maître, avec dépendances, vignes, terres labourables, vergers, et bois¹³. C'est dans ce bourdieu, qu'à partir de 1791, Louis Dufaure de Lajarte entreprend d'importants travaux dont la reconstruction de la maison de maître. Ces ouvrages seront terminés en juillet 1793, peu de temps avant son arrestation¹⁴.

L'aménagement et la décoration de la maison

La maison de la rue Leyteire que Louis Dufaure vient d'acquérir en 1769, devient sa résidence bordelaise familiale, qu'il va s'employer à meubler et décorer selon son rang et ses goûts. Quelques factures d'achat de meubles et de travaux réalisés par des artisans nous donnent une idée de son intérieur.

On note par exemple les versements suivants :

- le 20 janvier 1770 aux frères Fonfrède, marchands miroitiers à Bordeaux, pour *une table a quadrille bois de serisié*, 22 livres.
- Puis le 13 décembre 1770, pour *un pied de table à console doré avec sa table de marbre fin, deux trumeaux de cheminée avec leurs tableaux et les glaces 27 sur 20 garnis de moulures dorées, puis avoir refait le trumeau de sa chambre à coucher, une paire de bras de cheminée bleu et blanc, un miroir en deux glaces de 46 sur 22 avec sa bordure dorée large*, 368 livres,
- le 10 mai 1770, 820 livres pour *dix sept fauteuils d'aubusson*,
- le 11 septembre 1773, au sieur Vernet, 250 livres pour *une cheminée de marbre de Cerancollein*,
- le 18 avril 1774, à Brun, tapissier, 157 livres pour *une glace et son pied doré y compris la table de marbre d'accord*,
- le 12 octobre 1774, au tapissier Gentil, 224 livres pour *un lit en baldaquin et des rideaux de fenêtres et des pièces de papiers pins*,
- le 16 février 1789, à Thomas, menuisier, 96 livres pour avoir confectionné une armoire en bois de nerva, pour l'appartement du second étage, composé de six portes¹⁵.

Mais c'est essentiellement grâce aux documents de l'époque révolutionnaire que nous avons un aperçu de la qualité du mobilier conservé et de l'agencement de la maison.

Nous savons donc qu'au rez-de-chaussée deux grandes pièces donnent sur la rue et qu'à l'arrière se trouvent une cuisine, une *dépêche* et une cour avec un puits. Aux étages,

10. A.D.Gir. 3 E12688 Inventaires des cessions d'offices.

11. A.D.Gir. 3 E 15012 Chardavoine.

12. A.D.Gir. 3 E 15024 Baron.

13. A.D.Gir. 3 E 15027 Baron.

14. Maffre Philippe. « La construction de la nouvelle demeure du bourdieu de Bel-Air à Saint-Morillon (1791-1793) » *BS4B*, tome LXXII 1979-1981, p. 129.

15. A.D.Gir. 2 E 1012 et 2 E 1013.

16. A.D.Gir. 1Q 1538.



Fig. 7, 8, 9. - Cage d'escalier, éléments de ferronnerie.



Fig. 10. - Fontaine dans la cour intérieure.

les pièces sont réparties de manière identique : deux pièces sur la rue et deux pièces sur la cour avec un petit cabinet. Le tout est surmonté de greniers. Enfin, trois caves et deux caveaux occupent le sous-sol¹⁶. La cage d'escalier, d'un volume relativement réduit et d'un style plutôt archaïque par rapport à la date de construction de l'immeuble, est semblable à celles des maisons construites dans les années 1730. On remarque quelques éléments en fer forgé d'un modèle identique à celui du balcon de la façade (fig. 7, 8, 9). Dans la petite cour subsiste un puits (fig. 10).

L'inventaire des meubles est réalisé le 30 ventôse an II (20 mars 1794) et le 13 vendémiaire an III (4 octobre 1794)¹⁷. Le rédacteur de ce document est malheureusement imprécis dans la désignation des pièces car il emploie indistinctement les termes de « salle » ou « chambre » sans donner plus de précision.

La description du mobilier commence par une *salle basse*, et une *dépêche à la suite* situées au rez-de-chaussée (sans doute le *salon à manger* d'après le contenu de l'inventaire et le voisinage de la *dépêche* et de la cuisine). La salle basse est chauffée par un poêle en faïence et par une cheminée décorée d'un trumeau avec sa glace et deux bras de cheminée. Des rideaux à fleurs garnissent les fenêtres. Cette pièce est meublée d'une console à dessus de marbre, d'une table à trictrac, d'une table à huit couverts, d'un paravent, d'un clavecin et de nombreux sièges : huit fauteuils et dix-sept chaises. De nombreux objets décorent la pièce comme, par exemple, deux tableaux représentant des paysages, un groupe en plâtre, une figure chinoise en porcelaine, un *socle en fayence ayant neuf tuyaux* (un fleurier) ou encore *une pendule dans sa caisse*. Les placards recèlent de la vaisselle dont des théières en porcelaine, des solitaires, des verres à punch en cristal, des beurriers, des coquetiers, deux chandeliers avec girandoles et bobèches en *argent haché*¹⁸. Du linge : nappes, serviettes, tabliers de cuisine y est également rangé ainsi que deux caisses de vin rouge en *bouteilles de frontignan*.

La pièce suivante est appelée *dépêche à la suite*. Elle est meublée d'une grande table avec des allonges, d'un garde-manger contenant des plateaux en tôle et des compotiers, d'une armoire basse à deux portières renfermant de la vaisselle en faïence et en grès. Vient ensuite la cuisine avec une grande table, un petit cabaret en acajou, une maye et des vaisseliers comprenant une grande variété d'ustensiles en fer blanc ou en cuivre : poêles, poêlons, lèches frites, casseroles, un *hôpital*¹⁹ et des objets comme chandeliers, fers à repasser, sablier etc. La cheminée, enfin, est équipée d'un tournebroche, de chenets, d'une pelle et de pinces. Dans la cour, une volière est notée à coté du puits et de sa corde.

Au premier étage, nous trouvons quatre pièces : deux chambres, une salle et un cabinet à la suite. Dans la première pièce dénommée *chambre* mais dépourvue de literie (une antichambre ?), nous pouvons noter la présence de quelques meubles dont un cabaret en acajou, trois tables à jeu, trois fauteuils et onze chaises en cerisier. La cheminée, garnie de chenets, n'est décorée que par *deux mauvais bras de cheminée*. Une tenture en toile peinte est accrochée au mur. Un placard contient en guise de vaisselle : aiguière, théière, tasses et quelques pièces d'argenterie : sept couverts, une grande cuillère et six petites cuillères à café.

17. A.D.Gir. 1Q 914.

18. Une forme de placage.

19. Sorte de bouilloire en cuivre.

Nous passons ensuite dans une «salle» qui peut être le salon de compagnie. Trois fenêtres, garnies des rideaux en taffetas vert foncé, éclairent la pièce. Un trumeau, encadré de deux bras de cheminée en cuivre doré, surmonte la cheminée dont les chenets sont également en cuivre doré. Parmi les meubles, il convient de noter la présence d'un écran de cheminée, deux consoles en bois doré avec dessus de marbre jaspé, un petit chiffonnier marqueté à trois tiroirs, quatre fauteuils et quatre chaises. La pièce, en outre, est décorée d'une tenture de tapisserie en laine, de deux glaces avec leur cadre en bois doré et d'une pendule à l'*antique*.

Nous entrons ensuite dans une chambre, vraisemblablement celle du propriétaire. Elle est meublée de deux lits jumeaux dont la courtépointe est en satin vert piqué. Deux paires de rideaux de coton vert complètent l'ensemble, évalué à 1 000 livres, soit le lot le plus cher de tous les meubles et objet inventoriés dans cette maison, comme toujours. Les sièges de la convivialité ne font pas défaut : six fauteuils à raquette garnis en damas vert piqué, plus une commode en noyer à quatre tiroirs, un petit chiffonnier en noyer, un petit cabaret et une table de nuit. Parmi les objets décoratifs, une glace, une cage à oiseau avec un *plomb doré*²⁰, un christ dans un cadre doré et une tenture de tapisserie en laine. Enfin, un trumeau et des bras de cheminée à fleurs d'émail garnissent la cheminée équipée, comme toutes celles de la maison, de chenets à gril, d'une pelle et d'une barre de fer.

Dans le *cabinet à la suite*, une *mauvaise* table marquetée voisine avec une grande armoire en acajou contenant des robes et du linge de madame Dufaure. Cette dernière, à l'époque de cet inventaire, avait déjà quitté la France pour Saint-Domingue où elle y était décédée depuis près d'an.

Au deuxième étage, la description se poursuit avec la *chambre des domestiques*. La pièce est chauffée par une cheminée avec un *feu complet*. Elle renferme deux lits, une petite encoignure de sapin, une table de nuit, deux miroirs de toilette, quelques sièges et deux armoires contenant leurs vêtements.

Un « panorama à six feuilles en toile peinte » est installé sur le palier où se trouve également un petit « commode » ou siège d'aisance.

La première chambre de cet étage présente un lit complet avec une courtépointe d'indienne à paysage, une bergère en noyer sculpté couverte d'un tissu en satin broché jaune et sept fauteuils. Une cheminée se trouve également dans la pièce avec sa garniture en cuivre et un trumeau encadré de deux bras de cheminée à fleur d'émail. On peut encore y voir une glace « à l'ancienne » à cadre doré, un petit cabaret en acajou, un secrétaire en noyer, une pendule dans « une boëtte en verre » et du linge de maison : draps, nappes, serviettes.

La *chambre à la suite*, est éclairée par des fenêtres dont les rideaux sont en coton blanc et rouge. Comme dans les autres pièces, un trumeau encadré de deux bras de lumière à fleurs d'émail surmonte la cheminée. La pièce offre un lit complet avec une courtépointe d'indienne à grands ramages et rideaux en *cotonille* flammée. De nombreux meubles complètent l'ensemble : une ottomane et six fauteuils, deux banquettes couverte de tapisserie, une table de nuit, une grande table de sapin à tiroirs, deux petits cabarets en acajou, un à quatre pieds, l'autre à un pied, une commode marquetée à dessus de marbre blanc, un chiffonnier marqueté à deux tiroirs, deux portes et dessus de marbre blanc, un *vieux bureau à l'antique à plusieurs tiroirs et portières*. De multiples objets décorent la pièce dont un flambeau avec son réverbère en tôle, une *petite caisse cadre doré sous verre contenant un petit enfant de cire*²¹, une tenture de tapisserie en laine, une pendule sous verre, des gravures et des plans, et quatre tableaux de famille. Un grand secrétaire en acajou à *deux portières basses et deux tiroirs* renferme de nombreux papiers d'affaire dont certains concernent *l'habitation de l'amérique*. Le linge de maison et les habits du propriétaire, en abondance, sont rangés dans des placards.

Pour terminer, nous accédons à la dernière pièce ou *autre chambre à la suite*, avec un lit dont le baldaquin est démonté, un cabaret, quelques sièges, une table couverte d'une tapisserie, une tenture de tapisserie en laine. Parmi les objets cités nous relevons la présence d'ustensiles de toilette comme un bidet couverte en maroquin avec sa cuvette en fayence, une boîte de toilette en fer blanc, une boîte contenant quatre rasoirs. Les vêtements du propriétaire apparaissent encore en grand nombre dans les placards. Environ deux cents livres sont rangés sur des étagères. Parmi les titres nous trouvons une *Histoire universelle* en quatre-vingt-seize volumes, la *Philosophie de la Religion*, une Bible, les *Confessions d'Augustin*, un *Essai sur le beau*, une *Grande mère anglaise* (sic), les œuvres de D'Aguesseau, une *Histoire de la Bible*, une *Histoire d'Henri IV*, un *Dictionnaire de l'Académie* et de nombreux autres volumes dépareillés.

Le troisième étage comporte un *atelier* et trois chambres. Le mobilier de ces dernières se compose de lits dont les garnitures sont qualifiées de *mauvaises* ou *vieilles* et de vieux meubles (armoires, coffres, sièges) en sapin, ou en bois peint. On trouve encore dans des armoires du linge de maison et des vêtements, et puis comme dans tout grenier des objets aussi divers et hétéroclites qu'un *vieux tableau de famille cadre doré*, des livres, deux paires de bottes à la *cavalière* et même une bride et son

20. Un poids pour lester la cage ?

21. Une statuette religieuse ?

mors. Enfin, dans la pièce dite *atelier*, on remarque la présence d'un *tour avec son établi en bois de noyer avec un grand étai*, et des outils de toute sorte, dont certains sont emmanchés à virole de cuivre. On peut y voir : des limes, des ciseaux, des compas en acier et en cuivre, des marteaux et des haches, des serpes, un vilebrequin, des scies, un pot à colle, une herminette, des rabots et un établi de menuisier. Enfin, au dernier étage, les greniers conservent beaucoup de vieux meubles et de vieux objets et autres *fatras*. Et puis, pour terminer, la cave abrite des barriques de vin rouge et de vin blanc et du bois de chauffage.

La lecture de ce document nous permet de constater que la maison de Louis Dufaure de Lajarte était une demeure confortable et agréable à vivre. Les meubles sont en nombre important et de qualité : le bois doré, la marqueterie ou l'acajou sont souvent cités. Les termes *vieux, usés, à l'antique* n'apparaissent que très rarement. Nombreux également sont les petits meubles comme les tables à jeux ou les tables à cabaret symboles de l'art de vivre de l'époque. L'abondance de la vaisselle et du linge de maison comme l'est également la garde-robe de Louis Dufaure décrite dans quatre pages de l'inventaire sur vingt-trois, attestent de la richesse du propriétaire.

Enfin, il faut noter l'existence d'un atelier de menuiserie au troisième étage qui semble *a priori* incongrue dans une demeure conçue pour l'habitation et non pour l'usage d'atelier ou de boutique. En revanche, on peut supposer que Louis Dufaure, comme beaucoup d'hommes de son temps et de son milieu, a été influencé par les écrits de Jean-Jacques Rousseau dont l'*Emile*. En effet, dans cet ouvrage, Jean-Jacques Rousseau insiste sur l'importance d'apprendre un métier pour vaincre les préjugés et pour *acquérir le goût de la réflexion et de la méditation*. Il écrit notamment « ... le métier que j'aimerais le mieux qui fût du goût de mon élève est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison ». La présence de cet atelier est la preuve que Louis Dufaure voulait mettre en application les théories de Rousseau pour lui-même ou pour ses enfants.

Louis Dufaure de Lajarte face à la Révolution

Les dernières années de l'Ancien régime furent très agitées à Bordeaux en raison, notamment, de l'opposition des parlementaires bordelais au pouvoir royal. Le parlement fut, par exemple, exilé à Libourne au mois d'août 1787 pour s'être opposé à l'édit créant les assemblées provinciales. Il est très vraisemblable que Louis Dufaure de Lajarte suivit de près tous ces conflits et manifesta sa solidarité à l'égard des magistrats bordelais quand, Necker, qui, après avoir été rappelé par le Roi

le 25 août 1788, fit revenir les exilés au mois de septembre suivant. En effet, le retour de la compagnie bordelaise fut un véritable triomphe. Du 20 au 23 octobre, de nombreuses manifestations de joie eurent lieu à travers toute la ville et à cette occasion Louis Dufaure de Lajarte, participant à l'euphorie générale, fit illuminer sa maison ²².

Une fois la Révolution engagée et les premiers moments d'enthousiasme passés, les mesures antinobiliaires apparaissent rapidement comme le décret du 23 juin 1790 abolissant la noblesse et les honneurs qui lui étaient attachés. La constitution civile du clergé, promulguée le 12 juillet 1790, attise les divergences et l'année 1791 voit dégénérer les rapports entre la noblesse et le reste de la population.

Dans ce climat de tension et de violence latente, Louis Dufaure s'efforce d'échapper à la suspicion et aux poursuites. A l'instar de nombreux nobles, qui quittent discrètement la Garde Nationale, il fournit des certificats médicaux pour être exemptés de service. Mais en juillet 1791, la disparition de ses deux fils, qui profitent d'un voyage dans les Pyrénées pour émigrer, le rend suspect aux yeux des autorités. Le climat antinobiliaire devient de plus en plus prégnant, notamment avec la promulgation de nombreuses lois édictées pour réprimer l'émigration. C'est ainsi que la loi du 8 avril 1792 prévoit la confiscation des biens des émigrés ou encore celle du 12 septembre 1792 met à la charge des parents d'émigrés l'habillement et la solde de deux soldats par enfant émigré. Louis Dufaure de Lajarte est particulièrement visé par cette mesure et il semble qu'il ait eu des difficultés pour s'acquitter des sommes réclamées. En effet, dans une lettre du 8 février 1793, le receveur du district de Cadillac lui rappelle qu'il doit verser la somme de 1 767 livres et 16 sols pour chacun de ses fils. Il lui écrit : *je suis forcé de vous dire si le 16 de ce mois au plus tard vous n'êtes pas libéré ... il ne dépendra plus de moi d'attendre, et je serai indispensablement obligé de vous faire contraindre au payement ... Sauver moi je vous en conjure la douleur que j'éprouverais de faire quelque chose qui peut vous être désagréable* ²³.

Il obtient le 17 juin un laissez-passer pour se rendre *sur son bien d'entre deux mers et sur celui de St Morillon*. Nous savons ainsi qu'il mesure 5 pieds 4 pouces, (environ 1,75 m), qu'il a les cheveux et les sourcils gris et les yeux châtain. Le nez et le

22. A.D.Gir. 2 E 1012-4. Note de Descombe, couvreur du 18 septembre 1791 « Du 14 octobre 1788, Plus avoir acheté douze lampions et une livre de suif pour illuminer sur le balcon le jour que M. Necker rentra en France ».

23. A.D.Gir. 1 Q 1089.

menton sont décrits comme gros, la bouche moyenne, le front grand, et le visage ovale. Enfin, le 26 août 1793, il fournit une attestation de non émigration ²⁴.

Il est pourtant arrêté le 14 nivôse an II (3 janvier 1794) et transféré à la prison des *cy devant religieuses orphelines* ²⁵. Au cours d'un bref interrogatoire, il prétend être uniquement cultivateur et non noble et reconnaît qu'il est sans nouvelle de ses deux fils depuis deux ans. Aux reproches de n'avoir pas exécuté son service dans la Garde nationale, il avance sa mauvaise santé et pour justifier son absence aux réunions de sa section, il rappelle qu'il lui était interdit de s'y présenter en raison de l'absence de ses fils soupçonnés d'émigration ²⁶.

Pendant son incarcération, il ne reste pas inactif et adresse aux autorités lettres et pétitions. Au Comité de surveillance ²⁷, il demande sa remise en liberté mettant en avant son âge, son veuvage récent et la disparition de ses deux fils. Pour justifier son absence de ressource et peut-être de liquidités pour payer impôts et taxes diverses, il précise que *la fortune de sa femme dont il avait l'espérance de jouir a été enveloppée dans les événements des colonies* et que ses domaines, grevés de charges importantes, lui rapportent à peine de quoi vivre et payer ses dettes. Enfin, il propose en échange de sa libération de *garder constamment sa maison sous la surveillance d'un garde à ses frais*. Dans une autre lettre au même Comité, il rappelle son rôle au sein de la Garde nationale et différentes actions qu'il y fit, prouvant *le plaisir qu'il eut à remplir tous ses devoirs de citoyens*. C'est ainsi qu'il incita un de ses fils à accepter le grade de major dans les troupes patriotiques de Saint-Morillon où *pendant plus de trois mois il a fait flotter sur sa maison le drapeau tricolore*. Il répondit toujours favorablement aux différentes collectes *pour le salut de la Patrie souvent même sans consulter ses facultés* et, bien qu'exclu de sa section parce que considéré comme noble, il assista à la proclamation de la constitution place du Champs de Mars. Il mentionne, enfin, qu'il héberge, dans sa maison de la rue Leyteire, un dragon de la Légion du Gers qu'il considère comme *son frère et son ami* et qu'il possède tous les certificats de son capitaine prouvant qu'il faisait son service dans la Garde nationale la veille de son arrestation ²⁸.

Bien que prisonnier et donc suspect, il reçoit des témoignages en sa faveur. Par exemple, le maire et les officiers municipaux de Cenon affirment *qu'il est un bon républicain, bon sans culotte* ²⁹. Le 22 pluviôse (15 février) le citoyen Barriz *fourrier major en chef des chasseurs montagnards à cheval de la Légion du Gers* déclare *que depuis le premier moment que j'ai été chés lui [rue Leyteire] je l'ai reconnu tant par ses discours que par sa manière dagir comme brave républicain et marchand dans les vrais principes de la Révolution* ».

Le 5 ventôse (23 février) alors qu'il ne connaît toujours pas les motifs de son incarcération, il écrit à la Commission militaire ³⁰ pour présenter sa défense. Il met d'abord en avant son grand âge (59 ans) et ses infirmités, puis il nie avoir la qualité de noble et affirme que *si c'est en raison de cy devant je ne le suis pas*. Au sujet de ses fils accusés d'émigration, Il tente de justifier leur absence en déclarant que ces derniers, après avoir été malades, *presque mourants*, lui demandèrent de les conduire aux eaux de Bagnères pour se rétablir. Depuis, il affirme qu'il ne sait ce qu'ils sont devenus. Pour s'exonérer de sa responsabilité dans cet éventuel départ hors de France, il déclare que s'ils ont abusé de sa confiance pour quitter le territoire pour se joindre *à cette horde de Brigands qui portent les armes contre la République française*, il se dit prêt à les livrer *au glaive des lois*. Il termine sa lettre en demandant sa remise en liberté et s'engage à faire de nouveaux efforts pour la patrie et ses concitoyens.

Malheureusement pour lui, ni les témoignages en sa faveur, ni ses requêtes n'eurent d'influence sur les autorités. Tous ses arguments sont systématiquement rejetés. En effet, le 19 ventôse (9 mars), le Comité révolutionnaire de surveillance de la commune de Bordeaux établit la liste des fautes et des comportements coupables pouvant justifier le passage du prévenu devant la Commission militaire. Il lui est fait grief de son attachement à l'Ancien Régime qui *lui a fait voir la Révolution comme l'ouvrage de la malveillance*. Il lui est reproché d'avoir eu une action en sens contraire de la Révolution en entretenant des relations notamment épistolaires avec les ennemis de cette dernière et surtout d'avoir deux fils émigrés. Ce rapport est validé par Ysabeau et le dossier est transmis à la Commission militaire.

La Commission militaire l'interroge les 19 et 21 ventôse et rend son jugement le 28 ventôse (18 mars 1794). Elle l'accuse d'avoir correspondu avec des ennemis de la république, d'avoir favorisé les prêtres insermentés et d'avoir encouragé ses deux

24. A.D.Gir. 5 L bis 14.

25. Le couvent des Orphelines de Saint-Joseph se trouvait rue Sainte-Eulalie, aujourd'hui rue Paul-Louis-Lande.

26. A.D.Gir. 5 L bis 14.

27. Le Comité de surveillance, composé de douze membres, était chargé de faire arrêter tous les individus qui lui étaient désignés comme ennemi de la République.

28. A.D.Gir. 2 E 1012-1. Documents non datés.

29. A.D.Gir. 2 E 1012-1. Document non daté.

30. La Commission militaire, composée de sept membres officiait comme tribunal révolutionnaire de la ville.

fils à émigrer dont il a partagé les sentiments liberticides puisqu'il a été expulsé de sa section. Elle se dit convaincue qu'il n'a jamais donné la plus légère preuve d'attachement à la révolution et déclare qu'il doit être rangé dans la classe des aristocrates et des ennemis de la révolution. Alors qu'en cette période de la Révolution à Bordeaux, le nombre des condamnations à mort diminue fortement, Louis Dufaure de Lajarte ne bénéficie d'aucune indulgence³¹. La Commission militaire le condamne à la peine capitale et ordonne que la sentence soit immédiatement exécutée place Nationale³². Ce qui fut fait.

Le lendemain, 29 ventôse, des commissaires sont envoyés rue Leyteire pour apposer les scellés sur la maison. Le 30 ventôse, les commissaires reviennent dans le but de retrouver l'argenterie qui y aurait été dissimulée. Interrogée, La servante, Magdeleine Guérin, précise que cette argenterie avait été déposée dans la cave, il y a deux ans, puis retirée et rangée dans un coffre-fort aujourd'hui vide. Les fouilles qui sont aussitôt engagées dans la cave, ne permettent de découvrir qu'un emplacement *planchéié* qui aurait pu recevoir un coffre. Le lendemain, 1er germinal (21 mars), la fouille générale de la cave est autorisée.

Le 13 vendémiaire an III (4 octobre 1794) l'ensemble du mobilier est inventorié pour une valeur de 18 996 livres. Le 24 vendémiaire (15 octobre 1794) la maison est vide ; il ne reste plus que le clavecin et la bibliothèque que le locataire demande d'enlever. Enfin, l'ensemble des meubles est vendu le 5 nivôse an III (25 décembre 1794) pour 24 931 livres³³.

Les propriétaires au XIXe siècle

Après trois ans de location, l'ancienne résidence de la famille Dufaure de Lajarte est mise en vente le 13 fructidor an VI (30 avril 1798) au prix 28 000 livres et adjugée 43 700 livres au citoyen Poudensan, négociant. Quelques années plus tard, le 30 juillet 1811, Guillaume Poudensan revend l'immeuble à la maison de commerce *Veuve Lachapelle-Bahans et compagnie*. La bâtisse est simplement décrite comme comportant *plusieurs pièces, rez-de-chaussée, cours, puits, trois étages et grenier dessus*³⁴. Le 5 mars 1844, l'édifice, vendu à la barre du tribunal à la demande de la famille Bahans, est adjugé à Jean Laurent pour 18 000 francs. Le 23 mai 1870, ses descendants, le sieur

Colin, négociant, et ses enfants, résidant 109 quai des Chartrons vendent la maison à Charles Mariés, docteur en médecine demeurant 96 cours Napoléon (cours Victor Hugo). Rien ne semble avoir changé : l'édifice d'une superficie de 153,14 m², comporte cave voutée, caveau, rez-de-chaussée, cour, trois étages et grenier³⁵.

L'étude de cette maison de la rue Leyteire nous a permis d'évoquer le rôle de l'Intendant Tourny dans le développement et l'embellissement de la ville de Bordeaux par la création de nouvelles rues dans des quartiers à la voirie encore mal définie.

La maison, construite par un architecte connu et très actif dans le quartier saint-Michel, Jean Alary, ne présente pas de caractères architecturaux exceptionnels et se veut en harmonie avec son environnement. Elle constitue un bon exemple des immeubles édifiés dans les années 1760 et tire son originalité de son grand balcon en fer forgé qui est l'ornement, sur toute sa longueur, d'une façade quelque peu austère.

Le propos évoque bien ce XVIIIe siècle pendant lequel se développa un art de vivre qui servit de modèle à l'ensemble des pays européens mais dont les dernières années furent assombries par les événements souvent tragiques de la Révolution française.

La vie du propriétaire, Louis Dufaure de Lajarte, entre Bordeaux et les Antilles, entre noblesse et grande bourgeoisie, évoque par son nom, son rang, et sa fortune, cet art et cette douceur de vivre qui font encore rêver ; sa fin dramatique nous rappelle cette période douloureuse de notre Histoire.

31. Figeac Michel., *Destin de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, tome 1, FHSO, Bordeaux, 1996.

32. A.D.Gir., 5L bis 14. Aujourd'hui place Gambetta.

33. A.D.Gir. 1 Q 914.

34. A.D.Gir. 3 E 31428 Maillères.

35. A.D.Gir. 3 E 40686 Casteja.



Le décor peint de Romain Cazes à l'église Notre-Dame de Bordeaux

Catherine Bonte *

L'actuelle église Notre-Dame fut, jusqu'à la Révolution, la chapelle du second couvent des Dominicains. Le premier, fondé au début du XIIIe siècle, était situé au lieu-dit Campaure (actuelles allées de Tourny) mais, après la révolte de 1675, la décision du pouvoir royal d'agrandir les glacis du château Trompette provoqua sa démolition. Les Dominicains s'installèrent donc plus en retrait, au fond de leur enclos et achetèrent un terrain (jardin et plusieurs maisons) à côté du couvent des Récollets¹ pour construire leur nouvelle église. Les travaux commencèrent en 1684 pour se terminer en 1707 et furent confiés à l'architecte Duplessy puis repris après sa mort, en 1693, au frère Fontaine. L'opposition des Récollets les obligea à placer l'entrée de l'église du côté opposé, sur la rue Mautrec et non sur les fossés du Chapeau-Rouge et à acheter des maisons qu'ils démolirent pour créer la place du Chapelet² ; cela explique l'orientation inversée avec l'abside à l'ouest. La rue Saint-Dominique (act. Jean-Jacques Bel) ne sera ouverte que lorsque l'intendant Tourny créera la promenade des allées qui portent son nom. L'interdiction faite par Vauban³, en 1680, de construire une voûte qui aurait pu servir à installer de l'artillerie en cas de révolte ne sera levée qu'en février 1700, alors que les travaux étaient déjà bien avancés. Les Dominicains reçurent alors l'autorisation de monter une voûte légère, d'un demi-pied d'épaisseur, soit environ 16 cm⁴. Pour cette voûte comme pour l'abside, le choix de la pierre de Daignac, qui est très tendre et résiste mal à l'écrasement quand elle est humide, fut peut-

être motivé par la facilité de taille qui permit d'achever les travaux plus rapidement⁵. Ces facteurs auxquels s'ajoute une mauvaise stéréotomie expliquent sans doute les infiltrations qui ruineront au XXe siècle les décors muraux et provoqueront la disparition d'une partie des peintures de Romain Cazes lors de la restauration des années 1970. La date de 1707, sculptée sur la clef de l'arc-doubleau en avant de l'abside, doit correspondre à l'achèvement des travaux. L'église dédiée à saint Dominique fut consacrée en 1708. Devenue église paroissiale pendant la Révolution, elle sera ensuite transformée en Temple de la Raison puis de l'Être Suprême avant d'être rendue au culte en 1801. Elle fera provisoirement office de cathédrale (5 août 1802-14 juillet 1803) pendant la remise en état de Saint-André et Monseigneur d'Aviau y célébrera sa première messe le jour

* Qu'il me soit permis de remercier le Professeur Coustet pour les conseils qu'il m'a prodigués lors de cette étude.

1. X. Védère, « Les allées de Tourny » in *Revue historique de Bordeaux*, t. XXIII, p. 191 et 222.

2. X. Védère, « Les allées de Tourny » in *Revue historique de Bordeaux*, t. XXIII, p. 222.

3. *Archives historiques de la Gironde*, t. XXXVIII, p. 231.

4. A.D.Gir. H suppl., Jacobins, liasse 4.

5. M. Mastorakis, « Les voûtes de l'église Notre-Dame » in *Revue des Monuments Historiques de la France*, n° 2, 1972, p. 20-21.

de l'Assomption, le 15 août 1802. Lors de la création des nouvelles paroisses le 4 mai 1803, c'est en souvenir de cette messe qu'il demandera à ce que l'église soit placée sous le patronage de Notre-Dame⁶ mais l'habitude de l'appeler Saint-Dominique persista pendant une bonne partie du XIXe siècle.

L'architecture, librement inspirée du prototype idéal du Gesù de Rome dont le plan répond aux besoins de la liturgie redéfinie lors du concile de Trente, présente une nef unique voûtée en berceau, à deux niveaux séparés par un large entablement et sans transept. Ce grand espace permet aux fidèles de mieux suivre la messe et se montre plus favorable à la prédication. La nef conduit à une abside polygonale couverte en cul-de-four à pans. De chaque côté, les chapelles s'ouvrent par des arcades et communiquent entre-elles par de larges ouvertures, formant des bas-côtés. C'est un peintre dominicain, frère André (1662-1753) qui peignit à Paris, entre 1712 et 1741, dans le noviciat de la rue Saint-Dominique, les tableaux des chapelles consacrées aux principaux saints de son Ordre et l'*Annonciation* du chœur.

Dès 1768, les Jacobins envisagèrent de faire peindre « en architecture » le fond de l'église et confièrent la décoration de l'actuelle chapelle Sainte-Rose-de-Lima à un peintre de passage pour juger de son talent⁷. On ne sait pas si cela a été fait⁸; il semble que non puisque en 1826, le président du Conseil de la fabrique de Notre-Dame, Filhot de Marand, écrivit au préfet pour qu'il intercédât auprès du Ministre de l'Intérieur⁹ : « Le Conseil de la fabrique de la paroisse Notre-Dame frappé depuis longtemps de l'espèce de nudité qui choque tous les yeux, lorsqu'ils se portent sur l'intérieur de l'Édifice et particulièrement sur le fond du cœur (sic) de l'Église, a souvent fait des vœux pour que l'administrateur en chef de cette ville éprouvât la même impression et le même besoin ».

Le premier décor des années 1834-1836.

Dès 1825, la fabrique avait fait une demande de subventions pour la décoration de la voûte du chœur, désirant en confier l'exécution à Jean Alaux dit le Romain¹⁰ mais la situation financière n'avait pas permis d'y donner suite. L'année suivante, la demande fut réitérée. Les travaux seront finalement engagés et, entre 1834 et 1836, l'église fut ornée de peintures par Ciceri, Gigun et Vafflard. L'aquarelle d'Auguste Bordes (fig. 1), ses descriptions et celles de Charles Marrionneau, nous restituent ce décor en trompe-l'œil. Ch. Marrionneau¹¹ détaille les différents motifs peints par Gigun et Ciceri : « Les voûtes et les arcades sont décorées de peintures modernes, imitation de

caissons, de bas-reliefs ou de rondes-bosses, et dont les motifs principaux représentent des anges tenant des trompettes et des banderoles, sur lesquelles se lisent les titres des livres saints et les noms des grands docteurs de l'église chrétienne. » Sur la voûte de l'abside, des guirlandes de fleurs dessinent trois mandorles présentant l'*Assomption de la Vierge* entourée de *saint Joseph* et de *saint Jean-Baptiste*. En-dessous, de part et d'autre de l'*Annonciation* de frère André, une niche peinte en grisaille présente l'apothéose de deux martyrs, avec la signature : *Vafflard, de Paris, 1834* (sic). A. Bordes¹² souligne que : « deux niches contenant des personnalités célestes, décorent le fond de l'édifice ; leur excessive grandeur nuit peut-être à l'effet, ainsi qu'à l'élégance de la décoration. » Stendhal¹³, de passage à Bordeaux en 1838, fut séduit par la décoration : « C'est une église du XVIIe siècle, forme de carte à jouer, gros piliers ; rien de plus plat, et cependant elle est si bien peinte en grisaille qu'elle a un air de fête ; c'est presque une église d'Italie. » Dans l'obscurité de l'arcade, derrière la chaire, l'extrémité d'un gâble décoré de feuilles enroulées, illustre la description des chapelles latérales de l'*Album du voyageur à Bordeaux* de 1837¹⁴ : « Les peintures de la nef exécutées avec soin, ne présentent aucun caractère religieux ; pour celles des chapelles latérales, elles forment le plus lourd contresens avec le caractère de l'édifice : on s'est avisé de faire des ornements gothiques dans des chapelles bâties à plein cintre ».

Cette aquarelle nous montre que les fenêtres sont encore celles du XVIIIe, en verre incolore bordé d'un filet jaune mais encadrées des rideaux en coton rouge incarnat installés en 1835 ; elles seront remplacées par les vitraux d'Emile Thibaud quelques années plus tard, en 1848-1849. Nous constatons que le garde-corps en fer forgé de la corniche fait le tour de l'édifice et que le maître-autel de Jean-Baptiste II Péru est placé à l'entrée du chœur liturgique, relié aux piliers par les grilles du maître serrurier Jean Moreau qui ferment le chœur des moines ; il ne sera déplacé vers le fond du chœur qu'en 1851.

6. *L'Aquitaine*, 12 décembre 1890, p. 784.

7. A.D.Gir. H suppl., Jacobins, registre 651, p. 174.

8. P. Roudié, « Construction de l'église Notre-Dame de Bordeaux » in *Société archéologique de Bordeaux*, LXXVII, 1986, p. 80.

9. A.D.Gir. 163T2, lettre manuscrite du 12 mai 1826, n° 882.

10. A.D.Gir. 163T2, lettre manuscrite du 14 décembre 1825, n° 3340.

11. Ch. Marionneau, *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*, Bordeaux, 1861, p. 353.

12. A. Bordes, *Histoire des monuments anciens et modernes de Bordeaux*, 1845, t. II, p. 59.

13. Stendhal, *Bordeaux* (1838), p. 79.

14. *Album du voyageur à Bordeaux*, p. 127-128.

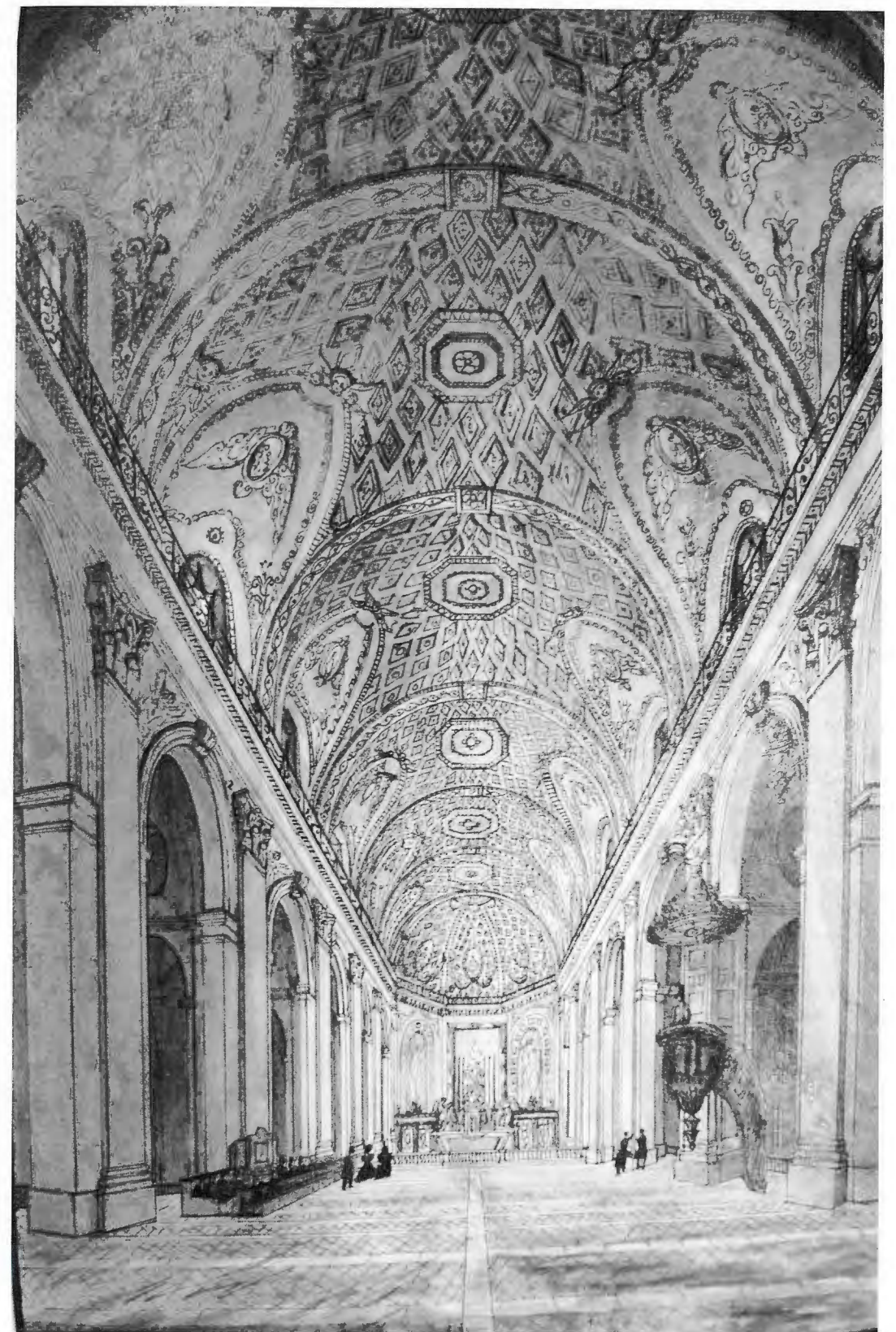


Fig. 1. - Auguste Bordes, Intérieur de Notre-Dame, vers 1845, aquarelle, SAB.

Choix d'un nouveau décor

Le 30 novembre 1868¹⁵, le trésorier de la fabrique de Notre-Dame écrivait au maire de Bordeaux pour lui signaler que la veille, pendant la messe de sept heures, une petite pierre s'était détachée de la voûte et était tombée près du maître-autel. En janvier 1869, Charles Burguet, constatant que la mauvaise répartition de la charge de la charpente était à l'origine des fissures, proposa des travaux qui furent exécutés¹⁶. En avril, le Conseil de la fabrique se réunit pour étudier le problème des grisailles, abimées en plusieurs endroits par des infiltrations, et menacées par les travaux en cours¹⁷. La commission chargée de statuer, s'entoura des conseils de Charles Burguet, architecte de la Ville, François-Louis Lancelin, directeur des travaux de la Ville, Oscar Gué, directeur de l'École municipale de dessin et Léo Drouyn, secrétaire de la Commission des Monuments Historiques. Unanimement, ils furent d'avis que les grisailles très ornementées étaient en désaccord complet avec le style de l'église et qu'il fallait les gratter pour les remplacer par une véritable peinture à fresque. Burguet conseilla en outre de faire sculpter des caissons dans les arcs-doubleaux pour que la voûte de la nef paraisse moins nue mais cet avis ne sera pas suivi. Le Conseil demanda l'autorisation de faire gratter la voûte et réparer les lézardes avant l'exécution du nouveau décor¹⁸. L'échange de lettres entre le Conseil de fabrique et l'adjoint aux Travaux Publics, Th. Dubreuilh, permet de suivre les différentes étapes de ces travaux et nous renseigne précisément sur les modifications apportées à l'architecture de l'abside. Le 30 décembre 1869, le Conseil de la fabrique se réunit au domicile de son président, Monsieur Sargos, pour prendre une décision au sujet des deux niches latérales, après avoir entendu les conseils donnés par Alexandre Denuelle, l'artiste chargé de la décoration, dans sa lettre du 12 décembre 1869 : « Je crois qu'il est tout à fait nécessaire de faire régner l'entablement au pourtour de l'abside et de continuer la frise et l'architrave... en donnant un enfoncement moindre aux panneaux rectangulaires qui résulteront de cette combinaison ». Ayant fait chiffrer le montant des travaux par Ch. Burguet, le Conseil décida de les supprimer « considérant que ces deux niches, dont le bas a été recouvert par la boiserie du chœur, ont maintenant une largeur hors de proportion avec leur hauteur, qu'elles forment une interruption très disgracieuse dans l'architrave et la frise qui règnent sur les trois autres panneaux, que cette interruption deviendrait encore plus choquante après l'enlèvement du grand tableau du fond et rendrait l'ornementation très difficile... »¹⁹ La suppression des niches s'accompagna du rétablissement de l'entablement dans son état d'origine ainsi que de la disparition du garde-corps de fer forgé au niveau de l'abside, ce qui permit de dégager une surface homogène, prête à accueillir le nouveau décor.

La note du Conseil²⁰ concernant le projet d'exécution des peintures à fresque nous apprend qu'il n'y a pas eu de concours pour le choix du peintre. Le président, Monsieur Sargos, avait pris contact avec une personne bien placée à Paris qui lui avait recommandé trois peintres dont, en toute première place, Romain Cazes ; c'est un membre de la fabrique qui alla à Paris pour rencontrer les peintres et voir leurs œuvres²¹. Ces démarches furent commentées par la presse qui critiqua l'absence de concours²² et d'un jury compétent²³. Selon cette note, le membre du Conseil vit successivement : Alexandre Hesse (1806-1879) qui avait décoré la chapelle Saint-Gervais-Saint-Protais dans l'église éponyme à Paris, en 1867. Il était peu disposé à se déplacer à Bordeaux, sauf si on lui accordait une rémunération très élevée, évaluée entre 40.000 et 50.000 fr., mais il recommanda Savinien Petit (1815-1878) dont il fit l'éloge. Ce peintre qui avait décoré les chapelles du Mont-Carmel et Saint-Joseph de la cathédrale Saint-André de Bordeaux fut jugé un peu froid. Il vit ensuite William Bouguereau (1825-1905) qui avait peint à Saint-Augustin, à Paris en 1867, les culs-de-four du transept de scènes de la vie de saint Jean-Baptiste et de saint Pierre et saint Paul. S'il avait gardé un bon souvenir de ses conditions de travail à Bordeaux lorsqu'il était venu peindre le plafond de la salle de concert du Grand Théâtre (1865-69) et se disait intéressé et prêt à faire un effort pour le prix, 60.000 fr., celui-ci restait encore beaucoup trop élevé. Et enfin, il prit contact avec Romain Cazes (1808-1881) qui venait de recevoir une commande importante pour l'église Saint-François-Xavier. Voyant les peintures du chœur de Notre-Dame de Clignancourt, à peine terminées, ainsi qu'un tableau, il fut séduit par le traitement gracieux de ses figures d'anges et de femmes qui lui parut bien adapté à l'église Notre-Dame. De plus, le peintre ne demandait que 20.000 fr. ce qui convenait à la fabrique qui ne disposait que de 10.000 fr. en trésorerie au moment de la commande. En conclusion, même

15. A.M.Bx 4001 M 9 lettre manuscrite du 30 novembre 1868.

16. A.M.Bx 4001 M 9 lettre manuscrite du 4 janvier 1869.

17. Archives privées, note manuscrite du 21 juillet 1869 concernant le projet d'exécution des peintures à fresques à l'église Notre-Dame.

18. A.M.Bx 4001 M 10 lettre manuscrite du 8 octobre 1869.

19. A.M.Bx 4001 M 10 lettre manuscrite du 30 décembre 1869.

20. Archives privées, note manuscrite du 21 juillet 1869 concernant le projet d'exécution des peintures à fresques à l'église Notre-Dame.

21. Archives privées, Note manuscrite du 21 juillet 1869 concernant le projet d'exécution des peintures à fresques à l'église Notre-Dame.

22. F. Léal, « Projet de peintures murales dans l'église Notre-Dame » in *la Gironde*, 26 août 1869.

23. H. Devier, « Les futures peintures murales de Notre-Dame », in *Courrier de la Gironde*, 25 août 1869.



Fig. 2. -
Romain Cazes,
Abside de
Notre-Dame,
projet d'ensemble,
mine de plomb et
blanc, inv.
MIR. 398,
musée Ingres,
Montauban.

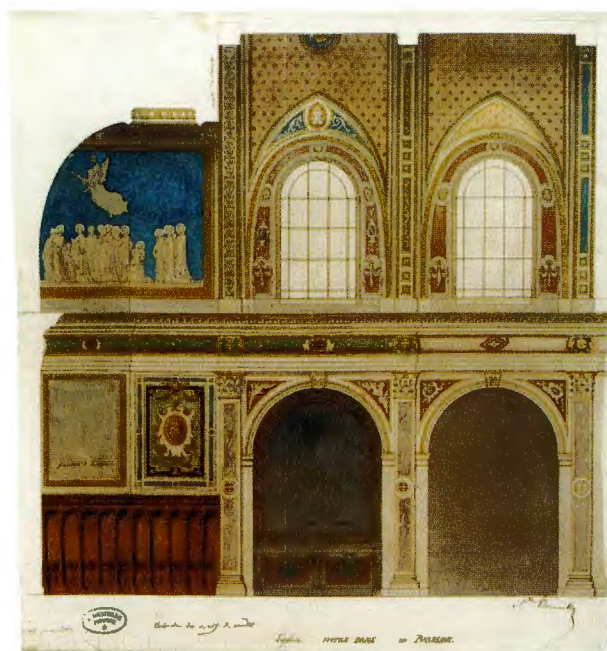


Fig. 3. - Alexandre Denuelle, Projet pour la décoration de Notre-Dame, dessin aquarellé, vers 1870, Inv. 98.1.6, musée d'Aquitaine, © Mairie de Bordeaux, Lysiane Gauthier.

si les peintres ne possédaient pas le même niveau de notoriété, ils étaient tous bons et c'est la question du prix qui fut déterminante. Les membres de la fabrique choisirent donc Romain Cazes qui s'engagea à préparer ses cartons pendant l'hiver et à commencer au printemps, après avoir soumis à l'approbation du curé ses sujets consacrés à l'iconographie mariale. En 1870, les anciennes peintures furent enlevées par brossage et grattage, les lézardes de la voûte réparées, les pierres salpêtrées ou altérées par les infiltrations d'eau furent changées, l'entablement rétabli et le garde-corps supprimé. Mais d'autres travaux s'avérèrent nécessaires. En mai 1870, Ch. Burguet écrivit au maire ²⁴ : « L'importance et la valeur que présenteront ces peintures doit nous porter à rechercher toutes les mesures propres à assurer leur conservation... Il serait nécessaire maintenant, pour prévenir le retour de ces dégradations, de refaire à neuf le revêtement en ardoise qui enveloppe les voûtes du sanctuaire. Les ardoises sont décomposées et brisées ; les bois qui les reçoivent sont pourris, etc. ». Ces travaux furent réalisés. La réalisation des fresques ne commença qu'en 1872.

Le décor de Romain Cazes

Romain Cazes né en 1808 à Saint-Béat, dans les Pyrénées, avait suivi les cours du peintre Joseph Roques à Toulouse avant d'entrer dans l'atelier d'Ingres en 1829, à 21 ans. En 1835, il débuta au Salon et y fut présent tous les ans jusqu'à son départ à Luchon pour soigner une atteinte de choléra. Ses tableaux religieux, diffusés par la lithographie, ainsi que son talent de portraitiste, lui assurèrent une certaine notoriété. Mais le début de sa carrière fut lent et son maître, Ingres, ne le soutint pas, ne le faisant jamais participer à ses travaux. Selon Georges Vigne ²⁵, la tentation romantique à laquelle il céda dans ses premiers tableaux et ses attaches républicaines affichées lorsqu'il peignit la série des portraits des *Représentants du Peuple* en 1848, lors du concours pour la réalisation d'une image de la République, n'ont probablement pas beaucoup plu à Ingres. C'est alors qu'il se soignait dans sa région natale, à Luchon, qu'il reçut la commande de son premier décor mural (1850), celui de l'église de Saint-Mamet. Par la suite, il multiplia les décors d'églises pendant une dizaine d'années, éloigné de Paris et du Salon à un moment où se distribuaient les grandes commandes.

Pour le décor de Notre-Dame de Bordeaux, Cazes travailla avec le peintre-décorateur Alexandre Denuelle (1818-1881), poursuivant ainsi une collaboration commencée en 1860, sur le chantier de l'église de la Madeleine d'Albi. Il conçut un décor sur deux registres : sur la voûte, la Vierge en gloire dans le ciel et sur les murs de l'abside, des scènes de sa vie terrestre (fig. 2). Denuelle mit ces peintures en valeur par un ensemble décoratif dont un projet est détaillé sur un dessin aquarellé, conservé au musée d'Aquitaine, où il présentait deux propositions pour la nef (fig. 3).

Cette décoration murale est un témoin de la réflexion sur l'art religieux au XIX^e siècle et de la volonté de définir ce que doit être l'art chrétien.

C'est, tout d'abord, le retour aux grands décors peints et l'affirmation que la peinture murale serait plus chrétienne que le tableau. Au début du XIX^e siècle, la fresque fut remise au goût du jour par les artistes étrangers qui se trouvaient à Rome, d'abord par les Nazaréens allemands qui cherchaient leurs modèles dans la peinture préraphaélite, puis un peu plus tard, par les français Abel de Pujol ou Mottez. On assista alors à une transformation de la nature des commandes. Sous la Restauration, l'État commandait de grands tableaux, œuvres

24. A.M.Bx 4001 M 9 lettre manuscrite du 30 mai 1870.

25. G. Vigne, *Romain Cazes, (1808-1881) peintre secret du Second Empire. Inventaire des œuvres offertes au musée Ingres par Mlle Marie Paul-Cazes, Montauban, 1995, p. 8.*



Fig. 4. - Romain Cazes, La Vierge en gloire, pierre noire et blanc, inv. MIR. 481, musée Ingres, Montauban.



Fig. 5. - Romain Cazes, La Vierge en gloire, huile sur carton, inv. MI. 07.3.10
© Montauban, musée Ingres, Guy Roumagnac.

d'apparat présentées au Salon, qui étaient ensuite répartis dans les églises sans que l'on se préoccupe forcément de savoir s'ils étaient adaptés à l'édifice. À partir de 1830 et jusqu'à la fin du Second Empire, c'est la peinture murale qui va s'imposer, sans remplacer complètement le tableau. Comme nous pouvons le constater ici, cette liaison intime avec le mur permet une plus grande unité et une meilleure adéquation du décor à l'architecture dont elle met les volumes en valeur.

C'est ensuite, l'utilisation d'une nouvelle technique, la peinture à la cire. La redécouverte de cette technique très ancienne se trouva au centre d'un débat, les puristes défendant l'utilisation de la fresque (technique de Giotto et Fra Angelico) qu'ils considéraient mieux adaptée à l'art chrétien. Mais les peintres ne possédaient plus la pratique de la fresque, c'est à dire du travail sur un enduit frais à la chaux, et les quelques tentatives d'utilisation de cette technique très difficile et très sensible à l'humidité avaient donné des résultats décevants. Les recherches sur l'utilisation de la cire avaient commencé au XVIII^e siècle mais il fallut attendre le chantier de Notre-Dame de Lorette en 1836 pour que cette technique soit à peu près fixée ; cependant les recherches continuèrent et chaque atelier ou fabricant avait sa recette propre. Une étude de la

peinture murale de Saint François-Xavier présente à Dieu les peuples qu'il a convertis, commandée à Cazes en 1873 pour décorer le chœur de l'église Saint-François-Xavier et réalisée en collaboration avec l'atelier de Denuelle, permet de préciser le processus²⁶. Le mur est imbibé jusqu'à saturation d'une couche de cire chauffée qui consolide la pierre en bouchant les pores. La pierre ainsi consolidée se transforme en un « bon ton de fond » pour les parties qui ne sont pas décorées (appuis de fenêtre ou parties inaccessibles). Puis le mur est enduit de deux couches d'un mélange de blanc de céruse et de cire dont une, passée au tampon, donne le fond granuleux. C'est la couche d'impression qui permet d'isoler la peinture du mur et qui va recevoir le décor. La « granularité » de sa surface réfléchit la lumière de façon diffuse et permet d'obtenir des teintes mates, proches de la fresque, et ainsi une meilleure lisibilité du décor puisqu'il n'y a pas de reflets. Pour finir, le décor est exécuté avec une peinture à la cire dont les couleurs sont achetées toutes faites. Mais, bien que cette technique soit moins fragile que la fresque, elle est aussi altérée par l'humidité et, après le Second Empire, elle sera remplacée par le marouflage de toiles peintes à l'huile.

Décor de la voûte de l'abside

Si le décor de la voûte de l'abside ne s'achève qu'en octobre 1873, Romain Cazes a déjà réalisé les esquisses préparatoires en 1870. Les dessins offerts au musée Ingres de Montauban par sa nièce, Marie Paul-Cazes, permettent de suivre le processus créatif de l'artiste depuis les esquisses où la composition est juste ébauchée jusqu'aux études plus précises pour arriver enfin aux esquisses peintes qui permettent d'appréhender les rapports chromatiques. Ces documents sont, avec quelques photographies, les seuls témoins d'un décor aujourd'hui disparu.

Sur le premier dessin de *la Vierge en gloire* (fig. 4), la Vierge présente l'Enfant divin, vêtu d'une tunique et assis entre ses genoux, tenant le globe du monde dans la main gauche et bénissant de la main droite. Figée dans une attitude solennelle, elle est le *sedes sapientiae*, trône de la Sagesse incarnée par l'Enfant-Dieu. Marie apparaît couronnée et nimbée sous une nuée d'anges musiciens évoquant le paradis, assise sur les nuages qui affirment sa nature céleste et enveloppée d'une puissante lumière qui jaillit derrière elle. Elle est encadrée par les archanges, placés un peu plus bas, Gabriel, messager de la Rédemption, tient le lys marial, et Michel, le chef de la milice céleste, est vêtu d'une cuirasse et armé du glaive pour lutter contre les forces du Mal. Cette composition frontale et

26. C. Buisson, *La peinture à la cire à Paris dans la première moitié du XIX^e siècle*, IFROA, mémoire de fin d'études, 1983, p. 32 et ill., p. 56.

hiératique, d'influence byzantine, rappelle la Vierge trônant des *Litanies de la Sainte Vierge* dont Romain Cazes décora l'arcature du chœur de l'église de Bagnères-de-Luchon entre 1852-1855 et de la même façon, saint Joseph et saint Jean trouvent leur modèle dans la chapelle du Rosaire de cette église. Le dessin de l'abside (fig. 2) montre l'évolution de la réflexion du peintre qui a épuré et clarifié la composition, conçue sur le modèle des conversations sacrées, pour atteindre une plus grande gravité. Elle est maintenant dominée par la Vierge, assise sur un trône placé sur un piédestal très élevé, le pied posé sur un petit tabouret. L'Enfant Jésus, nu, est debout et s'appuie sur l'épaule de sa mère qui le voile pudiquement d'une gaze légère.

L'esquisse peinte (fig. 5) ne montre pas de réels changements, seulement quelques modifications de détails pour les anges. Se détachant sur le ciel bleu la Vierge, enveloppée dans un manteau blanc, porte une robe pourpre, couleur reprise par le coussin du trône et le manteau de saint Michel. L'appui sur le tabouret permet d'inscrire la jambe droite en saillie et de creuser profondément les plis du manteau pour créer un relief puissant. Si, sur les dessins précédents, Marie semblait regarder devant elle, elle a maintenant les yeux modestement baissés, comme pour s'effacer devant l'Enfant qui bénit avec assurance. Gabriel au doux visage, presque féminin, a les yeux levés vers la Vierge. Appuyé sur le piédestal du trône, son corps gracieux, à la pose sinuose, vêtu d'une tunique légère, contraste avec la pose décidée de l'archange Michel. L'œuvre réalisée (fig. 6) permet de découvrir certains détails encore absents de l'esquisse, les broderies du manteau de la Vierge, les roses blanches et rouges répandues sur les marches, le monogramme AM sur le piédestal. La représentation des ombres portées des encensoirs tenus par les anges agenouillés ainsi que le reflet de leur corps sur la surface du sol qui imite le marbre, montrent une recherche de réalisme. Sur les panneaux latéraux, guidés par les anges volant dans le ciel, les théories de saints se dirigent vers la Vierge.

À droite (fig. 7), guidés par les anges brandissant, tels des victoires antiques, la couronne, l'épée et la palme du martyr, sainte Anne et saint Joachim, les parents de la Vierge, se tenant par la main précédent saint André, patron du diocèse de Bordeaux, le premier apôtre à suivre le Christ. Il tient la palme du martyr, comme les saints qui marchent à sa suite, et serre un rouleau, symbole de son rôle d'évangéliste, porteur de la parole divine. Derrière lui, saint Pierre de Vérone, dominicain, lève la palme affirmant sa mort pour sa foi. Mortellement blessé par un hérétique cathare, il traça sur le sol avec son sang le mot *credo* avant de mourir. Puis le protomartyr saint Étienne, l'un des sept diacres ordonnés par les apôtres, revêtu de la dalmatique blanche. Il tient dans la main les pierres évoquant sa lapidation hors des murs de Jérusalem, après sa comparution



Fig. 6. - Romain Cazes, La Vierge en gloire, © Région Aquitaine, Inventaire général - Chabot, Dubau, 1972.



Fig. 7. - Romain Cazes, Cortège des saints, © Région Aquitaine, Inventaire général - Chabot, Dubau, 1972.

devant le Sanhédrin pour blasphème. Saint Sébastien, capitaine de la garde prétorienne, porte une cuirasse et brandit une flèche, symbole de son premier martyre auquel il survécut avant d'être battu à mort sur l'ordre de Dioclétien et jeté dans la *cloaca maxima*. Saint Simon Stock, général de l'Ordre des Carmes, mort à Bordeaux alors qu'il visitait les monastères et dont une partie des reliques est conservée dans la chapelle du Mont-Carmel de la cathédrale Saint-André. Il tient le scapulaire que la Vierge lui remit comme nouvel habit de l'ordre en lui promettant que quiconque mourrait en le portant ne souffrirait pas du feu éternel. Saint Dominique de Guzman, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs, tient le lys virginal et porte le rosaire que la Vierge lui remit lorsqu'elle lui apparut à Albi, alors qu'il priait pour la conversion des albigeois et des pécheurs en l'an



Fig. 8. - Romain Cazes, Cortège des saints, © Région Aquitaine, Inventaire général - Chabot, Dubau, 1972.



Fig. 9. - Romain Cazes, Cortège des saints, © Région Aquitaine, Inventaire général - Chabot, Dubau, 1972.

1214, lui demandant d'exhorter les hommes à la récitation de son Psautier pour la conversion des âmes. Tous ces saints sont représentés de profil ou de trois-quarts, seul saint Dominique se tourne vers les fidèles en leur désignant la Vierge. Viennent ensuite saint François d'Assise, fondateur de la Fraternité des Frères Mineurs, vêtu d'une robe de bure ceinturée d'une corde-lière. Agenouillé, une déchirure laissant apparaître son côté, il montre les stigmates qui s'imprimèrent dans sa chair lorsque le Christ crucifié lui apparut dans l'ermitage du Mont Averne (1224). Derrière lui, les deux frères jumeaux étroitement unis, saint Gervais et saint Protas, se tiennent la main. Pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, le premier fut condamné à être fouetté à mort et le second à être décapité comme le rappelle

la hache fichée dans le billot placé derrière lui. Dans le dernier panneau (fig. 8), le roi Saint Louis porte la couronne fleurdelisée et un manteau d'hermine. Il présente de ses mains voilées la couronne d'épines, l'une des plus précieuses reliques de la Passion qu'il avait achetées en 1239 à l'empereur de Constantinople Baudouin II, empereur franc d'Orient, et pour lesquelles il fit construire la Sainte Chapelle. Puis saint Bernard, fondateur du monastère de Clairvaux, tonsuré et portant la coule écriue des Cisterciens. Docteur de l'Eglise, il tient le livre et la plume évoquant son œuvre de théologien. Saint Pie V, de l'ordre de saint Dominique, porte la tiare papale et l'étole pastorale brodée. Face à la menace turque, il avait demandé aux fidèles de réciter le rosaire pour le triomphe de la flotte de la Sainte Ligue. En action de grâces, après la victoire de Lépante (7 octobre 1571), il institua la fête de sainte Marie de la Victoire célébrée ensuite sous le nom de Notre-Dame du Rosaire. Saint Amand ferme le cortège. Troisième évêque de Bordeaux, il est mitré et tient la crosse et le livre, symbole de son rôle de prédicateur. Après s'être consacré à l'évangélisation, il laissa le trône épiscopal à *Severinus* (Seurin) représenté au second plan, qui serait venu des provinces d'Orient selon la tradition relatée par Grégoire de Tours. Saint Amand reprit le gouvernement de son diocèse après la mort de saint Seurin et un culte se développa autour des reliques du saint.

Sur les parois gauches (fig. 9), le cortège des saintes est guidé par les anges tenant la couronne, l'épée, des lys et répandant des roses. Ils sont très proches, en particulier dans la façon de tenir la guirlande de fleurs, des anges peints par Alexandre Hesse, quelques années auparavant, dans la *Translation des reliques de saint Gervais et saint Protas* pour l'église Saint-Gervais-Saint-Protais. Le cortège est précédé de saint Jean l'Evangéliste tenant un papyrus portant l'inscription *Ecce mater tua*, les paroles que le Christ lui a adressées sur la Croix pour lui confier Marie. Viennent ensuite saint Joseph avec un lys et les saintes femmes agenouillées. Puis les vierges-martyres, auréolées, marchent, une palme à la main, à la suite de sainte Cécile. Sur le dessin préparatoire (fig. 2), Romain Cazes l'avait représentée tenant un petit orgue, conformément à l'iconographie traditionnelle de cette patronne des musiciens, et en partie cachée par sainte Catherine d'Alexandrie. Maintenant, elle s'avance seule, chantant les yeux levés vers le ciel et une partition de chants grégoriens dans la main gauche (fig. 10). Cette représentation n'est pas une allusion à son martyre mais à la cérémonie de son mariage, imposé par ses parents alors qu'elle avait fait vœu de rester vierge, telle qu'elle est relatée dans l'Office de sainte Cécile dans la première antienne des vêpres²⁷, « Pendant que les instruments

27. Bréviaire romain, 22 nov.

de musique retentissaient, Cécile chantait vers le Ciel, du fond de l'âme, disant : Que mon cœur se conserve sans atteinte, pour que je n'aie pas compté en vain sur vous. » Vient ensuite sainte Catherine d'Alexandrie dont la couronne atteste de la noblesse de son lignage, la légende la dit fille du roi Costus au temps de l'empereur Maxence. Elle tient l'épée de son martyre ; elle fut décapitée lorsque la roue de son supplice se brisa. Elle cache en partie sainte Lucie de Syracuse, la tête baissée et les paupières fermées car elle aurait été rendue aveugle par ses persécuteurs. Elle tient le glaive de son martyre. Elle est suivie de sainte Blandine de Lyon, esclave romaine qui subit le martyre dans l'amphithéâtre des Trois Gaules sous l'empereur Marc-Aurèle.

La jeune sainte Agnès tient un agneau dans ses bras, à la fois « armes parlantes », agneau mystique et symbole du Christ, son fiancé céleste, et aussi souvenir de son apparition à ses parents, après sa mort, avec un agneau blanc à ses côtés. Puis sainte Barbe tient la tour où son père, le satrape Dioscure, l'enferma pour la soustraire au prosélytisme chrétien et où elle fit percer une troisième fenêtre en l'honneur de la Trinité, et l'épée car elle mourut décapitée par son père après avoir été suppliciée. Sainte Ursule de Cologne agenouillée tient, la pointe dirigée vers son cœur, la flèche dont elle fut percée par les archers Huns sous les murs de Cologne où elle périt avec toute son escorte de onze mille vierges au retour d'un pèlerinage à Rome. Le dernier groupe (fig. 11) est celui des vierges consacrées : l'abbesse cistercienne sainte Gertrude d'Eisleben tenant la crosse avec la volute tournée en dedans, pour indiquer que sa juridiction est limitée à l'intérieur du monastère, et serrant contre elle le livre des Saintes Règles. Elle mourut après avoir édifié ses contemporains par ses vertus et ses écrits. Sainte Thérèse d'Avila, réformatrice de l'ordre des Carmélites est en extase. La main posée sur le cœur rappelle la transverbération qu'elle décrivit elle-même dans son autobiographie, lorsqu'un chérubin plongea un long dard d'or à la pointe enflammée dans son cœur et la laissa toute embrasée de l'amour de Dieu. Puis, deux dominicaines du Tiers-Ordre, sainte Rose de Lima première sainte du Nouveau Monde portant une couronne de roses, évocation du prénom qu'elle reçut en raison de la fraîcheur de son teint. Les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine expriment toute l'intériorité d'une vie consacrée à la prière et à la pénitence. Elle s'était donné comme modèle sainte Catherine de Sienne, représentée derrière elle, revêtue du manteau noir des sœurs de la Pénitence de saint Dominique ou *Mantellate*. Elle porte la couronne d'épines qu'elle a préférée à celle d'or lorsque le Christ l'a invitée à choisir entre les deux et tient un cœur, rappel de l'expérience mystique de l'échange des cœurs, Jésus lui offrant le sien comme elle-même lui en avait fait don. A ses côtés, une sainte femme, sainte Élisabeth de Hongrie, richement vêtue et couronnée car fille du roi André

Fig. 10. - Romain Cazes, Cortège des saintes, © Région Aquitaine, Inventaire général - Chabot, Dubau, 1972.



Fig. 11. - Romain Cazes, Cortège des saintes, © Région Aquitaine, Inventaire général - Chabot, Dubau, 1972.



II de Hongrie, mariée au fils du Margrave de Thuringe et entrée dans le Tiers-Ordre de saint François à la mort de son époux. Dans le pan de son manteau ramené devant elle, elle porte les brassées de roses qui, lorsqu'elle fut surprise par son beau-frère, se substituèrent miraculeusement aux victuailles qu'elle avait dérobées par charité dans la cuisine du château pour les donner aux pauvres.

Lors de la réalisation définitive, Romain Cazes a repris la composition générale de l'esquisse préparatoire modifiant seulement le nombre des saints, leur disposition ou certains détails iconographiques. Nous pouvons constater que de nombreux saints ont un rapport direct soit avec Bordeaux, soit avec l'Ordre des dominicains et que plusieurs saints dominicains qui se trouvaient honorés dans les chapelles latérales depuis le XVIII^e siècle sont représentés.

La surface de cette voûte en cul-de-four n'est pas uniformément courbe et Romain Cazes a dû s'adapter aux contraintes des angles entre les panneaux avec des arêtes accusées qui nuisent à la visibilité de certaines figures. Cette vaste composition, avec deux frises de personnages guidés par les anges encadrant un motif pyramidal, peut se placer dans la lignée des grands décors parisiens que Cazes a pu voir puisqu'il a travaillé à Paris jusqu'en 1849. Ainsi, à Saint-Vincent-de-Paul, François Picot a peint en 1843, sur le fond or de la voûte de l'abside, le



Fig. 12. - Romain Cazes,
L'Enfant Jésus bénissant, pierre noire et blanc,
inv. MI.84.1.3, musée Ingres, Montauban.

Christ en majesté entre les archanges Michel et Gabriel avec saint Vincent de Paul et les enfants pauvres entourés d'anges au pied du trône ; de chaque côté, les anges portant les instruments de la Passion volent au-dessus des rois et prophètes de l'Ancien Testament. Romain Cazes avait repris cette inspiration byzantine dans la coupole plus modeste de l'église Sainte-Croix d'Oloron où il avait représenté le *Jugement dernier* en 1858-1862. A Bordeaux, il n'en a gardé que la composition symétrique de part et d'autre d'un motif dominant et l'abstraction du fond. Si le fond bleu est moins archaïque que le fond or, il a cependant la même fonction, celle d'abolir toute référence spatiale et de placer la scène dans un espace sacré, hors du monde des hommes. Le cortège des saints évoque également celui des *Litanies de la Vierge* dont il a décoré l'arcature du chœur de l'église de Bagnères-de-Luchon (1852-55). Mais il a aussi une parenté avec la sévère grandeur des théories de saints qu'Hippolyte Flandrin, élève d'Ingres en même temps que lui, peignait à la même époque à Paris, à Saint-Vincent-

de-Paul (1848-1853). La façon similaire d'alléger et d'éviter la monotonie en donnant un rythme par l'alternance de groupes, de personnages isolés ou agenouillés, rappelle celui de la prière des litanies.

C'est Ingres qui inspira la Vierge à l'Enfant même si la position de la Vierge est plus frontale que celle du *Vœu de Louis XIII* de la cathédrale Notre-Dame de Montauban (1824). Ce visage à l'ovale pur avec le regard dirigé vers le bas, la longue courbe des sourcils arqués se prolongeant avec celle du nez, les lourdes paupières et une petite bouche aux lèvres charnues, constituent un véritable hommage à son maître. Mais c'est aussi, à travers Ingres, une allusion aux Vierges de Raphaël telle la *Madone du Grand Duc* (1505, Palais Pitti) ; cependant la douceur de Raphaël a laissé place à plus de sévérité et de solidité. A côté de la construction très linéaire qui transforme presque le visage de la Vierge en masque, l'enfant Jésus (fig. 12) est un portrait d'une grande douceur. Le doux modelé traduit toutes les rondeurs de l'enfance et le détail de la petite main qui agrippe le col de la tunique de la Vierge apporte une note tendre dans cette observation réaliste. Le talent de portraitiste de Cazes se retrouve dans deux autres dessins préparatoires, Saint Louis dont l'expression très intériorisée est imprégnée de spiritualité et sainte Catherine d'Alexandrie (fig. 13). Le profil pur de la sainte auréolée est fermement dessiné et mis en valeur par les plis profonds du voile. Le modelé est très subtil, les pommettes sont mises en relief par l'ombre des fines hachures et sculptées par les touches de lumière blanche qui donnent aussi tout leur volume au bord des narines ou au contour de l'œil. Une grande sérénité se dégage de ce visage aux lèvres à peine entrouvertes, dont le regard rempli d'émotion semble envahi d'une béatitude divine. Dans ce dessin, le peintre a repris la même iconographie que pour sa sainte Catherine des *Litanies* de Bagnères-de-Luchon où elle figure avec sa couronne royale à côté de sainte Cécile dans le groupe des femmes de *Regina Martyrum* (reine des martyrs). Mais lors de la réalisation de la peinture, il modifia la couronne, le bandeau gemmé laissant place à une couronne fleuronée, ainsi que le manteau et l'attitude avec le geste de la main posée sur la poitrine. Certains regards comme ceux de l'ange musicien ou de saint Dominique, sont dirigés vers les fidèles et créent ainsi un lien avec le monde terrestre. Lors du dévoilement des peintures, un journaliste parlant de saint Dominique, disait « les traits reproduisent fidèlement ceux d'un prêtre fort connu et aimé dans notre ville »²⁸. Aujourd'hui nous ne pouvons plus identifier les modèles, contrairement à Saint-Mamet et à Bagnères-de-Luchon où la tradition a gardé une grande partie des noms.

28. E. Pouget, « fresques à Saint-Dominique, par M. Romain Cazes » *La Gironde*, 15 octobre 1873.



Fig. 13. - Romain Cazes,
sainte Catherine d'Alexandrie, saint Louis, pierre noire et blanc,
inv. MIR. 453,
musée Ingres, Montauban.

L'intensité expressive des visages tout entiers tournés vers Dieu, la variété des attitudes, le jeu des drapés et le volume des plis donnent une grande présence à ces figures monumentales dont la taille variait de 2,25 à 2,40 m. Disposées sur deux rangs avec un effet de profondeur et une volonté de réalisme visible dans les reflets des corps sur le marbre, elles apparaissent comme des bas-reliefs polychromes. Mais l'abstraction du fond bleu et le socle de marbre en font des figures immuables, déjà entrées dans l'éternité. Ainsi Romain Cazes, comme Hippolyte Flandrin, retrouve l'équilibre des fresques de la Renaissance entre la représentation intemporelle du monde divin et la beauté charnelle des portraits réalistes mais empreints de spiritualité. Il n'y a pas d'éléments narratifs, ce n'est pas un récit mais une image qui parle à l'esprit, symbolise une idée.

Décor des murs de l'abside

L'intention est autre dans les scènes de la vie de la Vierge peintes l'année suivante, en 1874 (fig.14) et séparées du registre céleste par un large entablement décoré par Alexandre Denuelle d'une frise de fleurs de lys avec des cuirs découpés dont les médaillons portent les litanies ou titres d'honneur donnés à la Vierge par les saints Pères. Au-dessus, il a souligné d'or, le chapelet sculpté qui rappelle la remise du rosaire à saint Dominique et la dévotion des Dominicains à la Vierge Marie. Entre cet entablement et le haut des stalles, Romain Cazes disposait d'une surface rectangulaire très allongée qu'il choisit de diviser en trois tableaux entourés d'un cadre de bois doré en trompe l'œil par Denuelle.



Fig. 14. -
Romain Cazes,
La Présentation de
Marie au Temple, La
Lamentation,
La Visitation, église
Notre-Dame de
Bordeaux.

La Présentation de Marie au Temple

L'esquisse préparatoire (fig. 2) nous montre que la première intention du peintre est une représentation de l'Annonciation (Lc I, 26-38) faisant pendant à la Visitation. Sur le dessin rapidement esquissé, l'archange Gabriel, un bras levé vers le ciel, apparaît à la Vierge assise, le visage baissé, acceptant la mission divine.

Pour quelle raison le peintre a-t-il modifié l'iconographie ? Peut-être parce que cette composition organisée autour de deux personnages s'était révélée peu adaptée à une surface rectangulaire et aurait rendu l'équilibre avec le tableau central difficile.



Fig. 15. -
Romain Cazes,
La Présentation de
Marie au Temple,
huile sur toile,
inv. MI. 07.3.8,
© Montauban,
musée Ingres,
Guy Roumagnac.

Romain Cazes lui substitue un thème emprunté aux Évangiles apocryphes, celui de la Présentation de la Vierge au Temple (fig. 15), décrit dans le Protévangile de Jacques (VII, 2-3), l'Évangile du Pseudo-Matthieu (IV), le Liber de Nativitate Mariae (VI), et popularisé au Moyen Age par la Légende dorée.

« Or après neuf mois accomplis, Anne mit au monde une fille et l'appela du nom de Marie. Et lorsqu'elle l'eut sevrée la troisième année, Joachim et sa femme Anne s'en allèrent ensemble au temple du Seigneur, et, tout en offrant des victimes au Seigneur, ils présentèrent leur petite fille Marie pour qu'elle habitât avec les vierges qui passaient le jour et la nuit à louer Dieu. Puis quand elle eut été placée devant le temple du Seigneur, elle gravit les quinze marches en courant, sans regarder en arrière, et sans demander ses parents, ainsi que le font d'ordinaire les enfants. Et ce fait frappa tout le monde d'étonnement, au point que les prêtres du temple eux-mêmes étaient dans l'admiration »²⁹.

29. Évangile du Pseudo-Matthieu, IV.



Fig. 16. -
Romain Cazes,
La Présentation de Marie au Temple,
église Notre-Dame de Bordeaux.

Cette scène, qui exprime pour l'Eglise catholique le don total de Marie au Christ, se situe dans la cour du Temple de Jérusalem. Sous le regard de ses parents, Marie tenant un cierge à la main, gravit seule les marches, réduites ici au nombre de quatre, qui mènent au Saint des Saints. Si le peintre a réduit arbitrairement le nombre de marches, il reste fidèle à la tradition fixée par les Apocryphes en la montrant isolée de ses parents pour bien exprimer qu'elle agit de sa propre volonté. Sur le parvis, elle est accueillie, selon la tradition, par le prêtre Zacharie revêtu ici des vêtements sacerdotaux du Grand Prêtre : la tiare blanche de lin fin, l'éphod brodé d'or porté sur sa longue robe et le pectoral aux douze pierres précieuses, symboles des douze tribus d'Israël.

A côté de ce souci du détail archéologique, Cazes représente le thuriféraire et les acolytes tenant les cierges, vêtus de façon anachronique, d'une soutanelle rouge et d'un surplis blanc, vêtements de la liturgie catholique contemporaine.

Dans la peinture murale (fig. 16), la composition est identique mais le peintre a modifié certains éléments comme la figure assise sur les marches, le vêtement et l'attitude de Joachim, en position d'offrande alors qu'Anne a les mains jointes et nous voyons maintenant apparaître les murailles de

Jérusalem dans les lointains. Quant aux soutanelles des enfants de chœur, le rouge vif a laissé place au blanc et au rose ce qui leur permet de mieux se fondre dans la scène. Ici aussi, les visages sont des portraits comme le relate un article écrit lors du dévoilement des peintures : « On ne pouvait choisir un plus joli modèle et bien des mères envieront Mme X... qui habite Bordeaux et a le bonheur de voir le portrait de son enfant ajouter encore à l'éclat de la Présentation de M. Cazes »³⁰.

Le cadre architectural austère donne une grande solennité à cette scène peinte de façon narrative, animée de détails anecdotiques comme l'enfant de chœur qui se penche pour mieux observer la scène. La frêle silhouette de Marie, en longue robe de lin blanc, tenant un immense cierge et un peu écrasée par la solennité du lieu suscite l'attendrissement et introduit une note sentimentale. Au premier plan, assise sur l'escalier qui permet un effet de perspective, la femme, maintenant habillée de rose et coiffée d'un foulard rouge, a un rôle de repoussoir pour créer un effet de profondeur et sépare le spectateur de la scène qui se déroule en frise sur le fond d'architecture.

30. E. Pouget, « Peintures murales de l'église Saint-Dominique, par M. Romain Cazes » in *Courrier de la Gironde*, 4 décembre 1874.

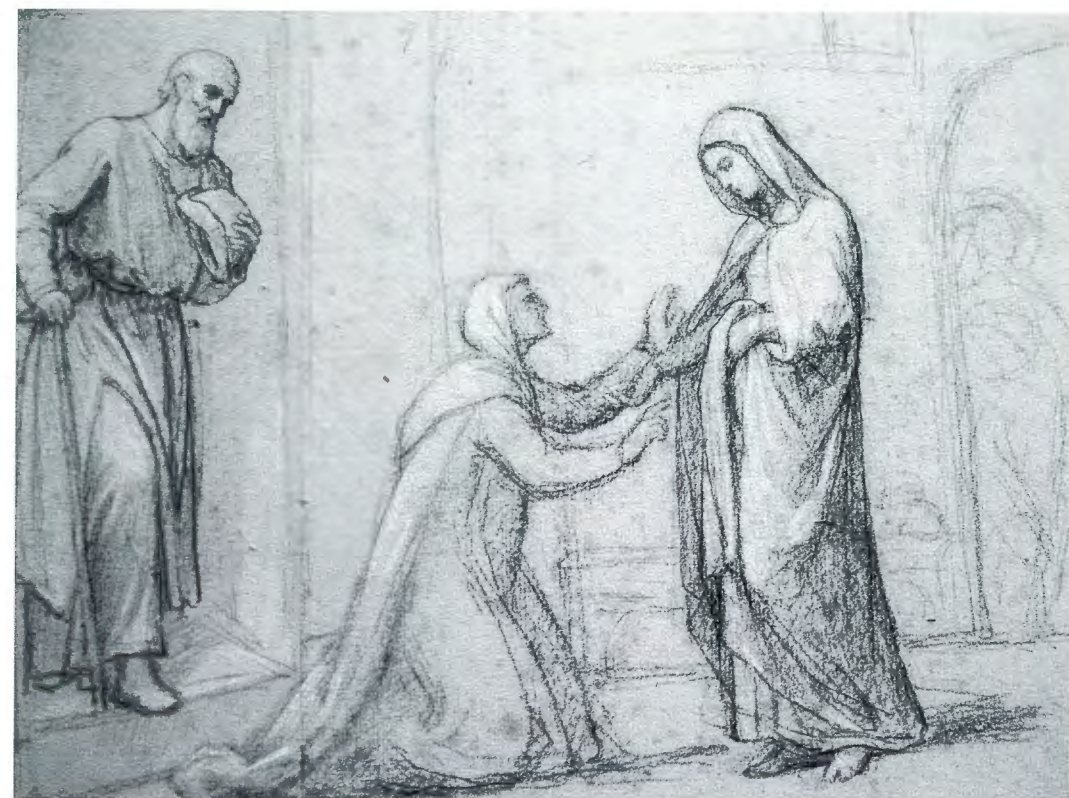


Fig. 17. -
Romain Cazes,
La Visitation,
pierre noire et blanc,
inv. MIR. 409, musée
Ingres, Montauban.

La Visitation

Dans son Évangile, après le récit de l'Annonciation, saint Luc expose la visite de la Vierge à sa cousine Élisabeth, plus âgée, enceinte de Jean-Baptiste. La Visitation ne met en présence que deux personnes, c'est une rencontre sans témoin.

« En ces jours-là, Marie se mit en route rapidement vers une ville de la montagne de Judée. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint et s'écria d'une voix forte : « tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation, l'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi. Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur »³¹.

Les esquisses préparatoires de *la Visitation* permettent de suivre, étapes par étapes, la recherche du motif juste exprimant le sens profond de l'événement. La scène se passe en plein air,

devant la maison d'Élisabeth. L'Évangile ne dit pas que Joseph ait accompagné la Vierge, mais les époux encadrent traditionnellement les deux femmes. Dans le premier projet (fig. 2), le cadre de la scène est en place, Zacharie apparaît sur le seuil, Joseph se devine à droite et Élisabeth, du haut des marches, se penche pour accueillir la Vierge avec tendresse, les bras tendus.

Dans la seconde esquisse (fig. 17), les deux femmes ne sont plus présentées sur un pied d'égalité. Élisabeth s'agenouille par respect pour le fils de Dieu qu'elle reconnaît en Marie et pointe l'index droit vers le ventre de la Vierge, mais avec encore une certaine spontanéité. De sa main droite, Marie l'invite à se relever avec humilité et douceur. La cour de la maison est fermée par un haut mur et Joseph apparaît dans l'ouverture de l'arcade, coiffé d'un chapeau qui évoque le long voyage qu'il vient d'effectuer à pied jusqu'à Hébron.

31. Luc I, 39-56.



Fig. 19. -
Romain Cazes,
La Visitation,
église Notre-Dame
de Bordeaux.

Dans l'esquisse peinte (fig. 18), la scène est décrite avec encore plus de noblesse et de retenue. Sous les branchages fleuris, en pleine lumière, les deux femmes sont plus distantes et Élisabeth s'incline, en baissant la tête, l'index gauche tendu vers le ventre de la Vierge qui ramène son manteau contre elle d'un geste gracieux dans un mouvement qui lui fait occuper pleinement l'espace.

La peinture murale (fig. 19) reproduit fidèlement l'esquisse à quelques détails près, Joseph est tête nue et Élisabeth ne montre plus le ventre de Marie. Élisabeth apparaît dans sa maturité, coiffée comme une matrone, les traits empreints de gravité en face de la Vierge rayonnante de jeunesse et de grâce, le visage baissé modestement. Elles se détachent sur le mur, isolées au milieu de la composition car elles seules avaient le secret de la maternité virginal et la présence de Joseph et Zacharie ne signifie qu'une participation éloignée. Les rameaux de la vigne, préfiguration du sacrifice divin, s'échappant de la treille brisée, le ciel nuageux et les montagnes esquissées, adoucissent ce cadre minéral.

Les dessins préparatoires montrent comment le peintre a retravaillé la position d'Élisabeth pour trouver l'attitude juste et



Fig. 18. -
Romain Cazes,
La Visitation,
huile sur toile,
inv. MI.07.3.8
© Montauban,
musée
Ingres, Guy
Roumagnac.

traduire l'intensité et la gravité sacrée de ce moment où Marie va prononcer le *Magnificat*.

Comme pour la *Présentation de Marie*, la composition s'installe dans un espace où l'architecture crée un fond neutre avec une ouverture sur les lointains repoussée vers le bord externe et, de la même façon, la perspective est rendue par les marches, le décrochement des murs, le dallage et une ouverture



Fig. 21. -
Romain Cazes,
La Lamentation,
église Notre-Dame
de Bordeaux.



Fig. 20.
- Romain
Cazes, La
Lamentation,
huile sur toile,
inv. MI. 07.3.8
© Montauban,
musée
Ingres, Guy
Roumagnac.

sur le paysage qui fait penser au *Christ apparaissant à saint Ignace*, toile peinte pour l'église Saint-Ignace à Paris, en 1867. Les différents plans permettent d'isoler les deux femmes.

Lamentation sur le Christ mort

Cette scène appartient au cycle de la Déploration (Descente de Croix, Déposition, Lamentation et Mise au tombeau) et représente le moment intermédiaire entre la Déposition de croix et la Mise au tombeau qui est mentionné dans les textes évangéliques mais jamais décrit (Lc XXIII, 49-55 ; Mt XXVII, 55-61 ; Mc XV, 40-43).

Sur la première esquisse (fig. 2), au pied de la croix où pend le linceul, la Vierge debout, les mains ouvertes dans un geste d'offrande, présente le corps du Christ à la dévotion des fidèles. Les anges emplissent toute la composition, priant et se lamentant, agenouillés autour de Marie, ou simples silhouettes rapidement esquissées dans le ciel.

Dans l'esquisse peinte (fig. 20), la composition est inversée et simplifiée, épurée. Le corps de la Vierge qui semble se fondre avec le bois de la croix, désormais nu, se détache sur un ciel crépusculaire, conformément au récit des Écritures, vide de la nuée d'anges qui peuplait le premier dessin.

Le corps livide du Christ, revêtu du périzonium, est allongé sur le linceul, le buste surélevé sur un rocher, la tête tombant lourdement sur l'épaule, son bras gauche pendant, la main transpercée. Il est pleuré par les anges dont la douleur profonde s'exprime avec beaucoup de retenue. Ils présentent les instruments de la Passion. Agenouillé à son chevet, un ange tient la couronne d'épines et à ses pieds, à genoux, un autre vêtu de blanc montre un clou ensanglanté sous le regard ému de son voisin. Un autre, debout, esquisse un geste de compassion envers Marie.

Si la peinture murale (fig. 21) reprend cette composition, quelques modifications de couleurs accentuent l'intensité dramatique et sous son manteau bleu, la Vierge est maintenant vêtue de gris et non plus de rouge et ce gris vient ombrer les plis du linceul. Le ciel est chargé de nuages et la ligne d'horizon, derrière les lointaines collines de Jérusalem, est rougeoyante, éclairée par le soleil couchant. Le sol, figuré par une succession de strates, est profondément fendu rappelant les violentes secousses décrites dans l'Évangile de saint Matthieu au moment où Jésus rendit l'esprit : « La terre trembla, les rochers se fendirent »³².

Ce n'est pas tant la douleur de la Vierge qui est mise en évidence mais son sacerdoce, l'offrande de son fils en holocauste. La présence des anges qui n'apparaissent pas dans le récit de la Passion, la retenue dans l'expression de la douleur, palpable et émouvante, mais loin des excès des épanchements humains, permettent de placer la scène dans une dimension purement spirituelle.

Le visage de la Vierge, au regard fixe, traduit une douleur intense mais contenue. Romain Cazes rend hommage à Hippolyte Flandrin en s'inspirant de sa *Mater Dolorosa* (fig. 22) peinte en 1845 pour décorer l'autel de la chapelle mortuaire de la Princesse de Berghes dans l'église de Saint-Martory. Il reprend la position de la Vierge, seule au pied de la croix, tenant la couronne d'épines et un clou de la Passion mais introduit plus de douceur dans le dessin et crée un mouvement de contrapposto pour animer les sévères plis verticaux de la tunique qui la transformaient presque en colonne. Dans la peinture murale, Cazes incline légèrement en avant la tête de la Vierge, modifiant la direction de son regard ce qui accentue encore la ressemblance avec la *Mater Dolorosa* de Flandrin. La composition de Flandrin était elle-même inspirée par un dessin de Raphaël (Louvre, Inv. 3858) diffusé par la gravure.

Si nous considérons le triptyque dans son ensemble, nous constatons qu'il s'articule autour de la composition pyramidale où s'inscrivent le bois de la Croix, la Vierge et le Christ mort. Aux deux extrémités, des ouvertures sur le ciel et les lointains apportent de la lumière et de la légèreté. Puis la limpidité de l'atmosphère laisse place à un fond plus sombre ; la composition se densifie d'abord avec les éléments d'architecture puis avec le ciel chargé des ténèbres qui envahissent la terre à la mort du Christ mais qui se laissent percer par une lumière d'essence divine.

Le *Christ mort* (fig. 23) a été préparé par une étude anatomique précise faite sur un modèle et mise en valeur par l'agencement des plis du suaire. Ce dessin est mis au carreau pour être reporté sur le mur. L'emploi de la pierre noire donne au trait qui cerne le corps un effet de moelleux et de douceur. Il permet des valeurs qui vont, selon l'appui, du gris ombrant l'abdomen,



Fig. 22. - Hippolyte Flandrin,
Mater Dolorosa, 1845,
chapelle mortuaire de la Princesse de Berghes,
église de Saint-Martory.

32. Matthieu, XXVII, 51.



Fig. 23. - Romain Cazes, Le Christ mort, inv. MIR. 389, pierre noire et blanc, musée Ingres, Montauban.



Fig. 24. - Romain Cazes, Ange agenouillé, pierre noire et blanc, musée Ingres, Montauban.

au gris plus foncé qui modèle les volumes des bras et des jambes, jusqu'au noir profond des zones d'ombre. Les rehauts de craie blanche viennent illuminer les drapés et accentuer les reliefs comme la tâche de lumière posée sur l'arc des côtes, les rehauts diffus qui sculptent la cage thoracique ou donnent à la joue tout son volume. La connaissance du corps par l'étude du nu était à la base de l'enseignement artistique dispensé dans l'atelier d'Ingres et permettait d'atteindre une compréhension anatomique approfondie et une grande vérité du geste. Tous les dessins préparatoires pour Notre-Dame ont donc très sûrement été précédés par des académies. Une sanguine pour *La divine liturgie* de l'église de Bagnères-de-Luchon, conservée au musée de Luchon, témoigne de cette étape dans la composition. Malheureusement, la donatrice, Marie Paul-Cazes, probablement par souci de décence, a dû faire un tri dans les dessins de son oncle et ne garder que ceux qu'elle jugeait dignes d'être montrés ; elle n'a offert au musée Ingres que quatre études de nus et aucune en relation avec le décor de Notre-Dame.

Le dessin préparatoire de l'ange agenouillé à la tête du Christ (fig. 24) montre une étape déjà très aboutie mais le peintre va s'éloigner de la ressemblance avec le modèle et simplifier les traits et les volumes de l'ange lorsqu'il le transposera dans l'esquisse peinte puis sur la peinture murale (fig. 25 et 26). Il épure les traits pour en faire un être intemporel, contrairement aux deux autres panneaux qui présentent des portraits réalistes

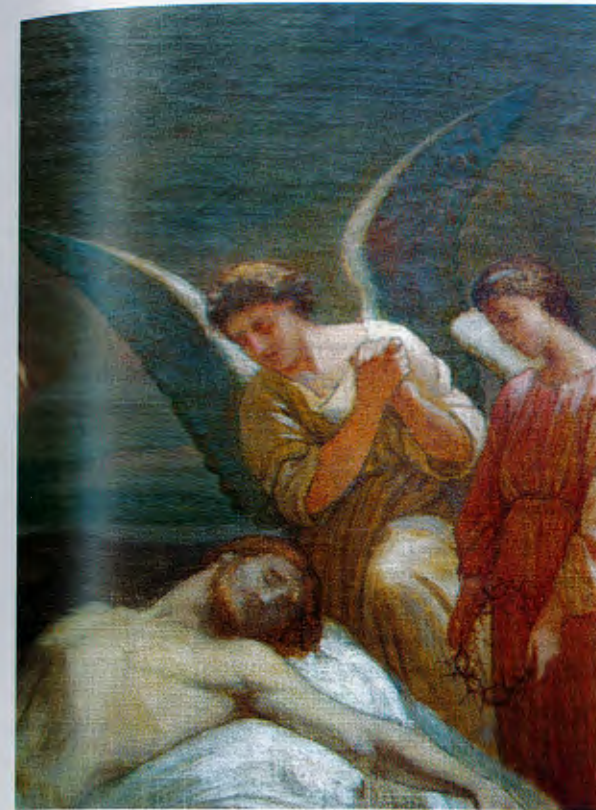


Fig. 25. - Romain Cazes, La Lamentation (détail), huile sur toile, Inv. MI.07.3.8, musée Ingres, Montauban.

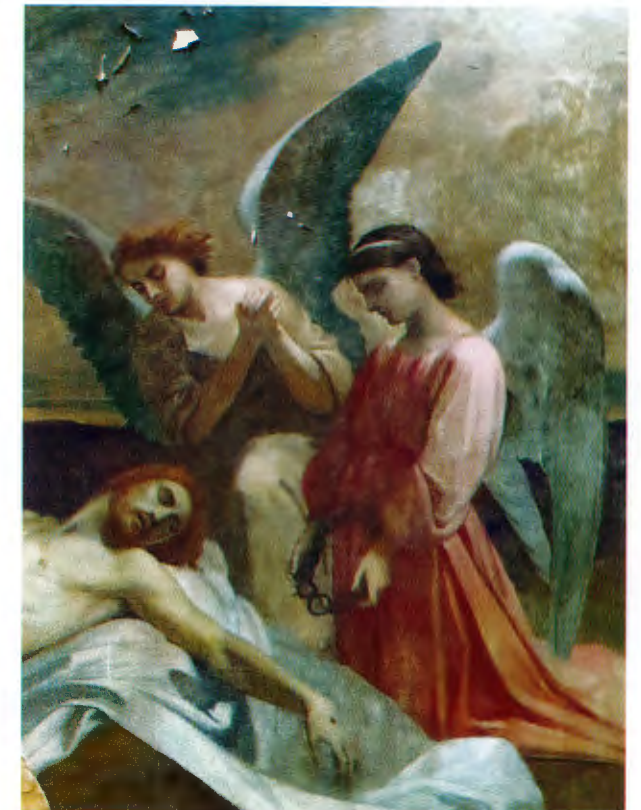


Fig. 26. - Romain Cazes, La Lamentation (détail), église Notre-Dame de Bordeaux.

comme les visages de saint Joseph ou Zacharie. La manière de styliser les visages semble trouver un écho dans les anges peints en 1868, par Jules-Eugène Lenepveu dans la chapelle Sainte-Valère de l'église Sainte-Clotilde à Paris, même si leurs gestes sont plus emphatiques. Peintre éclectique, Romain Cazes choisit à Notre-Dame un langage loin de l'esthétique nazarienne de *la Fuite en Egypte* de Saint-Mamet (1851) ou de la recherche décorative d'étoffes brodées et d'effets de matière de *La divine liturgie* du chœur de l'église de Bagnères-de-Luchon. Il se tourne vers des formes amples et solides et une plus grande austérité plus proches de ses peintures parisiennes réalisées à Saint-Ignace (1867) ou à La Trinité (1870). Les couleurs assourdies se répondent et s'équilibrent d'un panneau à l'autre. A chaque extrémité se font écho le bleu du ciel et la couleur de terre des vêtements de Joachim et Joseph qui est aussi celle du Golgotha. De la même façon le jaune de la robe de sainte Anne, de la tunique du prêtre, de l'ange et du manteau d'Élisabeth ou les bleus créent des résonnances et une unité chromatique. Dans

ces tableaux où le peintre a su retrouver la matité de la fresque, les tons doux, un peu éteints s'harmonisent avec les attitudes toutes de retenue et de noblesse.

Moins d'un siècle plus tard, par manque d'entretien des toitures, il pleuvait dans l'église lors des gros orages et les peintures de la voûte de l'abside étaient très abîmées par les infiltrations. En 1969, des travaux de mise hors d'eau furent engagés et il fut décidé de supprimer la charpente et la toiture d'ardoise qui protégeaient la couverture de pierre trop tendre et perméable de l'abside, pour rétablir l'aspect originel de la toiture de pierre³³. Lorsque, l'année suivante, un morceau de la frise sculptée à la base du lanternon se détacha, on constata que les maçonneries étaient en très mauvais état et les mortiers

33. M. Mastorakis, « Les voûtes de l'église Notre-Dame » in *Revue des Monuments Historiques de la France*, n° 2, 1972, p. 18-20.



Fig. 27.
- Notre-Dame
de Bordeaux
© A.D.Gir,
Charles
Chambon,
Bordeaux.

pulvérulents. La restauration fut rapidement entreprise et suivie d'importants travaux de consolidation de l'ensemble des voûtes et de réfection des toitures. C'est alors que les peintures de la voûte de l'abside, jugées trop dégradées, furent détruites.

Nous n'avons plus aujourd'hui qu'une vision partielle du décor de Romain Cazes ce qui fausse l'effet esthétique recherché et enlève une dimension au message religieux (fig. 27). Cette composition en triptyque, consacrée à la vie terrestre de la Vierge, est centrée sur la *Lamentation*, scène hors du temps, silencieuse, placée au-dessus de l'autel et liée à l'Eucharistie. Elle invite le fidèle à méditer sur le mystère de la Rédemption. La spiritualité de la seconde moitié du XIX^e siècle, insiste sur la participation privilégiée de Marie, par sa compassion, à l'œuvre du Salut et incite celui qui la contemple à entrer, comme la Vierge, dans la profondeur du mystère. Mais à cette Vierge de douleur, répondait dans le ciel, la Vierge en gloire, triomphante, vêtue de pourpre et nimbée d'or. Elle était entourée des saints qui intercèdent pour les fidèles et dont les prières montent jusqu'à son trône et, par sa médiation, à son Fils et les roses qui jonchaient les marches du trône étaient le signe discret des grâces octroyées.

Bibliographie

- Album du voyageur à Bordeaux, Bordeaux, Constant, 1837, p. 127-128.
- Atlas Historique des Villes de France, Bordeaux, 3 volumes, Ausonius, Bordeaux, 2009.
- Barbier de Montault, Xavier, *Traité d'iconographie chrétienne*, 2 volumes, Paris, Société de Librairie ecclésiastique et religieuse, 1898.
- Bordes, Auguste, *Histoire des monuments anciens et modernes de Bordeaux*, Paris, Bordes, Bordeaux, chez l'auteur, 1845, t. II, p. 56-60.
- Brun, Pierre, *Les églises de Bordeaux*, Bordeaux, Delmas, 1953, p. 114-123.
- Buisson, Claire, *La peinture à la cire à Paris dans la première moitié du XIX^e siècle*, IFROA, mémoire de fin d'études, 1983, p. 32 et ill. p. 56.
- Cahier, Charles, *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, 10 volumes, Paris, Librairie Poussielgue frères, 1867.
- Carpentier, Paul, *Notes sur la peinture à la cire cautérisée ou procédé encaustique d'après les laborieuses recherches de Paillot de Montabert*, Paris, Librairie Renouard, 1875.
- Chauliac, Charles, « Histoire de l'église Notre-Dame de Bordeaux et du couvent des RR. PP. Dominicains. Erection de l'église actuelle » in *Revue Catholique de Bordeaux*, 1881, p. 417-426.
- Courteault, Paul, « L'église Notre-Dame de Bordeaux » in *Revue Philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 1917, p. 156-178.
- Cros, Henry et Henry, Charles, *L'encaustique et autres procédés de peinture chez les anciens, histoire et technique*, Paris, J. Rouam, 1884.
- Devier, Henry, « Les futures peintures murales de Notre-Dame », in *Courrier de la Gironde*, 25 août 1869.
- Foucart, Bruno, *Le Renouveau de la peinture religieuse en France (1800-1860)*, Paris, Arthéna, 1987.
- Foucart-Walter, Élisabeth, « Notice du Couronnement de la Vierge par Romain Cazes » in *Musée du Louvre. Nouvelles acquisitions du département des peintures (1987-1900)*, Paris, RMN, 1991.
- Grimouard de Saint-Laurent, Henri-Julien (de), *Guide de l'art chrétien*, Paris, Librairie archéologique de Didron, 1874.
- Hippolyte, Auguste et Paul Flandrin, *une fraternité picturale au XIX^e siècle*, Paris, musée du Luxembourg, 16 novembre-10 février 1985 ; Lyon, musée des Beaux-Arts, 5 mars-19 mai 1985, RMN, 1985.
- Jouin, Henry, *Exposition des peintures et dessins de Romain Cazes, 1808-1881*, à l'École des Beaux-Arts de Paris, Paris, Imprimerie Maurin, 1904.
- Léal, Felix, « Projet de peintures murales dans l'église Notre-Dame », in *La Gironde*, 26 août 1869.
- Maisonnave, Jean-Philippe, *Notre-Dame de Bordeaux*, dossier IM33002115, Inventaire général du Patrimoine culturel d'Aquitaine, 1994.
- Marionneau, Charles, *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*, Paris, Aubry, Bordeaux, Chaumet-Gayet, 1861, p. 348-373.
- Marionneau, Charles, *Frère André, artiste peintre de l'ordre des Frères Prêcheurs (1662-1753)*, Bordeaux, Gounouilh, 1878.
- Mastorakis, Michel, « Les voûtes de l'église Notre-Dame » in *Revue des Monuments Historiques de la France*, n° 2, 1972, p. 14 à 21.
- Pouget, Edgard, « Fresques à Saint-Dominique par M Romain Cazes » in *La Gironde*, 15 octobre 1873.
- Pouget, Edgard, « Peintures murales de l'église Saint-Dominique par M Romain Cazes » in *Courrier de la Gironde*, 4 décembre 1874.
- Réau, Louis, *Iconographie de l'art chrétien*, 3 tomes, 6 volumes, Paris, PUF, 1955-1959.
- Roudié, Paul, « Construction de l'église Notre-Dame de Bordeaux » in *Société archéologique de Bordeaux*, LXXVII, 1986, p. 75 à 83.
- Ruetsch, Lara, *Inventaire du mobilier de l'église Notre-Dame de Bordeaux*, Mémoire de maîtrise sous la direction du Professeur Taillard, Université de Bordeaux III, 1996.
- Stendhal, *Bordeaux (1838)*, Editions Proverbe, Paris, 1995, p. 79.
- Védère, Xavier, « Les allées de Tourny » in *Revue Historique de Bordeaux*, t. XXIII (1930), p. 180-181, 184-185, 191-192, 222-224.
- Vigne, Georges, *Romain Cazes (1808-1881), peintre secret du Second Empire. Inventaire des œuvres offertes au musée Ingres par Mlle Marie Paul-Cazes*, Montauban, 1995.
- Voragine, Jacques (de), *La Légende dorée*, traduite par l'abbé Jean-Baptiste-Marie Roze, Paris, E. Rouveyre, 1902.



Faut-il réhabiliter Monseigneur Donnet et ses clochers ?

Jean-Pierre Méric

On rapporte qu'un beau jour de 1871, le Cardinal Donnet – alors âgé de 76 ans - déclara à monseigneur Mathieu, archevêque de Besançon, qu'il était à l'origine de la construction ou de l'agrandissement de 310 églises, de plus de 100 clochers et de 30 presbytères. Imaginait-il que cette légitime manifestation de fierté constructrice rejetterait dans l'ombre, pour toujours, tout le reste de son action pastorale qui fut particulièrement féconde pour les catholiques du diocèse de Bordeaux au long de 45 ans de pontificat ?

Même si l'on ne va pas à la messe, même si l'on sait à peine que le Cardinal Donnet fut archevêque de Bordeaux, le seul nom de ce prélat déclenche chez certains Girondins « défenseurs du patrimoine » des réactions plutôt primaires. Allant de l'ironie à la colère, usant de qualificatifs peu amènes et de jugements sommaires, elles trahissent évidemment une certaine méconnaissance sinon du personnage, du moins de l'époque durant laquelle les églises du diocèse bordelais furent hérissées d'échafaudages. En effet, la plupart du temps mal connue de ses détracteurs eux-mêmes, la question de l'art religieux du XIXe siècle en général – et des évêques bâtisseurs en particulier – est l'objet d'une sorte de dédain, d'une « incompréhension presque totale » pour reprendre les mots de Claude Laroche dans un article publié en 2009 : « Nous partirons d'un constat d'évi-

dence : la perception de l'architecture religieuse de la seconde moitié du XIXe siècle relève, pour les cinquante dernières années, d'une véritable histoire des sensibilités. Une histoire qui part de loin, commençant en fait par une incompréhension presque totale »¹.

C'est donc le cas pour la Gironde d'aujourd'hui. Le temps est-il venu de tenter une réhabilitation de la personne de l'archevêque et de ses clochers ? Peut-être. Mais à l'impossible nul n'est tenu. C'est pourquoi, à défaut de réponse, nous nous proposons modestement d'apporter ici des éléments d'explication et de réflexion, propres à la dimension girondine d'un sujet de plus en plus et de mieux en mieux étudié depuis une vingtaine d'années. Après quoi, il reviendra à chacun de prendre son parti – question de goût – dans un débat esthétique et historique dont les manifestations matérielles sont si évidemment inscrites dans les paysages girondins qu'il faudrait fermer les yeux pour ne pas les voir.

1. Claude Laroche, « Les enjeux multiples de l'architecture religieuse du second XIXe siècle en France : un essai de litany », dans *In situ*, revue des patrimoines en ligne, 2009, n° 11.

De qui et de quoi parlons-nous ?

« Le jeune Haussmann, protestant en poste à la préfecture de Bordeaux où il signait régulièrement les autorisations de construire, avait ironisé et signifié à l'infatigable archevêque que leur département finirait par ressembler à un hérisson. »²

Cette anecdote rapportée par M. Bouissy nous conduit aux bords de la célébrité suspecte dans les esprits girondins de celui qu'on appelait « le bon cardinal », en son vivant. Elle s'impose surtout à nous comme une incitation à la rigueur pour traiter notre sujet. Rappelons, tout d'abord, quelques étapes biographiques de notre prélat.

Un archevêque dont on ne connaît généralement que le nom

Ferdinand-Auguste Donnet naît à Bourg-Argental, dans les Monts du Vivarais, aujourd'hui chef-lieu de canton de la Loire, le 25 brumaire an IV (16 novembre 1795). Exerçant longtemps comme major dans les hôpitaux de Paris et de Lyon, son père rentre sur le tard à Bourg-Argental pour exercer son art de médecin-chirurgien, et épouser à 55 ans, une jeune femme qui a 31 ans de moins que lui. Madeleine Reynaud, épouse Donnet, lui donne deux garçons, dont un seul survit, Ferdinand, le futur archevêque de Bordeaux.

Il est âgé de onze ans lorsqu'on l'envoie au collège d'Annonay. Le voici ensuite au séminaire Saint-Irénée à Lyon. Il y termine ses études en 1813 à 18 ans, et, comme il n'a pas l'âge d'être ordonné, on lui confie l'enseignement des humanités au collège de Belley (dans l'Ain). Il reçoit la prêtrise en mars 1819, à Grenoble, avec dispense du pape : il a vingt-quatre ans. Son ministère pastoral débute dans le département du Rhône. En 1821, il part pour Tournai avec un autre jeune prêtre de ses amis, pour organiser la société des Missionnaires de Saint-Martin. Là s'écrit la première page de sa légende, en 1826 : une funeste aventure de catalepsie qu'il racontera lui-même à ses collègues sénateurs dans une discussion du 28 février 1866 sur les inhumations prématurées. Rappelé dans le diocèse de Lyon en 1827, l'Abbé Donnet est nommé curé de Villefranche-sur-Saône. Lors des calamités qui touchent cette ville en 1828, il écrit deux pages supplémentaires de sa légende. La première, lors des inondations au cours desquelles il sauve un enfant et un vieillard sur le point de se noyer. L'autre, pendant un terrible incendie qui lui donne l'occasion de montrer encore son courage et son sang froid, et de fonder une compagnie de sapeurs pompiers dont il sera longtemps le capitaine et demeurera le chef honoraire.



Fig. 1. - Monseigneur Donnet au début de son pontificat bordelais.
Gravure de G. de Galard
(A.M.Bx, cl. B. Rakotomanga).

L'Abbé Donnet exerce cette charge pastorale depuis 8 ans lorsque monseigneur de Forbin-Janson, évêque de Nancy, le choisit comme coadjuteur. Nommé évêque *in partibus* de Rosa, Ferdinand-Auguste Donnet est sacré à Paris le 31 mai 1835 (il n'a pas encore 40 ans). La devise qu'il choisit (fig. 2) – *Ad finem fortiter, omnia suaviter*³ – reflète parfaitement le personnage et son incoercible et paternelle obstination pastorale. Quant à ses armes, on les voit encore aujourd'hui peintes sur des vitraux, sculptées sur des clés de voûte ou des linteaux de portes dans un grand nombre d'églises du diocèse.

La « succession » de monseigneur de Forbin-Janson est un exercice particulièrement périlleux dans lequel Monseigneur Donnet gagne une réputation de prélat zélé, bon administrateur et homme d'union. Qualités qui lui valent en grande partie d'ap-

2. Maïté Bouissy, « Que veut une forme ? Le néo-gothique sans rivage », dans *Sociétés et représentations*, 2005/2, n° 20, pp. 5-22.

3. Jusqu'au but avec courage, mais tout en douceur.



Fig. 2. - Les armes et la devise du cardinal
(frontispice de l'édition de ses *Mandements, lettres et discours*).

Fig. 3. - Portrait du cardinal F.-A. Donnet
(musée de Verdelys).



paraître comme le meilleur candidat à la succession du cardinal de Cheverus, qui vient de s'éteindre à Bordeaux le 19 juillet 1836. Il est donc confirmé (préconisé) sur le siège primatial aquitain par le pape Grégoire XVI lors du consistoire du 30 mai 1837. Il n'a pas encore 42 ans (fig. 1). Le nouvel archevêque arrive à Bordeaux le 1er juillet 1837. Dès le 1^{er} mai 1838, il devient chevalier de la Légion d'honneur. Deux ans plus tard, par un bref du 7 février 1840, Grégoire XVI le fait commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, noble et comte du Saint-Empire. Le primat d'Aquitaine se trouve à la tête de l'une des plus grosses provinces ecclésiastiques de France, qui compte alors six diocèses suffragants : Agen, Angoulême, Luçon, Périgueux, Poitiers et La Rochelle. Évêchés auxquels s'ajouteront en 1867 les sièges outre-mer de la Réunion, de la Martinique et de la Guadeloupe. Au cours de sa longue carrière, Monseigneur Donnet sacrera 11 évêques, dont 6 dans la cathédrale Saint-André à Bordeaux.

Le 15 mars 1852, le chapeau de cardinal vient récompenser sa sainte activité pastorale (fig. 3). Il a 57 ans, et cette dignité lui ouvre *ipso facto* les portes du sénat impérial. Un grave accident de santé en 1869, « un anthrax à la tête qui avait mis ses jours en danger », lui fait manquer l'ouverture du premier concile du Vatican. Quand il rentre à Bordeaux à la fin de la dernière session, il trouve la République installée à Paris. À 77 ans passés, il se résout enfin à se faire aider : le 8 mai 1872, le pape lui donne François-Alexandre Rouillet de la Bouillérie pour coadjuteur avec droit de succession. Fructueuse collaboration qui dure à peine dix ans : monseigneur de la Bouillérie décède en quelques heures le 8 juillet 1882. Le cardinal ne lui survit guère. À peine six mois plus tard, le 4 décembre, il s'alite pour ne plus se relever. Il meurt après quelques jours d'agonie le 23 décembre 1882, âgé de 87 ans.

Les églises paroissiales du diocèse de Bordeaux au XIXe siècle

A la veille de la Première Guerre, la Gironde compte 554 communes. Généralement, chacune ne possède qu'une seule église : c'est le cas pour 93,9 % d'entre elles. Bordeaux est la seule commune du département à posséder plus de 3 églises. Entre ces deux extrêmes, quelques autres municipalités, la plupart issues de regroupements de petites paroisses d'ancien régime, ont plusieurs édifices communaux de culte catholique :

- 2, pour 4,5 % d'entre elles (soit 25 communes),
- 3, pour 0,9 % d'entre elles (soit 5 communes).

Voilà donc un total de 605 églises paroissiales⁴, car nous allons ignorer, dans cet article, les chapelles des institutions publiques (lycée, séminaires, hôpitaux) et des nombreuses congrégations installées par le cardinal, construites sous son pontificat. Rien qu'à Bordeaux *intra muros*, il y en avait au moins 25, dont plus de la moitié a soit complètement disparu, soit n'a plus aujourd'hui d'usage culturel.

Sur ces 605 édifices sacrés, nous allons limiter notre intérêt aux églises du cardinal : c'est-à-dire aux monuments projetés, mis en chantier ou restaurés durant son règne. Quelques unes de ces églises n'ont été parfois achevées qu'après la mort de l'archevêque comme Saint-Pierre d'Hostens et le Sacré-Cœur de Bordeaux, terminées en 1903. Ainsi, dans le demi-siècle 1841-1890, nous pouvons recenser 239 églises construites, agrandies, reconstruites ou restaurées dans le diocèse de Bordeaux (tableau 1).

Ce premier constat chiffré relativise considérablement la portée du procès en démolition intenté à l'archevêque de Bordeaux. A peine 40 % des églises du diocèse touchés par le mouvement de rénovation/reconstruction du XIXe siècle ?

	restaurations		reconstructions		agrandis- sements	églises nouvelles	total	% sur les 605 églises
	partielles	totales	partielles	totales				
1823-1840	4	4	3	4	3	1	19	3,1
1841-1890	21	51	54	84	4	25	239	39,5
1891-1903	2	2	5	6		3	18	3,0
Total	27	57	62	94	7	29	276	45,6

Tableau 1. - Les « églises du cardinal » en Gironde (en grisé).

Nous voici loin de la vague de destruction si sommairement dénoncée depuis un siècle. Mais les reproches sont anciens, et solides. Ils ne manquent pas non plus de pertinence, à en juger par la lecture d'un texte de 1895 sous la plume d'E. Féret et d'A. Nicolai :

« Nous savons bien que le peuple des campagnes et ses pasteurs n'aiment plus les vieilles églises. Ne voyons-nous pas, toujours pour cet amour inconsidéré du neuf, de vénérables prêtres poursuivre pendant toute leur vie la réalisation de ce vœu, cher entre tous, qui est de voir s'élever une réduction de basilique ou de cathédrale ? Chacun y trouve son compte : l'ouvrier qui déclare que tout va quand va la bâtisse, et le prêtre persuadé qu'il a donné à son Dieu une demeure plus digne de lui, et les édiles dont le nom figure sur la plaque commémorative, et l'architecte qui a élevé un clocher de plus ! »⁵

Notre second constat est d'ordre géographique, car le diocèse de Bordeaux n'est pas cette sorte d'exception cardinale dont les Girondins se croient les victimes. On considère généralement que 25% des églises de France ont été touchées par le mouvement de construction au XIXe siècle, 50% si l'on ajoute les édifices ayant subi de lourdes restaurations. Utilisant – avec prudence – les chiffres d'une enquête du ministère de la Culture, N.-Josette Chaline dresse une carte révélant d'importantes disparités régionales (fig. 4). « Le Nord de la France, l'Anjou, la Vendée, la Franche-Comté, les Alpes, le Sud du Massif Central furent particulièrement zélés », écrit-elle, reconstruisant dans les départements entre 288 églises (Isère)

4. Sources : O. Laroza, *Guide touristique, historique et archéologique de Bordeaux et de la Gironde*, Bordeaux, Féret & Fils, 1988. Outil de travail très imparfait, certes, mais dont l'un des rares mérites est d'exister !

5. A. Nicolai et E. Féret, *Bulletin de la Société Archéologique*, 1895, vol. XX, p. 22.

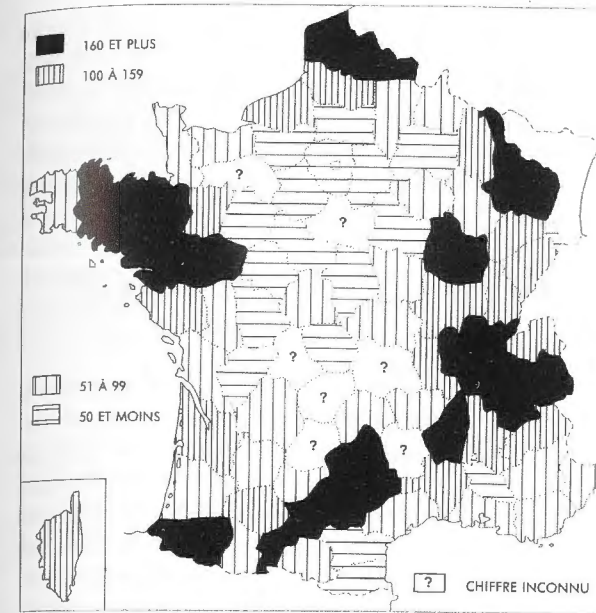


Fig. 4. - Les reconstructions d'églises au XIXe siècle
(Dans C. Bouchon, C. Brisac, N.-J. Chaline et J.-M. Leniaud, *Ces églises du XIXe siècle*, p. 14).

et 160 (Pas de Calais)⁶. Le bas du tableau est occupé par des départements aussi divers que le Vaucluse et l'Eure-et-Loir qui reconstruisent à peine entre 30 et 18 églises.

On pourrait penser que cette carte recouvre à peu près exactement celle de la pratique religieuse de l'époque. Pour la Gironde, en tous cas, la corrélation n'est pas pertinente. Prenons-en pour preuve l'homélie de septembre 1875, dans laquelle l'archevêque rappelle « les goûts simples et les habitudes chrétiennes de nos campagnes du nord et de l'ouest de la France » à ses diocésains rassemblés dans l'église de Cadillac. Ce cri du cœur vient aux lèvres du vieux cardinal : « Oh ! Pourquoi ce qui est vrai de certaines provinces privilégiées, ne le serait-il pas de certaines parties de mon diocèse ? Pourquoi le Bas-Médoc et nos landes bazadaises, [...], n'abrèteraient-ils pas les pratiques de la foi et les vertus domestiques ? »⁷. On voit donc que le diocèse de Bordeaux se trouve dans la situation un peu insolite d'un territoire plutôt indifférent à la religion, mais qui compte parmi ceux qui ont le plus construit ou refait leurs églises au XIXe siècle (123, pour avancer un chiffre comparable à ceux de N.-Josette Chaline). Comment ne pas être tenté de voir dans cette situation originale la réussite du volontarisme insistant et si souvent reproché à Monseigneur Donnet ?

Au demeurant, ce bon « classement » de la Gironde pourrait être tout aussi bien imputé au zèle d'un personnage

important du régime impérial. Car, ainsi, que le remarque J.-Michel Leniaud, « sous le Second Empire surtout, le « bon évêque » est un bâtisseur : c'est une excellente mesure de son autorité, de son crédit et de son influence⁸ ». D'ailleurs, monseigneur Mathieu, archevêque de Besançon, et le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen sont aussi des restaurateurs et des constructeurs. De nouveaux édifices parsèment beaucoup de diocèses, modestes ou prestigieux. À Nantes, près de 90 monuments sont reconstruits durant l'épiscopat de monseigneur Jacquemet, qui déclare en 1855 : « Je bâtis sur sept ou huit points à la fois ». Quant au zèle de monseigneur de Dreux-Brézé à Moulins, et celui du cardinal de Bonald à Lyon, ils égalent au moins la passion constructrice de l'archevêque de Bordeaux.

Le siècle du cardinal

Le long pontificat de Monseigneur Donnet se déroule tout au long d'un demi-siècle de progrès et de prospérité économique qui culminent sous le Second Empire. La coïncidence est inattendue, mais c'est bien à la Chambre de Commerce de Bordeaux que le Prince-président prononce son fameux discours du 9 octobre 1852, sept mois après avoir remis la barrette de cardinal au primat d'Aquitaine.

« Nous avons d'immenses territoires incultes à défricher, des routes à ouvrir, des ports à creuser, des rivières à rendre navigables, des canaux à terminer, notre réseau de chemin de fer à compléter. Nous avons, en face de Marseille, un vaste royaume à assimiler à la France. Nous avons tous nos grands ports de l'ouest à rapprocher du continent américain par la rapidité de ces communications qui nous manquent encore. »

Le discours du futur empereur tient presque de la prophétie pour le département de la Gironde, tant il annonce un étonnant concours de circonstances socio-économiques qui va porter le mouvement de dotation des communes en équipements publics : reconstruction ou restauration des églises, certes, mais aussi ouvertures de chemins et constructions d'écoles, de mairies et de gares.

6. Dans C. Bouchon, C. Brisac, N.-J. Chaline et J.-M. Leniaud, *Ces églises du XIXe siècle* (éditions Encre, 1993). Chiffres donnés par N.-J. Chaline (p. 14) : Isère : 288, Nord : 221, Ardèche : 200, Cotes d'Armor : 198, Savoie : 192, Morbihan : 185, Ille-et-Vilaine : 168, Pas de Calais : 160, Vaucluse : 32, Creuse : 29, Vienne : 25, Eure-et-Loir : 18.

7. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements, lettres et discours...* (t. 11, p. 96).

8. Dans Bouchon, Brisac, Chaline et Leniaud, *Ces églises du XIXe siècle*, p. 88.

L'accroissement de la population

La première évidence, et non la moindre, est une augmentation continue et significative de la population du département. Tous les décomptes du XIXe siècle en font foi, quelque méfiance que doivent nous inspirer certains chiffres. L'exemple du canton de La Brède est significatif : entre 1817 et 1876, le nombre de ses habitants croît de 22 %. Ses communes de la lande, Cabanac-et-Villagrains et Saucats, ne sont pas les dernières à être touchées par ce mouvement démographique : leur densité de population augmente de 52 %, dans ce même laps de temps. Quant à la ville de Bordeaux proprement dite, elle gagne 5 000 habitants entre 1846 et 1851. La restauration ou la construction des édifices sacrés accompagne donc cet accroissement de la population, qui se traduit parfois, d'ailleurs, par la création de nouvelles communes. Ainsi, 28 églises nouvelles sont construites entre 1841 et 1903.

- d'une part dans les communes de la lande ou des marais (Bas-Médoc et Blayais) surtout dans les communes de la lande,
- en ville surtout, d'autre part, où 8 églises neuves vont s'élever pour répondre aux besoins des quartiers nouveaux : Saint-Martial (1839), Saint-Amand (1852), Sainte-Marie (1862-1887), Saint-Ferdinand (1862-1867), Saint-Rémi de Bacalan (1865-1872), Saint-Augustin (1874-1894), Saint-Louis (1874-1880), Le Sacré-Cœur (1877-1903).

L'obsession des voies de communication

Enumérant dans son discours les routes à ouvrir, les ports à creuser et les chemins de fer à compléter, le Prince-président ne fait que reprendre les principales préoccupations des habitants de la Gironde au cours du dernier quart de siècle. Il faut feuilleter les délibérations des conseils municipaux pour comprendre à quel point le désenclavement des communautés villageoises est une aspiration partagée par l'ensemble des édiles. Il n'y est question que d'ouverture de routes, de ponts, de projets de chemins de fer. Entre 1844 et 1849 à Saint-Selve, sur un total de 144 délibérations figurant dans le registre pour ces cinq années, 31% sont consacrées à ces sujets sous forme de votes, de motions ou de vœux.

Le chemin de fer de La Teste est inauguré en 1841, le premier train venant de Paris arrive à Bordeaux en juillet 1853, à la gare d'Orléans. Le 29 novembre 1868, le Cardinal Donnet se rend à Macau pour la bénédiction du premier tronçon du chemin de fer du Médoc. Il y prononce un discours un peu surprenant, une sorte d'hymne au Progrès que ni l'Église ni les hommes ne doivent redouter. Bien au contraire !

« Siècle dix-neuvième, siècle des grandes découvertes, puisses-tu ne pas être ingrat envers le Créateur qui chaque jour te révèle quelques nouveaux secrets de la nature ! [...]

Puisses-tu comprendre que la Religion n'est hostile à aucun progrès utile, que plus nous grandissons en science, plus nous devons nous rapprocher du Dieu de toute science ; que plus s'améliore notre sort matériel, plus nous devons travailler à notre perfection morale, et ne jamais oublier que cette perfection ne peut s'accomplir qu'avec l'aide de Dieu »⁹

Les bonnes fortunes inespérées du diocèse bordelais

Cité vivant depuis toujours de l'activité portuaire et commerciale, la métropole diocésaine va enfin renouer avec un cycle d'années fastes à partir de 1850. Une vraie reprise du trafic maritime arrive à point nommé pour combler les aspirations des partisans bordelais du libre-échange qui s'activent depuis 1846. Ils triomphent enfin avec le traité de commerce avec l'Angleterre de 1860, et saluent « le génie et la grandeur du souverain dirigeant la civilisation d'un grand siècle »¹⁰.

La loi de 1857 sur le lotissement des communaux, d'autre part, vient ouvrir aux communes de la lande des perspectives d'enrichissement inespéré. Avec le revenu des premières plantations de « l'arbre d'or », plusieurs municipalités connaissent alors une aisance financière relative, au point qu'elles pensent le moment venu de s'offrir enfin un clocher digne de ce nom. Ainsi, la plupart des églises de la lande girondine seront en quelque sorte le « bonus » de la flambée du prix de la résine. Le phénomène n'échappe pas au romancier Edmond About, qui, après *Maître Pierre* (1858), retombe dans la veine régionaliste de la vie dans la lande girondine avec *Le progrès* (1864). Il écrit :

« L'argent abonde ; partout où le communal est vendu, on voit croître des édifices d'utilité publique. Le clergé voudrait bien que tout le prix des communaux fût employé à construire ces églises gothiques, blanches, uniformes, qui se voient de très loin et qui réjouissent le cœur de M. le Cardinal Donnet ; mais le bon sens pratique des paysans réserve quelques écus pour la maison d'école et pour le puits d'eau potable inventé par M. Chambrelent. »¹¹

Enfin, à la fois cause et effet, la reprise commerciale replace sur son piédestal l'économie du vin, négoce et production s'entraînant mutuellement vers des sommets d'où redescend une rafraîchissante pluie d'or. Au milieu du XIXe siècle, Bordeaux

9. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 8, p. 342).
10. Adresse de remerciement de la Chambre de Commerce de Bordeaux à l'Empereur.
11. About Edmond, *Le progrès*, Librairie Hachette, Paris, 1864.

redevient « la » capitale du vin, les puissances financières de la ville régnant sur le vignoble du département, comme autrefois la noblesse parlementaire. Comme les églises de la lande, celles du vignoble (surtout en Médoc) seront la concrétisation d'une certaine prospérité des grands propriétaires qui en feront bénéficier les communes où leurs vignerons vont à la messe. Deux dates valent symboles pour ce troisième âge d'or du vin de Bordeaux : 1850, première édition de *Bordeaux et ses vins*, par Charles Cocks, et 1855, parution « du » classement.

Une géographie girondine des restaurations

La combinaison de tous ces facteurs favorables induit, on le soupçonne, une répartition géographique des églises « cardinalisées » - néologisme personnel, provocateur et sensiblement inexact nous le verrons ! Si l'on dresse, en effet, un tableau des 9 cantons possédant plus de 10 églises, auquel nous ajouterons la ville de Bordeaux, nous obtenons un résultat digne d'intérêt (tableau 2). Avec 14 églises rénovées sur 28, le canton de Créon représente « la » moyenne. Chiffre au dessous duquel se situent Bazadais et Entre-deux-Mers, cantons restés encore à l'écart des courants de richesse évoqués plus haut. Au dessus de la moyenne créonnaise, au contraire, La Brède, Bourg et Saint-Ciers représentent tout à la fois la trilogie de la fragile réussite de l'économie girondine au XIXe siècle : le vin, la rivière, la forêt.

On peut aussi hasarder d'autres explications à cette inégalité manifeste des cantons. Les paroissiens sont-ils plus tièdes ici que là ? Les finances communales sont-elles si faibles qu'elles interdisent tout projet de modernité catholique ? Ou bien, le respect de l'intérêt archéologique des monuments est-il si puissant qu'il résiste avec succès à la pression de la mode des clochers ? Deux églises distantes d'une trentaine de kilomètres, presque jumelles - même clocher pignon à l'ouest, même portail saintongeais ouvert dans le mur sud - nous suggèrent une réponse. Il s'agit de Notre-Dame de Castelvieil (canton de Sauveterre) et de Saint-Martin de Sescas (canton de Saint-Macaire), toutes deux dessinées par Léo Drouyn (1845-1846). En 1857, Léo Drouyn rédige une monographie de Saint-Martin¹², dont l'introduction et la conclusion coulent d'une plume très vigoureuse :

« Décidément, depuis qu'on aime les monuments, on les mutilé plus que ne les ont mutilés le temps et les révolutions, comme ces mères faibles ou absurdes qui tuent leurs enfants à force de les bourrer de gâteaux et de sucreries. »

Drouyn termine d'ailleurs sa brochure par un vœu pieux : « Voici donc une petite église de campagne [...]. Elle a eu le bonheur d'échapper jusqu'à présent aux grandes réparations,

12. Léo Drouyn, « Monographie de l'église de Saint-Martin de Sescas (Gironde) », extrait de la *Revue de l'Art Chrétien*, Paris, A. Pringuet, 1857. Réédition Editions de l'Entre-Deux-Mers, 2012.

Cantons	Nombre d'églises	Églises restaurées ou neuves	% pour le canton
Bordeaux	19	15	78,9
La Brède	14	11	78,6
Saint-Ciers/Gironde	11	7	63,6
Bourg/Gironde	16	10	62,5
Créon	28	14	50
Bazas	15	3	20
La Réole	26	5	19,2
Sauveterre de Guyenne	21	2	9,5
Targon	21	2	9,5
Grignols	11	1	9,1

Tableau 2. - Pourcentage par canton d'églises « cardinalisées ».

aux architectes, et surtout au *cinq pour cent*. Je crains, hélas ! que ces calamités ne tardent pas à fondre sur elle. » (Les italiques sont de Drouyn). Vingt ans plus tard, en effet, la crainte de Drouyn était devenue réalité. Placée sur le double axe de communication de la route de Toulouse et du chemin de fer de Cette, l'église de Saint-Martin de Sescas pouvait-elle échapper à la modernité empruntant ce couloir de progrès ? Elle a été « arrangée » et dotée d'un clocher en 1877. Notre-Dame de Castelveil au contraire, située à l'écart dans son superbe paysage de collines, a gardé intacte jusqu'à ce jour sa physiologie médiévale.

Une nouvelle maison pour Dieu

Si, comme l'écrit Edmond About, les communes s'équipent en écoles, en « maisons communes », et en bureaux de poste, pourquoi la communauté paroissiale resterait-elle à l'écart de ce mouvement ? Quel curé, quelle fabrique, quel conseil municipal ne rêveraient-ils pas de remplacer l'église du village par un bâtiment qui témoigne de ce siècle où tout change si rapidement ? L'Église n'est pas hostile au progrès, nous l'avons entendu de la bouche même de l'archevêque, et pour être honnête, la tentation est d'autant plus grande que l'édifice ancien est proche de la ruine...

L'état des anciennes églises

Car, avant toute considération esthétique, la « fureur » de démolir ou de restaurer répond d'abord à un impératif purement pratique : celui de ne pas mettre en péril la vie du peuple fidèle venu se sanctifier. À l'arrivée de Monseigneur Donnet dans son diocèse, un grand nombre d'édifices sont encore en très mauvais état. La fureur révolutionnaire a bien brisé des autels et des statues, arraché gonds et pentures, brûlé des chaires, volé une cloche sur deux. Mais dans les campagnes le mauvais état du bâti des églises paroissiales au début du XIXe siècle est surtout un héritage d'ancien régime. Il faut en effet se rappeler que l'entretien de l'église paroissiale incombait pour partie au curé, pour partie au seigneur et à la communauté. Et c'était à qui ne voulait pas payer... C'est l'image que décrivait le cardinal le 29 août 1869 devant les participants à la fête annuelle de la Société d'Agriculture tenue à Saint-Julien Beychevelle :

« Rappelez-vous l'état des cantons de Castelnau, Saint-Laurent et Saint-Vivien, il y a trente ans, et citant ces trois centres de population, je trace en abrégé le tableau de la France rurale à cette époque. Les églises, les presbytères, ces vieilles créations du Moyen Age, ces instruments vénérés de notre première civilisation portaient le poids de plusieurs siècles de dégradation et d'incurie [...].

« Les édifices, en dehors de ceux de Pauillac, de Benon et de Vertheuil, étaient au niveau de cet abandon. Je vois encore toutes ces halles hideuses et infectes qui déshonoraient les riants paysages de Cissac, d'Avensan et de Saint-Germain d'Esteuil ; ailleurs, c'étaient de ridicules porches aussi dangereux pour la sécurité des paroissiens que disgracieux pour la façade de nos églises, faisant contraste avec l'élégance et la solidité qui avaient présidé à la construction de la plupart d'entre elles... »¹³

L'inquiétude du nouvel archevêque est avivée par le fait que la carte des paroisses établie par le concordat menace d'entraîner l'abandon de certains édifices par les communes qui n'ont plus de desservant. En 1840, Monseigneur Donnet cite 30 églises « encore déshéritées du titre de succursale, et par conséquent menacées d'une ruine inévitable ». Il cite à cette occasion le cas du prieuré de Montarouch – qui n'a jamais été une paroisse – dont « les dernières pierres sont encore un objet de contestation entre les communes de Targon et de Faleyryas ». L'état de certains monuments rendus au culte de la métropole diocésaine n'est guère plus brillant : c'est l'intervention de Charles Burguet, on le sait, qui sauve le chevet de Saint-Michel au bord de l'effondrement.

Le manque d'entretien des bâtiments est donc une longue tradition, d'autant que le bâti en lui-même – à l'exception notable du chevet – n'avait rien de « l'élégance et de la solidité » dont parlait le prélat. Beaucoup de ces petites églises de campagne ont donc disparu, mais nous les connaissons bien, grâce au travail des archéologues et des architectes du XIXe siècle, et de Léo Drouyn notamment. L'Abbé Baurein, déjà, décrivait ces petites églises. Il note à propos de Saint-Vincent de Portets : « Dans le commencement les églises de campagne de ce diocèse n'avaient qu'une simple nef, qui formait une espèce de carré long, terminé néanmoins en rond vers le levant »¹⁴. C'est ce que nous montre, entre autres, le plan de Saint-Martin de Cabanac relevé par J.-Jules Mondet en 1865 (fig. 5). La simplicité des murailles de la nef montées en moellons noyés de mortier donnaient déjà des signes d'inquiétude à la fin du XVIIIe siècle, comme le signale l'Abbé Baurein pour Saint-Pierre d'Hostens : « L'église d'Hostens est ancienne, mais petite et insuffisante pour contenir la moitié des paroissiens ; d'ailleurs, elle est dans un état qui menace ruine ; il paraît qu'elle était anciennement et plus grande et plus élevée »¹⁵.

13. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales*, mandements... (t. 8, p. 430).

14. Abbé J. Baurein, *Variétés Bordeloises*, vol. III, p. 71 (éd. Féret de 1876).

15. Abbé J. Baurein, *Variétés Bordeloises*, vol. III, p. 140 (éd. Féret de 1876).

Le clocher, expression d'une foi triomphante

Voilà pourquoi la nouvelle maison de Dieu doit apparaître désormais comme un signe des temps qui changent. Non seulement comme une image du progrès – dans le paysage urbain, le clocher doit être le pendant de la haute cheminée industrielle – mais surtout comme une manifestation de la place que Dieu retrouve enfin au sein de cette société. La première apparition de Lourdes le 11 février 1858 n'est-elle pas un signe majeur de cette foi reprenant sa place dans le pays de France ? L'épidémie de rénovation et de construction d'églises n'est donc pas propre au diocèse de Bordeaux, elle touche la France entière (cathédrale de Marseille 1852, basilique-future cathédrale de Lille 1854, Notre-Dame de Fourvière à Lyon 1872). Le Sacré-Cœur parisien sorti du crayon de Paul Abadie en est la plus spectaculaire manifestation. On ne peut décidément pas réduire cette fièvre constructrice à un mouvement artistique et architectural. C'est d'abord l'expression d'une ferveur rayonnante, qui commence d'ailleurs à se heurter aux premières manifestations d'anticléricalisme vers 1860.

Quelle que soit notre sensibilité esthétique face aux églises « cardinalisées », il suffit de lire les explications de Monseigneur Donnet lui-même pour comprendre la nécessité de ces chantiers de restauration et de construction pour les catholiques du XIXe siècle. Sa première grande circulaire de décembre 1840 sera pour les chevilles ouvrières du mouvement, c'est-à-dire son clergé diocésain :

« Nous venons, Messieurs, d'éveiller votre attention sur les édifices consacrés à la gloire de Dieu ; mais il en est d'autres qui ne sont pas faits de main d'homme, et que vous devez travailler de toutes vos forces à orner et à embellir : leurs ornements sont la foi et la charité, leurs embellissements, toutes les vertus chrétiennes ; que l'objet de vos constants efforts soit donc plus encore d'édifier les fidèles confiés à votre sollicitude en un temple saint pour le Seigneur ! »

C'est l'archevêque qui souligne « temple saint pour le Seigneur ». Aux prêtres la dimension spirituelle de la construction. Aux fidèles, sa transcription dans la pierre dont l'apôtre portait le nom. A temps et à contretemps, parcourant les paroisses les plus reculées de son diocèse en tournée de confirmation, ou dans les Comices Agricoles de l'automne tenus ici ou là, Sa Grandeur enfonce le clou du clocher avec son inépuisable obstination pastorale (fig. 6) ! La première place est pour Dieu, voilà tout. Le discours sur le clocher prononcé à Pellegrue le 11 septembre 1853, sera répété plus d'une dizaine de fois dans les vingt années à venir :

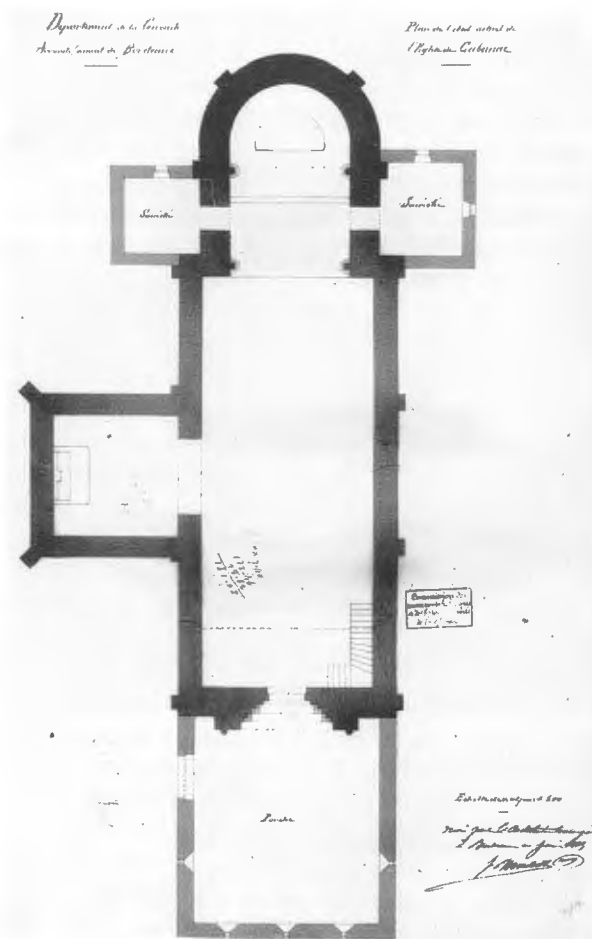


Fig. 5. - Plan de l'église Saint-Martin de Cabanac. Relevé de Mondet, 1865 (Cl. A.D.Gir.).

Fig. 6. - « De la flèche élancée de vos églises descend plusieurs fois le jour une voix solennelle et amie qui vous rappelle vos devoirs de religion... ». Martillac, Notre-Dame (1872) cl. J.-P. Mérie



« L'amour du clocher comme le patriotisme qui en découle, sont des sentiments positifs qui ne vivent pas d'utopies ou de chimères, et auxquels il faut des aliments vrais et substantiels. Comprenez-vous maintenant mon zèle pour tout ce qui intéresse chacun de nos villages, et pourquoi je vous demande que la maison de Dieu s'élève au dessus de vos maisons : c'est que de la flèche élancée de vos églises descend plusieurs fois le jour une voix solennelle et amie qui vous rappelle vos devoirs de religion, de famille, de société, une voix qui s'associe à toutes vos joies, à toutes vos douleurs et qui a le privilège de réveiller ou de faire naître dans les cœurs tous les sentiments religieux et honnêtes. Le clocher, pour la cité comme pour le village, c'est tout un poème, tout un symbole, toute une morale. »¹⁶

L'Eglise catholique doit être visible par tous. Manifestée non seulement par sa parure monumentale, remise au goût du jour s'il le faut. Mais aussi identifiée dans son clergé, prêtres et religieux qu'on croise par les rues de la ville et par les chemins de campagne. N'est-ce pas l'autre sujet du tableau d'Edward May (conservé au musée d'Angoulême), représentant le cortège pour la consécration de l'église Saint-Martial (fig. 7) ? Pour les jeunes générations, il peut paraître aujourd'hui tout aussi « décalé » que les Bergers d'Arcadie de Poussin ou les grandes batailles de Louis XIV de Van Der Meulen. Qu'on se souvienne seulement à Bordeaux des processions de la Fête-Dieu vers 1960, ou des célébrations de la Saint-André à la cathédrale juste avant le concile Vatican II ! Alors, les mitres et les crosses, les soutanes des prêtres et des enfants de chœur du tableau de May n'auront plus seulement une signification ethnographique. En observant ce long cortège de prêtres et d'évêques, nous nous rappellerons que le diocèse de Bordeaux a connu 928 ordinations durant le pontificat de Monseigneur Donnet (1837-1882), soit en moyenne 21 par an !

La pensée de l'archevêque

L'état de ruine des anciennes églises et le retour de la foi catholique à la place première et visible qu'elle doit occuper dans la société, apparaissent donc comme deux des axes majeurs de l'action pastorale de l'archevêque de Bordeaux. Les moyens qu'il va utiliser pour la mettre en œuvre sont-ils propres à sa personnalité et consciemment organisés autour d'une pensée cohérente et originale ? En fait de pensée en matière d'archéologie religieuse, celle de Monseigneur Donnet n'a rien de très original pour son époque. Elle est juste dans l'air du temps, comme celle de Hugo, de Montalembert, de Mérimée, même si chacun ne voit pas la même chose en regardant une église ! L'archevêque de Bordeaux n'est pas un visionnaire en matière d'architecture et d'art religieux. Néanmoins, dans la masse des 11 volumes de ses écrits, on peut distinguer quatre textes qui pourraient passer pour le fond de doctrine du cardinal.

Le premier est daté du 25 mars 1838, quelques mois après son arrivée à Bordeaux. Il s'agit d'une circulaire à son clergé, à propos de la sonnerie des cloches. À cette occasion, il lance ses curés dans une démarche d'inventaire artistique et historique en espérant avoir plus de chance que l'Abbé Baurein :

« Vous nous direz ce que vous savez touchant la fondation et la construction de l'église, ce qui s'y trouve de remarquable en fait d'architecture, sculpture, tableaux, vitraux, tombeaux, inscriptions, objets d'antiquité, portails, jubés, bas-reliefs, baptistères, mosaïque, etc. »¹⁷

Créée le 26 mars 1839, la Commission girondine des Monuments Historiques va aussitôt demander expressément à l'archevêque de renouveler l'appel à ses prêtres de 1838. D'où une seconde circulaire, datée du 15 décembre 1840, clairement intitulée cette fois : « Sur la conservation des monuments historiques du diocèse ». Le propos se passe aisément d'une explication de texte :

« Jusqu'ici, il faut l'avouer, le clergé, participant à l'indifférence générale pour les anciens monuments, n'a pas paru toujours assez empressé pour l'étude des principes de l'archéologie religieuse, indispensable pourtant, soit pour apprécier dignement, soit pour restaurer convenablement les édifices sacrés. Il serait fâcheux qu'il restât plus longtemps étranger à la connaissance d'un art qu'on a désigné par le nom d'art religieux, d'art chrétien, d'art catholique. [...] Le beau architectural, comme le beau dans tous les arts, dépend d'une perfection de formes souvent insaisissable pour les yeux qui n'ont point été instruits par l'étude et par l'observation. »¹⁸

Ce disant, le prélat ne fait que relayer des idées qui feront l'objet d'un nombre important de publications au XIX^e siècle. Les spécialistes d'archéologie religieuse qui lui sont contemporains sont presque tous oubliés au fond des bibliothèques, connus aujourd'hui des seuls historiens de l'art. La *Bibliographie Catholique* signalait ainsi en 1841, l'indispensable *Archéologie chrétienne, ou précis de l'histoire des monuments religieux du moyen âge* de l'Abbé J.-Jacques Bourrassé, professeur d'archéologie au petit séminaire de Tours :

« Ce livre [...] sera surtout utile aux ecclésiastiques qui, moins que d'autres, doivent demeurer étrangers à une étude qui touche de si près à la gloire de Dieu et à l'honneur de la religion, qui nous révèle la foi et le génie de nos pères ;

16. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 3, p. 46).

17. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 1, p. 26). L'archevêque va lui-même prêcher d'exemple des années plus tard en rédigeant une monographie sur la cathédrale Saint-André, publiée en 1854.

18. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 1, p. 71).



Fig. 7. - Louis-Edward May, le cortège de consécration de Saint-Martial d'Angoulême, 1853. Le cardinal, reconnaissable à sa soutane rouge, est précédé de ses six évêques suffragants (cl. musée d'Angoulême).

il y apprendront à respecter ce qu'il y a de monumental dans leurs églises, à ne les restaurer qu'avec intelligence ; puisse-t-il bannir à jamais l'emploi d'un ignoble et barbare badigeon ! »¹⁹

L'*Histoire de l'archéologie religieuse au moyen âge* d'Arcisse de Caumont – membre non résident du Comité historique des Arts et Monuments aux côtés de l'archevêque de Bordeaux – paraît presque en même temps, tandis que l'Abbé Léon Godard, chanoine honoraire d'Alger, professeur au grand séminaire de Langres publie son *Cours d'archéologie à l'usage des séminaires et de MM. les curés*²⁰ en 1854. Au demeurant, J.-Michel Leniaud qualifie d'archéologie « engagée » la production de ces prêtres, plutôt tournée vers le dénigrement du néo-antique et le retour au gothique.

Le respect des monuments du moyen âge sous la plume de Monseigneur Donnet prend la forme d'une franche indignation quand il fait la pitoyable description de la démolition du prieuré de Montarouch. Elle est comme une révérence obligée (et un peu plagiée...) à l'indignation de Montalembert devant l'état de l'abbaye de Cadouin huit ans plus tôt. Il n'y a donc pas à

s'étonner du désir de l'archevêque de créer un cours d'archéologie dans le cursus des séminaristes bordelais, afin que les jeunes ordinands sachent évaluer les richesses qui tomberont entre leurs mains lors de leur nomination :

« Les édifices religieux du moyen âge, tant ceux de la période romane, que ceux de la période ogivale [sont] un héritage que nous devons conserver pur et intact, pur de toute souillure, intact de toute mutilation. Nous devons faire nos efforts pour sauver des injures du temps, et peut-être plus encore des injures des hommes, nos antiques sanctuaires, afin qu'ils apprennent aux siècles à venir ce que peut le génie fécondé par la Religion. »²¹

19. *Bibliographie catholique, revue critique...* première année (p. 70-71). Bureau de la bibliographie catholique, Paris 1841.

20. Abbé Léon Godard, *Cours d'archéologie à l'usage des séminaires et de MM. les curés*, Guyot, Lyon 1853-1854, 2 volumes.

21. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 1, p. 71).

A vrai dire, ce discours de respect des monuments n'est pas réservé au clergé. Monseigneur Donnet revient largement sur ce thème de l'héritage historique dans ses discours « populaires » des comices agricoles, par exemple. En novembre 1858, à Lesparre, il lance l'opération de sauvetage de Soulac pour « arracher l'église de Notre-Dame de la Fin des Terres aux sables dans lesquels elle est ensevelie depuis si longtemps ». Puis, à nouveau, en octobre 1862, à Sauveterre, pour le comice de l'arrondissement de La Réole :

« A Sauveterre, le caractère des anciens âges se décèle cependant encore par quelques traits. Les maisons à forme antique entourées d'arcades, les portes de la ville dont j'ai eu tant de peine à obtenir, il y a vingt trois ans, la conservation, vos vieux châteaux de Pommier, de Malromé et de Benauges, les restes de l'abbaye de Saint-Ferme et sa ravissante église, les basiliques de Saint-Macaire et de Blasimont, les tours démantelées des vieux manoirs de Brugnac, de Duras et de Rauzan, dont je voudrais qu'on explorât les souterrains, les mosaïques de Ruch, les ruines de La Sauve et de Montarouch, les restes des vieux châteaux de Monségur, de Castelmoron, de Roquebrune, de Puch, de Guilleragues, de Cleyrac, de Castelvieuil ; [...] tout rappelle une époque chevaleresque, un âge de grandes choses. »²²

Le 10 janvier 1844, Monseigneur Donnet assistait à la séance de la nouvelle session du Comité historique des Arts et Monuments, organisme dépendant du ministère de l'Instruction Publique. Présidé par le comte Adrien de Gasparin, pair de France, le Comité réunissait, entre autres, en son sein Ampère, Victor Hugo, Charles Lenormant, Mérimée, Montalembert, Sainte-Beuve et autres célébrités du temps. L'archevêque de Bordeaux en était membre non résident, aux côtés de Frédéric Jouannet, T.-Henri Duphot, G.-Joseph Durand et Léonce de Lamothe, autres personnalités bordelaises. Il fit ce jour là une communication sur la décision de la municipalité de Bordeaux de détruire le cloître de Saint-André. Il réclama en outre le rachat de la tour Pey Berland, et demanda de l'argent pour entretenir les ruines de La Sauve. Il rappela enfin au Comité qu'il faudrait restituer à l'église de La Réole le baldaquin et les boiseries qui déparaient le chœur de la cathédrale Saint-André. Puis, on lit deux rapports : le premier de Duphot sur le clocher de Gaillan-en-Médoc qui menaçait ruine, l'autre de Durand sur quelques réparations faites sur des monuments du Moyen Age, dont la façade de Sainte-Croix²³.

Six mois plus tard, comme un disciple zélé en quête de reconnaissance de ses supérieurs, le prélat adresse un courrier au comte Adrien de Gasparin, daté du 2 juin 1844. Ce troisième texte de Monseigneur Donnet est, en quelque sorte, le compte-rendu de ses travaux pratiques dans son diocèse. De cette longue lettre, ressortent trois idées principales. La première est

qu'il a désormais une connaissance personnelle de son diocèse en matière d'art religieux, et qu'il sait donc de quoi il parle :

« Je n'ai pu être en mesure cette année pour ouvrir dans mon séminaire un cours suivi d'archéologie. Avant de le faire, j'ai voulu connaître à fond toutes nos richesses locales ; voir aussi de mes yeux les mutilations, les dégradations, les altérations, les destructions, les additions, que l'ignorance, plus que le mauvais vouloir, a fait subir à la plupart des monuments. J'ai eu à gémir, ici comme ailleurs, de la dilapidation des anciens ornements, des antiques mobiliers, etc. [...] J'ai mis six ans entiers à parcourir toutes nos paroisses, à séjourner dans les localités les plus importantes, et à la fin de juin de cette année, j'aurai visité les 563 (cinq cent soixante-trois) églises de mon diocèse [...]. »

On ne laisse pas d'être surpris en comprenant que le second point important souligné par l'archevêque concerne la question des vols dans les églises ! Imputables en partie à l'ignorance, quoique...

« J'ai vu, en lisant le rapport de l'une des séances de votre comité, que le nom de M. Pillot, de Bordeaux, ne vous est point inconnu. Je ne suis jamais entré dans ses magasins sans avoir le cœur oppressé, sans être humilié profondément par la pensée que, malgré tous nos efforts, malgré toutes nos défenses, il se trouve encore dans nos départements des administrateurs de fabriques ou de communes assez ignorants et assez peu pénétrés de leurs devoirs, pour abandonner à un prix quelconque ce qui mériterait à tant de titres d'être l'objet de leurs soins conservateurs. »

Une dizaine d'années plus tard, dans sa monographie de Saint-Martin de Sescas Léo Drouyn ne dira pas autre chose, alors que le zèle restaurateur battra son plein : « Combien de meubles liturgiques et de tableaux échangés ou vendus aux brocanteurs ambulants ! »²⁴.

« L'esprit de l'Église est un esprit de tradition », voici le dernier point souligné par l'archevêque dans ce courrier de 1844 au président du Comité. L'enracinement de la foi dans la tradition historique est un petit couplet qui ne manque pas de piquant, quand on sait que le comte de Gasparin n'était pas l'une des moins éminentes personnalités protestantes...

22. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 6, p. 137).

23. *Bulletin archéologique publié par le Comité Historique des Arts et Monuments*, troisième volume, Paris, Imp. Administrative de Paul Dupont, 1844 et 1845, p. 42 et suivantes.

24. Léo Drouyn, *Monographie de l'église de Saint-Martin de Sescas (Gironde)*...

« La foi, comme l'a dit un grand évêque, repose sur la tradition aussi bien que sur l'Écriture ; elle aime à appuyer ses enseignements et sa liturgie sur ces antiques documents, qui ont le double mérite de mieux montrer l'immutabilité de la doctrine, et de nous rendre presque contemporains des siècles écoulés. »

Le dernier texte de la « doctrine du cardinal » date de 1853, nous en parlerons plus bas. Mais il ne faut pas oublier de mentionner ici deux revues qui jouèrent un rôle très important dans ce mouvement de renouveau architectural, et qui sont encore aujourd'hui une précieuse source de documentation pour l'étude de l'Église bordelaise²⁵. Citons en premier lieu *L'Aquitaine* fondée le 7 août 1864, avec pour sous-titre *Revue religieuse, archéologique et littéraire*. La revue paraît chaque semaine sous le patronage du cardinal, mais sans en être l'organe officiel (ce qu'elle deviendra en 1890 seulement). Elle publie une grande quantité de petits articles et notices historiques, et l'archevêque veille à ce qu'elle donne régulièrement des articles sur le renouveau de l'art sacré dans son inspiration médiévale. La *Revue catholique de Bordeaux*, en second lieu, est créée en 1877 par l'Abbé Gabriel Pailhès avec l'appui de l'archevêque coadjuteur, monseigneur de la Bouillerie. Elle a paru pendant 20 ans, publiant aussi bien des clercs que des laïcs. On y trouve des essais de monseigneur de la Bouillerie, des pages archéologiques de Léo Drouyn, des notices historiques de Tamizey de Larroque et de l'abbé Bertrand, ainsi que des études apologétiques de l'abbé Nicolas.

Restaurer, agrandir, construire

Parler des « églises du Cardinal Donnet » est très réducteur, pour ne pas dire caricatural. Car il faut bien admettre qu'à l'exception du Sacré-Cœur de Bordeaux, l'archevêque est rarement seul à l'initiative des restaurations et des constructions. Néanmoins, son influence est souvent décisive. Il sait en effet faire vibrer la corde sensible pour créer un courant d'enthousiasme susceptible de durer dans le temps jusqu'à l'achèvement de l'édifice. Voudriez-vous rester en dehors de l'élan qui se manifeste dans le diocèse ? demande-t-il aux habitants de Cussac dans sa lettre pastorale du 21 octobre 1853 :

« Aussi accueillerez-vous, avec un louable empressement, l'invitation que nous venons vous faire de doter votre paroisse d'une église en rapport avec la beauté du pays que vous habitez [...]. Nous voulons vous rappeler que si c'est une œuvre méritoire et digne d'éloges d'assister l'indigent, de recueillir l'enfant abandonné, de visiter le prisonnier, il faut aussi ne pas oublier la maison de Dieu, la décorer convenablement, et la pourvoir de ces tours majestueuses,

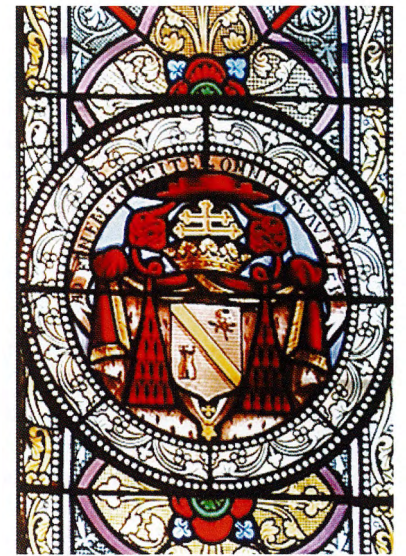


Fig. 8. - Saint-Symphorien de Cussac (Labbe), vitrail du chœur aux armes de l'archevêque.

de ces flèches d'où part la voix solennelle qui convoque aux pieds de nos sanctuaires les membres de la famille catholique [...]. »²⁶

Il n'hésite pas à ouvrir sa cassette personnelle en conséquence (bien qu'il n'ait pas de fortune personnelle). Il participe aux souscriptions, offre une clé de voûte décorée à ses armes, des statues, des vitraux (fig. 8). Il n'hésite pas à encourager la compétition entre paroisses pour convaincre ses diocésains rétifs. En octobre 1854, les habitants de Saint-Savin de Blaye reçoivent à ce sujet une lettre pastorale dépourvue d'aménité :

« Vous comprendrez dès lors le but de la lettre que nous vous adressons aujourd'hui, comme l'expression de notre vive peine et comme une invitation pressante à imiter vos voisins de l'autre bord de la Gironde, qui viennent de nous donner en peu de temps de si grands sujets de satisfaction. Tout ce qui s'accomplit dans le Médoc est fait pour stimuler votre zèle ; et nous ne craignons pas d'entrer dans quelques détails à cet égard. Quand nous vous aurons dit les sacrifices que se sont imposés des paroisses moins peuplées que la vôtre et pas plus favorisées de la fortune, vous vous appliquerez ces paroles de saint Augustin : *Et tu non poteris quod isti et istae* ? Et vous ne pourriez pas ce que d'autres ont pu ? »²⁷

25. Darricau Raymond, « La vie intellectuelle des archevêques de Bordeaux et de leur clergé au cours du XIXe siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 53, n° 150, 1967, pages 5-33.

26. Cité par G. et M. Faure, « La construction de la nouvelle église de Cussac », dans *Les Cahiers Médulliens*, bulletin de la Société Archéologique et Historique du Médoc, hors-série 1991.

27. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 3, p. 180).

Le cadre réglementaire

Pour aussi déterminants qu'aient pu être la foi des paroissiens et le désir de modernité des notables communaux, il ne faut pas oublier que depuis plus de deux siècles la France est un pays « administré » de près, et centralisé. Construire ou restaurer une église, un presbytère, c'est évidemment s'inscrire dans un cadre réglementaire. Et quel cadre ! Jusqu'en 1840, 4 ministères ont été en charge, à des degrés divers, des édifices du culte.

De 1795 à 1824, c'est le Conseil des Bâtiments civils (ministère de l'Intérieur) qui est chargé des édifices diocésains appartenant à l'État (cathédrales, évêchés, séminaires). Après cette date, la compétence des édifices diocésains passe au ministère des Cultes, le Conseil des Bâtiments civils gardant toutefois une mission de contrôle technique et esthétique. Puis, en 1837, Guizot constitue deux commissions au niveau national :

- le Comité des Arts et Monuments, dépendant du ministère de l'Instruction publique, dont la mission consiste à étudier et inventorier les monuments de France.
- la Commission des Monuments historiques (au sein du ministère de l'Intérieur) chargée d'examiner les demandes de subventions, de dresser la liste des monuments qui méritent d'être classés. (Rappelons que la Commission départementale des Monuments et Documents historiques de la Gironde est mise sur pieds en mars 1839, et qu'un vicaire général y représente l'archevêque en qualité de membre titulaire).

Le régime de 1848 apporte des changements dans cette organisation institutionnelle. Une Commission des Arts et Édifices religieux est installée en mars 1848 au sein de l'administration des Cultes. Quelques mois plus tard, un arrêté du 16 décembre 1848 créé le corps des architectes diocésains dont le recrutement est aux mains des évêques et des préfets.

A partir du 7 mars 1853, la Commission des Arts et édifices religieux est remplacée par un Comité des édifices paroissiaux où siègent trois inspecteurs généraux des édifices diocésains. Quant au Comité des Inspecteurs généraux des édifices diocésains, il est chargé d'étudier et de valider les projets des architectes diocésains, et de mener des missions d'inspection. Il a également pour tâche particulière de suivre les projets d'édifices paroissiaux pour lesquels les communes ou conseils de fabrique demandent des subventions. Après mai 1853, il y aura désormais un architecte diocésain unique par diocèse, aux compétences étendues aux édifices paroissiaux : « Il est chargé en outre, de l'examen préparatoire des projets produits par les communes du diocèse, à l'appui des demandes de secours qu'elles adressent à l'administration des Cultes, pour la restauration ou la construction de leurs églises et presbytères (article 2 de l'arrêté du 20 mai 1853) ».

Le 15 novembre 1853, le ministre des Cultes Hippolyte Fortoul adresse une circulaire aux architectes diocésains, leur enjoignant de faire parvenir à son administration, avant le 15 janvier 1854, trois projets d'églises pour des communes ayant respectivement une population de cinq cents âmes et moins, de 500 à 2000 âmes et de 2000 à 5000 âmes. « Ces projets devront comprendre, avec le plan du monument, sa coupe et son élévation, l'indication des matériaux que la contrée fournit et qui doivent être préférés, enfin, un devis approximatif de la dépense, qui ne devra pas dépasser 20 000 francs pour le premier projet, 60 000 francs pour le second, et 120 000 francs pour le troisième ».

Pour le diocèse de Bordeaux, la circulaire de Fortoul tombe en pleine fièvre constructrice. Elle déclenche une réponse quasi immédiate du Cardinal Donnet, courrier qui constitue, à nos yeux, le quatrième texte de son « corps de doctrine ». L'archevêque de Bordeaux souvent présenté – en sa défaveur – comme l'homme qui s'accommode de tout, durcit le ton cette fois :

« On vous a proposé de faire dresser à Paris, sous vos yeux, des *projets uniformes* qui devraient être adoptés dans tout *l'empire*. Nous n'en sommes point étonnés. L'esprit d'envahissement de certains bureaucrates est bien capable d'une telle invention. Dans un pays où, comme disait Mirabeau, « on a essayé de mettre les âmes en uniforme », il est tout naturel qu'on ait songé à prescrire un patron et une tenue générale pour toutes les églises à construire. »²⁸

En réalité, l'initiative de Fortoul fera long feu : il n'y aura que 42 réponses... (dont celle d'Abadie), et le catalogue d'églises dont elle était la première étape ne verra donc jamais le jour. Anatole de Baudot, architecte diocésain, publiera en 1867 quelques un de ces projets dans son ouvrage *Églises des bourgs et des villages*²⁹. L'église de Valeyrac y fait d'ailleurs l'objet d'une notice dans le tome 2 (fig. 9).

La libre initiative des donateurs et des paroisses

On peut avancer deux explications à la réaction du cardinal-sénateur. Il ne peut pas ignorer, d'une part, que cette tentative de contrôle par l'administration des cultes a une fonction politique. Il comprend certainement qu'il s'agit « d'un moyen de pression sensible aux autorités ecclésiastiques comme aux fidèles, par le choix d'entreprendre ou non, de subventionner

28. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 3, p. 66 et suivantes).

29. Anatole de Baudot, *Eglises des bourgs et des villages*, (2 vol.) Paris, Morel 1867. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1169721.r=Baudot.langFR>

ou non des travaux³⁰. » Il n'accepte pas, d'autre part, qu'une quelconque autorité administrative puisse tenir en lisière la générosité des fidèles

« Combien, en effet, de pasteurs zélés, de fidèles charitables, qui, pour la gloire de la maison de Dieu, entreprennent des œuvres parfois plus considérables que leurs moyens ne sembleraient le comporter ! Et n'est-ce pas à cette heureuse témérité que sont dus, notamment de nos jours, les plus remarquables de ces églises nouvelles dont la construction sera un des mérites de ce siècle ? A cette liberté, à cette spontanéité, que substituerait l'instruction ministérielle ? »³¹

Ce contrôle ne serait acceptable, écrit le Cardinal Donnet, qu'à la seule condition qu'il ne décourage ni les bonnes intentions, ni les pieuses initiatives... En effet, personnage considérable dans le département, bien vu par le régime et le souverain, l'archevêque de Bordeaux attire les bienfaits de quelques donateurs privés considérables qu'il ne s'agit pas de rebuter. Lors du comice de Créon en septembre 1866, le cardinal donne en exemple la générosité de MM. Péreire qui « ont fait sortir de terre une église, un presbytère, une école, des maisons³² » à Marcheprime. En 1890, dans ses Mémoires, Haussmann lui-même rappellera sa contribution à l'œuvre du prélat.

« La Gironde doit [au zèle du Cardinal Donnet] la construction de ces églises à flèche, de style gothique, plus ou moins fleuri, qui lui donnent un aspect particulier. Comme Sous-Préfet et Préfet, je l'y secondais de mon mieux, et quand ma femme hérita de la terre de Cestas, nous contribuâmes, pour plus d'une très grande part, à la reconstruction de l'église paroissiale de la commune de ce nom, ornée, bien entendu, de la flèche cardinalice. C'est ce qu'ont fait, du reste, dans leurs communes respectives, notamment en Médoc, tous les grands propriétaires protestants, si nombreux en Gironde, chez qui le Cardinal ne se faisait aucun scrupule de descendre, comme au château de Cestas, pendant ses tournées de confirmation. »³³

S'agissant de substantielles contributions à sa gloire monumentale, l'Église bordelaise, on le voit, était œcuménique avant l'âge. Néanmoins, paroissiens, fabriques et même clergé ne sont pas en reste quant aux pieuses initiatives des constructions et des restaurations. Par leur détermination, quelques grands curés bordelais ont lié leur nom à des opérations d'envergure : Jean Berrouet, curé de Sainte-Croix (1835-1865), Paul Rigagnon, curé de Saint-Martial (1834-1871), Pierre Donis, curé de Saint-Louis (1856-1888), Pierre Buchou, curé du Sacré-Cœur. Il en va de même des conseils municipaux des petites communes qui veulent pour leur village une horloge, un vrai clocher comme à côté, une église neuve. L'initiative principale de restauration ou de construction revient donc aux conseils municipaux et aux

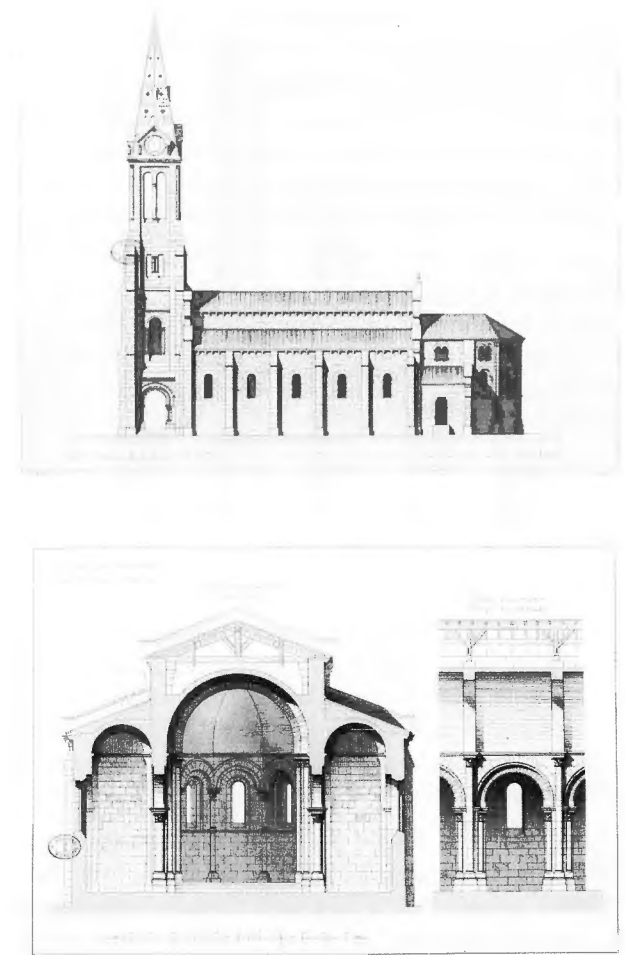


Fig. 9. - Notre-Dame de Valeyrac. Dessins d'Abadie dans *Églises des bourgs et des villages*.

conseils de fabrique. Il leur suffit de trouver le bon prétexte pour arriver à leurs fins de construction. Le dit prétexte étant souvent en forme d'une nouvelle cloche, trop grosse pour être suspendue dans la baie campanaire du vieux clocher. Détail qui, on s'en doute, n'a pas échappé à Léo Drouyn qui épingle le curé de Saint-Martin de Sescas.

« Dans le jardin du presbytère est suspendue une énorme cloche qui attend un clocher neuf. C'est encore une église et un clocher dont on s'était contenté pendant sept ou huit

30. Nadine Gastaldi, *Introduction au répertoire numérique et catalogue des plans*, Archives Nationales (série F19 4681), Paris 2006.

31. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 3, p. 66 et suivantes).

32. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 7, p. 456).

33. *Mémoires du baron Haussmann*, t. I, « Avant l'Hôtel de Ville », p. 508-509.

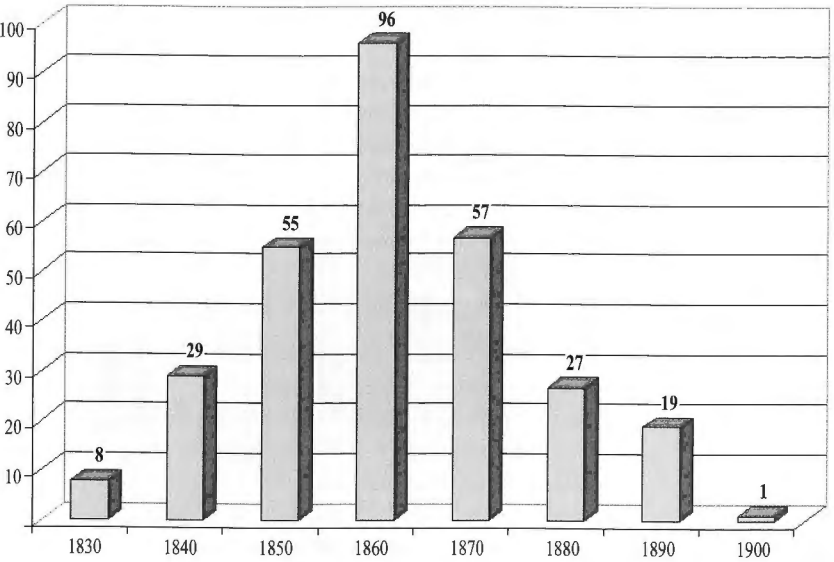


Fig. 10. - Nombre de chantiers d'églises girondines ouverts par décennie.

cents ans. Ils sont encore dans un très bon état, et l'on va les dégrader, parce que l'on veut imiter les paroisses voisines, qui ont de beaux clochers blancs bien pointus, et Dieu sait dans quel style. Il faut aussi noter que M. le curé espère qu'on démolira le magnifique portail pour le transporter, pierre par pierre, sur la façade. »³⁴

Au total, si la réponse à l'ardente incitation épiscopale demeure assez inégale selon les paroisses et les communes, un autre « blanc manteau d'églises » s'étend à nouveau sur le diocèse de Bordeaux. La grande période des chantiers de restauration et de constructions s'étend sur 30 ans, entre 1850 et 1879 (fig. 10). Durant ces trois décennies, 208 églises de Gironde livrées à une rénovation plus ou moins radicale.

Le débat communo-paroissial

Au XIXe siècle, les rapports entre l'Église catholique et l'État sont réglés par le Concordat. Par suite des confiscations révolutionnaires, les édifices du culte catholique sont mis à disposition de l'Église, mais sont propriété :

- de l'Etat, pour les cathédrales, (une par diocèse, et donc par département), ainsi que les séminaires et les résidences épiscopales,
- de la commune pour les églises paroissiales et succursales construites avant la Révolution. Les églises construites après la mise en œuvre du Concordat appartiennent à la commune si elles sont construites sur un terrain communal, à la fabrique, si elles s'élèvent sur un terrain propriété de la fabrique.

Entre autres dispositions, le Concordat dispose de la représentation des intérêts matériels de la communauté paroissiale par une personne morale de droit public : la fabrique. Il s'agit

d'un établissement public, administré par un conseil dont le maire est membre de droit. C'est la fabrique qui est affectataire du lieu de culte et du presbytère. Malheureusement, les relations entre affectataire et propriétaire sont mal définies par la loi. C'est là une source de contestations fréquentes pour ce qui touche aux gros travaux, à l'entretien et à la décoration des églises : ils incombent normalement à la fabrique... sauf si ses revenus sont insuffisants. Dans ce cas, la commune est tenue de se substituer à l'établissement défaillant. Pour construire ou restaurer une église, il est donc indispensable qu'il y ait entente entre la commune et la fabrique, notamment pour la maîtrise d'ouvrage. C'est pourquoi la commune assume la plupart du temps cette responsabilité, sauf si la fabrique est majoritaire dans le financement.

Ainsi, dans n'importe quelle commune, le dépouillement des délibérations municipales au sujet de la restauration ou de la reconstruction des églises s'avère un feuilleton aux multiples et interminables rebondissements. À Cussac, par exemple, il se passe 12 ans entre le dépôt du projet et l'adjudication des travaux. C'est qu'il faut d'abord répondre à plusieurs questions :

- Faut-il reconstruire complètement l'édifice, ou simplement le restaurer ?
- Faut-il en profiter pour faire ré-orienter l'église parce que la physionomie du bourg a changé ? (On connaît une quinzaine de cas en Gironde).

34. Léo Drouyn, Monographie de l'église de Saint-Martin de Sescas (Gironde)... p. 13.

- Dans les communes résultant du regroupement de paroisses d'ancien régime, laquelle des deux ou trois églises restaure-t-on ? C'est le cas de Jau-Dignac-Loirac en Médoc. Faut-il reconstruire ailleurs parce que le centre de gravité des populations s'est déplacé, parce qu'il n'y a pas de pont ? Question qui se pose à Cussac, à Cabanac-et-Villagrains.

La plus ou moins grande facilité pour la commune et la fabrique de financer l'opération accélère ou retarde, voire annule les projets de reconstruction. D'autres questions se posent, âprement débattues, les conseillers de la fabrique étant souvent en même temps conseillers municipaux, et à ce titre suspectés de favoriser le parti du curé :

- Pourra-t-on réutiliser les matériaux de démolition (moëllons, tuiles, pièces de charpente) ?
- Doit-on voter des centimes additionnels, emprunter, couper des arbres dans la forêt communale, vendre des rentes ?

Les enjeux financiers sont importants pour les finances communales, d'autant que les prix des matériaux et de la main d'œuvre vont connaître de sérieuses augmentations entre 1850 et 1870 (tableau n° 3). On remarquera ci-dessous la majoration des devis de construction (+ 89 %) entre 1857 et 1864 pour deux églises dont la première, Cussac, est pourtant plus élaborée que celle de Cabanac (la prévision est de 22 111,97 francs pour le seul clocher de Cabanac !) À quoi l'on doit ajouter les autres équipements, mairies, écoles, auxquelles les communes doivent faire face dans le même temps : le devis de l'Hôtel de Ville de Pauillac par Labbé, s'élève en 1869 à 110 000,00 francs. Pour Bordeaux, les sommes engagées sont considérables : 1 389 000 francs pour le projet de budget municipal de 1867.

Les paroisses recourent parfois à la souscription, mais le procédé ne s'avère fructueux que dans les communautés les plus riches. Le conseil de fabrique de Saint-Louis recueille 5 772,05 francs en 1864, et place au fur et à mesure les fonds récoltés en obligations des Compagnies de chemin de fer. De sorte que le total atteint 240 580 francs au moment de la pose

de la première pierre en 1874, soit presque les trois quarts du devis du moment. En réalité, la plupart des montages financiers - pour ne pas dire la totalité - débouchent sur l'inévitable demande de subvention. C'est une démarche banale, basée sur un discours convenu et interchangeable qui revient sans cesse à chaque procès-verbal de séance de conseil municipal. Instruit par le préfet, le dossier de subvention est transmis au Ministère de l'Instruction et des Cultes.

D'où la tentation de plans types et de coûts normalisés en fonction du nombre d'habitants de la paroisse, objets la circulaire Fortoul de 1853. Viollet-le-Duc y avait déjà pensé dès 1848 ! C'est pourquoi, à partir de 1853, l'attribution de subventions se fera suivant une grille de dépense maximum, au-delà de laquelle les communes ne pourront pas réclamer de secours :

Population de la paroisse	Dépense maximum pour une demande subvention (en francs)
500 âmes et au dessous	20 000
1000 à 2000 âmes	60 000
4000 à 5000	150 000
9000 à 10 000	400 000

Source : Bouchon, Brisac, Chaline et Leniaud, *Ces églises du XIXe siècle*, p. 136

En tout état de cause, l'archevêque rappelle ce qui lui semble une évidence dans sa réponse à Fortoul à l'automne 1853 :

« L'évêque a un droit antérieur, une autorité spirituelle, une juridiction et une responsabilité spéciales en tout ce qui touche à la maison de Dieu. [...] C'est donc à lui que devrait appartenir le privilège de dicter ses avis aux architectes. Et quant à MM. Les Préfets, il suffirait amplement qu'on fût invité à réclamer leurs indications. »

Années	Communes	En francs
1857	Cussac	Eglise Saint-Symphorien (devis de Labbé) 31 118,46
1864	Cabanac-et-Villagrains	Eglise Saint-Martin (devis de Mondet) 58 824,81
1869	Pauillac	Hôtel de Ville (devis de Labbé) 110 000,00
Inscription au budget de 1867	Bordeaux	Achèvement de Saint-Ferdinand 174 000,00
		Construction de Saint-Louis 350 000,00
		Dégagement de la cathédrale 425 000,00
		Achèvement de Sainte-Marie de La Bastide 440 000,00

Tableau 3. - Les enjeux pour les budgets communaux.

Le choix de l'architecte

En promenade dans le Médoc peu avant 1850, Louis Veuillot adresse à son frère des notes de voyage. Arrivé devant l'église du jeune Soulac, il note, au passage :

« Il semble que quand l'époque de la reconstruction fut venue, après les frénésies des vandales révolutionnaires, le diable eut permission de se venger en choisissant les architectes. De 1800 à 1830, il n'y a pas de monstruosité que les architectes se soient permises contre le culte divin. »³⁵

En Gironde, ces architectes du diable sont une trentaine, qui ont travaillé pour les 239 églises, restaurées ou construites entre 1841 et 1890 (tableau n° 4). Plusieurs font partie de la Commission des Monuments Historiques et de la Société des architectes de la Gironde. Lafargue, Duphot, Alaux, Durand, Labbé, seront également membres de la Société archéologique de Bordeaux.

Ils ont tous des origines régionales, essentiellement bordelaises, y compris Abadie dont le père est Bordelais. Dans la décennie 1860, au moment du pic de l'activité de construction – restauration, on peut distinguer grosso-modo trois générations :

- celle des « anciens », Lafargue, Bordes, Duphot, Abadie « l'éminent architecte » (l'Aquitaine 1865), Alaux et Courau nés avant 1820.
- celle des quadragénaires, Bonnoré, Burguet, Léo Courau, Durand, Brun, Labbé.
- la dernière génération enfin, celle des très jeunes, Mondet, Léon Drouyn, Valleton, et Ormières, sur le point d'entrer dans la carrière. Ils seront vite distingués : Mondet, qualifié « d'émule de l'éminent architecte », dont l'Aquitaine écrit

35. Veuillot Louis, *Historiettes et fantaisie*, librairie V. Palmé, 5e éd. 1888, p. 371.

	Nais- sance	Age au premier chantier d'église		Nombre chantiers	Arch. CMH	Arch. Diocésain	Arch. Mun./Dép.	CMH Gironde	Soc. Arch. Gir.
Lafargue	1801	51	Léognan	3				X	X
Bordes	1803	34	Ambarès	6			Arrt. Lesparre		
Duphot	1810	38	Bx, St-Amand	5			de la Ville 1849	X	X
Abadie	1812	38	Valeyrac	9	1846	1848, 1881 (Bx)			
Alaux	1816	38	Bx, Ste-Eulalie	13			Banque de France	1857	X
Courau Paul	1818	36	Preignac	6				X	
Bonnore	1820	33	Grayan	19			Arrt. Lesparre		
Burguet	1821	34	Bx, Ste-Eulalie	4			de la Ville 1851		X
Courau Léo	1823	46	Périssac	2					
Durand Pierre	1824	33	Sauveterre de G.	2			de la Ville 1879	X	X
Brun	1825	35	Avensan	3			Ch. de Commerce	1859	
Labbé	1825	24	Ste-Foy la G.	6		1862	du dépt 1855	X	X
Mondet	1834	31	Barie	21					
Drouyn Léon	1839	35	Escaudes	3					
Valleton	1841	45	St-Louis de Montf.	2			du dépt 1881	X	
Ormières Marcel	1853	45	Arcachon, St-Ferd.	2					
Hosteing			Arès (1851)	12					
Ducourt			Castillon (1885)	2					
Durassié			Réole (La) 1845	3					

Tableau 4 - Les architectes

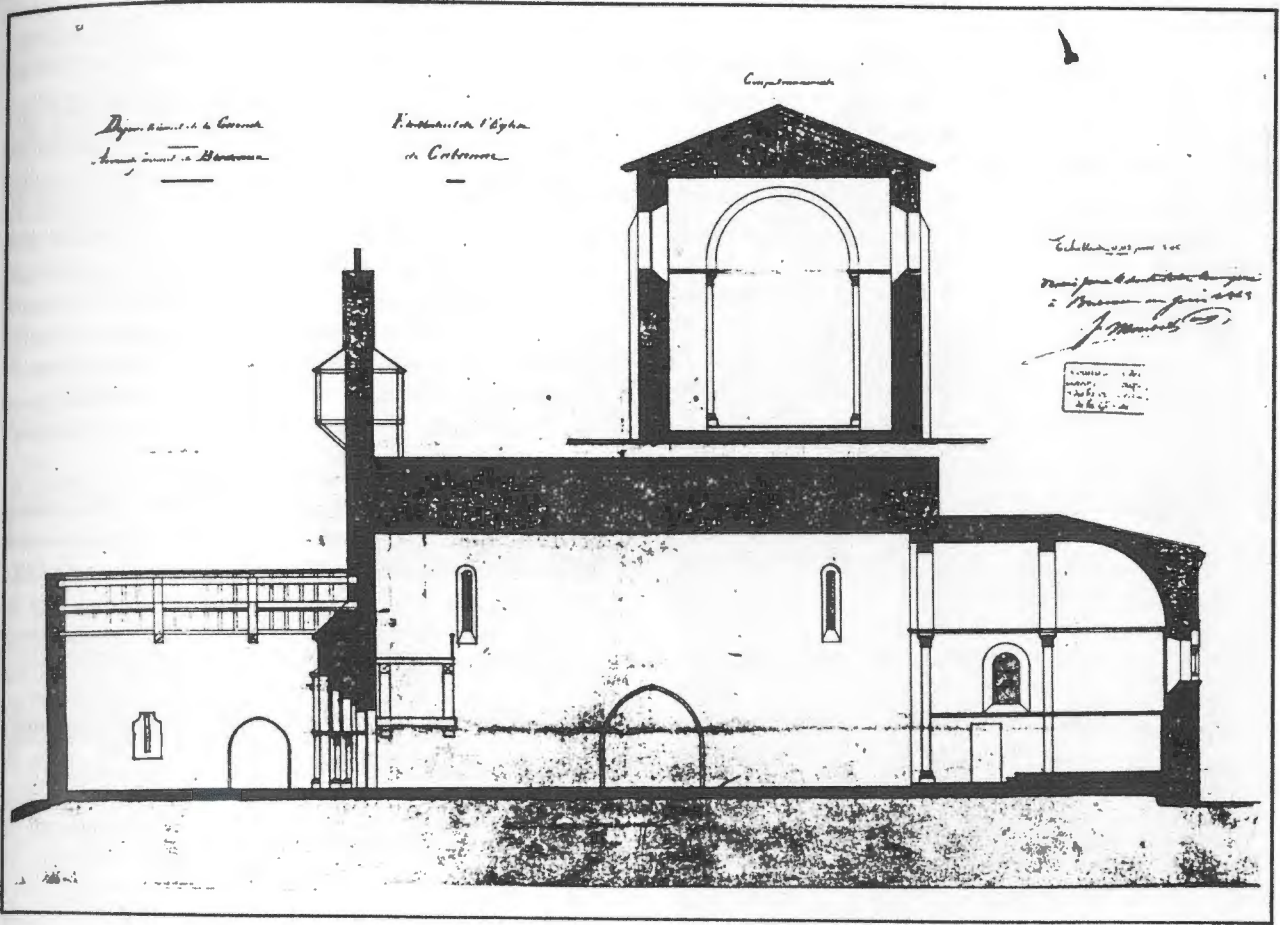


Fig. 11. - Elévation de l'église Saint-Martin de Cabanac. Relevé de Mondet, 1865 (photo A.D.Gir.).

que « son talent et sa sage prévoyance ont gagné la confiance de tant de curés de notre diocèse et d'ailleurs ». En 1871, la même Aquitaine use de termes élogieux pour Hosteing, « dont le mérite est écrit sur les murs de tant de gracieux monuments qu'il a construits ».

La plupart de ces maîtres d'œuvre conduisent leur premier chantier d'église entre 35 et 40 ans, soit pour construire (A. Bordes à Ambarès), soit pour restaurer (Ch. Burguet à Ste-Eulalie). Labbé et Mondet sont les deux plus précoces : le premier construit Sainte-Foy à 24 ans, le second l'église de Barie à 31 ans. Ils ne limitent pas leur talent aux édifices sacrés catholiques. Tous construisent aussi des immeubles (pour les nouvelles percées de Bordeaux), des châteaux, des bâtiments publics. Mais leur zèle pour l'administration des cultes est probablement attisé par le fameux 5 %, dénoncé avec vigueur par Léo Drouyn comme la cause principale des turpides architecturales religieuses de l'époque. Paul Abadie, le préféré

du cardinal, est évidemment celui qui jouit de la plus grande notoriété, d'autant qu'il exerce des responsabilités variées à la Ville de Bordeaux, pour le département ainsi que d'autres institutions (il est architecte diocésain).

Sur cette trentaine d'architectes actifs auprès des fabriques et des communes, Ayrolles, Bonfin, Corcelles, Faget, Garros, Grellet, Lambert, Magendie, Ozanne, Ormières père, Prévot, n'ont laissé leur nom que pour un seul chantier. Au contraire, les 19 autres conduisent plusieurs opérations. 21 chantiers (presque exclusivement des constructions) pour le seul Mondet, 19 pour Bonnore (surtout en Médoc), 13 pour Alaux, et 12 pour Hosteing. Plus ou moins célèbres, plus ou moins courtisés, ces hommes ne sont pas tous des architectes aussi médiocres qu'on l'a dit parfois ; malheureusement, le goût du jour ne laisse guère de place à leur imagination et à l'expression d'un génie novateur. Pourtant, leurs dessins trahissent souvent de vrais tempéraments d'artiste, comme l'Album

d'A. Bordes³⁶. P. Abadie a laissé quelques dessins d'églises du Médoc (Civrac, Saint-Vivien), et nous avons heureusement conservé beaucoup de relevés des constructions qu'ils devaient mettre à bas ou modifier (Alaux pour à la Brède, par exemple, ou Mondet pour Saint-Martin de Cabanac, fig. 11). Ces hommes qui ont parfait leur formation dans les grands cabinets de l'époque sont capables d'apporter aux problèmes de restauration ou de reconstruction des solutions techniques qui témoignent encore aujourd'hui de compétences indiscutables... avec les partis-pris esthétiques de leur temps, comme il se doit. C'est le cas de Ch. Burguet pour le chevet de Saint-Michel et les reprises en sous-œuvre du chœur de Sainte-Croix, de P. Abadie et de P.-Ch. Brun confrontés au problème de l'instabilité du sol à Sainte-Marie de la Bastide et à Saint-Louis.

Un style « diocésain » ?

Avec tout le respect qu'on doit à l'œuvre de l'Abbé Baurein, il faut bien admettre que plusieurs de ses notices sur les églises relèvent d'une certaine fantaisie. À propos de Saint-Pierre de Civrac-Médoc, il rapporte « mot à mot » avec des guillemets – précautions qui l'honorent – les renseignements qu'il a reçus (du curé ?) : « Il paraît par les colonnes intérieures qu'elle a été bâtie sur les ruines de quelque autre édifice public. On voit sur le cordon qui est au dessus du portail, des figures de cerfs qui se suivent ; ce qui me fait soupçonner que c'était autrefois un temple de Diane³⁷. » Au contraire, le texte sur La Brède que Latapie envoie à Baurein pour ses *Variétés bordelaises* (1785) témoigne, à propos de l'église Saint-Jean, d'une assez bonne connaissance de la chronologie du moyen âge.

« Le portail, qui est terminé en cordons demi-circulaires, et grossièrement décoré de huit colonnes couplées en enfoncement annonce, ainsi que le sanctuaire, une architecture des onzième et douzième siècles. D'après les règles de l'abbé Lebeuf³⁸, pour les monuments gothiques, je la croirais même plus ancienne ; le gothique du moyen âge, ainsi que je l'ai constamment observé, étant presque toujours en ogives et surchargé de filigrammes (sic). »³⁹

On dit parfois que le terme de « moyen âge » aurait été inventé en 1795... On voit qu'il n'en est rien, mais qu'à l'instar de Latapie, on savait déjà distinguer déjà le gothique « du premier âge » de celui « à filigrammes » dont les portails de Sainte-Croix et de Saint-André passaient respectivement pour les deux types. La curiosité pour cette époque « barbare » était donc déjà en marche dans le dernier quart du XVIIIe siècle. Les années de déchristianisation de la Révolution ne l'ont pas éteinte. Ainsi, le retour à la religion s'opérera en prenant modèle sur une époque de foi triomphante, le moyen âge, resplendissant entre deux longues périodes sans Dieu, l'Antiquité et la Renaissance.

Conserver ? Restaurer ?
Inventer le Moyen Age ?

En 1832, Charles de Montalembert choisit de se battre dans l'Église sur le terrain de l'Art chrétien, « forteresse abandonnée depuis des siècles » écrit son biographe, le père Lecanue. Relayant à son compte le pamphlet de V. Hugo publié en 1825 intitulé « Halte aux démolisseurs ! », Montalembert écrit quelques années plus tard : « En 1832, le vandalisme règne seul et sans frein... il se vautre dans la destruction ». À l'automne 1832, en voyage dans le Sud-Ouest, Montalembert en profite pour mesurer l'étendue des dégâts sur les églises, châteaux et monuments. Il s'ensuit un article véhément, paru dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er mars 1833, sous le titre évocateur : « Le vandalisme en France ».

Il y dresse l'état d'un double vandalisme et de ses responsables, à l'origine – selon lui – des opérations de restauration, et de construction qui vont s'échelonner tout au long du XIXe siècle.

Vandalisme	destructeur	réparateur
1ère catégorie	Le gouvernement	Le clergé et les conseils de fabrique
2ème catégorie	Le maire et les conseils municipaux	Le gouvernement
3ème catégorie	Les propriétaires	Les conseils municipaux
4ème catégorie	Le conseil de fabrique et les curés	Les propriétaires
En 5ème lieu, à une très grande distance des précédents	L'émeute	L'émeute a au moins l'avantage de ne rien restaurer

Quelques années plus tard, en 1839, tandis que la Gironde crée sa Commission départementale des Monuments et Documents historiques, Chateaubriand parle dans les *Mémoires d'Outre Tombe* de cette « manie du moyen âge qui nous hébète à présent ». En 1846, la publication du *Choix des types les plus remarquables de l'architecture du Moyen Âge dans le*

36. Auguste Bordes, *Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*, 1845.
37. Abbé J. Baurein, *Variétés Bordelaises*, vol. I, p. 263 (éd. Féret de 1876).
38. L'abbé Jean Lebeuf (Auxerre 1687 – Paris 1760) : chanoine de l'église du Saint-Sépulcre à Paris, chanoine honoraire de la cathédrale d'Auxerre, membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Il est cité par Viollet Le Duc dans son *Dictionnaire raisonné du mobilier français, de l'époque carolingienne à la Renaissance*.
39. Abbé J. Baurein, *Variétés Bordelaises*, vol. III, p. 16 (éd. Féret de 1876).

département de La Gironde marque le début de la carrière de Léo Drouyn. Sa *Guyenne militaire* paraîtra 20 ans plus tard. En 1849, enfin, l'année même où J.-Baptiste Lassus impose sa vision néo-gothique pour le Sacré-Cœur de Moulins à la place d'un projet concurrent néo-roman, la commission bordelaise chargée d'étudier le projet d'église de Caudéran – confié à Th.-Henri Duphot – publie un véritable manifeste en faveur du gothique français :

« Nul autre que le style ogival ne peut être reconnu comme national et par conséquent nul autre ne doit nous être plus cher, surtout quand il a la supériorité du mérite [...]. Si, en toute rigueur, la France n'a pas inventé le magnifique genre, elle l'a tellement perfectionné qu'à bon droit elle peut se l'approprier. »⁴⁰

Tout au long de ce demi-siècle, passant d'un premier gothique dit « troubadour » à un gothique qualifié « d'archéologique » – car se référant au modèle le plus pur du XIIIe siècle – les architectes vont parsemer la France de croisées d'ogives, de lancettes et de flèches à crochets, pour la plus grande joie des évêques et de leurs curés. Désormais, et pour utiliser l'expression de Nicolaï, chacun veut sa « réduction de basilique ou de cathédrale ». La Gironde en présente un catalogue fort varié : du « gothique ingénu » pour reprendre le qualificatif de R. Coustet parlant de Saint-Julien Beychevelle (Bordes, 1848), au modèle réduit un peu prétentieux de Saint-Etienne de Branne (P. Courau, 1864), en passant par les grandes restaurations de Saint-Michel de Bordeaux et de sa flèche. C'est peut-être le rationalisme néo-gothique de J.-Baptiste Lassus déployé au Sacré-Cœur de Moulins (1849), traduction puriste et archéologique de l'art du moyen âge, qui inspirera le grand style de P.-Charles Brun à Saint-Louis (1879), non sans quelques emprunts à Sainte-Clotilde de Paris (fig. 12).

Ainsi semble définitivement tranchée la controverse pendante depuis les années 1820. Elle opposait d'un côté le Conseil des Bâtiments civils, plutôt féru d'archéologie antique et du style néo-classique qui en découlait ; de l'autre, les Monuments historiques rangés aux côtés de l'administration des cultes et le Comité des Inspecteurs, qui, se drapant dans sa prétention archéologique, faisait découvrir et défendait l'art du moyen âge le plus pur, celui « de Philippe Auguste à Saint-Louis » et ses adaptations néo-médiévales.

Hésitant entre les deux écoles, l'art d'un Auguste Bordes peut nous apparaître alors comme le regret d'un néo-classicisme passé de mode, épuisant son imagination dans l'étrange hybride de son projet de façade pour Notre-Dame de Guîtres (fig. 13). C'est sans doute pourquoi les premières églises déjà construites, comme Saint-Martin de Pauillac ou Saint-Seurin de Lamarque, ou encore à l'état de projet avancé quand Monseigneur Donnet arrive en Gironde ne sont pas seulement des

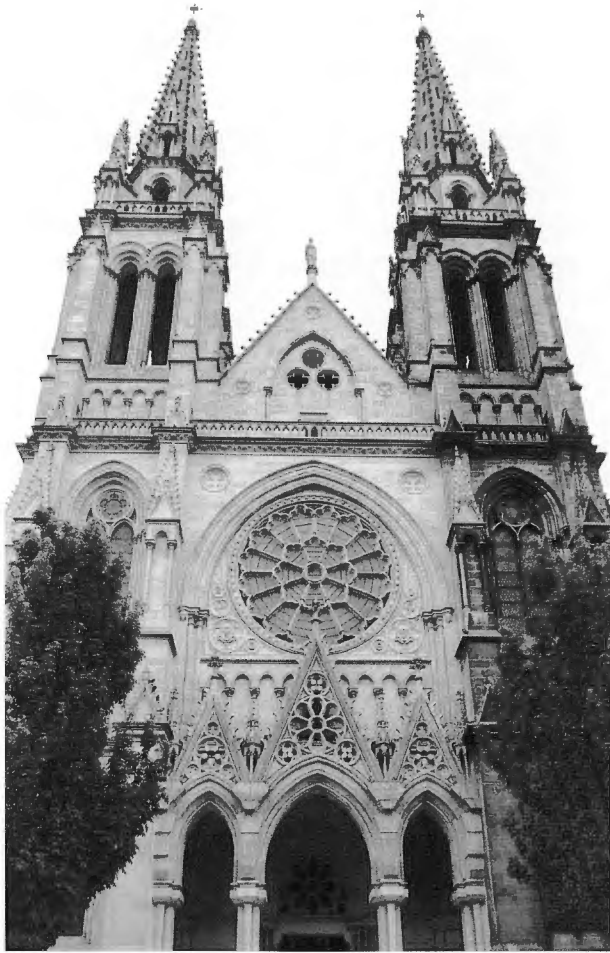


Fig. 12. - Bordeaux, Saint-Louis des Chartrons (P.-Ch. Brun), Cl. X.Roborel de Climens.

fantaisies architecturales hors de leur temps. Filles de l'inspiration de Corcelles et de Bordes, elles sont la démonstration à contrario du poids devenu déterminant des architectes diocésains dont le goût artistique répond d'ailleurs aux aspirations du clergé et de son évêque. Le cardinal ne qualifie-t-il pas Abadie « d'éminent architecte » ?

Ce dernier cependant, quoiqu'élève de Lassus, cédera plutôt à la tentation romane, non seulement dans ses grands chantiers de restauration de Périgueux, d'Angoulême et bien sûr de Bordeaux, mais encore dans la petite église de catalogue de Valeyrac. « Ce fut Abadie qui donna à ce style ses lettres de noblesse », écrit J.-M. Leniaud⁴¹. Jean-Jules Mondet sera l'un

40. Cité dans : R. Coustet et M. Saboya, *Bordeaux, le temps de l'histoire...* p. 137.
41. Dans Bouchon, Brisac, Chaline et Leniaud, *Ces églises du XIXe siècle*, p. 63.

de ses meilleurs émules, mais le travail d'Alphonse Blaquière qui construit son seul édifice religieux en 1874 - le monastère des bénédictins de Soulac - n'est pas indigne non plus de « l'éminent architecte ».

Des églises pour la liturgie romaine

N'en déplaise à Louis Veuillot, il ne faut pas oublier que la restauration ou la construction d'une église est une chose trop sérieuse pour être laissée à la seule fantaisie des architectes. Le cardinal le souligne dans son courrier à Fortoul de 1853 :

« D'ailleurs, qu'il nous soit permis de le dire, la principale condition à rechercher dans un édifice chrétien, c'est qu'il soit chrétien, c'est que l'architecte qui l'élève ait le sentiment de l'art vivifié par la foi, la science des règles liturgiques et des nécessités du culte. »⁴²

À l'instar de la connaissance archéologique religieuse, voici un autre domaine où s'est développée la réflexion du clergé français, celui de « la science des règles liturgiques ». En 1840, l'année même de la grande circulaire de son ancien évêque sur la conservation des monuments historiques du diocèse, l'Abbé Jean-Sébastien Dieulin, vicaire général de Nancy, publie *Le Guide des curés, du clergé et des ordres religieux pour l'administration des paroisses et pour leurs rapports légaux avec les fabriques, les communes, les écoles et les diverses autorités et les particuliers*. Certes, l'Abbé Dieulin y fait la part belle aux considérations juridiques, mais le titre ajoute : « Ouvrage enrichi de notions d'architecture avec figures servant de modèles d'églises, autels, confessionnaux, colonnes ». Le succès de ce guide prouve qu'il arrivait à point nommé. Réédité dès 1842, il connaîtra 5 autres tirages.

Cet ouvrage n'est pas réellement original dans son principe puisqu'il reprend en grande partie le propos de l'Abbé Laugier dans ses *Observations sur l'architecture*, petit livre paru en 1765. Les guides et traités se succèdent ensuite, profusion éditoriale dans laquelle le droit et la jurisprudence ont plus ou moins de place, au cœur de ce vaste sujet traitant de l'aménagement ou du réaménagement des églises pour répondre avec dignité aux exigences de la liturgie romaine. Nous n'en citerons que deux exemples : le *Traité de réparation des églises et d'archéologie pratique* de Raymond Bordeaux, dont la première édition est de 1862, et plus tard le *Traité pratique de la construction, de l'ameublement et de la décoration des églises*, de monseigneur Barbier de Montault (1878). Compte tenu de sa date d'édition, le traité de Barbier de Montault est une sorte de synthèse de ce qui l'a précédé, théorisation de ce qu'on a pu voir au cours de ce dernier quart de siècle. L'auteur n'en rappelle pas moins une évidence première :

« Les églises ne sont pas faites pour plaire aux archéologues, mais pour honorer Dieu et répondre aux nécessités présentes. Copier sans discernement serait une faute, ce qui s'est fait jadis n'est pas toujours bon à reproduire. Cherchons avant tout l'utile, le vrai et le beau. »

Le monument néo-gothique ou néo-roman n'est pas une fin en lui-même. Il n'existe pas sans le culte qui s'y déroule à l'abri de ses murailles et de ses voûtes, célébrations éclatantes sinon triomphantes des mystères catholiques. Il faut prendre au pied de la lettre l'injonction de Monseigneur Barbier de Montault, « Cherchons avant tout l'utile, le vrai et le beau » pour observer avec intérêt des formes d'expression artistique outrageusement ignorées, sinon méthodiquement dénigrées depuis 50 ans. Dans un souci de meilleure maîtrise des coûts des travaux engagés par les communes, la circulaire Fortoul de 1853 recommande aux architectes de fuir les ornements inutiles et coûteux. Ils transgressent cependant cette prétention à un art néo-médiéval épuré, dépouillé de son décor foisonnant, car pour eux « l'art médiéval est un tout, où décor et mobilier, voire ornements, sont aussi à prendre en compte systématiquement »⁴³. Attitude qui convient parfaitement à l'archevêque de Bordeaux pour lequel la décoration, et la musique sont inséparables des clochers.

La décoration est un sujet qui mérite à lui seul bien davantage que les quelques mots dont nous allons l'honorer. En effet, parure peinte des murs et des voûtes, de plus ou moins grande valeur artistique, et surtout vitraux, vont fournir au culte un écrin digne du Dieu qu'il honore. L'archevêque s'intéresse de près à la renaissance de l'art du vitrail. Il écrit, dans son courrier au comte de Gasparin en 1844 : « Les vitraux sont, à mon avis, les seuls tableaux permis aux églises gothiques ». Il va jusqu'à écrire une notice explicative pour lire les vitraux dans le bon sens et les comprendre. Villiet, Feur, Dagrant, Didron, livrent aux grands édifices de Bordeaux et aux plus modestes églises de campagne, un décor de lumière, la plupart du temps de grande qualité. Certaines de ces œuvres, passablement dégradées aujourd'hui, mériteraient des sauvetages d'urgence. En mars 1876, l'archevêque y va de sa lettre de recommandation auprès du Ministre de l'Instruction publique et des cultes pour la légion d'honneur de Joseph Villiet :

« Mon archidiocèse, entre tous les autres, doit beaucoup au talent de M. Villiet, cet artiste éminent qui [...] a enrichi vingt-neuf églises ou chapelles conventuelles de

42. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 3, p. 66 et suivantes).

43. Nadine Gastaldi, *Introduction au répertoire numérique et catalogue des plans*, A.N. série F19 4681, Paris 2006.

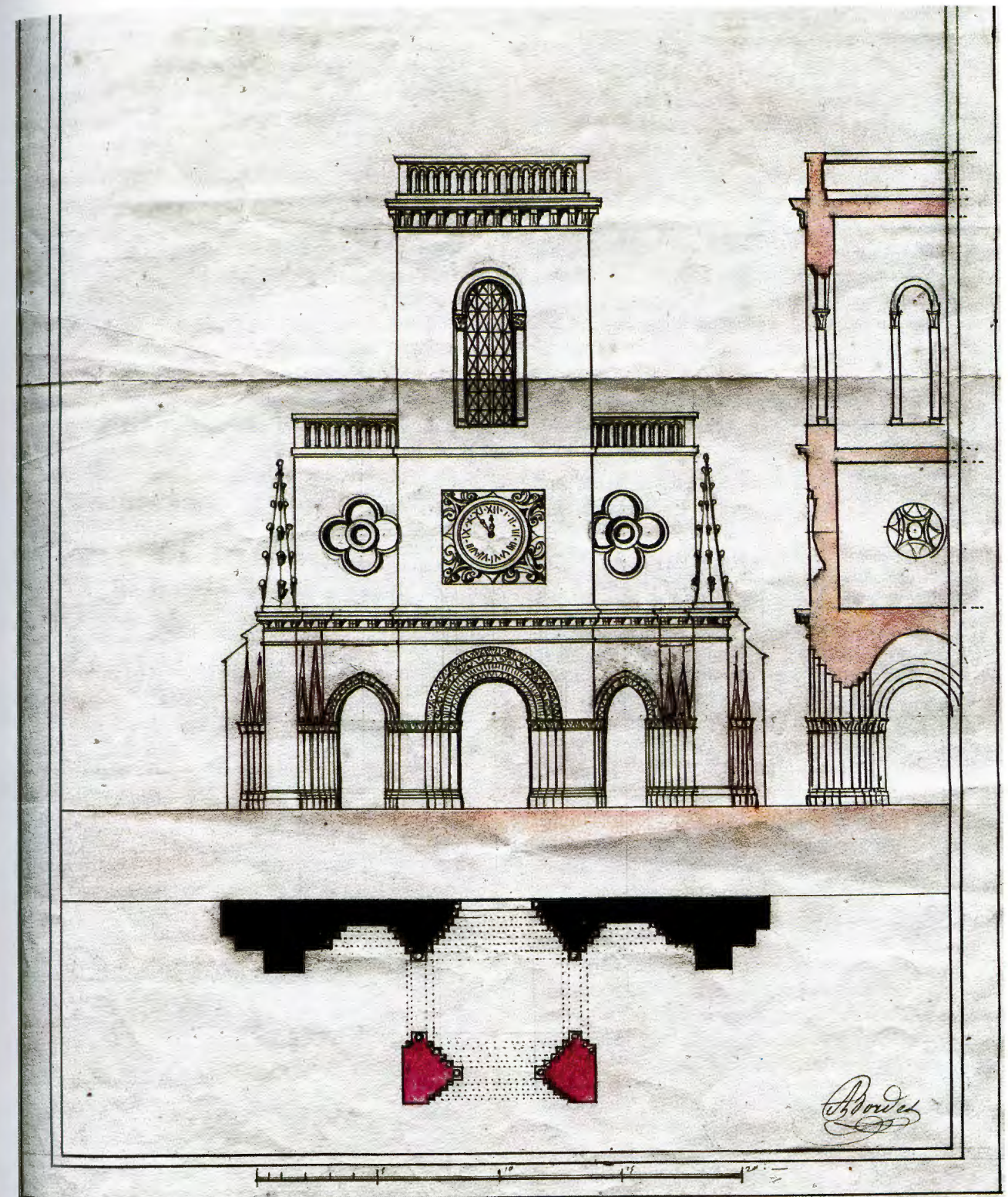


Fig. 13. - A. Bordes, projet de façade pour Notre-Dame de Guîtres, en Gironde, (A.M. de Guîtres).

la ville de Bordeaux, cent soixante-dix églises du diocèse, et un nombre incalculable d'édifices dans le reste de la province. »⁴⁴

En outre, dans l'ensemble du patrimoine religieux du XIX^e siècle, il ne faut surtout pas oublier le mobilier, les chemins de croix, les chapes et chasubles, l'orfèvrerie. Hélas, il faut bien constater qu'avec les peintures, c'est ce « petit » patrimoine qui a le plus souffert de l'ignorance du clergé et des fidèles dans les années qui ont suivi Vatican II. Le misérable dépouillement ostentatoire qui a condamné les chaires et les lustres de cristal a eu raison de tout ce que proposait le catalogue de « L'Œuvre des églises et des presbytères » (installée à Versailles), tant pour l'ameublement des églises que pour leur décor : fleurs artificielles, vêtements liturgiques, soutanes d'enfants de chœur, orfèvrerie, tentures mortuaires, harmoniums, statues et chemins de croix ainsi que tous les meubles⁴⁵. En somme, tout ce que voit Louis Veuillot dans sa promenade médocaine, de Pauillac à Soulac :

« On a ici la plaie des bienfaiteurs qui donnent des tableaux, des statues, des vitraux. Certaine figure en marbre, présent d'une noble dame, m'a frappé par son naturel. Représente-toi un beau jeune homme de 1847, moulé à vif à l'école de natation. Certainement la donatrice eût hésité à placer cela dans son parc ; mais avec un nom de saint gravé sur son piédestal, c'est parfait pour une église. Il faut parfois gémir du mauvais goût ou de la faiblesse des curés ! Quant aux fleurs en papier dans des pots de porcelaine dorée, avec le monogramme de la Sainte Vierge, elles abondent. On en fait des échafaudages merveilleux. »⁴⁶

Comment ne pas être d'accord avec Louis Veuillot ? Car tout n'est pas de grande qualité dans cet attirail décoratif de tableaux et de statues. Beaucoup d'œuvres médiocres ont encombré les pages des catalogues des marchands. On évoquera néanmoins les sculpteurs Prévot et Pascal, l'ornemaniste Bernard Jaboin pour le mobilier des grandes églises bordelaises. Mais il se trouve aussi des artistes locaux, parfois très talentueux comme l'Abbé Biard vicaire de Vendays, auteur de mobilier peint et sculpté pour son église Saint-Seurin. Ici ou là, dans le département, la visite de quelques églises de campagne soit « dans leur jus » (Saint-Yzans de Médoc), soit restaurées (Saint-Médard d'Eyrans, et sa profusion d'inscriptions du Curé Bonin) nous aident à retrouver le climat décoratif de l'époque.

Enfin, indissociable du décorum liturgique, voici la musique et les chants. À une époque où tout le monde danse le quadrille des Lanciers (1856), où Offenbach crée la Vie Parisienne (1866), on ne peut pas parler des églises du Cardinal Donnet sans évoquer le nom du facteur d'orgue bordelais Georges Wenner. Entre 1849 et 1881, de Saint-Nicolas à Saint-Louis, 13 grands instruments bordelais vont sortir ou passer

par les ateliers de Wenner, rue Leberthon. L'implantation de Wenner dans le diocèse est telle que Cavaillé-Coll n'arrive pas à construire d'instrument neuf en Gironde, et la fabrique de Saint-Michel va être la seule à défier la loi du plus fort en préférant le devis de la maison Merklin & Schütze pour son orgue neuf en 1865.

Les chorales et chapelles musicales bordelaises n'ont que l'embaras du choix parmi un foisonnement d'œuvres, dans lequel se remarquent les noms de deux grands musiciens liturgistes. L'Abbé Pierre Donis, curé de Saint-Louis (1856-1888) d'une part, qui écrit douze motets au Saint-Sacrement (1863), un mois de Marie, quinze cantiques au Sacré-Cœur (1878) et trois grand-messes. Le baron Émile Augustin d'Etcheverry, d'autre part, est maître de chapelle de Saint-André de 1853 à 1877, et organiste de Saint-Paul à partir de 1850. On lui doit, entre autres six motets (1858), une cantate pour le couronnement de Notre-Dame d'Arcachon (1871), deux messes à trois voix et six volumes de cantiques.

Les phobies de l'archevêque

La sagesse populaire prétend qu'on ne doit discuter ni des goûts, ni des couleurs. C'est peut-être pourquoi, au nom de la réforme liturgique et sans aucun ménagement, le « bon goût » post conciliaire a donc débarrassé les églises de ces ornements dont ricanait Louis Veuillot. Et comme le plus infime de ses diocésains, Sa Grandeur cultivait aussi ses préférences et ses défaveurs, qu'il dissimulait à peine sous les nécessités d'une cohérence artistique qu'il jugeait primordiale. Le cardinal lui-même ne supportait pas la vue du baldaquin de sa cathédrale. Les phobies de l'archevêque sont en fait la manifestation du souci de faire appliquer le rite romain, ce qui nécessite un minimum de « débaroquisation » des sanctuaires selon le mot employé par J.-Michel Leniaud. L'historien va jusqu'à parler de « rage à détruire les mobiliers des dix-septième et dix-huitième siècles pour le remplacer par du mobilier néo-gothique »⁴⁷, ce qui tendrait à nous confirmer que le goût de l'archevêque de Bordeaux n'est rien d'autre que celui de son temps.

Premières visées par les préférences cardinalices, les « insignifiantes boiseries », dont on se débarrassera, sauf s'il s'agit de stalles du XVI^e siècle (ou plus anciennes), qu'il faudra conserver. Évidemment. On s'attaquera ensuite aux « fenêtres claires », sous entendu des XVII^e et XVIII^e siècles, pour lesquelles on avait, hélas, en son temps, sacrifié des vitraux anciens.

44. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 11, p. 62).

45. N.-J. Chaline, dans *Ces églises du XIX^e siècle*, p. 162.

46. Veuillot Louis, *Historiettes et fantaisies*, p. 367.

47. Dans Bouchon, Brisac, Chaline et Leniaud, *Ces églises du XIX^e siècle*, p. 107.

« Une sainte obscurité sera toujours plus favorable à la piété qu'un éclat fatigant et importun. Quand le jour est modéré par des vitraux peints, qu'on veille à leur conservation avec une sollicitude extrême : les vitraux peints des treizième, quatorzième et quinzième siècles seront toujours un trésor pour les édifices qui les possèdent. »⁴⁸

Puis, dans une commune exécution, vient le tour des baldaquins et des peintures anciennes, disons, classiques. « L'inévitable baldaquin et le malencontreux badigeon ont dénaturé la forme des antiques monuments » d'Aillas, Bégadan, Berson, Queyrac, Langoiran, Lormont, Targon, Ruch, Dieulivol et Rimons, écrit-il en 1840. Monseigneur Donnet voudrait les voir tous disparaître, de même que celui de la cathédrale de Bazas. Cependant, la passion de « l'archéologie religieuse » - ce sont ses mots - n'aveugle pas un prélat dont les détracteurs ignorent volontiers la grande culture et l'intelligence. Aussi sait-il reconnaître les monuments baroques qui méritent le respect de l'archéologue, « les églises modernes [qui] méritent une mention honorable » : Notre-Dame, Saint-Paul, Saint-Bruno, Saint-Louis des Chartrons⁴⁹, Barsac, Saint-Estèphe, Cudos, Cantenac, Castillon, Saint-André du Bois, Rions et Arcins. Mais c'est quand même bien là-dessus qu'il insiste quand il s'adresse au comte de Gasparin, en 1844. Le courrier du prélat réclame la disparition de « l'ignoble grille qui entoure le chœur de notre si gracieuse église Saint-Michel, et des trois malencontreux retables qui cachent les élégantes fenêtres de l'abside », ainsi que celle « de l'énorme baldaquin et des boiseries du chœur de la cathédrale » qu'il serait facile de rendre à l'église de La Réole d'où ils avaient été enlevés. Dans son *Traité de la réparation des églises* paru vingt ans plus tard (1862), Raymond Bordeaux est un peu plus nuancé. Il note, dans le chapitre sur les autels les beaux retables de Saint-Macaire et celui de la chapelle du Mirail, près de Langon, et mentionne ceux de Saint-Pierre : « L'intérieur de Saint-Pierre à Bordeaux ne doit à coup sûr son effet pittoresque qu'aux trois grands retables qui terminent heureusement ses trois nefs »⁵⁰. Trois pages plus loin, cependant, et peut-être de peur d'être mal compris, il ajoute :

« Pour revenir aux autels, ces retables massifs des XVI^e et XVII^e siècles, quoique dignes d'être conservés intacts, ne devront cependant pas servir de modèles pour des ouvrages neufs. Ce serait, bien entendu au moyen âge qu'il faudrait demander des inspirations. »

Pas plus les peintures que les baldaquins ne trouvent grâce aux yeux de l'archevêque de Bordeaux ! Il ne comprend pas ce mauvais goût des gens de la campagne pour les couleurs vives, « dégoûtantes peintures » qui ne trouvent aucune grâce à ses yeux, surtout « les marbres si grossièrement imités ».

« De prétendus peintres exploitent le goût prononcé des habitants des campagnes et des villes pour les couleurs vives, et salissent de rouge, de jaune et de bleu les murs du sanctuaire : le chœur de Sainte-Croix, pour n'en pas citer d'autres, en fournit un triste exemple. [...] Les hommes éclairés gémissent à la vue de ces dégoûtantes peintures que l'on décore pompeusement du titre d'embellissements. »⁵¹

Encore moins indulgent, Taine partage avec Monseigneur Donnet - et sans doute avec beaucoup d'autres gens de goût - cette aversion pour les productions des peintres locaux, décorateurs peu habiles d'églises de campagne juste bonnes pour réunir des fidèles certainement assez ignorants. Lors de son voyage aux Pyrénées en 1858, le voici qui parle de la décoration de l'église de Luz. « Voûte d'azur lessivée et d'étoiles salies », il a des mots condescendants, voire cruels pour la figure du soleil « avec les joues rondes, les sourcils en demi-cercle, et l'air bête qu'il a dans les almanachs » et pour les « anges jaunâtres, visages niais et piteux comme ceux d'enfants qui ont trop diné »⁵². Loin des montagnes du sud-ouest, la décoration des églises de la capitale qui sortent de terre comme par magie provoque chez Haussmann les mêmes réactions. Le baron-préfet va jusqu'à parler de barbouillage « indignes de la majesté des monuments ». On l'imagine presque se pinçant le nez : « Et quand on agrément ces enduits d'ornements variés, qui me rappellent ces tatouages dont les peuples barbares couvrent leur nudité, en guise de vêtements, je ne puis m'empêcher de trouver grotesque ce mode prétentieux de décoration »⁵³. Comment les grands buffets d'orgue bordelais du XVIII^e siècle, peints de vert, de rouge et de doré, auraient-ils pu résister à cette prévention contre les couleurs vives ? Leur restauration par Wenner les affligera d'un marron uniforme plus modeste à la vue et plus conforme à la dignité des saints mystères. L'Église sait aussi triompher sans ostentation superflue.

48. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 1, p. 71 et suivantes).

49. Il s'agit en fait de l'ancienne église des Carmes, Notre-Dame de la Visitation, reconstruite en 1762.

50. Raymond Bordeaux, *Traité de la réparation des églises, principes d'archéologie pratique*, Librairie Polytechnique, Paris (1862), p. 319.

51. Cardinal Donnet, *Instructions pastorales, mandements...* (t. 1, p. 71 et suivantes). Au sujet des peintures du chœur de Sainte-Croix, voir Barragué Laetitia, « Les restaurations des parties orientales de Sainte-Croix au XIX^e siècle », *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. XCIII, année 2007.

52. Hyppolite Taine, *Le Voyage aux Pyrénées*, 1858.

53. *Mémoires du baron Haussmann*, tome III, « Grands travaux de Paris », p. 490-491.



Fig. 14. - Savinien Petit, la Vierge imposant le scapulaire à Saint Simon Stock (1867), cathédrale Saint-André, chapelle du Mont-Carmel, (cl. de S. Resseguier, avant restauration).

Cependant, si beaucoup d'églises girondines ont perdu aujourd'hui leur décor du XIXe siècle, d'autres au contraire, à Bordeaux ou dans la campagne, retrouvent les peintures de leurs murs ou de leurs voûtes grâce à d'habiles restaurations. Saint-Romain de Cenon, la chapelle du Mont Carmel à la cathédrale (fig. 14) ou l'église Saint-Antoine de Pondaurat, dans le Bazadais, surprennent par l'omniprésence voire la luxuriance de ces parures peintes de couleurs souvent éclatantes. Ce qui contredit de façon étonnante l'étrange aversion de notre cardinal, fêré « d'archéologie religieuse », pour les décors peints antérieurs à son siècle. Sans doute avait-il une autre idée de l'authenticité néo-médiévale, dont le talent de Joseph Villiet lui paraissait l'expression la plus aboutie, tant dans ses vitraux que dans ses peintures.

En guise de conclusion

A la fin de l'année 2012, il y aura 130 ans que le « bon cardinal » a abandonné son diocèse terrestre. Et voilà déjà un demi-siècle que le second concile du Vatican a promulgué ses décrets sur la liturgie dont certaines applications irraisonnées mériteraient de figurer sur la liste noire de Montalembert. Pour conclure dans les règles, il faudrait donc apporter maintenant une réponse à la question du titre. Nous laisserons le lecteur apporter la sienne, en abritant notre lâcheté derrière un propos de Delacroix disant, paraît-il, que le goût le meilleur et le plus immortel changeait tous les 25 ans. N'oublions pas cependant quelques derniers arguments à décharge pour la mémoire de l'archevêque.

En notre époque d'églises vides, de quel droit garderions-nous assez de rancune pour tenir rigueur au « bon cardinal » d'avoir été l'archevêque d'une foi catholique exubérante jusque dans ses clochers, entre ces deux périodes de dures épreuves que furent la Révolution et la longue crise anti-cléricale ? Bref, de n'avoir fait que son devoir de pasteur des âmes et de leur avoir élevé des lieux de prière ? « Un clocher à flèche aiguë et aérienne produit un effet magnifique à travers l'immensité de l'horizon ; il flatte l'amour propre du paroissien », écrivait l'Abbé Dieulin en 1840. Nous sommes en 2012, il n'y a (presque) plus de paroissiens, et le vrai grand défaut de ces clochers aujourd'hui est de coûter trop cher au budget communal pour une messe dominicale célébrée tous les trois mois devant des chaises aux trois quarts inoccupées.

Si l'on condamne volontiers les clochers du cardinal, que dire du style municipal qui leur est contemporain, « clonant » les mairies et les écoles dans chaque village de l'Empire, puis de la République ? Pourquoi notre œil bordelais serait-il plus sévère pour Saint-Ferdinand, Notre-Dame de La Bastide ou Saint-Louis, que pour les grandes réalisations édilitaires que sont le Musée des Beaux-Arts, les anciennes facultés de Lettres et de Médecine, par exemple ? Et beaucoup plus près de nous, se rappelle-t-on seulement l'architecture scolaire des décennies 1960-1980 qui a gratifié chaque chef-lieu de canton de France de son collège en cubes à structure d'acier ou de béton dont les différences d'assemblage étaient la seule originalité ? Le style « diocésain » du XIXe siècle est-il vraiment pire que toutes ces constructions ?

Il semble bien que la postérité – la plupart de nos contemporains en tous cas – ait plutôt rendu un jugement d'indifférence. Où sont aujourd'hui les détracteurs d'Hausmann pour avoir fait de Paris la ville que nous connaissons ? Peut-on croire que les architectes du baron-préfet de Paris auraient été plus inspirés que leurs collègues bordelais parce qu'ils avaient surtout plus d'argent ? Les monuments girondins de l'art « diocésain » du Cardinal Donnet sont toujours debout – à l'exception de nombreuses chapelles de couvents – et, plus que l'indignation de les voir encore égratigner les cieux girondins, le danger qui les guette de nos jours est davantage un manque de crédits d'entretien qu'un regard méprisant. « Amour propre du paroissien », disait l'Abbé Dieulin... Fierté communale dirions-nous encore aujourd'hui, et mieux encore « repère d'identité des néo-ruraux » : la plupart de ces églises, souvent seul monument considérable de la commune, sont presque toutes mises en valeur par la lumière la nuit venue. Les condamnations péremptoires en matière d'art ont évidemment quelque chose de dérisoire, car nous savons que les postérités sont capables de tout. Faut-il préférer le clocher de Saint-Vivien de Médoc (dû à Larcher) à celui d'Abadie à Bégadan ? Et au nom de quoi les édiles bordelais qui ont laissé commettre

la Maison du Paysan et le Tribunal d'Instance – par exemple – nous inspireraient-ils un sentiment d'indulgence que nous refuserions au Cardinal Donnet pour ses églises ?

Mais s'il faut malgré tout un responsable, alors, pourquoi pas Guizot ? Non parce qu'il pourrait apparaître à des yeux catholiques comme convaincu d'une sensibilité artistique trop imprégnée de minimalisme calviniste. Juste parce que, tous comptes faits, n'est-ce pas lui qui est à l'origine de notre inter-

rogation avec ses créations de la Commission des Monuments historiques, du Comité des Arts et Monuments et du *Bulletin archéologique*, sa publication ? Le lecteur aura compris que cette pirouette conclusive est tout aussi vaine que les procès faits aux clochers du cardinal. Car, à trop vouloir considérer le néo-gothique comme un avatar dégénéré de l'art médiéval, c'est oublier un peu vite que le premier n'aurait pas existé sans le second.

Bibliographie

- Barbier de Montault, monseigneur X., *Traité pratique de la construction de l'ameublement et de la décoration des églises selon les règles canoniques et les traditions romaines*, Paris, Louis Vivès, 1878.
- Beccia Isabelle, « Un atelier de sculpture ornementaliste à Bordeaux », dans *Sociétés et représentations*, 2005/2, n° 20, pp. 137-151 (article en ligne, http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=SR&ID_NUMPUBLIE=SR_020&ID_ARTICLE=SR_020_0137)
- Bordeaux Raymond, *Traité de réparation des églises, principes d'archéologie pratique*, Paris, librairie polytechnique Baudry et Cie, 1852.
- Bouchon C., Brisac C., Chaline Nadine-Josette et Leniaud Jean-Michel, *Ces églises du dix-neuvième*, éditions Encre, 1993.
- Coustet Robert, « La naissance du style néo-médiéval à Bordeaux ou le Moyen Age en milieu classique », *Revue archéologique de Bordeaux*, 1989, t. LXXX, p. 197-202.
- Coustet Robert et Saboya Marc, *Bordeaux et le temps de l'histoire, Architecture et urbanisme au XIXe siècle (1800-1914)*, Bordeaux, Mollat, 1999.
- Darricau Raymond, « La vie intellectuelle des archevêques de Bordeaux et de leur clergé au cours du XIXe siècle », dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, tome 53, n° 150, 1967. Pp. 5-33. (<http://www.persee.fr>)
- Ducourneau Dominique, « Gustave Alaux, un architecte au service du cardinal Donnet », *Revue archéologique de Bordeaux* 1996, t. LXXXVII, p. 185-204.
- Donnet, monseigneur Ferdinand-Auguste, *Instructions pastorales, mandements, lettres et discours sur les principaux objets de la sollicitude pastorale*, tome 1, 1837-1850, Bordeaux, Faye, 1850.
- Dutheil Sophie, « Vie et œuvre du statuaire bordelais Edmond Prévot (1838-1892) », *Revue archéologique de Bordeaux*, 2000, t. XCI, p. 252-280.
- Laroche Claude, « Les enjeux multiples de l'architecture religieuse du second XIXe siècle en France : un essai de litanies », dans *In situ*, revue des patrimoines [en ligne], 2009, n° 11. http://www.insitu.culture.fr/article.xsp?numero=11&id_article=larochePR-1081
- Laroche Claude et Lasserre Jean-Claude, « Controverse autour d'une „invention“ de Paul Abadie, la restauration de la façade de l'église Sainte-Croix de Bordeaux », *Revue archéologique de Bordeaux*, 1984, t. LXXV, p. 63-79.
- Lasserre Jean-Claude, « La commande et les commanditaires », dans *Revue de l'Art*, 1986 n° 72, pp. 50-54 (article en ligne sur le site : <http://www.persee.fr>)
- Lenidod Jean-Michel, *La révolution des signes, l'art à l'église (1830-1930)*, Paris, les Editions du cerf, 2007.
- Lopez Jean-Cyril, « Les idées architecturales d'Auguste Bordes (1803-1868) », *Revue archéologique de Bordeaux*, 1996, tome LXXXVII, p. 173-183.
- Paul Abadie, architecte : 1812-1884, catalogue de l'exposition du Musée national des monuments français, 4 novembre 1988-16 janvier 1989, Edition de la Réunion des musées nationaux, 1988 (Paris, Impr. J. London). Cote Bibliothèque Municipale Bordeaux, prêt (3ème étage) 729.92 ABA
- Puissance du gothique, entre forme et symbole (XIXe-XXe siècle) n° 20 de la revue *Sociétés et représentations*, 2005/2 (<http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2005-2.htm>)
- Regards sur les vitraux du Sud-Gironde, publication de l'association Architexture, Bordeaux 2012.
- Saboya Marc, « ... „Comme une doublure de Dieu“, les arts de la couleur au XIXe siècle dans l'église Saint-Vincent à Floirac », *Revue archéologique de Bordeaux*, 1996, t. LXXXVII, p. 205-218.

Monographies d'églises

- Bizot Bruno, « Bassens, église Saint-Pierre et cimetière paroissial », *Revue archéologique de Bordeaux*, 1992, t. LXXXIII, p. 43-59.
- Drouyn Léo, *Monographie de l'église de Saint-Martin de Sescas (Gironde)*, extrait de la *Revue de l'Art Chrétien*, Paris, A. Pinguet 1857. Réédition Editions de l'Entre-Deux-Mers, 2011.
- Faure G. et M., « Cussac, la nouvelle église », *Cahiers Méduilliens* hors série, juin 1991, Société Archéologique et Historique du Médoc, Pauillac.
- Méric Jean-Pierre, « De la paroisse à la commune, la reconstruction des églises de Cabanac-et-Villagrains (Gironde) », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 443, 3e et 4e trimestres 1996.
- Texier Karine, « Saint-Amand de Caudéran (1852-1855) par Henri Duphot : une église du renouveau catholique », *Revue archéologique de Bordeaux*, 1994, t. LXXXV, p. 123-132.
- Thomas Daniele, « L'église Saint-Louis des Chartrons », *Revue archéologique de Bordeaux*, 1991, t. LXXXII, p. 113-134.
- Vergnes Jocelyne, « L'église Saint-Ferdinand de Bordeaux (1862-1867), une création de Paul Abadie », *Revue archéologique de Bordeaux*, 1995, tome LXXXVI, p. 175-193.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CIII, année 2012, p. 161-185

Notre-Dame de Talence

Renée Leulier *

« Pour constater l'origine d'un monument, rien ne vaut le récit des circonstances inhérentes à son édification même ; soit qu'elles révèlent les résolutions prises pour sa création, soit qu'elles indiquent les influences qui ont favorisé ou retardé la construction. »

Bordes, 1847, 3.

Notre Dame de Pitié est vénérée à Talence ¹ depuis le XIIIe siècle : trois édifices consacrés à la Vierge ont précédé celui qui s'élève actuellement sur la place de l'Église.

Une petite chapelle, Notre-Dame de la Rama ² (ou Notre-Dame des Monges), fut construite dans la forêt sur l'emplacement où serait apparue la Vierge tenant sur ses genoux le corps inanimé de Jésus ³. Très vite les fidèles accoururent pour honorer la Mère des Douleurs. Les pèlerins s'y pressèrent sous la surveillance des Frontevristes dont le couvent était situé à une soixantaine de mètres de là. Les abbesses entretenaient ce modeste sanctuaire caché par les bois qui l'entouraient. Durant la guerre de Cent ans, puis les guerres de Religion, la chapelle fut pillée ; elle fut détruite pendant la Fronde ⁴. La Pietà devant laquelle on venait se recueillir fut oubliée.

Le 6 janvier 1730, des enfants découvrirent la statue de la Vierge dans la chapelle abandonnée ⁵. Les paroissiens décidèrent de restaurer cet édifice et de rétablir la statue : dès le 12 octobre 1731, la nouvelle chapelle fut bénie ⁶. Les marins vinrent en pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Port ; ils s'y recueillaient et remerciaient la Vierge pour la protection qu'elle leur accordait. Lors de la Révolution, le sanctuaire fut de nouveau détruit ; la statue, jetée dans un fossé ou un ruisseau profond, fut recouverte de terre mais trois habitants de Talence – Castaing, Baron et Moulinet – la transportèrent en secret dans le caveau de l'ancien presbytère attenant à l'église Saint-Pierre où elle demeura jusqu'en 1803 ⁷.

Un curé plein de zèle, Manuel Ripolles, reconstruisit l'église paroissiale de Talence grâce aux dons qui affluèrent de tous côtés ⁸. La première pierre fut posée le 12 mars 1821 par Mgr d'Aviau ; le 4 mars 1823, la Pietà fut transportée sur le maître-autel ⁹ (fig. 1 et 2). Dès 1826 cependant, des désordres appa-

* Doctorante en histoire de l'art, centre François-Georges Pariset.

1. Ferrus, 1926, 105. Sous l'Ancien Régime, la paroisse de Talence, qui dépend de l'archiprêtré de Cernès, compte plusieurs édifices religieux : l'église principale est construite à l'ouest du chemin de Saint-Genès ; l'annexe, l'église Saint-Pierre, est située au lieu dit « Les Abideys » ; s'ajoutent le prieuré de Bardenac et la chapelle Notre-Dame de la Rama.
2. Notre-Dame des Bois.
3. Cette chapelle, qui figure sur la carte de Belleyme, est bâtie à l'intersection du ruisseau des Mallerettes et de celui des Palanquettes.
4. Ferrus, 1926, 114.
5. Ferrus, 1926, 114.
6. Ferrus, 1926, 115.
7. *L'Aquitaine*, t. 28, 29 septembre 1893, 603 : la statue miraculeuse est alors transportée dans l'ancienne chapelle de la Confrérie de Saint-Pierre qui est devenue l'église de cette paroisse.
8. *L'Ami de la religion et du roi*, t. XXXIV, 1823, 119-120 : 10 000 F sont réunis grâce aux dons volontaires, la même somme est fournie par la fabrique et 15 000 F proviennent d'impositions extraordinaires votées par les habitants.
9. Le 1er avril 1823, l'église est consacrée par Mgr d'Aviau. Cette construction est édifiée par l'entrepreneur de bâtisses bordelais Maizonnier (adjudication du 16 juin 1821).

rurent dans les maçonneries ¹⁰ et se poursuivirent : Alexandre Poitevin fut désigné pour examiner les lézards qui s'étaient ouvertes ¹¹. La municipalité dut interdire l'accès du sanctuaire en 1834 pour prévenir les accidents ¹². L'église qui menaçait de s'écrouler fut abandonnée ; le culte fut dès lors célébré dans une chapelle en planches, chez Mademoiselle Marbotin ¹³.

Plusieurs experts furent nommés : une première commission réunit les architectes Rieutord, Minory et Bergerac, la seconde, Bonfin, Robert et Roché. Leur estimation du montant de la consolidation à entreprendre fluctuait ¹⁴, tous signalèrent cependant d'énormes vices de construction dans toutes les parties de l'édifice qui ne présentait plus « aucune similitude avec le plan inexécutable tracé par l'architecte Girard et celui du Conseil des Bâtiments qui l'avait mis au néant » ¹⁵.

L'église étant construite depuis peu, le coût de sa réparation devait être supporté par l'entrepreneur mais il s'avéra insolvable ¹⁶. Le procès se solda par une transaction qui permit seulement à la commune de solder les frais de la procédure. La fabrique ne disposait plus de fonds et la commune n'avait pas encore remboursé l'emprunt qu'elle avait dû souscrire pour bâtir l'église interdite, pourtant une seule solution s'imposait : reconstruire l'église de la paroisse car toute réparation du bâtiment existant semblait vaine, les fissures étant causées par des malfaçons dans les fondations. Thiac offrit son concours, le curé voulut de nouveau faire appel à la générosité des fidèles mais le maire ne partagea pas l'opinion générale et soutint la thèse inverse. Dès lors, les tenants de ces deux partis s'opposèrent, rapports et expertises se succédèrent ce qui explique la lenteur de la reconstruction de l'édifice.

La construction de Notre-Dame de Talence par Auguste Bordes

La longue indécision de la municipalité

Les paroissiens doivent se réunir durant de longues années dans la chapelle en planches. La petitesse du local dévolu au culte afflige le pasteur et son troupeau si bien que le curé de Talence recourt encore à la charité des fidèles. La *Guienne* et l'*Ami de la religion et du roi* recommandent la souscription ouverte en 1836 par l'abbé Manuel Ripolles. La paroisse est alors composée de vigneron peu fortunés mais également de propriétaires qui acceptent de bonne grâce de contribuer à cette œuvre ¹⁷.

En 1838, la municipalité hésite entre la restauration et la reconstruction de l'édifice. Adolphe Thiac (1800-1865) ¹⁸, architecte du département mais aussi membre du conseil municipal et du conseil de fabrique, se prononce en faveur

de la reconstruction ; il dessine un plan et promet de diriger gratuitement les travaux. Le 1er juillet 1838, le conseil de fabrique adopte le projet ambitieux de Thiac, qui a compris que l'église est appelée à devenir, comme par le passé, le but de nombreux pèlerinages. Le nouveau desservant, M. Carros ¹⁹, invite les fidèles à réunir une partie du financement (60 000 F) : Talençais et Bordelais répondent favorablement mais la commune refusant de s'engager, les plans de Thiac demeurent dans les cartons de la fabrique.

Au cours de la séance du 29 juillet 1838, le maire propose de s'en tenir à la restauration de l'ancien édifice mais les entrepreneurs ne veulent pas engager leur responsabilité ²⁰. Trois d'entre eux fournissent cependant des devis ; Lamarque ²¹ est retenu mais le coût de cette réalisation (38 720 F) dissuade la municipalité qui s'oriente alors vers la reconstruction de l'église paroissiale. Plusieurs plans sont proposés : celui des entrepreneurs Dupont et Grelet est adopté au cours de la séance du conseil municipal du 19 décembre 1838 mais le Conseil des Bâtiments civils le rejette et demande expressément que le nouveau projet soit confié à un bon architecte capable, de réaliser un dessein adapté au programme défini et d'assurer la surveillance des travaux ²².

10. A.M.Tce, M 76, lettre du préfet au maire, 16 septembre 1826.
11. A.M.Tce, M 76, lettre du préfet au maire, 15 novembre 1828.
12. Cet édifice était situé légèrement plus au sud que celui est en place actuellement.
13. Legue, 1996, 19.
14. Rieutord propose un devis estimatif des travaux à entreprendre de 21 000 F tandis que Bonfin, Robert et Roché estiment la dépense à 14 ou 16 000 F.
15. A.M.Tce, M 76, rapport de la commission, 13 décembre 1840. L'entrepreneur de bâtisses Maizonnier qui édifie de 1821 à 1823 l'église précédant Notre-Dame de Talence demeure à Bordeaux, rue Judaïque-Saint-Seurin (A.D.Gir., 2 O 3889, police du 6 décembre 1826). Ces travaux sont adjugés moyennant 35 881,57 F.
16. Bordes, 1847, 48.
17. Pour remercier les donateurs, une messe est célébrée chaque année, le 1er avril, pour attirer la grâce sur ceux qui sont encore en vie et une autre, le 12, pour le repos de l'âme de ceux qui sont morts.
18. Coustet et Saboya, 1999, 126-131.
19. Berthelon, 1893, 9 : l'abbé Manuel Ripolles meurt le 13 novembre 1836.
20. Consolider coûte aussi cher que reconstruire mais n'offre ni la qualité ni la durée d'une construction neuve.
21. A.M.Tce, M 76, lettre de la Commission des bâtiments au maire, 24.01.1839 : Lamarque propose un premier devis qui ne comprend pas les additions et les améliorations jugées nécessaires aux besoins du culte (29 000 F), puis un second qui les intègre (38 720 F). Les deux autres entrepreneurs sont Gabaud (16 000 F) et Périer (16 000 F).
22. A.M.Tce, M 76, lettre de la Commission des bâtiments au maire, 24 janvier 1839.

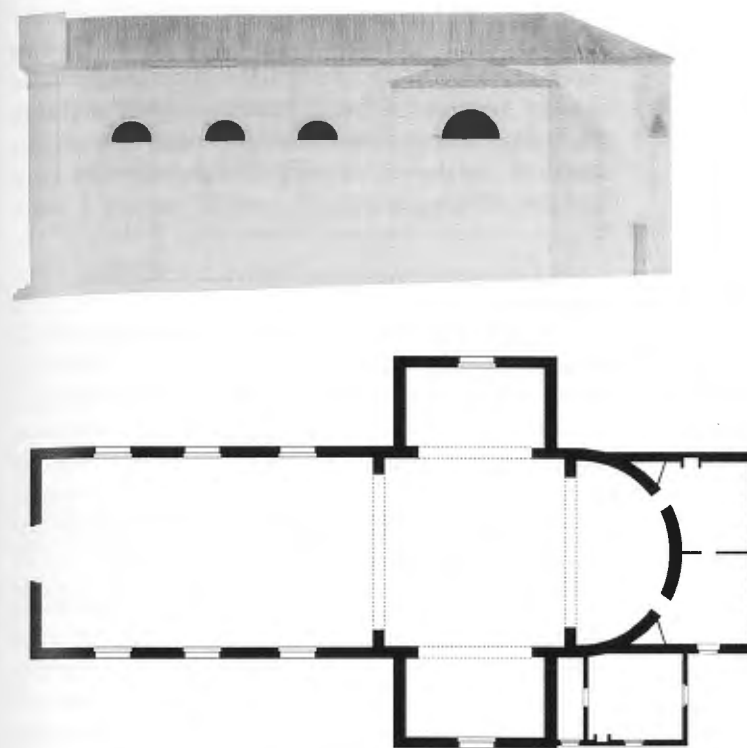


Fig. 1. - Plan de l'édifice réalisé par l'entrepreneur Maisonnier, R. Leulier d'après les plans conservés aux A.M.Tce.

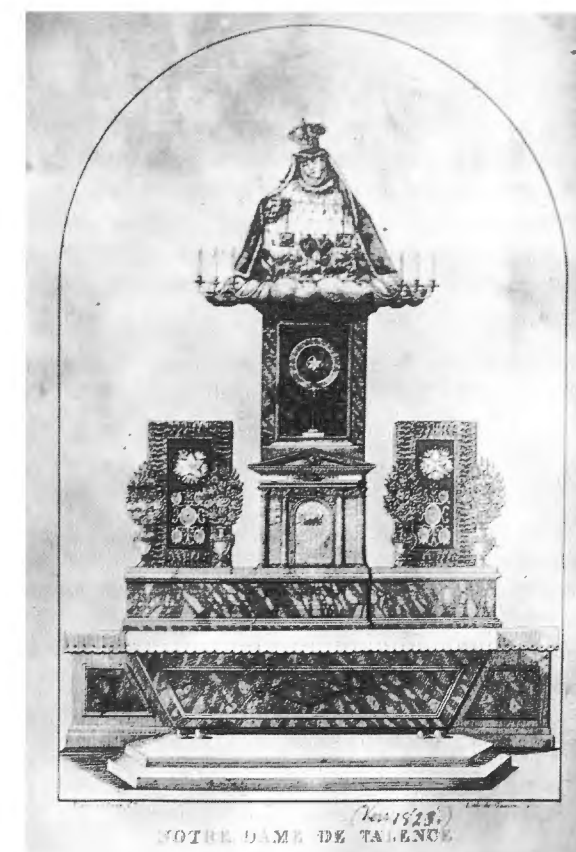


Fig. 2. - Notre-Dame de Talence vers 1824, A.P.Tce.

Le préfet envisage l'année suivante ²³ de conserver la façade de l'ancien édifice mais l'architecte Auguste Bordes (1803-1868), choisi par le maire et agréé par la fabrique pour expertiser les anciennes constructions, écarte cette possibilité. Son opinion prévaut : le 24 mars 1839, la reconstruction totale du bâtiment est votée à l'unanimité par le conseil municipal qui s'adresse à Bordes pour obtenir de nouveaux plans. « L'architecture gothique étant plus propre qu'aucune autre à inspirer le sentiment religieux et convenant éminemment au culte catholique » ²⁴, l'architecte propose d'adopter ce style, d'autant plus que la plupart des souscripteurs volontaires, sans le concours desquels l'église ne peut être édifiée, et l'archevêque, Mgr Donnet, désirent qu'il soit adopté ²⁵. Bordes, extrêmement représentatif de son siècle, accorde au monde médiéval une attention toute particulière ²⁶. Le Conseil des Bâtiments civils, composé de Prix de Rome partisans d'une architecture classique, rejette cependant ce projet le 19 août : cette instance n'approuve ni le plan, ni le « caractère » du bâtiment et craint un dépassement du devis au cours de l'exécution des travaux.

Le 27 novembre, le conseil municipal, qui souhaite voir cette entreprise enfin aboutir, demande à l'architecte un nouveau projet ²⁷. Bordes fournit un plan « d'architecture grecque » (50 500 F) qui est adopté par le conseil municipal au cours des séances des 8 et 15 décembre 1839. Certains membres du conseil et le maire proposent encore la consolidation de l'édifice et s'adressent à l'architecte Minory pour obtenir une réparation bon marché (10-12 000 F) mais ils sont minoritaires : le ministre, la plupart des membres du conseil municipal et tous les Talençais désirent que la nouvelle église soit construite selon les règles de l'art pour « qu'elle devienne un monument durable du bon goût de l'époque et de la piété des habitants de cette paroisse » ²⁸. Le 9 mars 1840, ce projet est soumis au Conseil des Bâtiments qui demande encore des rectifications.

Les plans et devis réalisés par Auguste Bordes le 1er décembre 1839, adoptés par le conseil municipal lors de sa séance du 22 décembre, sont enfin approuvés par le Conseil des Bâtiments civils le 7 octobre 1841 ²⁹. Le devis s'élève à 55 500 F. Les pierres dures proviennent des carrières de Saint-Macaire ou de Langoiran ; les contreforts, pilastres, piédroits, ouvertures, arcades, entablements, piédestaux, clocher sont en pierre de taille de Saint-Gervais ou de Saint-Laurent (dite de Bourg) ; les murs du baptistère et celui du dépôt de chaises sont construits en pierre dure de Saint-Macaire ou de Langoiran ³⁰. Selon le cahier des charges du 23 janvier 1842, la commune se réserve « les bénitiers, (...) la balustrade de la communion, les autels, la chaire, les bancs, (...) la statue de la Vierge qui domine sur le faitage, les cloches » de l'église condamnée pour être réemployés éventuellement dans la nouvelle ³¹.

Bordes ³² est l'architecte du département le plus consulté en matière d'édifices consacrés ³³ : il a donné des plans de l'église de La Bastide, achevée en 1838, mais aussi ceux de l'église d'Arveyres (1837) et de Saint-Vincent-de-Paul (1839). Il a restauré également plusieurs édifices entre 1836 et 1841, notamment les églises d'Ambarès (1836), de Guîtres (1838), de Verdélais et de Langon (1841).

La construction du nouvel édifice

Conformément à la délibération du conseil municipal du 22 décembre 1839, la fabrique doit verser à la Ville 32 000 F ³⁴. Bernadau rapporte que cette église se construit « au moyen d'une souscription de 5 centimes par semaine que chaque habitant a promis de payer au curé, qui dirige fort adroitement cette entreprise, et fait des loteries du vin que les riches propriétaires donnent en supplément de leur souscription hebdomadaire d'un sou. ³⁵ » La commune, qui investit 5734 F sur les fonds communaux et souscrit un emprunt de 5766 F, participe également aux frais de cette reconstruction ³⁶.

23. A.M.Tce, M 76, 10 mars 1839.

24. A.M.Tce, M 76, rapport de la commission réunie le 25 octobre 1841.

25. Coustet, 1993, 123 : « le développement de la sensibilité romantique, celui du goût pour l'archéologie ont encouragé les Bordelais à se rallier à la mode du néogothique ».

26. Lopez, 1995, 8-14.

27. La commune ne veut pas dépenser plus de 29 995 F.

28. A.M.Tce, rapport des membres du conseil municipal au ministre de l'Intérieur, 13 décembre 1840.

29. A.D.Gir., 2 O 3889, adjudication de la reconstruction de l'église de Talence, 1er mars 1842. Le ministre de l'Intérieur approuve les plans d'Auguste Bordes le 9 novembre 1841.

30. A.M.Tce, devis et cahier des charges de l'église de Talence, 23 janvier 1842. Carreaux de Gironde, couverture en ardoises, « verres forts » pour les dix croisées et la lanterne sont également prévus. Il est précisé que deux croisées simulées sont peintes.

31. A.M.Tce, devis et charges de l'église de Talence, 23 janvier 1842.

32. Coustet et Saboya, 1999, 93-95.

33. A.M.Tce, M 76, rapport de la commission réunie le 25 octobre 1841.

34. A.M.Tce, délibération du conseil municipal du 22 décembre 1839 : la fabrique doit verser dans la caisse municipale de la commune 27 000 F plus 5000 F qui résultent des modifications introduites par l'architecte au plan sur lequel porte l'adjudication.

35. Cité par Ferrus, 1926, 127.

36. A.M.Tce, arrêté du maire de la commune faisant suite au cahier des charges pour la reconstruction de l'église mise en adjudication le 1er mars 1842. Jourdan est nommé adjudicataire des travaux le 21 mars 1842 (A.D.Gir. 2 O 3890).

L'entrepreneur Jourdan, qui a remporté l'adjudication des travaux, commence la démolition de l'ancien bâtiment durant le printemps puis, la fouille des terres, le 2 mai. La nature du terrain cause de vives inquiétudes à l'architecte : après la rédaction d'un rapport et la réalisation d'une série de sondages, il fait suspendre provisoirement les travaux puis décide de reculer le nouveau bâtiment de 17 mètres pour disposer d'un sol plus stable ³⁷. Les architectes Burguet et Minory examinent la nature du sol avant de valider son choix ³⁸. Le 19 juillet, les travaux reprennent : après la mise en place des pilotis, le battage du sol démarre fin septembre, les fondations sont recouvertes le 9 décembre. Le 27 mars 1843, la nouvelle campagne de travaux démarre avec la pose de la première pierre qui se déroule devant une assemblée de notables au premier rang desquels figure l'archevêque, Mgr Donnet ³⁹.

Dès la construction des fondations, la commission de surveillance dénonce le non-respect du cahier des charges : les matériaux utilisés par l'entrepreneur ne correspondent pas à la qualité promise ⁴⁰. Bordes, qui sait « concilier la prudence avec la fermeté », parvient à conserver « une autorité suffisante pour empêcher que de graves infractions ne vinssent compromettre la solidité et la beauté de l'édifice » : il fait retirer des pierres déjà mises en place malgré les contestations plus ou moins vives de l'entrepreneur. Le 7 juin 1843 cependant la tension monte ; le curé relate que « les rapports entre l'architecte et l'entrepreneur se sont envenimés au dernier point à l'occasion d'observations bien justes et bien modérées adressées par Monsieur Bordes, l'irritation du sieur Jourdan n'a plus connu de bornes et sa violence s'est manifestée par des injures et des voies de fait de la nature la plus grave. ⁴¹ »

Dès lors la situation bascule : Bordes refuse de paraître sur le chantier tant que Jourdan n'est pas officiellement expulsé par une lettre des membres de la commission municipale ⁴². Le maire doit intervenir le 16 juin 1843, « considérant que des suites de la rixe dont les conséquences ont donné lieu à une plainte qui est en instance devant les tribunaux, et de la résolution que s'est volontairement imposée le sieur Bordes, de ne plus réparaître sur le chantier que le sieur Jourdan n'en fut exclu, pourrait résulter des infractions dans la construction de l'édifice qu'il serait peut-être difficile de rectifier et qu'il est de son devoir de prévenir par le retour de l'architecte à ses fonctions. ⁴³ » Ce magistrat impose une solution qui est approuvée par préfet le 17 juin 1843 : l'architecte doit reprendre ses fonctions et faire ses observations par écrit tandis que l'entrepreneur, sommé de quitter le chantier en sa présence, doit respecter les ordres qui lui sont donnés ⁴⁴.

Auguste Bordes a déjà été confronté aux manœuvres frauduleuses d'un entrepreneur sur le chantier de Sainte-Marie de La Bastide mais la conjoncture semblait moins pénible ⁴⁵.

Le 23 juin 1843, il doit faire venir un huissier pour constater les infractions commises par Jourdan : il faut remplacer les pierres défectueuses ⁴⁶ et le remplissage de pierres tendres et de moellons frauduleusement glissés dans l'épaisseur des murs du socle, faire disparaître les vides laissés entre les assises contrairement aux règles de l'art. Il interdit à Jourdan de ravalier prématurément les façades car il fait ainsi disparaître les défauts des pierres. Un mois plus tard, Bordes signale de nouvelles infractions au maire de Talence ⁴⁷.

Des rapports contradictoires sont adressés au préfet : le curé prend le parti de l'architecte et l'adjoint au maire, celui de l'entrepreneur ⁴⁸. Au cours de l'été, le chantier est arrêté, l'église demeure inachevée. Le conseil de préfecture prononce la résiliation du marché. L'affaire s'achève par un procès de la commune contre l'entrepreneur ⁴⁹. Les architectes Burguet et Minory qui sont mandatés pour effectuer le règlement des travaux ⁵⁰ demandent l'intervention d'un troisième arbitre pour démêler cette affaire ⁵¹.

37. Bordes, 1847, 59.

38. A.M.Tce, lettre au préfet, 2 juin 1842.

39. A.M.Tce, lettre du curé au maire, 20 mars 1843.

40. Auguste Bordes écrit que « contrairement aux dispositions du cahier des charges, l'entrepreneur de l'église de Talence met en œuvre des matériaux impropres à la construction de cet édifice ; (...) les pierres mises en œuvre ne sont pas de choix et renferment en partie des principes de détérioration » (A.M.Tce, lettre d'A. Bordes, 24 avril 1843).

41. A.D.Gir., 2 O 3889, délibération du conseil de fabrique du 9 juin 1843.

42. A.M.Tce, M 76, 15 juin 1843.

43. A.M.Tce, M 76, arrêté du 16 juin 1843 sur la rixe du 7 juin 1843 survenue entre l'architecte et l'entrepreneur.

44. A.M.Tce, M 76, 16 juin 1843.

45. Bordes, 1847, 6.

46. A.M.Tce, M 76, 23 juin 1843. Les pierres défectueuses doivent être remplacées par des pierres de Saint-Macaire, conformément au cahier des charges, de même que les trois assises en pierres de Rauzan placées au-dessus du socle dans les piles du porche côté façade, et 22 pierres employées dans les piles intérieures du porche.

47. A.D.Gir., 2 O 3889, rapport d'Auguste Bordes, 22 juillet 1843.

48. A.D.Gir., 2 O 3889, lettre de l'adjoint au maire au préfet, 8 juillet 1843. L'adjoint au maire prend le parti de l'entrepreneur : selon ses dires, l'architecte et le curé étaient satisfaits de la réalisation des travaux avant la rixe mais « après le coup de poing, cette construction n'a rien valu. Elle était remplie de vices et elle a été frappée de répulsion. Elle a enfin subi tout l'effet de la passion la plus aveugle de M. Bordes. »

49. A.M.Tce, M 76, lettre avocat Chesneau, 12 décembre 1843.

50. A.M.Tce, M 76, lettre des architectes Burguet et Minory au maire, 23 novembre 1844. Les architectes agissent conformément à la délibération du conseil municipal du 25 février 1844 (A.D.Gir. 2 O 3890).

51. A.M.Tce, M 76: le 24 juin 1844 Escarraguel est nommé en tant que troisième arbitre dans le décompte à faire des travaux de l'église.

L'entrepreneur en partant n'a pas protégé les matériaux et les murs contre les intempéries : durant la mauvaise saison, ils se dégradent peu à peu⁵². Deux ans plus tard, la situation demeure inchangée ; un journaliste de la *Guienne* s'indigne contre cet état de choses qui « ne peut se prolonger davantage sans constituer un arbitraire attentatoire à l'exercice du culte dans la commune de Talence »⁵³. Cet article est remarqué par l'inspecteur des monuments publics qui séjourne à Bordeaux : il décide de s'enquérir de ce dossier à la préfecture puis il visite le chantier, remarque les défauts de construction de l'édifice et conseille de le démolir⁵⁴.

Pour sortir de cette impasse, la municipalité et la fabrique passent un accord : la commune acquitte entièrement les travaux déjà effectués (29 930,78 F) et rembourse 25 000 F à la fabrique qui doit achever la construction. Cet arrangement est notifié à l'architecte le 1er novembre 1845. Le 25 mars 1846, le conseil de fabrique passe un accord avec le nouvel entrepreneur, M. Petit. Dès lors les travaux reprennent. Selon l'avis de l'inspecteur des monuments publics, les parties défectueuses sont démolies puis l'édifice s'élève régulièrement : le 12 août 1847, l'église est consacrée. Notre-Dame de Talence est enfin achevée et remise à la commune le 6 février 1848⁵⁵.

La façade de cette église de pèlerinage se dresse désormais au bord de la route qui conduit vers Bayonne et Saint-Jacques de Compostelle. Bordes adopte un plan tréflé (fig. 3). Le porche est précédé d'un portique, il est cantonné par la chapelle des fonts baptismaux et la cage de l'escalier qui permet d'accéder à la tribune. La longue nef reçoit une voûte en berceau en plein cintre tandis que la croisée du transept est sommée par une coupole. Chaque bras du transept est orné par un autel secondaire - dédiés à saint Joseph et au Sacré-Cœur de Jésus - qui encadrent l'abside où s'élève la statue de la *Pietà*. A l'arrière, sont disposés une sacristie et un dépôt d'ornements.

L'élévation de la façade principale se distingue par un perron de six marches qui mène au portique d'entrée. Deux colonnes cannelées d'ordre ionique supportent un fronton sur lequel sont placés une croix et un briquet, l'entablement est enrichi de plusieurs rosaces qui répondent dans la frise à l'axe des colonnes (fig. 4). De chaque côté du portique est creusée une niche qui renferme la statue d'un saint⁵⁶ (fig. 5) tandis qu'au-dessus de l'entablement, dans un encadrement sculpté, est représentée la Vierge à qui l'édifice est consacré (fig. 6). Deux anges tenant une couronne avec les chiffres de Marie ornent l'encadrement disposé sous les baies campanaires.

Les saillies et les renforcements de la façade latérale traduisent le plan de l'édifice ; les contreforts plats supportent un grand entablement au-dessus duquel l'architecte désire disposer les statues des douze apôtres et des évangélistes mais les ressources de la fabrique ne lui permettent pas de mettre en place ces éléments en amortissement qui auraient équilibré la composition de l'édifice.

Bordes n'apprécie guère le style qui lui a été imposé par le Conseil des Bâtiments civils. Il constate que « le clocher a, sans doute, des proportions, des divisions, et des ajustements tracés d'après les règles. Mais (...) la lourdeur et la masse que présente l'application des formes classiques usitées de nos jours, se concilient difficilement avec le goût, l'élégance et la grâce que l'imagination puise, et que les souvenirs vont rechercher dans les œuvres du Moyen Âge »⁵⁷.

L'expertise de Marius Faget (1878)

En 1878, les architectes Faget et Gaudin examinent ce bâtiment où sont apparues des lézardes dans les parties qui servaient autrefois de sacristies et dans les chapelles latérales, à la jonction des parties cintrées avec les parties droites. Elles sont dues selon leur expertise, à un « défaut de fondation suffisante et à la vie du sol » : lorsque l'église a été construite, la partie principale qui devait recevoir une lourde charge a été mieux fondée que les annexes, d'où « un affaissement dans le sol plus prononcé dans les parties circulaires probablement pour les mêmes raisons ou peut être parce qu'elles n'ont pas été construites en même temps que les parties droites ».

Marius Faget préconise de reprendre en sous-œuvre les murs des anciennes sacristies qui lui semblent rajoutées postérieurement par la fabrique. Il juge très favorablement l'œuvre d'Auguste Bordes : « l'église de Talence sous le rapport du choix des matériaux est véritablement un modèle de bonne construction, elle a été faite avec un soin particulier et le style étant donné, c'est véritablement une œuvre remarquable (...). La charpente est excellente, fort bien conçue »⁵⁸.

52. A.M.Tce, M 76, lettre du préfet au maire, 11 novembre 1844 ; lettre de Bordes au maire, 3 décembre 1844.

53. Bordes, 1847, 72.

54. A.M.Tce, M 76, délibération du conseil de préfecture, 5 avril 1845.

55. Legue, 1996, 12.

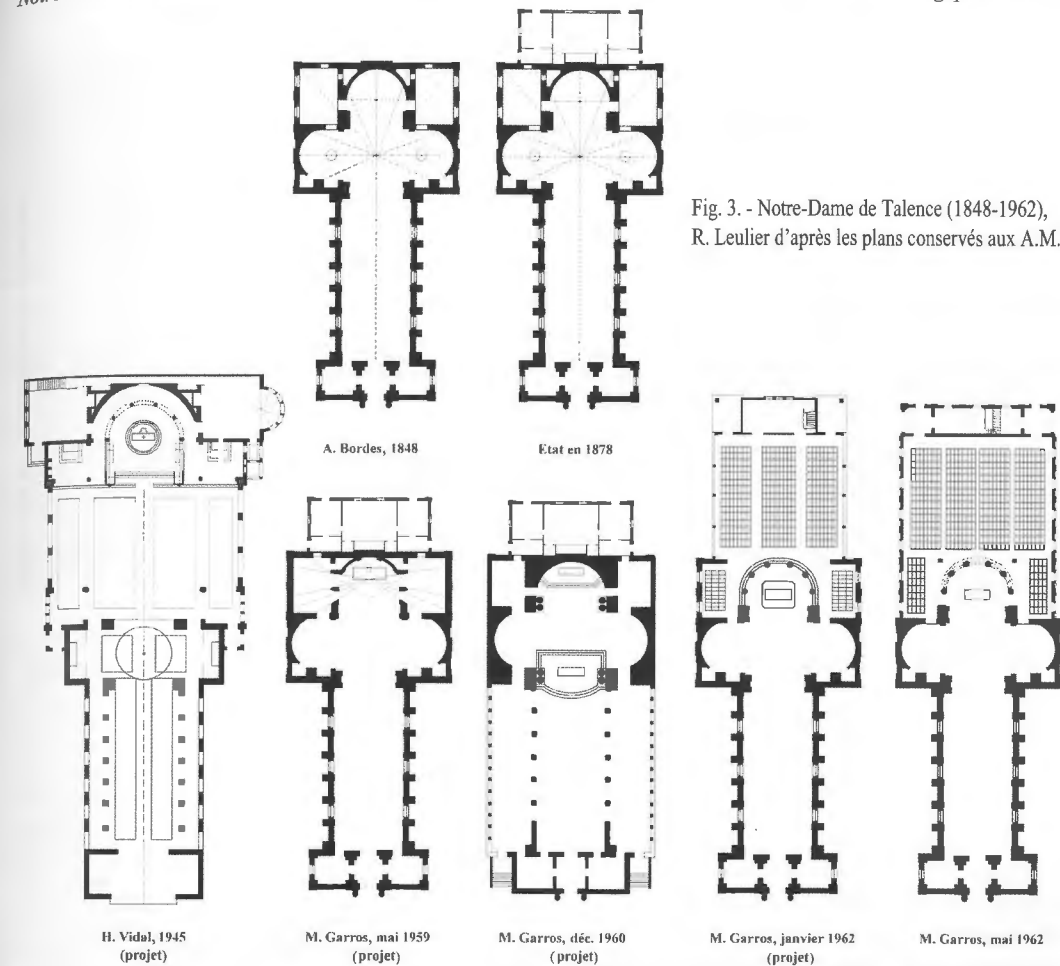


Fig. 3. - Notre-Dame de Talence (1848-1962), R. Leulier d'après les plans conservés aux A.M.Tce.



Fig. 4. - Vue de la façade principale.



Fig. 5. - Saint Jean, ronde-bosse.



Fig. 6. - La Vierge de l'église de Talence, ronde-bosse.

Les projets d'agrandissement de l'édifice et sa réalisation par Michel Garros (1957-1964)

Un sanctuaire trop exigü pour accueillir la masse des pèlerins

Très vite les dimensions de l'église construite par Bordes s'avèrent insuffisantes⁵⁹. Un rapport destiné au préfet précise que « si l'église de Talence n'était fréquentée que par les habitants de la paroisse, elle serait certainement assez vaste pour sa destination. Mais en diverses occasions, il s'y rend un concours plus ou moins considérable de personnes étrangères à Talence, attirées par certaines dévotions établies dans cette église. »⁶⁰

Le 13 novembre 1864, lors de la réunion du conseil de fabrique, le desservant expose la nécessité d'agrandir l'église et « parle d'un plan qu'il a fait faire à cet effet par M. Garros, architecte à Bordeaux, et dont le devis porte le travail au chiffre de 35 000 F »⁶¹. Louis-Michel Garros⁶² (1833-1911) a déjà travaillé pour la fabrique : il a donné les plans d'un balcon pour agrandir la tribune en 1862⁶³.

Des plans et des devis sont demandés à d'autres architectes mais le conseil de fabrique renonce peu après à ce concours pour éviter les lenteurs de ce procédé, « s'en rapportant aux lumières, au talent et au bon vouloir de M. Garros »⁶⁴. En 1865, Louis Garros propose un second plan qui permet de disposer d'un espace plus conséquent en développant considérablement l'édifice à partir du chevet (192 m² au lieu de 113 m²) : il dessine des arcades très hautes, sur colonnes, tout autour du chœur. Le curé pensant être en mesure de réunir les fonds pour la réalisation de ce dessein (58 000 F), le conseil de fabrique demande à l'architecte de lui fournir les plans et le devis correspondant mais ce projet n'aboutit pas⁶⁵ (fig. 7).

En 1945, le curé Brémont songe encore à élargir l'église. L'architecte Henri Vidal⁶⁶ propose des avant-projets au mois de novembre mais il désire examiner les aménagements et les dispositions nécessaires avec le prêtre avant de passer à l'exécution du plan. Il imagine un programme ambitieux et cohérent en élargissant la nef par l'ajout de bas-côtés pour compenser l'allongement considérable de l'édifice. Contrairement à Mgr Feltin, Jacques d'Welles n'est pas favorable à ce projet qui demeure, comme le précédent, dans les cartons de la fabrique⁶⁷. (fig. 3).

Le projet d'agrandissement formé par le R. P. Chouvellon (1957-1962)

En novembre 1957, le nouveau desservant, le R.P. Chouvellon envisage de nouveau l'agrandissement d'un sanctuaire qui n'est plus assez vaste pour contenir les fidèles qui s'y pressent chaque dimanche : il faut pouvoir augmenter considérablement le nombre de places assises (400 de plus) tout en permettant aux fidèles de voir correctement le maître-autel et le desservant. La population de la commune a considérablement augmenté, passant de 1400 habitants en 1847 à 30 000 habitants. Notre-Dame de Talence est encore le sanctuaire marial le plus fréquenté de toute l'agglomération bordelaise, bien que l'attrait de ce lieu de pèlerinage soit de plus en plus dépassé par celui de Lourdes⁶⁸.

56. Saint Joseph est disposé dans la niche de gauche et saint Jean dans celle de droite.

57. Bordes, 1847, 79-80.

58. A.M.Tce, Marius Faget au maire, 16 novembre 1878.

59. *L'Aquitaine*, t. 28, 29 septembre 1893, 605 : Notre-Dame de Talence devient le rendez-vous de la piété bordelaise. Paroisses, pensionnats, congrégations fréquentent assidûment ce sanctuaire. Il faut un plus grand nombre de prêtres pour entendre les confessions des pèlerins et célébrer les offices. Mgr Donnet confie le service du pèlerinage aux RR. PP. Oblats de Marie Immaculée le 13 février 1853.

60. A.D.Gir., 20 3889 : lettre au préfet de la Gironde, 20 septembre 1861.

61. A.M.Tce, délibération du conseil de fabrique, 13 novembre 1864.

62. Dantarié, 2002, 108 : Louis-Michel Garros est la grande figure d'une dynastie familiale de quatre générations d'architectes. Après l'obtention du diplôme de l'École des beaux-arts de Paris en 1858, cet ancien élève de Simon-Claude Constant-Dufeux installe son agence au n° 14 de la rue Lecocq à Bordeaux, « sa production s'inscrit dans une floraison architecturale bordelaise extrêmement favorable à la restauration, l'agrandissement et la construction de châteaux, élevés au cœur des terres viticoles de la région ».

63. A.D.Gir., 20 3889 : lettre de Mgr Donnet, 16 décembre 1862. Ce projet a été adopté la Commission des monuments civils, le 14 janvier 1863 (A.D.Gir., 20 3889, lettre de Charles Durand au préfet, 14 janvier 1863).

64. A.M.Tce, délibération du conseil de fabrique du 20 novembre 1864.

65. A.M.Tce, délibération du conseil de fabrique du 8 février 1865. Louis Garros a envoyé au conseil de fabrique une photographie de son projet. L'adjudication partielle des travaux devait être soumissionnée à six entrepreneurs seulement.

66. Henri Vidal (1895-1955) s'est spécialisé dans la construction et la rénovation d'édifices religieux. Il a notamment travaillé à Notre-Dame de Fatima (Paris), l'église Saint-André et aux chapelles Saint-Léon, Saint-Étienne-Saint-Henri dans les Hauts-de-Seine.

67. A.P. Tce, 27 septembre 1845 : 20 000 F sont versés à Henri Vidal (64, boulevard Voltaire, Paris XIe), lettre de Vidal, du 5 novembre 1945.

68. A.P. Tce, lettre du 10 août 1962.

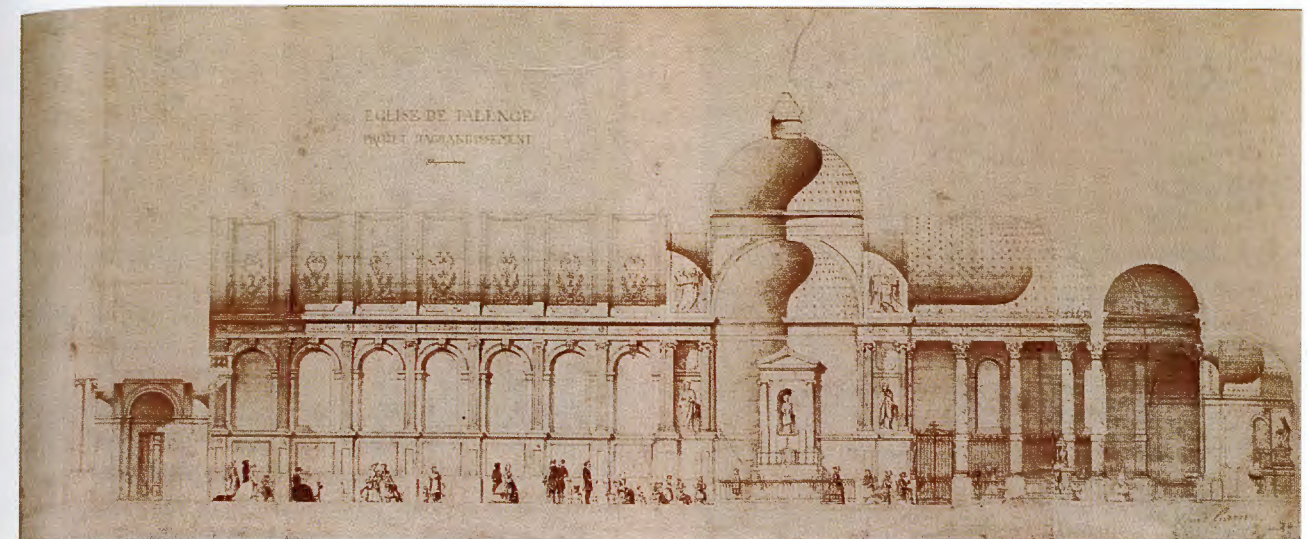
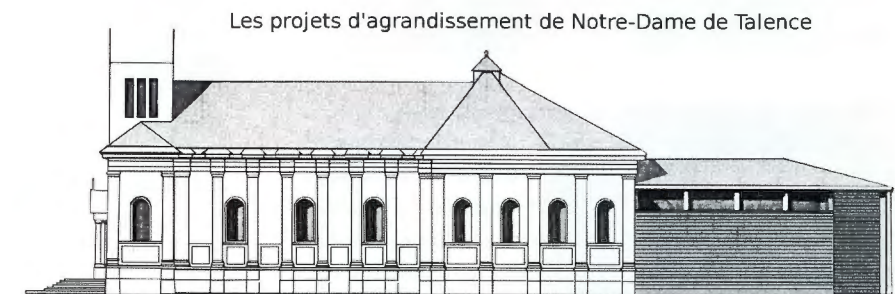


Fig. 7. - Église Notre-Dame de Talence, projet d'agrandissement, Louis Garros, 1865, A.M.Tce.



Michel Garros, avant-projet décembre 1960



Michel Garros, avant-projet n°2 janvier 1962

Fig. 8. - Projet d'agrandissement de l'église Notre-Dame de Talence : Michel Garros, projet de septembre 1960 (modifié en octobre puis en décembre 1960) et avant-projet n° 2, janvier 1962.

Le chanoine Laroza conseille cinq architectes au R.P. Chouvellon - M. Bessagnet (26, rue Elisée-Reclus), M. Garros (14, rue Lecoq), M. Avinein (270, boulevard Wilson), M. Grange (167, rue Judaïque) et M. Courtois (Caudéran) – puis évoque cette question avec Michel Garros qui lui montre une ancienne esquisse redécouverte dans ses archives qui démontre que ces travaux ont déjà été envisagés par le passé.

Le desservant, qui désire faire effectuer un nettoyage sommaire à l'intérieur du sanctuaire, contacte Garros qui a déjà été chargé des travaux du presbytère. Il lui confie également l'agrandissement du sanctuaire. En mai 1959, l'architecte réalise une première esquisse : il dilate l'espace en pratiquant l'ouverture des baies libres entre le chœur et les absides⁶⁹ (fig. 3).

L'ancienne combinaison qui consiste à ouvrir le chevet entre les piliers et disposer des sacristies pour allonger l'église séduit le R.P. Chouvellon. Michel Garros lui propose cependant d'ouvrir les bas-côtés entre les pilastres pour accroître encore la surface réservée aux fidèles. L'adjonction de deux nefs latérales, beaucoup moins hautes que le vaisseau central, modifie peu la silhouette générale du monument. Le plan ne touche extérieurement ni à la façade principale, ni au transept, ni au chœur mais, pour assurer une meilleure visibilité, il faut avancer le maître-autel à l'entrée du transept, ce qui n'était pas autorisé autrefois par les règles liturgiques. Les travaux peuvent se dérouler en plusieurs étapes, sans nuire à l'exercice du culte (fig. 3 et 8).

Le maire de Talence, le docteur Winnaert, ne veut pas de cette disposition qui permet pourtant de doubler la surface du sanctuaire⁷⁰ ; il préfère étendre l'édifice vers l'arrière. Michel Garros reprend donc le projet initial en lui donnant plus d'ampleur : il ne s'agit plus seulement d'utiliser la surface des sacristies en perçant les arcades autour de l'autel mais de construire, derrière le chœur, sur toute la largeur de l'église, une nouvelle salle. Ce plan allonge considérablement un monument déjà tout en longueur mais il permet de gagner une surface appréciable tout en offrant une meilleure visibilité du maître-autel aux paroissiens et en préservant le chemin de croix auquel ils sont attachés⁷¹. Ce plan semble moins onéreux⁷² et ce point n'est pas négligeable pour la fabrique qui doit financer l'intégralité des travaux puisque la municipalité lui a refusé son concours : le maire a pris soin de rappeler que « les prêtres, avec l'appoint des fidèles répondant volontiers à leur appel, (...) se sont chargés de faire exécuter les réparations intérieures (planchers, plafonds, peintures, éclairages, chauffage, ornements divers etc.) », la Ville ne prenant en charge que « le clos et le couvert »⁷³. En janvier 1962, Garros remet au docteur Winnaert de nouveaux desseins (fig. 3 et 8) et les plans de l'édifice existant qu'il a dû restituer (fig. 3, « État en 1878 »).

Le dernier projet de Michel Garros et sa réalisation (1962-1964)

Cette ébauche ne remporte pas l'assentiment du docteur Winnaert qui consulte les architectes Pierre Ferret⁷⁴, André Lamire et Alfred Duprat⁷⁵ en leur précisant qu'il faut pouvoir disposer de 300 ou 350 places supplémentaires mais que « l'agrandissement pose des problèmes d'architecture et d'esthétique ». Ferret prend contact avec ses confrères : au cours d'une première réunion, le 13 avril 1962, Michel Garros expose son projet, différentes propositions lui sont présentées. Il doit ensuite reprendre son esquisse en tenant compte des suggestions qui lui ont été faites, le résultat de ses travaux est examiné au cours de la séance suivante. Pierre Ferret accepte de mener ce travail avec ses confrères mais refuse, tout comme Alfred Duprat et André Lamire, d'établir un contre-projet sans l'accord du maître d'œuvre comme le lui demande le maire⁷⁶.

Le 24 mai 1962 Michel Garros fait parvenir son troisième avant-projet en soulignant qu'il a été établi en plein accord avec les architectes Ferret, Duprat et Lamire qui estiment que ce dessein convient au programme du maître d'ouvrage tout en s'adaptant parfaitement à l'édifice⁷⁷. Michel Garros ajoute que cette nouvelle étude correspond mieux à « l'aspect esthétique général » mais il faut prévoir pour sa réalisation un coût nettement supérieur à celui de l'avant-projet n° 2, bien que les surfaces des deux plans soit comparables⁷⁸. Le surcoût provient des matériaux utilisés : la municipalité a demandé que le nouveau bâtiment soit construit en pierres de taille pour s'harmoniser avec la partie conservée alors que Michel Garros avait prévu une construction en béton armé, harmonieuse, pratique et économique⁷⁹. Le conseil municipal vote en faveur du troisième projet au cours de la séance du jeudi 24 mai 1962 ;

69. A.P. Tce, lettre de Michel Garros, 29 mai 1959. Cette réalisation doit coûter 1 250 000 F.

70. A.P. Tce, lettre du R.P. Chouvellon, 10 décembre 1960.

71. A.P. Tce, lettre du curé Brémont, 29 novembre 1961.

72. A.P. Tce, lettre au maire de Talence, 17 décembre 1961.

73. A.M. Tce, lettre du maire au R.P. Chouvellon, 15 janvier 1958.

74. L'architecte Claude Ferret est membre de l'Académie d'architecture, président du Conseil Régional de l'Ordre des Architectes, professeur et chef d'atelier à l'école d'architecture de Bordeaux.

75. A.M. Tce, lettre du maire au docteur Winnaert à Michel Garros, 10 avril 1962.

76. A.M. Tce, lettre de Claude Ferret au maire, 24 avril 1962.

77. A.P. Tce, procès-verbal du 24 mai 1962 établi par Ferret, Duprat et Lamire.

78. A.M. Tce, procès-verbal, 24 mai 1962.

79. A.P. Tce, sans date.



Fig. 9. - Vue du chœur.



Fig. 10. - Vue de la construction réalisée par Michel Garros.

la Commission interdiocésaine d'art sacré⁸⁰ est également favorable à la forme et au style de cet agrandissement⁸¹ qui n'a ni l'ampleur ni l'harmonie de celui que Vidal avait présenté en 1945 (fig. 3).

Durant le mois d'octobre, Michel Garros met ses plans au net puis il s'interroge sur la façon de raccorder le nouveau bâtiment à l'ancien. Il songe d'abord disposer des colonnes autour de l'autel puis il préfère les supprimer pour assurer une meilleure visibilité et les remplacer par deux pendentifs sur des piliers d'angle (fig. 9).

80. Depuis la loi de 1905, l'Église catholique de France est désormais seule responsable des constructions religieuses. Deux organismes jouent alors un rôle primordial : les Chantiers du Cardinal fondés en 1931 et la Commission interdiocésaine d'art sacré (CIAS), fondée en 1960, et confortée par Vatican II.

81. A.P. Tce, lettre de Mgr Laroza du 21 juin 1962.



Fig. 11. - Vue de l'autel de Saint-Joseph.



Fig. 12. - Saint-Jean, ronde-bosse, calcaire.

Les aménagements choisis lors de l'agrandissement de Notre-Dame de Talence traduisent les nouvelles préoccupations de l'Église telles qu'elles vont se manifester au cours du concile de Vatican II qui s'ouvre le 11 octobre 1962⁸². Ce concile œcuménique modifie la disposition et l'aspect des édifices sacrés pour répondre aux exigences de la liturgie qui privilégie la mise en valeur de la parole : le but premier étant de souligner la présence de l'autel, le lieu de célébration et de la présence du Christ, d'où l'importance de la lumière qui dirige les regards de l'assemblée vers l'autel. Avec une célébration face au peuple, le plan doit pouvoir ménager un cheminement symbolique entre l'ambon (lieu de la parole) et l'autel. Les nouvelles dispositions architecturales de Notre-Dame de Talence correspondent donc au renouveau de l'Église durant cette période conciliaire. Michel Garros avait également songé à la plasticité du béton armé qui autorise de nombreuses recherches formelles, les lignes courbes et ondulations devant créer une atmosphère propice à la prière.

En mars 1963, Garros modifie légèrement le plan de l'édifice : il élargit les sacristies et prévoit une porte de communication entre la sacristie centrale et la nouvelle nef. Le devis estimatif s'élève à 327 500 F⁸³. Le R.P. Chouvellon consulte l'album du père Joseph Pichard⁸⁴ pour indiquer à l'architecte la disposition du chœur en suivant l'adaptation récente de la liturgie : il constate que beaucoup d'églises n'ont plus de table de communion, la plupart des autres adoptent une séparation en fer forgé extrêmement discrète. Il lui semble donc que les bancs des enfants de chœur peuvent former une barrière suffisante, du moins provisoirement. Garros élimine de son projet les matériaux coûteux (le comblanchien est remplacé par du grès pour la nef) et réduit les aménagements au strict nécessaire pour diminuer le montant des travaux⁸⁵.

Le R.P. Chouvellon qui a commencé cette entreprise, part en juillet 1963⁸⁶. Le R.P. Gerey poursuit son œuvre : l'inauguration de l'édifice est célébrée le 12 décembre 1964. L'édifice a été coupé à la hauteur du chœur, d'importants travaux confortatifs ont été effectués pour conserver le chœur, la voûte et la charpente. Pour prolonger l'église d'une vingtaine de mètres, 415 000 F ont dû être investis (fig. 10).

Les objets mobiliers (fig. 11 et 12)

L'édifice conserve en grande partie ses objets mobiliers, d'autres – notamment le maître-autel baroque ou la chaire à prêcher – ont été supprimés, perdus ou remplacés. Le sanctuaire a été embelli grâce aux dons et aux legs des fidèles : « Mgr Donnet que l'on avait vu en tête des souscriptions, a été aussi le premier à fournir à l'ornementation de l'église, par le don d'un vitrail qui porte ses armes. Avec lui les fidèles se sont montrés empressés, soit pour l'érection des élégantes stations de croix, soit pour un vitrail, soit pour l'embellissement des fonts baptismaux, soit encore pour de beaux candélabres qui s'élèvent aux côtés de la balustrade de communion⁸⁷ ».

Lorsque l'on veut réaliser l'inventaire de Notre-Dame de Talence en 1906, les plus vives contestations s'élèvent. Le 21 février, la troupe cerne la place dès 10 heures mais le curé, M. Filloucheau, et des paroissiens se sont enfermés dans le sanctuaire pour prier et chanter des cantiques, « les ornements et les plus beaux tableaux ont été cachés dans des maisons⁸⁸ ». Un charpentier doit enfoncer un panneau de la porte latérale pour laisser pénétrer le priseur.

82. Le 11 octobre 1962, Jean XXIII ouvre à Rome le concile œcuménique Vatican II. Dans son discours d'ouverture, le Pape donne le ton et l'esprit des travaux : « Notre devoir n'est pas seulement de garder ce précieux trésor comme si nous n'avions souci que du passé, mais nous devons nous consacrer, résolument et sans crainte, à l'œuvre que réclame notre époque, poursuivant ainsi le chemin que l'Église parcourt depuis vingt siècles. » De 1962 à 1965, ce concile qui rassemble tous les évêques du monde est un événement considérable par le nombre et l'importance de ses propositions.
83. A.P. Tce, lettre du 13 mars 1963 à M. Garros.
84. Pichard, Joseph, *Les églises nouvelles à travers le monde*, Paris, Édition des Deux-Mondes, 1960.
85. A.P. Tce, lettre du 15 juin 1963. L'agrandissement de l'église est réalisé grâce aux dons, à la vente d'un terrain et à un emprunt.
86. A.P. Tce, les travaux démarrent symboliquement au début du mois de mai avec la pose de l'enseigne et l'apport du matériel ; le démarrage effectif étant reporté au 15 mai. Les travaux doivent être achevés en mars ou avril 1964.
87. A.P. Tce, s.d., n.s.
88. A.P. Tce, s.d., n.s.

La Pietà

C'est pour conserver cette *Pietà*⁸⁹ qui ornait autrefois la chapelle de Notre-Dame de la Rame que l'on édifie la chapelle de Notre-Dame de Bon-Port puis deux églises paroissiales au cours du XIXe siècle (fig. 13). Durant la seconde guerre mondiale, *Notre-Dame de Talence* est cachée sous terre par le père Brémont ; elle reprend sa place après la Libération.

Exposée⁹⁰ à Paris en 1964 puis Bordeaux en 1976⁹¹, elle représente les œuvres d'art du Bordelais aux expositions d'Athènes (1977) et de Sofia (1978)⁹². Lorsqu'elle est inscrite à l'inventaire des monuments historiques en 1984, l'abbé Loizillon se réjouit du classement de ce qu'il considère comme « la seule œuvre d'art religieux de Talence » (fig. 14). Fidèle à l'unité de style tant recherchée au cours du XIXe siècle par ses prédécesseurs, il regrette cependant qu'elle soit si peu en valeur dans cet édifice car il lui semble difficile « d'allier le cadre néoclassique de l'église et la finesse toute médiévale de cette statue »⁹³.

Avant l'agrandissement de l'église et la modification du chœur, la *Pietà* était conservée dans l'abside principale. Depuis novembre 2010, elle remplace la statue du Sacré-Cœur qui ornait l'un des deux autels secondaires. Selon les consignes du Concile, la Vierge est disposée au-dessus du Saint-Sacrement, le tabernacle est transféré à la chapelle de la Sainte-Famille pour remplacer celui qui était rouillé⁹⁴.

89. Roudié, 1975, 366 : ce groupe a été réalisé vers 1500.
90. Mgr Laroza signale cette statue à Melle Martin-Méry (A.P. Tce, lettre du 24 juin 1964). Cette statue est alors confiée aux Beaux-Arts et transportée à Paris où elle a retient l'attention des Monuments historiques. La statue de N-D des Douleurs ou de Rama semble avoir été dotée d'une polychromie en 1850.
91. Elle est exposée dans la bibliothèque municipale de Bordeaux, rue Mably.
92. A.P. Tce, lettre du maire de Talence au curé, 10 mars 1978 : la *Pietà* est remise en place dans l'église de Talence le 15 mars 1978.
93. A.P. Tce, lettre de l'abbé Loizillon au maire, 10 octobre 1984. Le prêtre espère trouver, sans frais excessifs, une meilleure présentation de cette œuvre désormais classée. Une étude de la question est soumise au maire le 23 octobre. L'arrêté de classement sur l'inventaire des monuments historiques de la Vierge de Pitié (statue, calcaire, fin XVe siècle) date du 5 septembre 1984.
94. Abbé Amaud de Vaujuas et Abbé Jérôme Couget, « Des aménagement dans l'église Notre-Dame », 13 novembre 2010.

Fig. 14. - *Pietà*, ronde-bosse, calcaire, fin XVe siècle.



Fig. 13. - *Notre-Dame de Talence*, gravure, XVIIIe siècle, A.P. Tce.





Fig. 15. - *Les Trois Frères*, ex-voto, huile sur toile, 1784, A.P.Tce.



Fig. 16. - *La Victoire*, ex-voto, huile sur toile, 1788.

Les ex-voto

L'ex-voto permet de remercier un saint de son intercession⁹⁵. Cette pratique, connue depuis le Moyen Âge, se développe avec la Contre-Réforme et les pèlerinages. Verdélais est le sanctuaire marial le plus célèbre de la région bordelaise, mais Talence, depuis l'Ancien Régime, est un centre actif de pèlerinage à Notre Dame des Sept Douleurs, notamment après la redécouverte de la Pietà en 1729. Au cours du XVIIIe siècle, les voyageurs arrivent de toutes les régions, même de Bretagne. Durant le mois de mai, les fidèles se rendent en procession solennelle à travers la grande avenue de peupliers vers le sanctuaire de Marie à Talence. Certains expriment leur gratitude en laissant un présent modeste (médaille, scapulaire...) ⁹⁶.



Fig. 17. - *Vœu fait par Cne. Delage, infirme*, 1820, Verdélais, musée d'art sacré.

Ceux qui bénéficient d'un miracle veulent en perpétuer le souvenir : ils font consigner par écrit le récit de leur guérison, certains laissent, en ex-voto, pour être suspendu dans le sanctuaire, les béquilles qui les soutenaient, l'instrument qui redressait le membre malade. Du XVIIe au XIXe siècle, il existe une autre forme d'ex-voto : ce sont des peintures, souvent naïves, parfois maladroites. Un tableau rappelait le vœu accompli dans la chapelle de Notre-Dame de la Rame par les jurats de Bordeaux lors d'une calamité publique, au cours de la deuxième moitié du XVIIe siècle⁹⁷. Ce tableau, ainsi que celui qui représentait *Les Trois Frères* (3 février 1784) (fig. 15), a disparu mais les ex-voto des marins datant du siècle suivant

95. Au début de XXe siècle, les fidèles reconnaissants offrent des cœurs de vermeil et des plaques de marbre à lettres dorées (A.P. Tce, *La voix de N.-D. de Notre-Dame de Talence*, mai 1912, 47).

96. Viaud, 2006, 4-5.

97. *L'Aquitaine*, t. 34, 8 septembre 1899, 567 : cet ex-voto qui représente les jurats agenouillés devant la Vierge est encore exposé dans le sanctuaire en 1899, on peut y lire l'inscription : « Vœu, des Jurats de Bordeaux ». Selon le R.P. Berthelon, des tableaux indiquant un vœu formulé par des pères de famille ou des personnes affligées représentent les malades étendus sur leur lit ou les pèlerins agenouillés devant l'autel de la Vierge (Berthelon, 1893, 23).

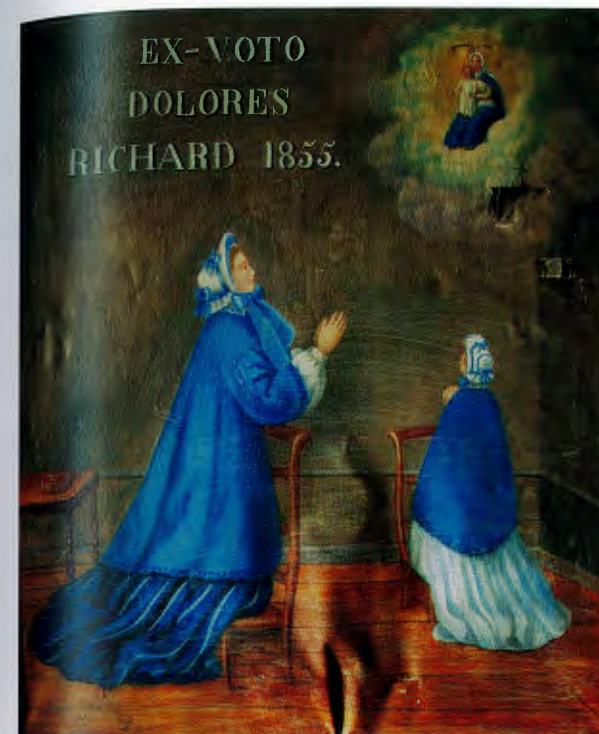


Fig. 18. - *Remerciement à la Vierge de Dolores Richard*, 1855, Talence, église Notre-Dame.

ont été conservés⁹⁸. Notre-Dame du Bon-Port est spécialement implorée par les gens de mer de Bordeaux et des environs qui viennent se recueillir avant de reprendre le large ou remercier la Vierge pour avoir été sauvé lors d'une tempête. Plusieurs tableaux sont ainsi offerts en remerciement par les marins : ils évoquent les navires *Marie-Élisabeth* (2 novembre 1742), *Saint-Alexis* (mars 1750), *Saint-Nazaire* (1753), *Le Grand Saint-Jacques* (1760), *Ville-de-Bergerac* (1768), *Duc-de-Penthièvre* (20 mars 1778), *La Concorde* (24 décembre 1782), *La Victoire* (11 février 1788) (fig. 16) mais aussi des bricks (*Le Héros*, 11 octobre 1778 ; *Le Lyon*, 1779)⁹⁹. Certains datent du XIXe siècle¹⁰⁰.

L'intercession de la Vierge permet aussi de recouvrer la santé¹⁰¹ (fig. 17). Une toile peinte en 1788 fait déjà allusion à une guérison ; les plus nombreuses cependant se produisent au cours du XIXe siècle : Marie Bernard (10 septembre 1808), Élie Pezat (3 décembre 1808), Catherine Delage (7 octobre 1820), Mademoiselle Pradines (3 août 1825), Marie Moreau (12 février 1847), la famille Alfred Dasset (1848), Madame Melini (1850), Jeanne Dasset (1852), Dolores Richard (1855) (fig. 18) rendent grâce à la Vierge en lui offrant un tableau. Les circonstances de ces miracles sont parfois bien connues¹⁰². Les tableaux représentent souvent la Vierge qui apparaît au miraculé



Fig. 19. - *Femme agenouillée devant Vierge* (reconnaissance J.-R.-L.), 1849, Verdélais, musée d'art sacré.



Fig. 20. - *Dans une église, une femme est agenouillée sur un prie-dieu*, 1849, Talence, église Notre-Dame.

98. Ferrus, 1926, 118-119.

99. Ferrus, 1926, 117.

100. Il s'agit notamment de l'ex-voto *Les Trois Sœurs* du capitaine Clark, le 24 juillet 1804 etc.

101. 2000 personnes auraient été guéries au sanctuaire de Talence.

102. Notamment celles de la chaisière de l'église Saint-Pierre de Bordeaux, Catherine Delage (1820), ou de Mademoiselle Pradines (1825).



Fig. 21. - Guérison de Jeanne Dessein, 1852, Verdelaïs, musée d'art sacré.

alors qu'il la prie, agenouillé. Parfois la scène est représentée dans la chambre du malade (fig. 19). La chapelle de 1849 nous renseigne sur l'évolution architecturale de l'église (fig. 20).

Il est difficile de connaître le nombre exact des ex-voto offerts à la Vierge de Talence : lors de l'inventaire des biens de l'église réalisé le 25 avril 1837, sont répertoriés dans la chapelle en planches de mademoiselle Marbotin :

« Un beau tableau de la Madeleine, sur toile, cadre doré ;
2 tableaux de saint Jacques et saint Laurent, cadre doré, sur toile ;
2 idem de Jésus Christ & la sainte Vierge, sur toile, cadre doré ;
2 idem du crucifiement & couronnement d'épines de Jésus Christ ;
5 idem sur toile représentant divers miracles de la sainte Vierge ;
1 idem du Sacré-Cœur de Jésus, sur toile.
40 tableaux sur papier de diverses dimensions (cadre doré à l'exception d'un) avec leurs vitres ;
1 grand tableau de saint Joseph »¹⁰³.

En 1893, le R.P. Berthelon compte encore plus de soixante tableaux mais il renonce à tous les répertorier pour ne pas lasser ses lecteurs¹⁰⁴.



Fig. 22. - Femme agenouillée tenant un enfant sur un tabouret, 1857, Verdelaïs, musée d'art sacré.

En 1957, le prêtre de la paroisse, qui semble ignorer la valeur de ce patrimoine, est contacté par un certain Monsieur Sabot qui souhaite lui acheter « les vieux ex-voto en peinture qui ne portent pas de dédicace »¹⁰⁵. Vingt ans plus tard, ces œuvres sont reconnues : Olivier Laroza désire conserver les ex-voto de l'église de Talence dans une salle particulière et les photographier ; il signale au desservant de cette paroisse qu'ils « sont très appréciés, très recherchés, car ils sont l'expression parfois d'une peinture naïve en même temps que d'une certaine dévotion. »¹⁰⁶. Cinq toiles recensées en 1980¹⁰⁷ sont déposées en 1990 au musée d'art sacré de Verdelaïs qui s'engage cependant à restituer ces objets à Notre-Dame de Talence¹⁰⁸ (fig. 17, 19, 21, 22). Sous la direction de son président, M. Bernard Capdepuy, l'association *Mémoire et Patrimoine* a restauré certains ex-voto¹⁰⁹.

103. A.M.Tce, inventaire des objets appartenant à l'église de Talence, trouvés dans divers lieux par suite de l'état de la dite église, 25 avril 1837.

104. Berthelon, 1893, 22-23.

105. A.P. Tce, 6 novembre 1957.

106. A.P. Tce, O. Laroza à l'abbé Loizillon, 7 février 1977. Mgr Jallissaire semble avoir fait mettre de côté les trois plus beaux mais on ne sait ce qu'ils sont ensuite devenus (A.P. Tce, O. Laroza, 12 mars 1977).

107. A.P. Tce, lettre maire au curé de Talence, 23 avril 1980. L'arrêt préfectoral date du 14 mars 1980. Ils sont alors classés parmi les objets mobiliers protégés au titre des monuments historiques.

108. A.P. Tce, lettre de l'abbé Peyrous, 21 octobre 1990. Le directeur de ce musée, l'abbé Peyrous, s'était engagé, lors de ce prêt, à restituer ces objets dévolus au culte dans la paroisse de Talence. En 2011, les abbés Arnaud de Vaujuas et Jérôme Couget ont cependant réclamé en vain la restitution de ces ex-voto (A.P. Tce, lettre des abbés A. de Vaujuas et J. Couget, 20 janvier 2011). Une demande est également formulée auprès de la municipalité pour qu'elle réalise les travaux permettant leur bon état de conservation (A.P. Tce, lettre de l'abbé A. de Vaujuas, 23 novembre 2011 pour obtenir l'installation d'une alarme et la réparation des descentes d'eau pluviales).

109. Capdepuy, 2006, 10-12. Bernard Capdepuy affirme que l'un de ces ex-voto est conservé au Musée de la Marine.



Fig. 23. - Louis-André de Coëffard de Mazerolles, Chemin de croix, Jésus repose dans les bras de sa mère, plâtre aluné, 1855.

Le chemin de croix¹¹⁰ (fig. 23)

De 1850 à 1862, le sculpteur Louis-André de Coëffard de Mazerolles (1818-1887) réalise pour Notre-Dame de Talence un chemin de croix en plâtre auquel il ajoute de l'alun pour lui donner la dureté et la demi-transparence du marbre¹¹¹. Si les vitraux évoquent la vie de la Vierge et l'enfance de Jésus, les stations de chemins de croix relatent la Passion.

Les quinze stations du chemin de croix prennent place dans un cadre rectangulaire où cinq à seize personnages se répartissent en profondeur sur un minimum de trois plans. Représentés le plus souvent de profil ou de trois-quarts, ils s'acheminent d'une station à l'autre, de la gauche vers la droite, formant ainsi une composition d'ensemble cohérente. Grâce à des indications topographiques – les collines, les tours de l'arrière plan – l'artiste situe ainsi les scènes dans l'espace. Hommes et femmes portent une tunique, le chiton grec, dont les plis fins et serrés soulignent les formes arrondies des femmes, par-dessus, un manteau, à l'étoffe épaisse et ajusté de biais, est traité plus largement. Coëffard met l'accent sur le mouvement pour traduire les émotions. Cet élève de Maggesi est imprégné d'un classicisme intemporel, le contexte artistique de cette période est d'ailleurs largement dominé par les tenants d'un néoclassicisme tardif. Coëffard reprend certaines compositions monumentales et tourmentées de Raphaël et de Michel-Ange : dans la mise au tombeau (fig. 24), il reprend



Fig. 24. - Louis-André de Coëffard de Mazerolles, Chemin de croix, Jésus est mis au tombeau, plâtre aluné, 1856.

le groupement des personnages et la courbe du corps du Christ prolongé par les deux porteurs arc-boutés de la *Mise au tombeau* de Raphaël.

Malgré l'inégale qualité des œuvres qui le composent, le chemin de croix de l'église de Talence mérite d'être signalé : une technique originale est utilisée par le statuaire, le style adopté s'harmonise avec l'édifice, particulièrement dans les ensembles où la recherche du mouvement ne prime pas. Il s'agit de l'une des premières œuvres de ce sculpteur qui débute sa carrière à partir de 1844¹¹². Cet artiste, très actif à Bordeaux, consacre les vingt premières années de sa carrière aux commandes du clergé : il devient le sculpteur attitré des fabriques entre 1850 et 1860¹¹³. À partir de 1863 et jusqu'en 1869, Coëffard travaille pour le compte du département de la Gironde, de la Chambre de Commerce et de la municipalité¹¹⁴ ; il réalise également un bon nombre de portraits.

110. Le chemin de croix est réalisé en ciment anglais dit plâtre aluné (1850-1862) 1,16 x 1,46 x 0,12.

111. On gâche normalement le plâtre mais, en l'additionnant d'alun, il prend plus vite et acquiert aussi la dureté et la transparence du marbre.

112. Dutheil, 1997, 62.

113. Ses sculptures ornent les églises Saint-Paul, Saint-Michel et celle des Carmes.

114. Il figure *La jonction de l'Océan et de la Méditerranée* sur l'un des frontons de l'hôtel de la Bourse.



Fig. 25. - Joseph Villiet, *La Circoncision*, vitrail, XIXe siècle.



Fig. 26. - Jean-Baptiste Lieuzère, *L'Annonciation*, vitrail, XIXe siècle.

Les vitraux

Quatre vitraux sont mis en place au cours du XIXe siècle : ils évoquent la vie de la Vierge et celle du Christ. Le peintre verrier Joseph Villiet ¹¹⁵ réalise deux des verrières : *La Circoncision* (fig. 25), offerte par Mgr Donnet ¹¹⁶ et *L'Adoration des mages* ¹¹⁷. Ce verrier s'est toujours efforcé de respecter la tradition avérée, les costumes, les ornements, les caractères distinctifs des temps et des lieux ¹¹⁸. On doit à Jean-Baptiste Lieuzère (1817-1889) les vitraux représentant *L'Annonciation* (fig. 26) ¹¹⁹ et *Le Mariage de la Vierge*. Ce peintre-verrier bordelais, actif durant le 3^e quart du XIXe siècle, a orné de verrières les églises de la Gironde ¹²⁰ et du Lot-et-Garonne ¹²¹.

Durant la dernière guerre, les vitraux de Notre-Dame de Talence sont endommagés ¹²². Cet ensemble est complété en 2005 par J. Lavorel, un artiste bordelais de l'atelier « L'art du Vitrail » : les deux verrières de la première travée (*L'Assomption* et *L'Éducation de la Vierge*) remplacent les vitraux blancs bordés de rouge de la première travée.

L'orgue et la tribune (fig. 27)

L'orgue, vétuste et altéré par les fuites de la toiture ¹²³, doit être remplacé en 1971 ¹²⁴. L'ancien instrument est démonté puis la tribune aménagée pour recevoir le nouvel instrument ¹²⁵. Cet

115. Villiet a vitré les églises des Carmes, de la Chartreuse, Sainte-Eulalie, Saint-Nicolas, Saint-Pierre à Bordeaux ; des chapelles (celles de la Doctrine Chrétienne et de Saint-Jacques) ; les édifices religieux de la Gironde (Belin-Beliet, Caudéran, Créon, Étauliers, Grignols, Izon, Langoiran, Libourne, La-Brède, Saint-Loubès, Talence, Valeyrac, Verdélais) ou celles des départements limitrophes (Mont-de-Marsan, Tartas et Saint-Server dans les Landes ; Casteljaloux, Damazan, Nérac, Port-Sainte-Marie en Lot-et-Garonne ; Moissac en Tarn-et-Garonne) ; les cathédrales de Saintes, de Bazas, d'Agen.

116. On distingue sur cette verrière le blason de Monseigneur Donnet.

117. Ce vitrail est signé « Joseph Villiet Bordeaux ».

118. *Académie impériale des sciences belles lettres et arts de Bordeaux*, 21^e année, 1859, 461.

119. Signé et daté : « Lieuzère Bordeaux 1860 ».

120. Il s'agit de celle d'Ambarès-et-Lagrave (Saint-Pierre, 10 verrières), de Carbon-Blanc et de Virlelade.

121. Jean-Baptiste Lieuzère (1817-1889) donne les verrières des églises de Penne-d'Agenais (Saint-Saturnin, 3 verrières), de Saint-Sylvestre-sur-Lot (Saint-Marcel 5 verrières, Saint-Sylvestre). Son fils Pierre réalise les vitraux de l'église Saint-Pierre de Carbon-Blanc.

122. A.P. Tce, octobre 1985 : la fabrique signale que la réfection des vitraux attend depuis 1945.

123. A.M.Tce, M 76, lettre du couvreur G. Dupuy, 26 novembre 1931 : la toiture et les chéneaux sont en très mauvais état.

124. « Un nouvel orgue pour Talence », *Sud-Ouest*, 29 novembre 1971.

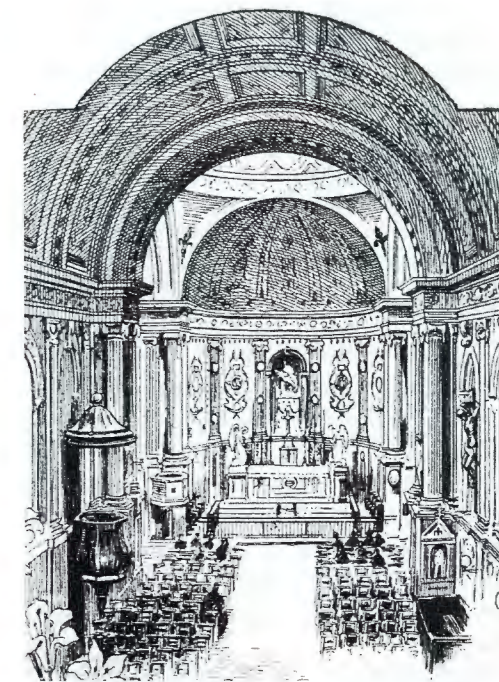
125. A.P. Tce, cet orgue coûte seulement 52 000 F (lettre du 30 mai 1973).



Fig. 27. - Vue de la nef et de la tribune d'orgue.

Fig. 28. - Vue du sanctuaire de Notre-Dame de Talence (*Écho de Notre-Dame de Talence*, 1901)

Fig. 29. - Vue du chœur avant les transformations de Michel Garros, cartes postales anciennes, A.P.Tce.



orgue, doté de vingt-quatre jeux, est inauguré le vendredi 26 octobre 1973. Au cours des années suivantes des défaillances et des pannes se produisent : une réfection est jugée indispensable dès 1986¹²⁶.

Les peintures murales

Grâce à la libéralité de J. Carrier, l'édifice est décoré par le peintre-ornemaniste René-Louis Vincent en 1847 (fig. 28). Cet élève du peintre d'histoire Dubourdieu a orné seul puis avec ses deux fils, Henri et Paul, de nombreux sanctuaires mais aussi des châteaux et des maisons¹²⁷. Auguste Bordes qui privilégie l'unité de style si souvent prônée par ses contemporains n'apprécie guère l'intervention de cet artiste qui « n'a pas assez tenu compte du style de l'édifice, des règles du bon goût, ni des exigences de la décoration qui devait présenter, outre l'élégance et la légèreté des formes, une grande affinité avec les autres parties du monument.¹²⁸ » Michel Garros dessine en 1960 le décor de la nef composé d'éléments végétaux qui semblaient également orner le cul de four de l'abside.

Le jeune peintre bordelais Émile Vernay réalise le nouveau décor du sanctuaire en 1899¹²⁹ : six grandes fresques représentent les *Douleurs de Marie*, la *Prophétie du Vieillard Siméon*, la *Fuite en Égypte*, la *Perte de Jésus au temple de Jérusalem*, la *Rencontre du Sauveur et de sa mère sur le chemin du Calvaire*, le *Crucifiement et la mort de Jésus*, l'*Ensevelissement au Saint-Sépulcre* (fig. 29). Sur le cul-de-four est représenté le *Couronnement de la Vierge*¹³⁰. En 1940, Vernay¹³¹ propose de restaurer la toile qui orne la voûte ; il rappelle dans son courrier : « C'est moi à l'époque du R. Père Coubrun qui ai peint ce sanctuaire et dont tout est sur toile marouflée.¹³² »

Ce décor qui se déployait dans l'abside n'existe plus depuis l'agrandissement de l'église par Michel Garros. Ailleurs, les peintures murales ont disparu sous la peinture grise¹³³ que l'on voulut ôter en 1985 pour remettre en valeur les murs de pierre¹³⁴.

Le maître-autel

Lors de l'agrandissement de l'église, la chaire à prêcher et le maître-autel sont supprimés. Le desservant de la paroisse souhaite alors installer un autel mobile pour le déplacer suivant les exigences pastorales. Les membres de la commission d'art sacré regrettent la démolition de l'autel majeur de cette église et soulignent que, conformément à la coutume et au symbolisme traditionnel de l'église¹³⁵, la table de l'autel, construite en pierre est fixe¹³⁶. En octobre 1964, une table d'autel fixe,

en pierre de Chauvigny polie, est installée¹³⁷. Cette table est remplacée, en novembre 2010, par un ancien autel en bois du XIXe siècle¹³⁸ (fig. 9).

*
* *

L'histoire de Notre-Dame de Talence met en lumière le profond dynamisme d'une paroisse qui a consenti à plusieurs reprises – et encore récemment – à de lourds sacrifices pour se doter d'un sanctuaire dédié à la Vierge. Longtemps ce pèlerinage très fréquenté concurrence celui de Verdélais ; des miracles se produisent grâce à l'intercession de Notre-Dame des Sept Douleurs.

La première église édifiée au centre du bourg par l'abbé Carros en 1823 doit être abandonnée dès 1834 car elle menace ruine : les profondes lézardes qui sillonnent les murs proviennent de la nature du terrain et du manque de soin apporté aux fondations. Les acteurs en présence hésitant sur le parti à suivre, la reconstruction de l'édifice est différée. Auguste Bordes choisit le « genre gothique », apprécié par les fidèles et le clergé, mais doit se soumettre à la décision du Conseil des

Bâtiments civils qui impose le style gréco-romain dans lequel est réalisée cette église après de nombreuses difficultés (1837-1847). Cette construction est ainsi l'un des jalons qui traduit le passage progressif du classicisme au néo-gothique dans l'architecture religieuse.

Très rapidement, ce monument est trop exigu pour rassembler la masse des fidèles qui viennent en pèlerinage de Bordeaux, du Sud-Ouest ou de plus loin encore : son agrandissement est envisagé dès 1865. Depuis 1945, les projets qui se sont succédés reflètent l'évolution de la liturgie qui se traduit dans le plan de l'édifice et la transformation de l'espace sacré. Notre-Dame de Talence est agrandie en 1964 par Michel Garros

grâce à la construction d'une vaste pièce à la place du chœur : la lumière éclaire l'autel où l'office se déroule désormais face aux fidèles. La municipalité a refusé l'utilisation du béton armé qui se prête à la variation des formes architecturales pour privilégier l'harmonisation du nouvel édifice avec l'ancien en utilisant les pierres de taille : comme Bordes autrefois, Garros n'a pu imposer un programme qui aurait pu être plus novateur.

Notre-Dame de Talence conserve dans ses murs de nombreux objets d'art : certains sont connus (*La Pietà*), d'autres beaucoup moins mais ils méritent d'être préservés en raison de leur originalité (le chemin de croix) ou de leur valeur patrimoniale.

126. A.P. Tce, les travaux sont estimés à 221 782 F.

127. Feret, 1889 : on remarque la chapelle du collège de Bazas (1856), l'église de Grignols (1859), quatre chapelles de la cathédrale d'Aire (1860-1863), les sanctuaires et les chapelles des églises de Saint-Laurent du Médoc (1864) et de Cussac (1869), les chapelles de Mme la vicomtesse de Curzay à Bordeaux et à Curzay (1869). En collaboration avec ses fils, il orne à Bordeaux la chapelle des Dames de la Doctrine Chrétienne, les églises Saint-Louis (1875), Saint-Martial (1875), Sainte-Croix (chapelle Saint-Mommolin, 1878), Saint-Nicolas (sanctuaire et chapelles latérales, 1880), Saint-Ferdinand (chapelle du Sacré-Cœur, 1882), etc.

128. Bordes, 1847, 79.

129. *L'Aquitaine*, t. 34, 26 mai 1899, 330-331. Ce peintre a réalisé le décor de l'église Saint-Syméon de Bouliac.

130. A.P. Tce, *La voix de N.-D. de Notre-Dame de Talence*, mai 1912, 44.

131. Il réside 83, rue Montgolfier à Bordeaux.

132. A.P. Tce, 1er mai 1940 : il a appris « que dans la coupole du sanctuaire il s'était produit une déchirure de la robe de la Vierge ». Le R. Père Coubrun est le curé de Talence de 1894 à 1900 (A.D.Gir., 1 V 18).

133. Restent certains détails, sous la tribune de l'orgue.

134. A.P. Tce, octobre 1985.

135. Ils évoquent les règles que l'on trouve dans la présentation générale du missel romain (article 262, 263 et 264).

136. A.P. Tce, Mgr Laroza à abbé Loizillon, 30 octobre 1964.

137. A.P. Tce, facture de Jean Missègue, 28 octobre 1964, 3500 F. L'autel mesure 2,80 m sur 1 mètre. Cet entrepreneur fournit également le pavage en Comblanchien.

138. Cet autel provient de la paroisse bordelaise Notre-Dame-des-Anges qui a réaménagé le chœur de son église. Cet aménagement et la mise en place de la *Pietà* sur l'autel de la Vierge sont réalisés par des bénévoles sur l'initiative des abbés Arnaud de Vaujuas et Jérôme Couget.

Les 17 ex-voto classés parmi les Monuments Historiques le 14 mars 1980 et leur localisation ¹³⁹

N°	Description	Datation	Lieu de conservation
1	Tableau, ex-voto ; cadre, bois doré. Naufrage du Navire la Victoire	4 ^e quart XVIII ^e s. 1788	Talence, égl. Notre-Dame
2	Tableau, ex-voto ; cadre, bois noir et or. Personnage couché dans un lit à baldaquin Élie Pezat	4 ^e quart XVIII ^e s. – 1788	Talence, égl. Notre-Dame
3	Tableau, ex-voto ; cadre, bois doré. Évènement arrivé à Marie Bernard	1 ^{er} quart XIX ^e s. 1808	inconnue
4	Tableau, ex-voto ; cadre, bois doré. Vœu fait par C ^{ne} . Delage, infirme	1 ^{er} quart XIX ^e s. – 1820	Verdelais, musée d'art sacré
5	Tableau, ex-voto, cadre, bois doré. Reconnaissance à Marie protectrice	2 ^e quart XIX ^e s. 1845	Talence, égl. Notre-Dame
6	Tableau, ex-voto, cadre, bois doré. Marie Moreau guérie par Notre-Dame de Talence	2 ^e quart XIX ^e s. – 12 février 1847	Talence, égl. Notre-Dame
7	Tableau, ex-voto, cadre, bois doré. La famille Alfred Dosset agenouillée devant Vierge	2 ^e quart XIX ^e s. 1848	inconnue
8	Tableau, ex-voto ; cadre, bois sculpté et doré. Femme agenouillée devant Vierge (reconnaissance J.-R.-L.)	2 ^e quart XIX ^e s. – 1849	Verdelais, musée d'art sacré
9	Tableau, ex-voto. Dans une église, une femme est agenouillée sur un prie-dieu	2 ^e quart XIX ^e s. 1849.	Talence, égl. Notre-Dame
10	Tableau, ex-voto, cadre. Hommage à la sainte Vierge vœu fait par Mme Mélini	3 ^e quart XIX ^e s. octobre 1850	Talence, égl. Notre-Dame
11	Tableau, ex-voto ; cadre, bois doré. Deux femmes agenouillées adressant un vœu à sainte Vierge	3 ^e quart XIX ^e s. 16 décembre 1851	Talence, égl. Notre-Dame
12	Tableau, ex-voto ; cadre noir et or. Guérison de Jeanne Dessein	3 ^e quart XIX ^e s. 1852	Verdelais, musée d'art sacré
13	Tableau, ex-voto ; cadre, bois doré. Couple tenant un enfant	3 ^e quart XIX ^e s. février 1855	Talence, égl. Notre-Dame
14	Tableau, ex-voto ; cadre, bois. Remerciement à Vierge de Dolores Richard	3 ^e quart XIX ^e s. 1855	Talence, égl. Notre-Dame
15	Tableau, ex-voto ; cadre, bois doré. Femme agenouillée tenant un enfant sur un tabouret	3 ^e quart XIX ^e s. 1857	Verdelais, musée d'art sacré
16	Tableau, ex-voto, cadre, bois doré. Deux jeunes mariés devant l'autel Lagriffe (peintre)	4 ^e quart XIX ^e s. 1878	inconnue
17	Tableau, ex-voto, cadre, bois doré. L'annonciation avec inscription (... demande de guérison du père)	XIX ^e s.	Talence, égl. Notre-Dame

139. Ces ex-voto ont été localisés par l'abbé Jérôme Couget.

Sources

Abbreviations

Archives départementales de la Gironde : A.D. Gir.
Archives municipales de Talence : A.M.Tce
Archives paroissiales de Talence : A.P.Tce

A.D.Gir., 8 V 24 :
Inventaire des biens dépendants de la fabrique de Talence

L'an mil neuf cent six, le vingt un février, à une heure de l'après-midi.

En présence de MM. Dorsillac, curé de la paroisse de Notre-dame de Talence et de M. Lodoïs Tardieu, président du bureau des marguilliers de la dite paroisse. Lesquels, tout en assistant au présent inventaire, ont déclaré refuser leur concours à cette opération ainsi qu'il résulte des deux protestations ci-annexées.

Nous soussigné Goduleau (Jean-Baptiste Hector), sous inspecteur des domaines au département de la Gironde, dûment commissionné et assermenté, spécialement délégué par le Directeur des Domaines à Bordeaux.

Avons procédé, ainsi qu'il suit, à l'inventaire descriptif et estimatif des biens de toute nature détenus par la fabrique de Notre-Dame de Talence. (...)

Description des biens

L'église de Talence paraît, d'après les renseignements fournis par la mairie, appartenir à la commune. Elle occupe une superficie d'après la matrice cadastrale de 650 m² et se compose d'une vaste nef terminée par un transept. Elle est flanquée à gauche et à droite de deux chapelles.

L'estimation du sol à raison de 10 F le mètre carré est de 6500 F

Vitraux :

a/ vitrail blanc avec cintre rouge

b/ vitrail (Baptême de l'Enfant Jésus)

c/ id. (Présentation de l'Enfant Jésus aux Mages)

d/ id. (L'Annonciation)

e/ id. (Mariage de Marie et de Joseph)

f/ id. blanc avec cintre rouge

Statues

a/ dans une niche à gauche de la grande porte, Saint Joseph

b/ dans une niche à droite de la grande porte, Sainte Anne

c/ au-dessus du portail, La Vierge de Talence

c 2/ dans une niche au-dessus du maître-autel, La Vierge tenant Jésus dans ses bras

d/ dans la chapelle du Sacré-Cœur, statue du Sacré-Cœur dans une niche

e/ dans la chapelle de Saint-Joseph, statue de saint Joseph tenant l'enfant Jésus

Autels :

a/ maître-autel en marbre blanc sculpté avec deux anges adorateurs

b/ autel de Saint-Joseph en marbre blanc

c/ autel du Sacré-Cœur en marbre blanc

Autres statues :

Les statues entre deux colonnes toutes en pierre.

Chemin de croix sculpté dans le mur.

Chaire en noyer sculpté avec abat-voix.

Fonts baptismaux en marbre avec cuve en bronze.

Dans la chapelle des fonts baptismaux, sur un piédestal en pierre sculptée, une statue de la Vierge, polychrome.

De part et d'autre du portail d'entrée, un bénitier en marbre gris supporté par un ange cariatide en pierre.

Banc d'œuvre en chêne sculpté

Tribune en pierre formée par une grille en fer forgé surmontée d'une horloge avec au fond les grandes orgues

Dans le chœur, deux stalles en noyer sculpté.

Le chœur et les chapelles sont fermés par des grilles en fer forgé.

À l'entrée de l'église, un tambour vitré.

4 cloches ;

Tous les objets ci-dessus décrits ont le caractère d'immeubles par nature ou d'immeubles par destination ou du moins nous ont paru rester dans cette catégorie et par ce motif n'ont pas été évalués.

Sur le sanctuaire :

1/ sur le maître-autel, 6 chandeliers en cuivre doré avec souches 100 F

2/ un crucifix en cuivre doré 50 F (...)

5/ 2 paires de candélabres à 5 bougies en cuivre 20 F

6/ 1 paire de candélabres à 3 bougies 5 F (...)

9/ 1 paire de candélabres à 10 bougies en cuivre doré 35 F

10/ 2 consoles en fer forgé, dessus marbre blanc 70 F (...)

13/ 1 fauteuil et 2 tabourets avec leurs houses 40 F

Devant la statue de Notre-Dame :

14/ 1 candélabre métal doré à 11 bougies 30 F

15/ de chaque côté de la statue, 2 veilleuses de sanctuaire à 6 bougies 20 F

16/ 2 autres veilleuses plus grandes suspendues à des potences 25 F

17/ 2 petits lustres, métal doré à 6 bougies 15 F

18/ 4 lustres à 2 couronnes à 12 bougies, métal doré 80 F

19/ 1 veilleuse de sanctuaire, genre gothique, en métal doré 10 F

20/ 2 appliques à gaz à 5 becs 30 F

21/ 1 bénitier portatif avec goupilles en cuivre argenté 10 F

22/ 2 bancs et 3 tabourets en chêne 30 F

23/ 1 nappe de communion avec dentelles 8 F

Autel du Sacré-Cœur

24/ 4 chandeliers cuivre doré avec souche 25 F

25/ 1 crucifix cuivre argenté 15 F

26/ 2 bougeoirs appliques 3 F (...)

31/ 1 confessionnal encastré dans le mur, bois blanc, pin 25 F

32/ 1 lustre à 24 bougies, métal doré 35 F

33/ 2 appliques à gaz (...) 6 F

Autel du Sacré-Cœur (sic)

34/ 4 chandeliers en cuivre doré (...) 40 F

35/ 1 crucifix cuivre doré 25 F (...)

37/ 2 appliques bougeoirs cuivre doré 3 F

38/ 1 confessionnal encastré dans le mur, bois blanc, peint noyer 25 F

39/ 2 appliques à gaz dont 1 à 6 becs et l'autre à 4, 6 F

40/ 1 lustre métal doré, 24 bougies, 35 F

- 41/ 2 lampes avec appliques métal doré 30 F
 42/ 1 statue de saint Antoine de (non lu) avec piédestal en marbre noir 60 F
 43/ 1 porte-cierges, fer forgé 8 F
 44/ 2 colonnes, bois peint blanc 20 F
 dans la nef :
 45/ 1 lustre à 24 bougies cuivre doré 40 F
 46/ 1 id. 16 id. 30 F
 47/ 1 id. avec lampe et bougies 60 F
 48/ 10 appliques à gaz avec globes 40 F (...)
 191/ dans la nef, 6 tableaux cadre doré 50 F (...)

Annexé à l'inventaire :

Protestation à l'inventaire de l'église de Talence.

Avant tout, m'inspirant des déclarations du souverain pontife, ses (non lu) du 11 février courant dans lequel il condamne et réproouve absolument la loi de séparation, ajoutant qu'en aucun cas elle ne pourra être alléguée contre les droits de l'Eglise, je proteste contre l'inventaire de l'église de Talence que je déclare injuste, inefficace et attentatoire à nos libertés et à nos droits les plus sacrés & que je ne subis que contraint et forcé par la violence.

Et maintenant, je fais les réserves les plus expresses en faveur de tous les intéressés en attendant le jour où ils pourront eux-mêmes les faire valoir devant les tribunaux, s'il y a encore une justice en France.

Ces intéressés sont en premier lieu : la fabrique qui revendique la propriété de l'église comme ayant été construite sur le terrain de la fabrique, bâtie à ses frais, meublée, décorée, entretenue encore à ses frais.

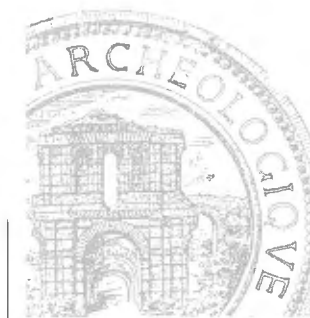
Ces intéressés ce sont ensuite certains bienfaiteurs de l'église qui ont demandé qu'au moment de l'inventaire on revendiquât les objets placés par eux dans l'église et qui n'ayant jamais fait l'objet d'une acceptation officielle de la part de la fabrique, ne peuvent pas être regardés comme lui appartenant : c'est le cas de M. le vicomte de Pelleport qui réclame 4 lustres placés dans la nef par feu son père et M. Robert qui avait obtenu lui-même de M. le curé Royer, mon prédécesseur, l'autorisation d'orner les 2 pilastres qui sont des deux côtés du sanctuaire de deux statues de saint Martin et de l'Enfant Jésus.

Madame la baronne de Lestrangé a voulu aussi que je proteste contre l'attribution à l'association culturelle d'un legs fait par son père M. de Verthamon, à charge de messes.

Les intéressés ce sont enfin les nombreux pèlerins qui sont venus apporter à Marie le témoignage de leur reconnaissance & qui ont fait de leurs ex-voto, riches ou simples, la décoration parlante des murailles de ce sanctuaire ; ils regarderaient comme un sacrilège la dévolution à une association quelconque.

Bibliographie

- Berthelon, R.P., *Notre-Dame de Talence*, Abbeville, G. Paillard, 1893.
 Biron, Dom Réginald, *Guide archéologique illustré du touriste en Gironde*, Bordeaux, Ferret et fils, 1928.
 Bordes, Auguste, *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, t. II, Paris-Bordeaux, 1845.
 Bordes, Auguste, *Notice sur les édifices dont la construction et la restauration ont été confiés à M. Auguste Bordes, architecte*, Bordeaux, 1847.
 Capdupuy, Bernard, « Un patrimoine qu'il faut restaurer et préserver : les ex-voto peints de l'église de Talence », *Mémoire et Patrimoine de Talence*, n° 6, décembre 2006, p. 10-12.
 Capdupuy, Bernard, « Il y a 100 ans : la séparation des Églises et de l'État », *Mémoire et Patrimoine de Talence*, n°6, décembre 2006, p. 24.
 Champ, Alain, *Bref historique des églises de Talence ainsi que des chapelles et prieurés*, Talence, 1998.
 Champ, Alain, « Les ex-voto de N.-D. de Talence au XVIII^e siècle », *Mémoire et Patrimoine de Talence*, n°6, décembre 2006, p. 6-9.
 Champ, Alain, « Le navire de l'ex-voto *La Victoire* est-il celui de La Fayette », *Mémoire et Patrimoine de Talence*, n°6, décembre 2006, p. 15-17.
 Coustet, Robert, « Le néo-médiéval en milieu classique : le cas de Bordeaux », *Atti del convegno : il neogotico e Europa nei secoli XIX e XX* (Pavis, 1985), Milano, Mazzota, 1989.
 Coustet, Robert, « La naissance du style néo-médiéval à Bordeaux ou le Moyen Âge en milieu classique », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXX, 1989, p. 197-202.
 Dantarribe, Cécile, « Le «Château Garros» en Médoc et Biterrois dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n° 4, 2^e semestre 2002, p. 107-130.
 Delpeuch, Laurent, *L'histoire de Notre-Dame de Talence ou de Rama*, Bordeaux, Vve Dupuy et Cie, 1864.
 Dévotion à Notre-dame des Sept-Douleurs à Talence, Bordeaux, R. Cousseau et F. Coustalât, s.d.
 Dutheil, Sophie, *Recherches sur le sculpteur Louis-André de Coëffard de Mazerolles (1818-1887)*, D.E.A. sous la dir. de M. Saboya, Université de Bordeaux III, 1997.
 Férét, Édouard, *Statistique générale, topographique, scientifique, administrative, industrielle, commerciale, agricole, historique, archéologique et biographique du département de la Gironde*, t. III, Bordeaux Feret & fils-Paris G. Masson, 1889.
 Ferrus, Maurice, *Histoire de Talence*, Bordeaux, Gounouilhau, 1926.
 Gaufreteau, Jean de, *Chronique bordelaise*, t. II, Bordeaux, Charles Lefebvre, 1878.
 Gergeres, J.-B., *Le culte de Marie*, Paris, Sagnier et Bray, 1849.
 Guide national et catholique du voyageur en France, t. II : Réseau d'Orléans-État et du Midi et lignes en correspondance, Paris, Maison de la bonne presse, 1901.
 Legue, Marie-Cécile, *Importance des affaires religieuses dans les délibérations du conseil municipal de Talence de 1815 à 1848*, C2 sous la dir. de J. Pontet, Université de Bordeaux III, 1996.
 Lopez, Jean-Cyril, *Les idées architecturales d'Auguste Bordes d'après son ouvrage intitulé «Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux»*, D.E.A. d'Histoire de l'art sous la dir. de R. Coustet, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 1995.
 Ripolles, abbé Manuel, *Notice sur Notre-Dame de Talence*, Bordeaux, J. Lebreton, 1831.
 Roudié, Paul, *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, Sobodi, 1975.
 Royer, abbé L., *Deux crosses Fontevrault-Bordeaux à propos de Notre-Dame de Talence*, Angers, Éditions G. Grassin, 1910.
 Royer, abbé L., *Notre-Dame de Talence B.A.A. Et le chemin de Saint-Jacques*, Bordeaux, F. Pech et Cie, 1913.
 Royer, abbé L., *La « Retrouve » de Notre-Dame de Talence en 1729*, Bordeaux, Pech, 1913.
 Royer, abbé L., *Notre-Dame de Talence dans la chapelle des Monges au XVIII^e siècle*, Bordeaux, Forcade, s.d.
 Royer, abbé L., *Deux crosses. Fontevrault-Bordeaux. À propos de Notre-Dame de Talence*, Angers, G. Grassin, 1910.
 Sainz, José, *Mémoire en image de Talence*, Alan Sutton,
Talence à travers les siècles, Talence, Recherches archéologiques girondines, 1986.
Talence dans l'histoire, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 2003.
 Viaud, Jean-François, « L'ex-voto : l'expression d'un art populaire », *Mémoire et Patrimoine de Talence*, n° 6, décembre 2006, p. 4-5.



Histoire des collections égyptiennes du musée d'Aquitaine

Alain Dautant *

Le cercueil d'Irethorrou de la collection Ducatel

De 1781 à 1877

Les premiers musées

Le Dépôt d'Antiques fut créé en 1781 par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux dans son Hôtel de la rue Jean-Jacques Bel. Il deviendra par la suite, le Cabinet d'Antiques ou Musée des Antiques. Il ne doit pas être confondu avec le Musée Lapidaire, créé en 1867, dans la cour de l'Hôtel de l'Académie. En 1845, bien que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres compte parmi ses membres quelques égyptologues ¹, aucune antiquité égyptienne n'est mentionnée en 1853 au Musée des Antiques ². Il faut attendre le 25 août 1859 pour voir les premiers objets égyptiens entrer dans les collections municipales de la ville de Bordeaux. En effet, à cette date, Jean Antoine Labet, conservateur du « Musée d'Armes et d'Objets Anciens » ³ depuis 1855 et conservateur par intérim du « Musée des Antiques », enregistre dans son cahier d'inventaire ⁴, sous les numéros L410 à L426, la collection Durand. Elle contenait 17 pièces ⁵ : huit figurines en terre émaillée (L410-V463-M9084 ⁶, L411-V464-M9085, L412-V487-M9089, L413-V481-M9092, L414-V476-M9091, L415-V317-M8920, L416-V15-M8658, L417-V411-M8990), une statuette funéraire en bois (L418), une statuette en bronze d'Osiris dont les jambes manquent (L419-V166-M8764), une statuette en bronze (L420), une figurine cynocéphale (L421-V313-M8900), deux scarabées (L422-V497-M9113 et L423) et trois bagues hiéroglyphiques (L424 à L426).

* Association Egyptologique de Gironde, UMR 5095 CNRS-Université Bordeaux Segalen. L'auteur tient à remercier Anne Ziégélé (Conservateur au musée d'Aquitaine) qui collabore activement à l'étude de la collection égyptienne du musée d'Aquitaine et Lysiane Gauthier (Service photographique des Musées de Bordeaux) qui a réalisé l'ensemble des photographies de cet article. Enfin que soient remerciés Olivier Perdu (Collège de France) et Frédéric Payraudeau (Université Paris IV-Sorbonne) pour leur aide précieuse lors de la lecture des textes hiéroglyphiques du cercueil d'Irethorrou.

1. Jullian, Camille. L'orientalisme à Bordeaux. *Revue Internationale de l'Enseignement publiée par la Société de l'Enseignement Supérieur*, 1897, 34, p. 152.
2. Brunet, Gustave. Le Musée des Antiques de la ville de Bordeaux. *Revue Archéologique*, 1853, Xe année, p. 268-288.
3. Labet, Jean-Antoine. *Catalogue du musée d'armes et d'objets anciens de la ville de Bordeaux*. Bordeaux, 1860.
4. RIDA = Registre d'Inventaire du Dépôt d'Antiques de J.A. Labet dont une copie est conservé au musée d'Aquitaine. La page de garde du volume 1 porte la mention « Registre de 96 feuillets coté et paraphé par nous Maire de Bordeaux en exécution de notre Circulaire du 16 juillet 1845 pour servir à l'enregistrement des objets xxxxx par le Dépôt d'Antiques de la Ville ». Il a été tenu successivement par François-Joseph Rabanis (de 1845 à 1850), Pierre Sansas (de 1850 à 1852), Léo Drouyn (de 1852 à 1859), Jean Antoine Labet (de 1859 à 1885) et Camille de Mensignac (à partir de 1855). La page de garde du volume 2 indique « Inventaire du Musée des Antiques et du Musée des Armes Commencé en juin 1885 par le conservateur du Musée - Camille de Mensignac ».
5. A.M.Bx 1154D1 Lettre de Labet au maire de Bordeaux du 20/11/1861.
6. Les références Lxxx-Vxxx-Mxxx correspondent respectivement aux inventaires de Labet, Védère et Mesuret. Si cette identification ne comporte que le numéro Lxxx, cela signifie que l'objet avait disparu ou qu'il n'a pas été identifié lors du récolement de Védère. Les objets Vxxx-Mxxx ont été acquis après 1950 ou Védère ne les a pas identifiés dans l'ancien registre. De même, dans ce qui suit, Gxxx renvoie au catalogue Godard, Pxxx au catalogue Perrot (Perrot, Jean-François Aimé. *Essai sur les momies : à Monsieur Villemain, Pair de France, Ministre de l'instruction publique*. Nîmes, Nov. 1845, p. 145-146).

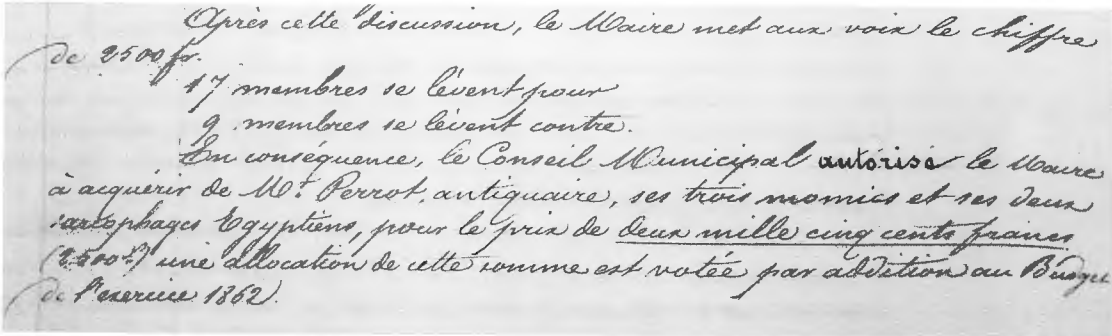


Fig. 1. - Extrait du cahier des délibérations du conseil municipal de Bordeaux de 1861. Il est décidé, à 17 voix pour et 9 contre, l'achat pour la somme de 2500 Fr. des trois momies de Monsieur Perrot, antiquaire (A.M.Bx).

L'achat de la collection Perrot

Un lot d'antiquités a été acheté en 1861 à Jean-François Aymé Perrot (1790-1867), antiquaire et conducteur de fouilles à Nîmes⁷. Il s'agit du cercueil d'Iténéferamon (début de la XXIe dynastie), scribe qui dépose l'offrande divine pour tous les dieux de Thèbes⁸ contenant une momie et un papyrus⁹, du cercueil d'Asetemakhbit/Héribemout-Héribès (XXVe/XXVIe dynastie) contenant une momie, de la statuette de Ptah-Sokar-Osiris d'Oudjarénès, fille de Djedamoniry¹⁰ et d'une momie desséchée.

Voilà comment s'est déroulé l'achat : au début du mois de novembre 1861, Perrot propose à la ville de Bordeaux sa caisse de momie¹¹. Le 6 novembre 1861, Pierre Castéja, maire de Bordeaux, demande conseil à Alexandre du Mège¹², conservateur des monuments historiques à Toulouse¹³. Dans sa réponse du 9 novembre 1861, A. du Mège révèle avoir envisagé d'acquérir cette caisse qu'il estimait valoir entre 4000 et 6000 Frs, pour le musée de Toulouse mais le prix demandé par Perrot l'avait effrayé. Il conseille vivement au maire d'acheter ce cercueil. La proposition de Perrot est examinée par le conseil municipal du 11 novembre 1861 mais renvoyée devant la Commission de l'Instruction Publique et des Cultes. Après avoir consulté le maire de Nîmes¹⁴ et entendu le rapport de la Commission¹⁵, le conseil municipal décide finalement, le 30 décembre 1861, d'acquérir pour la ville de Bordeaux, deux sarcophages égyptiens et trois momies pour la somme de 2500 Frs (fig. 1)¹⁶.

Pendant près de 150 ans, ces objets vont être transportés de musée en musée. Leur déplacement permet de retracer l'histoire des musées de Bordeaux. Dans un premier temps, les deux sarcophages et la momie sont exposés dans un des salons de l'hôtel de ville, l'Hôtel de Rohan¹⁷. J.A. Labet les inscrit dans le registre d'inventaire le 15 février 1862 sous les numéros L525, L526 et L527 accompagnés dix jours plus tard de deux vitrines (L529 et L529bis) qui semblent avoir été fabriquées spécialement pour leur présentation au public (tab. 1).

Une statuette funéraire égyptienne en bois peint, couverte de caractères hiéroglyphiques et enregistrée sous le numéro L527bis a également été achetée à Perrot¹⁸. Cette figurine

7. Aufrère, Sydney H et Foissy-Aufrère, Marie-Pierre. *Égypte & Provence. Civilisation, survivances et « cabinet de curiosités »* p. 262 ; Landes, Christian. Jean-François Aimé Perrot, « antiquaire » nîmois, et l'oenoché d'Amth Tetnie. *MEFRA*, 2006, 118(1), p. 35-39 ; Aufrère, Sydney H et Dautant, Alain. Jean-François-Aimé Perrot (1790-1867), « égyptologue d'un jour », petit chantier de micro-histoire. in *Les Antiquaires du Midi - Savoirs et mémoires XVIe-XIXe siècle*, Ed. Krings, V. et Valenti, C., Avignon, Errance, Actes Sud, 2011, p. 131-159 ; Aufrère, Sydney H et Dautant Alain. Jean-François Aimé Perrot (1790-1867) Soldat de l'empire, montreur de momies et égyptologue franc-tireur. *Egypte, Afrique & Orient*, 2011, 62, p. 3-16 et 47-52.

8. Dautant, Alain ; Boraud, Thomas et Lalanne, Bernard. Le cercueil d'Iténéferamon au musée d'Aquitaine. *ENIM*, 2011, 4, p. 233-272 ; Dautant, Alain et Ziégler, Anne. A la recherche de la momie d'Athépinophré (Iténéferamon) de Perrot (Musée d'Aquitaine). *Egypte, Afrique & Orient*, 2011, 63, p. 3-16 et 45-50.

9. A.M.Bx 12D44 Registre n°51 des Délibérations du Conseil Municipal de la Ville de Bordeaux allant du 9 septembre 1861 au 7 février 1862, Feuille 104 verso.

10. Dautant, Alain. Le cercueil de la dame Asetemakhbit/Héribemout-Héribès (Musée d'Aquitaine). *Egypte Afrique et Orient*, 2011, 63, p. 17-28.

11. A.M.Bx 13D39 CR Séance du 11 novembre 1861 CM 1861 ; A.M.Bx 12D44 Délibérations du Conseil Municipal, 1861, Feuille 47.

12. A.M.Bx 13D39 CR Séance CM 1861, feuille GG.6.

13. Du Mège, Alexandre. *Description du Musée des antiques de Toulouse*. Paris, 1835, p. 15-32.

14. Lettre de recommandation de Fortuné Paradan, maire de Nîmes en date du 22 novembre 1861 en réponse à la demande de renseignements du maire de Bordeaux dans A.M.Bx 13D39 CR Séance CM 1861, feuille GG.6.

15. A.M.Bx 13D39. Rapport de la commission établi le 23 décembre 1861 par Alexandre Baudrimont et Lettre de Baudrimont.

16. A.M.Bx 13D39. CR Séance CM 1861 « Momies et Sarcophages Égyptiens » GG.6 ; A.M.Bx 12D44. Registre n° 51 des Délibérations du Conseil Municipal de la Ville de Bordeaux allant du 9 septembre 1861 au 7 février 1862, feuillets 103 verso - 105 verso.

17. Note manuscrite dans le RIDA.

18. Cette statuette a été fixée en 1868 sur un socle en chêne. Le socle porte gravé le numéro Labet 528, au crayon à papier, le numéro Védère 199, et écrit à l'encre blanche sur le pied de la figurine et le socle, le numéro Mesuret 8803.

Origine	N° Labet	Description Labet	N° Védère	Description Védère	N° Mesuret	Description Mesuret
Perrot 1 ou 245/246/247	L-R525	Momie égyptienne et son cercueil en bois de sycomore, couvert de riches peintures hiéroglyphiques	V520	Cuve et couvercle au nom de la dame Itinefer (ou Itefnefer) avec sa momie	M8590	Art égyptien Cuve et couvercle d'un sarcophage Nom : dame Itinefer L = 1,94 m
Perrot 4	L-R526	Momie égyptienne et son cercueil en bois. Peintures hiéroglyphiques moins riches que le Labet-R525	V523	Couvercle de sarcophage de la dame Setemakhbit Pré-saïte ou saïte	M8592	Art égyptien pré-saïte Couvercle de sarcophage Nom : Dame Setemakhbit Bois peint L = 1,69 m
			V522	Cuve de sarcophage de la dame Heribes dont la figure est peinte au fond (difficilement réparable) Basse époque	M8593 92-13-1	Art égyptien de Basse époque Cuve de sarcophage Nom : dame Heribes L = 1,80 m (restituée) aujourd'hui à l'état fragmentaire Fragment de sarcophage représentant la déesse Isis
Perrot 2	L-R527	Un corps desséché (hébreu?) enfermé dans une caisse moderne	V525	Momie d'homme dépouillée de ses bandelettes	Inhumée au cimetière de la Chartreuse le 19 novembre 1951	
Perrot 252	L528	Statuette funéraire égyptienne en bois peinte couverte de signes et caractères hiéroglyphiques	V199	Ptah-Sokar-Osiris, avec inscription peinte. Trace de tenon sur la tête. Bois stuqué et peint	M8803	Ptah-Sokar-Osiris Bois (H 0.355) (attribué à tord au Legs Godard)
Godard 400	L1245	Fragments de boîte de momie en bois	V524	Fragment de cuve de sarcophage (épaule) décoré des figures des 3 génies funéraires Amsit, Hapi, Douamoutef H = 0,55 m	M8595	Fragment de sarcophage Figures de 3 génies funéraires : Amsit, Hapi, Douamoutef Bois peint H = 0,55 m l = 0,28 m
Ducatel	L4297	Boîte de momie ornée de peintures, avec personnages Égypte - bois - assez bien conservée	V521	Cuve et couvercle d'un personnage dont le nom est effacé renfermant encore sa momie	M8591	Art égyptien Cuve et couvercle d'un sarcophage Nom : effacé Bois peint L = 1,80 m

Tableau 1 : Correspondance entre les numéros des cercueils égyptiens dans les inventaires Perrot, Godard, Labet (RIDA), Védère et Mesuret.

(L527bis-V199-M8803) possède une perforation sur la tête et un tenon sous le pied indiquant l'existence respectivement d'une coiffe et de sa fixation antique sur un socle. Sauvés de l'incendie du 13 juin 1862 de la Mairie, les deux cercueils, la statuette et les vitrines sont transférés au Musée d'Armes et d'Objets Anciens, rue Jean-Jacques Bel, au 2^e étage, au centre de la salle consacrée aux « Divinités Égyptiennes »¹⁹ tandis que la momie R-L527 est remise à Mr le Dr de Souverbie pour le Cabinet d'Histoire Naturelle²⁰. Ce cabinet, installé trop à l'étroit rue J.-J. Bel depuis l'an V (1797), est transféré à l'hôtel de Lisleferme et devient le Muséum d'Histoire Naturelle mais les deux momies restent au dépôt d'antiques comme consigné dans le RIDA en avril 1863. Le 28 septembre 1864 et le 20 mai 1865, J.A. Labet ajoute le préfixe R aux numéros d'inventaire des pièces Retrouvées après l'incendie de la Mairie. En 1867, une note confirme que Perrot a vendu à la ville de Bordeaux pour 2500 Frs, trois momies d'Égypte déposées alors au Musée des Antiques, et précise que le cercueil Perrot n°1 était celui d'un homme et qu'une conférence a été donnée par Perrot dans la salle de l'Académie à Bordeaux²¹.

Le legs Godard

Originaire de Cognac (Charente), le Dr Jean Ernest Godard²² demeurant au 92, cours du Jardin Public à Bordeaux²³, se voit confier une mission d'étude en Égypte de février 1861 à juillet 1862 au cours de laquelle il rassemble une collection d'objets très divers. Il décède sur le chemin du retour mais une de ses dernières volontés est de léguer son importante collection à la ville de Bordeaux où elle arrive à l'été 1863 et rejoint le fond ancien²⁴. Elle ne sera pas détaillée ici²⁵. Les objets montés par Jabouin²⁶ sur des socles en marbre jaune de Sienne ou en chêne sont installés dans des vitrines. Une plus value de 3560 Frs est estimée pour la mise en valeur de la collection Godard²⁷. Le 24 septembre 1863, les 722 pièces de la collection Godard sont numérotées (L873 à L1595) et mises en place au musée rue J.-J. Bel. Un panneau soigneusement découpé dans la cuve d'un cercueil anonyme de la fin de la XX^ele dynastie (G400-L1245-V524-M8595) provient de cette collection (fig. 2).

Labet sollicite et obtient du maire une subvention pour se rendre à Paris pour renseigner le catalogue des objets de la collection égyptienne avec l'aide de Théodule Devéria, conservateur du Musée du Louvre²⁸. Labet évoque l'existence de deux paquets de papyrus de la collection Godard (G280, G281 et G282, L1152 et L1152bis). Selon Devéria, il s'agirait de paquets de vrais débris de papyrus d'origines diverses, enroulés sur des morceaux de bois ou de roseau pour leur donner du volume, avec un cachet en terre glaise à chaque extrémité. Labet les lui confie en 1864. Devéria les expertise, les rapporte sur une feuille de papier ordinaire et les renvoie à Bordeaux.

Ces documents n'ont pas été retrouvés. Le projet de création d'un vaste musée archéologique au sud de la place Pey-Berland envisagé entre 1867 et 1869, ne verra jamais le jour²⁹. En 1872, la momie R-L527 rejoint le Musée de Préhistoire nouvellement créé dans l'immeuble Bardineau³⁰. Le 25 mai 1877, lors de l'estimation du Musée d'Armes, le Musée des Antiques contient (1) 20 pièces d'antiquités égyptiennes, momies, etc., provenant de l'ancien fond d'une valeur de 2000 Frs, (2) les 800 pièces de la collection Godard estimée à 8000 Frs et (3) un objet non identifié d'antiquité égyptienne entré dans les collections après janvier 1873, estimé à 500 Frs. En 1878, la collection Godard est toujours exposée au Musée d'Armes et Dépôt d'Antiques³¹.

19. Le plan du bâtiment de la rue Jean-Jacques Bel, dressé le 20 août 1881 par l'architecte des bâtiments communaux de la Ville de Bordeaux, indique qu'au 1^{er} étage était le Musée d'Antiques A.M.Bx XX-J-5 et au 2^e étage le Musée d'Armes A.M.Bx XX-J-6. Cet immeuble situé au 10, allées de Tourny est à ce jour la propriété de BNP PARIBAS (Section KO, parcelle 132 du plan cadastral).

20. Labet Jean-Antoine dans le RIDA.

21. Note paraphée par un certain K. M. le 21 juillet 1867 sur la page de garde d'un exemplaire du livre de, Jean-François Aimé, Perrot. *Lettres sur Nîmes et le Midi, Histoire et description des monuments antiques du Midi de la France*. Nîmes, 1840. Cet exemplaire est conservé dans une bibliothèque privée de Nîmes.

22. Orgogozo, Chantal. Jean Ernest Godard, médecin, voyageur et mécène. *Revue Historique de Bordeaux et du Département de la Gironde*, 1986-1987, 33, p. 61-74.

23. A.D.Gir. 4M734-744. L'actuel cours de Verdun.

24. A.M.Bx 1415R4 et 1118D31-35. Notes n° 1171 et 1631.

25. Saragoza, Florence. La collection thébaine du Dr Godard au musée d'Aquitaine. *Revue archéologique de Bordeaux*, 2008, t. 90, p. 131-151 ; Clère, Jean-Jacques. Un monument de la religion populaire de l'époque ramesside. *RdE*, 1975, 27, p. 70-77 ; Maruéjol, Florence. Un chaouabt de la reine Hatchepsout au musée d'Aquitaine de Bordeaux. *Hommage à Jean Claude Goyon IFAO, Bibliothèque d'Etude*, 2008, 143, p. 286-294.

26. Jabouin reçoit 2000 Frs pour ce travail in Labet, Jean-Antoine. Manuscrit 30/07/1867 A.M.Bx 1415R4. Beccia, Isabelle. Bernard Jabouin (1810-1889) un sculpteur ornementaliste bordelais et ses concurrents. *Revue Historique de Bordeaux et du Département de la Gironde*, 2004, n° 4, p. 85-119.

27. A.M.Bx 1411R1-2.

28. La subvention lui est accordée le 29 septembre 1863, A.M.Bx 1118D31-35 note n° 1631. Lettre du 8/12/1864 de Labet J.-A. au maire de Bordeaux et brouillon de réponse du 10/12/1864 du maire à Th. Devéria.

29. A.M.Bx 1410R1.

30. Registre d'inventaire du musée préhistorique et ethnographique - janvier 1880 - janvier 1934.

31. Feret, Edouard. *Statistique générale : topographique, scientifique, administrative, industrielle, commerciale, agricole, historique, archéologique et biographique du département de la Gironde*. Bordeaux, 1878, vol. I, p. 442.



Fig. 2. - Fragment de la cuve d'un cercueil anonyme (fin XX^ele-début XXII^ele dynastie) acheté en Égypte par le Dr Godard en 1861 (Godard 400, Védère 524 et Mesuret 8595. H. 55 cm; L. 28 cm; E. 4 cm). (En haut) Sur la face extérieure, le défunt offre un liquide; (en bas) sur la face intérieure, trois des quatre enfants d'Horus : Douamoutef, Amset et Hapy.
© Lysiane Gauthier - Musée d'Aquitaine.

La collection Jouannet

En 1869, de nombreuses pièces de la collection attribuées par Labet à François Jouannet sont inventoriées (L1600 à L4252) parmi lesquelles 4 shouabtis (L2001, L2003-V489-M9102, L2004-V471-M9110 et L2005-V475-M9112), trois statuettes en terre cuite en faïence verte représentant un bélier (L2006-V14-M8655), Thot ibiocéphale (L2007) et Isis (L2008), 1 statuette féminine acéphale (L2022), 1 pied entouré de bandelettes (L2023), 2 scarabées de cœur en granit vert (L2027, L2028-V501-M9117) et 4 statuettes en bronze l'une représentant Isis (L2030-V107-M8728), deux autres Horus (L2031-V68-M8699 et L2032-V69-M8700) et la dernière Mout (L2033-V137-M8747).

La donation Ducatel

Charles-Auguste Ducatel, né en 1824 à Paris, était sous-inspecteur 1ère classe des douanes lorsqu'il fut muté en 1866 à La Teste de Buch, inspection de la Direction de Bordeaux où il acheva sa carrière³². Sa maison à La Teste était un véritable petit musée où se côtoyaient sculptures, émaux, meubles et objets d'art de toutes sortes. Ducatel, amateur d'art éclairé relativement fortuné et archéologue, devint membre de la Société Archéologique de Bordeaux (SAB) en mars 1876³³. Il possédait un cercueil égyptien dont on ignore l'origine et les conditions d'acquisition. Les comptes-rendus des séances de la SAB de 1877 rapportent dans quelles circonstances ce cercueil a rejoint les collections de la ville de Bordeaux. Le 9 février 1877, Ducatel invite ses confrères à voir sa collection avant son départ à la retraite et son déménagement prochain à Paris³⁴. Le 19 février, quelques membres de la SAB se rendent à La Teste en compagnie de Terpereau³⁵ qui photographie la collection. Les épreuves sont présentées lors de la séance du 9 mars par Braquehay, secrétaire général de la SAB. Le 12 avril, le Marquis de Puifferrat, président de la SAB, lit une lettre de Ducatel qui fait *hommage* à la SAB de son sarcophage égyptien. Considérant que la société n'a pas de local pour un musée, le président propose d'en faire cadeau à la ville dont le musée en possède déjà deux, ceux achetés à Perrot en 1861, sans oublier le fragment du legs Godard. Labet, membre de la SAB et conservateur du Musée des Armes, est chargé d'aller chercher le sarcophage à La Teste. Le 14 avril, il enregistre sous le numéro 4297 dans le RIDA le don Ducatel consistant en une « *boîte de momie en bois ornée de peintures, avec personnages, provenant d'Égypte et assez bien conservée* »³⁶. Le 1 juin, Ducatel part à la retraite et déménage à Paris, au 71 rue Madame, mais restera membre de la SAB jusqu'en 1887. Bien que Terpereau annonce le 10 août 1877, cinq épreuves photographiques d'objets de la collection Ducatel, le 9 novembre, il attend toujours ces épreuves. Il semble que ces

documents n'aient pas survécu ou soient égarés³⁷. Le cercueil est aujourd'hui conservé dans les réserves du musée d'Aquitaine³⁸.

Le cercueil de la collection Ducatel

Le cercueil Ducatel est donc entré dans les collections de la ville de Bordeaux en 1877. Il porta successivement les numéros d'inventaire suivants : RIDA 4297 - Védère 521 - Mesuret 8591³⁹. Ce cercueil interne anthropomorphe est composé d'une cuve et de son couvercle (Long. : 1,80 m ; Larg. max : 0,52 m). Les deux parties sont relativement détériorées. Le couvercle a été renforcé à l'intérieur par des arceaux métalliques. Le cercueil est en bois, enduit de stuc blanchâtre sur lequel les décors ont été peints en noir, bleu, vert, ocre jaune et vermillon. Une triple ligne en écailles alternant vermillon, vert et noir sur fond ocre, longe les bords du couvercle et de la cuve, de l'épaule au piédestal.

Le nom du défunt, *Iret-Hor-r-ou*, est inscrit sur le registre 4 du couvercle. Au registre 5, il est précédé de son titre, supérieur du magasin du domaine d'Amon. L'inscription du registre 7 a disparu. Son nom signifie « Que l'œil d'Horus soit contre eux ». L'inscription sur le registre II de la cuve révèle en plus du nom, le titre de son père, de sa mère et de leurs ancêtres. Le

32. Les archives du Musée National des Douanes à Bordeaux conservent les états de service de C.A. Ducatel. Paris - Paris 1845-47 ; Bayonne - Ainhoa - Baigorri 1847-49 ; Boulogne - Calais 1850 ; Paris - Paris 1850-52 ; Toulouse - L'Hospitalet 1852-53 ; Bordeaux - Bordeaux 1853-54 ; Bastia - Bonifacio 1855 ; Perpignan - Le Boulou 1856-57 ; Brest - Brest 1858-59 ; Boulogne - St Valéry 1860-64 ; Tarbes - Toulouse 1864-66 ; Bordeaux - La Teste 1866-77.
33. A.M.Bx 163S14. Correspondance du secrétaire général - 1876.
34. Comptes-rendus des séances, Société Archéologique de Bordeaux, 1877, t. IV, 1er fascicule, 1877, séances des 9 février 1877 p. IV, 9 mars 1877 p. VI, 12 avril 1877 p. VII. Registre manuscrit des 10 août et 9 novembre 1877 conservé dans les archives de la SAB.
35. Miane, Florent. Terpereau, l'œil de Bordeaux, *Le festin*, 2007, 63, p. 60-67 ; Miane, Florent. *Images d'architecture et imaginaires photographiques : l'œuvre d'Alphonse Terpereau (1839-1897) dans le Midi de la France*, doctorat d'histoire de l'art, Université de Bordeaux 3, 2009, 792 p.
36. Page 75 gauche du RIDA.
37. Bardou, Pierre. Le fonds photographique de la Société Archéologique de Bordeaux. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2006, t. 97, p. 263.
38. Paloc, Jean. *Mémoires d'un directeur des Douanes (1855-1904)*. Société historique et archéologique d'Arcachon, 1997, p. 51-54 ; Boyé, Michel. *Gabelous en Pays de Buch (1790-1914)*. Société Historique et Archéologique d'Arcachon, 2000.
39. Védère, Xavier. *MSS. Musée de Bordeaux - Catalogue des Antiquités Égyptiennes*. Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux, 1950, p. 48. Le musée d'Aquitaine conserve 8 clichés photographiques (84.458 à 84.465, 66-920 et 68-921).



Fig. 3. - Couvercle du cercueil d'Irethorrou (Égypte, XXVe dynastie).
© Lysiane Gauthier - Musée d'Aquitaine.



Fig. 4. - Sommet du cercueil d'Irethorrou.
Scène évoquant la course du soleil dans le ciel.
© Lysiane Gauthier - Musée d'Aquitaine.

défunt a hérité son titre de son père et de son grand-père. Sa mère dont le titre n'a pas été conservé, est la descendante d'une famille de prêtres *ouâb* d'Amon. Les prêtres-*ouâb*, littéralement prêtres purifiés, car la propreté corporelle était un devoir de leur charge, se trouvaient au bas de la hiérarchie sacerdotale⁴⁰. La décoration extérieure du couvercle (face avant design 1 de Taylor rappelant les cartonnages de la XXIIe dynastie) et de la cuve (face arrière design 2 de Taylor) est plutôt caractéristique des cercueils de la période kouchite (XXVe dynastie, 722-655 av. J.-C.)⁴¹. Le couvercle est dans le style des cercueils internes de Takhebkhenem⁴², de la dame d'Inimennaysnebout⁴³ ou des prêtres de Montou à Deir el-Bahari⁴⁴. Les surfaces intérieures de la cuve et du couvercle ne sont pas décorées ce qui est assez rare pour cette période.

Le couvercle

Des grands yeux et des sourcils noirs se détachent sur un visage vermillon aux oreilles dégagées. Bien que le défunt soit un homme, la barbe postiche est absente. La tête est coiffée d'une perruque tripartite à bandes noires sur fond ocre (fig. 3). L'extrémité des tresses est entourée d'un ruban. Sur le sommet

de la tête, une scène représente un scarabée poussant de ses pattes antérieures un disque solaire peint sur le couvercle, et repoussant de ses pattes postérieures un anneau *chen* peint sur la cuve (fig. 4). Cette scène évoque la course du soleil dans le ciel. Elle est entourée de trois frises à décor géométrique. Celle du milieu est constituée d'une baguette alternant vermillon, blanc, ocre et noir, les deux autres de fines stries noires transverses.

Un large collier floral à six rangées recouvre le poitrail. Huit registres horizontaux, séparés par des bandes noires, vermillon et ocre, se succèdent du bas du collier au piédestal (fig. 5 et 6). Les registres 6 et 7 sont entrecoupés par le registre vertical 8. Aux registres 4, 5 et probablement 7, des colonnes de hiéroglyphes peints en noir sur fond blanc indiquent le nom du défunt.

Registre 1

Un faucon aux ailes déployées occupe la majeure partie de ce registre. Sa tête est extrêmement mal conservée. Sa queue et ses pattes écartées débordent sur le registre inférieur. Il tient dans ses serres un anneau d'éternité *chen*. Au bout des ailes, Anubis apporte une feuille de myrte et des bandelettes pour pratiquer la momification.

Registre 2

Un décor géométrique composé d'un double motif à bande verticale rouge à traits ocre, bordée de bandes noires et de baguettes, occupe la partie centrale. Sur les côtés, le défunt, sous la protection d'un *uræus*, se présente devant Osiris accom-

40. Sauneron, Serge. *Les prêtres de l'ancienne Égypte*, Paris, Seuil, 1988.

41. Taylor, John H. *Egyptian Coffins*, Shire Egyptology, 1989; Ikram, Salima et Dodson, Aidan. *The Mummy in Ancient Egypt*, London, 1998; Taylor, John H. *Theban coffin from the twenty-second to the twenty-six dynasty. The Theban necropolis Past, Present and Future*. 2003, p. 95-121; Aston, David A. *Burial Assemblages of Dynasty 21-25 : Chronology - Typology - Developments*, Vienne, 2009.

42. British Museum EA 6691, Taylor, 2003, p. 114, pl. 61.

43. Dautant, Alain et Aufrère, Sydney H. Sur les traces du cercueil et de la momie d'Inimennaysnebout, musée Georges-Labit, Toulouse. *Égypte, Afrique & Orient*, 2011, 63, p. 3-16 et 45-50.

44. Gauthier, Henri. *Cercueils anthropoïdes des prêtres de Montou (Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire nos. 41042-41072)*, Le Caire, 1913; Moret, Alexandre. *Sarcophages de l'époque bubastide à l'époque saïte (Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire nos. 41001-41041)*, Le Caire, 1913; Schmidt, Valdemar. *Sarkofager, Mumiekister, og Mumiehylstre i det Gamle Egypten : Typologiske atlas med indledning*. København, 1919.

45. Le style du cône d'onguent est caractéristique des 7e et 6e siècles av. J. C. Taylor, 2003, p. 101.

pagné d'un homme et d'une femme. Le défunt est vêtu d'une longue jupe maintenue par une écharpe en bandoulière et une ceinture. Il porte un ruban dans les cheveux, un cône d'onguent sur la tête⁴⁵ et des bracelets aux poignets. L'*uræus* protecteur est coiffé en 2_g de la couronne de Basse-Égypte et en 2_d de celle de Haute-Égypte. Osiris, momiforme, coiffé de la couronne *atef*, un grand sceptre *ouas* dans les mains, se tient debout sur un socle *maât*. A l'arrière, les personnages momiformes, un cône d'onguent sur la tête, apportent une plume *maât* et des bandelettes de momification. Au-dessus de la scène, plusieurs colonnes sont anépigraphes.

Registre 3

Un faucon, aux ailes déployées sur toute la largeur, porte sur la tête un large disque solaire difficilement visible. Il ressemble à celui représenté au registre 1.

Registre 4

Le décor géométrique central reprend celui du registre 2. De chaque côté, deux génies, momiformes, armés d'un couteau, le premier à tête de chien, le second ophiocéphale, sont assis l'un derrière l'autre. Ils sont séparés par une colonne de hiéroglyphes : en 4_g, « L'osiris, Irethorrou, justifié de voix » ; en 4_d, « L'osiris, Irethorrou ».

Registre 5

Au centre, dans un naos, le dieu memphite Sokar sous l'aspect d'un faucon momifié, repose sur une corbeille de fête. Il porte un large collier et un collier *ménat* à contrepoids. Un sceptre sekhem est fiché devant lui. Sokar est sous la protection des déesses tutélaires de l'Égypte, en 5_g « Nephthys » et la déesse-cobra « Ouadjet, (la déesse de) Dep »⁴⁶, en 5_d « Isis » et la déesse-vautour « Nekhet de Nékheb, la blanche de Nékhen »⁴⁷. Nephthys et Isis agenouillées touchent le sol de leurs mains, Nekhet et Ouadjet sont sur une corbeille de fête. Un vase à onguent est posé devant Nekhet. Les déesses sont séparées par une colonne de hiéroglyphes : en 5_g, « Paroles dites par [...] Ire[t]hor[rou] » ; en 5_d, « Paroles dites (par) l'osiris, supérieur du magasin du domaine d'Amon, Irethorrou ».

Registres 6 à 8

Les registres 6 et 7 sont subdivisés par un registre central (8) entouré d'un triple trait de couleur ocre, vermillon et noir. Au centre, un fétiche d'Abydos qui représente Osiris, est protégé par quatre divinités : au registre 6_g, une divinité ibiocéphale (probablement Thot), au registre 6_d, peut-être Horus, aux registres 7_g et 7_d, une divinité momiforme criocéphale à cornes torsadées horizontales surmontées du disque solaire.

Les divinités sont sous la protection aux registres 6, d'un vautour solaire offrant un œil oudjat entre ses ailes déployées et aux registres 7, à gauche, par Thot « Paroles dites par Djéhouty, maître de Khéménou⁴⁸ » sous la forme d'un babouin assis ; et à droite, un dieu à tête humaine « Le grand dieu, seigneur du ciel » posant chaque main sur un anneau *chen* abritant un œil d'Horus⁴⁹. Sur ce registre, la colonne de hiéroglyphes qui sépare les vignettes centrales et latérales où devait être écrit le nom du défunt, est illisible.

Registre 9

Nout, déesse du ciel, a le corps nu en position arquée. A gauche, ses jambes sont à la verticale, la plante des pieds en contact avec le sol en 9_g. Son dos suit horizontalement le bord du piédestal. A droite, ses bras tendus retombent, la pointe des doigts en contact avec le sol en 9_d. Oupouaout, dieu qui ouvre les chemins, est dressé sur un pavois planté à ses pieds « de Haute-Égypte, le puissant des deux terres ; Puisse-t-il donner » et à ses mains « de Basse-Égypte, [...] ». Le panneau central est malheureusement extrêmement endommagé et ne permet pas de discerner la partie centrale de la scène.

Nout est représentée dans cette posture de profil sur les plafonds astronomiques des tombes de Ramsès IV et V/VI (XXe dynastie)⁵⁰, sur les scènes de cosmogonie des cercueils de la XXIIe dynastie⁵¹ ou sur certaines stèles⁵² mais très rarement sur le pied des cercueils. Le cercueil de Hor (Deir el-Bahari, XXVe dynastie, British Museum, EA 27735), prêtre de Montou, est l'élément de comparaison le plus proche⁵³. Sur le plafond

46. Bouto, aujourd'hui Tell el-Farâîn, au Sud-Est d'Alexandrie, était constituée des villes jumelles, Dep et Pé.

47. La déesse-vautour d'El-Kâb en Haute-Égypte.

48. Aujourd'hui El-Achmounein, sur la rive gauche du Nil, face à Tell el-Amarna.

49. Sur l'architrave du vestibule de la tombe de Néfertari (QV 66), une divinité agenouillée, les bras écartés, pose également les mains sur un œil *oudjat* dans un anneau *chen*, deux signes hiéroglyphiques signifiant protection et santé (McDonald, John. *The tomb of Nefertari - House of eternity*, Los Angeles, The Getty Conservation Institute, 1996, p. 58-60). Ce personnage est extrait d'une vignette du chapitre 17 du Livre des Morts.

50. Hawass, Zahi et Vannini, Sandro. *Les trésors de la vallée des rois*. Paris, Place des Victoires/Mengès, 2006, p. 270-293.

51. Niwinski, Andrzej. *21st Dynasty Coffins from Thebes. Chronological and Typological Studies*. Mainz am Rhein, P. von Zabern, 1988.

52. Voir par exemple les stèles de la dame Tapéret (Louvre E52, XXIIe dynastie) ou d'Ankhefenkhonsou (musée du Caire A 9422, fin XXVe/début XXVIe dynastie). Le type IB des stèles thébaines en bois défini par Munro, Peter. *Die spätägyptischen Totenstelen*. Glückstadt, Verlag J. J. Augustin, 1973 est équivalent au type V de Aston, 2009, p. 348-355 qui le date de 725/700-700/675 av. J.C.

53. Taylor, John H. *Death and the Afterlife in Ancient Egypt*. Londres, The British Museum Press, 2001, p. 30. Renseignement du Dr. John Taylor, British Museum, Grande-Bretagne.

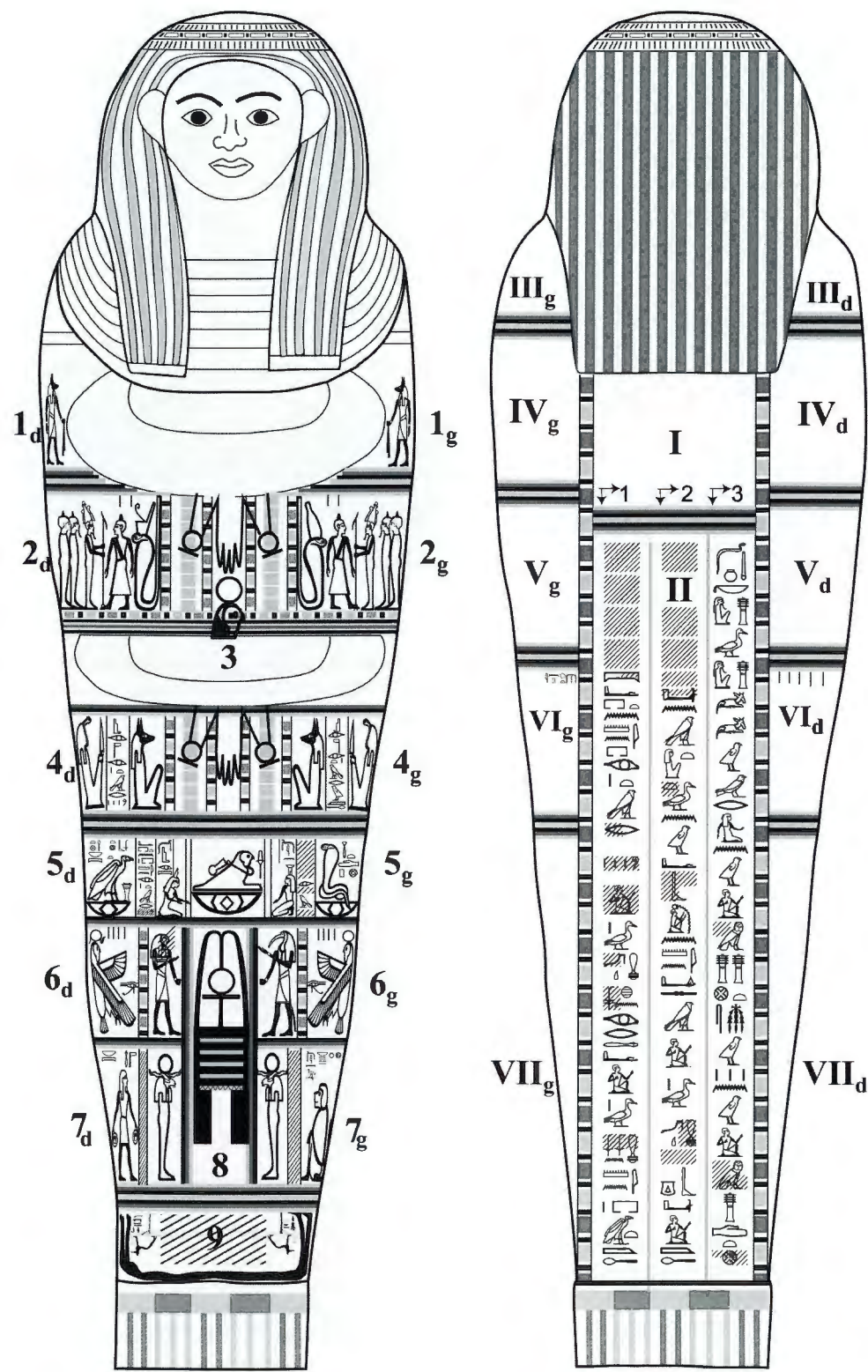


Fig. 5. - Schéma d'implantation des registres et des textes hiéroglyphiques sur le couvercle (registres 1-9) et la cuve (registres I-VII) du cercueil d'Irethorrou (Musée d'Aquitaine).

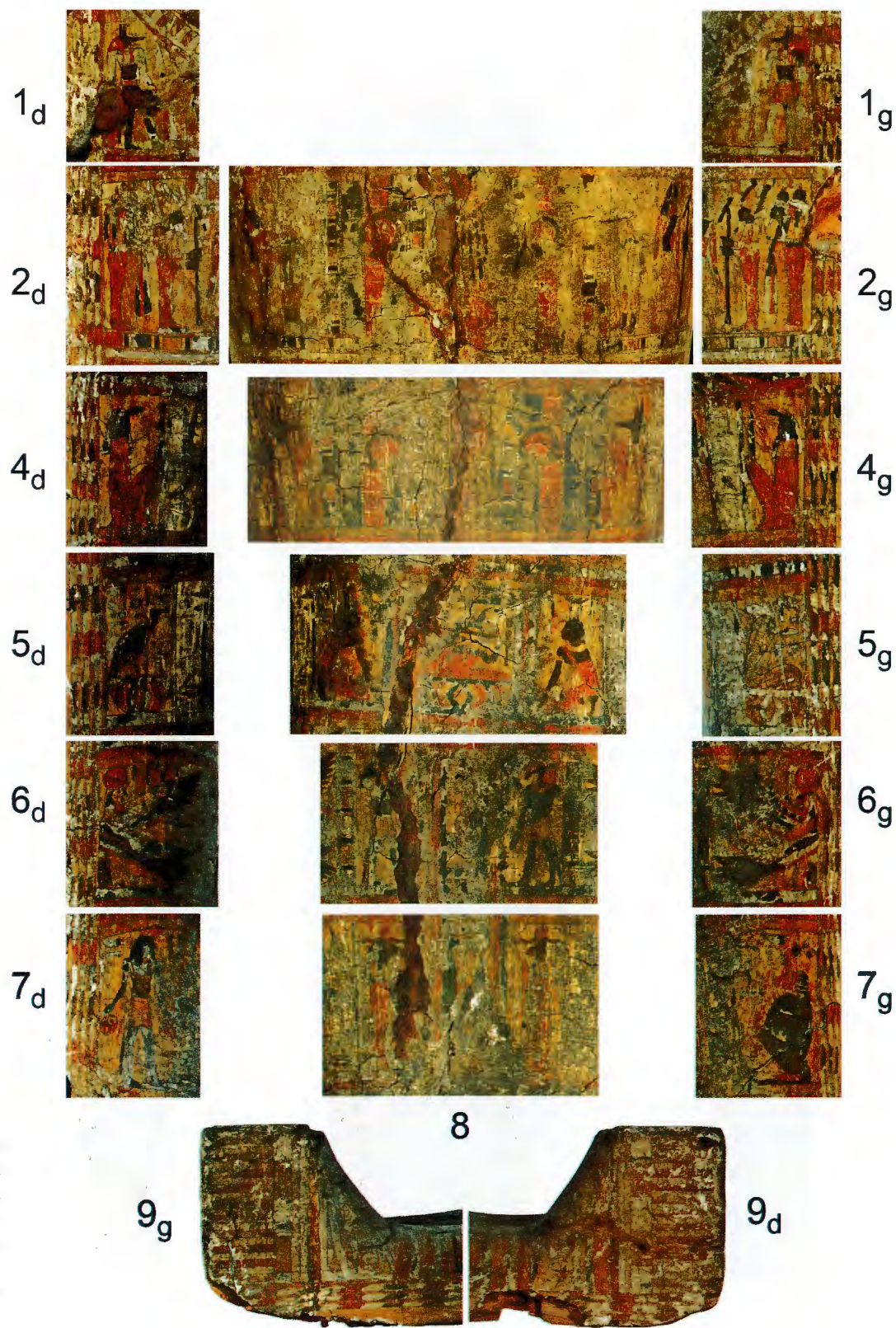


Fig. 6. - Décoration du couvercle du cercueil d'Irethorrou (Egypte, XXVe dynastie).
© Lysiane Gauthier - Musée d'Aquitaine.

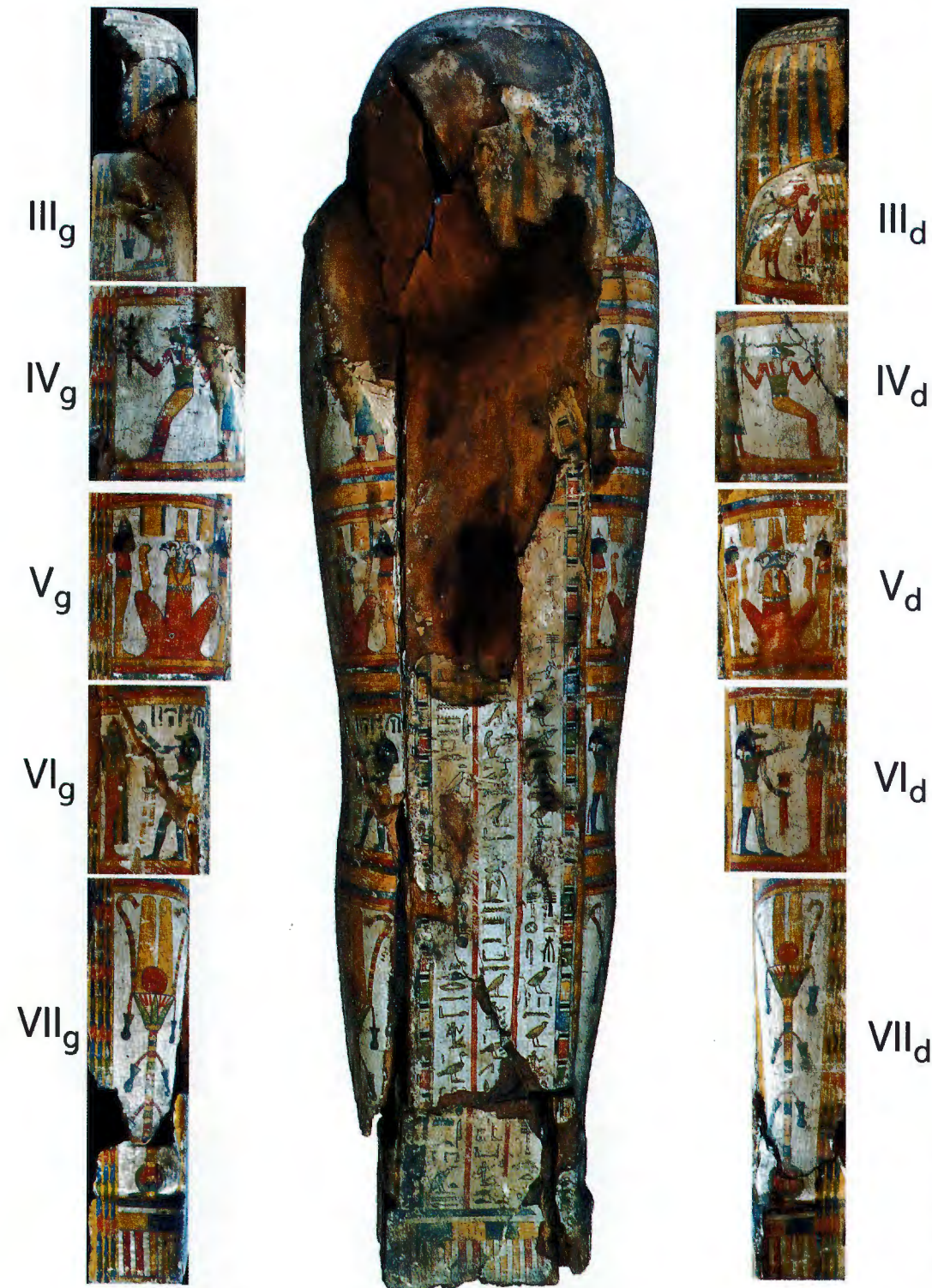


Fig. 7. - Cuve du cercueil d'Irethorrou (Égypte, XXVe dynastie).
© Lysiane Gauthier - Musée d'Aquitaine.

- Fig. 8. - Translittération des trois colonnes de textes hiéroglyphiques du registre II de la cuve du cercueil d'Irethorrou.
- (1) [...] *hry-^ct n(y) pr Jmn, Jr.t-Hr-r[-w], s3 mj-nw Hnsw-jr-^c3, s3 mj-nn Jmn-(m)-pr-Mw.t, m3^c-hrw.*
- (2) [...] *-n-Hr; s3.t n w^cb n Jmn, Dj=s-Hr(.w), s3 mj-nw [...] b(3)g(j), m3^c-hrw.*
- (3) *dd-mdw « jnk Ddj, s3 Ddj, jwr(=w) n(y)-wj m Ddw.t, ms=w~n(y) wj m Ddw.t.*

de la tombe de Karakhamon (nécropole du Sud-Assasif TT 223, XXVe dynastie) ⁵⁴ ou sur la face interne du couvercle du cercueil de Pefthjaouneith (Saqqarah, XXVIe dynastie, RMO, AMM-5e) ⁵⁵, Nout a été peinte dans la même attitude mais de face. Sur le pied du sarcophage d'Ibi (XXVe/XXVIe dynastie), elle est assise sur un signe *noub*, les bras ailés déployés ⁵⁶.

La cuve

La surface extérieure de la cuve est peinte sur un fond blanchâtre. Une trentaine de mèches de la perruque retombe dans le dos laissant les épaules dégagées. Les registres, deux au centre (I et II) et cinq en miroir sur les côtés (III à VII) sont séparés (8 cm) par sept bandes horizontales juxtaposées jaune, vermillon, bleu foncé, jaune, bleu foncé, vermillon et jaune (fig. 5 et 7).

Registres I et II

Au centre, le registre I et la partie supérieure du registre II ont été détruits à la suite d'une inondation. Ces registres sont séparés des registres latéraux par un décor en baguette. Chaque colonne se lit individuellement de droite à gauche, à l'inverse des trois colonnes qui se lisent successivement de gauche à droite, donc dans un sens rétrograde (fig. 8).

(1) [], supérieur du magasin du domaine d'Amon, Irethorrou ⁵⁷, fils de Khonsouirâa ⁵⁸ qui porte les mêmes titres, fils de Amonempermout ⁵⁹ qui porte les mêmes titres, justifié de voix.

(2) [] nHor, fille du prêtre *ouâb* d'Amon, Disouhor ⁶⁰, fils de [...] bagi ⁶¹ qui porte les mêmes titres, justifié de voix.

(3) Paroles à réciter : « Je suis un Busirite, fils d'un Busirite, on a été grosse de moi à Mendès (*Djedet*), j'ai été mis au monde à Mendès » ⁶².

Les deux premières colonnes nous renseignent sur l'ascendance du défunt (fig. 9). Toutefois, suite à la destruction du début de la colonne 2, il est impossible de savoir si [...]-

n-jr est le nom de son épouse ou de sa mère. Il est cependant plus probable qu'il s'agisse de son épouse. Une variante de la formule du chapitre 1 du livre des morts occupe l'intégralité de la troisième colonne. La formule originelle « Je suis un Busirite, fils d'un Busirite ; j'ai été mis au monde à Busiris (*Djedou*), on a été grosse de moi à Busiris ; Busiris est mon nom » a été ici déclinée en changeant le nom de Busiris en Mendès ⁶³ comme par exemple sur le cercueil de Neskhonsou II ⁶⁴ ou d'Iyhat ⁶⁵.

54. Pischikova, Elena. Early Kushite Tombs of South Asasif. *British Museum Studies in Ancient Egypt and Sudan*, 2009, 12, p. 11-30.

55. Renseignement du Dr. Christian Greco, Rijksmuseum de Leiden, Hollande.

56. Niwinski, Andrzej. *Sarcofagi, stèle e papiri funerari del Terzo Periodo Intermedio e dell'Età Tarda*, Electa, Milano, 1988, p. 223, tav. 309. Renseignement du Dr. Simone Musso, Accademia dei Concordi, Rovigo, Italie.

57. Ranke, Hermann. *Die ägyptischen Personennamen I*. Glückstadt, 1935, p. 42, 11. Cet anthroponyme est présent sur les cercueils des prophètes de Montou, Irethorrou (CG 41016) et son fils Hor (CG 41017) (Moret, 1913, p. 168-187).

58. « Khonsou l'ainé ». Ranke, 1935, I, p. 270, 20 ; Ranke, Hermann, *Die ägyptischen Personennamen II*. Glückstadt, 1949, p. 382 ; Perdu, Olivier. *Le crépuscule des pharaons*. Paris, Culturespaces/Fonds Mercator, 2012, p. 50-51.

59. *Imen-pr-Mwt* « Amon est dans le domaine de Mout » est un anthroponyme rare. Ranke, 1935, I, p. 28, 4 ; Aston, David A. *The Shabti box, a typological study*. OMRO, 1994, 74, p. 35 ; Jansen-Winkel, Karl. *Inscriben der Spätzeit: Die 22.-24. Dynastie*. 45.91, Nr. 14, Z. 2.

60. « Horus lui donne ». Ranke, 1935, I, p. 397, 23.

61. Ranke, 1949, II, p. 324, 21.

62. Barguet, Paul. *Le livre des morts des anciens égyptiens*. LAPO, 1967, 1, p. 38. ; Elias, Jonathan Paul. *Coffin inscriptions in Egypt after the New Kingdom*, UMI Chicago, 1993, p. 659.

63. Mendès, aujourd'hui Tell er-Ruba. Sur la confusion entre Mendès (*Djedet*) et Busiris (*Djedou*) voir Meeks, Dimitri. Le nom du dauphin et le poisson de Mendès. *RdE*, 1974, 25, p. 212, n° 3.

64. CG 41003 : Moret, 1913, p. 68.

65. Dodson, Aidan. The coffins of Iyhat and Tairy: a tale of two cities. *JEA*, 2008, 94, p. 107-138.

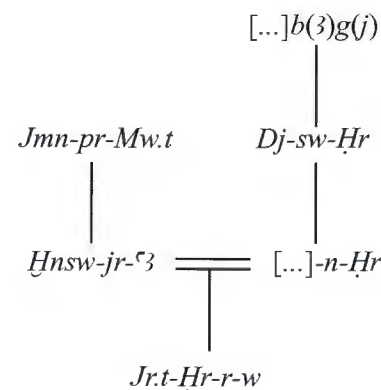


Fig. 9. - Arbre
généalogique
d'Irethorrou.
[n]hor est supposée
être sa mère.

Registre III

Le *ba* du défunt, oiseau à tête humaine, porte une barbichette et un cône d'onguent sur la tête, les bras sont levés en signe d'adoration. Une cassolette d'encens fumant et deux boulettes d'encens sont posées devant lui. En III_g, le *ba* repose sur un signe *maât* bleu bordé de jaune. En III_d, le texte est conservé « Le grand *ba* vivant de Rê ».

Registre IV

Un génie gardien criocéphale est en position semi-assise. Un *uraeus* se dresse entre ses cornes torsadées et horizontales. Il est vêtu d'un corset à bretelles et d'un pagne. Dans chaque main, il tient par la queue un lézard gecko apotropaïque dont la posture verticale, tête en haut, et le rendu signifient qu'ils sont vivants et en mouvement⁶⁶. Grâce à leurs doigts aplatis comme des ventouses, les geckos s'agrippent fermement au mur. On peut penser qu'ici ils sont redressés et qu'ils maintiennent le génie dans une attitude apparente de lévitation. La couleur verte du génie et des lézards, symbolise la régénération. Une scène similaire mais où les génies sont assis sur un trône est présente dans la vignette du chapitre 182 du livre des morts⁶⁷. A gauche du génie un personnage se tient de face, caché sous un drapeau bleu ou un bouclier. Seuls ses yeux *oudjats* et ses pieds révèlent sa présence. Il porte des bracelets au bas des jambes. Dans les chapitres additionnels 180-185 du Livre des Morts, glorifiant Osiris-Rê, le défunt se présente en tant qu'Horus, son héritier.

Registre V

Deux génies momiformes hiéracocéphales sont accroupis dos à dos. Ils portent une plume *maât* sur les genoux. Ils sont géminés et partagent la même couronne amonienne à double plume verticale avec disque solaire. Ils sont flanqués de chaque côté par un personnage momiforme portant un cône d'onguent sur la tête et une barbichette au menton.

Registre VI

Un dieu à tête de chacal « Anubis, (qui s'occupe des) bandelettes, (qui préside au) pavillon divin » (en VI_g), apporte au défunt d'une main une bandelette et un vase d'huile tandis qu'il lève l'autre main fermée mais avec le petit doigt tendu. Ce geste indiquerait qu'il pratique une onction au défunt qui porte d'ailleurs un cône d'onguent sur la tête⁶⁸.

Registre VII

Une colonnette lotiforme d'où émergent deux hautes plumes, un disque solaire et deux sceptres *héqa* et ornée de six contrepoids de collier *menat* est plantée dans un anneau *chen*. Ce fétiche représentant le dieu Néfertoum figure sur le cartonnage de Kephase (900-700 av. J. C.)⁶⁹, le cercueil de Djedmontefankh (BM EA 25256, début du 7^e s. av. J. C.)⁷⁰ ou de Tairy (Plymouth C3, seconde moitié de la XXVe dynastie)⁷¹ ou les parois du temple ptolémaïque de Deir el-Medineh.

Le piédestal

La présence d'un socle est caractéristique des cercueils de la Basse Époque. La plinthe est décorée par un motif en façade de palais. Sur la face inférieure, le dieu Apis, sous l'aspect d'un taureau au pelage blanc tacheté de noir, transporte la momie allongée sur son dos vers l'entrée de la tombe (fig. 10). Un *uraeus* se dresse entre ses petites cornes tandis qu'un collier *ménat* pend à son cou. Le défunt est recouvert d'un linceul vermillon. La tombe de forme élancée est surmontée d'un pyramidion noir. La scène est orientée : en haut, sur le couvercle, un signe céleste ; en bas, sur la cuve, le symbole des trois collines de couleur vermillon peint ; au centre, quatre bandes horizontales ocre, bleu, vermillon et ocre. En haut de la scène est écrit : « Paroles dites par l'Osiris, (qui s'occupe des) bandelettes, [...] ». Ce type de scène est fréquemment peint sous le pied des cercueils thébains à partir de la fin du 8^e s. av. J. C.⁷²

66. Vernus, Pascal et Yoyote, Jean. *Bestiaire des pharaons*. Paris, Librairie Académique Perrin, 2005, p. 334-336.

67. Barguet, Paul, 1967, p. 268-270.

68. Pierret, Paul. *Dictionnaire d'archéologie égyptienne*. Paris, Imprimerie nationale, 1875, p. 390.

69. Jørgensen, Mogens. *Egypt III : Coffins, mummy adornments and mummies from the Third Intermediate, Late, Ptolemaic and the Roman periods (1080 BC - AD 400)* : Ny Carlsberg glyptotek, Copenhague, 2001, p. 184-203.

70. Taylor, 2003, pl. 66.

71. Dodson, 2008, p. 136, fig. 18, pl. V.

72. Vernus et Yoyote. 2005, p. 594-595.



Fig. 10. - Face
inférieure du
piédestal
du cercueil
d'Irethorrou.
Apis emporte la
momie du défunt
vers la tombe.
© Lysiane
Gauthier - Musée
d'Aquitaine.



De 1884 à nos jours

En 1884, à la mort de Labet, Camille de Mensignac lui succède comme conservateur ⁷³. Le 9 mars 1885, la momie R-L527 (L4728) conservée au Musée de Préhistoire réintègre le musée d'Armes accompagnée d'une momie de chat (L4726-V531-M8598 ; don du Dr Souverbie en juin 1878), de quatre momies de crocodiles naissants (L4732 à L4734-V540), de deux statuettes funéraires égyptiennes en terre cuite émaillée (L4730-V477-M9088, H. 12 cm et L4731-V482-M9109, H. 8 cm ; don du Dr Moussous en juin 1873), un petit carré et une bande de toile de lin frangée (L4736 et L4737 ; don du Dr Moussous), et d'un scarabée en pierre (L4727 ; don de Mr de Bethmann, N° 20825 à l'inventaire du Musée Préhistorique). Par la suite, plusieurs achats et dons viendront enrichir la collection :

- Le 1 octobre 1885, premier achat de la collection du chanoine Jules Callen : un manche de sistre en bronze incrusté d'argent (L4738-V66-M14394), un poids en bronze (L4739), une petite urne égypto-romaine en terre cuite (L4748) et une perle conique perforée en plomb (L4750).

- Le 15 janvier 1888, don de la collection Ernest Descamps : une petite figurine égypto-romaine du bœuf Apis (L5887-V24-M8661), une statuette en bronze d'Osiris (L5888-V178-M8775) et une amulette en bronze (L5889-V546-M9132).

- Le 1 mars 1888, second achat de la collection Callen : deux ostracons portant des inscriptions hiératiques (L5981-V550-M8628) et coptes (L5982-V551-M8629), une figurine d'épervier en pierre (L5983), deux colliers de perles en terre cuite émaillée (L5984-V389-M8972 et L5985-V388-M8973), une plaque de terre cuite émaillée représentant une trinité (L5986), deux terres cuites représentant des dieux (L5987 et L5988-V42-M8677), trois petits vases à parfums d'albâtre (L6010-L6012), statuette en bronze d'Isis allaitant Horus (L5989), d'Horus (L5990-V84-M8707), d'Osiris (L6016), une amulette ithyphallique en terre cuite émaillée (L5991), une série de 18 amulettes en bronze (L5992-V252-M8855, L5993, L5994-V266-M8875, L5995, L5996, L5997-V58-M8692, L5998-V42-M8677, L5999-V142-M8751, L6000 à L6007, L6008-V49-8684 et L6009-V8-M8660), un fragment de statuette en pierre d'une divinité à tête d'hippopotame, ventre arrondie et mamelles de femme (L6013), une couronne en bronze à uræus (L6014), une colonne surmontée d'un chapiteau en bronze (L6018), une amulette en bronze à tête de taureau à bélière (L6019-V418-M8997), un petit bronze en forme de collier orné de deux têtes humaines (L6020-V406-M8995), un petit vase en bronze à panse arrondie, pointu dans le bas, muni de deux petites anses (L6021), plusieurs fragments de petites statuettes de bronze (L6022), un pied de vase en bronze (L6023), un lot de fragments de bronze (L6024), cinq perles en plomb (L6030),

deux bracelets (L6032 et L6033) et dix poids anciens en bronze (L6034-L6043).

- Le 22 octobre 1888, achat de la collection Ferdinand marchand d'antiquités : deux statuettes en bronze, l'une d'Osiris momiforme tenant dans ses mains la crosse et le flagellum (L6051-V177-M8778/14424 ; H. 10,5 cm), et l'autre de chat assis (L6052-V27-M8663), trois figurines en terre cuite émaillée, la première d'un lion couché (L6053-V284-M8886), la seconde d'Isis allaitant Horus (L6054-V122-M8737 ; H. 5,5 cm) et la dernière du dieu Ptah (L6055-V227-M8829 ; H. 3,5 cm), une main égyptienne momifiée (L6056), une momie de crocodile naissant (L6057), deux morceaux d'étoffe en toile de lin (L6058).

- Le 20 janvier 1890, achat de la collection de Mr Marcel Verdier : un rasoir en bronze (L6072), cinq statuettes en bronze représentant Isis allaitant Horus (L6073), un lion couché (L6074), un chien couché (L6075), un personnage (L6076) et un bélier (L6077), une statuette funéraire en terre cuite émaillée vert (L6078) et huit amulettes en terre cuite émaillée (L6079 à L6086).

- Le 5 mars 1890, don de la collection de Mr de Félix Dubois (membre de la SAB) : un grand vase canope à ibis en albâtre oriental découvert à Memphis (L6114).

Le Musée de Carreire

En 1890, une des momies et la collection phallique égyptienne sont entreposées dans le cabinet du conservateur du Musée d'Armes et d'Objets Anciens ⁷⁴. Mais, le 14 mai 1890, la décision est prise d'inventorier et de placer les collections archéologiques du Musée d'Armes dans des caisses en attendant que la ville ait trouvé un local convenable ⁷⁵. Les collections égyptiennes figurent sur cet inventaire à l'exception des cercueils et momies. Il n'est pas impossible qu'ils aient suivi la statue de bronze d'Hercule au Musée Lapidaire de la rue Mably. Dès juin 1890, les caisses sont transportées à l'ancienne école de sculpture à la Terrasse du Jardin Public sous la responsabilité de C. de Mensignac ⁷⁶. Les locaux de la rue Jean-Jacques Bel furent alors réhabilités et réaffectés ⁷⁷. Les collections se détériorant, la décision fut prise de créer le 30 octobre 1900, dans une chartreuse, chemin de Bethmann, le Musée de

73. A.M.Bx 1411R4. Nomination du personnel 1874-1909.

74. Camille de Mensignac, Rapport adressé à Mr le Maire de Bordeaux sur le transfert du Musée d'Armes et d'objets anciens. 1890, MSS conservé à la SAB.

75. Lettre n° 429 de Perrens, J. adjoint au Maire à Mr le Conservateur du Musée d'Armes. A.M.Bx 1411R1-2.

76. A.M.Bx 1411R10. Dans l'inventaire des 32 caisses et 49 boîtes ne figurent ni les sarcophages ni les momies.

77. Les plans de Bonfin de 1809 de l'Académie de Bordeaux. A.M.Bx XX-E1-9.

Carreire. C. de Mensignac est nommé conservateur ⁷⁸. L'installation est achevée dès janvier 1901 mais les collections égyptiennes ne seront exposées que plusieurs années après, faute de crédits pour acheter de nouvelles vitrines. La collection Godard est alors estimée à 35.000 Francs, les momies et l'ancien fonds à 8200 Francs ⁷⁹. Le musée de Carreire est inauguré en août 1906 ⁸⁰. Les « cercueils égyptiens à face humaine » et les « momies égyptiennes humaines » vont y être exposés pendant une cinquantaine d'années dans le grand salon au côté de la célèbre collection Godard ⁸¹. Les momies sont parfois portées dans le jardin, quand il fait beau, pour leur faire prendre l'air. C'est utile sans doute à leur conservation ! ⁸² Très rapidement, les amateurs d'histoire se plaignent de l'éloignement de ce musée.

Le catalogue Védère

En 1950, Xavier Védère, archiviste de la Ville de Bordeaux, réalise le catalogue des collections égyptiennes ⁸³. Il est aidé par Jacques Vandier, conservateur au Musée du Louvre, venu à Bordeaux les 28 et 29 juillet 1950 identifier les pièces les plus importantes et déchiffrer les inscriptions. Vandier est un expert en égyptologie et son « Manuel d'archéologie Égyptienne » ⁸⁴ fait toujours référence. Dans ce catalogue, le couvercle du cercueil R-L526, sans sa cuve, est attribué à la dame Asetemakhbit (V523-M8592) tandis que la cuve d'un cercueil, en mauvais état de conservation et dont il n'a jamais été fait état, apparaît dans cet inventaire (V522-M8593). Cette cuve est attribuée à la dame Hérîbès. L'examen du couvercle V523 et de la cuve V522 indique que ces deux pièces appartiennent au même cercueil, celui de la dame Asetemakhbit « Isis est dans Chemmis », fille de Hornakht « Horus est puissant », ayant usurpé le cercueil de la dame Hérîbès « La contentée » ⁸⁵ et qu'il s'agit du sarcophage Perrot n° 4. Aujourd'hui, le flanc gauche de la cuve a disparu et le fond est brisé en plus d'une dizaine de fragments.

L'état de conservation de certaines momies inquiétait Védère. Pour la momie anonyme V521, un ramollissement et des taches suspectes traversant les linges rendaient nécessaire son inhumation. La momie V520 présentait, à un degré moins avancé, les mêmes signes. L'embaumement de ces deux momies, peu conforme au rituel, semblait indiquer qu'elles avaient déjà été fouillées et rebandelettées sommairement. Un séjour plus prolongé de ces momies dans leurs sarcophages ne manquerait pas d'altérer et de faire disparaître les peintures qui décoraient le fond des cuves. La momie V525 (probablement momie Perrot n° 3), dépouillée de ses bandelettes et très sèche, paraissait pouvoir être conservée indéfiniment. C'est pour cette raison que la décision a été prise d'inhumer les momies humaines (V520, V521 et V525) et animales au cimetière de la Chartreuse à Bordeaux ⁸⁶.

Védère acheta en 1951 à Mr Ephraïm Allix une collection d'une cinquantaine d'objets (V43.558 à V43.591 ; M9160 à M9210) dont un masque en bois de sarcophage (V43.358-M9176) et quelques amulettes provenant des fouilles de Saqqarah de 1886 ⁸⁷.

L'inventaire Mesuret

Dans une lettre du 19 février 1952, Robert Mesuret, inspecteur chargé de la réorganisation des musées de Bordeaux, demande au directeur des Musées de France de déclasser le musée de Carreire ⁸⁸. C'est à vingt jours près, la date d'entrée des cercueils au Musée de Bordeaux, qui est indiquée dans l'inventaire Mesuret ⁸⁹. De 1951 à 1953, Mesuret, M. Vergnier-

78. A.M.Bx XV-D1-3 et XV-E1-8 ; de Mensignac, Camille. MSS Rapport adressé à Mr le Maire de Bordeaux sur le transfert du Musée d'Armes et d'Objets Anciens. 1890, 29 p., manuscrit conservé aux archives de la SAB.

79. Polices d'assurance des bâtiments et des collections municipales. Ville de Bordeaux. 1901.

80. Thomas, Fernand. Une visite au Musée de Carreire. Société Archéologique de Bordeaux, 1907, XXIX, p. 35-54 ; Bardie, A. ; Rambie, P. ; Schroder, M. et Chalagnac, L. Un musée à Bordeaux. La Petite Gironde, 20 janvier 1907.

81. Sur une carte postale (Réf. 75-26-533/2 du Musée d'Aquitaine Bordeaux) « Bordeaux – Musée d'Armes - Momies égyptiennes », on aperçoit au premier plan dans les vitrines, de gauche à droite, le cercueil d'Îténéferamon R-L525 avec sa momie, une momie humaine probablement R-L527 et le cercueil d'Irethorrou L4297 dont la cuve était encore en bon état de conservation et contenant vraisemblablement la momie R-526. Cette momie a été enregistrée à tort par Védère sous le numéro V521. A l'arrière plan, on aperçoit la collection Godard. Moreau, F. Carreire et son musée. La vie de Bordeaux, 18 février 1978.

82. Ferrus, Maurice. Nos richesses archéologiques – Le musée de Carreire. La Petite Gironde, mercredi 9 novembre 1927 ; Ferrus, Maurice. Les collections de Carreire - Le Musée d'Armes. La Petite Gironde, mardi 29 novembre 1927.

83. Cet inventaire est cité dans le compte rendu de la séance inaugurale de la SAB du 8/11/1952, Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux, 1951-1953, LVIII, p. 29. Védère, 1950, p. 1-54 et S1-S4, n° 1-645.

84. Vandier, Jacques. Manuel d'Archéologie Égyptienne, Paris, Picard, 1952-1978.

85. Dautant, 2011, p. 17-28.

86. Les momies ont été ré-inhumées au cimetière de la Chartreuse à Bordeaux. Le registre du cimetière fait état de « momies venant de Carreire » inhumées le 19 novembre 1951 dans un ossuaire, le « caveau des concessions et reprises, 3ème série, prolongée numéro 3 ». Avant de procéder à leur inhumation, il avait été envisagé de les démailloter pour récupérer d'éventuels papyrus, amulettes, colliers, bijoux ou scarabées. Nous ne savons pas si cette opération a été réalisée.

87. Lettre du Directeur des Musées de France au Préfet de Gironde du 11 mai 1951 in Dossier Védère, Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux ; Inventaire Mesuret.

88. A.M.Bx 1411R12 ; Mesuret, Robert. La réorganisation des musées de Bordeaux. Revue Historique de Bordeaux, 1952, p. 37 et 39. Le bâtiment abritant le Musée de Carreire laissa la place à l'École d'horticulture puis sera détruit en 1962 lors de la construction de l'Université de Bordeaux 2.

89. 30 janvier 1952. AMB 1403R1-4 ; Inventaire Mesuret du Musée d'Aquitaine.



Fig. 11. - Couvercle d'un cercueil ptolémaïque, propriété du musée d'ethnographie de l'Université Bordeaux Segalen en dépôt au musée d'Aquitaine.

Ruiz, inspecteur chargé de la réorganisation des musées, et M. Mathieu, bénévole appartenant à la Société archéologique de Midi-Pyrénées, ont inventorié l'ensemble des collections des musées de Bordeaux⁹⁰. Les collections égyptiennes sont inventoriées entre le 30 janvier et le 7 février 1952. Cet inventaire fut transmis aux différents musées concernés en octobre 1956. Le musée de Bordeaux, devenu musée d'Aquitaine en 1963, déménagera finalement en 1987 du cours d'Albret au cours Pasteur⁹¹.

Les premières restaurations connues ont été ordonnées par Védère en 1953/1954. Elles ont porté sur le cercueil complet M8590 et le couvercle M8592. Ce sont effectivement les objets qui sont aujourd'hui dans un assez bon état de conservation mais restauré parfois maladroitement. En décembre 1953 (M8590) : « Important traitement contre les vers ; remis des alaises et des traverses au fond ; assemblage des joints, des épaules et de la tête ; remis des parties dans leur forme ; tourillonné les différents éléments disjoints et stucage ceux-ci ». « Fixation du pied et de la tête du couvercle complètement déboîtés ». Au même moment, toute la menuiserie intérieure de la tête du cercueil M8592 (couvercle seul, le pied manque) est refaite. Le cercueil M8590 fait l'objet, en mai 1954, d'une nouvelle restauration (consolidation des apprêts détériorés, réfection des apprêts manquants et raccords de peinture au ton de l'ensemble), et enfin une dernière restauration en 1961 à Paris.

Le cercueil d'Iténéferamon, M8590 a été exposé plusieurs années dans les salles permanentes⁹² ou lors d'expositions temporaires au Musée d'Aquitaine et est actuellement dans les réserves du musée. Il n'a pas fait l'objet d'une publication scientifique, les études exhaustives des sarcophages et cercueils égyptiens⁹³ ont reproduit les planches de Perrot mais lui attribue une localisation inconnue. Le dessin du couvercle du cercueil n° 4 de la collection Perrot⁹⁴ permet de l'identifier comme le cercueil V523-M8592.

En 1901, la Faculté de Médecine reçoit d'Albert Gayé, fouilleur d'Antinoë, une dizaine de momies, des pièces ostéologiques, près de 200 crânes et une collection importante de tissus coptes. Ces pièces seront exposées au Musée d'Ethnographie de la Faculté fondé en 1894. En 1963, l'Université Bordeaux Segalen dépose au musée d'Aquitaine deux séries de tissus coptes provenant en majorité de la collection Victor Coustau, négociant bordelais. Quelques uns sont des dons d'A. Gayet et d'Emile Guimet et furent envoyés d'Antinoë. En 1979, l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3 dépose un lot de 28 pièces de tissus antiques d'origine et de chronologie indéterminées⁹⁵. Un cercueil d'époque ptolémaïque (fig. 11) et sa momie, propriété du musée d'ethnographie de l'Université Bordeaux Segalen, ont été mis en dépôt en 2010 au musée d'Aquitaine.

Cette collection est parvenue jusqu'à nous grâce à Chantal Orgogozo, conservateur en chef dans les années 80-90, et à Anne Ziégélé, aujourd'hui conservateur des collections antiques au musée d'Aquitaine.

90. A.M.Bx 1403 R1-4. Musées de Bordeaux Inventaire Rétrospectif (Minute) IV 8770 à 11426.

91. Sabron, Geneviève. *Le Musée d'Aquitaine*. Bordeaux, Sud-Ouest, 1990.

92. Orgogozo, Chantal. *Egypte pharaonique : rites divins et funéraires. Egypte et Méditerranée : Objets antiques du Musée d'Aquitaine*, Bordeaux, Musée d'Aquitaine, 1992 p. 31.

93. Schmidt, 1919, p. 131, fig. 679-680; Niwinski, 1988, p. 30-32, fig. 18-20. Le cercueil porte le numéro 455 dans l'inventaire de Niwinski.

94. Perrot, 1846, p. 85-86 et pl. 4.

95. Rutchowskaya, Marie-Hélène. *Egypte copte. Egypte et Méditerranée : Objets antiques du Musée d'Aquitaine*, Bordeaux, Musée d'Aquitaine, 1992 p. 41-63.



L'abbé Breuil, la Gironde et les Landes : premières visites, premier séjour (1897-1914)

Julia Roussot-Larroque *

Durant toute sa longue vie, «passablement errante et hors des cadres accoutumés de vie casanière», en Europe, en Asie et plus encore en Afrique, l'abbé Breuil a entretenu des liens privilégiés avec le sud-ouest de la France. Au premier plan, bien sûr, on trouve le Périgord. Ses grottes ornées et ses sites préhistoriques ont été au cœur des deux premiers et plus rudes combats du grand préhistorien, menés de front de 1902 à 1907, et définitivement victorieux : sur l'authenticité de l'art des cavernes, et sur la position ancienne de l'Aurignacien dans le Paléolithique supérieur. Mais dès 1897, avant même son entrée au grand séminaire, le jeune Breuil avait découvert la Gironde et les Landes. Il y avait noué des relations et des liens d'amitié avec quelques figures marquantes de l'archéologie préhistorique girondine et landaise. C'est pourquoi, au début de la guerre de 1914, l'abbé fut six mois l'hôte de Bordeaux et du Bouscat, dans la banlieue bordelaise.

Le temps de la découverte

Au début de juillet 1897, Henri Breuil, âgé de vingt ans, venait de terminer son premier cycle d'études au petit séminaire d'Issy et s'appêtait à entrer au grand séminaire de Saint-Sulpice à Paris (fig. 1). Pour ses dernières vacances en tenue civile, sur le «conseil pressant» de son lointain parent, le géologue et archéologue Geoffroy d'Ault du Mesnil, il voulut visiter «les sites classiques de l'âge du Renne» du sud-ouest de la France : Les Eyzies en Dordogne, les grottes de Gourdan



Fig. 1. - Henri Breuil, séminariste, vers 1898 ?

en Haute-Garonne et du Mas d'Azil en Ariège, et aller voir Edouard Piette à Brassempouy, dans les Landes. A son projet, le futur abbé avait rallié son condisciple et ami du séminaire, Jean Bouyssonie, qui découvrira plus tard en Corrèze, avec son frère Amédée, le squelette néandertalien de La Chapelle-

* Directeur de recherche honoraire au CNRS.

Nous tenons à exprimer ici nos vifs remerciements à Françoise Bérard, chef du Pôle documentaire du Musée d'Archéologie Nationale, qui nous a donné libéralement accès à la version dactylographiée de l'*Autobiographie* de l'abbé Breuil et à ses Albums photo. Nous remercions aussi Marc Martinez, responsable de la grotte de Pair-non-Pair, qui nous a communiqué certains des documents photographiques reproduits en illustration de cet article.

aux-Saints. Défavorable au projet, le père de Breuil déclara qu'il ne lui donnerait pas un centime. Le jeune Breuil, encore mineur, passa outre. Sur ses économies, il réunit l'argent d'un billet circulaire de chemin de fer en 3^e classe et de frais d'hôtel éventuels, réduits au minimum par l'hospitalité des familles de plusieurs camarades du séminaire. Son père dut s'incliner, mais lui prédit qu'il allait «être très malheureux dans cet horrible Midi où la cuisine à l'huile et à l'ail régnait.»

Bien au contraire, la découverte du Sud-Ouest fut pour le jeune homme une révélation. «Je n'avais alors aucune culture esthétique ou d'architecture, mais je sentais vivement tout cela, comme la beauté des paysages et des lumières. Sans doute toute l'ancestralité méditerranéenne, inconnue, mais certaine en moi, s'épanouissait au soleil du Midi». Révélation surprenante à première vue, chez ce descendant d'une famille aux racines picardes, champenoises et bourbonnaises, qui depuis sa prime enfance avait vécu à Clermont, dans l'Oise... Dès le premier contact, pourtant, Breuil se sentit homme du Sud. L'arrivée aux Eyzies acheva de le fasciner. «En contemplant, pour la première fois, les étranges corniches arrondies, suspendues comme des champignons d'arbre, des hautes falaises dominant la route menant au village, et, face à Tayac, celles de Gorge d'Enfer et de Laugerie, j'étais envahi par une sorte de stupeur craintive d'être dans une sorte de monde enchanté, mystérieux, presque terrible. Pourtant les gens y vivaient comme ailleurs, dans un petit village où personne ne venait, que de rares voyageurs de commerce, et, de loin en loin, des gens étranges, «sans doute à esprit un peu dérangé» qui fouillaient ici ou là, et puis s'en allaient»¹.

Première visite dans les Landes : Brassempouy, Dubalen et Piette

Pour ce premier voyage initiatique, Breuil ne traversa pas la Gironde, mais s'en fut directement du Périgord aux Landes, rendre visite à E. Piette sur sa fouille de Brassempouy. Edouard Piette (1827-1906), de famille bourgeoise des Ardennes, était venu assez tard à la préhistoire. Magistrat, nommé juge de paix à Eauze dans le Gers, il avait fouillé près de Tarbes des tumulus des âges du Bronze et du Fer et des gisements de «l'âge du Renne»: grottes d'Espalungue à Arudy (Pyrénées-Atlantiques), de Gourdan (Haute-Garonne), de Lortet (Hautes-Pyrénées), du Mas d'Azil (Ariège), et enfin cette grotte du Pape à Brassempouy où il avait découvert en 1894 la célèbre *Dame à la capuche*, en ivoire de mammoth², et où le jeune Breuil désirait se rendre. La relation de l'équipée ne manque pas de pittoresque. Par le train, le parcours le plus court, Les Eyzies-Marmande-Mont-de-Marsan, lui prit tout un jour. Ne sachant où se trouvait exactement Brassempouy, il s'adressa aux autorités municipales montoises. «Ce petit jeune homme maigrichon, avec un

marteau de géologue au côté et de grandes jambières, les amusa prodigieusement». Ils envoient à un conseiller de préfecture, frère du maire de Brassempouy : ce jour de grand marché à Mont-de-Marsan, Dubalen, le préhistorien landais, viendrait peut-être de Saint-Sever ? Pierre Dubalen (1851-1936), né à Montgaillard et mort à Montsoué, en Chalosse, s'était tourné vers les sciences naturelles et l'agronomie après des études de pharmacie. Devenu directeur de la Pépinière départementale, il fut l'un des premiers promoteurs dans le Sud-Ouest de l'utilisation des engrais et de l'introduction de plants de vigne américains et d'hybrides pour lutter contre le phylloxéra. Son intérêt pour la géologie le conduisit à la préhistoire. On lui doit en particulier la définition du Chalossien. Il avait découvert les gisements paléolithiques de Brassempouy, Montaut et Rivière, exploré des mégalithes néolithiques et des tumulus protohistoriques. Fondateur du Musée de Mont-de-Marsan, il en fut conservateur jusqu'à sa mort.

Mais en ce jour de l'été 97, Dubalen ne vient pas au grand marché de Mont-de-Marsan où le jeune Breuil espère sa venue. Cela nous vaut une description colorée du marché, les ânes portant chapeau de paille sur la tête et pantalon aux jambes de devant, les mules «attelées par paires à des traverses en échelles» et les superbes bœufs à résilles anti-mouches, le joug fixé aux épaules. Enfin, non sans mal, Breuil arrive chez Dubalen à Montsoué. «Je me présentai : Je vais à Brassempouy, invité par Piette qui y fouille... ; – «Piette ! Je suis très mal avec lui, il m'a volé la fouille³... ! Mais ce n'est pas de votre faute !» – On causa. Dubalen était bon naturaliste ; mes idées... évolutionnistes, mon enthousiasme lui plurent.» Le lendemain, son «voisin et ami de Laporterie⁴, qui fouille avec Piette», vient exprès, de Montgaillard tout proche, pour mener «le petit jeune homme» à Brassempouy. Entre temps, à Saint-Sever, on l'avait présenté à «un grand vieillard aux cheveux ébouriffés et abondants, Léon Dufour». A la grotte du Pape, Edouard Piette accueille «de charmante façon» le jeune Breuil. «On me montra le gradin du vestibule que ne dépassait pas l'assise à statuettes, le coin, à gauche, du magasin d'ivoire décomposé dont il proposait aux dames une tartine de Mammouth, et l'argile glaiseuse du couloir, où l'on fouillait encore et où toute stratification était détruite [...] il m'invita à venir le voir,

1. Breuil, *Autobiographie*, p. 91-92.

2. Piette, 1895.

3. En 1881, Dubalen avait entrepris fouiller la grotte du Pape à Brassempouy, mais Piette l'avait supplanté à partir de 1894.

4. Joseph de Laporterie, archéologue et préhistorien landais, a fouillé entre autres le gisement solutréen de Montaut, en Chalosse ; depuis 1894, il collaborait à la fouille d'Edouard Piette à Brassempouy ; il participera en 1900 aux fouilles de Breuil et Dubalen dans l'abri Dufaure à Sorde.

ainsi que sa collection des cavernes pyrénéennes, à Rumigny (Ardennes), vers la fin des vacances, et le lendemain, Laporterie me ramena à Saint-Sever, d'où je partis pour Lourdes [...]. Mon arrêt à Lourdes fut bref [...]. Cet endroit trop agité ne me plaisait pas trop»⁵.

Vers la mi-septembre, Henri Breuil se rend donc à Rumigny pour cinq ou six jours, à l'invitation de Piette. Il voit ses collections, «admirables vraiment pour l'Eburnéen⁶ de Brassempouy et le Magdalénien, et ses oeuvres d'art : nettement supérieures à ce que j'avais vu à Brive [dans la collection Masséna]. Piette m'exposait ses idées ; ses théories, les bonnes et les mauvaises (que j'ai plus tard discriminées) et me racontait une foule d'anecdotes sur le monde, assez divisé, des préhistoriens»⁷. Ce premier séjour eut une autre conséquence dont Breuil n'aura qu'à se féliciter : «mon aptitude à dessiner à sa satisfaction plusieurs objets difficiles à rendre, et mon habileté à déchiffrer les chevelus de fines gravures sur pierre emmêlées, me conquièrent tout à fait sa bienveillance ; il me fit exécuter ainsi divers dessins à la plume, et à ma stupéfaction, m'en remit, à mon départ, un prix que je trouvai très encourageant. [...] A partir de cette année et pendant les neuf ans qui suivirent, Piette, qui cessa de fouiller⁸, me demanda, chaque automne, jusqu'à sa mort en 1907, de venir passer à Rumigny une petite semaine ; je connus donc, comme personne au monde, toutes ses idées et ses théories, et ses souvenirs de fouille. [...] Il connaissait assez bien – mieux que personne alors – le Magdalénien pyrénéen et, à travers un vocabulaire difficile et variable, en avait exposé l'évolution industrielle et artistique [...]. En fait, à partir de ma visite à Rumigny, en 1897, Piette me considéra comme son élève et je le regardai comme mon maître.» Cela n'empêchera nullement Breuil, quelques années plus tard, de porter un regard critique sur la classification du Paléolithique supérieur de Piette⁹ et sur les théories de son «maître» sur l'art mobilier paléolithique¹⁰ : «ce n'est que vers 1903 ou 1904 que je fus amené, à sa grande fureur, à procéder à cette révision. Ce fut une grosse crise de nos relations. Plus tard, en 1912, je publiai là-dessus un mémoire sans lequel, pour un non initié, les écrits de Piette sont inintelligibles, même à un spécialiste»¹¹. Sur les fouilles de son «maître» à Brassempouy, Breuil n'est pas moins sévère : «la fouille de Brassempouy, presque tout entière de niveau très inférieur à ses autres fouilles, ne fut jamais bien comprise par lui»¹².

Première rencontre avec Daleau et la Gironde : la révélation de l'art des cavernes

L'année suivante (1898) au début des vacances d'été, Breuil, désormais séminariste à Saint-Sulpice, met pour la première fois le pied en Gironde. Il n'y vient pas tout à fait en étranger. On le sait peu, mais par ses grands-parents maternels il avait des liens avec le Médoc. Vers 1853, quand son grand-père Prosper Morio, descendant direct du général-baron d'Empire Morio de l'Isle, avait épousé Adèle François, il était sous-préfet de Lesparre. La mère du futur abbé y était née. «Lesparre, entre le Médoc et les Landes, la Gironde et le grand océan, pays de soleil, de bon vin, d'abondantes palabres. Prosper Morio s'entendait à merveille avec ses administrés ; il était beau, il était grand, il avait la parole aisée, vibrante et sincère. Il réussit sans peine ; alors les landes de bruyères et de brandes s'étendaient comme une mer où la chasse était abondante et libre, les marches pouvaient s'y poursuivre des heures durant, vers Hourtin et ses étangs, où il acheta un lopin de terre broussailleuse, inondée l'hiver, dont, bien plus tard, je l'aidai à se défaire. Un fait qu'il me narra souvent dut aussi contribuer à le rendre sympathique à ses administrés : sur la plage de Soulac, je crois, non loin de la Pointe de Grave, dont il eut à s'occuper à maintes reprises pour tenter d'arrêter les dégâts de l'océan, il lui arriva de sauver une jeune fille que le ressac violent avait entraînée vers le large, alors qu'elle se baignait avec les siens. Prosper Morio était alors un excellent nageur et il adorait ce sport ; il s'ébattait librement au large, ayant franchi les brisants, particulièrement forts ce jour-là ; après une vague plus forte, il entendit les cris de ceux qui lui avaient échappé, et parvint à saisir et à ramener à terre la jeune fille évanouie. Cela lui valut une médaille de sauvetage. Il ne paraît pas, du reste, s'être autrement soucié de la demoiselle. Prosper Morio, peu après son mariage et la naissance de ma mère, fut transféré sous-préfet à Bergerac, ce qui était un bel avancement. Il y «gouverna» avec la même aisance sympathique qu'à Lesparre»¹³.

5. Breuil, *Autobiographie*, p. 97.

6. Du latin *eburneus*, ivoire : désignait la période correspondant à la fabrication des statuettes en ivoire de Mammouth, aujourd'hui attribuées au Gravettien, dans la classification de «l'âge du Renne» (Paléolithique supérieur) élaborée par Piette.

7. Breuil, *Autobiographie*, p. 100.

8. Cette campagne de fouille fut la dernière de Piette à Brassempouy.

9. Breuil, 1906a.

10. Breuil, 1905.

11. Piette, 1907 ; Breuil, 1912.

12. Breuil, *Autobiographie*, p. 96-97.

13. Breuil, *Autobiographie*, p. 14.



Fig. 2. - François Daleau en 1911, dans son bureau de la propriété familiale de l'Abbaye à Bourg-sur-Gironde. (Document communiqué par Marc Martinez).

L'itinéraire du jeune Breuil vers Bordeaux passe d'abord par la Charente. À Ruffec, il rend visite à Gustave Chauvet «notaire protestant, assez érudit, à longue barbe très soignée à double pointe, petits yeux écarquillés sous des sourcils broussailleux, et fort satisfait de lui-même» qui l'accueille «avec une gentillesse un peu prétentieuse» et lui montre «beaucoup de belles choses». La vallée de la Tardoire l'enchant, «quoi que moins grandiose que la Vézère [...] De là, je gagnai Bordeaux pour aller voir M. Daleau, viticulteur à Bourg s. gironde, sur une petite ligne fort mal desservie. Sur la recommandation de d'Ault et de Piette, il m'accueillit comme un néophyte. Il vivait du vin de ses vignobles, dans la grande maison du Prieuré, avec sa sœur et son frère, tous célibataires. Un bâtiment à part abritait son Musée, où, à côté de beaucoup d'ethnographie exotique et locale, était sa collection paléolithique, purement locale, venant en grande partie de ses fouilles de Marcamp [sic], à la grotte des Fées, magdalénienne, et à celle de Pair non Pair, aux parois gravées (fig. 2). Il m'y conduisit avec son petit tonneau et son poney, car il était boiteux de naissance¹⁴. Quoique bordelais, c'était un homme parlant peu, et jamais pour ne rien dire. Très méticuleux observateur, il avait conservé à peu près tous les objets de ses fouilles, dont toute trouvaille était cotée et inscrite dans un journal bien tenu. Les abris de Pair non Pair appartenaient à ce que j'appelai plus tard l'aurignacien, à l'exception de la base qui était moustérienne. Les gravures des parois de la grotte, dont le remplissage atteignait la voûte, avaient été enfouies sous les dépôts géologiques et archéologiques de cet âge, et nul doute ne pouvait être soulevé sur leur authenticité. Ce sont les premières gravures pariétales que j'aie vues, actuellement du reste à la lumière du jour»¹⁵.

Expéditions vers le Médoc, les Landes et la Chalosse

Breuil profite encore de son passage à Bordeaux en 1898 pour visiter «un M. Lalanne qui avait, de la région des Landes girondines, la plus jolie collection de pointes de flèches que l'on puisse rêver et, de plus, un tibia humain, blessé d'une flèche, d'un dolmen aveyronnais»¹⁶. De Bordeaux, Breuil se rend à Lesparre et Hourtin pour «liquider», de la part de son grand père maternel, «le lopin de brande fourrée qu'il avait acquis autrefois au nord de l'étang. Toute cette zone landaise, couverte de bois de pins, avec les bruyères en fleur, et par place, les ajoncs aux fleurs d'or, tout cela, sous l'ardent soleil de juillet, renouvela mes enthousiasmes de 1897 pour les pays méridionaux». Après ce crochet par le Médoc, il reprend le chemin des Landes. Il s'en va retrouver Dubalen, devenu un ami, et parcourt avec lui les coteaux de Montsoué à la recherche de quartzites taillés et silex des limons avoisinants. «J'en avais vu de magnifiques séries à Mont-de-Marsan. [...] Le brave et «scrupuleux» de Laporterie, dont le caractère n'était pas le fort, nous accompagna de temps à autre [...]. Sans doute en 1899, Dubalen m'emmena voir, chez un pharmacien, Darbas, à [lacune] une série d'objets venant de la grotte d'Isturitz où, avec l'abbé Lacou-Barraqué (un peu fou) il extrayait comme phosphate le remplissage phosphaté de la grotte. Heureusement, un procès entre propriétaires avait arrêté ce sabotage». Avec Dubalen, il se rend aussi de Peyrehorade à Sorde à bicyclette. Ils voient l'abri Duruthy «d'où Chaplain-Duparc avait extrait une sépulture magdalénienne, célèbre pour son collier de belles canines d'ours et de lion, percées et ornées¹⁷. Mais notre attention se fixa sur l'abri Dufaure, un peu en amont, qui n'avait pas été vidé, et où nous trouvâmes, au premier coup de pioche, d'abondants vestiges de foyers. L'année suivante [1900], j'y passai 15 jours ou trois semaines»¹⁸, au lendemain du Congrès de Paris. Les résultats de cette fouille, à laquelle avait aussi participé Joseph de Laporterie, seront rapidement publiés¹⁹. «A bicyclette, je me rendis à Same, visiter mon ami l'abbé de Bertier dans sa famille ; ensemble, nous visitâmes

14. Cette boiterie, sur laquelle plusieurs se sont interrogés, n'était pas de naissance comme l'a cru Breuil. Elle venait du mal de Pott, forme de tuberculose osseuse, selon un renseignement que nous donna, il y a fort longtemps, Madame Abadie, fille du médecin personnel de Daleau.

15. Breuil, *Autobiographie*, p. 122.

16. Il s'agit d'Emile Lalanne (1831-1909) dont les collections archéologiques et numismatiques enrichiront après sa mort celles des musées de Bordeaux.

17. Lartet et Chaplain-Duparc, 1874.

18. Breuil, *Autobiographie*, p. 123.

19. Breuil et Dubalen, 1901.

un curé du voisinage, qui nous offrit un verre de vin blanc, magnifiquement doré, mais pur vinaigre! Celui de Sordes était du même genre à l'auberge, mais je l'additionnais de tant d'eau, qu'il devenait buvable»²⁰. Les relations de l'abbé Breuil et de Dubalen prendront pourtant un tour moins cordial à propos de gravures sur os prétendument paléolithiques de la grotte de Rivière (Landes), où l'abbé reconnaît l'oeuvre d'un faussaire, alors que Dubalen les croit authentiques, au moins en partie²¹.

La bataille de l'art préhistorique. 1895-1901 : la course à la priorité

L'idée que «les hommes de la pierre ancienne» aient décoré les parois de grottes ou d'abris avait longtemps semblé incompatible avec le stade primitif d'évolution spirituelle qu'on leur attribuait. C'est seulement à la toute fin du XIXe siècle que ce dogme va devoir céder, battu en brèche par une succession de découvertes.

Une découverte à retardement : les gravures de Pair-non-Pair

Au début de septembre 1899, revenant de Sorde, Henri Breuil repasse à Pair-non-Pair mais, curieusement, ni à sa première visite, ni à la seconde il n'entreprend de relever les gravures. Comme on le verra, c'est seulement l'année suivante, en 1900, qu'il fera à La Mouthe ses premiers relevés pour le compte de Rivière. A Pair-non-Pair, Daleau lui-même se charge de déchiffrer et dessiner les figures pariétales. Selon Breuil, «il n'y consacra que de modestes notes bien raisonnées [...] La seule où il ait joint des croquis et des photographies est fort loin de donner une idée suffisante et exhaustive de la très importante découverte. Ceux qui ont connu Daleau savent qu'il était inégal d'une jambe et marchait à l'aide d'une canne, conditions mauvaises pour la gymnastique d'échelles et de tréteaux que nécessitait la grotte. C'est sur des moulages partiels qu'il étudia surtout les figures»²². Pour Pair-non-Pair, l'historique de ces premières tentatives de reproduction d'oeuvres pariétales a pu être reconstitué en détail²³. Bien plus tard, après la mort de Daleau en 1927, Breuil fera plusieurs campagnes de relevés entre 1934 et 1937 (fig. 3), mais la publication ne paraîtra qu'en 1960²⁴.

C'est le 29 décembre 1883 que Daleau avait pour la première fois remarqué des traits gravés sur les parois de la grotte de Pair-non-Pair. Il en avait reconnu l'ancienneté, sans savoir les déchiffrer : «Je vois [...] plusieurs lignes s'entrecroisant formant presque des dessins. Ont-elles été tracées par les



Fig. 3. - L'abbé Breuil devant la grotte de Pair-non-Pair, vers 1934-1936.

troglodytes?»²⁵. Mais ces «lignes», encore tout empâtées de terre humide, ne retinrent pas davantage son attention. Il avait vaguement projeté de revenir avec une brosse, mais treize années passèrent avant qu'il ne s'en préoccupât de nouveau. Le projet ne refit surface qu'au début de l'été 1896. Vers la fin juin, après l'enlèvement de blocs qui obstruaient la tranchée, la caverne était enfin ouverte et bien éclairée. «A partir de ce jour, les traits gravés furent minutieusement examinés à chaque nouvelle visite. J'essayai de les dessiner, de les débarrasser des dépôts qui les recouvraient en partie. Malgré ces investigations répétées, je ne voyais que des lignes entrecroisées, des stries incompréhensibles»²⁶. Il savait donc ce qu'il cherchait ! Enfin, le 31 août 1896, apparut à ses yeux le grand cheval gravé à tête retournée, qu'il baptisa l'*Agnus dei*. Ses carnets ont fidèlement relaté cette révélation. La découverte fut présentée à la Société archéologique de Bordeaux à la séance du 13 novembre 1896.

20. Breuil, *Autobiographie*, p. 129.

21. Breuil, 1911 ; Dubalen, 1911 et 1912.

22. Breuil, *Autobiographie*, p. 189.

23. Martinez et Loizeau, 2006, p. 47-60.

24. Voir l'historique détaillé de la découverte des gravures et des relevés dans Roussot, 2006, p. 7-25.

25. Daleau, *Excursions*, V, 7 décembre 1883, cité par A. Roussot, 2006, p. 16.

26. Daleau, 1896, p. 243-244.

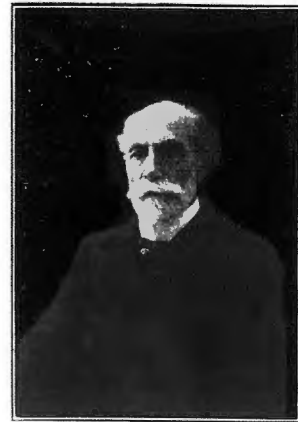


Fig. 4. - Portrait
d'Emile Rivière.

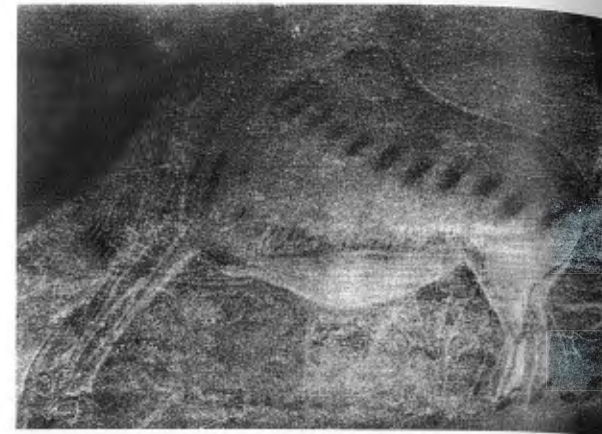


Fig. 5. - Renne «tacheté».
Grotte de La Mouthe aux Eyzies.
Photographie Charles Durand,
1895.

Première découverte d'une grotte ornée reconnue préhistorique : la grotte de La Mouthe aux Eyzies

Un peu plus d'un an avant Pair-non-Pair, en 1895, des figurations animales préhistoriques avaient été découvertes sur les parois de la grotte de La Mouthe, aux Eyzies, et signalées sans attendre par Rivière. Émile-Valère Rivière de Précourt (22 avril 1835-25 janvier 1922) (fig. 4) s'était fait connaître par ses fouilles dans les grottes des Baoussé Roussé, rendues célèbres par la découverte des sépultures des «hommes de Menton» ou «de Grimaldi» (Rivière, 1872) qu'il avait pris soin de prélever en bloc, avec un soin alors assez rare. Il avait subi les attaques injustes des anthropologues et préhistoriens les plus en vue de l'époque, Gabriel et Adrien de Mortillet, d'Ault du Mesnil, Verneau, Salmon, Capitan... Opposés à l'idée que «l'homme primitif» ait enterré ses morts, ils attribuaient ces sépultures au Néolithique, contre l'avis de Rivière (Rivière, 1872 ; Mortillet, 1892). Évincé par la suite de ses fouilles au profit d'un autre (d'où peut-être son caractère «quinteux et difficile»), Rivière s'était rabattu sur le Périgord où, à partir de 1894, il avait acheté ou loué les droits de fouille de plusieurs cavités, dont La Mouthe. Il fut aussi l'un des deux fondateurs et le premier président de la Société Préhistorique de France²⁷. Quelque deux ans plus tard, en 1897, lors de son premier séjour aux Eyzies, le jeune Breuil avait fait la connaissance de la famille Berthoumeyrou-Pagès, en particulier du fils «qui avait été au collège [...] ; un peu instruit, il aidait Mr. Rivière quand il venait. Il me tenait généralement compagnie à table et me raconta la découverte des gravures pariétales de la grotte de La Mouthe deux ans auparavant, avec ses cousins Lapeyre. Mais c'était Mr. Rivière qui en avait la clef et nul, sans lui, n'y pouvait pénétrer. Je ne la vis donc pas». La découverte avait été présentée à Bordeaux en 1895, lors du congrès de l'AFAS²⁸, et signalée la même année à l'Académie des Sciences²⁹. L'anti-

chambre de la grotte avait été vidée anciennement ; le fond était clos par un dépôt de brèche. Les 7 et 8 avril 1895, la fouille d'un foyer et le déblaiement subséquent des terres révélèrent «une petite ouverture démontrant que la grotte [...] se prolongeait sur une très longue étendue par un couloir des plus étroits. Et c'est le 11 avril 1895 que, pour la première fois, ont été aperçus, à 77^m de distance, les premiers des curieux dessins gravés sur ses parois, par mon correspondant de Tayac, G. Berthoumeyrou. Depuis lors, je me suis rendu à quatre reprises différentes à La Mouthe, sous les auspices de l'Académie des Sciences, qui a bien voulu m'en confier les recherches»³⁰. De fait, après la découverte, Emile Rivière avait littéralement bombardé de ses rapports le président de l'Académie des Sciences : juin 1895, juillet 1895, juillet 1896, août 1896³¹, mais l'Académie mit un certain temps à réagir, et c'est seulement le 6 octobre 1896 qu'elle publia enfin un extrait de l'un de ces mémoires³². Aucun doute, souligne Rivière, ne peut s'élever sur la haute antiquité des gravures et peintures pariétales de la grotte. «Ces dessins ne sont pas apocryphes [...] quelques traits gravés étant recouverts par les dépôts stalagmitiques, ainsi que plusieurs savants l'ont constaté avec moi.» Dès ce moment, dans des conditions difficiles, Rivière réussit à prendre des estampages de deux figures, un bison et un autre animal, et fit faire par Charles Durand, de Périgueux, cinq photographies - cinq à six heures de pose et 150 bougies ! - présentées début août 1895 au congrès de l'AFAS à Bordeaux (fig. 5), à l'Académie des

27. Aujourd'hui Société Préhistorique Française.

28. Association Française pour l'Avancement des Sciences ; Rivière, 1895.

29. Rivière, 1896b.

30. Rivière, 1896b.

31. Ces dates figurent dans une note infrapaginale accompagnant l'extrait du mémoire (Rivière, 1896b, note 1, p. 543). Elles ont valeur de prise de date pour la découverte.

32. Rivière, 1896a, p. 543-546.

Sciences de Paris³³, sans doute aussi à la Société historique et archéologique du Périgord, qui subventionnait ces travaux.

A La Mouthe, Rivière avait pris toutes les précautions possibles pour que la grotte fût close (et la clé dans sa poche, comme le note Breuil) afin que personne ne le prenne de vitesse. Il avait fait l'impossible pour que la prise de date de sa découverte fût dûment enregistrée par l'Académie des Sciences. Dès 1895, il avait également avisé la Société Historique et Archéologique du Périgord. «Dans sa séance du 8 octobre 1895, notre Société reçut de M. Émile Rivière, sous-directeur du laboratoire d'anatomie du Collège de France, une demande de subvention destinée à l'aider dans les travaux d'exploration d'une grotte nouvellement découverte par lui à La Mouthe, près des Eyzies. [...] Une première visite faite dans des conditions très difficiles par l'aide assidu de M. Rivière, M. Berthoumeyrou-Pagès [sic], entrepreneur aux Eyzies, avait permis de constater l'existence, sur certains points des parois de la caverne, de gravures et de peintures paraissant remonter à une haute antiquité. C'était là un fait nouveau, sans aucun précédent connu». Une note infrapaginale précise : «depuis cette époque, une grotte de même genre a été signalée à Santillane, en Espagne³⁴, et M. Rivière a été chargé par le Ministre de l'Instruction publique d'une mission ayant pour but l'étude de cette caverne». Dans la foulée, toujours en 1895, la Société décida l'envoi d'une mission d'expertise à La Mouthe, mais la suspension saisonnière du chantier de fouille fit remettre la visite à l'été suivant. Lors de la séance du 6 août 1896, Rivière vint lui-même à Périgueux donner de nouveaux détails sur la grotte et les figures pariétales³⁵. Le 10 août, les membres de la commission, dont le marquis de Fayolle et Maurice Féaux, pénétraient dans la grotte «munis de bougies placées dans de rustiques chandeliers façonnés avec l'argile même provenant de la fouille»³⁶. Le rapport de Féaux frappe par la précision de ses observations et la justesse de son argumentation scientifique. ... «à 90 mètres du dehors, M. Rivière nous montre des lignes légèrement gravées [...] nous apercevons bientôt l'ensemble d'un animal [...], au fond même de la chambre un [...] bison. [...] Bien vite familiarisés avec le caractère de ces traits peu apparents et qu'il faut savoir chercher avec la lumière, nous découvrons nous-mêmes de nouveaux dessins [...]. M. Rivière nous fait remarquer que le dépôt d'argile a recouvert anciennement les pieds de l'un des animaux, et nous remarquons quelques lignes gravées qui disparaissent sous une mince couche de stalactites qui recouvre une partie des parois du rocher. Ces constatations ont bien leur importance. [...] au bout de la tranchée, actuellement ouverte sur 98 m de long [...] là encore, plusieurs dessins sont visibles [...] une belle tête de cervidé et [...] un mammoth ! [...]. En voyant ce dessin, il est impossible de ne pas admettre que son auteur avait vu le mammoth vivant dont il était par conséquent contemporain»³⁷. Enfin parvenus au bout de la tranchée de

fouille, la plupart des membres de la commission répugnent à «ramper aplati sur l'argile molle» dans un passage très étroit... Mais quelques-uns, dont Féaux, s'y glissent courageusement, et progressent sur 16 mètres de longueur supplémentaire, observant de nouvelles figures et l'association de peinture à certaines gravures. Le rapport signale encore que, tout au fond, entre le sommet du remplissage et l'une des figures du plafond, l'espace est si restreint qu'aucun faussaire n'aurait pu opérer dans ces conditions. Finalement, sur l'authenticité de ces oeuvres pariétales, le rapport ne laisse aucune place au doute. «D'abord, l'obturation de l'entrée du couloir par le dépôt de brèche [...] a de tout temps empêché d'y pénétrer ; les représentations d'animaux disparus de nos contrées depuis les temps quaternaires n'ont pu être faites que par des hommes qui les connaissaient, leurs contemporains par conséquent. Reste la supposition d'une supercherie commise depuis la découverte de la caverne. Mais outre [...] l'impossibilité d'exécuter un pareil travail dans des endroits où l'on ne peut se tenir debout, l'existence de quelques-unes de ces gravures au plafond d'une chambre qui touche presque le dépôt d'argile, il faut aussi remarquer que la couleur des traits gravés est exactement la même que celle de la roche voisine, ce qui ne saurait être s'ils étaient de facture récente. Enfin, Messieurs, la comparaison de ces dessins avec ceux [...] que l'on retrouve sur les os et les bois de rennes quaternaires, montre bien que ce sont les mêmes mains qui les ont faits [...] il est permis de supposer que, l'attention étant aujourd'hui éveillée sur ce point, cette découverte ne restera pas isolée»³⁸.

Des priorités usurpées

On le lit trop souvent : les premières découvertes de grottes ornées paléolithiques se seraient succédées dans l'ordre suivant : Altamira, Chabot, La Mouthe, Pair-non-Pair. Or, cet ordre est fort contestable. Très longtemps auparavant, des figures pariétales gravées ou peintes avaient été vues à Rouffignac, Niaux ou Font de Gaume, entre autres, mais on ne les attribuait pas à l'époque préhistorique, alors inconnue. En fait, les deux premières découvertes d'art pariétal paléolithique *reconnu comme tel*, prise de date, publication et

33. Rivière 1896a, p. 544-545.

34. La grotte d'Altamira, à Santillana del Mar, en Cantabrie.

35. Rivière, 1896a, *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, procès-verbaux des séances, séance du 6 août, p. 323-324 et p. 337-338.

36. Féaux, 1896, p. 338.

37. Féaux, *loc.cit.*

38. Féaux, 1896, p. 344-345.

en souffrir, il faut bien reconnaître que La Mouthe, découverte la première, fut aussi la première où fut clairement démontrée l'authenticité des représentations pariétales.

Ceci établi, une question se pose. En cette année 1896 où Daleau entreprend enfin de nettoyer les parois de sa grotte - ce qu'il avait jusqu'alors négligé de faire - pouvait-il ignorer la découverte de Rivière ? Curieusement, La Mouthe n'est pas mentionnée dans le carnet d'*Excursions* où il va noter à mesure ses découvertes et les nouvelles représentations qu'il identifie à Pair-non-Pair. Dans une lettre de septembre 1896, adressée à Rivière, il écrit même : «Les journaux m'apprennent que vous avez découvert des dessins gravés sur les parois de la grotte de La Mouthe»⁴⁸. Se pourrait-il que les interventions publiques de Rivière à partir de 1895 lui aient totalement échappé, celle du congrès de l'AFAS à Bordeaux, du 5 au 9 août 1895 et celles de Périgueux en 1895 et 1896 ? Aucun des préhistoriens avec lesquels Daleau correspondait, ou qu'il rencontrait aux congrès auxquels il était assidu, ne l'en aurait-il avisé ? En réalité, Daleau assistait bien à Bordeaux, en août 1895, à la présentation par Rivière des figurations pariétales de La Mouthe. Il se découvre dans une nouvelle lettre qu'il lui adresse, le 19 décembre 1896, afin de lui demander conseil pour les estampages et les photographies : «Je me rappelle votre communication sur la grotte de La Mouthe faite au Congrès de Bordeaux»⁴⁹. La découverte des gravures de La Mouthe - dont il était donc informé - n'a-t-elle pas été, à Pair-non-Pair, le véritable déclencheur de «la révélation de l'Agnus Dei» ? C'est d'ailleurs ainsi que Breuil présentera la découverte : «... Le 27 août 1883, il [Daleau] observa, sur la paroi, des traits incisés dont il ne fit pas grand cas ; mais, en 1899 [en fait, 1896], ayant enfin dégagé l'entrée de la grotte et entendu parler des dessins de La Mouthe»⁵⁰, il amena une pompe à vigne et lava la paroi à grande eau»⁵¹. Mais alors, pourquoi le curieux silence de Daleau sur ce point ? Amour-propre de préhistorien, regret d'avoir manqué l'occasion d'être le premier ? En tout cas, le 12 septembre 1897, Emile Rivière se rend à Pair-non-Pair «où il admire, presque avec extase, les gravures sur rocher» et note, sur le carnet des visiteurs : «les gravures ne me paraissent pouvoir laisser aucun doute sur leur antiquité»⁵².

La reconnaissance officielle de l'art pariétal paléolithique

S'il nous a semblé utile de serrer au plus près la chronologie de ces premières découvertes, c'est que l'histoire de la préhistoire ne respecte pas la juste priorité de Rivière et Daleau, qu'il convient de rétablir. C'est aussi parce que cet historique éclaire d'un certain jour le contexte particulier de l'époque. Dès ces années 1895-1896, la course à la découverte est lancée, et la compétition pour la priorité scientifique. A ce

jeu, le grand perdant sera finalement Rivière, malgré toutes les précautions dont il s'était entouré. Et pourtant, à La Mouthe, d'après H. Breuil lui-même, «nombre de savants vinrent alors visiter la grotte et furent convaincus de l'authenticité de ses décorations»⁵³. À Pair-non-Pair, Edouard Piette vient admirer les gravures dès le 23 septembre 1896. Le 23 décembre, c'est le tour d'Émile Cartailhac qui lui aussi, selon Daleau, «les a longuement admirées» (et pourtant, six années passeront encore avant qu'il ne renie publiquement son scepticisme ancien)⁵⁴. Le 15 août 1897, Gabriel de Mortillet - maître incontesté depuis trente ans en matière de préhistoire - vient lui aussi visiter Pair-non-Pair. Il était jusqu'alors le pire des opposants à l'idée que l'art pariétal puisse être l'œuvre de «l'homme des cavernes», de même qu'il refusait d'admettre qu'il ait pu enterrer ses morts. Mais par un vrai coup de théâtre, l'article rédigé à l'issue de sa visite à Marcamps, paru au début de 1898, affirme l'authenticité des gravures de la grotte dont il reproduit quelques représentations empruntées à Daleau ! Venant de Mortillet, ce coup de projecteur sur la découverte de Daleau n'était peut-être pas sans arrière-pensées. De longtemps adversaire de Rivière, il relègue ainsi au second plan la découverte de La Mouthe, avec des réserves qui se révéleront mal fondées⁵⁵.

Peu après, à Paris en 1900, dans le cadre de l'Exposition Universelle, est élaboré un programme d'expositions conçu pour être la vitrine des plus récentes avancées des sciences préhistoriques, ethnologiques et anthropologiques. Parmi ces expositions, celle de la section de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, au Palais du Trocadéro, présente «les moulages des gravures magdaléniennes»⁵⁶ des parois de la grotte de Pair-non-Pair (Gironde) découvertes par Daleau, et deux de celles de la grotte de La Mouthe, près des Eyzies, découvertes par Rivière [...]. Elles présentent un intérêt tout actuel maintenant que l'on se préoccupe de faire une étude d'ensemble des gravures rupestres. C'est pour cela que nous avons tenu à reproduire quatre des principales figures de la grotte de Pair-non-Pair d'après le mémoire de G. de Mortillet paru dans cette Revue en 1898 [...]. C'est actuellement l'un des plus curieux problèmes

48. Extrait de lettre de Daleau à Rivière, cité par Martínez et Loizeau, 2006, p. 47.

49. Extrait de lettre de Daleau à Rivière, cité par Martínez et Loizeau, 2006, p. 48.

50. C'est nous qui soulignons cette remarque de l'abbé Breuil.

51. Breuil, 1952, p. 319.

52. Daleau, Pair-non-Pair, *livre des visiteurs*, cité par Roussot, 2006, p. 20.

53. Breuil, 1952, p. 293.

54. Cartailhac, 1902.

55. Mortillet, 1898.

56. Par la suite, il apparaîtra que les gravures de Pair-non-Pair n'appartiennent pas au Magdalénien, mais à une étape ancienne du Paléolithique supérieur.

de la préhistoire que l'apparition dans ce sud de la France de cet art si vrai et si savant»⁵⁷ (fig. 7). Ainsi, dès le tournant du siècle, l'art pariétal paléolithique, avec La Mouthe et Pair-non-Pair, est déjà reconnu et révélé au grand public, alors que ni Les Combarelles, ni Font de Gaume, ni Chabot, ni Altamira ne sont encore entrés en ligne de compte. Les principaux opposants se sont ralliés derrière G. de Mortillet et Capitan, et les rares adversaires qui s'obstinent encore, comme Girod, ne sont plus guère crédibles. Alors, pourquoi l'histoire a-t-elle plutôt retenu l'an 1902, date fatidique du Congrès de Montauban de l'AFAS, où le jeune et brillant Breuil aurait gagné à la fois, dit-on, la bataille de l'art préhistorique et celle de l'Aurignacien ? Ne serait-ce pas dû avant tout - au moins pour la première bataille - à un effet médiatique, la théâtralisation d'une lutte déjà largement gagnée dès 1896, grâce aux découvertes de Rivière et Daleau ?

En tout cas, Pair-non-Pair est bien la première grotte ornée que Breuil ait vue : il n'entrera à La Mouthe que le 1er octobre 1900. «Cette fois, je rencontrai Emile Rivière travaillant à La Mouthe, aussi quinquex et difficile que d'ordinaire. Cependant il voulut bien me la montrer, et me fit exécuter, pour son propre usage, les premiers décalques de cavernes que je fis jamais : le Bouquetin, le petit Mammouth, plusieurs Chevaux.» Émile Rivière, préhistorien chevronné, déjà sexagénaire, qui s'était assuré l'exclusivité des fouilles de plusieurs grottes ou abris préhistoriques autour des Eyzies, ne voyait sans doute pas d'un bon oeil ce «petit abbé de vingt-trois ans», trop brillant, surgir dans son territoire de recherches. Un peu plus tard, le retentissement des découvertes de l'équipe Capitan, Breuil et Peyrony dans les grottes ornées des Combarelles et de Font de Gaume, toujours aux Eyzies, acheva d'ulcérer Rivière : «il fut absolument furieux, et m'écrivit une lettre désagréable, pleine de reproches injustifiés, qui ne m'émurent pas : je ne lui devais rien. Lorsque, en 1900, j'avais fait pour lui des relevés à la Mouthe, c'est à peine s'il me remercia, et il ne me paya nullement»⁵⁸. Lors de l'expédition de Cartailhac et Breuil à Altamira, Rivière protesta encore : «évidemment il se considérait comme ayant un droit d'auteur sur toute caverne ornée, pour avoir signalé la Mouthe. Ceci me fut indifférent»⁵⁹. On comprend que Breuil ait mal supporté le caractère grincheux de Rivière, et surtout qu'il ait sans façon publié sous son seul nom⁶⁰ les premiers relevés du «petit curé» dans une grotte ornée. Contrairement à Piette, qui avait vite compris l'intérêt de s'assurer la collaboration du jeune Breuil pour l'art mobilier, Rivière n'a pas su saisir l'occasion de faire de même pour l'art pariétal. Malgré sa priorité chronologique, sa découverte de 1895 n'a pas eu tout le retentissement espéré, même si la visite de La Mouthe a couronné en 1902 le mémorable congrès de Montauban de l'AFAS. Une photo historique souvent

CAPITAN. — L'ANTHROPOLOGIE PRÉHISTORIQUE A L'EXPOSITION 247
elle a totalement disparu aux époques suivantes. Il n'est plus resté que la figuration ornementale et symbolique dont on peut déjà, de concert avec les représentations d'êtres vivants, constater la présence à l'époque magdalénienne.

C'est ainsi que dans une vitrine spéciale, à côté des galets colorés de

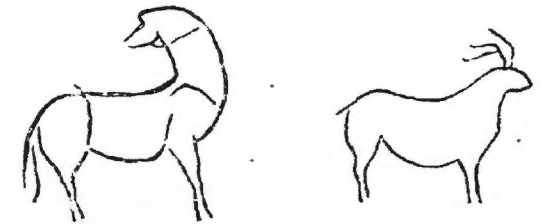


Fig. 33. — Gravure des parois de la grotte de Pair-non-Pair (cheval). Fig. 34. — Gravure des parois de la grotte de Pair-non-Pair (cervidé).

M. Piette qui portent des signes si curieux, nous avons rangé avec lui une série de pièces de sa collection présentant une grande variété d'ornements et de figures, parfois assez compliqués, qui, incontestablement, devaient

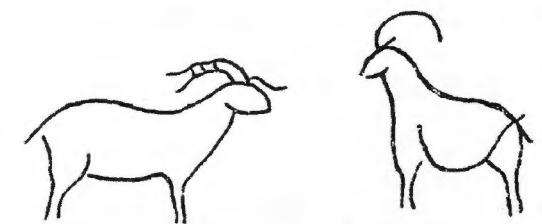


Fig. 35. — Gravure des parois de la grotte de Pair-non-Pair (bouquetin). Fig. 36. — Gravure des parois de la grotte de Pair-non-Pair (capridé).

avoir une signification et dont plusieurs se retrouvent sur les sculptures des mégalithes : cercles pointés, avec rayons, triangles, signes ovales scalariformes, etc., et plus tard dans beaucoup de très anciens alphabets.

A l'époque dolménique en effet, les manifestations artistiques sur les parois des mégalithes, parfois sur des vases, prennent un caractère exclusivement ornemental ou symbolique.

Ces manifestations artistiques, que l'on peut observer sur les parois des monuments mégalithiques, menhirs et beaucoup plus souvent dolmens, échappent à une description d'ensemble. Parmi les très nombreux signes qui y sont parfois gravés et plus rarement sculptés, on peut pourtant

Fig. 7. - Figures pariétales de la grotte de Pair-non-Pair reproduites par Louis Capitan, compte-rendu de l'exposition du Palais du Trocadéro lors de l'Exposition Universelle, Paris 1900.

57. Capitan, 1901, p. 246-247.

58. Breuil, *Autobiographie*, p. 172-173.

59. Breuil, *Autobiographie*, p. 184.

60. Rivière, 1901.

reproduite (fig. 8), immortalise un groupe de participants, dont Rivière, Daleau, Cartailhac, Adrien de Mortillet, Denis Peyrony, l'abbé Labrie... devant l'entrée de la grotte. Elle a été rapidement éclipsée par la série de grottes ornées exceptionnelles signalées coup sur coup, cinq ou six ans après, à partir de 1901, aux Eyzies et ailleurs. En guise d'oraison funèbre, Breuil conclura : «Il n'y a jamais eu de publications d'ensemble sur La Mouthe. Les notes de Rivière sont éparpillées dans des publications diverses»⁶¹.

Les opposants les plus virulents à l'art pariétal préhistorique, Paul Girod et Élie Massénat, ont fui la confrontation. De ces deux derniers opposants irréductibles, Breuil nous a laissé des portraits dépourvus d'indulgence. De Massénat, rencontré en 1897 à Brive, il écrit : «ex-papetier quelque peu ruiné et possesseur d'une des plus importantes collections des stations de l'âge du Renne des Eyzies [...]. Brave homme, parlant fort avec un accent très marqué de terroir, assez vaniteux et sans connaissances sérieuses. Sa collection venait d'achats à bon compte aux fouilleurs indigènes, de Laugerie Basse surtout, au cours de petites tournées ayant aussi souvent un petit côté d'assez vulgaire galanterie. [...] ; l'homme me déplut»⁶². Et, un peu plus loin : «j'ai déjà dit qu'il avait formé, en achetant au vieux Delpeyrat, de Laugerie-Basse, le produit de ses galeries de taupe, une importante collection qu'il avait augmentée de ses récoltes de surface [...] et du produit de quelques fouilles légères à Gorge d'Enfer (la plus sérieuse), à la Madeleine et à Cro-Magnon. Il n'avait, de sa vie, visité une caverne obscure»⁶³. Le portrait de Girod est encore moins flatteur. «Le Dr. Paul Girod, directeur de l'Ecole de Médecine de Clermont-Ferrand, son associé de débauche et bailleur de fonds, depuis que Massénat s'était décavé, était un sinistre personnage. Mr Boule m'a rapporté qu'il l'entendit à Clermont-Ferrand déclarer à ses élèves que «pour arriver, point n'était nécessaire de travailler ; avoir l'air de travailler suffisait». Il avait été convaincu d'avoir fait des fiches sur les officiers de trois garnisons⁶⁴, et avait été giflé, de ce fait, par l'un d'eux. Son soi-disant homme de Gravenoire était une imposture. Du reste, homme grand, d'aspect plutôt sympathique et liant, méprisé de tous ses collègues, et dont les meilleurs amis disaient : «ce pauvre Girod, il n'a pas de sens moral ; ce n'est pas sa faute». Il avait acheté – ou il acheta vers ce temps – la collection Massénat pour une rente viagère à celui-ci, qui ne survécut pas longtemps». A Hugo Obermaier (fig. 11), ami et collaborateur de Breuil, Girod avait déclaré : «pour les grottes ornées, elles étaient fausses, et, avec quelques billets bleus, il finirait bien par savoir si, comme il le croyait, l'abbé Breuil n'était pas l'auteur de celle de Font-de-Gaume, tout au moins, etc.» On ne pouvait évidemment pas m'attribuer Altamira, découverte quand j'avais deux ans, ni la Mouthe, trouvée avant ma première visite aux Eyzies ! Donc les deux compères atta-

quent à fond l'authenticité des cavernes ornées au congrès de Montauban. La Mouthe était l'œuvre de Gaston Bertoumeyre qui avait copié sur paroi le Bison gravé sur os qu'il avait trouvé à Cro-Magnon. Ni Combarelles, ni Font-de-Gaume n'étaient anciennes ; les Bisons n'étaient que des Bœufs ; les Bouquetins des chèvres ; les autres animaux, des bêtes de ménagerie ou des chevaux de cavalerie, avec numéro matricule et harnachement. C'était probablement l'œuvre d'insoumis militaires de l'époque impériale, etc.» Emile Cartailhac leur répondit avec esprit et les invita à prendre part à l'excursion de la section qui eut lieu les jours suivants. Ils s'en gardèrent bien, et n'y parurent pas. Nombreux pourtant furent les congressistes à venir, qui, tous, s'en retournèrent convaincus»⁶⁵. Vaincu dans la bataille de l'art préhistorique, Girod le sera aussi dans celle de l'Aurignacien au congrès de Clermont-Ferrand de l'AFAS, en 1907. Opposé aux idées de Breuil et de Cartailhac, pour qui cette industrie était la plus ancienne du Paléolithique supérieur, Paul Girod avait produit deux coupes stratigraphiques falsifiées, l'une de Cro-Magnon, l'autre de Gorge d'Enfer, qu'il tentait d'étayer par un texte prétendument posthume – mais apocryphe – qu'il attribuait à Massénat. Breuil dénonça l'imposture dans un mémoire qu'il fit circuler pendant le congrès. «Girod, qui présidait, la vit circuler, il devint rouge, violet, et eut une attaque dont il mourut peu après – attaque ou ictus consécutif à la paralysie générale (avarie) qui le minait depuis plusieurs années et expliquerait peut-être ses falsifications. Je n'ai aucun remords d'avoir, involontairement, hâté quelque peu la disparition de ce très vilain monsieur et faussaire»⁶⁶.

Avec François Daleau, jamais les relations de Breuil ne prendront cette tournure conflictuelle. D'entrée, le jeune séminariste avait noté à l'avantage du préhistorien girondin ses qualités d'observateur méticuleux, la sobriété de ses propos et la bonne tenue de son journal de fouilles. Mais pourquoi la relation de cette première rencontre paraît-elle manquer de chaleur, comparée au «charmant» accueil de Piette, ou au contact si vite établi avec Dubalen ? Reçu «en néophyte» par son aîné de trente-deux ans⁶⁷, le «petit jeune homme» s'est-il senti sous-estimé, lui qui avait déjà dévoré toute une bibliothèque de préhistoire, et visité plus de sites et de collections

61. Breuil, 1952, p. 410.

62. Breuil, *Autobiographie*, p. 92.

63. Breuil, *Autobiographie*, p. 174.

64. Probablement dénoncés pour avoir assisté à des offices religieux, dans le cadre de ce qu'on a appelé «l'affaire des fiches».

65. Breuil, *Autobiographie*, p. 174.

66. Breuil, *Autobiographie*, p. 212-213.

67. Daleau était né en 1845.



Fig. 8. - Devant l'entrée de la grotte de La Mouthe aux Eyzies, groupe de participants à l'excursion organisée en août 1902, à l'issue du Congrès de l'AFAS à Montauban.

De gauche à droite : debout à gauche, l'abbé Labrie ; assis au premier plan, Denis Peyrony et François Daleau ; au second rang, debout : inconnu, Félix Régault, Emile Cartailhac (de profil), A. de Mortillet, inconnu, Zaborowsky (en bras de chemise), Armand Viré, inconnu, Gustave Chauvet (pantalon clair), abbé Breuil ; assis à droite, Emile Rivière, Dr. Azoulay.

Photographie communiquée par Marc Martinez. Une autre photographie, prise le même jour au même endroit, a paru dans le *Quatre cents siècles...* de l'abbé Breuil (fig. 335, p. 291).

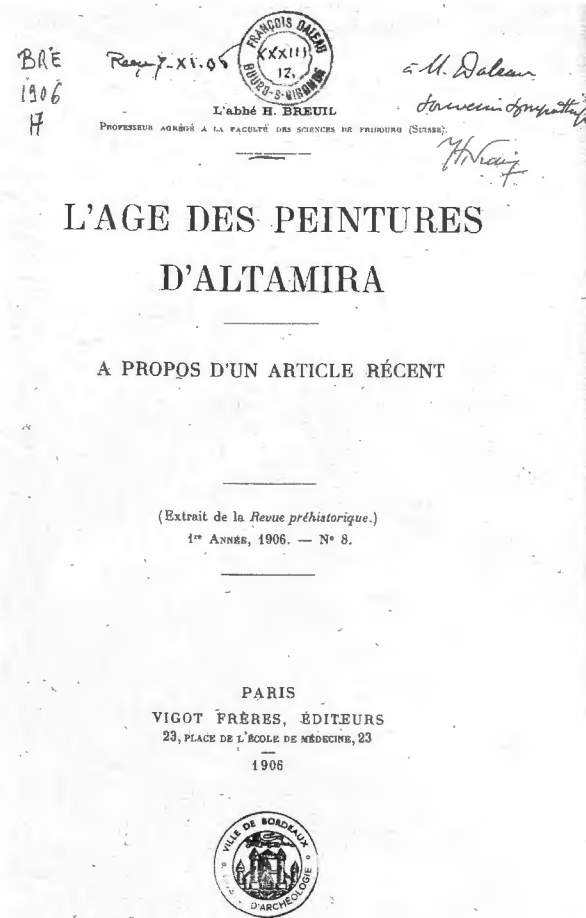


Fig. 9. - Envoi dédié par l'abbé Breuil à François Daleau en 1906.

que bien des spécialistes chevronnés ? L'habit ecclésiastique que Breuil venait d'adopter par obligation, en entrant au grand séminaire, aurait-il désobligé Daleau qui professait ouvertement des idées laïques, en ces temps précédant la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat ? Ou simplement l'attitude réservée de Daleau ne cadrerait-elle pas avec l'exubérance que Breuil attendait (peut-être à tort) d'un «bordelais» ? Au vrai, dans la lettre d'introduction adressée à Daleau le 20 août 1898, le jeune Breuil se mettait de lui-même en position de «néophyte», en sollicitant «le bienveillant accueil d'un maître pour un jeune homme avide d'apprendre»⁶⁸. Cette humilité n'était-elle qu'une posture ? En tout cas, les relations entre les deux hommes ne se gâtèrent jamais et ne s'interrompirent qu'à la mort de Daleau en 1927 (fig. 9).

Le long séjour de l'abbé dans la région bordelaise (juillet-septembre 1914) : Breuil, Lalanne, Harlé, une histoire d'amitié

Pendant les années 1905-1910, passées comme *privat-docent* à l'Université catholique de Fribourg, en Suisse, Breuil revint régulièrement dans le Sud-Ouest pendant ses vacances. «En France, je poursuivis avec énergie l'étude de tout ce qui pouvait éclairer la relation stratigraphique du Solutréen et de l'Aurignacien, par l'étude des sites et collections : contrôle des fouilles Bouyssonie et Bardou dans la vallée de Planchetort (Corrèze), de Laussel (Dordogne), faites par le Dr Lalanne, du Rut (Le Moustier) par Peyrony [...] ; la collection de l'abbé Labrie, curé de Lugasson (Gironde), venant de la grotte de Lugasson⁶⁹ ; je fus voir celle de Pair-non-Pair, chez François Daleau à Bourg-s/Gironde, etc.»⁷⁰. Le carnet des visiteurs de Pair-non-Pair situe cette nouvelle visite de Breuil le 20 juin 1906⁷¹. Mais c'est la déclaration de la guerre de 1914 qui motivera son plus long séjour en Gironde.

Le Dr. Gaston Lalanne et le Castel d'Andorte au Bouscat

De janvier à juin 1914, Henri Breuil avait effectué une mission de prospection archéologique et de relevés de gravures et peintures rupestres dans la partie orientale de la province de Cadix, dans le sud de l'Espagne. L'abbé était revenu depuis peu dans la demeure familiale de Clermont, dans l'Oise, quand il apprend l'attentat de Sarajevo. Il n'envisageait pas la perspective d'une guerre à l'échelle européenne, tant cela lui semblait «une folie». Avant de repartir dans le Sud-Ouest pour une nouvelle mission, il fait par précaution viser son livret militaire à la gendarmerie de Clermont, puis s'en va par le train, via Périgueux, chez sa tante Ernest Breuil à Cubjac, en Dordogne. Le 2 août, la mobilisation générale le trouve à Périgueux chez son ami Didon, hôtelier et préhistorien. De retour à Clermont où les nouvelles du front sont mauvaises, et n'étant toujours pas appelé par l'armée, il file à Paris, passe

68. Lettre d'introduction de Breuil à Daleau, citée par Martinez et Loizeau 2006, p. 57.

69. Il s'agit de la grotte de Fontarnaud, fouillée par l'abbé Joseph Labrie (Labrie, 1923 et 1928).

70. Breuil, *Autobiographie*, p. 227.

71. Roussot, 2006, p. 21.



Fig. 10. - Portrait du Dr. Gaston Lalanne.

à l'Institut de Paléontologie Humaine prendre en hâte tout ce qu'il peut emporter de ses papiers et dessins scientifiques, et part pour la Normandie avec sa soeur et son beau-frère dont les parents y résident. Le voyage, dans un wagon à bestiaux, est peu confortable. N'envisageant pas de rester là, il télégraphie à Bordeaux au Dr. Lalanne : «Voulez-vous de moi ?». La réponse est assez rapide : «Venez». L'abbé Breuil passera six mois dans la région bordelaise, le plus souvent au Bouscat auprès de Gaston Lalanne au Castel d'Andorte, mais aussi quelque temps à Bordeaux, chez Edouard Harlé.

Le Dr. Gaston Lalanne (1862-1924), médecin aliéniste (fig. 10), se passionnait aussi pour les sciences naturelles, la botanique en particulier. Originaire du Nord Médoc (il était né à Talais), il avait été éveillé à la préhistoire par Armand Meynieu (1831-1889), l'un des pionniers de ces recherches dans la région. Propriétaire à Talais, Meynieu avait activement prospecté la zone des sables et la côte du Bas-Médoc. Les silex et les bronzes qu'il avait collectés, dont certains offerts par lui au Musée de Bordeaux, incitèrent Daleau et plusieurs de ses collègues de la Société linnéenne et de la Société archéologique de Bordeaux à organiser, en avril-mai 1876, une prospection systématique le long de l'ancien littoral et des rives orientales des étangs, de Soulac à Lacanau⁷². Un peu plus tard, Gaston Lalanne avait repris la prospection des stations du littoral, en particulier à Soulac et au Gurg à Grayan. Héritier en partie de la collection Meynieu, il n'assura malheureusement pas la publication qu'il avait envisagée, et qu'il n'a fait qu'esquisser dans de courts articles non illustrés⁷³. Cette partie de sa collection n'est entrée que pour une part au Musée d'Aquitaine, souvent sans indication précise de provenance ; le reste a été malheureusement dispersé. Dans le cadre de ses activités profession-

nelles, le Dr. Lalanne poursuivait aussi des recherches sur les maladies mentales. Il dirigeait en effet au Bouscat, près de Bordeaux, une maison de santé, «le Castel d'Andorte», qui recevait des malades des deux sexes, de famille aisée. L'histoire de cet établissement hospitalier, fermé en 1960, nous fut contée naguère par le regretté Dr. Charon, dernier directeur de l'établissement, descendant du Dr. Lalanne et qui fut aussi président de la Société archéologique de Bordeaux. Assez tôt, Gaston Lalanne était entré en relation avec Emile Cartailhac (1845-1921) qui, de Toulouse où il résidait, a joué un rôle de premier plan dans la préhistoire du Sud-Ouest. À partir des années 1907-1908, l'intérêt de G. Lalanne s'était porté sur le Paléolithique de la région des Eyzies. Il avait entrepris la fouille de deux abris de la vallée de la petite Beune, le Cap Blanc et Laussel à Marquay (Dordogne). Pour être plus exact, il finançait les fouilles et les suivait de loin mais, pour l'exécution, il s'en remettait à son chef d'équipe local, Raymond Peyrille. Au Cap Blanc, la fouille avait mis au jour la première frise sculptée jamais découverte, et l'une des plus belles. «Je fis avec Lalanne l'excursion à mon tour et jugeai nécessaire d'y prendre les photos de nuit, de manière à obtenir les ombres et les lumières jugées les meilleures. Avec le photographe Lassalle, de Toulouse, j'y passai une nuit de nouvelle lune, le [lacune] septembre [lacune], ce qui donna les meilleurs résultats»⁷⁴. La première étude parut sous leurs deux noms⁷⁵. Dans l'abri de Laussel, la fouille avait mis au jour un ensemble exceptionnel de blocs sculptés de figurations humaines. La plupart d'entre eux – dont la Vénus de Laussel – ont été offerts au Musée d'Aquitaine dans les années 60 par les héritiers du docteur.

Son chef d'équipe, Peyrille, était un prospecteur avisé mais sur les fouilles, ses méthodes ne différaient guère de celles des premiers ouvriers terrassiers qui avaient entrepris, peu avant le milieu du XIXe siècle, d'exploiter les sites préhistoriques du Périgord pour le compte d'amateurs fortunés. Sur ce point, Gaston Lalanne procédait encore comme ces amateurs des générations précédentes, contrairement à François Daleau, pourtant son aîné de dix-sept ans, qui fouillait lui-même Pair-non-Pair. En son absence, Peyrille abusa de sa confiance. Il détourna et vendit à son profit deux des figures sur bloc de Laussel : un bloc sculpté d'un cheval, vendu au Dr. Max Verworm, de Bonn, un autre portant une représentation féminine dite «Vénus de Berlin», vendu au musée de cette ville, à l'instigation du Dr. Schuchhart, pour 20 000 francs, somme considérable pour

72. Daleau, 1876 ; Dulignon-Desgranges, 1877.

73. Lalanne, 1886 ; 1910.

74. Breuil, *Autobiographie*, p. 241.

75. Lalanne et Breuil, 1911.

l'époque. L'argent avait été rapidement dilapidé, mais le voleur fut emprisonné, poursuivi et condamné. Relatant la mésaventure de G. Lalanne, l'abbé Breuil en tirera bien plus tard la morale : «le Dr. Lalanne montra dans toute cette affaire et sa suite une excessive faiblesse. Peyrille était, ainsi que sa femme, de race gitane, pas mauvais homme, ferblantier de son état, et d'un admirable flair comme prospecteur et braconnier archéologique. On ne peut appliquer à un gitan la morale commune ; après tout, Lalanne aurait dû être là quand on fouillait. On aurait alors recueilli plus de faune, et je ne doute pas que beaucoup d'os travaillés aient pris le même chemin que les blocs volés. Schuchhart déclara, pour finir, que la loi allemande n'obligeait pas à la restitution pour des objets détournés «par abus de confiance». Après guerre (1919), rien n'était plus facile que de faire rentrer tout cela et les squelettes de Hauser⁷⁶ ; mais personne n'y prit garde et ils sont alors restés à Berlin ; mais après 45, c'est plus à l'est qu'ils partirent, enlevés par les Russes»⁷⁷.

Durant la préparation des articles parus en 1911 et 1912 sur Le Cap Blanc et Laussel, Breuil avait déjà séjourné au Castel d'Andorte, chez le Dr. Lalanne (fig. 11). C'est à lui que l'abbé, réfugié, demande l'hospitalité au début de la guerre de 1914, ne pouvant rester dans la maison familiale de l'Oise, bientôt occupée par les belligérants, ni demeurer à Paris, menacé par l'invasion (et, comme toujours, il se préoccupe de la sauvegarde de ses notes et de ses relevés). Encore faut-il arriver jusqu'à Bordeaux. «J'enquête sur les trains ; presque impossible, rien de garanti ; on peut être stoppé en rase campagne pour laisser passer, comme de juste, les trains militaires, et cela 24 ou 48 h. Pas pratique. Là-dessus, mon frère arrive en auto avec son ami «Nous allons à Trouville, voir comment cela tourne, viens avec nous, tu peux aisément de là gagner Le Havre et avoir un bateau pour Bordeaux»⁷⁸. Dès le lendemain matin, je me rendis au Havre [...] je fus de suite à la C^{ie} Maritime pour y voir affiché que, le lendemain, le *Haïti* (venu des Antilles amener des troupes), repartirait à 4 h directement pour Bordeaux et les Antilles, sans escale. J'y retins aussitôt ma place et fus m'y installer sans plus de retard [...]. C'était un assez fort vapeur de 27 000 tonnes, avec de la place pour 300 ou 400 passagers ; nous y étions tout juste une centaine, ce qui me valut une grande cabine à trois lits pour moi tout seul. Les cales absolument vides faisaient que le navire enfonçait peu dans l'eau, excellente condition pour rouler énergiquement. [...] On ne parlait pas encore de sous-marins sérieusement et nul n'était inquiet de ce côté. [...] Le jour suivant, nous étions au large de la Gironde, sans la voir. Bientôt nous entrions dans l'estuaire de la Gironde, dont la rive droite, devant laquelle on glissait sans un mouvement sensible, se déroulait devant nos yeux comme une bande de film au cinéma. A Pauillac, nous



Fig. 11. - Hugo Obermaier, le Dr. Gaston Lalanne et l'abbé Breuil au Castel d'Andorte, au Bouscat, en 1910, devant le laboratoire où ils étudiaient le mobilier des fouilles préhistoriques du Dr. Lalanne. (Album Breuil, pôle documentaire du Musée d'Archéologie Nationale, Saint-Germain-en-Laye).

avons manqué la marée, et l'on jeta l'ancre [...]. Durant la nuit, le vapeur remonta la Gironde à la marée suivante, mais je ne me réveillai qu'à quai, à Benauges, le jour déjà tout à fait levé. [...].

Un taxi me conduisit au Bouscat, où l'on me reçut à bras ouverts au Castel d'Andorte, propriété située sur la route du Médoc, à un quart d'heure de tramway de Bordeaux. Le Docteur y logeait dans une fort belle maison Louis XVI⁷⁹, reliée à la route par une longue avenue de tilleuls taillés. Tout autour, il avait fait construire une série de chalets et autres bâtiments peu élevés servant d'asile d'aliénés ou de gens plus ou moins

76. L'homme du Moustier, néandertalien, et celui de Combe-Capelle, longtemps attribué au Paléolithique supérieur.

77. Ce dernier membre de phrase a été rajouté de la main de l'abbé Breuil sur le manuscrit.

78. Breuil, *Autobiographie*, p. 370.

79. Œuvre de l'architecte Lhote, élève de Victor Louis.

atteints dans leurs facultés, et en abritant plusieurs centaines, les uns internés, les autres libres et pouvant même se rendre à Bordeaux. [...] je savais que j'y trouverais toujours dans l'un ou l'autre chalet non occupé, une chambre disponible.» On logea l'abbé Breuil au premier étage d'un chalet dont l'occupant habituel, médecin sous-directeur de l'établissement, venait d'être mobilisé. «J'occupai sa chambre où une petite bibliothèque montrait une assez riche collection de livres de littérature. Elle me fournit, durant les six mois qui suivirent, une diversion intellectuelle très appréciable. Une autre était l'importante collection préhistorique du Docteur, en partie à mettre en ordre, et même, pour les séries de fouilles de Dordogne déjà mentionnées, et encore en cours, pour beaucoup, à trier. Elles occupaient une longue pièce le long de l'avenue des tilleuls, à droite de la maison. Dans un autre immeuble symétrique, il y en avait aussi, avec un assez confortable bureau-bibliothèque. Dans la maison même, le bureau du Docteur, au premier, et surtout le cabinet annexe, contenaient beaucoup d'excellents livres de préhistoire. Le parc, à peu près rond, était, pour un quart, cultivé en potager avec des arbres fruitiers. La zone avoisinant la maison avait quelques petites plates-bandes de fleurs, en avant d'un large demi-cercle de grands tilleuls ; de l'autre côté de ceux-ci se trouvaient les serres, considérables, contenant beaucoup d'orchidées, soigneusement cultivées et dont les fleurs se vendaient à Bordeaux et à Paris. Une petite pièce d'eau se trouvait à côté, avec des plantes aquatiques, dont un grand pied de Lotus rose que j'ai vu fleurir plusieurs fois. Non loin de là était un arbousier qui me rappelait l'Espagne, et une petite futaie de grands arbres, des ormes surtout. De l'autre côté de la maison, c'étaient de vastes pelouses, avec des allées de tour et transversales sinueuses, encore quelques plates-bandes, et, espacés, des chênes déjà vieux. Une simple haie clôturait la propriété donnant de plusieurs côtés sur des jardins d'horticulture potagère. On était un peu à la campagne. Aussi me mis-je de suite à récolter une masse de limaçons (petits gris) que nous retrouvions avec agrément à la salle à manger»⁸⁰. Ce texte reflète l'amour des plantes et des jardins que Breuil avait manifesté dès son jeune âge. Quand il pourra enfin acquérir une petite maison de campagne à L'Isle-Adam, en région parisienne, il y fera un vrai «jardin de curé», enrichi des graines et plants rapportés de ses voyages. Au Castel d'Andorte, au temps du docteur Lalanne, l'un des jardiniers, enfant de l'Assistance publique, autodidacte, Camille Ballet⁸¹ était devenu un authentique botaniste, membre de la Société linnéenne de Bordeaux et auteur de très belles aquarelles de plantes et de fleurs. Je l'avais rencontré, très âgé mais encore actif et se rappelant fort bien «Monsieur Daleau», entre autres. Il s'occupait des serres de plantes exotiques du Castel d'Andorte, et je tiens de lui que c'est là que, pour la première fois en France, il avait réussi la fécondation de la vanille et en avait fait la surprise au Dr. Lalanne.

«Le docteur Lalanne était un homme à belle barbe noire, très affable et bon, fort instruit en toutes sortes de branches de science naturelle, spécialement la botanique, et, naturellement, les maladies mentales et certaines de leurs causes, vénériennes entre autres. En préhistoire, c'était un aimable amateur, assez instruit, du reste»⁸². L'étude complète et la publication du mobilier archéologique considérable issu des fouilles du Dr. G. Lalanne ne verront pas le jour de son vivant. Après y avoir travaillé quelques mois en 1914, pendant le temps que lui laissait l'autorité militaire, Henri Breuil renoncera à la mener jusqu'au bout. C'est à Jean Bouyssonie qu'incombera finalement la publication des fouilles de Laussel par Lalanne, parue sous leur double signature plus de vingt ans après la mort du médecin bordelais⁸³. L'avant-propos de ce travail est un chaleureux hommage de l'abbé Breuil à l'ami disparu. Cependant, tout Breuil est dans la phrase liminaire de son éloge funèbre, de ce trait fin, élégant et acéré qui caractérise tout autant les portraits qu'il trace de ses contemporains que ses inimitables relevés d'art préhistorique : «Le Dr. Lalanne a partagé sa curiosité scientifique passionnée entre toutes les branches des Sciences naturelles ; médecin et psychiatre par profession et par goût, il a dispersé les grands dons de son esprit, du reste très aimablement teinté d'humanisme, entre la Botanique, la Zoologie et la Préhistoire». Pourrait-on, mieux que dans cette phrase à la Saint-Simon, laisser percer une déception, voire une critique voilée, enveloppée de tant d'éloges pour «le bon et charmant docteur [...], son charme, son aimable et discrète conversation [...] un accueil toujours cordial et souriant» ? Bien sûr, l'abbé le reconnaît, «le temps que laissaient au Dr. Lalanne ses occupations professionnelles ne lui permettait guère un travail suivi. Aussi espérait-il une plus longue vie, qui lui fut refusée ; en pleine force, il succomba, ravi à des études qu'il aimait et dans lesquelles il excellait». Dans sa notice nécrologique de Gaston Lalanne, le comte de Saint-Périer, dans un style moins élevé, n'en juge pas autrement, et le regret pointe aussi sous l'éloge : «Il avait peu publié ; trop modeste, dédaignant les places et les honneurs, il n'avait pas donné au public scientifique ce grand ouvrage sur Laussel dont il parlait souvent, qui eût été le digne couronnement de sa vie de préhistorien.» Ses soucis professionnels, ses publications médicales absorbant une grande part de son temps, «il consacrait à notre science tous les loisirs que lui laissaient ses nombreuses occupations»⁸⁴.

80. Breuil, *Autobiographie*, p. 372-374.

81. Nous ne sommes pas sûrs de l'orthographe de son nom.

82. Breuil, *Autobiographie*, p. 374.

83. Lalanne et Bouyssonie, 1941-1946.

84. Saint-Périer, 1924.

En 1914, au Castel d'Andorte, auprès des Lalanne, les veillées sont paisibles et familiales. «Le soir, souvent, après dîner, nous allions au coin du feu fumer et deviser d'intéressante manière. Madame Lalanne, femme instruite et intelligente, entre deux âges, était assez dévote, et, pour une provinciale, d'idées assez ouvertes et de bonne culture littéraire et artistique. Elle causait très volontiers et lisait avec plaisir, suivant de près l'éducation de ses 4 filles : Marthe, l'aînée, Denise, la seconde, de physique très agréable, Lisette, la troisième, encore une grande fillette à cheveux bruns et yeux clairs, et la quatrième, «Miette», un petit diable pas du tout tourné vers l'étude, excepté des choses pratiques. Bien souvent, dans les six mois que je passai à Bordeaux, et pour la plus grande partie à ce foyer, je leur ai fait, le soir la lecture de poésies choisies de Le Cardonel⁸⁵, L. Mercié, voire même de pièces entières d'Edmond Rostand... D'autres jours, nous regardions ensemble les admirables illustrations, par Dulac, de contes orientaux». Mais le Castel d'Andorte abritait aussi des occupants moins paisibles. «Comme asile d'aliénés à divers degrés, on entendait parfois les cris des agités, mais d'autres, libres, circulaient à leur gré ; on me présenta à certains [...]. Les dessins d'aliénés à divers degrés intéressaient vivement le Dr. Lalanne. Il me montra la photo de ceux exécutés sur les enduits de plâtre d'un de ses cloîtres à cours fermées où étaient internés des déments trop accentués. L'un d'eux, qui ne parlait plus et était presque retombé au niveau de la brute, en était l'auteur. Se promenant à grands pas, le long d'un des panneaux, il ramassait un caillou pointu, et sans s'arrêter, donnait une estafilade au plâtre, puis, lorsqu'il repassait, une autre, jusqu'à réaliser des figures animales, un peu raides, à la façon des dessins égyptiens, mais d'un certain réalisme. Quand il se sentait observé, il s'interrompait. Enfant, il avait manifesté assez de goût pour le dessin animalier, mais d'un tout autre style, celui des enfants assez doués.» Une pensionnaire anglaise, lors de crises, devenait artiste et peignait des tableaux avec du dentifrice et «mille autres choses»⁸⁶. On se doute que l'observation de ces expressions artistiques spontanées ou automatiques a dû alimenter les réflexions du Dr. Lalanne et de l'abbé Breuil sur l'art préhistorique et l'art brut.

Breuil à Bordeaux chez Edouard Harlé

L'autorité militaire, à laquelle il s'était réglementairement présenté à son arrivée à Bordeaux, enjoint enfin à Henri Breuil de se présenter à la caserne de Talence pour être incorporé dans la section des secrétaires. Il n'est en effet que simple auxiliaire ; «au temps des conseils de révision, j'avais été deux fois ajourné, et, la 3e fois, classé service auxiliaire comme faible de constitution, et, de ce temps, les auxiliaires ne faisaient aucun service effectif en temps de paix. On m'habilla de l'uniforme bleu à pantalon rouge et képi, on me donna un ceinturon et un



Fig. 12. - L'abbé Breuil en uniforme à Bordeaux lors de sa première mobilisation en 1914. (Album Breuil, pôle documentaire du Musée d'Archéologie Nationale, Saint-Germain-en-Laye).

sabre bayonnette série Z (1875) (fig. 12) ; [...] toute la journée se passait à la caserne [...]. J'ai donc connu la corvée de patates, celle du balayage des feuilles mortes dans la cour ; je reçus une gamelle et un quart ; [...] le plus clair du temps se passait à ne rien faire que tuer le temps en causant ou en jouant aux dames sur un échiquier de papier de ma fabrication»⁸⁷. Le capitaine de recrutement autorise les auxiliaires à coucher en ville, pourvu qu'on ne les trouve pas dans les rues après 8 heures du soir. Dès son arrivée à Bordeaux, l'un des premiers soins de l'abbé Breuil avait été de rendre visite à son ami Harlé. «Il me causa des travaux sur les dunes des Landes qu'il allait imprimer, de mille autres choses, et m'invita, si cela me rendait service, en cas de mobilisation à Bordeaux, à descendre chez lui». Breuil rentrera donc chaque soir dormir chez Edouard Harlé. Il occupe la chambre d'un de ses fils, tous trois mobilisés.

85. Breuil avait connu à Saint-Sulpice ce poète chrétien, alors en pleine hésitation entre plusieurs ordres monastiques. Il appréciait assez ses œuvres, tout en considérant leur auteur comme un peu déséquilibré.

86. Breuil, *Autobiographie*, p. 374-376.

87. Breuil, *Autobiographie*, p. 376.



Fig. 13. - Portrait d'Edouard Harlé.

Edouard Harlé (1850-1922) (fig. 13), polytechnicien (promotion 1869), ingénieur issu de l'Ecole supérieure des Ponts et Chaussées, était l'un de ces «Xponts» qui ont joué en France un rôle capital dans le domaine des transports ferroviaires, lors de la révolution industrielle de la seconde moitié du XIXe siècle. Ingénieur en chef à la Compagnie des chemins de fer du Midi, on lui doit un certain nombre d'ouvrages d'art du réseau, en particulier sur les lignes que la compagnie ouvrait vers Tarbes, Lourdes et les stations des Pyrénées. Il avait eu à reconstruire une bonne part des ponts emportés par la crue historique de 1875. À 28 ans, il avait établi le projet de construction de l'observatoire du Pic du Midi, promu par le général de Nansouty, financé par une souscription publique et édifié entre 1878 et 1881. Par ailleurs c'était, selon les propres termes de Breuil, un «distingué paléontologiste». Dans la bataille de l'Aurignacien, sa contribution avait eu son importance. Sa fouille et son étude de la faune de l'abri Tarté, en Haute-Garonne, associée à «l'industrie du faciès d'Aurignac», l'avait montrée «plus riche en pachydermes, grand ours et hyène que les gisements solutréens et magdaléniens», suggérant que cette industrie devait être plus ancienne. L'argument avait convaincu Cartailhac et contribué à la victoire du jeune abbé Breuil dans cette fameuse controverse. Le brillant ingénieur avait terminé sa carrière à la Compagnie du Midi dans un poste de direction et s'était établi à Bordeaux. Ayant épousé une bordelaise de la famille Brizard et Roger, descendante directe de Marie Brizard, il était parent par alliance de François Daleau. Ses travaux scientifiques en paléontologie ont porté surtout sur les faunes quaternaires de l'Espagne, du Portugal et du sud-ouest de la France. Pour Daleau, il avait étudié la faune de la grotte des Fées à Marcamps et Pair-non-Pair plus particulièrement l'antilope saïga et les spermophiles. Avec un de ses fils, Jacques, il avait réalisé une étude des dunes de Gascogne. Il avait aussi publié des restes d'Eléphants fossiles du Gurd, de Cubzac et de

Martignas en Gironde et de Magescq dans les Landes et formé d'importantes collections d'ossements d'animaux quaternaires. Membre de l'Académie de Bordeaux, régionaliste convaincu, il était partisan de la création de grands musées de province, «les objets locaux ne présentant tout leur intérêt que dans un musée local», une opinion partagée par François Daleau. Aussi a-t-il légué ses collections au Muséum de Bordeaux et ses livres à la Faculté des Sciences et à la Bibliothèque municipale.

Chargé en 1881 par Cartailhac d'aller examiner la crédibilité des peintures pariétales d'Altamira, Harlé s'était ainsi trouvé impliqué dans l'autre question qui - avec celle de l'Aurignacien - dominait alors les débats dans le champ de la préhistoire paléolithique : l'authenticité et l'âge réel de «l'art des cavernes». Son rapport, solidement argumenté, aboutissait à des conclusions franchement défavorables à l'attribution d'un âge paléolithique aux peintures d'Altamira. Il notait d'abord que, la grotte étant obscure, aucun dessin n'aurait pu être fait «sans le secours d'une lumière artificielle» ; or le plafond ne présentait aucune trace de noir de fumée. «Pourquoi les dessins auraient-ils subsisté alors que toute trace de la fumée des foyers a disparu ? [...] On doit conclure pour tous ces dessins [...] qu'ils datent d'une époque où l'éclairage était très-perfectionné»⁸⁸. Ensuite, «presque partout, la peinture peut s'enlever facilement avec le doigt»⁸⁹. Parmi d'autres observations, toutes contraires à l'attribution à l'homme préhistorique des peintures d'Altamira, l'une d'elles peut surprendre, venant d'un paléontologiste : «Les boeufs, étant munis d'une bosse, devraient avoir tous les caractères de l'aurochs. Ils présentent au contraire de nombreuses et importantes différences, non-seulement avec l'aurochs, mais aussi entre eux. [...] l'auteur des peintures [...] n'a donc jamais vu d'aurochs.» (*ibid.*) Le «distingué paléontologiste» aurait-il pris les bisons pour des aurochs ?

C'est en Dordogne que l'abbé Breuil avait rencontré Harlé qui «de loin en loin, venait de Bordeaux avec l'un ou l'autre de ses fils, prendre aux Eyzies quelques jours de repos et d'excursions.» Il «descendait alors à l'Hôtel de la Gare (Cro-Magnon) où je devais, quelque jour, lier avec lui d'excellents et durables rapports.» Bien que Breuil et Cartailhac, en 1901, aient infirmé les conclusions de Harlé en établissant l'authenticité des peintures et gravures pariétales d'Altamira, ils ne se brouillèrent point pour autant. Breuil eut «l'occasion de fréquenter assez Ed. Harlé [...] qui voulut bien [l'] initier à divers menus caractères d'espèces délicates à reconnaître, comme le Renard

88. Harlé, 1881, p. 280.

89. Harlé, 1881, p. 281. Cet argument fallacieux sera repris bien plus tard pour contester l'authenticité d'autres grottes ornées. On se souvient du geste d'André Breton à Rouffignac.

polaire, le castor, le porc-épic, le boeuf musqué, etc. C'était lui qui déterminait les ossements de nos petites fouilles et de celles de Bourrinet aux deux sites de Teyjat. J'eus bientôt avec E. Harlé, à l'occasion de la tournure de plus en plus espagnole de ma carrière après 1906, des éléments communs de curiosité plus nombreux⁹⁰. De ces «maint petits trucs qu'il avait découverts pour distinguer certaines espèces voisines [...] il m'arriva de m'en servir devant Boule⁹¹, étonné que je les connaisse, car s'il les savait, il se gardait bien de les dire à ses élèves. Boule détestait Harlé. Il n'a formé personne !». Les leçons de Harlé seront encore utiles à Breuil dans un tout autre domaine. En 1916, en mission dans l'extrême sud de l'Espagne pour des prospections archéologiques et des relevés d'art rupestre, l'abbé était tombé de cheval en descendant trop vite pour ramasser «un biface abbevillien», et s'était fait très mal au genou. Conséquence de cette chute, son articulation se bloquait, ce qui le gênait beaucoup pour se mettre en selle. Il se souvint que Harlé lui avait montré «un humérus d'Hyène dont l'articulation avec le cubitus avait été détruite et s'était resculptée par l'usage du membre.» Contre l'avis du spécialiste qui lui recommandait de marcher très peu, l'abbé continua donc ses activités ; au bout de plusieurs mois, la gêne fonctionnelle avait totalement disparu⁹².

Retour au Castel d'Andorte

A la caserne, l'abbé Breuil est «mis à la disposition de l'officier qui me demanda de faire des fiches nominatives [...]. Au bout d'une semaine, moi et plusieurs autres furent retournés à la section pour écriture déficiente. Nous étions une fournée d'imprimeurs et professeurs, qui n'écrivaient pas nécessairement très bien. Le Dr. Lalanne m'avait proposé de me demander comme infirmier pour l'hôpital temporaire installé dans une partie de ses locaux, et j'y consentis volontiers, mais une quinzaine fut nécessaire à la mutation, et ce fut la vie déjà décrite de Talence. [...] Depuis que j'étais à Bordeaux, du samedi soir au lundi matin, je continuais d'aller au Bouscat et j'y disais la messe le dimanche. Mais je devais me lever très tôt et l'hiver se marquait. Une fois rattaché à la Cie d'infirmiers, c'était un long trajet, en grande partie à pied, que de gagner leur cantonnement. [...] Peu après je fus affecté à l'hôpital temporaire du Castel d'Andorte, chez le Dr. Lalanne. Durant les premiers jours que j'y avais passés comme ami, j'avais vu l'arrivée d'un petit groupe d'une quinzaine de blessés de la Marne [...]. Comme j'étais infirmier, on me logea dans une chambrette contiguë au dortoir des blessés, qui du reste, commençaient à se remettre, afin qu'ils ne fassent pas de «blagues». Contrairement à ce que je supposais, je n'eus aucune part au côté médical de l'hôpital, réservé aux Dames de la Croix-Rouge ; je servais à table les blessés, je lavais la vaisselle [...]. Le matin, je disais la messe

à la petite chapelle et Mme Lalanne y répondait. Parfois j'eus à accomplir des actes d'aumônerie : confesser un malade à esprit relativement sain, un soldat qui allait se marier»⁹³.

«Durant ce séjour, je continuai à trier et classer les collections, y découvrant deux objets remarquables, l'un de Cap-Blanc (Mgd. III)⁹⁴ : un contour découpé (par retouche), en silex, figurant un Renne, classé avec les coches-perçoirs complexes par le Dr. Lalanne. Plus tard, l'abbé J. Bouyssonie le redécouvrit et, ignorant que je l'avais vu le premier, le publia. L'autre pièce fut trouvée dans une série de l'Aurignacien inférieur de Laussel (niveau châtelperron) et était le gland, sculpté en ronde-bosse, d'un phallus brisé en calcaire. Je fus aidé durant quelques semaines par Miles Burkitt qui put venir me rejoindre, et pour lequel ce fut une bonne opportunité de se perfectionner dans la connaissance des silex du Paléolithique supérieur. Durant cette période, je ne sais si ce fut avant ou après ma mobilisation, je retournai voir François Daleau à Bourg s/ Gironde et revis sa collection, prenant note de la signification de ses marques compliquées sur les objets. L'hiver se passa ainsi [...]. Je fus une fois visiter ma grand'tante Edmond Breuil à l'Ecole de Gascogne à [lacune], installée dans une magnifique propriété, de ce luxe excessif qui fleurit au Second Empire : une sorte de palais, dominant une vaste pièce d'eau et un large parc aux arbres magnifiques d'essences exotiques. Il y avait près du lac des grottes en rocaïlle avec des surprises d'eau jaillissante pour faire crier les dames en tournant une clef cachée. On ne savait vraiment, alors, à quoi dépenser son argent»⁹⁵.

Un événement imprévu met fin à cette vie tranquille. Fin février, l'abbé Breuil est convoqué pour apprendre qu'il est démobilisé et doit rendre ses effets militaires. «J'en fus surpris et un peu peiné, car je m'étais fait là une existence utile au milieu de bons amis.» Il doit encore passer une visite médicale qui le maintient dans son statut d'auxiliaire, pour surdité accentuée de l'oreille gauche. «J'étais libre, provisoirement,

Ma classe d'auxiliaires n'avait pas encore été appelée⁹⁶ et je n'avais été mobilisé que comme réfugié des pays envahis. Mon tour reviendrait. Après avoir remercié du fond du cœur les Lalanne et les Harlé qui m'avaient traité comme un des leurs pendant six mois, je retournai à Paris»⁹⁷. Provisoirement libéré, l'abbé reprend ses missions de prospections et relevés d'art schématique en Espagne. Début juillet 1915, il revient en France et en Dordogne chez Pierre Paris au château de Beyssac d'où il explore systématiquement les cavités des vallées des deux Beunes. La suite est encore plus mouvementée. Mobilisé pour la deuxième fois de septembre 1915 à avril 1916, à l'Ecole Militaire, à Paris, section des secrétaires, il obtient une permission pour aller faire des conférences à Madrid. Il séjournera en Espagne jusqu'en juillet 1918, attaché au bureau naval de l'Ambassade de France, chargé d'opérations de contre-espionnage, tantôt au service du chiffre, tantôt pour des missions spéciales : surveillance des sous-marins allemands venant avitailler dans des ports espagnols (pourtant neutres en principe) voire transport clandestin d'explosifs. Mais ceci est une autre histoire⁹⁸...

Mobilisé pour la troisième fois en juillet 1918, Henri Breuil reprend le train pour la France «non sans rendre visite au passage, à Bordeaux, à mes amis Lalanne, du Bouscat, et Harlé,

de Bordeaux même. Le Dr Lalanne avait malheureusement été frappé d'une petite attaque et en gardait quelque paralysie d'une main et un moral un peu atteint, et Harlé avait eu deux fils sur trois tués à la guerre, dont celui qui, avec lui, avait travaillé aux recherches sur les dunes. C'était donc une ambiance de tristesse que je rencontrais là, mais non dénuée de courage»⁹⁹.

Edouard Harlé disparaîtra le premier en 1922, Gaston Lalanne peu après en 1924, François Daleau un peu plus tard en 1927. Aucun ne sera plus là pour accueillir Breuil, lorsqu'en 1939 le début de la deuxième guerre mondiale le ramènera pour un temps à Bordeaux. Ainsi se terminait pour l'abbé une période riche de découvertes et de rencontres avec des figures marquantes de la préhistoire de l'époque, en Gironde et dans les Landes.

96. Rappelons qu'il avait alors 37 ans.

97. Breuil, *Autobiographie*, p. 379.

98. Roussot-Larroque, 2011.

99. Breuil, *Autobiographie*, p. 484.

90. Breuil, *Autobiographie*, p. 195.

91. Marcellin Boule, paléontologiste et anthropologue, était le directeur de l'Institut de Paléontologie Humaine, et donc pendant des années le supérieur hiérarchique de Breuil. Les deux hommes ne parvinrent jamais à s'entendre. L'abbé se plaignait d'avoir été, par jalousie, harcelé sans cesse, humilié et même injurié par lui.

92. Breuil, *Autobiographie*, p. 419.

93. Breuil, *Autobiographie*, p. 377-378.

94. Magdalénien III.

95. Breuil, *Autobiographie*, p. 379. Nous ignorons où se trouvait cette trop luxueuse propriété, sans doute assez proche de Bordeaux car l'abbé, mobilisé, ne pouvait quitter longtemps son poste.

Bibliographie

- Breuil H. (1905) – La dégénérescence de figures d'animaux en motifs ornementaux à l'âge du Renne. *C. R. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 105-120.
- Breuil L'abbé (1906a) – Essai de stratigraphie des dépôts de l'âge du Renne. *Congrès Préhistorique de France*, 1ère session, Périgueux, p. 74-80.
- Breuil L'abbé (1906b) – L'Evolution de la peinture et de la gravure sur murailles dans les cavernes ornées de l'âge du Renne. *Congrès Préhistorique de France*, 1ère session, Périgueux, p. 107-111.
- Breuil abbé (1906c) – L'Evolution de l'art pariétal des cavernes de l'âge du Renne. *Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique*, Monaco, 13e session, p. 367-386.
- Breuil L'abbé H. (1906d) – L'âge des peintures d'Altamira. À propos d'un article récent. *Revue préhistorique*, 1, t. à p. non paginé.
- Breuil H. (1907) – La question aurignacienne. Etude critique de stratigraphie comparée. *Revue préhistorique*, 2, p. 173-219.
- Breuil l'abbé H. (1911) – Observations sur les gravures sur os problématiques trouvées à Rivière (Landes). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 8, p. 665-666.
- Breuil H. (1912) – Les subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification. *Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistorique*, 14e session, Genève, p. 165-238.
- Breuil abbé H. (1936) – Discours du Président entrant. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 33, p. 55-67.
- Breuil, abbé H. (1941-1946) – Avant-propos. In : Dr. G. Lalanne et le chanoine J. Bouyssonie : Le gisement paléolithique de Laussel. Fouilles du Dr. Lalanne. *L'Anthropologie*, 50, p. 1-3.
- Breuil abbé H. (1952) – *Quatre cents siècles d'art pariétal. Les cavernes ornées de l'âge du Renne*. Montignac, Centre d'études et de documentation préhistoriques.
- Breuil abbé H. (1957) – [Réponse aux discours prononcés lors de la cérémonie du 25 juin 1957, en l'honneur de ses 80 ans]. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 54, p. 488-492.
- Breuil abbé H. – *Autobiographie*, manuscrit dactylographié. Archives Breuil, Musée d'Archéologie Nationale.
- Breuil H., Dubalen P. (1901) – Fouilles d'un abri à Sordes en 1900. *Revue de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 10, p. 251-268.
- Capitan L. (1901) – Ecole d'Anthropologie de Paris. Cours d'Anthropologie Préhistorique. *L'Anthropologie préhistorique à l'exposition de 1900. Revue de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 10, p. 246-273.
- Cartailhac E. (1902) – Les cavernes ornées de dessins. La grotte d'Altamira (Espagne) : Mea culpa d'un sceptique. *L'Anthropologie*, 13, p. 348-354.
- Cartailhac E. (1902) – Notes sur Altamira. *L'Anthropologie*, 13, 1902, p. 549.
- Cheyrier A., Breuil abbé H., avec le concours de Miss Boyle et de Mlle Doize (1963) – *La caverne de Pair-non-Pair (Gironde). Fouilles de François Daleau*. Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux (Documents d'Aquitaine, II).
- Chiron L. (1889) – [communication sans titre sur la grotte Chabot, 6 avril 1889], *Société d'anthropologie de Lyon*, VIII, p. 96.
- Chiron L. (1890) – [communication sans titre sur la grotte Chabot], *Académie du Vaucluse*, IX, p. 344.
- Chiron L. (1893) – La grotte Chabot. *Revue historique, archéologique, littéraire et pittoresque du Vivarais*, 15 octobre 1893, p. 17.
- Daleau F. (1876) – Notice sur les stations préhistoriques de l'étang de Lacanau (arrondissement de Bordeaux, Gironde). *Exposition internationale des Sciences anthropologiques, Paris, 1876*, p. 351-354.
- Daleau F. (1881) – La grotte de Pair-non-Pair, commune de Marcamps (Gironde). *Congrès de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences*, 10e session, Alger, p. 755.
- Daleau F. (1896) – Les gravures sur rocher de la caverne de Pair-non-Pair (Gironde). *Société Archéologique de Bordeaux*, 21, p. 235-250, 6 pl. h.-t.
- Delluc B. et G. (2006) – Une grotte ornée. In : Lenoir et al., p. 23-46.
- Dubalen P. (1881) – Les abris sous roche de Brassempouy (Chalosse, Landes). *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*. 17e année, 2e série, t. XII, p. 284-287, pl. IX.
- Dubalen P. (1912) – À propos des gravures de la grotte de Rivière (Landes). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 9, p. 158-159.
- Dulignon-Desgranges M. (1876) – Stations préhistoriques du Bas-Médoc. *Société archéologique de Bordeaux*, III, octobre 1876, p. 143-150 et pl. XXIX et XXX.
- Féaux M. (1896) – Excursion à la grotte de La Mouthe près Les Eyzies. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 23, 1896, p. 335-346.
- Ferrier J. (1938) – *La Préhistoire en Gironde*. Le Mans, Monnoyer.
- Harlé E. (1881) – La grotte d'Altamira (Espagne). *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme*, 16, p. 275-283, 1 pl. h.-t.
- Labarre N. (1997) – Les archives Breuil et l'autobiographie. *Antiquités Nationales*, 29, p. 13-20.
- Labrie abbé J. (1923) – Les cavernes et abris préhistoriques de l'Entre-deux-Mers (Gironde). *AFAS*, 47e session, Bordeaux p. 657-663.
- Labrie abbé J. (1928) – La caverne préhistorique de Fontarnaud à Lugasson (Gironde). *Revue historique de Bordeaux*, p. 102-113.
- Lacoue-Labarthe M.-F. (2006) – La Société Archéologique de Bordeaux, la Préhistoire et la grotte ornée de Pair-non-Pair. In: Lenoir et al., p. XIII-XVI.
- Lalanne G. (1886) – L'homme préhistorique dans le Bas-Médoc. *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest*, III, p. 97-141.
- Lalanne G. (1910) – Constitution géologique du littoral océanique du Bas-Médoc dans ses rapports avec la présence de l'Homme préhistorique. *Bulletin de la Société de Géographie de Bordeaux*, séance du 7 mars 1910, p. 3-20.
- Lalanne Dr. (1911) – Découverte d'un bas-relief à représentation humaine dans les fouilles de Laussel. *L'Anthropologie*, 22, p. 257-260.
- Lalanne Dr. (1912) – Bas-reliefs à figurations humaines de l'abri sous roche de Laussel (Dordogne). *L'Anthropologie*, 23, p. 129-148.
- Lalanne Dr. G., Bouyssonie le chanoine J. (1941-46) – Le gisement paléolithique de Laussel. Fouilles du Docteur Lalanne. *L'Anthropologie*, 50, p. 1-164.

- Lalanne Dr. G., Breuil H. (1911) – L'abri sculpté du Cap-Blanc à Laussel (Dordogne). *L'Anthropologie*, 22, p. 385-402.
- Lartet L., Chaplan-Duparc comte de (1874) – Sur une sépulture des anciens troglodytes des Pyrénées. *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme*, 9e vol., 2e série, p. 101-167.
- Lenoir M., Roussot A., Delluc B. et G., Martinez M., Loizeau S., Memoire N. (2006) – *La grotte de Pair-non-Pair, à Prignac-et-Marcamps (Gironde)*. Co-édition Société archéologique de Bordeaux et Conseil général de la Gironde (Mémoires, vol. 5).
- Martinez M., Loizeau S. (2006) – Estampages, moulages et photographies. Historique des premiers essais de relevés scientifiques en art pariétal. In: Lenoir et al., p. 47-60.
- Mortillet G. de (1892) – Sépultures nouvellement découvertes aux Baoussé-Roussé. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, 4e série, 3, p. 442-450.
- Mortillet G. de (1898) – Grottes ornées de gravures et de peintures. *Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 8, p. 20-27.
- Piette E. (1895) – La station de Brassempouy et les statuettes humaines de la période glyptique. *L'Anthropologie*, 6, p. 129-151.
- Piette E. (1907) – *L'Art pendant l'âge du Renne*. Paris, Masson.
- Rivière Dr. (1872) – Les fouilles des grottes de Baoussé-Roussé, dites grottes de Menton. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, 7, p. 584-589.
- Rivière E. (1895) – Sur la grotte de La Mouthe (Dordogne). *AFAS*, 24e session, Bordeaux, 1895, séance du 9 août 1895, p. 313-314.

- Rivière E. (1896a) – *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 23, procès-verbaux des séances, 6 août 1896, p. 323-324.
- Rivière E. (1896b) – Spélaeologie. – La grotte de La Mouthe. Note de M. E. Rivière (extrait). *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences. Mémoires lus*. 6 octobre 1896, p. 543-555.
- Rivière E. (1897) – Les gravures sur roche de la grotte de la Mouthe (Dordogne). *Comptes-rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences*, 5 avril 1897, t. à p., 4 p.
- Rivière E. (1901) – Les dessins gravés et peints de la grotte de la Mouthe. *Revue scientifique*, p. 492-498.
- Rivière E. (1903) – Les parois gravées et peintes de la grotte de la Mouthe. *L'Homme préhistorique*, p. 277-280.
- Rivière E. (1909) – Note sur l'ordre chronologique véritable des six premières découvertes de grottes à gravures et à peintures. *Bulletin de la Société Préhistorique de France*, 6, p. 376-380.
- Roussot A. (1972-73) – La découverte des gravures de Pair-non-Pair d'après les notes de François Daleau. *Cahiers du Vitreais*, 1, n° 3, p. 5-7 ; n° 4, p. 15-17 ; 2, n° 6, p. 22-24.
- Roussot A. (2006) – François Daleau et la saga de Pair-non-Pair. In: Lenoir et al., p. 7-22.
- Roussot-Larroque J. (2011) – L'abbé Breuil, «pape de la Préhistoire» (1877-1961). *Le Mois scientifique d'Aquitaine*, n° 323/324, nov./déc. 2011, 6 p.
- Saint-Périer R. de (1924) – Nécrologie. Le Dr Lalanne. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 21, p. 273.
- Sautuola Marcelino S. de (1880) – *Breves apuntes sobre algunos objetos prehistoricos de la provincia de Santander*. Madrid, librairie Murillo, 27 p., 4 pl.



Auguste Glaziou, un paysagiste entre Bordeaux et Rio de Janeiro

Jean-Pierre Bériac

Dans le dépliant qui introduisait l'exposition *Roberto Burle Marx, la permanence de l'instable* à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine en 2011, Lauro Cavalcanti écrivait : « Le lien particulier qui existe entre la France et le Brésil dans le domaine du paysagisme remonte au XIXe siècle : Auguste Glaziou (1833-1906) vécut près de 40 ans à Rio de Janeiro, de 1858 à 1897. Botaniste et paysagiste breton, il fut le premier à recueillir quelques plantes brésiliennes pour les utiliser dans les jardins publics, anticipant ainsi le travail que Burle Marx allait développer de façon monumentale et systématique au cours du XXe siècle ».

L'avant-propos de José Mauricio Bustani, ambassadeur du Brésil en France, se montre plus bavard¹ : « Je souhaite enfin souligner l'importance de deux Français dans la formation de Burle Marx. Le premier est l'ingénieur hydraulique Auguste François Marie Glaziou, qui s'est installé à Rio en 1858. Son activité professionnelle et ses connaissances botaniques lui permettaient de voyager à l'intérieur du pays et de découvrir la flore brésilienne dans toute sa diversité. Il a parcouru différentes régions et a collectionné environ 2400 espèces. En 1869, Dom Pedro II, souhaitant moderniser la ville de Rio de Janeiro, le nomma directeur des jardins publics. Il a donc eu l'occasion de réaliser d'importants projets de jardins à Rio, tels que la Quinta de Boa Vista, le parc impérial de São Christovão, la place de la République et le Campo de Sant'Anna. Glaziou laissera un héritage considérable dans l'histoire urbaine et paysagère du Brésil et, après sa mort, son herbier a été légué au Muséum d'histoire naturelle de Paris »².

Si le texte de Cavalcanti ne comporte qu'une erreur sur la date de naissance de Glaziou, celui de son excellence l'ambassadeur est plus distrayant : Glaziou ne fut jamais ingénieur de quoique ce soit, les dates sont fausses. Plus étrange de la part d'un Brésilien, la Quinta de Boa Vista et le parc impérial de São Christovão sont le même lieu, idem pour la place de la République et le Campo de Santana. Conclusion : ni l'ambassadeur ni le secrétaire auteur de la note ne sont Cariocas.

Nombre de légendes courent sur le net concernant François Marie Glaziou. Nous reprendrons donc le dossier simplement à partir des sources des archives publiques de notre beau pays, de deux textes, l'un publié par Glaziou lui-même en 1905 dans la *Revue botanique de France*, l'autre, une biographie due à Edouard Bureau, professeur de botanique au Muséum et ami de notre héros, publié en 1908 dans la même revue. Ce récit s'appuie sur ses propres souvenirs mais aussi sur le témoignage de la fille de Glaziou née au Brésil. Elle ne fut donc pas témoin de l'arrivée de ses parents à Rio. Il y a parfois plus de 40 ans entre les faits et leur relation par un témoin indirect, relation elle-même interprétée. Il convient donc d'être prudent. En 2011, est paru l'ouvrage collectif *Glaziou e as raízes do paisagismo no Brasil* (Glaziou et les racines du paysagisme au Brésil)³.

1. P. 7 du catalogue.

2. Catalogue de l'exposition *Roberto Burle Marx, la modernité du paysage*, Paris 2011.

3. *Glaziou e as raízes do paisagismo no Brasil*, sous la direction de Bia Hetzel & Silvia Negreiros, Rio de Janeiro, Manati, 2011. Glaziou. Manati dans les autres notes.

A cela s'ajoutent les quelques notes prises aux archives du Palais impérial de Pétopolis, le témoignage de Mariana Reis, chercheuse au Musée National, des articles publiés au Brésil dont ceux parus en 2011 dans la publication de la fondation Casa de Rui Barbosa, *Jardins privados do século XIX*⁴. J'ai moi-même effectué trois séjours dans l'état de Rio de Janeiro en 2009, 2011 et 2012.

Un tonnelier nommé François Marie Glaziou

Nous sautons l'étape de la naissance pour aller au mariage de ses parents : 4 février 1831, mariage de Yves Glaziou âgé de 26 ans né à Lannion le 19 germinal an XII (9 avril 1804) profession jardinier et de Marie Joséphe Grovalet âgée de 35 ans née à Planinaud (?) Lesdom (?) le 28 ventôse de l'an III de la République (17 mars 1795) jardinière cuisinière, fille de Gilles Grovalet et de Claudine Le Saint jardiniers (papa, maman, grand-père, grand-mère tous sont jardiniers). Lesdits époux en conformité à l'article 331 du code civil, déclarant légitime l'enfant naturel provenant de leur union savoir François Marie Grovalet, c'est-à-dire François Marie Glaziou né le 30 août 1828, inscrit le lendemain sous le n° 119 à Lannion...⁵

E. Bureau raconte que « son père et un vieux géomètre furent à peu près ses seuls professeurs ». A l'âge de 16 ans, suite à une « magistrale correction paternelle » l'adolescent s'enfuit. « Il travailla à Nantes, Angers, Bordeaux, etc. ; il suivit les cours de Brongniart et Decaisne à Paris et de Durieu de Maisonneuve à Bordeaux, où il travailla au jardin botanique de la ville ». Rien ne permet de confirmer cette dernière information.

Probablement, Glaziou arrive à Bordeaux vers 1853-1854. Aucune source ne permet d'asseoir cela avec certitude, en fait il n'apparaît dans la documentation bordelaise qu'en 1856, tant archives départementales de la Gironde qu'archives municipales de Bordeaux. Le 3 janvier 1856, il passe contrat de mariage chez maître Rambaud notaire, avec Marie Chemineau, chemisière. Il habite 20 rue Pénicaud, dans le quartier des Chartrons, elle au 24 de la même rue. Il épouse sa voisine. L'acte de mariage date du 25 mars⁶. Il est dit tonnelier, etc. Son épouse est née à Bordeaux, au 31 de la rue Poyenne, quartier des Chartrons, le 25 mars 1833. Fille de Pierre Chemineau, marin décédé au moment du mariage et de Jeanne Reberteau. Pierre Reberteau, son frère tonnelier, est un des témoins du mariage comme il le fut à la naissance de Marie. Il habitait 42 rue des Retaillons.

Lors du recensement de la population de 1856, nous retrouvons le jeune couple au 31 rue des Retaillons. Ils partagent cette maison avec un autre tonnelier. En fait la rue est en grande

partie occupée par des « charpentiers de barriques »⁷. Mais le nom de Glaziou n'apparaît pas dans *L'Almanach de Bordeaux* de 1856, il y a donc tout lieu de penser qu'il est salarié dans une entreprise de tonnellerie ou chez un négociant éleveur.

Le 26 août 1857, naissance de leur fils André Yves Arthur⁸.

Le 30 août 1858, Glaziou, qui pour la première fois apparaît avec le prénom d'Auguste, signe sa demande de passeport⁹. Il se déclare tonnelier et cultivateur. Certains pensent qu'il s'attribua le prénom d'Auguste en hommage à Auguste de Saint Hilaire, pourquoi pas, rien ne l'atteste cependant, notons aussi au passage qu'il ne signale aucun emploi au jardin botanique de la ville de Bordeaux. Notre homme mesurait 1,68 m, était blond et portait déjà la barbe. Il est indiqué qu'il désirait se rendre à Rio de Janeiro sur le navire Thomas-Allibonnet capitaine Thompson. Le bateau, un clipper neuf, américain, de 550 tonneaux, effectuait neuf rotations par an entre Bordeaux et Rio. Le 10 septembre 1858, le Thomas-Allibonnet est signalé quittant l'estuaire¹⁰. Ce qui permet d'affirmer que Glaziou était à Rio à la fin septembre 1858. Il y arrive au printemps.

Lors de cette traversée, le clipper comptait 50 passagers dont 10 enfants, il y avait 34 hommes et 16 femmes. Leurs âges s'étirent de 8 mois à 54 ans. On relève trois familles dont deux avec leurs enfants, mais aussi un couple ou cette « rentière » de 54 ans, seule, une jeune femme déclare rejoindre sa famille, ce que Marie fera plus tard avec leur fils. Sur les 40 adultes, une dizaine sont manœuvres ou journaliers, mais la plupart ont une profession, qu'ils soient forgeron, fondeur en métaux, menuisier, ébéniste ou maçon, etc. On compte aussi deux réfugiés espagnols dont un déserteur, mais le plus singulier reste ce chirurgien dentiste de 39 ans qui part avec sa femme et leurs 4 enfants. Toujours sur ces 40 adultes, 35 ont entre 18 et 39 ans. Dans ce groupe rien ne distingue particulièrement Glaziou. On ne fait pas portrait sociologique plus cohérent¹¹.

Nous venons de voir que sur sa demande de passeport il se déclare *tonnelier et cultivateur*, le 3 janvier 1856, lors de l'établissement de son contrat de mariage, il avait déclaré au

4. *Il Encontro Luso-Brasileiro de Museus Casas, Jardins privados do século XIX*, sous la direction d'Ana Pessoa, Fundação Casa de Rui Barbosa, Rio de Janeiro, 2011. Voir également le site de la fondation pour l'iconographie :
5. <http://archives.cotesdarmor.fr>, acte de mariage de Marie-Joséphine Grovalet et Yves Glaziou : acte 5, vue 308 dans lot n° 37.
6. A.D.Gir. 3 E 36026 pour les autres notes, acte de mariage le 25/03/1856, 4 E 1282.
7. A.M.Bx dans les autres notes, recensement de 1856.
8. A.D.Gir. 4 E naissances 1857, 1° section, n° 1232.
9. A.D.Gir. 4 M 470 (registre 77, n° 665).
10. *L'Indicateur*, voir les journées du 25/08 et du 11/09.
11. A.D.Gir. 4 M 470.

notaire être *horticulteur, aujourd'hui tonnelier*. Ce sont là les deux seules mentions qui laissent supposer que notre homme n'est pas qu'un simple ouvrier du bois.

Pour le public bordelais : même si ce qui va suivre est parfaitement connu et semblera fastidieux, il est important pour comprendre l'œuvre de Glaziou à Rio. Une piqure de rappel en quelque sorte.

Que se passe-t-il à Bordeaux de 1854 à 1858 ?

De ce qui précède nous pouvons déduire que Glaziou est à Bordeaux depuis 1854, voire 1853. Que se passe-t-il alors dans la ville, qu'a-t-il pu voir, ou à quoi a-t-il pu être associé sous une forme que nous ignorons ?

Bordeaux est une place de commerce. L'effondrement du premier empire colonial à la fin de l'Ancien Régime, la Révolution et les guerres du Ier Empire ont considérablement altéré son économie. En ce milieu du XIXe siècle elle retrouve espoir avec de nouveaux débouchés en Afrique, en Amérique du sud, et un peu plus tard en Extrême Orient. Elle compte environ 200 000 habitants. C'est pourtant dans cette ville désormais moyenne que se déroule une intéressante expérience urbanistique. Les acteurs en furent le baron Haussmann et Adolphe Alphand, au premier chef, mais aussi Jean-Pierre Barillet-Deschamps et quelques autres que nous allons évoquer

Le baron Haussmann

Haussmann, né à Paris en 1809, après des études de droit, entre dans la carrière préfectorale. Il est nommé préfet de la Gironde au lendemain du coup d'état du 2 décembre 1851, après avoir été sous préfet de Nérac puis de Saint-Girons et de Blaye de 1841 à 1848 où, à partir de cette ville et grâce à un mariage avec une fille de la bonne bourgeoisie bordelaise, il se crée d'importantes relations dans la ville. En 1848, il accepte la présidence du conseil de préfecture de la Gironde. Il connaît donc bien Bordeaux. Dans ses mémoires, il explique s'être préoccupé des transformations de la ville et revendique la paternité de l'idée des boulevards¹².

Adolphe Alphand

A Bordeaux, Haussmann rencontre Adolphe Alphand. Cet ingénieur des Ponts et Chaussées, né à Grenoble en 1817, fut nommé dans cette ville en 1839. Il devient conseiller municipal en 1852. En poste dans cette ville depuis 13 ans, ayant épousé la Bordelaise Elisabeth Holagray en 1846, il est totalement intégré à la bourgeoisie locale. Membre du Conseil général de la Gironde, il assiste à toutes ses séances, il le resta

jusqu'en 1867, bien qu'appelé par Haussmann, dès 1854, pour prendre la direction du service des promenades et plantations de Paris¹³.

Pendant son court séjour au conseil municipal de Bordeaux, il est un des acteurs majeurs de la commission chargée d'élaborer le plan de réaménagement de Bordeaux approuvé en 1853. Ce programme comporte un volet parcs et jardins avec, en particulier, la réfection des Allées de Tourny et la restructuration du Jardin public. Pour préparer ce dernier projet la municipalité envoie une mission dans les jardins botaniques de Gand, Anvers et Rouen. Elle se renseigne sur d'autres réalisations dont Kew Gardens. A cette date elle semble avoir arrêté le projet d'affecter le terrain du Jardin public au Jardin botanique¹⁴.

Le Jardin botanique

Le Jardin botanique de Bordeaux fut créé en 1724 par la Jurade, puis placé assez rapidement sous le contrôle de l'Académie des Sciences et Belles Lettres de la ville. Il connaît plusieurs emplacements successifs au cours du XVIIIe siècle. Sous la Révolution, nous le retrouvons dans le jardin de l'ancien archevêché transformé en hôtel du département. L'emplacement semblait propice à cause de la présence des serres que Mgr Champion de Cicé avait déjà mises à la disposition des botanistes locaux¹⁵. Par décret du 12 décembre 1806, Napoléon Ier ordonne que le jardin de la Chartreuse soit confié au préfet de la Gironde pour l'établissement du Jardin botanique. Un nouveau décret, du 29 août 1807, en transfère la propriété, et les charges, à la municipalité bordelaise¹⁶. A ce jardin sont associées les pépinières départementales et les collections de synonymie de la vigne et des arbres fruitiers. Très vite l'établissement dispose de quelques serres, de locaux pour ses collections d'herbiers et sa bibliothèque ouverte au public. Le directeur du jardin assure, dans la continuité du jardin du XVIIIe siècle et de François de Paule Latapie, un enseignement gratuit de la botanique. Nous sommes à peu près certain que Glaziou fréquenta l'établissement, d'où l'affirmation par E. Bureau qu'il suivit l'enseignement de Durieu de Maisonneuve.

12. J.-P. Augustin & J.-P. Bériac, « Le « Système de parcs » dans le réaménagement urbain : originalité et continuité dans l'exemple bordelais (1853-1914) », V. Berdoulay & P. Claval (sous la direction de), *Aux débuts de l'urbanisme français*, L'Harmattan, Paris 2001, p. 35-42.
13. A.D.Gir. série N, voir les listes de présence aux délibérations du Conseil général (imprimées). Alphand a toujours cultivé ses attaches locales. En fait, jusqu'à sa mort en 1891, aucune pâquerette n'a poussé sur l'espace public bordelais sans son aval.
14. *Idem*.
15. Jean-Pierre Bériac, *Le Jardin botanique*, Confluences, Bordeaux, 1994.
16. A.D.Gir. 7 M 93.

En 1817, un groupe de botanistes crée la Société Linnéenne de Bordeaux, sur le modèle de celle de Londres¹⁷. Cette société dispose rapidement d'une bibliothèque et d'un beau fonds documentaire. En 1839, on note la naissance de la Société d'horticulture de la Gironde¹⁸. Lieu de rencontre entre propriétaires amateurs de jardins et professionnels, elle dispose, elle aussi, d'une bibliothèque et organise deux expositions annuelles, au printemps et à l'automne, ouvertes au public. Ce milieu composé en grande partie de propriétaires fortunés et influents fit certainement pression sur la municipalité pour obtenir le transfert du Jardin botanique, qu'il trouve trop éloigné du centre ville, sur le terrain du Jardin public.

Le Jardin public

Le jardin public est né de la volonté de l'intendant Louis-Urbain Aubert, Marquis de Tourny. Il en a l'idée en 1746. A cette date le nouveau faubourg marchand des Chartrons se trouve séparé de la vieille ville par l'énorme forteresse construite par Vauban dans les années 1690, le Château Trompette. Seul un mauvais chemin met le faubourg en communication avec la ville. Tourny lance une longue avenue rectiligne pour pallier cela, et ajoute, en bordure de celle-ci, un jardin public dessiné par Ange-Jacques Gabriel, premier architecte du Roi, pour créer les conditions pour la formation d'un tissu urbain unissant les Chartrons, le faubourg Saint-Seurin et la vieille ville. Il est aussi destiné à permettre aux négociants de se rencontrer. Le jardin est ouvert au public en 1758¹⁹.

Sous la Révolution, il devient le lieu des grandes fêtes unanimes et, passée cette période, il ne subsiste plus qu'une promenade ombragée. Le centre, qui fut un parterre, est livré aux évolutions des cavaliers de la garnison de Bordeaux²⁰.

Michel-Charles Durieu de Maisonneuve

Poursuivant son programme, la municipalité fait venir, en 1853, Michel-Charles Durieu de Maisonneuve, né le 7 décembre 1796 à Saint-Eutrope-de-Born en Lot-et-Garonne. Ancien militaire ayant participé à la plupart des campagnes françaises à l'étranger dont la conquête de l'Algérie, notre homme est également un botaniste réputé en particulier pour son étude de la flore algérienne²¹.

Dans une conférence prononcée en séance publique de la Société Linnéenne le 4 novembre 1853, il présente le nouveau jardin des plantes, ou du moins son programme²². Mais trois mois plus tard, à la demande de la municipalité, deux paysagistes déposent des projets réaménagement du Jardin public : Jean-Pierre Barillet-Deschamps et Louis le Breton.

Jean-Pierre Barillet-Deschamps

Jean-Pierre Barillet-Deschamps est né le 7 juin 1824 à Saint-Antoine-du-Rocher, Indre-et-Loire, il est le fils d'un Jardinier, comme Glaziou. Barillet est en grande partie autodidacte, autre point commun avec notre héros. Il arrive à Bordeaux en 1848 et achète à sa veuve la pépinière de Charles Gérard, mort en 1844 à Santiago du Chili. Elle était bien pourvue, donc un bel outil dès le départ. A l'automne 1848 il publie le premier catalogue de son établissement. Membre de la Société d'Horticulture de la Gironde, il obtient de nombreuses récompenses et devient secrétaire de ladite société. Sa pépinière devient rapidement le symbole des progrès en horticulture. Encore aujourd'hui il est considéré comme l'inventeur de l'horticulture contemporaine. En 1850, il fait construire deux vastes serres, une chaude et l'autre tempérée. Un aquarium renfermant tout ce que les eaux des tropiques nous offrent de plus intéressant forme l'articulation de ces deux édifices. De surcroît il ouvre son établissement au public le dimanche qui devient un but de promenade pour tous les Bordelais.

Luisa Limido, dans son beau travail sur Barillet-Deschamps, note qu'en participant activement aux activités de la Société d'Horticulture et à la vie de la ville il se fait de nombreux émules et surtout se constitue un important réseau de connaissances. En 1852, il collabore avec Alphand pour l'organisation des réceptions de l'Empereur à Bordeaux en aménageant un jardin éphémère sous les ombrages de l'esplanade des Quinconces²³.

Il semble évident que Glaziou fréquenta la pépinière de Barillet-Deschamps, on peut même, sans trop spéculer, penser que les deux hommes se connaissaient ; ils n'avaient que 4 ans de différence d'âge et une origine sociale très proche. En 1855, peu de temps avant d'être appelé à Paris par Alphand, il présente un projet pour le transfert du Jardin des plantes au Jardin Public²⁴ (fig. 1).

17. Voir note 15.

18. Jean-Pierre Bériac, *Catalogue de la bibliothèque de la Société d'horticulture de la Gironde* 26J, Bordeaux 1997.

19. Jean-Pierre Bériac, « La forteresse assiégée par les arbres à Bordeaux, La nature citadine au siècle des Lumières », *Annales du Centre Ledoux*, tome V, Université Paris I, 2005.

20. Jean-Pierre Bériac, « Les espaces publics dans les projets d'aménagement des terrains du château Trompette », *Architecture et art urbain*, Bordeaux 1780-1815, Bordeaux 1989, p. 27-33.

21. J. Daurel, « Durieu de Maisonneuve », *Annales de la Société d'horticulture de la Gironde*, 1877-1878, p. 69-72.

22. M. C. Durieu de Maisonneuve, *Le nouveau jardin des plantes*, Bordeaux 1853.

23. Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire*, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1821-1873), 2002, Ed. Champ Vallon 01420 Seyssel.

24. A.M.Bx. XXII-D-25.

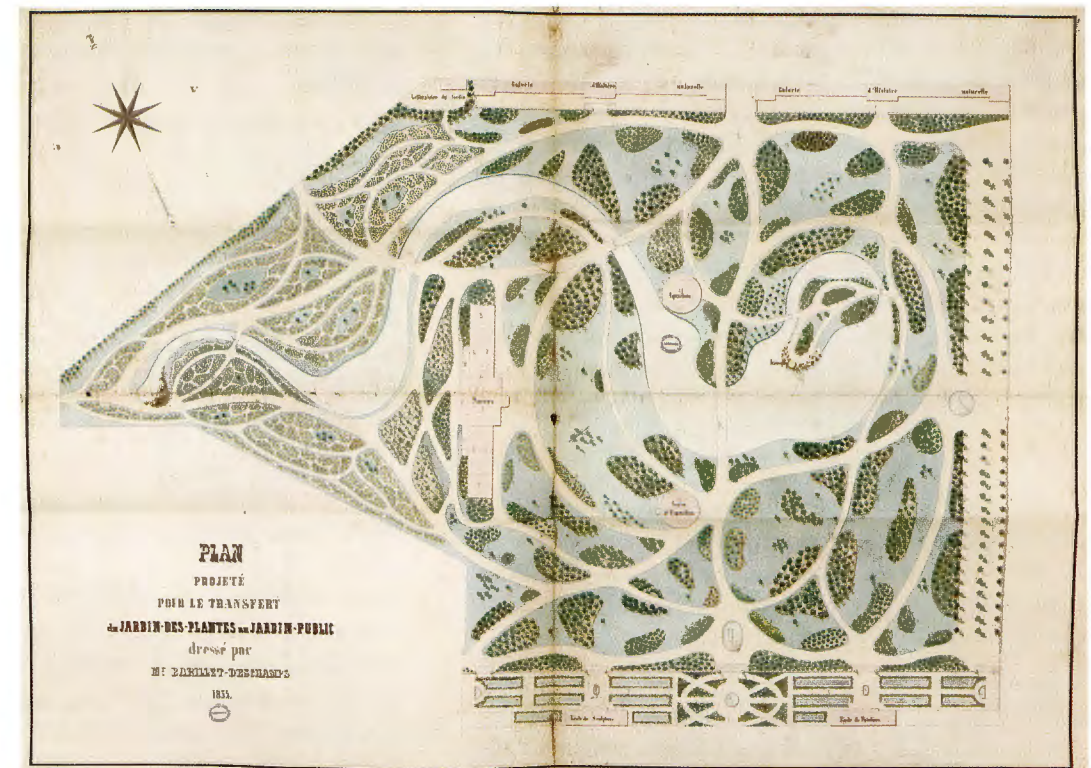


Fig. 1. - Barillet-Deschamps : plan projet pour le jardin public, A.M.Bx.



Fig. 2. - L. le Breton : plan projet pour le jardin public, A.M.Bx.

Ce projet n'est pas marqué au sceau de la sobriété, on remarque cependant qu'il consacre une part importante, à l'est, au jardin d'agrément. Le jardin botanique est installé dans la pointe, à l'ouest. De vastes serres sont projetées entre ces deux parties. Cet édifice reconstitue, visuellement, le premier jardin public dessiné par Gabriel dans un espace rectangulaire. De même on retrouve l'axe nord-sud marqué par une allée moins sinueuse. La grande ouverture visuelle part de l'avenue et regarde les serres au-delà de grande pièce d'eau sur l'axe est-ouest. On note également la multiplication des petites masses boisées, l'abondance des corbeilles de fleurs et celle des allées peu hiérarchisées. Ce projet ne fut certainement pas sans influence sur la réalisation de Louis Bernard Fischer.

Louis le Breton

Le second plan de 1855 est signé Louis le Breton, architecte paysagiste à Paris, en sa succursale d'Orléans, en date du 30 janvier. Le titre est : *Composition d'un jardin des plantes public, offerte à la ville de Bordeaux*. Il tente sa chance pour obtenir la commande²⁵ (fig. 2).

Le Breton est né le 27 juillet 1823 à Nogent-sur-Marne. Il n'est pas inconnu en Bordelais où, en 1854-1855, il dessine les parcs du Réduit à Bruges, de Sènejac à Saint-Aubin-du-Médoc pour le comte de Guigné, du Vallon à Pessac et de Couhins à Villenave-d'Ornon, ces deux derniers pour des membres de la famille Holagray, des parents de l'épouse d'Alphand²⁶.

Le plan porte la trace de l'incendie qui détruisit une partie des archives déposées dans les combles de la mairie. La composition est fortement marquée par le cercle de l'école de botanique qui n'est pas sans rappeler le plan du premier jardin botanique de notre histoire, à Padoue en 1545, dû à Tribolo, ou le *Projet d'agrandissement du Jardin des plantes de Paris* de Gabriel Thouin en 1820. Un ensemble de serres surplombe cette école de botanique. Une pièce d'eau sinueuse enveloppe cette partie centrale et sert d'articulation avec la partie plus aimable du jardin d'agrément. On y remarque les longues allées aux courbes tendues, les différents gabarits de ces allées, des masses boisées qui ceinturent le jardin y réalisant un univers intérieur et une certaine économie dans les corbeilles de fleurs, les plus importantes ornant la terrasse du XVIII^e siècle. En 1858, il obtient une médaille de bronze grand module pour un plan présenté à l'exposition de la Société d'Horticulture de la Gironde des 10 au 12 juin. La même année il a les honneurs de la Revue horticole pour le petit parc de 6 hectares de M. H. Daire, à la Chapelle-Saint-Mesmin, près d'Orléans. On retrouve sur ce plan d'une grande clarté les mêmes courbes tendues des allées, où le jeu d'ouverture ou de contraction de l'espace crée une respiration et étire la perspective centrale du parc.

En 1894, Edouard André lui rend hommage dans la même publication en consacrant un article au parc de Bourran à Mérignac.

« Le Breton fait partie de cette pléiade d'artistes qui se sont inspirés, dans la première moitié de ce siècle, des idées de Gabriel Thouin [...] Ces idées, exprimées et illustrées dans un livre qui resta, pendant de longues années, le bréviaire de l'art des jardins en France, furent aussi celles que les frères Bülher [...] firent prévaloir en France avec une grande autorité. Dans ce temps là, on se préoccupait à bon droit de l'harmonie du tracé mais sans en faire la préoccupation unique des dessinateurs de jardins, qu'on dirait plus soucieux de l'effet de leurs compositions sur le papier que de celui qu'elles produiront sur le terrain ».

Nous avons toutes raisons de penser que Glaziou, s'il ne possédait pas l'ouvrage, le connaissait parfaitement.

Le jardin de Louis Bernard Fischer

Finalement, ni Barillet-Deschamps ni le Breton ne voient leurs propositions retenues. La municipalité choisit de former une équipe qui sera chargée de la réalisation. Elle comprend le paysagiste Louis Bernard Fischer et son confrère et associé le pépiniériste Jean Escarpit, l'architecte de la ville Charles Burguet et le directeur du jardin botanique Michel Charles Durieu de Maisonneuve. Ils reçoivent pour mission de composer un jardin de plaisir pour la population de la ville et un ensemble didactique sur les sciences de la nature. La création d'une nouvelle rue, la rue d'Aviau, et d'un lotissement dont les terrains sont prélevés sur l'emprise du jardin de Tourny permet d'atténuer la dépense du nouveau jardin, par contre la ville achète le bel hôtel de Lisleferme pour y loger le Muséum d'Histoire naturelle²⁷.

Louis Bernard Fischer est le fils d'un jardinier, lui aussi, employé au château du Thil à Léognan. Il est né le 2 avril 1811²⁸. Il s'est construit une bonne réputation locale dès les années 1840 en créant des parcs sur les domaines de la région, à commencer par château Filhot à Sauternes pour les Lur Saluces. En 1831, il s'est associé à Jean Escarpit, pépiniériste. Manifestement Fischer assure la partie conception et Escarpit la fourniture, les deux sont sur le terrain.

25. A.M.Bx. XXII-D-96.

26. Jean-Pierre Bériac, « Le Breton en Bordelais », Fl. André & S. Courtois, *Edouard André (1840-1911) un paysagiste botaniste sur les chemins du monde*, 2001, Ed. de l'Imprimeur, s. l., p. 269-278.

27. A.M.Bx. XXII-D-114.

28. A.D.Gir. 4E 4221.

Dans la composition de Fischer (fig. 3) nous retrouvons certaines propositions du plan de Barillet-Deschamps : l'emplacement des serres, la partie jardin botanique disposée dans la pointe du terrain, à l'ouest du bâtiment, le parcours de la pièce d'eau. Sa composition paraît aussi plus claire, plus « décantée ». Les masses boisées sont disposées davantage au nord laissant libre une longue perspective de l'entrée sud du cours de Verdun jusqu'aux serres. On relève peu de fabriques en dehors de la rocaille de la tête de la rivière, de trois ponts dont un rustique et d'un kiosque à musique sur la grande île. Burguet dessine une façade uniforme imposée aux acquéreurs du lotissement, elle est dite dans le goût de Gabriel et constitue la dernière façade à programme de l'histoire de Bordeaux. Un petit jardin privé, séparé du jardin public par une grille, est au pied de chaque maison. Cette ligne de petits jardins crée une sorte d'amortissement entre l'univers végétal du jardin public et la masse minérale de la façade. Le bâtiment des serres, également dû à Burguet, a un développement de 90 m, il est rythmé de trois pavillons de 17 m de haut. Cet ensemble est adossé à un édifice qui abrite les herbiers, la bibliothèque, les locaux de services et le logement du directeur. Une grande serlienne orne le centre²⁹. Le Jardin botanique, disposé en hémicycle « regarde » le bâtiment. Le chantier ouvert en 1856 fut rondement mené puisque malgré les difficultés liées au transfert des arbres du jardin botanique de la Chartreuse l'inauguration eut lieu au printemps 1858. Glaziou était encore à Bordeaux à cette époque (fig. 4).

29. Robert Coustet, « Charles Burguet (1821-1879) et l'architecture métallique à Bordeaux », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1973, p. 69-102.

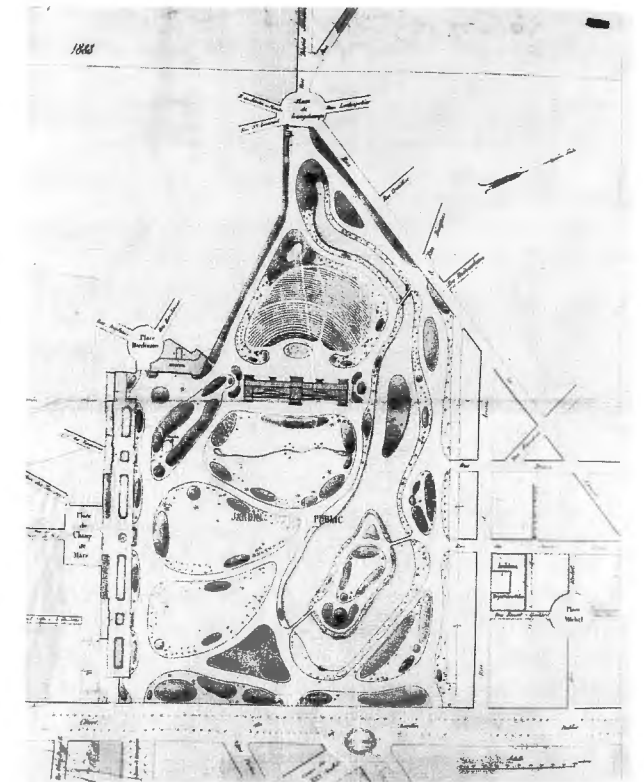


Fig. 3. - L. Fischer, plan du jardin public, 1888, A.M.Bx.



Fig. 4. -
Vue du jardin public
en 1858,
A.M.Bx.



Les Allées de Tourny

Dans le programme municipal de 1853 concernant les parcs et jardins figurent aussi les Allées de Tourny dont les arbres du terre-plein furent abattus en 1828. Burguet propose, en 1857, plusieurs projets plus ou moins ornés, mais nous sommes au lendemain de l'Exposition Universelle de 1855, au temps des soldes. Bordeaux achète la statue équestre de Napoléon III qui s'élevait devant le pavillon de l'industrie et deux exemplaires de la fontaine, médaille d'or, produite par les Fonderies du Val d'Osne dont le sculpteur est Mathurin Moreau, et les installe de part et d'autre de la statue impériale sur les Allées de Tourny ³⁰ (fig. 5). Ce modèle de fontaine se retrouve dans quantité d'endroits, à Lisbonne, et en particulier en Amérique du Sud. Les fontaines Wallace sont aussi produites par les mêmes fonderies.

Par delà la qualité des œuvres bordelaises, il semble intéressant de noter que pendant son séjour dans cette ville Glaziou assista à toute l'évolution de la conception de ces projets jusqu'à leur réalisation. De bons exemples de la complexité des problématiques urbaines et rouages décisionnels au milieu du XIXe siècle.

Pourquoi le Brésil ?

Depuis le début du XIXe siècle Dom João VI, roi du Portugal réfugié au Brésil depuis 1807, conduit une politique cherchant à attirer les Européens sur ce territoire en finançant des missions composées d'artistes et de scientifiques, à l'exemple de celle de 1816 dans laquelle se rencontrent des peintres comme Jean-Baptiste Debret (1768-1848) qui publia un *Voyage pittoresque et historique au Brésil*, ou Nicolas Antoine Taunay (1755-1830) et son fils Félix-Emile (1795-1881) qui y fit souche. On y trouvait aussi Auguste de Saint-Hilaire (1779-1853) qui pendant six ans explora ce territoire et produisit de nombreux ouvrages de botanique et de souvenirs de ces années. L'année



Fig. 6. - Panorama Les zones terrestres, Musée du papier peint, Rixheim.

Fig. 5. - Vue des allées de Tourny en 1858, lithographie de Philippe, détail, A.M.Bx.

suivante, c'est Carl Friedrich Philipp von Martius (1794-1868), grand botaniste allemand, qui entreprend un voyage de trois ans, particulièrement en Amazonie.

En 1839 est créée la *Revue des deux mondes* qui publie régulièrement des articles sur l'Amérique du Sud dont, en 1851, sous la plume d'Emile Adet : *L'Empire du Brésil et la société brésilienne*.

En 1858, l'année de l'arrivée de Glaziou, c'est l'astronome Emmanuel Liais qui part pour observer l'éclipse solaire du 7 septembre 1858 et finalement y reste 25 ans, devenant le directeur de l'observatoire de Rio.

En 1855, la maison Zuber édite le panorama *Les zones terrestres* dessiné par Eugène Ehrmann sur lequel on reconnaît le relief et la végétation du Brésil (fig. 6). Et puis, même si ce n'est qu'en 1867, souvenons nous du rôle du Brésilien dans *La Vie parisienne*, livret de Meilhac et Halevy, musique de Jacques Offenbach.

Le Botaniste

Auguste Glaziou s'est toujours considéré, avant tout, comme un botaniste. Son dernier texte publié, en 1905-1906, *Liste des plantes du Brésil central recueillies en 1861-1895* y est entièrement consacré. Edouard Bureau, qui publie en 1908 sa biographie ³¹, écrit : « Suivant les volontés qu'il avait maintes fois manifestées, un paquet double de ses chères plantes brésiliennes est son oreiller préféré pour son dernier sommeil ».

30. Robert Coustet, *Le nouveau viographe de Bordeaux, guide historique et monumental des rues de Bordeaux*, Mollat, Bordeaux, 2011, p. 511-512, et Jacques Sargos, *Bordeaux vu par les peintres*, L'horizon chimérique, Bordeaux, 2006, p. 276-277.

31. Le texte d'Edouard Bureau est intégralement reproduit dans Glaziou, Manati, p. 230-232.

En 1905 Glaziou confie : *Auguste de Saint-Hilaire principalement a toujours été mon guide. Ses livres de voyages me suivaient partout... et plus loin : Durant ces 35 années passées au Brésil, je profitais spontanément de mon libre arbitre pour chercher des plantes vivantes propres à orner les jardins publics de la ville de Rio de Janeiro et du parc impérial de São Christovão*. Son activité de paysagiste semble donc être pour lui déduite de sa vocation de botaniste.

Edouard Bureau raconte quelques anecdotes : comment notre héros risqua de se casser le cou dans ces extraordinaires reliefs, l'état de saleté dans lequel il lui arriva de rentrer chez lui...

Glaziou passe pour avoir récolté plus de 22000 échantillons de plantes. Il en envoie à quantité de correspondants, principalement en Europe. Rio de Janeiro possède deux herbiers à son nom, au Jardin Botanique et au Musée National, il y en a un à Paris et un à Bordeaux. Il y a une sorte de fébrilité dans cette activité. Occupé aussi par ses charges de chef de service, il a recours à des collecteurs qu'il rémunère. Mais nombre d'entre eux le bernent en donnant des informations erronées. Ceci fut confirmé par des botanistes du Musée National. Déjà, de son vivant, certains correspondants se plaignent de la médiocre qualité de ses envois de graines ³². Glaziou reste cependant un des plus fabuleux collecteur de plantes brésiliennes.

Son action ne s'arrête pas là. Depuis 1840, Martius s'est assuré la collaboration de toute une équipe de botanistes, tant en Europe que dans les Amériques, pour entreprendre la plus fabuleuse publication botanique de l'histoire : la *Flora brasiliensis*. Martius s'éteint en 1868, l'aventure se termine en 1906.

Glaziou connaissait l'œuvre de Martius dès son passage à Bordeaux. En 1853, Martius publie l'*Historia naturalis palmarum* dont le tome deux est consacré au Brésil. La bibliothèque du jardin botanique de Bordeaux est la seule collection publique de France à en posséder un exemplaire complet. En 1853, Durieu de Maisonneuve, spécialiste des palmiers, arrive à Bordeaux, c'est probablement lui qui achète l'ouvrage. Nous lui devons le palmier à chanvre ou palmier de Chine de nos jardins tant privés que publics.

C'est Glaziou, alors en contact avec Martius, qui décide Dom Pedro II à financer l'édition de la Flore brésilienne, ce qui est relativement facile, l'empereur s'intéressant lui-même à la botanique. Il y avait un petit jardin botanique à São Christovão géré par Glaziou, et un arboretum à Petropolis. Il sut aussi convaincre les membres du parlement, une lettre adressée à Martius en témoigne : « Notre cause est gagnée, et cela ne pouvait être différemment... Les deux chambres ont autorisé le gouvernement à traiter avec nous pour la continuation de la

« Flora Brasiliensis » et nous allouent provisoirement la somme de dix contos de reis pour sa continuation. Les influences qui ont fait triompher cette noble cause sont premièrement S. M. l'Empereur pour le Sénat, et M.F-J Fialho, à la chambre des Députés ; l'une et l'autre doivent demeurer aussi dans votre souvenir.

Quand à moi, pour m'être pendu à la corde de la cloche qui a sonné sur tous les tons, il ne faut pas y penser ; je suis plus que comblé par vos généreuses intentions, pour lesquelles je serai durant mes jours votre heureux débiteur : je mourrai sous la charge, il faut le dire, mais attaché à votre char, comme l'humble rémora aux flancs du géant qui traverse le temps et l'espace » ³³.

Cette action de *lobbying* est à mettre à son crédit.

Le paysagiste

L'œuvre ne compte que peu de numéros d'*opus* mais importe.

Les premières œuvres

A son arrivée à Rio, l'Empire brésilien compte 6 à 7 millions d'habitants, la capitale 250 000 dont 50 % d'esclaves. En 1897, lorsqu'il quitte le pays, la République fédérale du Brésil est habitée par 17 à 18 millions de personnes, Rio compte 750 à 800 000 hommes libres et connaît ses premières favelas. Son œuvre se situe dans ce contexte de profondes mutations urbaines politiques et sociales (fig. 7).

Son arrivée au Brésil. Edouard Bureau écrit : « Il arriva comme simple émigrant avec des ressources presque insignifiantes, aussi ses débuts furent-ils très pénibles : il dut pendant quelques temps vivre à l'aventure, exerçant différents métiers (même celui de remouleur), suivant les provinces brésiliennes qu'il traversait ; mais sa grande intelligence le fit bientôt remarquer. Le supérieur d'un couvent compléta son instruction trop élémentaire, lui enseigna le Portugais, le Latin, etc, et ses progrès furent rapides ». Plus loin Bureau cite une lettre que Glaziou adresse à sa femme suite au décès de Félix Tonnay : « M. Tonnay notre bon vieil ami, s'en est allé à Saint Jean Baptiste (l'un des cimetières de Rio) lundi dernier. Je l'ai accompagné, non pas précisément avec regret ; car il avait comme tu le sais, longuement vécu ; mais avec des larmes de reconnaissance pour toute l'affection qu'il nous avait portée

32. Musée impérial, Petropolis, Archives, dossier Glaziou.

33. Voir note 31.



Fig. 7. - Localisation des interventions de Glaziou à Rio de Janeiro, fond de plan : carte de 1894.

- 1- Palais de Catete
- 2- Passeio Publico
- 3- Boa Vista
- 4- Campo de Santanna
- 5- Gloria
- 6- Largo do Machado
- 7- Place du XV novembre
- 8- Place Titatende
- 9- Square de la gare

durant un si grand nombre d'années. Dès qu'il me connut, il se fit spontanément mon Mentor et chercha constamment à mettre en évidence le mérite qu'il m'attribuait, et dont plus tard il se faisait honneur de s'être occupé en servant le pays. Il fut en effet mon meilleur maître. Ses leçons me façonnèrent aux usages d'un monde qui m'était inconnu avant lui ; elles contribuèrent aussi à former mon jugement, et plus encore à me servir moins grossièrement de ma plume ». Hommage privé, intime, à quelqu'un qui vous a donné les clés d'une société.

Le parc du palais de Catete

Nous ignorons la durée des temps difficiles pour lui, mais en 1859 il obtient la commande de son premier parc.

La construction du palais de Catete, voulu par Antonio Clemente Pinto, baron de Nova Friburgo, aujourd'hui Musée de la République, s'étire de 1858 à 1867. L'architecte est Carl Friedrich Gustav Waehneldt.

Magaly Cabral dans l'iconographie de son article *O palacio do barão de Nova Friburgo*, produit deux plans de ce parc : avant et après *Réformation*, mais se montre peu disert sur eux. Le premier ressemble plus ou moins à une esquisse, le second

rend compte de la réalisation que nous connaissons. Vue la durée des travaux de cette réalisation, il est difficile de dater les différentes phases de cette œuvre. Un des intérêts de ce plan réside dans la présence de la longue allée rectiligne de palmiers située dans l'axe formé par l'entrée et le passage couvert entre le palais et les communs. Ainsi notre Breton ne serait pas si opposé que cela à la ligne droite comme semblent l'affirmer aujourd'hui les auteurs de l'exposition *Glaziou et les jardins sinieux*³⁴. Cette allée présente, en outre, une caractéristique : d'un côté elle est accompagnée d'un alignement de ficus. Nous retrouverons ce dispositif au Largo do Machado. Ce premier plan nous montre aussi une courte allée perpendiculaire à celle des palmiers qui débute avec une fabrique sur son passage, à l'intersection il y a également un petit décor. Près du palais, un archipel de massifs et pelouses, le fond du parc, près de la plage, semble délaissé. Sur le second plan (fig. 8), nous retrouvons notre allée de palmiers (fig. 9) mais avec une composition prenant en compte l'ensemble du terrain disponible. Première impression : la symétrie, une sorte de composition en ailes de papillons qui n'est pas perceptible à la déambulation. Une

34. Rio 2009.

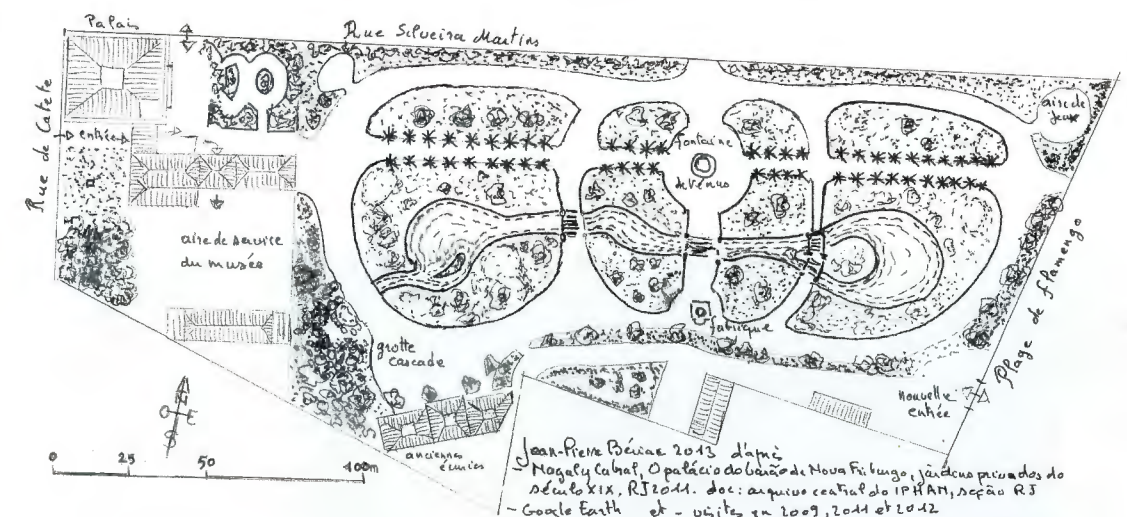


Fig. 8. - Plan du jardin du palais de Catete, Musée de la République, d'après : Magaly Cabral, *O palacio do barão de Nova Friburgo, Jardins privados do século XIX*, RJ 2011, doc Arquivo central do IPHAN, seção RJ.- Google Earth et visites en 2009, 2011 et 2012.

longue allée fait le tour du parc, comme on le constate chez tous ses prédécesseurs paysagistes depuis la fin du XVIII^e siècle, elle englobe une serpentine avec un petit lac à chaque extrémité. Trois ponts la franchissent. Au sud des édifices : une grotte avec jeux d'eau. Les parcours sont souples, la végétation abondante laisse pourtant de longues percées visuelles (fig. 10).

Si nous nous attardons sur les *ponts rustiques* : il en a vu au jardin public de Bordeaux en cours de construction et des modèles dans l'ouvrage de Gabriel Thouin. Plus singulière est la manière dont il dessine les rochers tant des culées de ses ponts que de la grotte, les modèles sont granitiques (fig. 11 et 12). Alors qu'en France le référent est l'univers calcaire des falaises d'Etretat par exemple, voir Gustave Courbet ou les Buttes Chaumont, Glaziou va chercher ses modèles d'une part dans les paysages de son enfance dans les Côtes d'Armor (fig. 13) et d'autre part dans la baie de Guanabara ou dans les torrents de l'état de Rio. Les jeux de stalactites et stalagmites, étrangers aux reliefs granitiques, une fiction, lui sont utiles pour créer un support à la voûte. Un petit accident sur l'un des rochers permettait de voir, en 2009, comment il était réalisé : des briques pleines maçonnées recouvertes d'un enduit imitant le bloc de roche érodé. Cela est aujourd'hui réparé.

En 1890, le palais et son parc sont acquis par la jeune république.



Fig. 9. - L'allée de palmiers impériaux.



Fig. 10. - Vue.



Fig. 11. - Vue de la grotte/cascade.



Fig. 12. - Intérieur de la grotte.

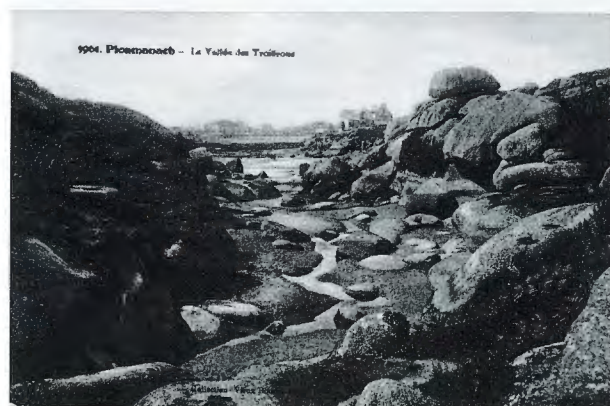


Fig. 13. - Carte postale ancienne du littoral des Côtes d'Armor, coll. des AD des Côtes d'Armor, en ligne sur leur site.

Paul Villon (Côte Saint-André 1842-Nice ?), paysagiste français formé dans les rangs de l'équipe de Barillet-Deschamps, émigre à son tour au Brésil. Il se manifeste par des créations notables tant à Belo Horizonte qu'à São Paulo avec le Parco Trianon sur l'Avenue Paulista, dans les années 1890. Il fait partie de l'entourage de Glaziou dès les années 1870. Alors qu'Auguste Glaziou est appelé à d'autres missions, on lui confie en 1896 l'appropriation du parc de Catete à sa nouvelle fonction d'agrément du siège du gouvernement fédéral³⁵.

Il remplace la clôture dont chaque travée porte désormais l'emblème du pays, élève la fontaine de Vénus, venue elle aussi du Val d'Osne, au centre de l'allée des palmiers en remplacement d'un décor plus modeste, la référence au Jardin Botanique de Rio est évidente, redessine la fabrique belvédère, introduit les putti du Val d'Osne, bien sûr, qui montrent des enfants torturant des animaux, deux d'entre eux se trouvent également dans les serres du jardin botanique de Lyon. Une autre fabrique s'élevait dans l'angle nord-est du parc, remplacée aujourd'hui par une aire de jeux pour enfants.

Si l'on compare son travail à São Paulo et le parc de Catete on constate que l'esthétique de ses rocailles reste conforme à ce qu'il a vu en France, il n'y a pas non plus le jeu entre les espaces ouverts et les ombrages chers à Glaziou mais une masse végétale compacte qui offre un peu de fraîcheur aux Paulistains les jours d'été. Le parc de Catete est une attribution à Glaziou sur des critères esthétiques, mais à nos yeux très vraisemblable.

Le parc de São Clemente à Nova Friburgo

Manifestement satisfait de l'œuvre de son architecte et de son paysagiste, en 1861, le baron leur demande de poursuivre en lui créant une résidence de plaisance à Nova Friburgo. J'ai toujours souhaité ce genre de client à mes étudiants tant en architecture qu'en paysage.

Nova Friburgo est une petite ville du nord de l'état de Rio. Située à environ 900m d'altitude, en zone de montagne. Le 11 janvier 2011 des glissements de terrain et la rupture d'un barrage provoquèrent la mort de 840 personnes et la disparition de plus de 200 autres. Aujourd'hui il y a de gros chantiers sur toutes les pentes dangereuses. Vivre avec le danger...

Les auteurs du récent livre sur Glaziou, en 2011, considèrent que ce parc est le mieux conservé de son œuvre (fig. 14). Il convient donc de rapprocher le projet dessiné que nous connaissons de la réalisation. Le projet, dont les limites du parc ne sont pas situées, débordé d'allées à peine hiérarchisées. Il y a tout un

35. Guilherme Mazza Dourado, *Belle époque des jardins*, éd Sênac, São Paulo, 2011, p. 133.



Fig. 14. - Glaziou, Plan projet pour le parc de São Clemente à Nova Friburgo, coll. du country club de Nova Friburgo, et vue satellite



Fig. 15. - Vue ancienne, Fondation bibliothèque nationale du Brésil.



Fig. 16. - Lac.



Fig. 17. - Lac avec pavillon.



Fig. 18. - Ile parterre.

mélange de chemins et de cours d'eau. Rien n'indique la nature du relief alors que nous sommes en zone de montagne. Fidèle au système de représentation de Gabriel Thouin, les arbres isolés sont représentés en élévation, que des feuillus. A voir ce plan nous ne sommes pas en zone tropicale ni en altitude, aucune indication sur le relief du site ni de ses abords. C'est le format de la feuille de papier qui décide de l'ampleur du projet. Manifestement notre ami Glaziou fut sérieusement recadré. Il en résulte une belle œuvre (fig. 15).

Le parc occupe une zone plate en bas de pente. Une source alimente l'ensemble des pièces d'eau qui se succèdent de petite cascade en petite cascade. Elles s'élargissent avec l'évasement de la vallée, une allée les accompagne de part et d'autre. Un canal de décharge permet de réguler les effets de variations du débit de la source. En bas de cette pente douce, un lac plus vaste avec une île et son jardin orné au droit du chalet. En somme un substitut de l'ancien parterre heureusement trouvé. Un jet d'eau s'élève en son centre, un autre anime le lac précédent, sous le regard du chalet. C'est bien et astucieux, l'un dans un contexte très maîtrisé l'autre plus libre. A droite du chalet, une dernière pièce d'eau très calme. L'eau part ensuite rejoindre la rivière canalisée qui s'étire tout au long de la vallée. L'exotisme végétal de ce parc réside dans la présence de chênes rouges d'Amérique du nord, de cupressus, de platanes, liquidambar et même un chêne pédonculé singulier sous les tropiques. Glaziou a tenu compte de l'altitude. Le réseau d'allées est simple et fluide. Pour le décor minéral : un petit pavillon et des ponts métalliques peints en rouge et blanc achetés en Angleterre comme le matériel ferroviaire de la compagnie de chemins de fer dont le baron est actionnaire. L'outil indispensable pour évacuer rapidement les produits de ses domaines sur le port de Rio (fig. 16, 17 et 18).

L'ensemble est aujourd'hui occupé par le Country Club local. Le parc est ouvert au public.

Le Passeio Publico

En 1773, Rio devient la capitale de la colonie portugaise, dix ans plus tard, le vice roi Dom Luis Vasconcelos e Sousa confie à Mestre Valentin le soin de créer une promenade publique à quelques pas de la ville, le long du littoral. Un désir politique manifeste de provoquer par là le développement de Rio. Une promenade publique, comme à Bordeaux en 1756-1758 un jardin public et non un jardin royal, donc ce n'est plus une «libéralité» du prince mais désormais un équipement public urbain. La dénomination ne relève que du maître d'ouvrage. En France comme de l'autre côté de l'Atlantique de nouvelles légitimités cherchent à se fonder à travers ces glissements de langage.

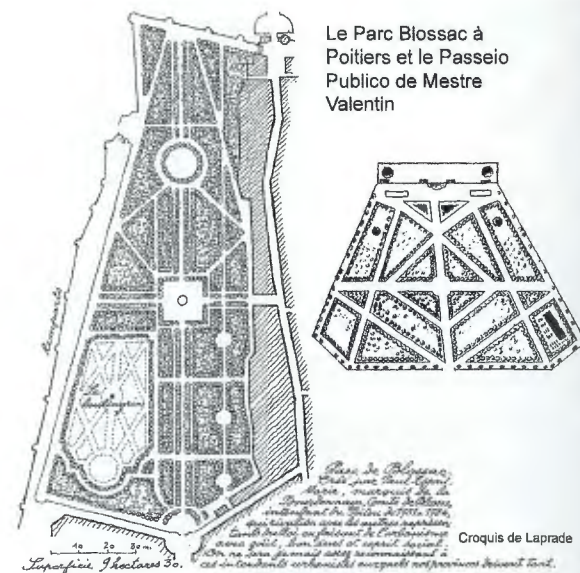


Fig. 19. - Parc Blossac à Poitiers, croquis de Laprade, et Passeio Publico de Mestre Valentin, croquis photographié sur place.

Mestre Valentin (c. 1745-1813) est le fils d'un négociant portugais et d'une Brésilienne. Le père amène son fils à Lisbonne pour lui donner une solide éducation. Le jeune homme ne retrouve son pays qu'en 1770, à l'âge de 25 ans. C'est un bon sculpteur, mais ses compétences lui permettent aussi de concevoir et réaliser des travaux d'embellissement et d'approvisionnement en eau. Il est l'auteur de la très belle fontaine de la place du XV novembre et des aménagements qui l'accompagnent en balcon sur la baie de Guanabara. Un homme des Lumières.

Le terrain : une petite lagune au pied du Morro São Antonio bordé par un cours d'eau. La composition végétale est formée d'allées qui collent à la forme de la parcelle, un grand trapèze assez régulier, avec au centre un losange. En surplomb sur la baie, le côté le plus étroit du trapèze, Mestre Valentin édifie une terrasse ornée d'un pavillon à chaque extrémité. Au centre, une fontaine animée de deux crocodiles, regarde la promenade. En 1806, Mestre Valentin viendra y ajouter deux aiguilles de granit sur base triangulaire s'élevant au dessus de pièces d'eau. L'ensemble de cette composition n'est pas sans évoquer le Parc Blossac à Poitiers des années 1770. Le maître Carioca est on ne peut plus à l'heure (fig. 19).

E. Bureau écrit : « Le hasard lui fit faire, à Rio de Janeiro, la connaissance du député Fialho. L'heure était favorable : M. Fialho venait d'être chargé de tracer et planter à nouveau le jardin public de la capitale. Il comprit vite la valeur de la

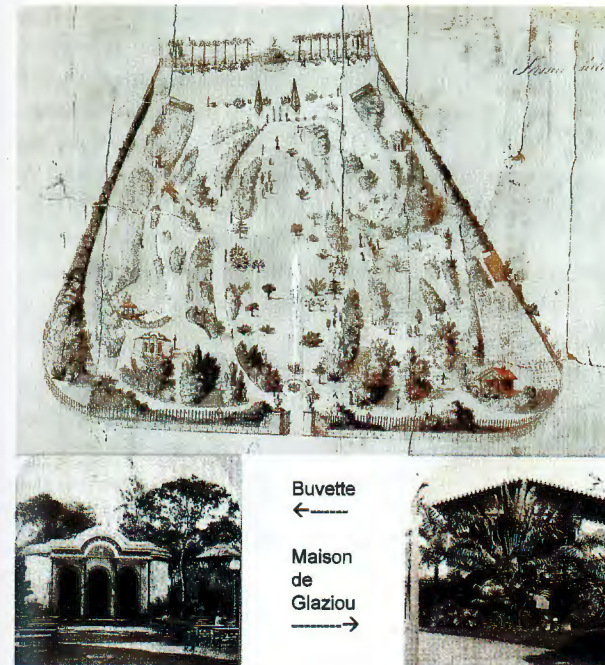


Fig. 20. - Glaziou, plan du Passeio Publico (dessin de 1879 attribué à Glaziou), vues de la buvette et de la maison de Glaziou, plan et photos, fondation bibliothèque nationale du Brésil.

rencontre qu'il venait de faire et en parla à l'empereur Dom Pedro II, lui disant « qu'il cherchait des hommes pour des places et non des places pour des hommes ». Fialho est manifestement ingénieur, nous le retrouverons sur le projet du Campo de Santana, mais a besoin d'un petit plus pour satisfaire à la demande ; Glaziou, qui travaillait déjà pour le baron de Nova Friburgo, tombe à pic. Chronologiquement, ce qui précède est acceptable, nous sommes en 1860-1861.

Glaziou conçoit un plan qui certes transforme le Passeio Publico mais le respecte en même temps (fig. 20). Comme l'avait fait Fischer à Bordeaux, il conserve la terrasse du XVIIIe siècle, son décor et les aiguilles de granit. La manière de redessiner les allées reste finalement assez douce. Il les assouplie, conserve la vue axiale sur la fontaine des crocodiles et une certaine symétrie dans l'ensemble de la composition. S'il supprime les deux petites pièces d'eau, il crée une serpentine enveloppante qui maintient les deux fabriques les pieds dans l'eau. Il remplace les deux édifices qui apparaissent sur le plan de Mestre Valentin par sa maison, associée à un petit jardin, et une buvette et sa terrasse. Les photos du XIXe siècle montrent des édifices conformes aux petites élévations dessinées sur le plan. Il semble que près de la terrasse s'élevait un aquarium, mais nous ne disposons d'aucune information ni représentation de celui-ci, s'agit-il d'une référence à celui que Glaziou



Fig. 21. - L'automne, Val d'Osne.



Fig. 22. - Augusto Stahl, vue du Passeio Publico, c. 1865, Instituto Moreira Salles.



Fig. 23. - Le figus de la rocaïlle.



Fig. 24. - Barricudas.

a connu à Bordeaux à la pépinière de Barillet-Deschamps ? Il enrichit également le décor d'édicules et de sculptures en fonte provenant de la fonderie du Val d'Osne et d'un pont en faux bois provenant probablement de chez E. Jacquemin « inventeur » de « Fers rustiques », à Paris (fig. 21 et 22). La structure métallique des bancs du parc présentait également une illusion de branches. Les arceaux qui limitaient les pelouses du Jardin public à Bordeaux étaient identiques.

C'est sur la végétation que Glaziou apporte une réelle nouveauté, et elle est fondamentale. Il a recours essentiellement à des plantes locales, sauf ce bananier auquel il tenait manifestement beaucoup. Cette plante, originaire de Madagascar où elle est connue sous le nom d'arbre du voyageur, est devant sa maison et apparaît dans la plupart de ses œuvres. En tête de la pièce d'eau, Glaziou aurait planté lui-même ce ficus dont les racines aériennes forment aujourd'hui avec la rocaïlle cette extraordinaire composition. Près de son ancienne maison s'élèvent ces barricudas. Le parc recèle aussi une grande variété de palmiers (fig. 23 et 24).

Mais ce jardin, restauré en 1999 par Carlos Terra, donne aujourd'hui une impression un peu triste car trop piétiné. Les clôtures végétales qui figurent sur le plan d'origine ont disparues et l'environnement s'est profondément modifié. La terrasse n'est plus qu'un terre plein qui regarde sur une voirie sur fréquentée. La baie s'est éloignée.

Le jardinier de l'empereur

La Quinta da Boã Vista à São Christovao

Elle est située à l'ouest de Rio, légèrement en hauteur profitant ainsi d'une belle vue sur la ville. Le territoire appartient à la fin du XVIII^e siècle, suite à l'expulsion des jésuites en 1759, à un négociant, Elias Antonio Lopes. Le site vallonné comporte des lagunes et mangroves, quelques terres basses et des tertres. Le bien passe à la famille royale portugaise lors de son exil au Brésil et devient, après la proclamation de l'indépendance, la Quinta impériale da Boã Vista. Dom Pedro I et son épouse Léopoldina y créent des pépinières et une réserve botanique ce qui implique déjà un certain nombre d'aménagements.

Même si le nom de Glaziou apparaît dès 1861 lié à ce lieu, ce n'est qu'en 1869 qu'il conçoit son projet. Les travaux durent jusqu'en 1878. Le plan projet est exposé aujourd'hui dans une salle du Musée national (fig. 25).

Sur ce plan, nous voyons le palais avec un petit jardin régulier à l'arrière. Devant s'étire une longue avenue tenue par 4 alignements d'arbres, au centre, un long tapis vert avec un jet d'eau à chaque extrémité, il s'agit donc davantage d'une perspective que d'une monumentale allée d'accès. Une anecdote est attachée à cet élément majeur de la composition. Edouard Bureau raconte : « Pourtant il y eut des divergences d'opinion au sujet du parc de la Quinta avec l'Empereur qui le traitait amicalement. L'Empereur désirait une allée droite conduisant au château. Glaziou s'obstinait pour une allée sinueuse qui était seule dans le style du jardin, l'allée rectiligne étant, disait-il,

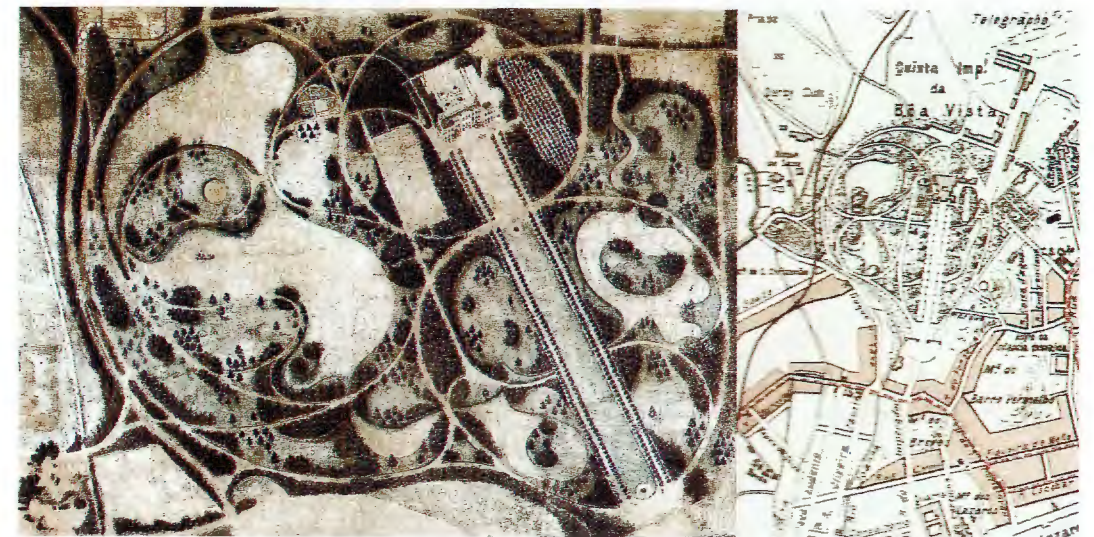


Fig. 25. - Glaziou, plan projet pour Boã Vista et détail du plan de 1894.

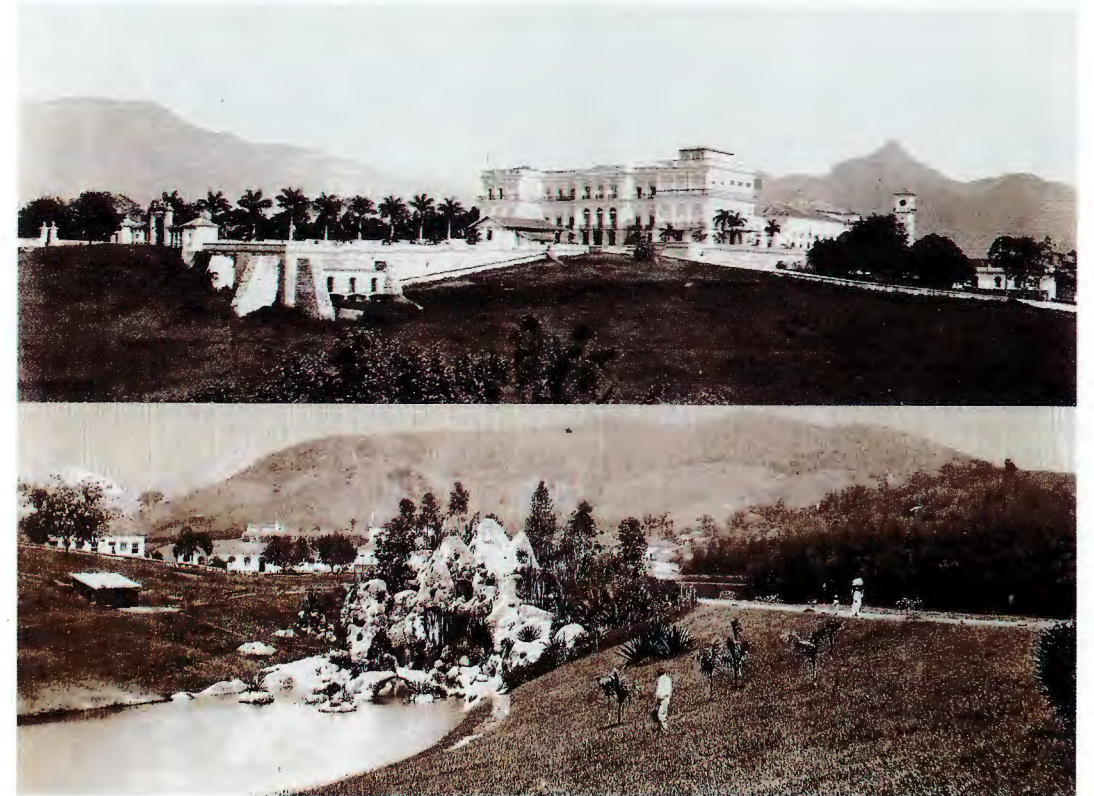


Fig. 26. - Vues anciennes.

un non sens horrible. « Je serai encore plus Breton que vous-même, Monsieur Glaziou », disait l'Empereur, avec cette finesse et cette aimable courtoisie qui lui étaient naturelles. Dans cette discussion qui s'éternisait entre ces deux hommes ce fut une femme qui triompha, l'Impératrice. « L'Empereur, dit-elle un jour à Glaziou, est le seul homme qui fasse toujours

la volonté des autres ; vous lui permettrez bien de faire une fois par hasard la sienne. - Majesté, dit Glaziou, ce sera fait, et la Quinta n'a qu'une seule allée droite ». Ce qui est faux, on peut en compter quelques autres plus modestes. Ce texte a servi de support pour l'exposition de 2009 au Jardin Botanique de Rio : *Glaziou et les jardins sinieux*.

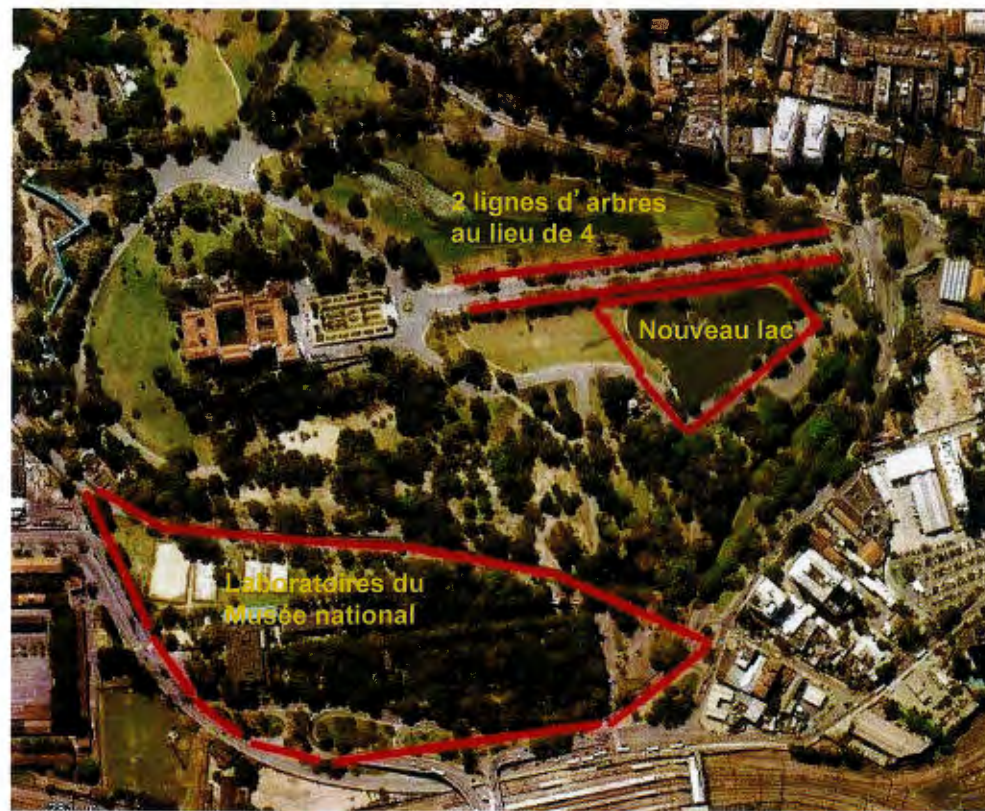


Fig. 27. - Les mutilations.

On remarque aussi la vaste pièce d'eau à gauche et la chaîne de petits lacs qu'elle génère, la serpentine se glisse alors sous l'avenue et donne naissance à un dernier lac avec une île, puis l'eau s'enfuit. L'alternance de masses boisées et de prairies parsemées d'arbres isolés représentés en élévation, dont la silhouette évoque bien peu les tropiques, un important réseau d'allées relativement hiérarchisées et, point important, la clôture végétale continue à gauche et en bas du plan complètent cette composition ambitieuse et complexe. Un détail d'un plan de Rio en 1894, même si l'échelle est certes très différente, nous renseigne sur ce qui fut réalisé : le tracé des pièces d'eau est simplifié, une longue allée en spirale enveloppe l'ensemble de la composition, l'allée rectiligne avec ses 4 alignements est bien là. À droite un long trait noir signale le passage d'une voie ferrée.

Cette réalisation nécessita d'énormes travaux de terrassements. Ces deux photos nous montrent l'état du parc à l'achèvement des travaux (fig. 26).

Nous avons résumé sur cette vue satellite les mutilations subies par le parc de la Quinta : toute la partie sud est abandonnée, les pièces d'eau comblées, des laboratoires et installations techniques du Musée national occupent la place. En « compensation » (?) un autre lac a été creusé au pied de

la grande avenue. Cette dernière est goudronnée et ne compte plus que deux alignements d'arbres au lieu de quatre. À l'ouest s'étend un zoo. Par ailleurs il est devenu un parc public pour le plus grand plaisir des habitants du nord de Rio. Le palais abrite le Musée national (fig. 27). Cependant, dans la partie nord du parc on reconnaît la manière de Glaziou : le long du canal avec ses décors rocaille, la grotte, même si elle n'est pas constituée d'un empilement de blocs de granit mais peut être mise en relation avec une succession de pics d'une chaîne de montagnes du paysage carioca (fig. 28, 29 et 30).

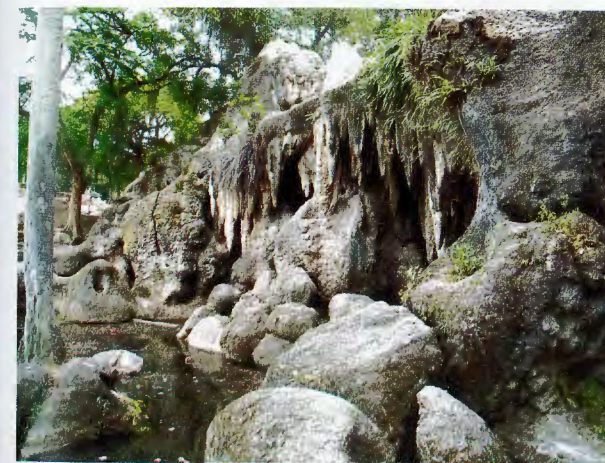
Plus qu'avec son intervention sur le Passeio Publico, avec Boa Vista, Glaziou devient le jardinier de l'Empereur. C'est bon pour ses affaires. Il réalise un jardin pour la princesse Léopoldina, fille cadette de Pierre II, et d'autres jardins privés à Rio, hélas tous disparus aujourd'hui.

Reste ce dessin de 1880 pour le parc de la résidence impériale de Petropolis³⁶. Notre jardinier propose un projet grandiose. Il ne tient aucun compte de la création de Jean-Baptiste Binot, horticulteur et paysagiste. Ce premier jardin

36. Musée impérial, Petropolis, *Museologia: Projeto do parque elaborado por Glaziou*.



Fig. 28. - Vue.



fut dessiné en 1853 et ne manque pas de qualités. Il y a dans ce lieu une très belle ambiance. Pierre II ne donna pas suite à la proposition de Glaziou (fig. 31 et 32).

Là encore la feuille de papier semble plus déterminante que le parcellaire réel. On y retrouve son goût pour la symétrie, avec de surcroît cette pièce d'eau circulaire avec ses îles qui fait penser aux motifs du yin et du yang. La spirale dans le bois est un rappel de la « montagne » du Jardin des Plantes à Paris.

La Casa da Ipiranga

Notre héros réalise cependant un jardin privé à Petropolis : la Casa da Ipiranga, propriété de Tavares Guerra. Le petit parc est réalisé en 1880, avant la construction de la maison en 1881 due à l'ingénieur allemand Karl Spangerberger. L'œuvre est destinée à servir de résidence à José Tavares fils, filleul

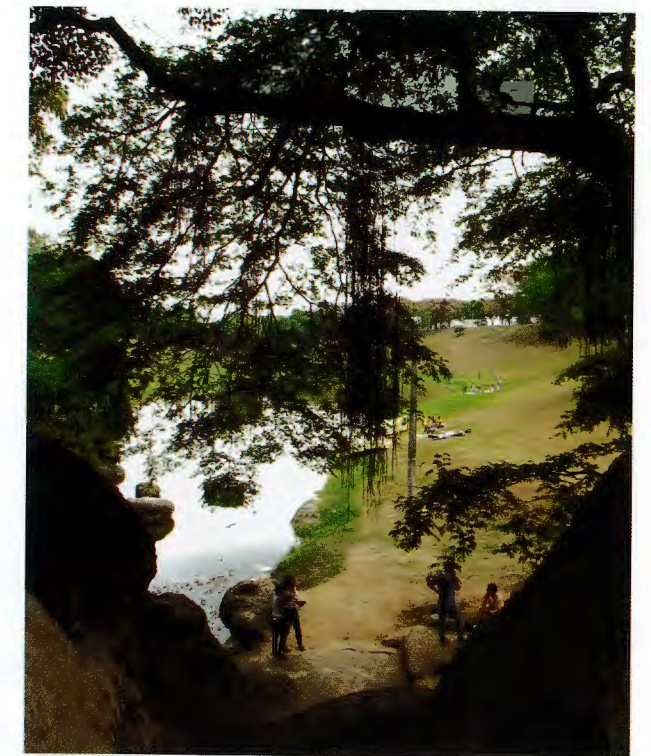


Fig. 30. - Vue.

Fig. 29. - La grotte.

du Baron de Mauã. L'ensemble du parc, assez modeste, est « taillé » dans une partie de la forêt primaire. Nous sommes à 10mn à pied du Palais impérial (fig. 33).

En façade sur la rue le parc présente une importante pièce d'eau entourée d'une pelouse modelée en pente vers l'eau. Une allée la contourne et conduit d'une part aux anciennes écuries, occupées aujourd'hui par un restaurant, et à la maison. Le parc se poursuit à l'arrière de l'édifice, mais il est très enfriché. La pièce d'eau naît d'une grotte, devient rivière qui contourne une presqu'île avant de s'étendre en un vaste lac dont les eaux viennent battre le mur d'une falaise. Une fontaine à vasques superposées surgit du centre du lac. Le garde-corps en faux bois, devant la maison, est aujourd'hui envahi par les bromélias. L'ensemble du bien semble en danger malgré sa protection légale. Une dame rencontrée aux Archives du Palais impérial disait que la famille n'avait plus les moyens de l'entretenir.



Fig. 31. - La résidence impériale de Petropolis, vue ancienne, au premier plan le jardin de J-B Binot, Musée impérial, Petropolis, archives.

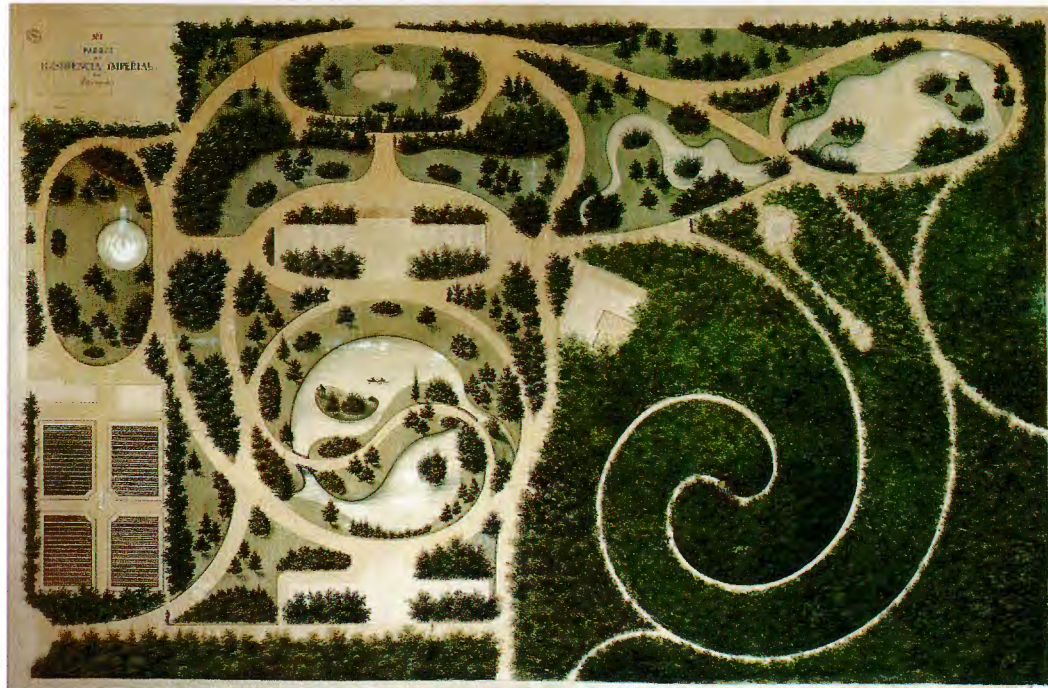


Fig. 32. - Glaziou, plan projet, Musée impérial, Petropolis, archives.



Fig. 33. - Casa da Ipiranga, vue.



Fig. 34. - Casa da Rui Barbosa, jardin en façade sur la rua São Clemente, vue.

La Fundação Casa de Rui Barbosa ³⁷

Si vous passez rue São Clemente, quartier de Botafogo, à Rio, vous verrez au n° 134 une belle demeure patricienne du milieu du XIXe siècle, la Fundação Casa de Rui Barbosa. Entrez, franchissez l'édifice, vous serez dans un vaste jardin régulier, aujourd'hui square public grouillant d'enfants. A l'avant, sur la rue, un petit jardin d'environ 15 m de large sur 40 à 45 m, la façade de la maison. Il daterait de 1893. Le décor minéral est constitué par une serpentine avec de petits évasements aux extrémités, des rocaïles avec cascades à la manière de Glaziou, deux petits ponts rustiques. Une belle sculpture d'aigle terrassant un serpent au centre, deux lions du Val d'Osne contre la façade. Notons aussi les camélias, plante symbole de la libération des esclaves, signifiant ici l'implication de Rui Barbosa dans ce combat ³⁸.

Nous avons revu plusieurs fois les photos avant d'écrire qu'à notre sens ce petit jardin ne peut être l'œuvre de Glaziou. Il est trop caricatural de sa manière. Par contre il est intéressant « sociologiquement ». Des paysagistes locaux produisent des copies pour la clientèle fortunée. Empire/République, peu importe, Glaziou était devenu le paysagiste référent, d'où la présence de ce petit jardin dans ces pages (fig. 34).

Le Directeur des jardins publics de Rio de Janeiro

Le Campo de Santana

Le Campo de Santana, autrement appelé place de l'acclamation, place de la République, etc., (son nom de Santana provient d'une chapelle dédiée à la mère de la Vierge qui s'élevait à proximité) consiste en un vaste terrain, à l'ouest de la ville, d'une quinzaine d'hectares, en zone humide, petit à petit investi par les habitants de la ville pour des manifestations ponctuelles : fêtes, parades militaires. C'est là que Pierre Ier proclama l'indépendance du Brésil... En 1859, Charles Ribeyrolles, dans son « Brésil pittoresque » ³⁹ le décrit comme « dénué de végétation comme un désert d'Afrique ». Les projets s'y succèdent sans jamais aboutir. Pourtant très vite les enjeux urbains se révèlent importants et conduisent à la décision d'y créer un aménagement marquant.

Un petit texte de M.F.-J. de Santa-Ana Nery, dans son ouvrage *Aux Etats-Unis du Brésil* ⁴⁰ les résume assez bien : « La place de l'Acclamation, plantée d'arbres superbes, offre une des plus belles promenades qui soit au monde. C'est un Français, M. Glaziou, qui a dessiné ce splendide parc, auquel il ne manque que des avenues carrossables pour en faire un second

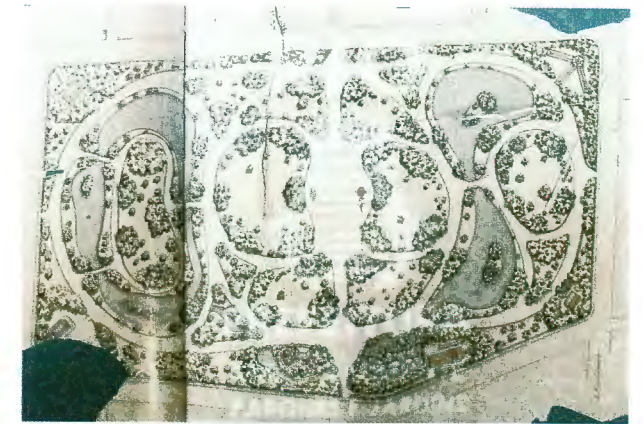


Fig. 35. - Glaziou, plan projet pour le Campo de Santana, Service des parcs et jardins de Rio de Janeiro.

bois de Boulogne en petit. La place est entourée d'édifices ; le Muséum national, dirigé par un vrai savant, M. Ladislau Netto ; l'hôtel de ville (paço da camara municipal), où trônent en temps normal les vereadores ou conseillers municipaux ; l'administration centrale des télégraphes, le ministère de la guerre et une caserne, l'hôtel de la Monnaie, la gare du chemin de fer central du Brésil, l'ancien sénat, la principale caserne des pompiers et bien d'autres établissements publics ».

En 1869-70, un concours est ouvert. Le choix du lauréat ne date que de 1871. Avant de passer au projet de Glaziou attardons nous quelques instants sur quelques uns des projets concurrents ⁴¹ :

- Paulo José Pereira projetait d'élever dans un parc quantité de groupes sculptés allégoriques à la mémoire des héros de la guerre contre le Paraguay et d'appeler le parc Champ de Mars ou de la Victoire. Le Prato della Valle à Padoue transporté à Rio. Il fut jugé irréalisable.

- Alfred de Courson propose pour sa part un théâtre lyrique lié à un jardin d'acclimatation et un zoo, avec privilège d'exploitation pour 99 ans.

37. Claudia Barbosa Reis, *Memoria de um jardim*, éd Casa de Rui Barbosa, Rio de Janeiro, s.d.

38. *Do Cosmógrafo ao Satélite, Mapas da cidade do Rio de Janeiro, Centro de Arquitetura e Urbanismo do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro 2000, p 73. Les autres plans de Rio proviennent de la même publication.

39. Vol. I, t. II.

40. Paris 1891, p. 23.

41. Toutes les informations concernant le projet de Glaziou et ceux de ses concurrents sont puisés dans : Noronhas Santos, « O parque da praça da República antigo da Aclamação, Noticia historica do campo Santana », *Revista do Serviço do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional*, n° 8, Rio de Janeiro, 1945, p. 102-163.

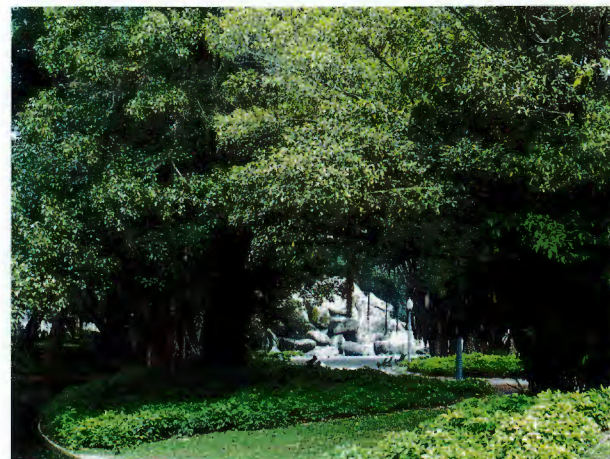


Fig. 37. - Vue sur la grotte.



Fig. 38. - Prairie, d'infimes reliefs couverts de plantes rampantes modulent le sol.

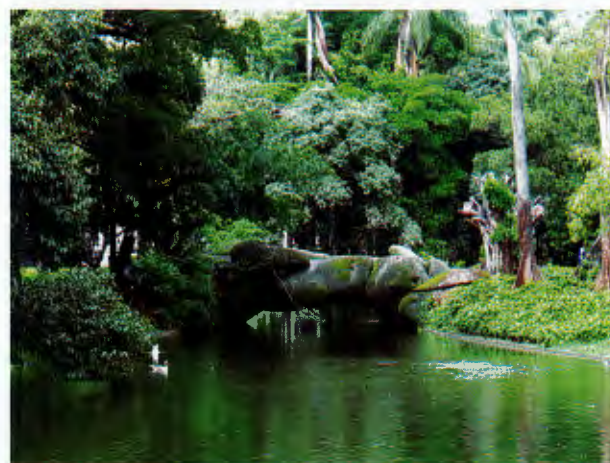


Fig. 39. - Pont.



Fig. 36. - Vue vers 1880, site des archives municipales de Rio de Janeiro.

- Bacharel Eduardo de Sà Pereira de Castro et E. de Macedo Campo, qui manifestement connaissent la publication d'A. Alphand, « Les promenades de Paris », imaginent un jardin percé d'une large avenue accessible aux carrosses pour conduire le public aux théâtres, cafés, billards et autres divertissements, en résumé de petits « Champs Elysée ». Ils demandent un privilège d'exploitation pour 36 ans.

- Glaziou se présente avec Francisco José Fialho, l'homme qui lui avait apporté le marché du Passeio Publico. Quelques éléments de leur projet : (fig. 35)

- des pavillons pour la vente de boissons, tabacs et journaux
- un bâtiment pour le corps de garde
- un grand chalet restaurant sur le modèle de ceux du Bois de Boulogne
- un « kiosque impérial » réservé au repos de la famille impériale. D'une certaine manière nous restons au Bois de Boulogne.
- un édifice pour l'administration du jardin
- un laboratoire horticole et pour la multiplication des plantes avec un petit jardin botanique pour les étudiants
- 4 latrines
- un réservoir d'eau souterrain pour la cascade
- 7 ponts
- 3 réservoirs d'eau pour l'irrigation
- de grandes statues de fonte de chez Barbezat à Paris (le Val d'Osne)

Le projet définitif est adopté le 3 juin 1871. Le chantier est ouvert en 1873, l'inauguration a lieu le 8 septembre 1880. 130 ans plus tard, malgré les mutilations, il reste une oeuvre d'une grande qualité, il est beau.

Quelques images d'hier et d'aujourd'hui : voir ci-contre, ci-après avec leurs notices (fig. 36, 37, 38 et 39).



Fig. 40. - Les mutilations.

Projet de canal de José Joaquim Santana, carte de Lorelai Kury et Ana Rosa Oliveira, Xico Costa graphiste.

Vue satellite avec l'avenue du Président Vargas.

Fig. 41. - Comparaison de plans de Barillet-Deschamps avec ceux de Glaziou.

Plans publiés en 1867 :

Square Montholon

1873

1860-61

1859-?

Square des Batignoles



Fig. 42. - Largo do Machado, vue satellite.



Fig. 43. - Vue actuelle.

L'amputation d'environ 2 hectares par la création de l'avenue du Président Vargas, décidée en 1945, se situe dans la logique urbanistique de la ville comme le montrent d'une part ce détail d'un plan de 1850 et d'autre part ce schéma de Lorelai Kury dans son article *Rio de Janeiro Joanino : entre o mar e o mangue* (*Ensaio de Historia das Ciências no Brasil das Luzes à nação independente*, Rio 2012) mettant en évidence les logiques structurales de l'urbanisme carioca. De grande artère structurante possible et logique elle est devenue une gigantesque avenue brutale. La moitié de grande pièce d'eau y a disparu. Une école maternelle fut substituée aux installations horticoles. Au centre fut élevé le monument à Benjamin Constant, militaire républicain, positiviste et inspirateur du premier coup d'état militaire de l'histoire du Brésil (fig. 40).

Petite halte

Si l'on rapproche les plans de ses créations comme le parc du palais de Catete, le Passeio Publico ou le Campo de Santana, il est possible d'établir un parallèle avec les œuvres parisiennes de Barillet-Deschamps dont les plans furent publiés en 1867 dans les *Promenades de Paris* d'A. Alphand. On constate des jeux de symétrie comparables, pas celle du XVII^e siècle, une autre plus souple mais réelle. Par contre sur São Clemente et Boa Vista nos créateurs diffèrent profondément, et ce n'est pas seulement une question de nature du relief. Les contraintes n'étaient pas moindres aux Buttes Chaumont, une ancienne carrière de gypse, pour s'en tenir à cet exemple. Il n'y a pas non plus d'isola esthétique brésilien, les projets d'Albuquerque le prouvent. Glaziou est au courant de ce qui se passe en France, mais il a son expression, ses singularités sur la manière de dessiner les fabriques, d'introduire de nouveaux végétaux dans la ville, de dessiner les parcs (fig. 41).

Des places et une avenue ⁴²

Déjà vers 1860-61, Glaziou avait planté la première promenade linéaire à Gloria, intervention certes modeste mais la première avenue plantée de la ville, lieu d'un marché dominical. A partir de 1873, officiellement Directeur des jardins publics, il intervient sur plusieurs places. Même si l'on ajoute le Passeio Publico et le Campo de Santana, nous ne sommes pas face à un programme tel que celui décidé à Bordeaux en 1853, pour rester dans une ville comparable, mais il y a une petite ressemblance. Rio grandit très vite, voir plus haut, notre paysagiste accompagne cette croissance en répondant à de nouveaux besoins urbains. Nous n'avons retenu que le Largo do Machado et la place du XV novembre pour ne pas trop alourdir.

Le Largo do Machado

Une longue place sert de parvis à l'église N Senhora da Gloria voulue par Pierre II. Glaziou y étend un tapis quadripartite. L'allée centrale était plantée de palmiers, latéralement des alignements de palmiers impériaux doublés par des alignements de ficus, comme au palais de Catete. Burle Marx redessine cette place. Il libère l'espace central aux activités urbaines contemporaines, conviviales, festives, sportives... La ville change. Mais se garde de toucher au double alignement palmiers et feuillus (fig. 42 et 43).

42. George Ermakoff, *Rio de Janeiro, 1840-1900, Uma crônica fotográfica*, Rio de Janeiro, 2009.

La place du XV novembre (fig. 44 et 45)

Cette place est importante entre toutes même si elle est aujourd'hui un peu négligée, sauf pour le marché qui se tient sous l'autoroute aérienne qui la coupe désormais de la baie. L'un de ses flancs est occupé par l'ancien palais du gouverneur de la colonie, devenu, pendant l'exil de la cour du Portugal, palais royal, puis avec Pierre I^{er}, palais impérial. Elle a toutes les caractéristiques des places principales des villes coloniales. Elle s'achevait, en bordure de la baie, sur le décor réalisé par Mestre Valentin évoqué plus haut. Glaziou installe un petit système orthogonal formé de 2 à 3 rangées d'arbres, sur un petit décor herbeux ou floral, qui entoure le vide offert au monument au général Osorio. Ne restent aujourd'hui que les arbres.

Sur la petite place latérale, Glaziou érige une fontaine monumentale, achetée comme toujours aux Fonderies du Val d'Osne. Elle s'élève aujourd'hui au centre d'un square voisin du Passeio Publico ⁴³ (fig. 46).

Une vie sociale riche

De fait, pour Glaziou, les années 1870-1880 sont celles de la plénitude. Il est connu et reconnu. Il a une vie sociale bien remplie à travers les sociétés botaniques et horticoles dont il est un membre incontournable. En 1872, il devient administrateur de la nouvelle Association brésilienne d'acclimatation, créée sur le modèle de celle de Paris fondée en 1854 par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Deux ans plus tard, c'est la rencontre avec Frédérico de Albuquerque qui fonde la Société d'horticulture de Rio et publie un bulletin comparable à celui de la Société d'horticulture de France ou à l'*Illustration horticole* des Etablissements Linden à Gand dont Edouard André est le rédacteur en chef. Les deux hommes sont en relation.

Albuquerque comprend le discours de Glaziou et notre Breton participe aux jurys de cette nouvelle société. Ses expositions se déroulent à Petropolis, dès 1881 elle dispose d'une belle serre pour ses manifestations. Parmi les premiers à être reconnu nous trouvons Jean-Baptiste Binot, l'auteur du jardin du palais impérial de Petropolis ⁴⁴.

Une photo prise à Rio le montre le torse couvert d'une constellation de médailles et autres distinctions honorifiques. E. Bureau en donne une petite liste non exhaustive : « Il était docteur en philosophie et membre de nombreuses sociétés savantes. Le gouvernement français l'avait nommé, en 1890, Officier de la Légion d'Honneur, et avait reçu de divers pays de

43. Glaziou, Manati, p. 153.

44. Guilherme Mazza Dourado, *Belle époque dos jardins*, São Paulo, 2011, p. 185-220.



Fig. 44. - Place du XV novembre, vue satellite.



Fig. 45. - Place du XV novembre, en 1897.



Fig. 46. - Fontaine de la place du XV novembre, carte postale ancienne



Fig. 47. - Portrait d'Auguste Glaziou par un photographe de la rue Royale à Paris.

hauts témoignages d'estime : le Brésil l'avait nommé Officier de l'Ordre de la Rose et Commandeur de l'Ordre du Christ ; la Russie, Officier de Saint-Stanislas et dignitaire de celui de Sainte Anne ; le Danemark, Chevalier de l'Ordre du Drapeau ».

La fin de la magie : les dernières années au Brésil, le retour à Bordeaux

Le 13 mai 1888, la princesse Isabelle, alors régente de l'Empire, car son père est en France pour se faire soigner, signe la Loi d'Or qui met fin à l'esclavage au Brésil. Le baron de Cotegipe lui déclare : « Votre Altesse a libéré une race, mais elle a perdu le trône ». Effectivement l'empire est renversé peu de temps après par des militaires « républicains » soutenus par de grands propriétaires. Le nouveau gouvernement ne revient pas sur la Loi d'Or. Ils craignaient probablement que la Princesse ne leur sorte d'autres « innovations » comme le suffrage universel ou l'instruction gratuite et obligatoire.

L'exposition universelle de Paris de 1889⁴⁵

Pierre II avait accepté que le Brésil participe à l'exposition universelle de 1889, d'autres monarchies comme l'Allemagne ou l'Autriche avaient refusé. Elle était un peu humiliante pour elles. La jeune république s'empare de l'événement pour vanter ses mérites et attirer des migrants. La richesse de la flore du Brésil est mise en avant et Glaziou assure la création du jardin éphémère du pavillon. Pour éviter des transports trop délicats, des amis du Jardin des Plantes de Paris lui prêtent quelques sujets. Il est le chef de la mission et reçoit à ce titre le grade d'Officier de la Légion d'Honneur comme « étranger » ! Un portrait pris chez un photographe de la rue Royale à Paris le montre portant la décoration au revers de sa veste (fig. 47).



Fig. 48. - Vue satellite des forêts urbaines de Rio de Janeiro, la Tijuca occupe la partie est.

Lors de ce séjour, ou le suivant qu'il effectue en 1890 pour se faire soigner, il aurait rencontré Pierre II. Glaziou ne se sent guère à l'aise avec le nouveau pouvoir. Il songe déjà à rentrer. L'ex-empereur l'aurait convaincu de conserver son poste.

La forêt de Tijuca⁴⁶

Vue satellite de Rio. Le territoire représenté s'étire sur environ 45 km d'est en ouest. Toute la masse verte figure l'ensemble forestier inclus dans la ville. Les altitudes varient de 80 à 1000 m. Le Corcovado, où fut érigée la statue du Christ en 1931, s'élève à 700 m. La Tijuca ne concerne que la partie orientale qui surplombe la ville ancienne et ses développements au XIXe siècle (fig. 48). A la même échelle, les bois de Boulogne et de Vincennes ne sont plus que de modestes jardinages.

A la fin du XVIIIe siècle, une partie de cette forêt fut dévastée pour laisser place à des plantations de cannes à sucre puis de café, or cette forêt assurait l'approvisionnement en eau douce de la ville.

Suite à des pénuries, dès 1817-1818, la couronne portugaise assure les premières protections des sources menacées. Nous vous épargnons certains épisodes. Fin des années 1850, les plantations sont expropriées. En 1861, le Major Archer, pépiniériste, est chargé de la replantation de la forêt : plus de

45. Alda Heizer, « Les jardins de Glaziou à l'Exposition de Paris de 1889 », *Glaziou e os jardins sinuosos*, Rio de Janeiro, 2009, p. 54-59.

46. Isabelle Guillauc, « Tijuca : la forêt œuvre d'art de Rio de Janeiro », *Glaziou e os jardins sinuosos*, Rio de Janeiro, 2009, p. 64-87. Documents du Parc national de Tijuca, et Alain Roger, *Court traité du paysage*, Gallimard, Paris, 1997.

100 000 jacquiers puis des eucalyptus, ce qui n'est pas mieux à nos yeux. La diversité floristique se reconstitue doucement, depuis 150 ans, par les marges. 1874 fut l'année de la pire pénurie d'eau douce, la ville grandissait et la ressource était encore pauvre.

Dans son dernier texte, en 1905, Glaziou s'intitule : « Directeur en retraite des jardins publics et des Forêts de Rio de Janeiro ». Cette mission sur la forêt de Tijuca fut assez brève : de 1888 à 1894 ou 1895. En fait les autorités républicaines s'intéressent peu au sort de cette forêt. Il ne subsiste que des traces assez ténues des interventions de Glaziou : un pont, un vestige de pont, une aire avec une fontaine Wallace. Ces fragments n'en sont pas moins intéressants car ils témoignent d'une démarche (fig. 49 et 50).

Si nous considérons le parcours de notre paysagiste à Rio, nous avons un double mouvement totalement cohérent. En allant chercher dans la forêt les arbres des parcs et promenades de cette ville il en révèle la beauté. Il l'écrit lui-même : « Durant ces 35 années passées au Brésil, je profitais spontanément de mon libre arbitre pour chercher les plantes vivantes propres à orner les jardins publics de la ville de Rio de Janeiro et du parc impérial de São Christovao ». En utilisant le vocabulaire de l'art des jardins pour les aménagements de la forêt, on assiste à une artialisement de ce paysage forestier. On peut le résumer avec ce petit schéma :

Forêt → Ville

Forêt ← Ville

La Tijuca fut le lieu de ses dernières œuvres plastiques.

La Mission Cruls⁴⁷

Le Brésil et ses capitales

La première fut Salvador de Bahia, une ville au charme infini, puis en 1773, Rio de Janeiro pour des raisons économiques. En 1822, Pierre Ier déclare l'indépendance du Brésil et rompt (presque) avec le Portugal. Déjà apparaît l'idée d'une nouvelle capitale au centre de l'empire, on imagine même son nom : Brasília.

1889, naissance de la République fédérale du Brésil. L'idée de déplacer la capitale refait surface. Le gouvernement crée une commission pour cela dirigée par Louis Cruls, astronome d'origine belge, directeur de l'observatoire de Rio. Il s'attache la collaboration de Glaziou. Mais pourquoi solliciter un jardinier dans ce genre d'aventure ?

En 1879, suite à une consultation du comte d'Eu, gendre de l'Empereur, à propos de la mise en valeur d'un domaine qu'il possède, ou désire acquérir, à Itatiara, Glaziou lui répond que le

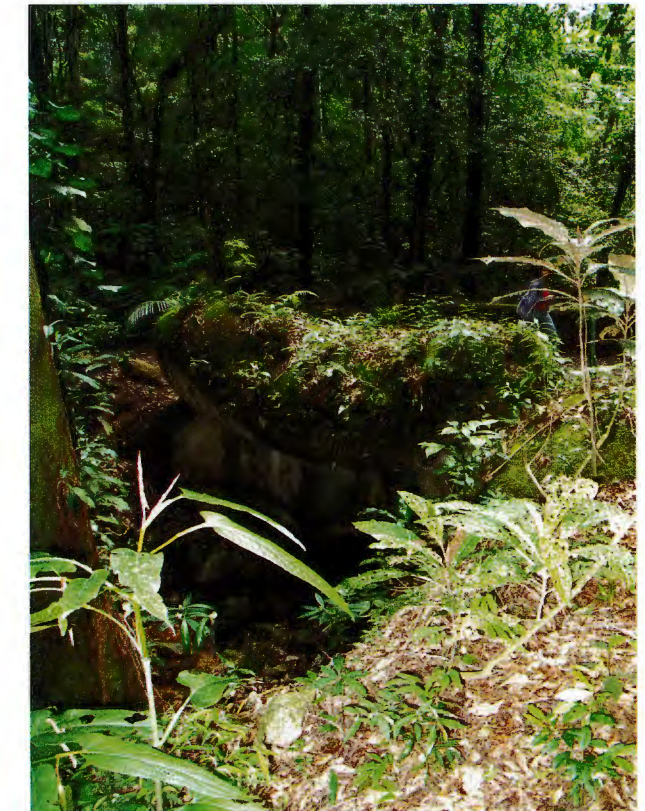


Fig. 49. - Pont dans la forêt de Tijuca.



Fig. 50. - Aire avec fontaine Wallace.

47. Jane Monte Juca, « La dimension naturelle d'un paysage monumentalisé : réinventer la singularité de Brasília », *L'homme et la société*, 2002/3, n° 145, éd. l'Harmattan, p. 89-109. Jane Monte Juca, *Les réalités et potentialités des paysages de Brasília*, thèse Université de Paris I, 2005, Annexe 1, p. 390-391 : Notice sur la Botanique appliquée, d'après A. Glaziou, traduction de J. Monte Juca.

chantier du Campo de Santana touche à sa fin et qu'il dispose ainsi d'un peu de temps pour s'attarder sur cette question. Il conseille l'élevage de bovins ou d'ovins, peu importe, qui demande moins de main d'œuvre que les cultures, donc moins de frais, et puis il y a ce paragraphe : « Dans mon opinion, Monseigneur, l'avenir des hauts plateaux d'Itatiara n'est cependant pas dans l'élevage du bétail, mais bien dans l'établissement d'une ville de plaisance et peut être politique, qui par sa situation exceptionnelle laisserait loin derrière elle toutes les affiliées de Rio de Janeiro. Avec un chemin supportable, partant de Campo-Bello ou de la station de Boa Vista, 10 heures de voyage suffiraient pour passer de la zone torride sous le ciel doux de l'Italie ou du Midi de la France... »⁴⁸

Il devait se savoir, dans les milieux cariocas, que Glaziou avait des rêves de villes dans la tête. Une recherche dans les archives brésiliennes apporterait probablement d'autres perles.

Les prospections de la Mission Cruls s'étirent de 1892 à 1896. Nous citons ici des extraits de l'un des derniers rapports de Glaziou concernant le Plateau Central, en 1896.

« 3- Egalement partout il y a de la bonne terre pour les petites aussi bien que pour les grandes cultures potagères et pour toutes les espèces d'arbres fruitiers, dont les produits quotidiens sont indispensables à la vie des habitants d'une ville de taille considérable. Pour longtemps il ne nous manquera pas de bois, puisque nous y trouvons de vastes étendues de « cerrado » atteignant presque les proportions de certaines forêts vierges. Sur tous les versants sont fréquentes les petites sources d'eau jaillissante qui assurent aux cultivateurs tous les moyens indispensables à l'irrigation de leurs terres.

4- A toutes ces richesses offertes au laboureur sur ce plateau, s'ajoutent les ressources et les avantages que lui fourniront encore les rivières, les étangs poissonneux. Entre les deux « chapadões » connus dans la localité par la désignation de Gama et Parnaua, il existe une immense plaine en partie susceptible d'être couverte par les eaux lors de la saison pluvieuse ; jadis il s'agissait d'un lac, dû à la jonction de différents cours d'eau formant le fleuve Parnaua ; la crue de ce lac qui traversait une dépression du « chapadão », a enfin ouvert sur ce point, par le charriage de graviers et même de grosses pierres, une brèche profonde aux parois quasi verticales par où se précipitent aujourd'hui des eaux qui proviennent de ces hauteurs. Il est facile de comprendre que si cette brèche est colmatée par une œuvre d'art (une digue ou un bouchage muni de « vannes » et dont la longueur n'excède pas 500 à 600 mètres ni la hauteur 20 à 25 mètres) l'eau regagnera forcément sa place d'origine et formera un lac navigable dans tous les sens, sur une longueur de 20 à 25 km et une largeur de 16 à 18 km.



Fig. 51. - Vue satellite de Brasília.

7- Grâce au pouvoir du Gouvernement de l'Union, assisté par le bon sens et le talent d'« experts » architectes, qui sauront profiter des beautés naturelles de ces lieux et les harmoniser avec leurs œuvres d'art, j'espère que, dans un avenir proche, on verra s'ériger la ville modèle projetée et je désire, dans mon for intérieur, le lever de ce majestueux jour » (fig. 51).

Le retour à Bordeaux⁴⁹

Auguste Glaziou est admis à la retraite le 7 mai 1897. Le couple revient très vite à Bordeaux. Leur fils est décédé, leur fille, née au Brésil, a émigré en Indochine. Auguste et Marie trouvent rapidement à acheter une petite maison de plain-pied au 46 rue du Parc (actuelle avenue du Général Leclerc) au Bouscat. La maison est située à un carrefour, juste en face de l'une des entrées du Parc Bordelais. Il est certain qu'Auguste et Marie se sont promenés sous ses jeunes ombrages. Le chemin pour se rendre au Jardin Public est assez direct (fig. 52).

La seconde acquisition réalisée par le couple, toujours dès 1897, consiste en une petite maison avec jardins située à Gauriac, commune de la rive droite de l'estuaire, au lieu dit le Rigalet. Cet écart est constitué d'une bande de terre, assez étroite, qui s'étire au pied du coteau calcaire le long de l'estuaire. Les maisons sont situées au pied du coteau, au sec, dans un jardin. Un chemin de desserte les sépare d'un second petit jardin en surplomb sur l'étendue marine. Le Rigalet constitue

48. Musée impérial, Petropolis, archives, dossier Glaziou.

49. A.D.Gir. 3Q5302, déclaration n° 110, 3P182/4, A.M. du Bouscat, décès 1906, n° 46, et Arch. Nat. LH/1155/51.



Fig. 52. - Détail du plan de Bordeaux en 1982 avec localisation de la maison des Glaziou.

un véritable paradis où l'on rêverait, comme les Glaziou, avoir un petit bien. De surcroît il est idéal pour un botaniste rentrant des régions tropicales du Brésil. Le coteau, qui regarde l'ouest, constitue un accumulateur thermique, tandis que la masse liquide de la Gironde apporte sa régulation des températures. Au tournant des XIXe et XXe siècles, le Rigalet n'est pas accessible par le chemin de fer et difficilement par la route, par contre toute une flottille de navires assurait, depuis Bordeaux, la desserte des petits ports et appontements disposés sur les deux rives de la Gironde (fig. 53 et 54).

Il met de l'ordre dans ses affaires, envoie encore quelques planches d'herbier à Rio. Il s'éteint, chez lui, le 30 mars 1906 à trois heures du matin. Marie était déjà partie.

Sa succession fait apparaître, outre les deux maisons dont nous avons parlé, un petit immeuble à Rospez, canton de Lannion, et une pièce de terre à quelque distance de là, sur sa terre natale. Avant de disparaître Glaziou avait rédigé son catalogue des plantes du Brésil central. Les 112 premières pages paraissent en 1905 dans le Bulletin de la Société Botanique de France, les 86 dernières pages seulement en 1906, peu de temps après sa mort. D'après le témoignage de botanistes du Museo National à Rio, le projet était plus ambitieux.



Fig. 53. - Planche du cadastre de Gauriac avec localisation de la maison des Glaziou.



Fig. 54. - Vue de cette maison en 2012.

Un héritage en guise de conclusion

La végétation urbaine installée par Glaziou constitue un reflet de la nature - naturelle du pays donc à l'opposé de l'exotisme si goûté en Europe au même moment, il se place aussi en opposition avec la propension de la bonne société carioca de cette époque à vouloir imiter l'Europe, ce que Gilberto Freyre appelait « la fureur imitative qui mène un peuple tropical aux exagérations grotesques de l'artificialisme »⁵⁰.

50. Ignacy Sachs, « Brésil : tristes tropiques ou terre d'espérance ? », *Hérodote*, n° 98, 2000, p. 181-201.



Fig. 55. - Sapucaias (cliché Mariana Reis).

En 1853-1854, Jean-Baptiste Binot importe toutes les plantes nécessaires au jardin de la résidence impériale de Petropolis. 20 ans plus tard, au Campo de Santana, Glaziou ne s'interdit pas des achats en France. Notre héros doit faire quelques concessions à la mode.

A Rio, même intelligent, il a de la chance, il rencontre très vite des gens pour l'entendre : le baron de Nova Friburgo, son premier client, Francisco José Fialho, avec qui il réalise le Passeio Publico puis le Campo de Santana, enfin Pierre II qui lui permettent de révéler aux Brésiliens les qualités de leur flore et de réaliser une œuvre paysagère dont l'héritage est revendiqué par Roberto Burle Marx. En 1960, lors d'un exposé, il déclarait :

« Le deuxième empire a vu surgir une nouvelle période, avec Glaziou, dont l'influence se fait sentir jusqu'à nos jours grâce aux réalisations qu'il a laissées, où il associait des plantes provenant de grands cultivateurs européens, comme la traditionnelle société Vilmorin et Andrieu, à des plantes de la flore native. Le paysagiste et botaniste Auguste François Marie Glaziou a collecté des plantes dans les régions de Rio de Janeiro et du Brésil Central et a conçu et réalisé les meilleurs parcs de Rio de Janeiro : la Quinta da Boa Vista et le Campo de Santana, en plus d'autres réalisations moins importantes. La Alameda das Sapucaias (L'Allée des Sapucaias) (fig. 55) dans le jardin Quinta da Boa Vista, mérite l'admiration de tous par sa beauté intrinsèque et sa capacité à se perpétuer dans le temps. Glaziou est regardé, sans aucune faveur, comme le réalisateur de l'œuvre paysagère la plus importante de notre pays ».

En 1981, lors de la conférence « Paysagisme et Ecologie », il revient sur le sujet, avec une pointe d'amertume :

« Je voudrais mentionner de façon toute particulière le nom d'Auguste François Marie Glaziou pour une raison que je considère d'une importance capitale : l'utilisation de plantes autochtones dans nos parcs. Nous pouvons considérer l'allée des Sapucaias dans la Quinta da Boa Vista, comme un jalon dans l'histoire du paysagisme. Malheureusement, son exemple n'a pas été suffisamment suivi ».

A travers ses interventions, Burle Marx focalise l'attention sur l'originalité du botaniste/paysagiste. Il occulte par là la vision globale que Glaziou avait du territoire et qu'il traduisait dans sa manière de dessiner ses ponts et ses grottes. Burle Marx est fidèle à la culture lusitanienne, il importe les calcaires marbriers du Portugal pour ses pavages. Le motif de la vague couvre, depuis 20 ans, le sol du Rossio à Lisbonne, juste retour.

Mais Burle Marx doit davantage à Glaziou que la découverte des Sapucaias, il suffit pour s'en convaincre de voir ses plans d'eau au parc d'Ibirapuera à São Paulo.

On travaille aujourd'hui sur l'œuvre de notre petit Breton.

N'oublions pas non plus que ce petit horticulteur, fugueur à 16 ans, autodidacte, s'est élaboré une vision du territoire, du grand paysage ouvrant sur la prospective. Il est contemporain du paysagiste Nord Américain Fredrick Law Olmsted. Ce sont ces hommes qui ont construit notre manière contemporaine de lire le paysage, de le comprendre.

Laissons les derniers mots à Glaziou. Il termine l'introduction à son catalogue par ce beau paragraphe dans lequel on sent son attachement au Brésil :

« Je ne doute pas que ce catalogue soit de quelque utilité pour les botanistes. Je serais également heureux de savoir qu'il en encouragera les recherches de ceux qui désireraient aussi marcher sur les traces des illustres Martius, Saint-Hilaire, Gardner, Pohl, etc, en se livrant corps et âme à l'étude si attrayante de cette flore du Brésil, si riche qu'elle en est inépuisable. Puissent-ils, comme moi, après l'été et l'automne de leur vie consacrés à des explorations scientifiques, renouveler le charme des découvertes en revoyant en leur vieillesse les herbes sèches, jadis récoltées au sein de la végétation féerique des forêts géantes et des campos enchanteurs ! »

Le Bouscat, mai 1905 A. Glaziou



Franck Delorme *

La place Amédée-Larrieu

Un rare ensemble Art nouveau signé Édouard Bauhain, Raymond Barbaud et Raoul Verlet

La province a elle aussi vécu la Belle Époque et l'Art nouveau n'est pas l'exclusivité de la capitale ou des foyers comme Nancy. En revanche, sa mode y est encore peut-être plus éphémère qu'à Paris et ses manifestations plus rares ou plus discrètes. A Bordeaux, un des exemples les plus éclatants est l'ensemble formé par la place Amédée-Larrieu avec sa fontaine et son marché couvert, pour la réalisation desquels des artistes de talent se sont associés : le sculpteur Raoul Verlet, les architectes Raymond Barbaud et Édouard Bauhain. Au cours de sa carrière, ce dernier, d'origine bordelaise, s'est consacré presque exclusivement à la commande privée. Il a ainsi su tisser un réseau de clientèle qui lui apporte les commandes d'une bourgeoisie à la fois terrienne et industrielle. Implanté à Paris, il possède également des bureaux à Bordeaux, Angoulême et Cognac, et œuvre donc sur trois terrains à la fois, dans une grande diversité de programmes. Formé au sein de la tradition académique, il est malgré tout confronté aux évolutions du goût en matière d'architecture. Le talent de Bauhain réside peut-être dans sa capacité à jongler entre la permanence du goût à la française – redécouverte du Louis XVI – et l'introduction subtile des modes successives notamment l'Art nouveau (fig. 1). Une des plus belles illustrations de cette attitude est l'ensemble architectural et sculpté de la place Amédée-Larrieu à Bordeaux.

En avant-propos, il convient d'énoncer quelques données factuelles sur les conditions de l'étude notamment en ce qui concerne les sources disponibles. Les archives privées des

architectes Édouard Bauhain et Raymond Barbaud, conservées en partie aux Archives nationales, sont très fragmentaires et ne contiennent aucun document concernant la place Amédée-Larrieu¹. Cette dernière, étant une commande de la ville de Bordeaux, les archives municipales conservent donc l'unique documentation permettant de faire l'histoire de ce projet. L'ensemble des dossiers relatifs à la place Amédée-Larrieu est réparti, au sein des séries N et M, sous dix cotes d'archives, soit sept cotes pour le groupe sculpté (sous-série 61 N), et trois cotes pour le marché couvert et l'aménagement de la place (sous-série 139 M)².

Les documents conservés couvrent une période s'étendant de 1896 à 1903. Outre une abondante correspondance, les dossiers relatifs aux deux parties de l'affaire, marché et fontaine, contiennent des délibérations du Conseil municipal, des devis, des soumissions, des procès-verbaux d'adjudication, des mémoires d'entrepreneurs, mais aussi des copies ou des

* Historien de l'architecture, attaché de conservation à la Cité de l'architecture et du patrimoine à Paris.

1. Le fonds d'archives conservé aux Archives nationales dans la sous-série 526 AP est très lacunaire. Il ne contient aucune pièce écrite nécessaire pour documenter le contexte de la commande de chacun des projets.
2. Pour la fontaine : cotes 61 N 1 à 7, projet, concours, devis et soumission, construction, correspondance, distribution de l'eau, comptes ; pour le marché couvert : cotes 139 M 4 à 6, reconstruction, sculpture, installation de rideaux.

calques originaux des plans de projet ou d'exécution dessinés par les architectes ; ces derniers documents – une quinzaine au total – sont précieux car totalement absents des propres archives des architectes.

Si les délibérations du Conseil municipal nous renseignent sur le contexte des décisions politiques, si les pièces techniques et administratives apportent des informations sur les choix et les procédés employés, en revanche, les dessins nous informent peu, voire pas du tout, sur le processus de conception architecturale. La perte des archives des architectes est en cela dommageable. L'importante correspondance échangée entre les édiles bordelais et les artistes (architectes et sculpteurs) permet malgré tout de refaire *a posteriori* le déroulement de l'affaire et de tenter des interprétations sur les volontés et les choix, notamment esthétiques.

Les origines d'une place

L'ensemble urbain et architectural de la place Amédée-Larrieu a pour origine deux événements au caractère et à la portée bien différents. Tout d'abord, un premier événement d'ordre urbain est l'ouverture de la place, alors dénommée de Pessac, consécutive au percement en 1851 des actuelles rues de Belfort et Louis-Mie (anciennement rue de Belleville), déterminant, à leur intersection avec la rue de Pessac, un triangle très aigu³. Au milieu du XIX^e siècle, la physionomie du quartier, compris entre la rue de Landiras, la rue de Pessac et les cours, est encore essentiellement rurale, ce dont témoignent toujours aujourd'hui, dans une certaine mesure, les enclaves des impasses des Gants, Chanau, Pavie et Laurendon (fig. 2).

L'autre événement, plus directement lié à la place Amédée-Larrieu et, par-là, beaucoup plus fondateur, est du type privé puisqu'il s'agit du décès, le 10 juillet 1896, d'Eugène Larrieu. Comment la mort d'un anonyme, pessacais de surcroît, a-t-il pu déterminer l'avenir d'une place publique de Bordeaux ? C'est dans la personnalité même d'Eugène Larrieu qu'il faut chercher la réponse. Il est le fils d'Amédée Larrieu, propriétaire du château et du domaine Haut-Brion à Pessac, né en 1807 et décédé en 1873, conseiller municipal de Bordeaux et conseiller général de la deuxième circonscription. Préfet éphémère de la Gironde en 1870, il adhère à la gauche la même année. Eugène Larrieu a ainsi voulu rendre hommage à la mémoire et à l'action de son père et en a chargé la municipalité.

« Aux termes de son testament, Monsieur [Eugène] Larrieu a légué à la ville de Bordeaux une somme de 150.000 francs sous la condition qu'il sera placé un cartouche au tableau « La Convention » de Delacroix⁴ et que sur ce cartouche il sera mentionné que c'est un don de Monsieur Amédée Larrieu. Avec le reste de la somme, il devra être construit une fontaine

publique sur la place de Pessac, à l'intersection des rues de Belleville et de Belfort »⁵. Ce legs représente un des derniers exemples d'actes d'édilité privée, finançant et obligeant une municipalité à réaliser un équipement public dans un quartier de la ville de constitution récente et dépourvu de fontaine publique.

Dans les années 1860, plusieurs fontaines avaient vu le jour à Bordeaux. En dehors de la fontaine des Trois Grâces élevée en 1869 d'après une œuvre originale de l'architecte Ludovico Visconti (1791-1853)⁶ sur la place de la Bourse, quatre autres monuments ont été créés dans les mêmes années. Deux ont été implantés en 1866 dans le centre ancien de la ville par l'architecte Louis Garros, place du Parlement et place Charles-Gruet (ex-place Fondaudège) ; le troisième orne la place du nouveau quartier de Nansouty à partir de 1867. Le quatrième édicule est dû à l'architecte Charles Burguet et se trouvait place Mériadeck⁷. Il faut mettre à part les fontaines Wallace dont Bordeaux fut dotée dans les années 1870 grâce à la générosité du philanthrope Daniel Osiris. L'ancienne fontaine de la place Picard n'avait, elle, rien d'original, car elle était constituée par une version réduite en bronze de la statue de *La Liberté* du sculpteur Frédéric-Auguste Bartholdi (1834-1904), installée en 1888 et partie à la fonte en 1941⁸.

Définir un programme, choisir un artiste

Il est difficile de savoir ce qui, de la possibilité d'acquiescer le tableau de Delacroix ou de l'opportunité de permettre la réalisation d'un monument urbain, a emporté la décision du Conseil municipal d'accepter le don le 7 août 1896. Le 6 mars 1897, le Préfet de la Gironde autorisait par arrêté la Ville de Bordeaux à

3. La partie de la rue comprise entre la rue Mouneyrat au sud et le cours du Maréchal-Juin au nord porte encore de nos jours le nom de rue de Belleville.
4. Le titre exact du tableau d'Eugène Delacroix est « Boissy d'Anglas à la Convention », daté de 1831 et conservé dans les collections du musée des Beaux-arts de Bordeaux.
5. Délibération du Conseil municipal du 25 mai 1897, A.M.Bx cote 61 N 2.
6. La fontaine des Trois Grâces se rapproche du modèle de celle du square Louvois à Paris, due également à Visconti mais présentant quatre statues féminines représentant les quatre fleuves : la Seine, la Loire, la Garonne et la Saône.
7. La fontaine fut démontée dans les années 1960 à cause de l'aménagement du quartier Mériadeck. Conservée dans les réserves du musée d'Aquitaine, elle fut réinstallée dans le square André-Lhote. Elle a été de nouveau déposée récemment à l'occasion du chantier de la cité administrative municipale.
8. Sur l'histoire des fontaines à Bordeaux, voir Lacroix-Spacenska, Bernadette. *Aqueducs et fontaines, Bordeaux XIX^e siècle*. Bordeaux, Lyonnaise des eaux et Office de tourisme de Bordeaux, 1987.



Fig. 1. - L'ensemble de la place Amédée-Larrieu en 2008 avec au premier plan la fontaine de Raoul Verlet et, au fond, l'ancien marché couvert. Cl. Franck Delorme.

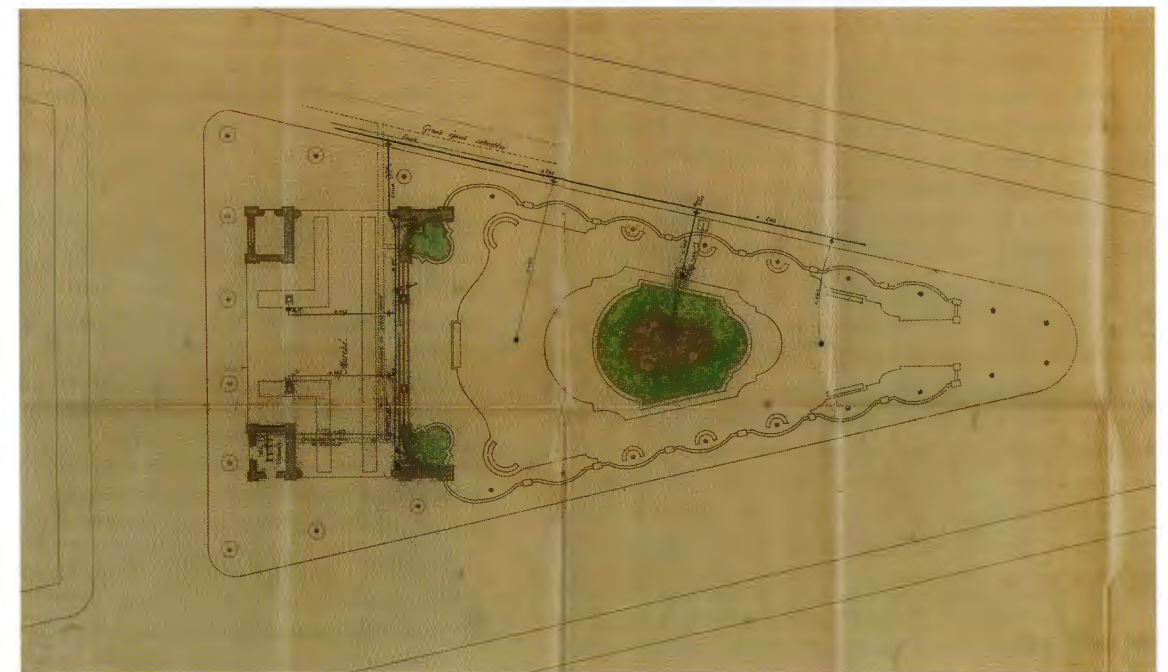


Fig. 2. - Plan d'aménagement de la place Amédée-Larrieu, non daté, A.M.Bx, cote 139 M 4. Cl. Bernard Rakotomanga.

accepter le legs. S'il était assez simple pour la municipalité de répondre au souhait concernant le Delacroix, l'érection d'une fontaine était une affaire beaucoup plus complexe et longue à résoudre. Le Conseil municipal dans sa séance du 25 mai 1897 fait le constat suivant : « L'acquisition par la Ville du tableau de Delacroix ayant entraîné une dépense de 43.000 francs dans laquelle elle doit rentrer selon la volonté du testateur, il reste 107.000 francs pour l'érection de la fontaine publique ». Cette somme apparaissant encore assez conséquente, un crédit de seulement 75.000 francs est voté pour être consacré à la réalisation du monument.

L'enjeu principal du programme était de doter un secteur excentré de la ville, résidentiel et pris entre les deux lignes concentriques des cours et des boulevards urbains, d'une fontaine publique qui puisse, par son ampleur, être la preuve qu'aucun quartier ne doit être dépourvu d'équipements de première nécessité et de qualité. La fontaine sera à ériger au centre d'une place qui devra être traitée à la manière d'un square, type d'espace libre rare dans la ville. Il faut noter qu'il n'était pas encore question du marché couvert, le concours ne portant que sur l'érection d'une fontaine pour répondre au vœu d'Eugène Larrieu.

Parmi les quatorze articles du programme détaillant les aspects purement pratiques d'organisation du concours, l'article numéro un retient particulièrement l'attention. En effet, dans une capitale de province comme Bordeaux, dotée d'un musée et d'une école des beaux-arts, riche d'un milieu artistique foisonnant, centre d'une école régionale, le fait, de la part des autorités, d'« adopter le concours public entre tous les artistes français » ne fut pas sans soulever polémiques et protestations. Les sculpteurs bordelais, premiers concernés par le projet de fontaine monumentale, s'émurent de l'ouverture du concours au-delà du cercle restreint des artistes locaux. Ils s'en ouvrirent volontiers par courrier. Parmi les premiers à réagir, Lucien Schnegg⁹ écrivit le 1er juin 1897 au maire pour lui rappeler que : « la nouvelle municipalité à la tête de laquelle vous êtes placé, s'était engagée à ne plus donner à l'avenir des travaux de la ville qu'à des Bordelais ». Engagement que la Ville a trahi, selon lui, « en faisant appel par le moyen du concours à tous les artistes français pour l'érection de la fontaine Larrieu, c'est évidemment reconnaître l'impossibilité de trouver parmi nos compatriotes, des artistes ayant assez de valeur pour l'exécution de ce travail ». L'accusation de Lucien Schnegg se fait plus virulente encore lorsqu'il déclare : « Je tiens pour ma part à protester de façon la plus énergique, contre un pareil jugement, qui ne laisse aucun doute sur le peu de cas que fait la municipalité des jeunes artistes qu'elle a encouragés à leur début, dont quelques uns ont pris place à Paris au premier rang et ne craignent nullement le rapprochement des maîtres contemporains »¹⁰. Le maire réagit à cette dernière accusa-

tion par le commentaire suivant : « S'ils ne craignent par le rapprochement avec les maîtres contemporains, ils n'ont pas à craindre le rapprochement dans un concours »¹¹.

Alors que Lucien Schnegg, fort de sa renommée dépassant les frontières bordelaises et girondines, se fit le porte-parole de l'ensemble des artistes bordelais, d'autres firent preuve de moins de solidarité et n'hésitèrent pas à se pousser eux-mêmes au détriment de leurs confrères. Le sculpteur Pierre Granet¹² avait, quelques mois auparavant, dans une lettre datée du 24 octobre 1896 proposé ses services : « Je viens de voir à ma rentrée à Paris mon ami Redon¹³ et nous venons vous prier de vouloir bien prendre en considération la demande que je vous ai adressée de Biarritz concernant la fontaine don de Monsieur Larrieu. Comme je vous le disais dans ma lettre, nous avons proposé une étude très sérieuse et très riche pour une fontaine à la gloire des vins de Bordeaux destinée à décorer « dignement » la place des Quinconces... Ce projet simplifié pourrait s'adapter au monument qu'une bonne fortune vient de donner les moyens de réaliser. » Pierre Granet mettait déjà au premier plan la question du recours à des artistes locaux, non sans une certaine immodestie de sa part : « ... nous venons vous dire que comme les plus en titre des artistes bordelais, Redon prix de Rome, médaille d'honneur au Salon, mis hors concours au Salon, médaille d'or à l'Exposition de 1889, sociétaire du Salon

9. Lucien Schnegg, né à Bordeaux en 1864 et mort à Paris en 1909, obtint le premier prix de l'école municipale de dessin de Bordeaux en 1883. Il fut élève de Falguière en 1884 à l'école des Beaux-arts de Paris, puis collabora avec Auguste Rodin. Il exposa pour la première fois au Salon en 1894 où il présenta *Tête de jeune femme*. Lucien Schnegg exposa régulièrement, comme son frère Gaston, au Salon de la Société des amis des arts de Bordeaux. Il est l'auteur avec Édouard Bauhain d'une fontaine sur la place Curiel à Toul en 1893.
10. Lettre de Lucien Schnegg au maire, datée du 1er juin 1897, AM Bordeaux, cote 61 N 5. La lettre est publiée dans la rubrique « Causerie bordelaise » du journal *La Petite Gironde*, 7-8 juin 1897.
11. Le commentaire de la main du maire est fait directement dans la marge de la lettre de Schnegg.
12. Pierre Légié dit Granet, né en 1842 à Villenave-d'Ornon et mort en 1910 à Neuilly-sur-Seine, participe pour la première fois au Salon en 1869, avec *Vieille femme*. Un groupe intitulé *Jeunesse et Chimère*, exécuté en 1875, se trouve au Jardin public de Bordeaux. Pour agrémenter les façades des ailes du musée des beaux-arts, élevées en 1867 par l'architecte Charles Burguet (1821-1879), Pierre Granet réalise en 1896 deux sculptures intitulées *La Peinture* et *La Sculpture*. Il réalise en 1897, le buste du peintre bordelais Maxime Lalanne, visible également au Jardin public. Il signe *La Renommée au combat* pour orner le Pont Alexandre III à Paris, pour l'Exposition universelle de 1900.
13. Il doit s'agir de l'architecte Gaston Redon, né à Bordeaux en 1853 et décédé à Paris en 1921. Grand prix de Rome en 1883, il dirigea un atelier d'architecture à l'école des Beaux-arts de Paris. Une de ses rares œuvres construites était le casino municipal de Royan, édifié en 1895 et 1896, et détruit dans le bombardement de la ville en 1945.

du Champ de Mars, nous vous prions avec insistance de profiter de cette occasion pour nous permettre de faire une œuvre artistique importante pour notre cité afin que les Bordelais puissent prouver qu'ils ne sont pas inférieurs aux artistes étrangers que la municipalité précédente a employés en excluant tous les siens des travaux comme des places ayant trait à l'art »¹⁴.

L'organisation d'un concours ouvert

Qu'elle ait pensé secrètement que Bordeaux manquait d'artistes de talent ou que la proclamation des résultats d'un concours ne pouvait qu'aboutir à la désignation d'un sculpteur local, la municipalité ne se rangea pas aux avis des hommes de l'art. « La mise au concours entre les seuls artistes bordelais, n'a pas paru à la commission [municipale] sauvegarder leurs intérêts comme on serait tenté de le croire au premier abord ». La commission invoque un argument ambigu : « En effet, en réservant exclusivement à nos compatriotes, l'exécution des œuvres d'art à édifier dans notre ville, nous risquerions de provoquer par réciprocité leur exclusion des nombreux concours, qui dans la France entière offrent un champ plus vaste à leur talent et à leur activité ». Il faudrait s'interroger sur le bien fondé de cet argument car, a priori, rien ne garantissait, dans la procédure du concours anonyme la possibilité de reconnaître l'œuvre d'un artiste bordelais ou non. Il faut ajouter que, dans de nombreux cas, les résultats des concours dits anonymes peuvent laisser soupçonner des tractations secrètes ou des irrégularités parfois difficiles à relever et prouver.

Malgré donc les protestations et réclamations, l'équipe municipale ne revint pas sur sa première volonté et soumit à publication le 23 juillet 1897, l'avis de mise au concours. Le dépôt des projets à la mairie fut fixé au 1er décembre 1897 après-midi (article 6). Ils devaient être anonymes et seulement identifiés par une devise qui devait être reportée sur un pli cacheté renfermant les noms, prénoms et adresse des candidats, ainsi qu'une déclaration certifiant qu'il s'agissait bien d'une « œuvre inédite et personnelle ». On voit par cette dernière précision, la précaution de se prémunir contre la reprise de projets antérieurs que certains artistes seraient tentés de faire, comme nous venons de le voir précédemment avec Pierre Granet et Gaston Redon.

Le jury chargé de désigner les trois meilleurs projets, était composé du maire, de l'adjoint, de trois autres membres du Conseil municipal, de deux architectes, de deux sculpteurs et d'un statuaire (article 10). Plus d'une cinquantaine de professionnels, architectes ou sculpteurs, demandèrent entre juillet et octobre 1897 à ce que leur soit adressé le programme du

concours¹⁵. Parmi les architectes, peu étaient connus, hormis Léon Jausse, nombreux étaient les parisiens, et les bordelais étaient minoritaires (Gaston Adoue, André Bac, Oswald Condé, Calixte Duret, Maurice Labourie, F. Vidal¹⁶). Du côté des sculpteurs, ils étaient moins nombreux à être attirés par le concours et les bordelais encore moins ou alors ils auraient voulu protester contre l'organisation du concours en dédaignant d'y répondre. On peut relever tout de même les noms de H. Vidal¹⁷, Bes, Léon Fournier. Mais il faut tout de suite ajouter qu'il est difficile de tirer des conclusions, en effet il est fort possible que la liste conservée ne soit pas exhaustive.

Un article du journal *La Petite Gironde* du 8 décembre 1897 relata l'exposition des projets rendus, au nombre de vingt-deux. La variété des partis et la diversité des présentations étaient grandes. « Quelques concurrents, conformément à la latitude que leur laissait le programme, ont joint à ces documents [il était demandé un plan d'ensemble, une élévation, une maquette et un devis descriptif détail estimatif] d'autres maquettes donnant à l'ensemble ou à certaines parties de leur œuvre de plus grands développements »¹⁸. Les propositions, toujours selon le même journal, se répartissaient entre trois catégories : quatre projets étaient « adossés à un nouveau marché », onze présentaient un « motif central en forme de vasque mais sans grand développement », et enfin sept offraient de « grands bassins empruntant à peu près la forme de la place ».

La plupart des vingt-deux projets étaient signés par des équipes pluridisciplinaires composées d'un architecte et d'un sculpteur, tous deux parisiens ou bordelais, parfois renforcés par un entrepreneur (équipe d'Auguste Delahaye architecte, de Pierre Granet sculpteur, de Delarue, marbrier et de Griffoul fondeur) ou plus rarement d'un ingénieur (équipe de Morin-Goustiaux architecte, de Desbois statuaire et de Louis Cordier ingénieur civil). Certaines équipes étaient familiales : l'architecte Édouard Larche était associé à son frère sculpteur Raoul Larche, Émile Rispal à son frère Jules Rispal (tous deux installés à Bordeaux).

14. Lettre de Pierre Granet au maire datée du 24 octobre 1896, A.M.Bx, cote ???.

15. La liste est conservée aux Archives municipales de Bordeaux sous la cote 61 N 2.

16. Il doit s'agir en fait de Jean-Étienne Vidal, né à Bordeaux en 1867 et ayant fait ses études d'architecte à Paris de 1887 à 1892.

17. Peut-être est-ce Henri Vidal, né à Charenton-le-Pont en 1864 et mort en 1918, mais ses liens avec Bordeaux demeurent inconnus.

18. *La Petite Gironde*, 8 décembre 1897.

Burdigala : un joli bibelot pour une place

Le jury se réunit au musée des beaux-arts le 14 décembre 1897. Outre Ricard l'adjoint au maire et Bonomy, un conseiller municipal, le troisième membre du conseil à siéger était Dagrant, maître verrier installé à Bordeaux. Les deux architectes étaient Louis Garros et Labatut ; les sculpteurs étaient l'éminent Louis-Ernest Barrias et le bordelais E. Courbatère ; le statuaire était Santa Coloma¹⁹. À l'issue d'un premier tour de vote, treize projets restèrent en lice. Après un second tour, six projets seulement étaient définitivement retenus et classés par ordre de qualité. Le projet lauréat intitulé *Burdigala* était signé par une équipe parisienne constituée de deux architectes (Édouard Bauhain et Raymond Barbaud) associés à un sculpteur (Raoul Verlet). Le second prix était décerné au projet désigné par le jeu de mots *Bords d'eau* de Guérin, Seguin et Bâte. Le troisième prix fut attribué au projet *Burdigala Rex* du sculpteur Raoul Larche.

Le projet des deux architectes Édouard Bauhain et Raymond Barbaud et du sculpteur Raoul Verlet remporta donc la faveur du jury mais également celle des critiques et journalistes. Le journal *La Petite Gironde* du 9 décembre 1897 en souligna toutes les qualités. La description qui en était alors faite mettait en relief le caractère d'allégorie de la Ville qu'il proposait : Bordeaux accompagnée de ses deux richesses principales, la vigne et le port. « La vigne, assise sur des blocs de granit [sic], charge les hottes d'enfants en vendange. À ses pieds se ploie une immense coquille soutenue par l'effort de deux tritons aux puissantes et hardies musculatures. Derrière, adossée au granit, une barque où l'abondance, à l'ombre de la voile est nonchalamment couchée » (fig. 3).

Outre le caractère allégorique indéniable, le dessin et les proportions générales étaient saluées. L'article se poursuivait en ces termes : « Exécutée à l'échelle voulue, puis en échelle supérieure, avec un visible souci de plaire à l'œil par le fini du travail, présentée en trois aquarelles d'ensemble remarquables, cette maquette devrait attirer aussitôt l'attention. Elle la retient, hâtons-nous de le dire, par l'ingéniosité un peu mièvre de l'ensemble, la grâce caressante et le charme des figures de femmes, relevées par l'énergie du motif terminal. » Le projet était donc séduisant par la délicatesse et la légèreté qui s'en dégagent à tel point que si « on ne saurait nier à ce projet des qualités d'invention et d'exécution très solides (...) il évoque une idée de bibelot. » En effet, l'image reproduite suggère davantage un sujet à réaliser en biscuit et à poser sur une console qu'à un groupe sculpté destiné à orner la modeste place d'un quartier

ordinaire de Bordeaux. La contemplation de la fontaine réalisée n'enlève rien à cette appréciation et c'est certainement ce qui fait son charme (fig. 4).

Ce projet laissait espérer une nouveauté dans une ville peu habituée à se laisser aller aux motifs pittoresques et souples, mais davantage encline aux monuments sobres et raides. C'est un renouvellement dans la statuaire monumentale bordelaise (qu'on songe aux lourdes effigies de Montesquieu et de Montaigne trônant sur l'esplanade des Quinconces) que représenterait, selon les mots de Gabriel Verone « cette œuvre (...) d'une haute portée artistique et empreinte d'un caractère très original et très personnel. Ce sera assurément le monument le plus intéressant et le plus décoratif que nous possédions à Bordeaux »²⁰.

Une longue et laborieuse mise en œuvre

Le choix du jury est entériné par le Conseil municipal le 21 décembre 1897, et deux jours plus tard le maire s'adresse par courrier aux trois artistes lauréats pour leur annoncer qu'il leur confie au nom de la municipalité l'exécution de la fontaine, et les invite à se « mettre à l'œuvre dans le plus bref délai possible ». Par le même courrier, il leur rappelle leur engagement notamment sur la question des matériaux qui devra être conforme au devis accompagnant le projet : « c'est-à-dire en pierre d'Euville, de Vilhonneur ou de toute autre pierre de même nature. Un échantillon de cette pierre devra être soumis à l'approbation de l'administration municipale qui se réserve le droit de refuser la pierre dans le cas où elle n'offrirait pas les qualités de durée désirables »²¹.

Dans un excès d'optimisme, le maire relaye également le souhait de la municipalité de voir le marbre choisi à la place de la simple pierre calcaire. Cependant ce changement de matériau pourra difficilement être accepté par les auteurs du projet, car il est soumis à une condition d'ordre financier exprimée ainsi : « l'administration municipale n'y verrait aucun inconvénient mais, sous la réserve expresse, que, dans aucun cas, la dépense de la fontaine ne dépasserait pas la somme totale de 75.000

19. Le seul sculpteur bordelais connu portant ce nom est Emmanuel de Santa Coloma, né à Bordeaux en 1829 mais, selon les dictionnaires biographiques, notamment le Bénézit, il serait décédé en 1886, donc bien avant la tenue du concours.

20. Gabriel de Verone, *Le Nouvelliste*, décembre 1897.

21. Lettre du maire à Édouard Bauhain datée du 23 décembre 1897, A.M.Bx, cote 61 N 5.

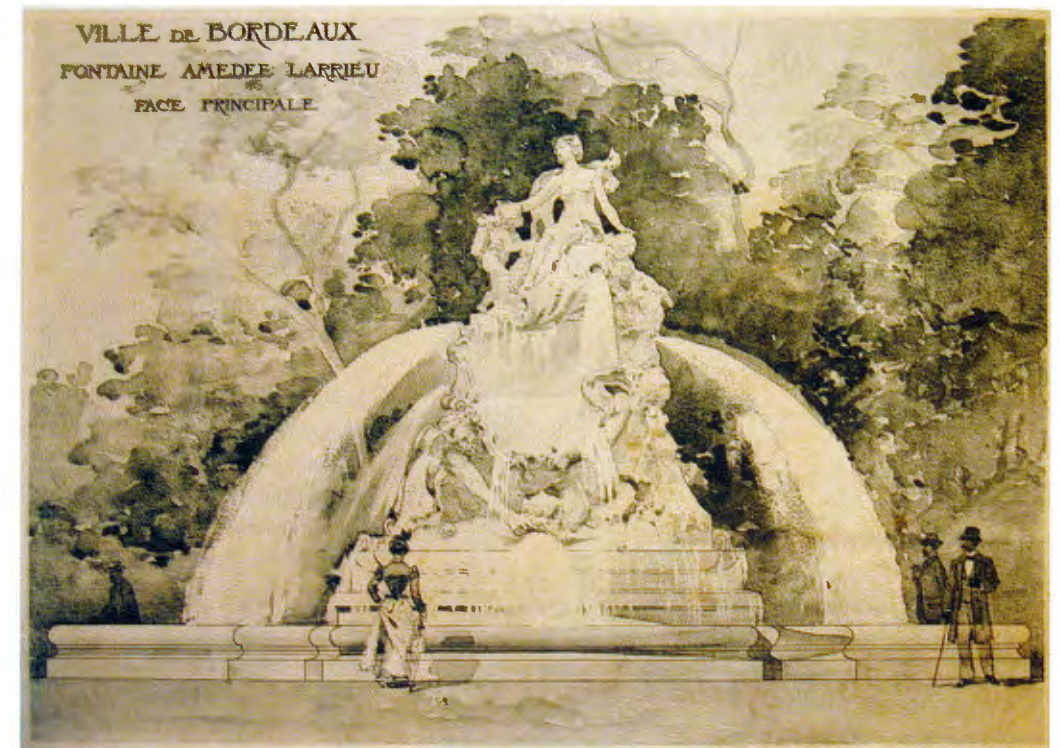


Fig. 3. - Face principale du projet de fontaine présenté au concours de 1897, reproduction photographique, A.N., fonds Édouard Bauhain et Raymond Barbaud, cote 526 AP 20. Cl. Franck Delorme.



Fig. 4. - Face principale de la fontaine Amédée-Larrieu avec la Vigne chargeant les hottes d'enfants vendangeurs, en 2008. Cl. Franck Delorme.

francs fixée par le programme du concours »²². Ceci revient donc à faire peser la charge supplémentaire, due au changement de matériau, sur les architectes et le sculpteur. À ces divers points, Édouard Bauhain, au nom de ses deux associés, répond le 3 janvier 1898 en assurant qu'il est « très heureux de la décision prise par l'administration municipale »²³. Il ajoute, « désirant avant tout donner satisfaction à la ville et produire une œuvre d'art, il est bien entendu que des échantillons des matériaux à employer seront soumis à [son] approbation ». Prudent, il précise : « Nous ne renonçons pas au marbre, aussi avant de prendre une décision nous désirons avancer le plus possible l'exécution de modèles qui serviront à l'exécution définitive... ». Ainsi, il se garde bien de répondre d'une manière favorable au souhait de la Ville d'adopter le marbre, percevant sans doute à quel point, lui et ses associés devront en supporter le poids.

Dès lors, les trois artistes n'auront de cesse de réclamer qu'on leur confie provisoirement les maquettes remises à l'occasion du concours, demande que l'administration se refusera constamment de satisfaire arguant du fait que « ce projet appartient à la ville qui ne peut s'en dessaisir » (article 9 du programme). La demande d'Édouard Bauhain et surtout de Raoul Verlet, est motivée par le désir d'exposer le projet à Paris dans le cadre du Cercle de l'union artistique. En réalité, c'est au Salon du Champ de Mars que la fontaine sera exposée en juin 1898 où elle sera remarquée et fera l'objet de comptes rendus dans la presse professionnelle d'architecture. Elle sera également distinguée deux ans plus tard à l'Exposition universelle de 1900²⁴ par l'obtention d'un grand prix. Finalement, de guerre lasse, devant le refus systématique et constant de la ville de prêter la maquette, Raoul Verlet en fera faire un surmoulage par son confrère bordelais le sculpteur ornemaniste E. Courbatière qui le lui expédiera au mois de mai 1898.

Les architectes se mettent lentement au travail, en commençant tout d'abord par réclamer le montant de la prime de 3.000 francs du concours. Hector Loubatié, leur confrère bordelais, est chargé de toucher en leur nom le mandat. Par la suite, il sera directeur des travaux pour le chantier de la place Amédée-Larrieu. De son côté, Raoul Verlet ne cesse de réclamer des acomptes afin de pouvoir réaliser la sculpture définitive et faire face au coût d'achat de la pierre, le marbre ayant définitivement été écarté par délibération du Conseil municipal du 16 mai 1899. C'est en effet le sculpteur qui a la plus lourde responsabilité ainsi que la plus grande part du travail à exécuter, la part de l'architecture dans le projet de fontaine étant plus réduite. Les acomptes sont particulièrement nécessaires à l'artiste pour financer l'exécution des modèles et l'achat de la matière première.

Édouard Bauhain et Raymond Barbaud rédigent le 8 mars 1899 le devis des travaux de maçonnerie. Édouard Bauhain se rend sur place à la fin du mois de mai suivant pour préparer les travaux de sondages. Devant les reports successifs de livraison de l'ensemble sculpté, la municipalité réclame de la part des trois auteurs l'engagement de livrer la fontaine avant le 1^{er} janvier 1900, ce qui ne put être le cas. En effet, le Conseil municipal décida seulement le 7 juin 1900 que la fontaine « serait bien érigée sur la place pour laquelle la destinait la volonté formelle du testateur... ». Cette dernière formule apparaît comme une allusion à un probable désir d'affecter la sculpture à un autre emplacement de la ville, désir qui pu être motivé par le succès remporté par le projet tant au niveau local qu'au niveau national. La place de Pessac pouvait alors paraître trop éloignée du centre et des grands axes de circulation, la fontaine ne serait pas ainsi offerte à la vue de tous et notamment des visiteurs étrangers et des hôtes de passage.

Une des dernières fontaines monumentales bordelaises

L'édification de nouvelles fontaines dans les villes françaises a connu un grand développement au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Il y a certainement deux origines principales à ce phénomène. Premièrement, la majorité des grandes villes connaissent, avec une ou deux décennies de décalage, la vague d'urbanisation et d'embellissement qui a précédemment bouleversé Paris sous l'impulsion du préfet Eugène-Georges Haussmann, et Bordeaux fait partie de ces villes²⁵. Ensuite, les progrès des théories d'hygiène poussent les autorités à accompagner les travaux de voirie de grands travaux d'assainissement, adduction d'eau potable et collecte des eaux usées par des réseaux d'égouts. Si les fontaines publiques perdent, lentement néanmoins, leur rôle de distribution d'eau à mesure que se développe « l'eau potable à tous les étages », elles évoluent de plus en plus vers le statut de monument public qui, s'il existe depuis plusieurs siècles, tend à prendre le dessus

22. *Idem*.

23. Lettre de Bauhain au maire datée du 3 janvier 1898, A.M.Bx, cote 61 N 5.

24. Les dessins du projet et une photographie de la sculpture de Raoul Verlet sont notamment publiés dans *L'Art français*, n° 632, 28 avril 1900.

25. Saboya, Marc. « Bordeaux », in Moncan, Patrice de et Heurteux, Claude (dir.). *Villes Haussmanniennes. Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille*. Paris, Les Éditions du Mécène, 2003.

sur le rôle utilitaire. Désormais, la fontaine va être le moyen de faire œuvre d'art autant que d'édilité dans l'espace public. Depuis la Révolution, la chute de la plupart des effigies royales, la diffusion des expressions de l'art par les musées et non plus seulement par les églises, le développement des sociétés artistiques et des salons des arts – en province comme à Paris – entraînent la statuaire à sortir des limites des jardins privés pour investir l'espace public. Les squares, places et carrefours deviennent les lieux centraux de la ville moderne qu'il s'agit alors de compléter et de magnifier par des édifices publics ou, à défaut, par des œuvres d'art.

Même s'il n'y a pas dans tous les cas des personnalités à honorer par l'érection d'un buste ou d'une statue, ou quand le monument commémoratif ne se marie pas, dans de nombreux exemples, avec les gerbes ou les épanchements aquifères, la fontaine peut toujours être une source d'animation. Quand l'effigie n'est pas directement celle d'une personnalité, elle l'évoque de manière détournée. Dans la majorité des cas, il peut aussi s'agir d'une glorification de la cité représentée par une allégorie de la ville elle-même ou d'une de ses sources de richesse ou de prospérité. En cela, la fontaine de la place Amédée-Larrieu en est une illustration parfaite puisqu'elle honore en premier ce qui fait la gloire de Bordeaux : la vigne et par élargissement, ses vins (fig. 5).

Dans la ville ancienne, les fontaines étaient avant tout des témoins de l'édilité des autorités ou des libéralités de ses représentants. Les fontaines étaient donc traitées en monuments, mais en monuments utiles et donc architecturés. Cette mise en architecture pouvait prendre plusieurs formes. La première disposition est la fontaine adossée à un bâtiment, dite château d'eau, comme celles de la rue du Trahoir (1776), Molière (1844) ou de la place Saint-Michel (1860) à Paris²⁶. Le second type est celui de la fontaine isolée comme celles qui se trouvaient anciennement sur les allées de Tourny à Bordeaux²⁷. La fontaine isolée adopte le plus généralement la forme d'un bassin surmonté d'une ou de plusieurs vasques, toujours dans un souci de mettre en scène le jaillissement et l'abondance des eaux offertes aux citoyens. Le plus bel exemple à Bordeaux est celui de la fontaine des *Trois Grâces* sur la place de la Bourse.

À Bordeaux, les nouveaux monuments dédiés à l'eau sont donc également de moins en moins architecturés. Les fontaines des places du Parlement, Nansouty, Mériadeck et Charles-Gruet étaient avant tout des édicules aux formes diverses : vase colossal pour la première, guérite ronde pour la seconde, stèle pyramidale pour la troisième, petit temple pour la quatrième, même si cette dernière abrite déjà une figure féminine. La place prépondérante que prend progressivement la statuaire dans les fontaines publiques tend à les assimiler aux monuments commémoratifs, ce qu'elles seront dans de nombreux cas. La



Fig. 5. - Face arrière de la fontaine Amédée-Larrieu avec la figure du port de Bordeaux guidant un navire à la voile gonflée par le vent. Cliché Franck Delorme.

fontaine de la place Amédée-Larrieu témoigne de ce changement puisqu'elle est aux yeux des contemporains avant tout « une fontaine décorative presque sans architecture, mais dont le groupe, pièce joliment montée, et fort bien projetée et rendue par MM Bauhain et Barbaud...²⁸ ». Il est donc paradoxal que ce soient les noms de ses architectes qui retiennent l'attention avant celui de son sculpteur, principal auteur du monument, le bassin étant d'une grande discrétion.

26. L'un des plus grands exemples de ce type, si ce n'est le plus beau, est la fontaine de l'esplanade du Peyrou à Montpellier, élevé par l'architecte Jean-Antoine Giral en 1765.

27. Les deux fontaines ont été déplacées des allées de Tourny, l'une à Soulac-sur-Mer et la seconde dans le parc d'un château près de Libourne, puis à Québec (voir N. Palard, « Vie et destin des Fontaines Tourny », *RAB*, tome 104, 2013, à paraître).

28. Rivoalen, Émile. *La Construction moderne*, 14 juin 1898, p. 438 (compte rendu du Salon de la galerie des machines à Paris au cours duquel le projet est exposé).

Parachèvement d'un ensemble, mettre en scène la fontaine

La lente mise en œuvre de la fontaine ne découragea pas les édiles bordelais à doter le monument d'un environnement qui soit en harmonie avec lui. La place était alors occupée dans sa partie la plus large par un marché public datant de 1866, sorte de baraquement en planches que l'on peut apercevoir sur les photographies du chantier d'installation de la fontaine. Il devint évident que ce bâtiment n'était plus capable en lui-même de faire un cadre satisfaisant comme le rapporte le conseiller Dormoy au conseil municipal le 11 décembre 1900. « Il ne pouvait être question (...) de songer à une modification de la construction en bois, déjà en assez mauvais état, qui constitue le marché ; la dépense aurait été, du reste, importante et le résultat obtenu des plus médiocres, à tous les points de vue. Il convenait donc de faire œuvre nouvelle, tout en se tenant dans les limites de la plus grande économie »²⁹.

La tâche d'élaborer un projet de nouveau marché couvert est confiée à Édouard Bauhain le 8 novembre 1899. Il signera là une de ses œuvres les plus remarquables, tant dans la réponse fonctionnelle très simple que dans son aspect esthétique. Aux yeux de la municipalité, « personne du reste n'était mieux qualifié pour cette étude, puisqu'il est un des trois auteurs de la fontaine Amédée-Larrieu et qu'il possède, outre les connaissances des lieux, le sentiment de ce qui devrait être fait pour créer un ensemble parfait en harmonie avec le monument et le cadre qui l'entoure »³⁰. Le projet de marché devait pourtant remonter à quelque temps auparavant car le maire évoque une proposition que lui aurait fait précédemment Édouard Bauhain, peut-être lors d'une rencontre ou d'un échange de courrier.

Le bâtiment du marché proprement-dit est une simple halle en charpente portée par des piliers métalliques, et cantonnée à chacun de ses angles par un massif de maçonnerie (fig. 6). Bauhain y ajoute un poste de police et des « lieux » dans les deux parties maçonnées qui entourent la façade postérieure. Afin de former le fond de scène nécessaire à la mise en valeur du groupe sculpté, la façade tournée vers la place est incurvée à ses extrémités et accueille deux fontaines adossées faisant toutes deux échos à la fontaine principale (fig. 7). Cette solution contribue à refermer visuellement l'espace sur ses franges et à lui donner ainsi plus de force et de densité. L'ensemble de l'édifice devait employer le reste de la somme totale du legs Larrieu soit 30.000 francs, mais on souhaita aussi aménager l'ensemble de la place en square entouré de grilles et doté de bancs et de plantations. S'ajoutèrent alors, au montant, les frais d'installation des urinoirs et du poste de police qui n'étaient pas prévus au départ. La dépense totale de l'ensemble se solda à 55.143,55 francs. La part de l'importante décoration sculptée

du marché compta pour 11.067,78 francs, soit l'équivalent de la moitié du coût de la construction du marché seul. Cette décoration est due au sculpteur E. Courbatère³¹, alors que Raoul Verlet signe, lui, les deux fontaines.

Un ensemble Art nouveau-néo-Louis XVI

La grande baie qui éclaire le marché du côté de la place était à l'origine occultée par des rideaux comme les ouvertures des autres côtés, mais une grille de fermeture fut rapidement exécutée sur un motif d'éventail dans lequel les lignes rayonnantes se terminent en coup de fouet (fig. 8). L'ensemble du dessin évoque la roue que fait le paon avec sa queue, un des motifs les plus récurrents du Modern Style. Les grilles et les portillons qui entouraient la place reprenaient ce même motif (fig. 9). En plan également, les lignes courbes dominaient sous la forme des ondulations des clôtures limitant la place. Tout cela a été détruit probablement au cours de la seconde moitié du XXe siècle³² faisant disparaître une grande partie de la cohérence d'ensemble et de la qualité de l'espace qui est devenue une place quelque peu ordinaire à l'intersection de trois rues, et sur laquelle semblent être posés de façon incongrue et étrange, deux remarquables monuments. Le marché a été clos par des palissades de bois et sert actuellement de salle des fêtes et de lieu d'exposition pour le quartier. Le tout mériterait de nos jours une requalification.

La fontaine de Raoul Verlet, « qui ressuscite les élégances du style rocaille » selon Robert Coustet et Marc Saboya, est bien représentative de la sculpture française de son époque même si elle n'a pas d'équivalent à Bordeaux. Le marché est lui encore plus atypique constituant certainement le seul bâtiment public d'inspiration Art nouveau de la ville alors que le style fit florès sur un grand nombre d'immeubles ou de maisons bordelais, notamment aux alentours des boulevards. Décrit par Robert Coustet et Marc Saboya comme un « mélange de pierre et de fonte, formes souples, décor naturaliste exaltant la grâce féminine, le marché de Bauhain et Barbaud revendique les conventions Art nouveau. Mais les massifs symétriques

29. Rapport Dormoy devant le Conseil municipal, 11 décembre 1900, A.M.Bx cote 139 M 4.

30. *Idem*.

31. E. Courbatère, sculpteur et professeur à l'école municipale des beaux-arts de Bordeaux.

32. Une photographie de Philippe Issandou en témoigne. Elle est publiée dans l'ouvrage de Bernadette Lacroix- Spacenska sur les fontaines de Bordeaux.

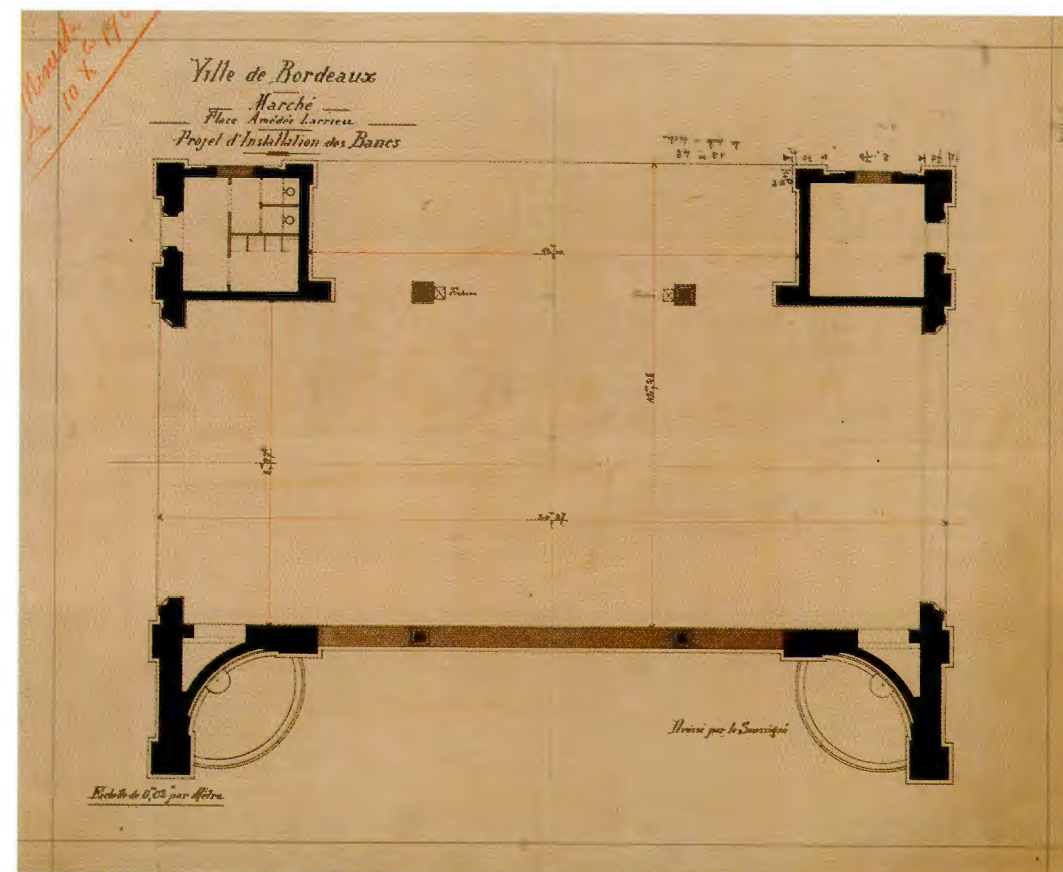


Fig. 6. - Plan du marché couvert pour installation des bancs, 10 décembre 1901, A.M.Bx, cote 139 M 4. Cl. Bernard Rakotomanga.



Fig. 7. - Façade principale du marché couvert avec les deux fontaines adossées en 2008. Cl. Franck Delorme.



Fig. 8. - Grille de la façade principale du marché couvert, en 2008.
Cl. Franck Delorme.



Fig. 9. - Elévation de la porte d'entrée du square, non daté, A.M.Bx, cote 139 M 4. Cl. Bernard Rakotomanga.



Fig. 10. - Une des deux fontaines adossées du marché couvert, en forme de coquille surmontée d'un mascaron.
Cl. Franck Delorme.



Fig. 11. - Porte d'entrée de l'immeuble construit pour Monsieur Jacmart, rue Le Chapelier à Bordeaux. Cl. Franck Delorme.

conservent un dessin purement Louis XVI pour servir de cadre à des sculptures empruntées au répertoire de Boucher et de ses émules. En dernière analyse, ce marché est moins un monument de l'Art nouveau qu'un exercice néo-XVIIIe qui en renouvelle le caractère grâce au chic du modern-style »³³ (fig. 10). Par sa taille et son échelle, le marché de la place Amédée-Larrieu est donc l'ensemble Art nouveau le plus imposant de Bordeaux même s'il faut tempérer ce jugement. En effet, à y bien regarder, la manifestation de l'Art nouveau dans l'édifice est en réalité présente dans quelques éléments seulement, certes imposants, mais réduits. La belle et grande grille qui clôtüre le marché en est le signe le plus distinctif. En cela, le bâtiment est assez proche des autres réalisations ou projets d'Édouard Bauhain et Raymond Barbaud, teintés des accents de l'Art nouveau. Les immeubles, dépouillés de leur décor, principalement de ferronnerie, restent des compositions architecturales très conventionnelles en particulier par la symétrie de leurs élévations : nul déséquilibre, nulles envolées lyriques mais plutôt des effets de mode plaqués sur une structure d'une grande rigueur.

L'hôtel particulier de monsieur Jacmart, construit par les deux architectes en 1901 rue Le Chapelier à Bordeaux, en est une illustration parfaite (fig. 11).

La place Amédée-Larrieu dans l'œuvre de ses architectes

Édouard Bauhain est né à Bordeaux en 1864 dans une famille plutôt modeste. Il suit d'abord les cours de l'école municipale de dessin puis s'inscrit à l'école des Beaux-arts de Paris où il sera l'élève de Jules André (1819-1890) puis de Victor Laloux (1850-1937) de 1885 à 1893. Il remportera au cours de ses études de nombreux prix et médailles mais, malgré plusieurs tentatives, n'obtiendra jamais le grand prix de Rome. Il a donc reçu un enseignement et une formation dans la tradition classique. En matière de vocabulaire architectural, il aura une prédilection pour la période de la Renaissance mais ne dédaignera pas de s'intéresser aux styles à la mode comme l'Art nouveau, certainement pour répondre à une clientèle plus avant-gardiste que la clientèle habituelle.

Édouard Bauhain collabore quelques années avec un de ses condisciples de l'atelier Laloux, l'architecte limougeaud Jules Godefroy (1863-1928). En 1893, ils remportent plusieurs concours, notamment pour la caisse d'épargne de Flers et pour la salle des fêtes municipale de Suresnes qu'ils réalisent ensuite. Ce bâtiment, inauguré en 1897, présente un intéressant exemple de l'emploi des matériaux suivant leurs propriétés, en particulier le métal pour les piliers et les tribunes de la salle, selon une formule qui se retrouve dans le marché de Bordeaux. En 1893, Édouard Bauhain, associé avec le sculpteur Lucien Schnegg, remporte le concours pour l'édification d'une fontaine sur la place Croix-en-Bourg à Toul en Meurthe-et-Moselle³⁴. Le monument est composé d'un bassin circulaire au centre duquel s'élèvent, au-dessus d'un piédoche, deux vasques de diamètres différents et séparées par un balustre. L'ensemble est terminé par une figure féminine en pied.

En 1898, Édouard Bauhain s'associe à Raymond Barbaud (1860-1927), originaire de Bressuire dans le département des Deux-Sèvres³⁵. Raymond Barbaud, lui, ne s'est pas formé à

33. Coustet, Robert et Saboya, Marc. *Bordeaux, le temps de l'histoire. Architecture et urbanisme au XIXe siècle (1800-1914)*. Bordeaux, Mollat, 1999, p. 252-253.

34. « Concours, Ville de Toul, fontaine monumentale ». *La Construction moderne*, 19 août 1893, p. 552.

35. Formation d'une société en nom collectif à durée illimitée au capital de 36.000 francs, domiciliée 2 boulevard Henri IV à Paris 4e, *Archives commerciales de la France*, 1er mai 1898.

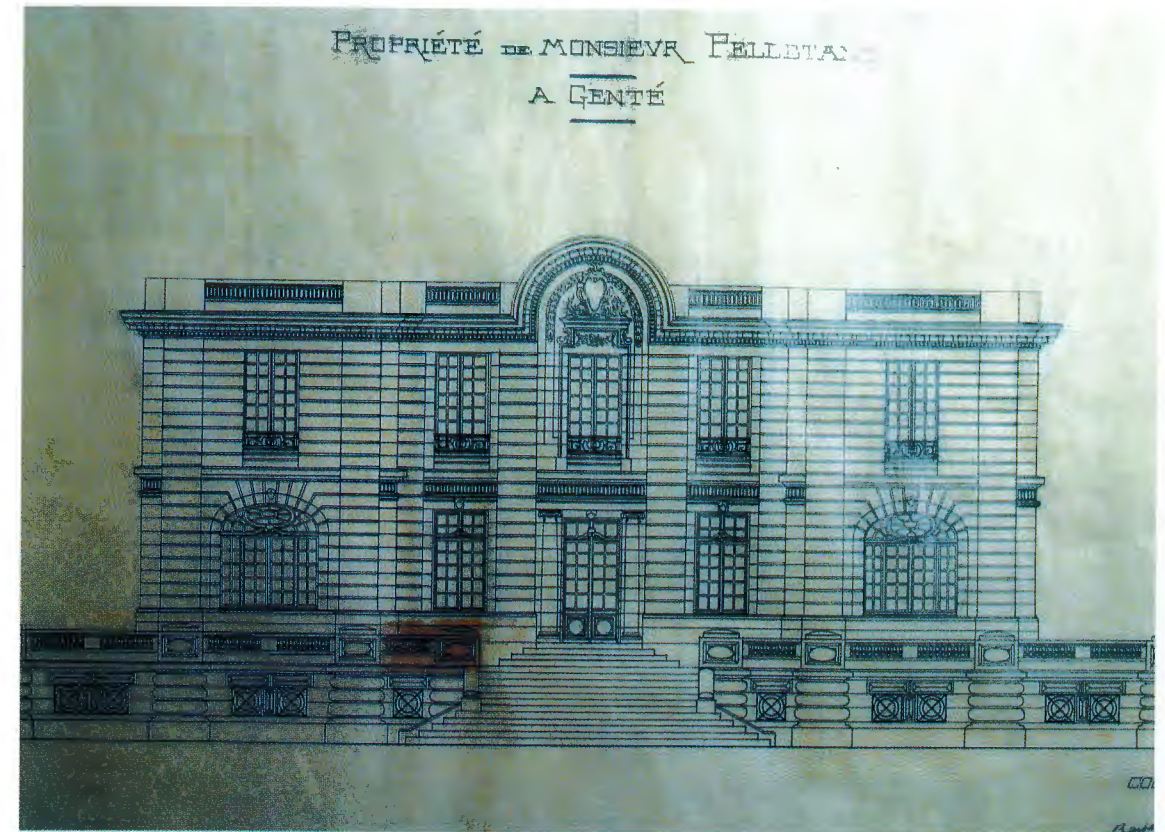


Fig. 12. - Elévation de la façade principale du projet de maison pour Monsieur Pelletant à Genté, 1897, A.N., fonds Édouard Bauhain et Raymond Barbaud, cote 526 AP 1/2. Cl. Franck Delorme.

Fig. 13. - Elévation de la façade principale du château Barret à Villeneuve-d'Ornon, 9 décembre 1909, A.N., fonds Édouard Bauhain et Raymond Barbaud, cote 526 AP 4/13. Cl. Franck Delorme.

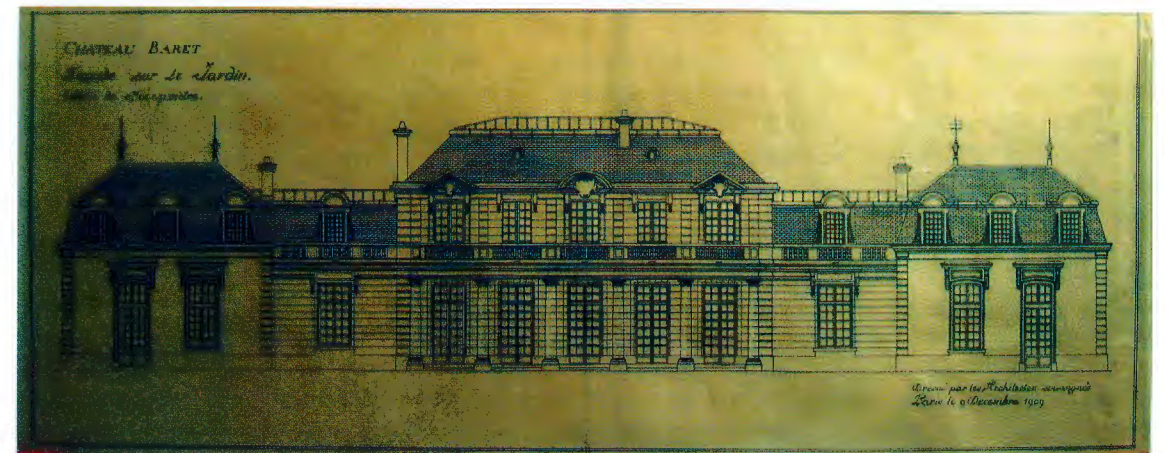




Fig. 14. - Détail de l'élévation de la façade principale du siège du Syndicat de l'Épicerie, rue du Renard à Paris, 21 mai 1900, A.N., fonds Édouard Bauhain et Raymond Barbaud, cote 526 AP 10. Cl. Franck Delorme.

l'École des beaux-arts de Paris. D'après la notice dont il fait l'objet dans le *Dictionnaire de biographie française*, Raymond Barbaud « s'initia aux art du dessin et de l'utilisation de la pierre dans différents ateliers parisiens de 1883 à 1890. Il se déclarait élève de Léon Ginain (1825-1898) dans l'agence duquel il a probablement travaillé. Il semble qu'il était aussi proche d'Anatole de Baudot (1834-1915), un des chefs de file du courant rationaliste et qu'il ait peut-être assisté aux cours d'histoire de l'architecture que celui-ci donnait au sein du musée de sculpture comparée du Trocadéro à partir de 1887.

La fontaine de Bordeaux est une des premières œuvres communes de Raymond Barbaud et Édouard Bauhain. Installés à Paris, ils sont également actifs dans le Sud-ouest : en Charente à Angoulême, Cognac et environs, ainsi qu'à Bordeaux, possédant même des bureaux dans ces trois villes. Raymond Barbaud et Édouard Bauhain resteront vraisemblablement associés jusqu'aux alentours de l'année 1910 avant de mener chacun une carrière individuelle. Leur œuvre commune est essentiellement, voire à partir de 1900, totalement consacrée à l'architecture privée, mêlant ainsi rénovation de châteaux, constructions de villas, immeubles de rapports, maisons de ville, bâtiments industriels ou agricoles, monuments funéraires, etc.

Leur premier projet commun connu montre leur capacité à répondre à la demande de leur clientèle aristocratique et bourgeoise – propriétaires terriens et industriels –, pour une grande part attirée par les styles architecturaux anciens. Conçu en 1897 pour Marcel Pelletant, maire de Genté près de Cognac, le projet convoque, à travers le programme d'une demeure de maître, des références à l'architecture classique et en particulier au style Louis XVI, assez proche du Petit Trianon à Versailles (fig. 12).

À Villenave-d'Ornon près de Bordeaux, ils étudient pour le négociant André Ballande l'aménagement du château Barret dont ils modifient en 1909 la physionomie extérieure ainsi que l'aménagement intérieur, tout en conservant le caractère classique de l'ancienne chartreuse (fig. 13). La plupart de leurs réalisations pour la bourgeoisie industrielle ou terrienne, tant parisienne que provinciale, restent dans les canons des styles historiques, le néo-Louis XVI ayant dans les premières années du XXe siècle les faveurs de la clientèle. Mais autour de 1900, ils s'emparent aussi de l'Art nouveau, pour en distiller quelques accents dans un nombre important de leurs projets ou réalisations. De ce point de vue, l'œuvre la plus remarquable et significative, en dehors de la fontaine Amédée-Larrieu, est l'immeuble de rapport commandé par le Syndicat de l'Épi-



Fig. 15. - Intérieur de la salle de restaurant du Grand hôtel à Bordeaux, photographie début XXe siècle, A.N., fonds Édouard Bauhain et Raymond Barbaud, cote 526 AP 20. Cl. Franck Delorme.

cerie française et édifié rue du Renard à Paris en 1901. Dans la décoration de la façade, et surtout dans la composition du rez-de-chaussée, de nombreux éléments sont caractéristiques du nouveau style (fig. 14). Toutefois, là-aussi, la composition d'ensemble reste d'une stricte symétrie et d'une grande rigueur. À Bordeaux, outre le marché de la place Amédée-Larrieu, c'est certainement dans l'aménagement intérieur du Grand hôtel situé en face du Grand Théâtre de Victor Louis qu'ils ont déployé le décor le plus exubérant et éclectique. Les murs et le plafond de la grande salle de restaurant du rez-de-chaussée étaient intégralement couverts d'arabesques de feuillages, de grandes cariatides dénudées (fig. 15). Le mur du fond était constitué, à hauteur d'appui, d'un grand miroir compartimenté, sur lequel étaient peintes des ramures feuillagées entourant une figure féminine. La moulure du cadre éclatait sous les ondulations et la projection d'une multitude de silhouettes (fig. 16).

Les architectes et les sculpteurs

Édouard Bauhain et Raymond Barbaud font appel, tout au long de leur carrière, au ciseau de plusieurs sculpteurs. On vient de voir le cas de Lucien Schnegg avec qui Bauhain signe la fontaine de Toul et de Raoul Verlet pour celle de Bordeaux. Un autre sculpteur intervient fréquemment sur les édifices des deux architectes, il s'agit de Jules Rispal (1871-1909), lui aussi originaire de Bordeaux³⁶. Dans le cadre de sa collaboration avec Barbaud et Bauhain, Jules Rispal fera davantage œuvre de sculpteur ornemaniste, sauf pour le monument aux

36. Jules Louis Rispal ((1871-1909), élève de Thomas, obtint plusieurs récompenses lors des salons. Il a réalisé plusieurs monuments dont celui dédié à l'écrivain Jean Fernand-Lafargue exposé dans le jardin public à Bordeaux (1906).



Fig. 16. -
Elévation du
grand miroir
de la salle de
restaurant du
Grand hôtel à
Bordeaux, A.N.,
fonds Édouard
Bauhain et
Raymond
Barbaud, cote
526 AP 20. Cl.
Franck Delorme.

morts de la guerre de 1870 à Bressuire, réalisé en 1903 sous la direction de Raymond Barbaud (fig. 17). Jules Rispal est également l'auteur d'un grand nombre des éléments sculptés des immeubles parisiens des deux architectes, notamment la décoration de la façade du Syndicat de l'Épicerie. Avant tout ornementaliste, il exécutera en revanche une grande composition de la hauteur de quatre étages sur le pan coupé de l'immeuble de la rue Perrée à Paris 3^e qu'élèvent les deux architectes en 1908. Un cadran solaire est ainsi le prétexte pour déployer un vaste tableau sculpté représentant l'Aurore – symbolisé par une jeune femme – émergeant d'un voile gonflé par le vent, avec, à l'extrémité opposée, le crépuscule se préparant à la nuit. Outre la décoration du marché de la place Amédée-Larrieu, Jules Rispal intervient sur d'autres édifices bordelais. Sous la direction de l'architecte Ernest Lacombe, il exécute en 1903 pour l'Institut de Zoologie du cours de la Marne, la plupart des ornements sculptés des façades (cartouches, couronnement du pignon, clefs d'arcs, inscriptions, etc.).

La fontaine Amédée-Larrieu dans l'œuvre de son sculpteur et dans la statuaire contemporaine

Édouard Bauhain et Raymond Barbaud collaborent à plusieurs reprises avec le sculpteur Raoul-Charles Verlet né à Angoulême en 1857 et mort à Paris en 1923. Il eut plusieurs maîtres et notamment Louis-Ernest Barrias (1841-1905), dont on se rappelle qu'il fut membre du jury du concours pour la fontaine de la place Amédée-Larrieu. Il fit ses débuts au Salon de 1880, remporta une médaille et un prix au salon de 1887, puis une médaille d'or à celui de 1889. Malgré ses échecs au concours pour le Prix de Rome de sculpture – il arriva à chaque fois second – il fut élu membre de l'Institut de France en 1910. En 1900, la fontaine Amédée-Larrieu lui permet de remporter un grand prix à l'Exposition universelle de Paris.

Sculpteur à la production très abondante, Raoul Verlet réalisa de nombreux groupes sculptés, un des plus importants étant le monument commémoratif dédié au président Carnot, élaboré avec l'architecte Henri Deglane (1855-1931) et érigé en 1897 sur les remparts d'Angoulême. Il collabora à plusieurs projets d'Édouard Bauhain et Raymond Barbaud. Avec le premier, il signa en 1901 le monument aux morts de 1870 dans le cimetière de Bardines à Angoulême. Dans la même ville, il sculpta également le tympan de la chapelle d'Obézine à Angoulême, œuvre conjointe des deux architectes. Selon Béatrice Rollin qui a étudié son œuvre, Raoul Verlet « laisse l'œuvre d'un technicien virtuose, sinon inspiré, revendant sans complexe le titre de « Pompier », et qui mérite d'être redécouverte aujourd'hui »³⁷.

La sculpture de Verlet pour la place de Bordeaux est à rapprocher du courant lyrique et symboliste, incarné notamment par des artistes comme Jean-Antoine Injalbert³⁸ qui signe, autour de 1900, ses plus grandes œuvres. Parmi celles-ci, on peut citer le tympan de l'entrée principale du Petit-Palais à Paris, inauguré pour l'exposition universelle de 1900, représentant *La Ville de Paris protégeant les arts*³⁹. Comme dans les deux figures de la *Sculpture* et de la *Peinture*, exécutées pour le même édifice par Charles-René de Saint-Marceaux⁴⁰, l'attitude des personnages est empreinte de nonchalance mais aussi de dynamisme. Le mouvement des corps est partagé entre un alanguissement des membres inférieurs et l'élancement des bustes. C'est ce même mouvement qui s'observe dans l'œuvre de Raoul Verlet pour Bordeaux et dont la composition est proche de celle d'une autre création de Jean-Antoine Injalbert datée de 1897. Dans un grand vase en grès⁴¹ réalisé par Émile Muller et intitulé *Nymphes et Satyres*, Jean-Antoine Injalbert lie, dans un seul mouvement fluide mais dynamique, le pied et la panse du vase desquels surgit un visage grotesque ainsi que les corps des nymphes et des satyres. Ces derniers semblent naître et être modelés de la même glaise que celle du réceptacle qu'ils entourent et animent. Dans cette œuvre comme dans celle de Verlet pour la place Amédée-Larrieu, l'architecture et les figures ne font qu'un seul et même bloc, un seul ensemble en courbes et contre-courbes.

Ce type de sculpture, où toute géométrie et rigueur sont exclues, est en réalité fort répandu dans les années 1890 et 1900. Elle est en parfaite adéquation avec les nouvelles tendances de l'architecture qui apparaissent à la même période et qui seront poussées à leur dernière extrémité par des architectes dont Hector Guimard est une figure dominante. Une perméabilité s'exerce ainsi entre l'art officiel public et l'art privé plus libéral. Les sculptures se marient aussi particulièrement bien avec l'engouement pour les styles anciens, notamment le Louis XVI, préféré au Louis XIV plus rigide. L'ensemble formé par la fontaine et le marché couvert de la place Amédée-Larrieu illustre de belle façon cette association des références historiques et d'une mode esthétique passagère, mais dont ce sont emparés une grande partie des architectes et des artistes de cette période.

37. Rolin, Béatrice. *Fantômes de pierre. La sculpture à Angoulême. 1860-1930*. Angoulême, Musée des beaux-arts, 1995.

38. Jean-Antoine Injalbert dit Antonin, né à Béziers en 1845, mort à Paris en 1933, fils d'un tailleur de pierre, élève d'Augustin Dumond, prix de Rome en 1874, puis professeur à l'école des beaux-arts de Paris. Il est l'auteur de nombreuses commandes publiques.

39. Plum, Gilles (sous la direction de). *Petit Palais, chef d'œuvre de Paris 1900*. Paris, Paris-Musées, 2005.

40. Charles-René de Saint-Marceaux, né à Reims en 1845, mort à Paris en 1915, élève de Jouffroy, proche des sculpteurs néo-florentins dont le chef de file est Paul Dubois, médaille d'or à l'exposition universelle de 1900, membre de l'Institut en 1905. Il est l'auteur de nombreuses commandes publiques marquées par son goût pour une certaine ligne Art nouveau.

41. Ce vase est actuellement exposé à l'hôtel de ville d'Ivry-sur-Seine. Une autre version en marbre est conservée dans les collections du musée d'Orsay à Paris (numéro d'enregistrement RF 1402, LUX 169), voir Belle, Véronique. *D'ombre, de Bronze et de marbre. Sculptures en Val-de-Marne. 1800-1940*. Paris, Inventaire général, collection Images du patrimoine, 1999.

Bibliographie

Coustet, Robert et Saboya, Marc. *Bordeaux, le temps de l'histoire. Architecture et urbanisme au XIXe siècle (1800-1914)*. Bordeaux, Mollat, 1999, p. 252-253.

Delmarès, Delphine. « Bordeaux, Art nouveau ». *Le Festin*, n° 55, automne 2005, p. 30-37.

Gasteuil, Sandy. *Place Amédée-Larrieu, rue de Pessac, Bordeaux. 1897-1902*. Maîtrise d'histoire de l'art sous la direction de Marc Saboya, université Michel-de-Montaigne, Bordeaux III, 2005.

Lacroix-Spacenska, Bernadette. *Aqueducs et fontaines, Bordeaux XIXe siècle*. Bordeaux, Lyonnaise des eaux et Office de tourisme de Bordeaux, 1987.

Moncan, Patrice de et Heurteux, Claude (dir.). *Villes Haussmanniennes. Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille*. Paris, Les Éditions du Mécène, 2003.

Plum, Gilles (sous la direction de). *Petit Palais, chef d'œuvre de Paris 1900*. Paris, Paris-Musées, 2005.

Rolin, Béatrice. *Fantômes de pierre. La sculpture à Angoulême. 1860-1930*. Angoulême, Musée des beaux-arts, 1995.

Sicard, François. *Notice sur la vie et les travaux de Raoul Verlet (1857-1923)*. Paris, Institut de France, 1929.

Documents



L'archéologie girondine en 2011

(extraits du *Bilan scientifique régional*, DRAC Aquitaine, SRA)

Audenge

« Le Pré du Mic »

L'emprise concernée est située sur la rive gauche d'un ruisseau « Le Pontails » dans une zone entièrement boisée comprenant un secteur protégé (espace boisé classé, loi sur l'eau).

Le secteur a déjà fait l'objet de deux diagnostics en 2007 et 2008 suivis d'une opération de fouille en 2009. Le diagnostic de 2008, le plus proche de notre zone, avait révélé l'existence d'un site d'artisanat lié au traitement des résineux, assez étendu en surface et installé dans un substrat majoritairement constitué d'alias.

Les contraintes liées au statut de secteur protégé ont limité la surface effective à sonder. Néanmoins, 12 sondages sur 22 sont positifs et ont permis de dégager essentiellement des structures en creux parmi lesquelles les fossés linéaires sont prédominants. Nous notons également la présence de deux silos.

Au sein de la céramique qui donne une fourchette chronologique comprise entre le I^{er} siècle av. J.-C. et 50 de notre ère, des fragments de jarres à poix attestent de la poursuite du site détecté en 2008, bien que les vestiges soient de plus en plus rares vers l'ouest et que l'alias se raréfie.

Une structure assez large longeant le Pontails à moins de quarante mètres pourrait être interprétée comme un paléochenal et mise en relation avec celle découverte en 2008.

Cavalin Florence

Ayguemorte-les-Graves

La possibilité d'accéder, grâce à l'autorisation des propriétaires, à des parcelles de la commune d'Ayguemorte-les-Graves situées en bordure du paléochenal de la Garonne a permis d'effectuer un repérage des lieux pour en observer la configuration et les aménagements historiques qui pouvaient y être présents. Une prospection au détecteur de métaux a été entreprise sur certaines zones présentant un intérêt particulier.

Ce secteur mérite une certaine attention en raison de la configuration des lieux. Outre leur emplacement sur le versant gauche de l'ancien bras de Garonne, ces parcelles sont orientées vers la zone de confluence de la Garonne avec un réseau hydrographique constitué d'un ensemble d'esteys dont le plus actif est le Saucats, les autres (Estey Mort, Estey d'Eyrans) étant réduit à l'état de ruelles ou de ruisseaux. De plus, à environ 300 mètres et à 700 mètres à l'est, sur une configuration similaire, aux lieux-dits « Bernicon » et « Les Chambres », ont été signalés, à plusieurs reprises, des vestiges (céramiques, monnaies, *tegulae*, amphores, scories de fer en grand nombre) datés du Bas Empire et même du Néolithique pour un tessou de céramique caractéristique. Signalons également que le pendant géographique se retrouve à l'ouest sur la commune de Saint-Médard-d'Eyrans à l'emplacement de la villa gallo-romaine du lieu-dit « Lamothe ». Il s'agit d'un emplacement marquant de l'occupation humaine du secteur puisque le débouché des esteys interromp la circulation le long de la rive de l'ancien

bras du fleuve et que l'angle formé par ces terres hors d'eau les rapproche de l'ancienne île occupée par l'agglomération antique de l'Isle-Saint-Georges.

L'étude des lieux n'a fait apparaître aucun élément pouvant attester d'une occupation antique (restes de structure ou autre). En revanche, un ensemble d'aménagements et d'exploitation de milieux humides, d'époque moderne, est encore présent au lieu-dit « La Blancherie », sur les parcelles cadastrales 75 et 92 occupées aujourd'hui par des bois. Il consiste en un réseau de fossés parallèles, d'orientation sud/est-nord/ouest, recoupés par des fossés collecteurs perpendiculaires. Ces fossés ne sont plus opérationnels mais sont encore bien visibles. Un fossé plus large entoure cet ensemble au sud/est et au nord/est. Il draine toujours les eaux de ruissellement du plateau et probablement de quelques sources en amont, pour se jeter dans l'estey du Saucats. Il s'agit d'un dispositif destiné à la culture du cresson des fontaines. D'autres cressonniers sont encore mentionnées au lieu-dit « Moka », près de l'ancienne église paroissiale aujourd'hui disparue, et près du moulin de l'Aprée.

Deux imposants viviers, parfois en eau en fonction de la pluviométrie, étaient autrefois contrôlés par des écluses munies de vannes avec déversement dans l'estey. Ce type de vivier se retrouve à proximité, en relation avec ce même estey et les douves de la motte castrale de l'Isle-Saint-Georges ainsi qu'au château d'Eyrans, sur l'estey d'Eyrans, au château Lamothe à Saint-Médard-d'Eyrans. D'autres viviers sont présents sur la commune d'Ayguemorte-les-Graves, au lieu-dit « Ayguemorte », derrière le cimetière, et derrière le château Lamothe. Ces deux derniers viviers sont reliés à un réseau de ruelles et d'esteys qui se jettent d'un côté dans le Saucats, de l'autre dans la Garonne.

À une dizaine de mètres au sud-est de cet ensemble se trouve un bassin quasi-circulaire, muni de marches, mais trop envahi par la végétation pour que l'on puisse décrire la cuve et la composition du fond. L'utilisation de ce bassin ne peut être, actuellement, que soumise à des suppositions (lavoir ?). Notons toutefois que le lieu-dit où se trouve cette parcelle porte le nom de « La Fontaine ».

La difficulté de prospector ces parcelles résidait dans le fait qu'aucune n'est actuellement en culture mais toutes sont occupées par des prairies ou des bois. En l'absence de travaux du sol, seul l'emploi d'un détecteur de métaux pouvait apporter quelques indications en terme de mobilier. Des témoignages attestant que la vigne y était présente le siècle dernier et la mise en œuvre de terrassement pour la constitution des fossés permettent d'utiliser cet appareil sans risque de toucher des niveaux archéologiques en place. Ainsi, quelques monnaies modernes ont été trouvées autour du bassin (double tournois, liard de France) et un plomb de filet de pêche (typologie semblable aux exemplaires trouvés à l'Isle-Saint-Georges mais indatable avec certitude).

Des travaux de construction, sur la parcelle cadastrale 1081, ont permis d'examiner les tas de déblais de fondation constitués de terres sableuses et graveleuses. Aucun vestige archéologique n'a été repéré sur ces parcelles qui semblent être vierges. L'aspect pédologique de ces terres, placées sur le plateau supérieur, est similaire à celui rencontré lors de l'intervention aux Chambres en 2004, au contraire des terrains situés sur la partie basse, dans le paléochenal (alluvions, tourbe).

Outre la collecte, cette fois-ci infructueuse, d'indices d'occupation antique en complément des recherches actuellement menées sur l'Isle-Saint-Georges, une étude plus approfondie de l'ensemble de ces aménagements, dont certains sont visibles sur le cadastre de 1848, pourrait se révéler riche d'enseignements sur le passé moderne de ce secteur classé « zone naturelle d'intérêt écologique faunistique floristique de la région Aquitaine ».

Mauduit Thierry

Bassens

Rue de Verdun

La prescription d'un diagnostic archéologique fait suite à un projet de réalisation d'un programme immobilier. Les terrains concernés sont situés à peu de distance du château Beauval dont les origines remontent au Moyen Âge, on trouve également au sud du château de l'autre côté de la rue du Tertre une butte ou motte féodale (?), dite Tertre de Baudin ou la Matusque, signalée au XIXe siècle par Léo Drouyn. De même la voie romaine reliant Bordeaux à Saintes, dénommée localement « chemin de la vie » pourrait être située dans le secteur.

La zone diagnostiquée constitue le talus méridional d'un lambeau de la terrasse mise en place au cours du Pléistocène moyen inférieur. Le secteur occidental de la zone d'étude a révélé des séquences pédo-stratigraphiques variables dans leur amplitude selon les sondages et leur position au sein du versant. Les logs implantés à mi-versant, indiquent des gouttières drainantes comblées par des colluvions.

Sur les dix neuf sondages, cinq se révèlent positifs parmi lesquels deux groupes de faits archéologiques se détachent : pour la période moderne à contemporaine, deux à trois fossés parcellaires ont été reconnus, le mobilier est quasi absent et leur orientation est très proche du parcellaire actuel ; enfin un horizon ancien dont la séquence chronologique se situe entre le Néolithique récent et l'Âge du Bronze ancien.

Les vestiges et les structures du Néolithique récent/Bronze ancien sont situés à l'interface de l'horizon Bt et des colluvions

brunes à environ 0,90/1,00 m de profondeur. Cet horizon, dans lequel se distingue un probable niveau de fréquentation, se caractérise principalement par la présence de mobilier céramique peu abondant accompagné de charbons de bois, de très rare silex et de quatre trous de poteaux. L'extension du site au regard du maillage des sondages doit couvrir entre 7 et 8000 m² ; quant à l'identification culturelle de cette occupation, elle est difficile à préciser au regard de la faiblesse de l'effectif mobilier. Par ailleurs, les sondages conduits pour la plupart jusqu'au substrat naturel n'ont pas permis d'observer d'éventuelles occupations plus anciennes du Paléolithique.

Martin Jean Michel



XVIIe siècle et postérieur
Fin du XVIe-XVIIe siècle ?

Bazas

Hôtel de Bourges

L'hôtel dit « de Bourges » est un édifice composite qui allie des éléments architecturaux d'époques médiévale et moderne. Il occupe dans la ville intra muros un emplacement privilégié : sa façade s'ouvre sur la place de la cathédrale, vaste espace bordé de couverts hérités du Moyen Âge.

Bazas - Hôtel de Bourges.

A gauche : façade nord avant restauration - Cl. E. Fargeaudoux (propriétaire).

A droite : façade nord, proposition de phasage chronologique (DAO : L. Murat, Hadès).



XIV-XVe siècle ?
XIII-XIVe siècle ?

XIIIe siècle ?
XII-XIIIe siècle ?

Dans le cadre du projet de rénovation de l'immeuble, le propriétaire, en plein accord avec le service régional de l'archéologie, a souhaité que soient réalisées une analyse archéologique et une enquête documentaire, l'une pour identifier plus précisément les différentes phases de construction, l'autre pour déterminer les origines de propriété.

Une rapide étude des élévations a été entreprise sur la base de relevés d'architecte existants, complétée par le suivi archéologique de travaux de terrassement effectués dans la cour située à l'arrière de l'immeuble. Des recherches documentaires ont été menées en archives à partir des cadastres anciens et de minutes notariales.

La première mention de cette propriété apparaît en 1752 dans le testament de Jean-Baptiste de Bourges. La qualification d'« hôtel de Bourges » utilisée aujourd'hui trouve ici son origine.

Un phasage chronologique relatif des campagnes de construction entre le XIII^e ou le XIII^e siècle et le troisième quart du XVIII^e a pu être établi.

L'hôtel de Bourges a été inscrit depuis à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques, ce qui semble tout à fait justifié au vu des résultats de cette étude rapide. Les données rassemblées soulignent en effet, malgré les nombreuses questions restant inévitablement en suspens, tout l'intérêt que présente un tel édifice, témoin de l'histoire de Bazas du Moyen Âge à nos jours.

Murat Laurence

Blaye

Sainte-Luce

Préalablement à l'aménagement des abords de l'église Sainte-Luce s'est déroulée une opération de diagnostic archéologique. L'emprise de 1378 m² a été diagnostiquée à partir de cinq tranchées.

Une grande quantité de vestiges a été mise au jour. Une première occupation ou fréquentation est matérialisée par une fosse appartenant à la Protohistoire. L'occupation du Haut Moyen Âge a été perçue uniquement à travers la récupération d'un mur situé en avant de la façade de l'église. Les fondations du mur d'enclos oriental ont également été retrouvées. Du cimetière moderne ont été mises en évidence une vingtaine de sépultures : des fosses avec ou sans couvercle dont certaines avec des contenants en bois (coffrage ou cercueil), un sarcophage rectangulaire en calcaire et des ossements appartenant à des réductions. Le cimetière semble plus densément occupé

sur le pourtour de l'église. Les tombes suivent deux directions opposées semblant liées à des profondeurs distinctes. Ainsi celles orientées nord-ouest/sud-est sont faiblement enfouies alors que les autres, axées nord-est/sud-ouest, sont très profondes. Dans une tranchée, les tombes recoupent des lambeaux de murs non datés ou se superposent à eux. Une partie des sépultures est antérieure à un autre mur ; il pourrait correspondre à un bâtiment orienté ouest-est figuré sur le plan-relief de 1703 et sur le cadastre napoléonien 1832.

Moreau Nathalie

Bordeaux

87, rue de l'Abbé de l'Épée

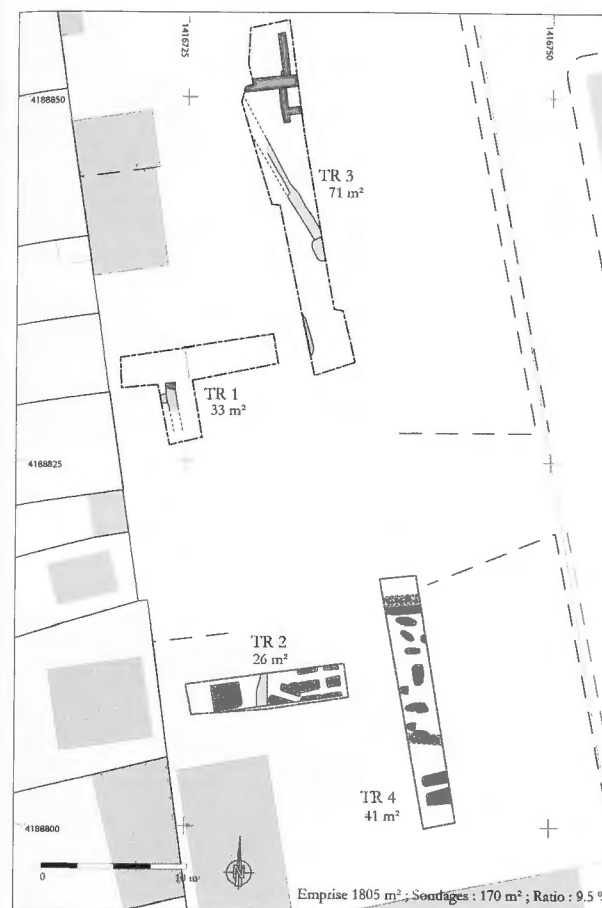
Une demande volontaire de diagnostic est à l'origine de la présente intervention archéologique. Elle intervient dans le cadre de la vente de l'immeuble « Castéja », construit par Joseph-Adolphe Thiac dans la seconde moitié du XIX^e siècle afin d'y recevoir l'Institut national des sourdes et muettes, devenu depuis lors préfecture et hôtel de police.

Le diagnostic archéologique portait sur la partie occidentale du terrain, formant terre-plein et anciennement utilisé en parking, seule partie réellement menacée et accessible du site, représentant une surface de 1810 m² environ.

Il a révélé, dans la partie nord de l'emprise, quelques vestiges architecturaux des XVII^e ou XVIII^e siècles ; ils appartenaient au couvent des Catherinettes, en travers duquel ont été percées, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les rues Castéja et Abbé de l'Épée. Dans ce même secteur nord, sont apparus des structures fossoyées et un solin, attribués à l'Antiquité tardive.

Il a surtout révélé, dans la partie sud, une zone de cimetière dont les tombes étaient établies dans des niveaux contenant quelques vestiges mobiliers antiques et que des datations radiocarbone attribuent effectivement à la Basse Antiquité ou au Haut Moyen Âge ; c'est donc, selon toutes vraisemblances, une extension de la nécropole de Saint-Seurin.

Vingt-six sépultures ont été mises au jour, réparties en deux niveaux d'inhumation, peut-être trois. L'encaissant des sépultures correspond au sommet du sol calcaire altéré ou au sommet de la terrasse qui semble aménagée d'un cailloutis. L'ensemble funéraire présente plusieurs particularités. À côté de sépultures individuelles qui constituent la majorité des inhumations, on note cinq cas de sépultures multiples de deux, voire trois,



Plan général et localisation des tranchées. © DAO P. Guibert, Inrap.

sujets. Les inhumations sont de type différents : en pleine terre, en cercueil, en coffrage de tuiles. Certains sujets sont dans des positions atypiques de contorsions, sur le ventre ou sur le côté.

La relative synchronie entre ces inhumations et certaines structures de la zone nord suppose une limite qui n'a pas été perçue.

Calmettes Philippe, Régaldo Pierre

12 et 13 rue de Cheverus

Ce diagnostic a été effectué dans le cadre de la rénovation du collège Cheverus.

L'emprise concernée se trouve à l'intérieur du rempart antique à proximité de la rivière Devèze qui traverse la cité et qui accueille le port intérieur antique.

La permanence de l'habitat urbain est certaine au moins depuis le début de notre ère.

Les résultats constatés donnent les indications suivantes :
- éléments bâtis qui se rattachent à la période moderne (murs de cave dans le sondage 1) ;
- éléments construits (sols et murs dans les sondages 1 et 2) relevant potentiellement de la période médiévale (XIII^e – XV^e s.) ;
- éléments construits déstructurés (mur et sols dans le sondage 1) relevant de la période antique, voire de la fin de cette période comme l'indiquerait une partie du mobilier céramique relevé ;
- une autre partie du mobilier indique également des apports liés au Haut Moyen Âge, mais qui n'ont pas pu être mis en relation avec de quelconques structures.

Scuiller Christian

12 rue Jean Fleuret

Cette fouille préventive fait suite à un diagnostic positif réalisé en 2010 dans le quartier Mériadeck à Bordeaux ; elle s'est déroulée entre avril et juillet 2011. Le projet de construction d'un immeuble avec parking souterrain est à l'origine de cette intervention. La superficie totale de l'emprise du chantier est de 1350 m², un peu moins des deux tiers a pu être exploré.

La ville antique de Bordeaux – Burdigala – était, durant le Haut Empire, une ville ouverte qui s'étendait dans le creux d'un large méandre de la rive gauche de la Garonne. Des quartiers artisanaux se sont développés en périphérie de l'agglomération, en particulier aux abords de certains petits affluents du fleuve.

L'emprise de cette opération concerne un espace situé dans le fond de la vallée d'un ou plusieurs petits cours d'eau, sur un léger promontoire, peut-être une île. Les niveaux archéologiques étaient, pour l'essentiel, conservés en milieu humide ce qui a favorisé la préservation des matières organiques, en particulier celle du bois, du cuir et des graines. Le site se trouve au cœur d'un quartier artisanal où des activités de mégisserie et très probablement de pelleterie ont été pratiquées entre le I^{er} et le II^e siècle ap. J.-C.

Le diagnostic réalisé en amont de la fouille en 2010 avait livré quelques artefacts qui témoignaient d'une activité liée au travail du cuir ou du textile et, plus en aval vers la ville, une opération préventive menée par la société Hadès avait permis, en 2009, d'exhumer des structures en relation avec cette même activité.

A Jean Fleuret, les premières installations des artisans tanneurs apparaissent vers le milieu du I^{er} siècle, aucune trace



Chutes de cuir dans le comblement du grand bassin.



Cuve de bois.

Bordeaux - 12 rue Jean Fleuret - © Vanessa Elizagoyen, Inrap.
Chevilles osseuses de bovidés amassées sur un sol.

d'occupation antérieure n'a été décelée. L'espace de fouille est relativement restreint, il a toutefois été possible de reconnaître plusieurs aménagements qui répondent aux besoins de l'activité et à plusieurs étapes de la chaîne opératoire du traitement des peaux et peut-être des fourrures. Ces étapes semblent correspondre avant tout à la phase de préparation, celle qui concerne la mise en forme d'objets (cordonnerie) n'est, pour l'heure, pas avérée. L'une des principales structures en relation avec cette activité est un grand bassin taillé sans grand soin dans le substratum calcaire. Ce bassin, oblong, alimenté en eau par un tuyau de bois de chêne perforé à la tarière, s'étend sur une trentaine de mètres carrés, sa profondeur n'excédant pas 1 m ; il a pu servir à nettoyer les peaux (séparer le derme de l'épiderme et enlever les poils). Son comblement après abandon est composé d'une accumulation de matières organiques avec, en particulier, d'innombrables chutes de cuir.

Au nord, à quelques mètres du bassin, s'étend un vaste bâtiment à ossature de bois, fondé sur poteaux. Ce bâtiment comporte une série de petites pièces qui semblent vouées aux différentes activités des tanneurs. L'une d'entre-elles abrite un foyer parfaitement circulaire qui pourrait avoir servi, vu sa forme et son diamètre, à monter en température le contenu d'un chaudron. Le soin apporté à la réalisation de cette structure et sa morphologie très particulière la distinguent des modèles de foyers domestiques que l'on rencontre habituellement au sein des habitats. Les sols de ce bâtiment étaient jonchés de petites fiches en fer qui sont interprétées comme des pointes servant à fixer et tendre les peaux sur des supports de bois.

A l'extrémité nord du chantier s'étendaient les restes d'une cuve de bois taillée dans un tronc de chêne. Cette cuve est environnée de nombreux fragments d'amphores de Lipari (Îles Eoliennes, Italie) destinées au transport de l'alun, agent mordant pour le textile et tannant pour le cuir. On trouve également, un peu partout sur les sols de travail, d'abondants restes fauniques de jeunes bovins, ovins et caprins uniquement représentés par des chevilles osseuses ou des phalanges. De nombreuses vertèbres caudales ont pu appartenir à des petits mammifères convoités pour leur fourrure.

Enfin, c'est à quelques mètres à l'est du bassin qu'un très large fossé à fond plat a été taillé dans des limons argileux, qui annonce la proximité d'un chenal malheureusement situé en dehors de l'emprise du chantier. Cet ouvrage est interprété comme un canal artificiel permettant l'approche de petites embarcations destinées au trafic des marchandises. Après son abandon et le départ des artisans tanneurs au début du II^e siècle, ce fossé a été comblé d'un volumineux stock de graines de céréales carbonisées qui permet d'envisager l'existence d'une activité de meunerie à proximité.

Sireix Christophe

Palais-Gallien – Amphithéâtre

Les recherches menées en 2011 sur le « Palais-Gallien » constituent la seconde campagne d'études du programme triennal (2010-2012) mis en place par l'institut Ausonius, le SRA Aquitaine et la ville de Bordeaux sur l'amphithéâtre de Burdigala.

S'articulant autour de deux thèmes principaux – histoire et architecture –, le programme se donne quatre objectifs majeurs : 1- dater le monument ; 2- étudier son évolution depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours ; 3- mettre en lumière l'originalité de son architecture et de ses techniques de construction ; 4- restituer l'édifice sous forme numérique 3D.

Les fouilles archéologiques se sont poursuivies aux mois de juillet et d'août sur la parcelle publique KT01 n°48. Douze sondages ont été ouverts, soit une superficie de 210 m². Cinq se situent de part et d'autre du mur arrière du podium ouest (Z4 S1 à S5). Un autre occupe l'extrémité sud de la porte monumentale (Z2 Z3) où, ouvert de part et d'autre du mur est du vomitorium, il coupe le couloir central ainsi que le couloir latéral est et une partie de la cour intermédiaire. Les six autres (Z3 S1 et Z3 S3 à Z3 S7) se situent sous la cavea orientale. Le mobilier mis au jour dans les remblais de construction du couloir central permet de penser que la construction de l'amphithéâtre s'est faite entre 90 et 150 ap. J.-C.

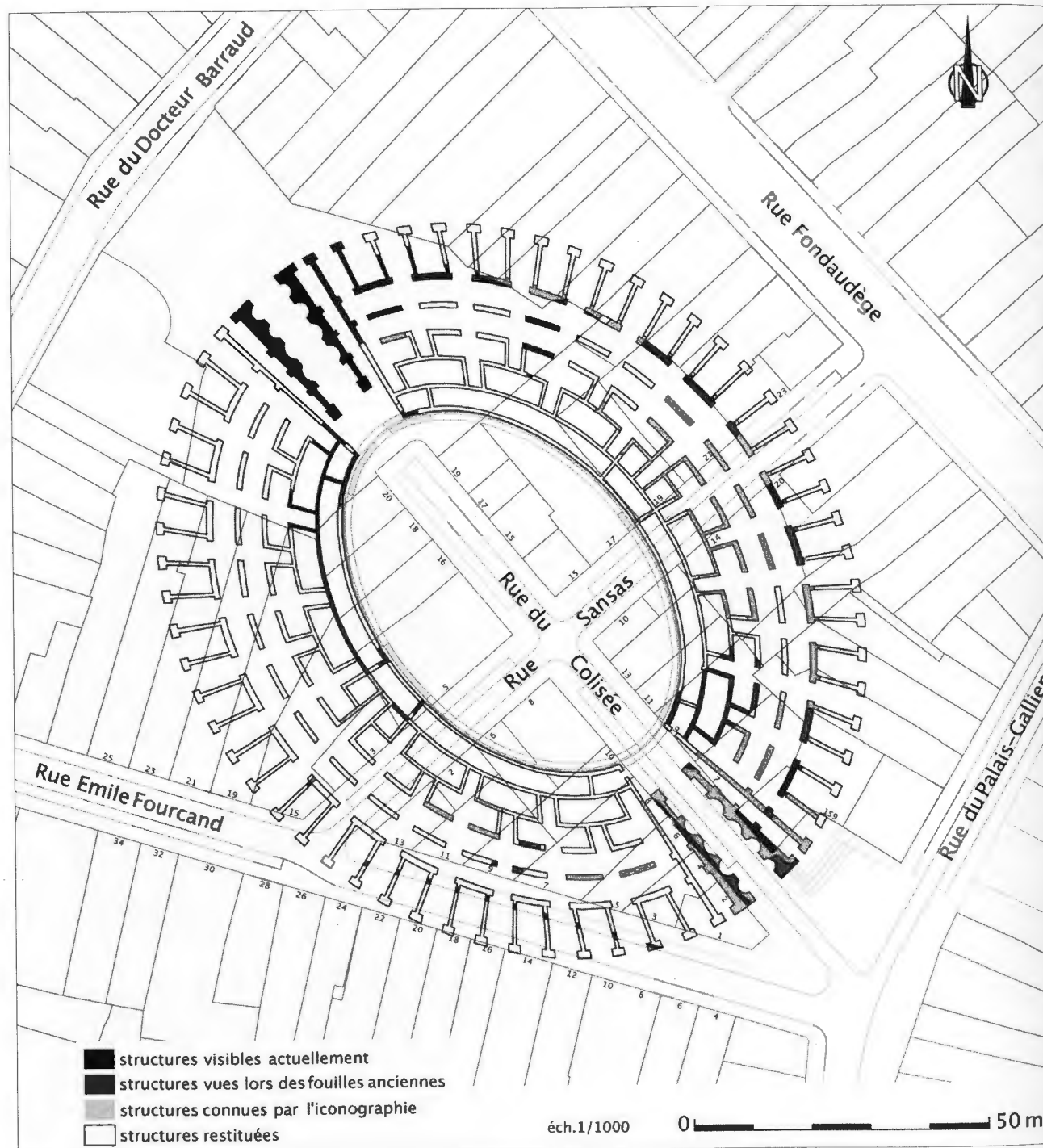
Sous la cavea orientale, les sondages ont montré que le site avait servi de carrière d'extraction de matériaux (sablères) à la fin du Moyen Âge et au début de l'époque moderne.

L'intérieur de l'amphithéâtre a ainsi été surcreusé de grandes fosses de plusieurs mètres de profondeur et de diamètre. Le démantèlement systématique des murs s'est poursuivi jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, époque de la transformation de l'amphithéâtre en décharge municipale et de l'aménagement, dans le couloir central et dans la cour intermédiaire, d'une rue et de deux puits, ceux-ci jusqu'alors considérés comme antiques.

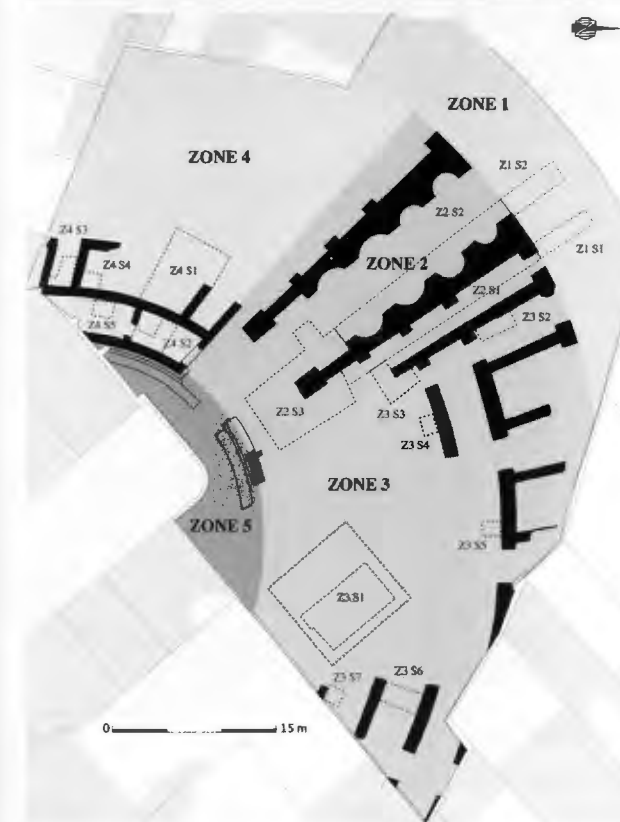
Sous la cavea ouest, les sondages réalisés à l'arrière et sous le podium indiquent que tous les niveaux antiques, médiévaux et modernes ont été oblitérés par l'installation de maisons au milieu du XIX^e siècle.

D'un point de vue architectural, l'étude des semelles de fondation des murs atteste que le chantier s'est déroulé du sud vers le nord, dans le sens horaire pour la cavea occidentale et dans le sens inverse pour la cavea orientale, et de l'arène vers l'extérieur.

Des carottages réalisés par l'IRAMAT/CRP2A de Bordeaux sur des maçonneries effondrées permettront de dater les briques et les mortiers par archéomagnétisme, thermoluminescence et luminescence optiquement stimulée.



Zonage et plan de localisation des sondages, parcelle KT 01 n°48 (Th. Morin & D. Hourcade).



Parallèlement, de nombreuses recherches historiques ont été menées sur le quartier à l'époque antique, les légendes médiévales associées au site, le démembrement du monument à l'époque moderne, ainsi que son étude et sa mise en valeur depuis le XIXe siècle.

Enfin, un important travail de valorisation du site et des recherches a conduit à la réalisation de l'exposition « Ad arenas ! Histoires du Palais Gallien de Bordeaux » et d'un film d'animation numérique 3D, ainsi qu'à la projection de trois films sur le site dans le cadre du festival Cinesites.

Hourcade David

17 rue du Hâ

Le site de Bordeaux, 17 rue du Hâ, a bénéficié d'une approche pluridisciplinaire avec l'application d'analyses archéométriques à une étude de peintures murales romaines.

Le cadre de cette étude a pour objectif de déterminer si les décors des différentes pièces de la *domus* de la rue du Hâ ont été réalisés lors d'une même campagne, et si un ou plusieurs ateliers sont intervenus dans l'habitat. Ces investigations ont également permis de mettre en évidence les différents types de supports et les matières premières employées pour la réalisation des mortiers ainsi que de déterminer la palette employée.

L'analyse des mortiers de la rue du Hâ, réalisée en collaboration avec Arnaud Coutelas, Arkemine Sarl, a consisté à effectuer des observations en microscopie optique en transmission sur des lames minces à partir d'échantillons de référence. Cela a ainsi permis de montrer une technique particulière avec une constante : une couche de finition épaisse. Les résultats montrent que l'ensemble des pièces de la *domus* font partie d'une même campagne de décor.

Une exception est tout de même à mettre en évidence : une pièce présente un support tout à fait différent caractérisé par une couche de finition comprenant des cristaux de calcite, ce qui atteste un soin apporté au choix des matériaux et une qualité de leur mise en œuvre.

On peut supposer qu'un autre atelier est intervenu dans cette pièce. Le décor appartiendrait-il à une campagne différente de celle du reste de la *domus* ? Est-elle le témoin d'une qualité supérieure de mise en œuvre pour ce décor ou d'une hiérarchie marquée entre les différentes pièces ?

Quant aux analyses des matières colorantes, vingt-six échantillons de couche picturale, issus des décors de deux pièces, ont été sélectionnés. Ces analyses ont été réalisées au Centre de Recherche en Physique Appliquée à l'Archéologie (CRPAA), en collaboration avec Floréal Daniel. D'un point de vue méthodologique, les résultats complémentaires obtenus grâce à la fluorescence X couplée au MEB et à la microspectrométrie Raman ont permis d'identifier une grande majorité des pigments étudiés.

Ils montrent des décors réalisés essentiellement à base de couleurs naturelles et de pigments minéraux (terres vertes, noir de carbone, hématite, goethite, calcite, bleu égyptien). Ceux-ci sont tout à fait caractéristiques de la technique de la fresque ainsi que de la période antique. Ils sont couramment utilisés dans les peintures murales romaines et gallo-romaines, à l'exception du rouge cinabre et de la laque de garance mis en évidence dans la pièce qui se distingue de l'ensemble et témoignant d'un décor luxueux. Ces résultats confirment d'ailleurs

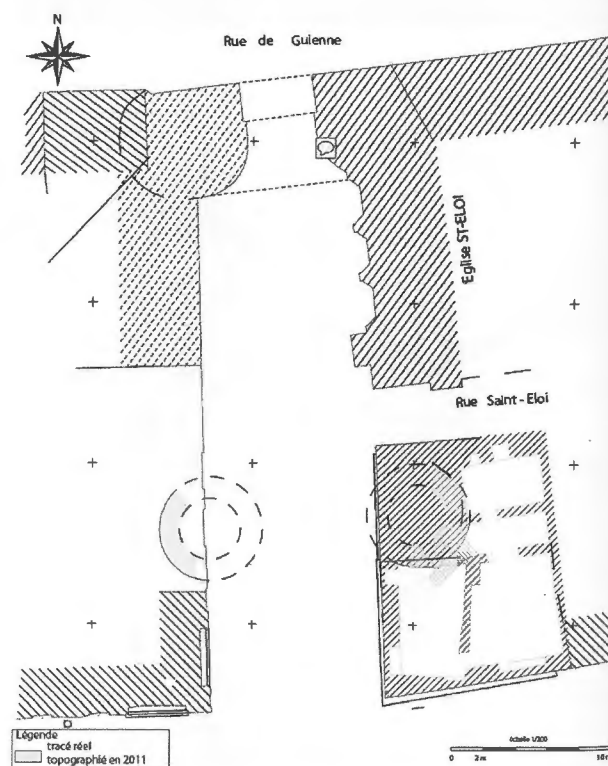
ceux obtenus par l'analyse des mortiers, mettant en évidence une technique et un soin particuliers employés pour la réalisation des décors de cette pièce. Ceci permet d'affirmer son statut différent et probablement supérieur dans la hiérarchie des pièces au sein de la *domus*.

Cette approche pluridisciplinaire permet de compléter et d'approfondir l'étude du décor peint. Cette étude pose les premiers jalons d'une recherche menée sur l'ensemble des décors peints de Bordeaux.

Tessariol Myriam

103 cours Victor Hugo

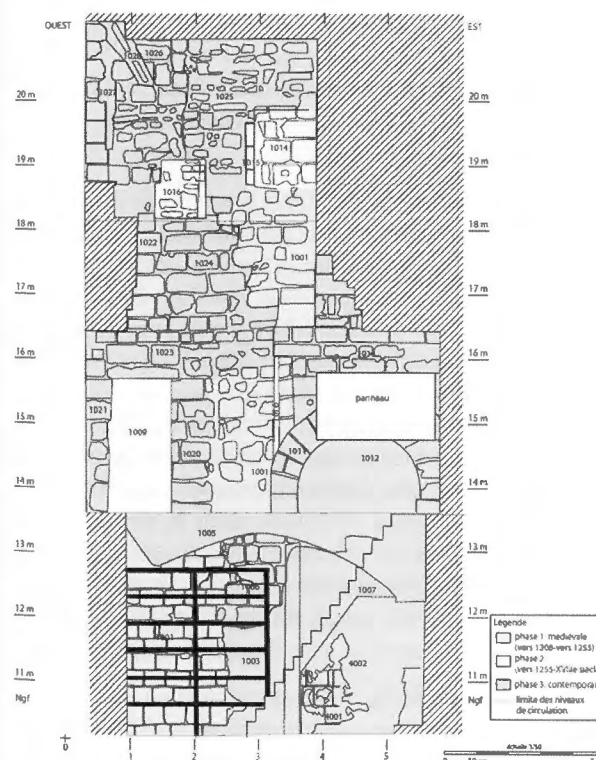
L'agence bancaire de la LCL est située dans un immeuble de la fin du XIX^e siècle dans lequel se trouvent les restes d'une ancienne tour participant à la barbacane de la porte Saint-Éloi, édifiée sur la seconde enceinte de la ville de Bordeaux, au début du XIII^e siècle. Le projet de réaménagement, prévu par le bureau d'architecture Arkose, a provoqué la prescription



Plan général des vestiges topographiés des tours sud-ouest et sud-est de la porte Saint-Éloi (infographie I. Rougier, Hadès 2011).

d'une opération de fouille préventive par le service régional de l'archéologie. Afin de conserver la mémoire de cet édifice, le bureau d'investigations archéologiques Hadès a été choisi pour réaliser une étude du bâti distinguant les vestiges de la construction primitive des rajouts survenus *a posteriori* sur tous les niveaux visibles depuis la cave de l'immeuble jusqu'aux combles.

Un relevé topographique et orthophotographique des élévations extérieure et intérieure de la tour a été réalisé. Les parements ont été décrits selon la méthode d'analyse des unités stratigraphiques construites. Une couverture photographique a été menée sur tous les étages accessibles. Les relevés des élévations ont été mis au propre à l'échelle 1/50 pour faciliter la lecture d'ensemble. Les plans, les coupes et les élévations des archères, sont proposés au 1/50. La tour est assez bien conservée sur plus de treize mètres de haut pour un diamètre restitué de 6,50 m. La partie conservée dans la cave n'a pas été altérée par les rajouts postérieurs et permet d'observer la hauteur des assises. La tour possède deux archères sur un même niveau encore accessible depuis l'agence bancaire ; l'une d'elles est bouchée. Il s'agit d'archères simples à fente étroite. La salle de tir est ornée d'un encorbellement sur trois assises.



Phasage de l'élévation extérieure de la tour sud-est de la porte Saint-Éloi.

La partie supérieure du parement intérieur est épierrée et ne permet aucune observation complémentaire. Les ébrasures ont été partiellement refaites tronquant ainsi le parti initial de la salle de tir. Deux aménagements creusés dans le parement extérieur soulignent l'existence d'éléments postérieurs accolés à la tour, confirmée, par ailleurs, par les sources écrites dès les années 1255. Le sommet de la tour, visible depuis le beffroi et l'immeuble voisin, a été totalement remonté en pierres de grand appareil sans doute lors de la construction de l'immeuble. Les joints des parements intérieur et extérieur visibles dans l'agence ont été largement rejointoyés récemment, limitant les observations.

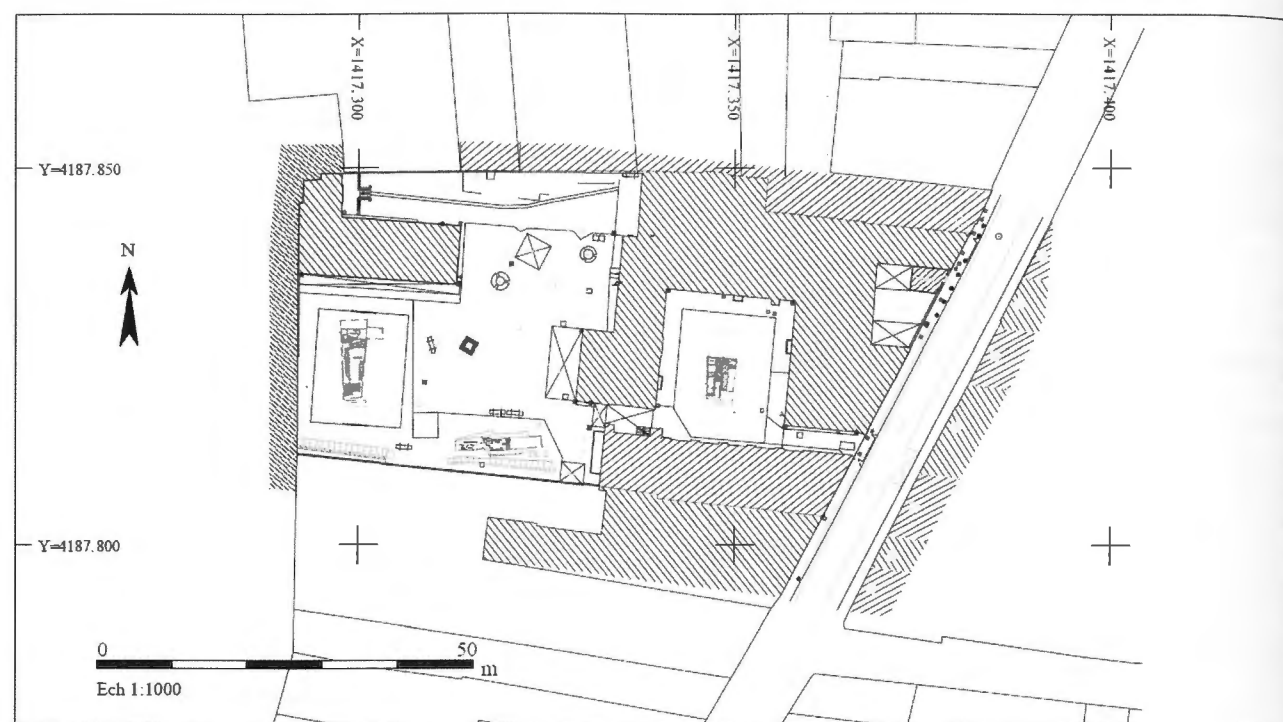
Cette étude a permis de compléter nos connaissances sur l'enceinte du bourg et d'appréhender le système de défense à travers l'étude des archères.

Sauvatre Natacha

21 rue Paul-Louis Lande

La vente programmée de l'institut médico-pédagogique Saint Joseph pour y aménager un hôtel est le facteur déclenchant de la demande volontaire de diagnostic archéologique effectuée auprès du service régional d'archéologie. L'opération s'est déroulée du 24 au 28 octobre 2011, pendant les vacances scolaires, car le bâtiment maintient son activité d'accueil des enfants. La parcelle occupe une surface de 3204 m². Elle abrite deux corps de bâtiments. Le principal est constitué de quatre ailes, avec façade sur la rue à l'est et cour à ciel ouvert au centre ; un bâtiment s'appuie contre lui au nord. Le deuxième est situé à l'arrière, dans la partie nord-ouest d'une grande cour, où il s'étend selon un axe est-ouest. La parcelle est ceinte d'un haut mur de clôture, probablement construit à partir de moellons de récupération. La surface disponible pour y effectuer les sondages est de 1210 m². Elle correspond à la cour intérieure du corps de bâtiment ainsi qu'à la partie non bâtie de la grande cour.

Des contraintes techniques ont restreint le champ des investigations. En effet, entre les deux corps de bâtiments, dans la partie nord de la cour, s'étendent les réseaux en activité (eau, électricité et gaz) reliant le bâtiment principal au second. Il était donc impossible d'y réaliser une tranchée, malgré la prescription du service régional d'archéologie. La partie centrale de la cour dissimulait quant à elle un collecteur d'eaux pluviales qui avait toutes les chances d'être constitué d'amiante. Il a donc été décidé, en concertation avec le conservateur en charge du dossier, de déplacer le sondage en question au sud de la parcelle.



Plan topographique des vestiges au 1/1000.
V. Pasquet, Inrap.

Trois sondages ont été réalisés. Le premier occupe la cour intérieure du corps de bâtiment. Le second est situé au sud de la grande cour, selon un axe est-ouest. Enfin, le dernier se trouve dans la partie ouest de cette même cour. Il fut creusé dans l'emprise d'un terrain de jeu, du nord au sud.

Les sondages ont livré des vestiges attribuables à toutes les périodes historiques. Ainsi, dans le premier sondage, des murs modernes et contemporains ont été découverts, ainsi que des cloisons de briques. Ils appartiennent à des états anciens du bâtiment existant. Ce sondage a aussi permis de repérer des niveaux probablement attribuables au Bas Moyen Âge, sans toutefois permettre la découverte de structure associée.

Sous d'importantes épaisseurs de « terres noires » modernes très fortement perturbées à l'époque contemporaine, le deuxième sondage comprenait un remblai de démolition riche d'éléments mobiliers antiques, mais recélant aussi quelques tessons de la fin du XIII^e siècle. Ce remblai scelle des vestiges se rattachant au Bas-Empire. Un sol composé de mortier et d'argile jaune en constitue l'exemple le plus remarquable. Une zone rubéfiée évoquant les vestiges d'un foyer y est perceptible, ainsi que la base arasée d'une structure maçonnée interprétée de façon hypothétique comme un pilier. A cet endroit précis, à la jonction entre le remblai de démolition et le sol et à proximité immédiate de cette structure maçonnée, trois monnaies ont été

identifiées, réparties sur une petite surface d'environ 1 à 1,5 m². Elles datent du Bas-Empire, dans une fourchette située entre la fin du III^e siècle et la fin du IV^e.

Ce sol comporte également des structures en creux : une tranchée de récupération de mur nord-sud donne l'orientation du bâti ancien. Elle matérialise la limite orientale du sol, et peut-être celle d'un bâtiment. Le mobilier archéologique prélevé dans le comblement de cette tranchée pourrait indiquer que le mur aurait été récupéré au Moyen Âge. Une autre probable sablière a été partiellement reconnue, creusée dans le même sol, probablement attribuable elle aussi au Bas-Empire. Un sondage profond réalisé dans la partie ouest du sondage a permis de constater que ce sol est posé sur une épaisse couche d'argile jaune comportant des petits nodules de terre cuite et de petits charbons. Sous cette couche d'argile, un second sol, très pulvérulent, apparaît. Il est caractérisé par du mobilier archéologique posé à plat. Ce dernier sol repose sur des colluvions sableuses qui font l'interface avec la terrasse naturelle.

Le troisième sondage est bien moins perturbé que le précédent et a ainsi permis des observations plus précises. Des « terres noires » y ont été repérées sous la terre végétale, constituant l'encaissant de fosses au mobilier moderne. Un remblai de démolition, vraisemblablement équivalent à celui du sondage 2, forme un « glacis » au dessus des vestiges antiques.

Il a aussi livré de rares tessons du Bas Moyen Âge. Il scelle un niveau de vestiges constitué de solins orientés nord/sud et est/ouest, pris dans une matrice argileuse rouge orangée formant la base d'une structure bâtie en matériaux périssables. L'espace intérieur ainsi déterminé est une couche de limon sableux très pulvérulent, où des éléments mobiliers apparaissent à plat. Il pourrait s'agir d'un niveau de sol de terre battue ou d'un niveau de remblai, le temps très limité imputé à l'opération n'ayant pas permis de trancher. Cette occupation apparaît à la même altitude que celle décrite dans le sondage précédent. Elles partagent également des orientations identiques. Cependant, la datation donnée par la céramique pour les niveaux du sondage 3 s'apparente davantage à du Haut-Empire. Si la datation des vestiges du sondage 2 devait s'appliquer également à ceux du sondage 3, l'occupation ainsi perçue serait intéressante du fait de sa localisation en dehors de l'enceinte.

A la suite de ces découvertes, un sondage profond a été effectué dans la partie nord de la tranchée 3, afin d'évaluer la puissance des niveaux archéologiques. Des structures en rapport avec l'artisanat du fer et plus particulièrement l'activité de forge ont été mises en évidence, au travers de sols, de structures aux parois d'argile et de structures en creux. Le mobilier associé à ces vestiges est constitué de scories de fer, de battitures, de tôles et d'objets en fer. De la céramique a également été prélevée, plaçant cette occupation entre 30 et 70 ap. J. C. Il conviendra de déterminer dans quel cadre s'exerçait cette activité, soit domestique, soit dans le cadre d'un atelier qui pourrait appartenir au quartier de forgerons mis en évidence au cours de diverses opérations archéologiques au sud-ouest de la ville antique.

Elizagoyen Vanessa

Espace Saint-Michel

En amont du projet de réaménagement de l'espace Saint-Michel par la ville de Bordeaux comprenant les rues Clare, la place du Maucaillou, la rue Gaspard Philipe, la place Canteloup, la place Meynard, la rue des Faures, la rue des Allamandiers et la place Duburg, le service régional de l'archéologie a prescrit une fouille préventive afin de renseigner l'évolution de ce quartier au travers de l'étude de son habitat, de sa voirie et de son cimetière médiéval.

Le cahier des charges prévoyait également de vérifier l'existence de la nécropole antique de Planterose, de vérifier la présence d'un axe viaire antique, et de confirmer ou infirmer la présence de vestiges antérieurs à la période antique. L'opération s'est déroulée en trois phases. La première consistait en la réali-

sation de six sondages (juin 2011). En fonction de la pertinence de leurs résultats, trois sondages ont fait l'objet d'investigations plus poussées sur des fenêtres d'exploration d'une superficie de 300 m² en moyenne (du 11 juillet au 9 septembre 2011), localisées autour de l'église Saint-Michel (Place Duburg et au sud de la basilique) et sur la place du Maucaillou (cf. fig.). La dernière phase (surveillance des travaux) n'a pas débuté.

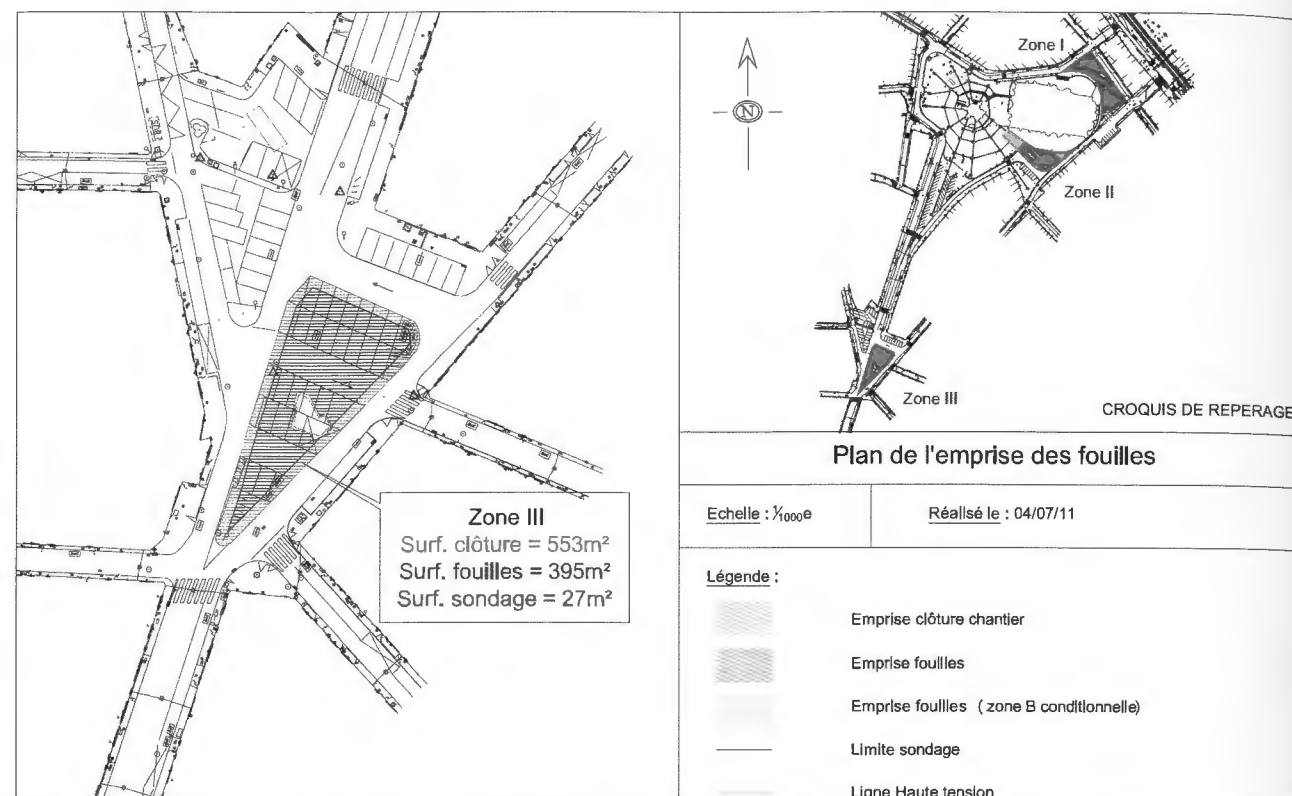
Deux fenêtres ont été ouvertes sur la place Duburg permettant l'observation d'anciens habitats démolis au XIX^e siècle. Ils se caractérisent par des pièces aux sols de carreaux de Gironde présentant plusieurs âtres de cheminées, des caves voûtées accessibles par des escaliers en colimaçon et une citerne d'eau avec un puits domestique (cf. fig.). Plusieurs états se matérialisent par une densité de niveau de sol conséquente dont l'origine remonte aux XVII^e-XVIII^e siècles.

Sous cet habitat, trois sépultures ont été dégagées. Ces tombes, creusées dans un niveau de terres noires, semblent correspondre à l'extension du cimetière médiéval. Aucune tombe n'a été retrouvée dans la deuxième fenêtre ouverte à proximité du chevet. La construction de caves à l'époque moderne a profondément modifié le sous-sol.

Une importante zone de fouille a été ouverte au sud de la basilique suite au sondage positif attestant la conservation d'une partie du cimetière médiéval, présumé totalement détruit en 1864. Plus de 153 sépultures, dont certaines perturbées par des réseaux modernes, ont été référencées sur trois niveaux d'occupation. Quatre modes d'inhumation, d'orientation variable, ont été observés : pleine terre, cercueils, coffrages en pierre et sarcophages. Les défunts, de tous âges, sont inhumés sur le dos et une douzaine d'entre eux sont accompagnés d'un orcel, généralement placé au niveau de l'épaule. L'étude en laboratoire, en cours de réalisation, permettra de caractériser la population inhumée et de définir son mode de recrutement.

Le mur de clôture du cimetière, fondé peu profondément, a également été mis au jour. Il recouvre plusieurs inhumations situées de part et d'autre, ce qui permet d'émettre l'hypothèse que sa construction date des XVII^e-XVIII^e siècles.

Les investigations menées place du Maucaillou ont permis de mettre au jour deux lotissements bâtis de part et d'autre d'une ancienne rue médiévale (XIV^e-XV^e siècle). Cette dernière se trouve dans le prolongement de l'actuelle rue Traversanne. L'habitat, qui a perduré au cours de la période moderne, a été abandonné et rasé au XIX^e siècle lors des travaux de réaménagement du quartier. Une importante structure en creux a été dégagée dans un secteur dépourvu de cave. La fonction initiale (fossé, fosse d'extraction) reste incertaine car son éventuelle extension en plan est détruite par l'installation des caves environnantes. L'analyse du matériel céramique contenu dans cette



Bordeaux - Espace Saint-Michel. Plan de localisation de l'intervention archéologique (infographie, C. Proye-Guimard, Hadès 2011).

structure ainsi que l'étude de son comblement sédimentaire permettront d'une part de cerner la datation et d'autre part d'apporter des éléments de réponse quant à sa fonction.

Quatre individus, inhumés dans des positions atypiques, ont été mis au jour dans un secteur préservé des remaniements postérieurs. Les premières observations faites sur le mobilier associé permettent une attribution à la période antique, hypothèse confortée par une datation radiocarbone réalisée sur des vestiges dentaires et indiquant un intervalle compris entre le I^{er} et le III^e siècle de notre ère. Cette découverte est très importante car elle confirme les indications de l'archéologue Camille de Mensignac (1850-1926) qui rapporte que, dans les années 1820, des squelettes accompagnés de vases antiques auraient été vus lors du creusement d'une cave au coin de la rue Traversanne et de la place Maucaillou. En 1881, il mentionne la découverte, à 1 m de profondeur, au coin des rues Traversanne et Planterose, de sept sépultures en cercueil et d'une autre bâtie en moellons, toutes accompagnées de céramiques et de monnaies antiques. Ces découvertes lui permettent de supposer l'existence d'une nécropole antique, « la nécropole Plante-

rose », dont il envisage l'extension du nord au sud depuis la rue des Faures jusqu'à la rue Duhamel, et de l'ouest à l'est depuis la rue des Menuts jusqu'à l'église Saint-Michel. Cette extension n'a pas pu être vérifiée et semble surestimée par rapport aux observations de terrain.

La fouille de ces trois zones a permis de sauvegarder la mémoire de ce patrimoine et d'approfondir nos connaissances sur ce quartier. Les différents dépôts d'archives vont être consultés afin de replacer ces découvertes dans leur contexte historique. Les résultats des analyses radiocarbone obtenus sont en cours de vérification. Les premières estimations placent l'occupation funéraire entre le VIII^e et le Xe siècle.

L'ensemble de ces fouilles représente une surface cumulée moyenne de 1367 m², soit moins d'1/10^e de l'emprise totale des travaux évaluée à 27 000 m². L'ampleur de ces derniers et la menace qu'ils représentent pour les vestiges archéologiques feront l'objet d'une surveillance au cours du deuxième semestre 2012. Cette dernière permettra d'affiner nos observations et de compléter la topographie d'un des plus anciens quartiers médiévaux de Bordeaux.



Bordeaux - Espace Saint-Michel. Vue générale des vestiges mis au jour sous la place Duburg (cliché B. Garros, Hadès 2011).

L'état des observations qui précède, établi juste après la phase de fouille, doit être affiné dans la prochaine étude de post-fouille.

Sauvatre Natacha
avec la collaboration de Delage Damien,
Demangeot Coralie et Garros Benoit

Mensignac, C. « Note sur la découverte du cimetière gallo-romain de Saint-Michel à Bordeaux » dans *Société archéologique de Bordeaux*, t. 7, 1881, p. 11-17.

Jean, E. « Les lotissements des paroisses Sainte Croix et Saint Michel de Bordeaux à la fin du Moyen Âge » dans *Revue archéologique de Bordeaux*, 2001, t. 92, p. 89-118.

Jean, E. « La morphogenèse de Bordeaux des origines à la fin du Moyen Âge. Fabrique, paysages et représentation de l'Urbs ». *Thèse de doctorat histoire du Moyen Âge* sous la direction de J.-B. Marquette, 2006.

SIG archéologique et historique de Bordeaux

Après une première année consacrée à la construction de l'outil SIGArH, l'équipe PCR a employé la deuxième année à prolonger les développements de l'outil SIGArH, en même temps que des recherches sur l'occupation du sol ont exploité deux sources fiscales foncières, les tenures et les matrices cadastrales.

Les anciens cadastres vectorisés (1820 et 1850) ont été intégrés à SIGArH avec les référentiels actuels, autorisant superpositions et analyses spatiales. Parallèlement, les Archives municipales ont fourni les planches numérisées des cadastres, ainsi que des plans numérisés sur la vallée du Peugue (choisie comme secteur test). Le module de saisie des références documentaires a été programmé en mode web par O. Bigot, en liaison avec C. Doulan, pour une présentation bibliographique qui sera celle d'Aquitania. Les recherches bibliographiques de C. Doulan, menées pour la Carte archéologique de Bordeaux, apportent au projet un grand nombre de références et cadrent un enregistrement en lien avec les objets du SIG. Des tâches considérées comme problématiques dans les SIG historiques et archéologiques (hiérarchies, généalogies et expressions des incertitudes) ont été contrôlées, avec des essais d'analyse spatiale ouvrant la voie à des perspectives à prolonger dans les années à venir. Par ailleurs, la construction de SIGArH a donné une meilleure visibilité au projet présenté au 25e Colloque International de Cartographie et à des commissions locales. Cependant, pour nourrir l'outil, il apparaît indispensable de le déployer sur davantage de postes informatiques.

Le module des tenures, mis en place par Fr. Virevialle, a fait l'objet d'une validation par E. Jean-Courret sur le quartier Sainte-Croix. La principale difficulté est la construction, la définition de zones pertinentes à partir des informations livrées par les actes des tenures (XIVe-XVe siècle). Cette mise en espace des archives foncières, facilitée par SIGArH, est la première étape en vue de représentations cartographiques. L'exploitation des données a permis d'offrir des représentations diverses : nature de l'occupation du sol, répartition des fiefs, cens... en fonction de fourchettes chronologiques choisies, ce qui permet également de mettre en évidence des évolutions. La spatialisaiton des données montre des informations peu perceptibles auparavant, comme, par exemple, l'extension progressive des chais le long du fleuve ou la forte implantation du chapitre de Saint-André au cœur du quartier dominé par l'abbaye Sainte-Croix.

Les matrices du premier cadastre (1835-1855) ne présentent pas le même problème de localisation, puisque les informations renvoient à un plan et sont associées à une parcelle. Cependant,

la source est plus complexe qu'il n'y paraît et un travail de traitement des données a dû être effectué par O. Bigot pour en permettre l'exploitation. La section centrale dite de la Douane a été enregistrée aux Archives municipales et traitée en 2011, à titre de test des possibilités du document pour l'étude de la ville. L'exploration des matrices envisagée par S. Schoonbaert exploite ce document à la fois comme source économique et sociale (données sur les propriétaires) et comme information sur l'occupation du sol, les formes du bâti et les revenus fonciers. Contrairement aux états de section, les matrices contiennent des données dynamiques sur l'évolution de la propriété, mutations, constructions nouvelles, changement de revenu, modification des portes et fenêtres ou des niveaux, etc., importantes à observer sur une période réputée de changements.

Mousset Hélène

F. Virevialle, SIGArH archaeological and historical GIS : a mutualized historical urban database. Url : http://icaci.org/files/documents/fcc_proceedings/fcc2011/ n° Co-292.

E. Jean-Courret. Morphologie et archives foncières médiévales : dynamiques spatiales d'un quartier de Bordeaux aux XIVe et XVe siècles. Post classical Archeologies, n° 2, 2012.

Étude de l'ornementation architecturale de Burdigala

Pour la troisième année consécutive, deux missions ont été consacrées à la poursuite de l'étude de l'ornementation de Bordeaux antique. Aujourd'hui, les quelque trois cents blocs qui constituent la collection lapidaire bordelaise sont inventoriés sur une base de données et plusieurs séries morphologiques ont été étudiées : les corniches modillonnaires (BSR 2010), les bases, et durant l'été 2012, l'ensemble des chapiteaux.

Un lot de blocs qui compte plusieurs composantes appartenant à un même ensemble architectural a été étudié / certains de ces blocs, découverts dans les sondages effectués en 2002-2003 lors des travaux du tramway, place Pey-Berland, ont été rapprochés d'exemplaires identiques entrés anciennement dans les collections du musée d'Aquitaine. Il s'agit d'un ensemble de deux bases attiques, trois tambours de colonne lisse, et un chapiteau rattachés à trois exemplaires découverts dans le même secteur en 1877. Ces chapiteaux, à moulures lisses composées de trois cavets superposés séparés par des bandeaux lisses et couronnés d'un haut abaque aux faces échancrées laissant voir l'emplacement des fleurons, ne correspondent à aucune morphologie connue et donnent l'impression d'un état d'épannelage (fig. 1.). Les érudits du XIXe siècle avaient déjà signalé le caractère singulier de ces chapiteaux en les présentant comme des pièces non terminées. Un premier inventaire



Chapiteau à moulures lisses

nous a permis de localiser plusieurs chapiteaux de même type, préparés selon la technique des bandes circulaires, dans le rempart d'Evreux, à Besançon et à Reims, où un chapiteau du musée présente une corbeille partiellement sculptée qui assure que ce type d'épannelage correspond bien à un chapiteau corinthien. Cette remarque n'est pas sans conséquence pour la datation de l'ensemble bordelais, car elle permet d'observer que ce type d'épannelage qui partage régulièrement en trois bandes la hauteur de la corbeille correspond à un stade bien identifié d'évolution du chapiteau corinthien à la période antonine. Les composantes architecturales conservées permettent de restituer une élévation haute de 7 à 8,50 m, qui s'inscrit donc dans les modules de l'architecture publique. Cette restitution renforce la comparaison avec le monument portique dit « du grand hémicycle » à Besançon, daté de la période antonine, où devaient cohabiter chapiteaux corinthiens et chapiteaux épannelés.

Le second volet du programme de recherche concernant l'expérimentation de l'emploi des instruments de mesure et d'enregistrement numérique d'objets physiques pour le relevé de blocs d'architecture s'est poursuivi, après l'enregistrement des données, par le post-traitement et la réalisation de documents analytiques publiables, en collaboration avec la plateforme 3D d'Ausonius à Bordeaux (Pascal Mora). L'expérimentation menée sur un lot de neuf blocs a mis en évidence dans le traitement des nuages de points trois grandes

difficultés : la première liée en partie aux conditions de conservation est celle des lacunes de l'objet tridimensionnel, la deuxième a trait à l'identification des formes et la troisième à la difficulté de représentation des blocs numérisés suivant des vues géométrales à une échelle donnée.

Pour 2012-2013, les travaux se poursuivront suivant les deux axes préalablement définis. Pour le premier il s'agira d'étudier les séries morphologiques restantes, en particulier les architraves et les frises et, pour le second, nous nous attacherons à résoudre les difficultés évoquées plus haut et à évaluer comment les numérisations vont permettre de travailler sur les restitutions de blocs et de reconstituer des ensembles architecturaux.

Tardy Dominique,
Badie A., Malmay J-J.

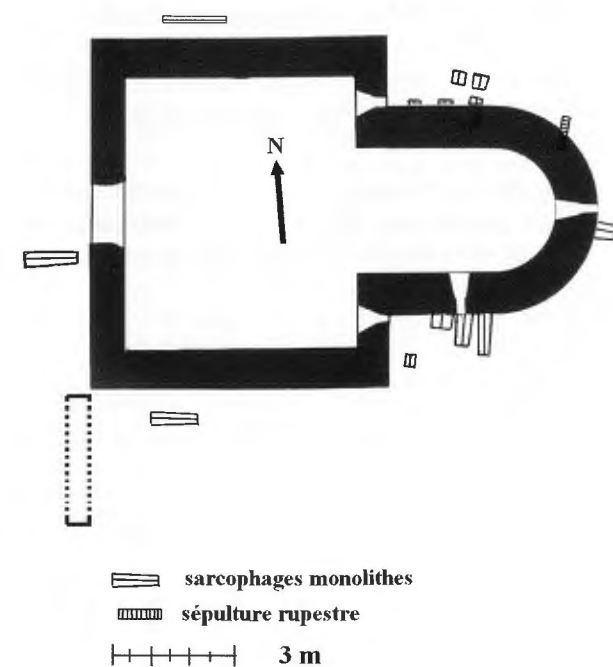
Bourg

Église de la Libarde

Bâtie au XIe siècle, l'église de la Libarde comportait une nef à deux collatéraux et, à l'est, une crypte semi-enterrée surmontée du sanctuaire. Une campagne de travaux avait été effectuée dans les années 1959-1960, malheureusement accompagnée de modifications qui compliquent la lecture des structures. Il devenait urgent de préserver la crypte et ses décors peints intérieurs.

Les travaux d'affouissement pour le drainage périphérique de la crypte ont mis au jour une dizaine de sarcophages de type « mérovingien » (cf. fig.). Trois d'entre eux sont orientés est/ouest : l'un est apparu en bordure de la tranchée, au nord de l'avant-chœur. Un autre aurait été également découvert au nord de l'église, le long de la route, lors de l'enfouissement de la ligne électrique.

Deux groupes de trois cuves sont disposées de part et d'autre de l'abside, comme fichées dans ses fondations, sous le parement de pierre. La tranchée actuelle a révélé deux sépultures inconnues à ce jour. La première, une cuve monolithe trapézoïdale, pratiquement dans l'axe est/ouest de l'abside et également recoupée par le mur, contient un squelette en décubitus dorsal. La deuxième, une sépulture rupestre, est profondément engagée sous la construction. Elle renferme un squelette dont seule la partie inférieure à partir des genoux est visible. Elle affecte un contour trapézoïdal pour autant qu'on puisse en juger. Ce constat, sans autoriser à dater le vestige de la période « mérovingienne », permet de l'envisager.



Relevé des sarcophages autour de la crypte de la Libarde (Gilles Robert).

Les eaux de drainage sont évacuées dans un puisard par une canalisation du côté sud à travers le cimetière. Le creusement de la tranchée a fait apparaître une nouvelle série de sarcophages de type mérovingien en « pierre de Bourg » ; ils ont conservé leur couvercle en bâtière, le quatrième étant même tectiforme. Les sarcophages 2 et 4 contiennent les restes de plusieurs individus, parmi lesquels un enfant. Sur la partie orientale du sarcophage 2 reposent les vestiges d'un sarcophage de type « roman ». D'autres fragments similaires sont apparus dans la coupe à une altitude comparable. Cette deuxième phase d'inhumations est scellée par une couche plus humifère : un niveau de circulation. Au-dessus, les remblais renferment quantité d'ossements dont très peu sont encore en connexion, ce qui semble indiquer une rotation des sépultures suffisamment lente pour permettre la désincarnation complète des corps. Sur le flanc ouest de la tranchée, la couche humifère a été recoupée à plusieurs reprises par le dépôt de cercueils en bois au XVI^e siècle. Un vestige relativement bien conservé, clouté dans les angles, a pu être dégagé.

Certains auteurs ont déduit que le chevet originel de cette église devait être plat, la largeur de l'abside n'étant que de trois mètres, et que celle-ci avait été édifiée au XII^e siècle, lors du voûtement en pierre de l'édifice. La disposition particulière des sarcophages autour de l'abside soulève une nouvelle fois

le problème de sa datation. La deuxième tranche de travaux, visant à assainir l'intérieur de la crypte, apportera peut être quelques éléments de réponse.

Jacquin Angéline
avec la collaboration de Charpentier Xavier

Cadillac

Route de Sauveterre

Un projet d'aménagement dans l'extension médiévale de la ville de Cadillac et au sein de l'ancien enclos des Capucins a abouti à la réalisation de ce diagnostic. Le projet se situe en rive droite de la Garonne, sur la basse terrasse FXC, formation du Pléistocène caractérisée par des sables argileux, des graviers et des galets.

Cinq tranchées ont été creusées jusqu'au toit de la terrasse, correspondant à 14 % de la surface totale. Seule découverte de ce diagnostic, une structure en creux de type fosse a livré quelques tessons de pots à cuire dont l'attribution chronologique se situe entre le Xe et le XIV^e siècle.

Gineste Marie-Christine

Gaillan-en-Médoc

Château du Mur

Des travaux d'arrachage de vigne et de terrassement, précurseurs d'une construction individuelle, ont motivé la mise en place d'une prospection de la zone concernée par les travaux. Le site, connu de longue date sous le nom de « Château du Mur » a longtemps été appréhendé comme un site médiéval malgré des éléments sporadiques plus anciens. Cette vision a toutefois été révisée grâce à la mise au jour, en 2007, puis les deux années suivantes, de vestiges de l'Âge du Fer. Cependant, la répartition de l'occupation humaine ancienne, à l'intérieur de l'enclos de 14 ha formé par une levée de terre, ne reste que partiellement reconnue. La conduite de ces travaux sur cette parcelle située au cœur du site, appuyée à la levée sud-ouest, était l'occasion de tenter d'apporter des éléments complémentaires pouvant aider à la compréhension du contexte.

Il est difficile d'appréhender la profondeur réelle des travaux d'arrachage qui semble être aléatoire et influencée par le profil pédologique de la parcelle. En effet, celle-ci présente deux zones distinctes qui séparent le terrain en deux dans le sens de la longueur, c'est-à-dire selon un axe nord-sud. Côté ouest (le long de la rue de la Rège), un affleurement calcaire est apparu et se caractérise par une couleur jaunâtre du substrat constitué de terre mélangée à des résidus de dégradation du socle calcaire, et par la présence de nombreux moellons. Côté est, la terre, de couleur brune, est composée de sable et de limon. L'impact des travaux sur des niveaux archéologiques qui pourraient être présents semble nul, si toutefois ces niveaux existent. La prospection n'a mis en évidence aucun mobilier significatif ; tout au plus, l'utilisation d'un détecteur de métaux a permis la découverte de deux monnaies modernes (doubles tournois illisibles du XVII^e siècle), deux balles de mousquets, et quelques objets en fer indéterminés et impossibles à dater. Aucun tesson de céramique n'a été trouvé sur l'étendue de la parcelle. Le seul tesson de céramique mis au jour par le creusement d'un terrier dans la levée sud-ouest ne présente aucune typologie caractéristique permettant de lui attribuer une datation.

En conclusion, on peut considérer que la prospection de cette parcelle s'est révélée négative en ce qui concerne l'impact des travaux agricoles. En revanche, ceci ne présume en rien de l'absence de niveaux archéologiques dans des couches plus profondes qui pourraient être touchées par des terrassements conséquents ou des tranchées de fondations. Il conviendra donc, par précaution, d'effectuer une surveillance des futurs travaux de construction.

Mauduit Thierry

Gironde-sur-Dropt

Eglise Notre-Dame

La commune de Gironde-sur-Dropt est située dans le canton de La Réole, sur la rive droite de la Garonne, à la confluence avec le Dropt. Au Moyen Âge, ce cours d'eau constituait la frontière entre l'ancien diocèse de Bazas, auquel appartenait Gironde, et celui de Bordeaux. Un château et une seconde église, dédiée à Sainte-Pétronille, ont disparu au XIX^e siècle. L'observation de l'église Notre-Dame – mentionnée pour la première fois dans le cartulaire de La Réole en 978 – a entraîné son intégration dans le champ d'étude du groupe régional CARE (Corpus des édifices religieux antérieurs à l'an mil ; programme ANR ; direction nationale Christian Sapin et Pascale Chevalier) et a motivé ces sondages afin de préciser si son chevet en moellons, au tracé en abside outrepasée à sept pans coupés,

pouvait appartenir au Haut Moyen Âge. Il s'agissait également de vérifier comment cette abside s'articulait à la nef, sans doute reconstruite à la fin du Moyen Âge, la charpente étant datée de 1510 par les textes. Il s'agissait également de voir si la forme outrepasée pouvait résulter de l'adaptation éventuelle d'un plan centré primitif.

L'opération a consisté en l'ouverture de quatre sondages et en l'analyse d'un pan d'élévation de l'abside.

Le sondage 1, réalisé à l'intérieur, à l'extrémité orientale de la nef, sur le côté sud, a montré un sol très perturbé par les reprises effectuées à l'époque moderne, mais aussi un vestige de niveau de sol en tuileau.

Le sondage 2 a été réalisé au chevet de l'église. Outre l'extrémité d'un sarcophage mérovingien probablement antérieur à la construction, ce sondage a permis d'observer les fondations sèches garnies de moellons, au tracé semi-circulaire, sur lesquelles reposent les pans rectilignes du chevet.

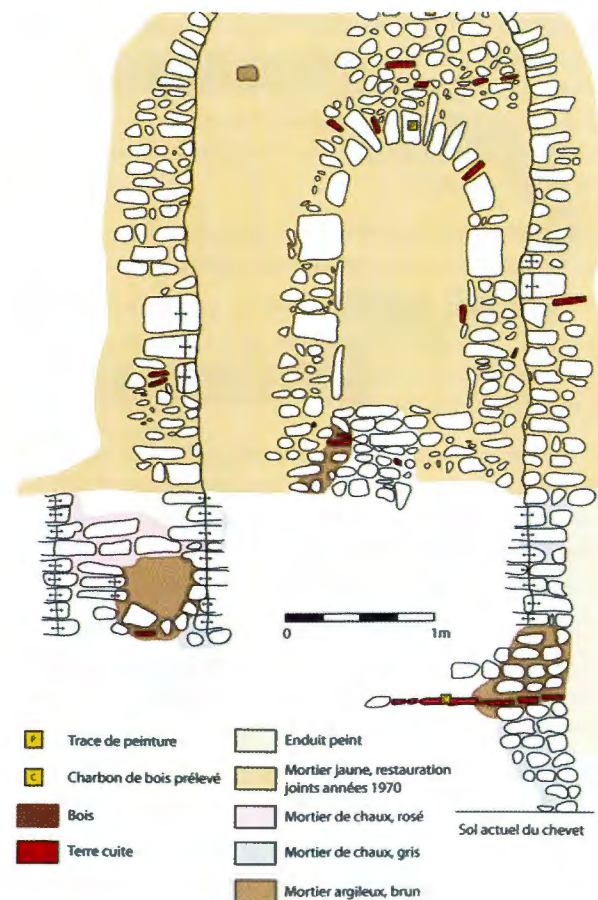
Le sondage 3 a été réalisé au nord-est du contrefort du XII^e ou XIII^e siècle qui est venu s'appuyer au point de jonction de l'abside et de la nef, probablement pour épauler un clocher arcade établi au-dessus de l'arc triomphal.

Il a été rapidement arrêté, en raison de la présence de sépultures de nouveaux nés sous tuiles canal de la période moderne.

Le sondage 4, effectué au pied du mur de la nef, à l'ouest de ce même contrefort, a permis de retrouver le même type de fondation que pour le chevet, ainsi que la trace d'un sol de tuileau identique à celui trouvé dans le sondage 1. Un trou de poteau en lien avec la première construction a livré un charbon de bois.

L'étude des élévations s'est concentrée sur un des sept pans de murs n'ayant pas été perturbé par les reperçements de baies au XIX^e siècle, au-dessus du sondage 2. Un relevé des deux faces du mur en moellons de 50 à 60 cm d'épaisseur, chaîné sur les angles à l'aide de blocs allongés disposés en harpe, a été effectué. Il a permis de mettre en évidence la présence d'une grande fenêtre en plein cintre légèrement outrepasée, sans doute construite à l'aide d'un coffrage, dotée d'un glacis en forte pente et d'un large ébrasement intérieur. Cette fenêtre a été rétrécie à une époque indéterminée, puis définitivement bouchée dans un deuxième temps. Les traces de ce type de baies sont présentes sur les cinq pans orientaux.

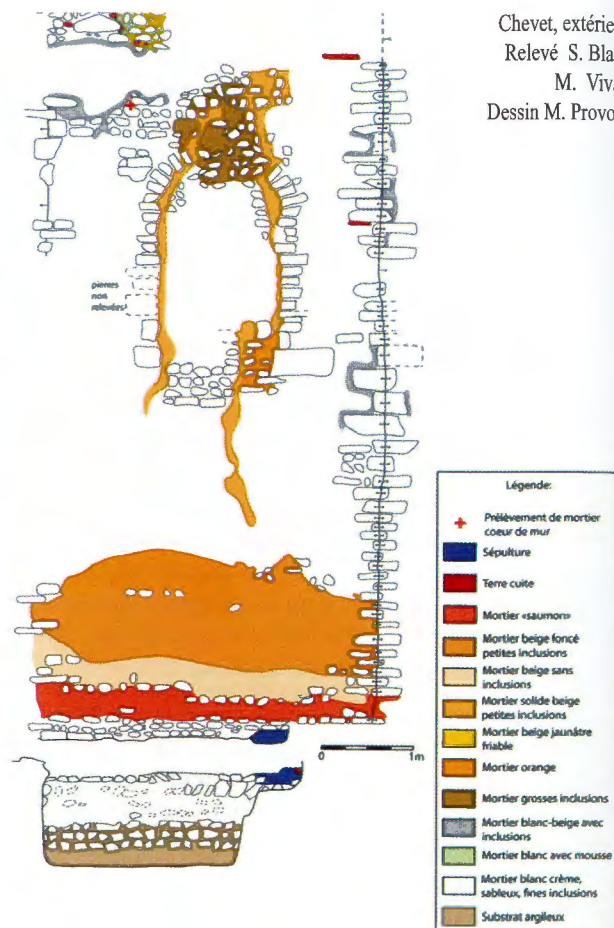
Malgré le peu de mobilier, l'unique datation ¹⁴C d'un charbon de bois trouvé dans un trou de poteau lié à la phase de construction du premier édifice (sondage 4) a livré une date comprise entre 768 cal AD et 896 cal AD à 93,2 %, soit 3e 1/3 VIII^e – IX^e siècle. Ce résultat, associé à l'observation des élévations et de la fondation permet de situer la construction



Relevé J. Masson, M. Provost. Dessin M. Provost.

du chevet de l'église Notre-Dame à l'époque carolingienne. C'est donc à ce jour le seul chevet d'église antérieur à l'an mil attesté en élévation en Aquitaine. Il apparaît également que ce chevet heptagonal était lié dès l'origine à la nef, dont l'amorce orientale, au moins, présente les mêmes fondations.

Gensbeitel Christian



- Brutails, J.-A. *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, 1912.
- Cardouat, J. : *Monographie de la commune de Gironde (Gironde)*, Bordeaux, 1901.
- Coudroy de Lille, P. « L'église Notre-Dame de Gironde-sur-Dropt », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XCI, 2000, p. 153-156.
- « Découvertes et nouvelles », *Bull. SAB*, 25, 2, 1913, 143.
- Faravel, S. *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers bazadais de la Préhistoire à 1550*, thèse de géographie historique, Université de Bordeaux III, 1991, 7 vol. I, 2, 261 ; III, p. 97.
- Roudié, P. *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais, en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, SOBODI, 1975, p. 44, 50.
- Saugues, A. « Notice sur le bourg de Gironde d'après les renseignements fournis par M. Saugues. Séance du 5 août 1864 », *Compte-rendu des travaux de la Commission des monuments et documents historiques du département de la Gironde, 1862-1864*, Bordeaux, 1865, p. 82-85.
- Sion, H. La Gironde. 33/1. Carte archéologique de la Gaule sous la responsabilité de M. Provost, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1994, p. 264.

L'Isle-Saint-Georges

Dorgès, Le Pré Napias

La campagne 2011 avait pour principal objectif de mettre au jour des niveaux du Premier Âge du Fer. Ils sont attestés dans deux zones distantes de 170 m. Ces découvertes permettent d'agrandir considérablement l'emprise de l'occupation pour cette période et de considérer que nous sommes bien en présence d'un habitat groupé : des espaces domestiques sont périodiquement reconstruits aux mêmes emplacements. Cet habitat semble en effet avoir été occupé sans solution de continuité pendant tout le Premier Âge du Fer et jusqu'au début du Second, comme dans l'habitat voisin de Bordeaux. Un autre résultat important est la mise en évidence de niveaux du Bronze final, dont l'existence était supposée d'après du mobilier résiduel, mais qui n'avait encore jamais été observés. L'Isle-Saint-Georges offre ainsi une séquence d'occupation remarquable pour la première moitié du 1er millénaire a.C.

Ces niveaux ont été rencontrés à une profondeur plus faible qu'attendue, entre 0,40 et 0,80 m depuis la surface. Or, les opérations de 2009 et de 2010 ne les avaient pas atteints alors que la fouille avait dépassé par endroit 1 m de profondeur depuis la surface.

Cette « bizarrerie » topographique est explicable : la pente naturelle du terrain s'accroît vers le nord-ouest, en direction de la vallée de la Garonne. Toutefois, elle semble avoir été plus forte à l'Âge du Fer qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Il reste à évaluer la relation entre la rupture de pente qu'on doit supposer et le paléochenal mis en évidence par les géomorphologues qui pourrait dater du Premier Âge du Fer et qui se situe nettement plus bas que les niveaux archéologiques de cette époque.

Un dernier point est à noter en guise de conclusion provisoire : aucune des opérations conduites depuis 2009 n'a mis en évidence d'occupation comprise entre le IIIe et le Ier siècle a.C., alors qu'elle est attestée dans les fouilles de Richard Boudet aux Gravettes. On peut se demander si ce rétrécissement de l'habitat s'explique par des dynamiques socio-économiques locales par des problèmes hydro-climatiques ou bien encore par des problèmes de datation. Ce sera l'une des questions à traiter pour les années à venir.

Notice rédigée par Régald Pierre (Sra) à partir du rapport final d'opération fourni par la responsable Colin Anne (SUP).

Dorgès, Gravettes, Ferrand et autres

Conjointement aux recherches, par l'université Bordeaux 3 sous la direction d'Anne Colin, des interventions ont été effectuées à différents endroits de la commune en fonction des nécessités imposées par les travaux de construction ou agricoles.

Piscine Gravettes

Des renseignements faisant état de travaux d'excavation pour la construction d'une piscine nous ayant été communiqués, nous avons pu intervenir, avec l'aval du propriétaire, pour effectuer, dans la précipitation, une série de relevés, de photos et d'observations, ainsi qu'une collecte de mobilier.

Le creusement impactait une surface de 8 m x 4,50 m. Trois grosses US se détachent en coupe :

- 1 couche de 50 à 60 cm composée de limons argileux sans mobilier archéologique (ou simplement résiduel) ;
- 1 couche de 35 cm de limons argileux mêlés à des galets et de la grave (très peu de mobilier) ;
- 1 couche de terre gris/noire avec graviers, riche en céramiques (tournées pour 90 % du corpus, dont des vases de stockage, de la céramique commune, une belle sigillée très fine, etc.), des fragments d'amphores (Tarraconaises pour la plupart), tuiles (plutôt des *imbrices*), faune (porcs et ovins principalement), un peu de métal (fragments de bronze, un plomb de filet de pêche, clous en fer), un probable fragment de tuyère de fonderie de métaux, beaucoup de charbons, quelques fragments de torchis. La stratigraphie s'étend sur 25 cm de profondeur mais se prolonge plus bas car le niveau visible s'arrête à la profondeur de creusement de la piscine, c'est-à-dire 1,10 m.

Une grosse structure est apparue sur 1,50 m de large, composée de grosses pierres calcaires et de moellons non maçonnés. De la céramique commune tournée, de l'amphore et des *imbrices* étaient associées à cette structure imposante repérée sur toute sa largeur seulement du côté nord du creusement. Côté sud une grosse pierre est apparue au même niveau que la structure nord, de même à l'ouest. D'autres grosses pierres ont été extraites par la pelle mécanique, au moins une partie d'entre elles devait appartenir à la structure nord visiblement amputée lors du creusement.

La mise au jour de ces niveaux archéologiques nous apporte la preuve que le site des Gravettes se poursuit sur cette parcelle que l'on croyait vierge ou située à l'extrême limite de la zone d'habitat antique. Cette incertitude de la limite du zonage provient probablement du fait que les niveaux les plus récents sont situés à une profondeur inhabituelle (90 cm à 1 m au lieu de 30 cm à 50 cm sur le reste de la commune), mais il n'est pas impossible que cette parcelle ait subi des apports de terre

afin d'en surélever le niveau, qui pourraient correspondre à la première couche. Seuls des relevés altimétriques permettraient de confirmer cette hypothèse.

Chronologiquement, les niveaux mis au jour, compte tenu du mobilier collecté, sont à situer sur la période augustéenne ou le 1^{er} siècle av. J.-C. Entre autres, quelques tessons de céramiques présentant des typologies datables peuvent en attester : trois fragments de vases de stockage de type 805 des ateliers de Vayres (Sireix Ch. 2008) et un tesson de vase peigné probablement contemporain des 805 (fin 1^{er} av./début 1^{er} ap. J.-C.). Seules trois monnaies, trouvées dans les déblais, sont légèrement antérieures : une monnaie à la croix fourrée du type « à la tête bouclée du Causé » et deux deniers républicains (Plancia : 55 av. J.-C. ; Carisia : 46 av. J.-C.).

Terrassement Gravettes

Ces travaux ont fait l'objet d'une collecte de mobilier, essentiellement céramique, et d'observation d'anomalies du substrat liées à la présence du site antique sur ce secteur. La profondeur des travaux n'a pas excédé 30 cm et les niveaux archéologiques ont été à peine effleurés. Néanmoins, des traces sombres linéaires, d'environ 40 cm de large, approximativement d'orientation nord/sud, sont apparues et peuvent correspondre à des structures anthropiques de type fossé.

Le mobilier ramassé dans les déblais provient de niveaux remaniés. La céramique est essentiellement commune et, pour la plupart, tournée. Quelques décors sont visibles sur cinq tessons. La sigillée est absente et les fragments d'amphores sont de types Tarraconaise (Pascual 1) et Dressel 1 (en moindre quantité).

La fourchette chronologique est comprise entre la fin du second Âge du Fer et le deuxième siècle ap. J.-C.

Ferrand La Thau

Au hameau de Ferrand, la mise en culture d'une parcelle de terre agricole sur laquelle se trouve également une imposante construction, aujourd'hui ruinée, a permis la collecte de mobilier céramique et métallique. Cet édifice, situé sur un lieu nommé « La Thau » (dérivé de « la tour »), a succédé à une ancienne maison noble (peut-être du X^{Ve} siècle). La bâtisse est présente sur le cadastre napoléonien de 1802.

La zone de concentration des vestiges mis au jour, restreinte à une surface d'environ 800 m², se situe le long de la façade ouest du bâtiment.

Le mobilier recueilli est composé :

- de céramiques, en assez grand nombre, dont certaines à décor vernissé. Les formes reconnues ont permis d'identifier, entre autres, des ustensiles de type mortier, lèchefrite, réchaud, couvercle, etc. Datation proposée : du XIII^e au XVII^e siècles.

- de lests en plomb (4 préformés et 1 tronconique) liés à la pratique de la pêche (lests de filets). Leur typologie et leur poids commun (33 g) permettent d'écarter une origine antique pourtant reconnue pour la presque totalité des plombs trouvés sur les zones archéologiques de la commune. Ils sont probablement d'époque contemporaine.

- de divers objets métalliques : clous en fer et en bronze, plaquette rivetée en alliage cuivreux, billes de plomb écrasées (balle de mousquet ?)

Huit monnaies ont aussi été trouvées lors de la prospection d'une petite partie de la parcelle, à proximité des ruines. Elles sont toutes de type double tournois, à situer entre la fin du XVI^e siècle (1593) et le milieu du XVII^e siècle.

Travaux anciens sur la motte castrale

L'enquête de terrain auprès des habitants de la commune a permis d'étudier du mobilier céramique issu du creusement d'une piscine, il y a quelques années, sur l'escarpe des douves côté ouest de la motte castrale, au pied d'un lambeau du rempart médiéval encore existant.

Intrigué par la présence de céramiques dans les déblais, lors des travaux, le propriétaire en a prélevé quelques éléments. Il s'agit, à 90 %, de mobilier antique dont le corpus est dominé par des fragments d'amphores en majeure partie Tarraconaises de type Pascual 1. Quelques Dressel 1 et de la céramique commune y sont associées. Des tessons de céramiques médiévales et modernes complètent cet ensemble.

Il est difficile de tirer des enseignements de ces observations. En effet, la motte castrale a certainement été constituée par l'apport de remblais provenant du creusement des douves ou d'autres terrains situés à proximité. L'édification de la forteresse médiévale ayant empiété sur l'extrémité sud du site antique, il n'est pas surprenant de trouver du mobilier gallo-romain dans le substrat constituant l'élévation de son emprise.

Mauduit Thierry

Langoiran

Le Castéra

Il n'y a pas eu de campagne de fouilles sur le site du Castéra en 2011, en revanche une campagne de prospection géophysique conduite par Adrien Camus (ULR Valor) et Vivien Mathé (UMR LIENSs) de l'université de La Rochelle, à l'échelle du méandre de la Garonne dans les communes de Langoiran et de Lestiac, a pris le relais des premières campagnes effectuées

sous la direction de † Michel Martinaud en 2006 (Martinaud *et alii*, 2006) puis de Vivien Mathé en 2007 (Mathé *et alii*, 2007). L'objectif était de rechercher d'éventuels paléo-chenaux afin de retracer l'évolution géomorphologique des lieux et de comprendre leur paléo-géographie, notamment dans le contexte d'occupation du site du Castéra de Langoiran. Cette étude doit permettre la comparaison avec d'autres sites installés le long de la Garonne et de l'estuaire de la Gironde, comme celui de l'Isle-Saint-Georges (Camus et Mathé, 2011) situé quelques kilomètres en aval sur la rive gauche de la Garonne. Elle se fait dans le cadre du projet-région « *Peuples de l'estuaire et du littoral médocain aux époques protohistorique et antique* » coordonné par A. Colin et F. Verdin de l'institut Ausonius. La prospection a confirmé l'existence probable d'un paléochenal - qui reste à dater - passant aux pieds des coteaux et donc au nord du site du Castéra. Cette hypothèse sera vérifiée en 2012 par des carottages effectués par Séverine Lescure (Université de Paris I - Panthéon Sorbonne) dans le cadre de la préparation de sa thèse de géographie physique consacrée aux « paléoenvironnements fluviaux dans la basse vallée de la Garonne et l'estuaire de la Gironde ».

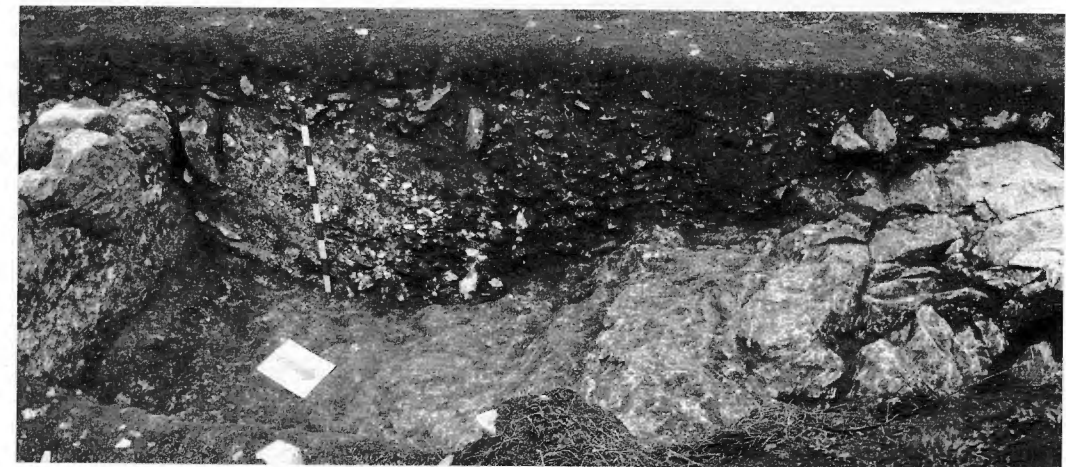
Faravel Sylvie

Martinaud M., Bégaudeau K., Cersey S. & Guillemardet J.-L. *Prospections géophysiques relatives à l'étude du Castéra de Langoiran (Gironde)*. Service régional de l'archéologie de la région Aquitaine. 2006, 16 p.

Mathé V., Druet M. & Caraire G. *Prospection magnétique sur le Castéra de Langoiran (Gironde)*. Service régional de l'archéologie de la région Aquitaine. 2007, 13 p.

Camus A. & Mathé V. *Prospections géophysiques à but paléoenvironnemental sur les communes de Langoiran et Lestiac (Gironde)*. Service régional de l'archéologie de la région Aquitaine. 2011, 26 p.

Camus A. & Mathé V. *Prospections géophysiques à but paléoenvironnemental et archéologique sur la commune de l'Isle-Saint-Georges (Gironde)*. Service régional de l'archéologie de la région Aquitaine. 2011, 47 p.



Lugasson.
Sondage 4 : Profil du fossé.

Libourne

40 rue de Lamothe

Le diagnostic réalisé dans le jardin de l'ancien presbytère Saint-Jean n'a pas donné les résultats escomptés au vu de son emplacement, sur l'un des points les plus hauts de la bastide historique (supérieur à 10 m). En effet une motte médiévale est attestée dans les parages. Sur les trois sondages, limités aux cotes de profondeur du projet envisagé, deux se sont avérés négatifs. Le sondage positif a permis de constater le tracé du rempart médiéval en limite de parcelle et de voir qu'un bâtiment postérieur y était adossé. Ce dernier se matérialisait par un lambeau de fondation de mur en pierres appareillées. Le mobilier collecté dans les remblais de ces tranchées, permet de nous situer seulement dans le courant des périodes moderne et contemporaine.

Scuiller Christian

Lugasson

Fauroux

Une série de sondages, ouverts en 2010 sur le plateau de Fauroux, avaient pour but de mieux appréhender l'environnement dans lequel se situent le souterrain dit « refuge » et la série de silos qui l'accompagne. Ces éléments sont implantés sur un rebord de talus. Les sondages qui n'avaient pu être achevés lors de la campagne 2010 sur le plateau, l'ont été en juillet et août 2011.

L'un d'eux a confirmé l'existence d'une sorte de fossé aux parois dissymétriques creusé dans le socle calcaire. Il pourrait s'agir d'un fossé fermant le site ou d'un vide sanitaire pour

une habitation. Le remplissage est fait de pierres calcaires, de céramiques, de charbons de bois, de fragments de terre cuite (probablement du torchis) et de quelques objets métalliques, donc des éléments d'habitat. Au moins un trou de poteau est apparu, creusé dans le substrat calcaire ; il suggère la présence d'une habitation ou d'un aménagement à proximité de ce creusement.

Un autre sondage, à une cinquantaine de mètres vers l'Est des précédents, dans une sorte de cuvette, a fait apparaître à nouveau un creusement dans le rocher, mais aussi des traces de labour sculptées dans le plateau calcaire. Là aussi dans le creusement, se retrouvent des fragments de céramique, du torchis et des scories de travail du fer. Un dernier sondage, totalement à l'opposé, vers l'Ouest, est le seul à avoir montré la présence de tuiles (médiévales ou modernes ?) servant à combler des cavités du substrat calcaire. La céramique est quasi-absente de ce sondage.

La céramique trouvée sur ce site se situe entre le XIIe et le XIVe siècle et montre la présence, probablement en continu, d'un habitat implanté sur le site de Fauroux. Ces éléments ne peuvent qu'inciter à mener une campagne plus importante sur l'ensemble du site dans le cadre d'une fouille programmée pour mieux comprendre l'organisation de l'habitat et la place du souterrain et des silos découverts à la fin du XIXe siècle.

Huguet Jean-Claude

Mazères

Couteliva

Cette opération de diagnostic a été menée sur l'emplacement d'un futur lotissement. D'après l'inventaire publié dans le Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux en 1897, l'assiette du projet est traversée par la voie antique Langon-Bazas. Cette voie a été reconnue plus au sud sur la commune de Coimères lors des diagnostics archéologiques préalables à la construction de l'autoroute A65

A l'issue de ce diagnostic, force est de constater que l'homme a très peu laissé son empreinte dans ce milieu. Quelques fosses ou structures relevant d'une occupation saisonnière, l'ouverture de chemins attestent qu'il s'agit d'une zone de passage et non de résidence permanente. Etant donné le faible nombre de structures linéaires sur une surface somme toute restreinte, on se contentera de conclure que l'homme n'est intervenu que tardivement, à l'époque moderne, pour mettre en valeur le terroir, vraisemblablement pour le drainer et le cultiver, sans doute en vigne.

Quant à la voie romaine Bazas-Langon, qui a motivé l'intervention, il semble qu'il faille la situer non pas « sur l'emprise » du projet mais en limite d'emprise. L'examen de la carte de Cassini et des cadastres napoléoniens des communes situées entre Langon et Bazas permet en effet de montrer que le tracé d'une voie importante (dite « Voie royale de Bayonne à Bordeaux ») se situait à environ 800 m à l'Est de l'actuelle nationale, plus ou moins contre l'hippodrome de Langon (Grande Bidanne, juste à l'Est du projet).

Cavalin Florence

Nord Médoc

Les travaux forestiers consécutifs aux tempêtes récentes ont permis de voir réapparaître dans le paysage médocain des groupes de petits monticules qualifiés de « tumuli » par les premiers érudits locaux. Il nous a semblé important de les recenser et de les faire porter sur la carte archéologique. La bibliographie régionale en mentionne le souvenir en maints endroits et leur trace perdure également dans la toponymie. Partant des observations faites par M. Maufras en 1886 sur « les tertres artificiels répandus en grand nombre dans les landes du Médoc » et de l'étude de Camille de Mensignac de 1926 à propos de « quelques buttes du Bas-Médoc, nous avons pu retrouver les zones tumulaires décrites et leur en ajouter deux autres qui nous ont été signalées localement.

Les principaux résultats de ce début d'inventaire portent donc sur six ensembles tumulaires encore bien visibles, bien que recouverts de pins. Deux, sur la commune d'Avensan, entre Léojean et Saint-Raphael, comportent chacun une dizaine de tertres. Deux autres perdurent sur la commune de Saint-Laurent-Médoc : l'un près du hameau de Biscarosse, où quelques buttes sont encore bien discernables ; l'autre au lieu-dit Larousse, mieux préservé.

Le champ tumulaire le plus étonnant se trouve au sud-est de la commune de Vendays, au nord de la ferme de Labouant, avec 18 tertres encore visibles. Ce site a fait l'objet d'une fouille en 1971 par André Coffyn et Jean-Pierre Mohen qui n'ont pas trouvé d'indices archéologiques mais concluaient cependant à une datation au Premier Âge du Fer.

Cette même commune conserve, plus près du bourg, deux autres zones portant ce type de vestiges, malheureusement abîmés par les travaux de replantation. Dans une première, au sud de la route départementale 102, on pouvait naguère voir une petite dizaine de tertres et on pense que la gravière voisine a pu en détruire d'autres ; aujourd'hui, seuls les trois plus gros apparaissent encore dans les rangs des jeunes pins.



Avensan -
Pimbalin.
Tumulus Âge du
Fer (cliché H.
Barroquère).

Une seconde comporte, à l'est immédiatement du village, une très grosse motte (la plus importante de cet inventaire) bordée de trois plus petites.

Le dépouillement de plans et cartes anciennes et surtout des cadastres napoléoniens permet de compléter l'étude en l'absence de vestiges au sol. Certaines de ces buttes ont souvent servi de point de visée pour les travaux d'arpentage, d'assise à des moulins à vent ou de marque de confins entre les communes.

Les six champs tumulaires retrouvés comportent presque tous une petite vingtaine de tertres de taille inégale et semblent peut être alignés sur d'anciens cheminements.

Même s'il faut admettre qu'archéologiquement rien ne permet de les dater ou de simplement assurer leur fonction funéraire, les chercheurs et universitaires qui nous ont accompagné sur site, pensent tous qu'il s'agit bien de tumuli de l'Âge du Fer. L'extrême fragilité de ces vestiges face aux travaux des sylviculteurs implique des mesures de protection urgente et la sensibilisation des élus et des propriétaires.

Brocheriou Dominique

Mérignac

16 avenue de l'Europe

Un projet immobilier est à l'origine du diagnostic archéologique. L'emprise concernée porte sur une surface totale de 1544 m². Cette parcelle en lanière est bordée au nord par le ruisseau des Ontines, affluent du Peugue, sur lequel il y eut un moulin.

Cette localisation suggère la présence probable de vestiges en liens avec de possibles aménagements de berges. Plus largement, le secteur est marqué par des occupations médiévales et modernes rurales. Les deux sondages réalisés se sont avérés négatifs.

Calmettes Philippe

2 allée de Kaolack

Sur les six tranchées réalisées, aucune n'a livré de vestiges archéologiques en place. Cependant, bien que négatives, les tranchées ont révélé la présence d'un paléochenal qui entaille la terrasse graveleuse.

Ballarin Catherine

Petit-Palais-et-Cornemps

Cazat et Bois-Redon sud

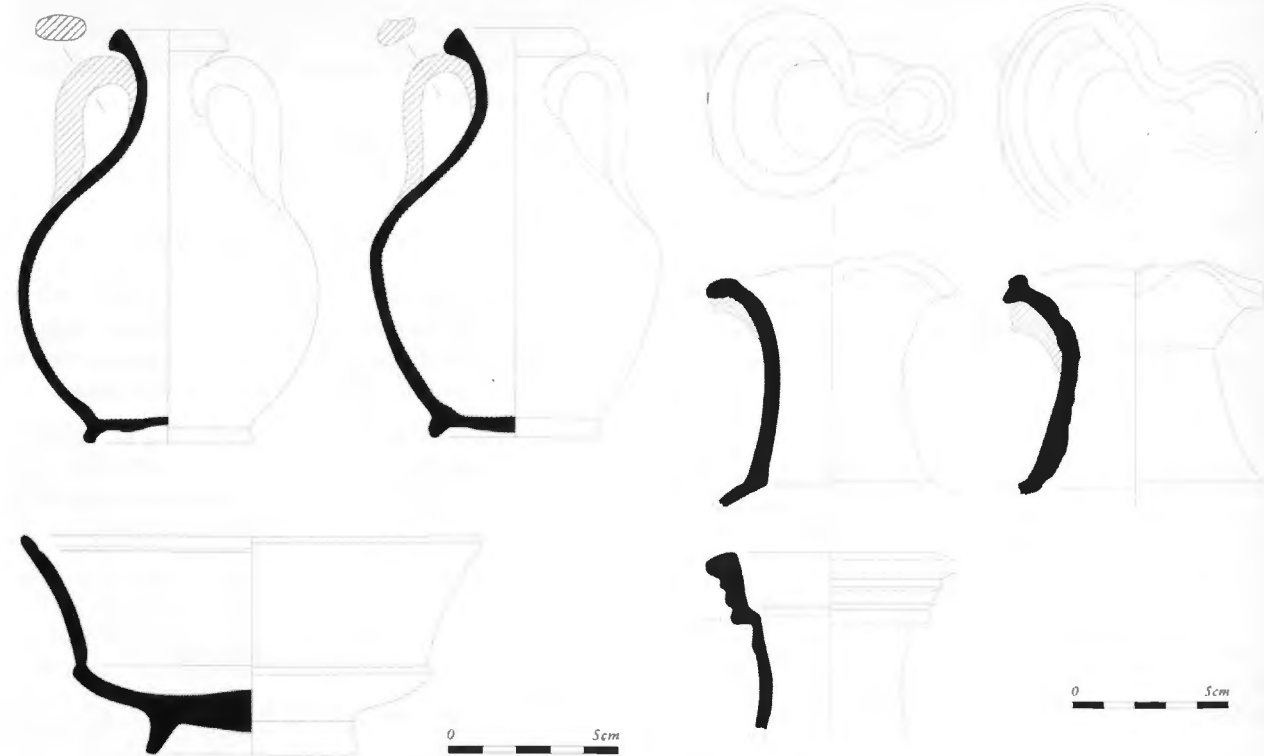
Cette opération de diagnostic archéologique a été réalisée dans le cadre de l'aménagement d'une centrale photovoltaïque au sol. La surface investiguée, soit 190 sondages au total, représente 5,8 % des 16 hectares de l'emprise totale. L'intervention archéologique a mise en évidence huit aménagements anthropiques et une probable mare.

Dans la moitié orientale de l'emprise, ont été découverts trois fossés parcellaires, un captage de source antique et une dépression à caractère humide et anthropisée (mare ou paléo-chenal). L'aménagement de source se présente sous la forme d'une fosse peu profonde (environ 1 m) et de moins de 10 m². Dans sa partie nord-est, est installé un cuvelage circulaire, formé de moellons calcaires liés par une argile sableuse grise, qui matérialise l'emplacement du puisard. Un trou dans l'une des pierres a pu faciliter l'infiltration des eaux pluviales (cf. fig.) Dans le tiers sud-ouest, un pavement grossier composé de dalles plates a pu faciliter le puisage en aménageant l'accès au puits.



Petit-Palais-et-Cornemps - Cazat et Bois-Redon sud.
Vue du captage avec perforation dans l'une des pierres.

Le mobilier archéologique associé à cette structure, laisse supposer qu'elle a été utilisée au cours de la deuxième moitié du I^{er} siècle de notre ère et plus probablement entre 50 et 80. Il est composé de nombreux vases à liquide, type cruche et



Petit-Palais-et-Cornemps - Cazat et Bois-Redon sud.

A gauche : 2 cruches à deux anses type Santrot 473 et coupe à haut pied annulaire proche de la forme Santrot 170).

A droite : oenochos forme Santrot 502 et 505 et cruche à pâte rose et à manchon cannelé).

oenochos (cf. fig.). De plus, la probable mare mitoyenne a livré quelques fragments de terre cuite architecturale et des tessons de céramique gallo-romains (dont un de sigillée).

Ces artefacts témoignent peut-être de l'activité (agricole ?) dans ce secteur proche du captage F1003 au cours de la deuxième moitié du I^{er} siècle de notre ère. Toutefois l'occupation anthropique de cette période reste ténue au regard des éléments découverts lors du diagnostic.

Le secteur occidental a fourni des traces plus fugaces d'occupation humaine : quatre structures isolées et dépourvues de mobilier archéologiques, trois zones de combustion (foyers en place ou brulis d'écobuage ?) et un fossé de haie moderne.

L'étude des séquences sédimentaires, des aménagements anthropiques et du mobilier associé, permet de définir une période de fréquentation de cette zone : la deuxième moitié du I^{er} siècle de notre ère. Mais cette fréquentation semble épisodique.

Henry Alexandra

Saint-André-de-Cubzac

ZAC de Milon – Phase 1

Cette opération de diagnostic archéologique a concerné un projet immobilier couvrant une superficie plus de neuf hectares.

Cinquante tranchées ont été réalisées représentant une surface de 3990 m², c'est-à-dire 4,5 % de la totalité du projet.

Aucun élément d'occupation humaine ancienne n'a été recueilli.

Sandoz Gérard

Saint-Émilion

La Madeleine

Cette opération de diagnostic portait sur une parcelle connue pour appartenir à l'un des cimetières historiques de la ville de Saint-Émilion situé extra-muros.

Elle a révélé plusieurs types de structures funéraires et une répartition de celles-ci sur plusieurs niveaux stratigraphiques. Les sépultures relevées sont des tombes rupestres de formes anthropomorphes ou rectangulaires, des coffrages en parpaings calcaires de formes anthropomorphes, ou rectangulaires, indéterminées, et des tombes en fosse de formes oblongues. Des dalles couvraient sur un grand nombre de ces sépultures.

Des limites ont été perçues, notamment au nord et au sud-est de la parcelle, ce qui permet d'avoir quelques éléments de réflexion sur son développement spatial de cette zone funéraire. En revanche, aucune fouille de tombe, à proprement parler n'a abordé la question anthropologique, les différents aspects de la population inhumée restent donc à découvrir (recrutement, état sanitaire, traitement funéraire par exemple).

Des sillons longitudinaux creusés à la surface du substrat calcaire ont été relevés. L'interprétation de ceux-ci reste pour l'instant délicate : s'agit-il d'ornières, de caniveaux, de traces d'extraction du calcaire, ou de structures liées à la culture de la vigne ? Des éléments bâtis, appartenant à la façade d'un édifice ecclésial des XI^e-XII^e siècles, avec les bases conservées de l'embrasement nord d'un portail, sont la découverte majeure de l'opération. Ces éléments architecturaux sont à associer aux vestiges partiels d'un chevet roman déjà connu sur la parcelle voisine. L'ensemble correspond à l'église Sainte-Marie-Madeleine, détruite probablement avant la fin de la période médiévale, et que l'historiographie locale avait jusqu'à présent confondue avec Notre-Dame de Fussignac.

Cette découverte remet en perspective l'importance historique du cimetière de la Madeleine non seulement en tant que lieu d'inhumation, mais aussi en tant que lieu de culte, et le met en résonance avec le développement de la ville de Saint-Émilion et l'histoire paroissiale de son territoire.

Scuiller Christian

Léo Drouyn et Saint-Émilion. CLEM 1999. Coll. Léo Drouyn, les albums de dessins, vol. 5.

Gaborit, M. et Béguenie A. *Peintures murales médiévales de Saint-Émilion*. Confluences. 1999.

Piat, J.-L. et Scuiller, Ch. « A six pieds sous terre ou au ciel : les lieux d'inhumations de surface et souterrains de Saint-Émilion » dans Fr. Boutoulle, D. Barraud, J.-L. Piat dir. *Fabrique d'une ville médiévale, Saint-Émilion au Moyen Âge*. Ed. Fédération Aquitania. 2011, Supplément n° 26, pp. 39-101.



Vue partielle de la base nord de la façade occidentale de l'église Sainte-Marie-Madeleine
(photo Ch. Sculler, Inrap).

Juridiction de Saint-Émilion

Le caractère probatoire de cette première année du PCR a été mis à profit pour mettre en place les outils et les cadres, réunir les financements et pour réfléchir à la méthodologie de ce programme pluridisciplinaire. Il a été conçu pour prolonger la dynamique née lors du colloque « Saint-Émilion au Moyen Âge. Fabrique d'une ville médiévale », en élargissant les réflexions dans deux directions. Géographiquement d'abord, vers les huit communes formant le territoire de l'ancienne juridiction de Saint-Émilion, un territoire de 7847 hectares créé par la ville médiévale en 1289, pérennisé par l'appellation viticole « Saint-Émilion » et par son inscription, en 1999, sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité au titre des paysages culturels remarquables. Chronologiquement ensuite, de l'Âge du Fer au XIXe siècle afin d'en percevoir l'histoire de l'occupation du sol et du peuplement sur la longue durée. De nombreux partenariats ont pu être noués entre la communauté de communes de la juridiction de Saint-Émilion, la commune

de Saint-Émilion, Pôle Emploi, l'université Bordeaux 3, l'UMR Ausonius, le CNRS, la direction régionale des affaires culturelles, le service régional de l'archéologie, le service régional de l'inventaire patrimonial et avec la région Aquitaine, dans le cadre d'un appel à projet recherche co-dirigé avec Sylvie Faravel « Des Vallées et des Hommes dans l'Aquitaine Médiévale, villes et châteaux des basses vallées de la Dordogne et de la Garonne ». Le programme a donc pu être inscrit dans le volet recherche du plan de gestion du site inscrit au patrimoine de l'Humanité, conformément aux recommandations de la déclaration de Budapest adoptée par le Comité du Patrimoine mondial en 2002.

Cette première année, les fonds réunis ont permis de financer le salaire de deux chargés de mission recrutés par la CdC et une partie des analyses ou relevés liés à leur travail. Le premier, occupé par Agnès Marin, est consacré à l'architecture domestique médiévale de Saint-Émilion (inventaire thématique et études archéologiques). Le second, occupé par Ézéchiél Jean-Courret, est consacré à la préparation d'un Atlas



Historique de Saint-Emilion et sa juridiction. L'équipe du PCR comprend une vingtaine d'historiens, archéologues, historiens d'art et géographes. Cette première année, notamment marquée par la publication des actes du colloque de 2008, a surtout vu l'avancée des travaux des deux chargés de mission et le début des prospections pédestres de l'équipe d'archéologues de Catherine Petit-Aupert. Pour l'inventaire thématique du bâti civil médiéval de la ville de Saint-Emilion, Agnès Marin a visité 130 unités cadastrales, parmi lesquelles 48 ont livré des vestiges médiévaux inédits, principalement dans la partie haute de la ville, ce qui double le nombre d'unités d'habitation déjà repérées par Pierre Garrigou Grandchamp dans le cadre du colloque de 2008 (cf. fig.). Parallèlement, ont été lancées six études monographiques sur des maisons ayant conservé suffisamment de vestiges du XIIe au XVe siècle (cad. 457, 399, 55, 428, 379, 378, 73-75, 376-377). Ezéchiel Jean-Courret a réalisé et édité le plan compilé de la juridiction de Saint-Emilion vers 1814-1854, à partir des 62 planches des cadastres dits napoléoniens, plan réalisé selon la projection RGF 93 Lambert 93. Le plan-masse, édité au 1:12 500, sur planche papier et CD, représente 54 308 objets spatiaux vectorisés. Il est accompagné d'un index toponymique. Ce référent spatial permet d'engendrer un grand nombre de cartes sur les domaines, qui seront abordés par les membres de l'équipe dans les trois prochaines années. Autre travail conduit en 2011, la réalisation de campagnes photographiques du fonds icono-cartographique d'Émile Piganeau conservé à la Société archéologique de Bordeaux.

Enfin, deux campagnes de prospection pédestre systématique ont été effectuées sur la commune de Saint-Étienne-de-Lisse, afin de sous-tendre une réflexion sur les formes de l'habitat rural et sur la dynamique des systèmes de peuplement sur la longue durée. Une zone-test de 700 ha a été sélectionnée, car elle intègre des milieux variés du point de vue géologique, topographique et pédologique et doit permettre d'évaluer l'impact du milieu naturel sur le choix de l'implantation humaine. Cette prospection systématique, réalisée sur 262 ha avec 29 étudiants (Licence, Master, Doctorat) de l'université de Bordeaux 3, a permis de préciser la chronologie d'occupation des deux *villae* connues et révélé deux nouveaux sites, de faible superficie, datant de l'époque gallo-romaine. Un fragment d'épithaphe en marbre (étude réalisée par J.-P. Bost) témoigne de la présence d'une nécropole rurale antique, dont la localisation reste à préciser. De nombreux indices d'occupation néolithique ont également été identifiés. Enfin, du mobilier des époques médiévale et moderne (mobilier étudié par S. Maleret) a été collecté lors du ramassage systématique hors site sur de nombreuses unités de prospection.

Boutouille Frédéric,
avec la collaboration de Marin Agnès,
Petit-Aupert Catherine et Jean-Courret Ezéchiel

Saint-Félix-de-Foncaude

Pommiers

Après deux ans de surveillance ponctuelle (BSR 2010, p. 122), l'année 2011 a vu la fin de la restauration de la courtine nord-est du *castrum* de Pommiers. La surveillance des travaux effectuée cette année n'a pas permis de découverte majeure.

Elle a été l'occasion de compléter dans cette zone le plan de l'enceinte et de son assise rocheuse, peu saillante, jusque là masquée par des éboulis remontant à la restructuration du site au XIXe siècle. Seule nouveauté, la découverte d'un massif de maçonnerie placé à l'angle formé par le contact de la courtine nord-est et de la porte nord qui pourrait correspondre aux vestiges d'un contrefort, l'absence de support rocheux stable à cet endroit pouvant impliquer une fragilité de la structure.

Faravel Sylvie

Saint-Laurent-Médoc

Tumulus des Sables

Une année supplémentaire avait été sollicitée pour achever le dégagement complet du monument entourant la chambre funéraire fouillée précédemment. Une zone d'ombre préjudiciable à la reconstitution du phasage du monument apparaissait sur son flanc ouest. Dans les derniers jours de fouilles en 2010 avait en effet été identifiée une vaste fosse engagée sous les maçonneries de pierres sèches ceinturant le tumulus. Cette excavation emplit de pierres associées à un possible niveau de sol, paraissait matérialiser une étape antérieure qu'il importait de fouiller minutieusement.

Le programme de travaux fixé pour 2012 prévoyait, outre l'exploration de cette structure, la fin du dégagement de la ceinture de pierres à l'est. En parallèle à ces travaux de terrain, la campagne a également été mise à profit pour faire avancer l'étude post-fouille grâce à un atelier anthropologique ouvert à des étudiants confirmés dans cette discipline. Cette étude de très longue haleine, compte tenu du volume à traiter (environ 15 000 restes humains) et de la fracturation des pièces, requiert en effet un temps de travail considérable pour déterminer, trier, apparier, recoller, inventorier, mettre sur plan les vestiges, toutes opérations nécessaires à l'analyse de l'organisation de l'espace funéraire, de son fonctionnement, de son recrutement et des caractéristiques biologiques des défunts.

Sur le terrain, les données nouvelles ont justifié pleinement la reconduction pour un an de la fouille. La forme du monument apparaît maintenant avec une très grande cohérence. La ceinture de pierres sèches autour du tertre mesure un peu plus de 20 m de diamètre. Son bord interne, relativement bien conservé à l'est, dessine un plan polygonal. Toute la partie nord du monument a disparu lors des terrassements occasionnés par la construction de l'école communale dans les années 70. À l'ouest, la ceinture moins bien conservée et son tracé actuel est en partie faussé par des manques. Cette ceinture entoure une éminence de sable en place dont le profil pédologique indique une troncature importante : il manque tous les horizons superficiels soit au moins un mètre de sédiment. On peut donc envisager une butte nettement plus élevée qu'aujourd'hui, excavée dans sa partie centrale pour y installer la chambre en bois et aménagée à son pourtour par une bordure en pierres dessinant un parapet bas, inférieur au mètre. Une entrée en entonnoir a été retrouvée au sud. Cette dernière a accueilli les produits d'une vidange de la chambre. La chronologie des vestiges et leur position stratigraphique montre que cet épisode est certainement l'œuvre des campaniformes. Le mobilier renvoie au Néolithique récent et dans une moindre mesure au Néolithique final. Le Campaniforme, qui est pourtant dominant dans la tombe en est exclu. Cette vidange est recouverte par l'éboulis de la ceinture de pierres, dont on peut légitimement assigner la construction aux mêmes campaniformes.

Dans ce scénario, il n'y a pas de traces de l'architecture ancienne du monument, au Néolithique récent et final. Si, au niveau de la chambre, il est encore prématuré de distinguer des éléments éventuels de cette étape primitive, la grande fosse à l'ouest apporte quelques éléments de réponse. Le fond de cette excavation, profonde de plus d'un mètre sous la ceinture de pierres, est tapissé par les restes soutirés d'une autre maçonnerie effondrée aux éléments bien mieux conservés (pierres vives, non altérées, ni désagrégées). Le bord interne de cette structure est rectiligne et discordant par rapport à la ceinture supérieure. Il est appuyé sur un petit bourrelet de sable gris souris, également rectiligne, dont on a pu montrer l'origine lacustre. Ces indices suggèrent l'existence d'un tertre originel rectangulaire plus étroit que celui remodelé au Campaniforme.

L'origine de la fosse est incertaine. La disposition des éléments pierreux et des couches montre que ceux-ci s'y sont affaissés postérieurement à leur mise en place, sans doute par l'élargissement d'un creusement (naturel ou anthropique) commandé par une érosion régressive. Pratiquement aucun vestige n'y a été retrouvé associé, hormis un tessalon en céramique fine, deux perles tubulaires en calcaire et un os du carpe humain. En dehors de cette fosse, aucun autre témoin d'architecture ancienne n'a subsisté sur le site, comme en atteste le résultat négatif de grands transects à la pelle

mécanique effectués en toute fin de campagne. C'est donc sans doute à la faveur d'un aléa limité que ces éléments, déjà recouverts dans la fosse, doivent de ne pas avoir été repris.

Pour l'équipe scientifique,
Chanceler Antoine et Courtaud Patrice

Saint-Loubès

Rues Saint-Aignan et Max-Linder

Cette opération de diagnostic archéologique préalable à la construction de logements portait sur une surface de près de 1,5 ha, composée de deux macro-lots diagnostiqués respectivement à 4,39 % et 6,50 %. Seuls deux fossés (parcellaire ?), dénués de mobilier, y ont été découverts.

Moreau Nathalie

Talence

140 Rue Roustaing

Malgré les présomptions pesant sur ce lieu, notamment du fait de la proximité d'une résidence aristocratique dite « château du Prince Noir » pouvant remonter au XIVe siècle, les quelques indices archéologiques exhumés des sondages ne sont pas suffisants pour témoigner d'une occupation ancienne de la zone. Un des sondages a révélé la mise en place d'un pavage contemporain en parpaings réemployés, un autre a livré le négatif d'une simple fosse à la fonction indéterminée. Le bâti encore en élévation sur place, avec son arcature en acier et ses murs de briques, est un témoin architectural talençais de la période industrielle finissante.

Scuiller Christian

La Teste-de-Buch

3 rue du Chemin des Dames

C'est le douzième diagnostic réalisé en l'espace de quatre ans dans le centre urbain de La Teste. Cette intervention est située immédiatement au nord de la nécropole médiévale et

moderne reconnue lors des opérations de fouilles programmées de 2005/2006 et à proximité du paléorivage.

Lors de l'intervention, les différentes parcelles constituant le futur projet d'urbanisation étaient encore occupées par les maisons d'habitation construites au début du siècle précédent. Ceci a eu pour conséquence d'occulter toute une partie du site qui n'a pu être correctement diagnostiqué. Malgré tout, la disposition des trois sondages qui ont pu être réalisés, a permis de visualiser approximativement la configuration du site. L'occupation semble assez inégalement répartie. En effet, elle est concentrée le long des voiries actuelles (sud et est) alors que l'ouest du terrain n'a pas livré de structure. La couche d'occupation médiévale diminue également et disparaît dans cette même direction.

La première phase d'occupation est datable du Haut Moyen Âge. Elle est matérialisée par une couche d'occupation et des structures fossoyées (fosses et trous de poteaux) qui caractérisent une zone d'habitat constituée de bâtiments à structure porteuse en bois.

Au Bas Moyen Âge et à l'époque moderne, l'occupation ralentit fortement. Ce phénomène est peut-être le résultat des variations du niveau marin qui a contribué à faire légèrement reculer la zone urbaine.

Cette opération permet de prolonger la trame urbaine médiévale au nord de l'ancienne nécropole. Elle a également permis de visualiser une des limites de la ville médiévale qui avait été observée en 2009 sur le site de la rue Chanzy situé à 120 m au nord/est de ce diagnostic. Cette possible limite de la zone anciennement urbanisée annonce peut-être le paléorivage, qui n'a pas été visualisé sur l'emprise de ce diagnostic.

Jacques Philippe

3 rue Victor Hugo

Ce quinzième diagnostic réalisé dans le centre urbain de La Teste depuis 2007 portait sur une parcelle arborée, localisée à l'est de l'église paroissiale et de son cimetière.

Six tranchées de sondage ont été disposées dans les allées du parc, couvrant une superficie de 3,4 % du terrain d'origine.

La structure la plus remarquable mise au jour correspond au méandre d'un ruisseau, dont le cours avait été partiellement reconnu à l'occasion de deux précédents diagnostics un peu plus au sud. Ce petit cours d'eau, d'une emprise de 7 m, traversait la ville au Moyen Âge du sud au nord, en direction du Bassin d'Arcachon. Au XVII^e siècle, ce ruisseau est détourné en amont de la ville et son ancien cours est très rapidement

comblé. L'espace ainsi gagné permet à l'urbanisation moderne de se développer sans restriction. De cette dernière, nous avons pu retrouver quelques fragments de lapidaire dont certains appartiennent à un linteau de porte du XVII^e siècle.

Le reste des structures retrouvées appartient à des fosses et à des trous de poteaux de différentes époques (médiévale, moderne et contemporaine).

Si cette opération de sondage n'a pas permis de vérifier la présence ou l'absence de l'occupation médiévale aux points clés du site, elle a permis de compléter très utilement les données sur l'évolution de l'urbanisme testerin en parallèle avec celui de son réseau hydrographique, surtout pour la phase de transition entre le Moyen Âge et l'époque moderne.

Jacques Philippe

27 rue du 14 juillet

Cette intervention est située en bordure de l'hypothétique limite sud de l'agglomération médiévale.

Lors de l'intervention, le terrain constituant le futur projet d'urbanisation était encore occupé par deux bâtiments. Ceci a eu pour conséquence d'occulter le secteur situé le long de la rue du 14 juillet qui n'a pu être diagnostiqué correctement.

Une seule tranchée de sondage a pu être réalisée au centre de la parcelle.

Le terrassement a révélé deux artefacts d'époque gallo-romaine (un demi-as de Nîmes et un fragment de vase à paroi fine saintongeais). Ils viennent en complément des autres découvertes de la même période, réalisées sur plusieurs sites du centre ville. Tous ces éléments découverts, bien souvent hors contexte, attestent de la fréquentation d'une partie de la ville pendant tout l'empire romain sans que, pour l'instant, il soit possible de caractériser cette occupation.

Aucune des structures ni US observées lors de cette opération n'ont pu être rattachées à la période médiévale. Seuls deux fragments de céramiques découverts dans un comblement moderne peuvent être datés du Bas Moyen Âge. Il semble donc que cette parcelle soit à l'extérieur du périmètre de la ville médiévale. Dans ce cas, il faut envisager la limite urbaine médiévale légèrement au nord de cette parcelle, plus ou moins dans l'axe de la rue des Boyens.

L'élément le plus remarquable mis en évidence lors de ce diagnostic correspond à une vaste structure fossoyée de plus de 10 m de large. D'après son orientation, il est possible de l'identifier comme un ancien cours d'eau sans doute à relier aux découvertes du 3 rue Victor Hugo (cf. ci-dessus).

C'est donc aux époques modernes et contemporaines que l'urbanisation se développe sur ce site. Le ruisseau commence à être comblé tout au début du XVII^e siècle et disparaît peu à peu au XVIII^e. C'est à cette époque qu'est édifiée une vaste maison bourgeoise avec des dépendances.

Jacques Philippe

Plage du Petit Nice

Cette intervention s'intègre dans le cadre général de la surveillance de la frange côtière de la commune de La Teste-de-Buch. En effet le recul constant du trait de côte, sous l'action conjuguée des courants de sortie du Bassin d'Arcachon et des phases éoliennes hivernales, révèle régulièrement des vestiges d'occupation humaine.

Depuis 2009, cette érosion côtière agit sur la plage du Petit Nice. Ainsi plusieurs niveaux de paléosols apparaissent sur

plusieurs centaines de mètres. Celui situé au pied de la dune forme plusieurs cuvettes bordées par des souches d'aulnes. Il a livré deux sites archéologiques.

Le plus important est toujours en exploitation. Il occupe le bord d'une des cuvettes dans la même configuration que ce que nous avons pu observer plus au sud sur la plage de La Lagune de 2005 à 2007. Il s'agit d'un niveau d'occupation assez restreint constitué par des tessons de céramiques et de nombreux éclats de silex dont certains étaient chauffés. Une attribution à l'Âge du Bronze ancien est envisageable.

L'autre site est localisé sur un paléosol apparaissant à flanc de dune. Il n'a révélé que des fragments de grandes jarres à poix (*dolium*) imprégnées de goudron. Il s'agit vraisemblablement d'un site de production de poix dont la chronologie est encore imprécise (antique ou médiéval ?).

Toutes ces observations viennent compléter la carte archéologique, déjà bien fournie, de cette partie de la frange côtière. Loin d'être un secteur désolé, le massif forestier ancien qui occupait ces rivages a accueilli régulièrement des populations qui exploitaient les ressources naturelles.

Jacques Philippe



Plage du
Petit-Nice :
vue générale
du site

Villandraut

Le Château

Le sondage entre les tourelles de latrines sud-ouest

Les douves dallées du château de Villandraut, construit en 1305 par le pape Clément V, constituent une particularité architecturale exceptionnelle qu'il est important de mettre en valeur. Ainsi, le dégagement de la terre des douves répond à un double intérêt : l'observation et la compréhension des aménagements hydrauliques du site et leur transformation lors des diverses phases d'occupation (XIV^e-XIX^e siècles), tout en améliorant la lisibilité de cette particularité auprès du public.

La campagne de 2011 a permis d'étudier la construction et le comblement des tourelles de latrines aménagées lors d'une campagne postérieure à la fin du XIV^e siècle ou au début du XV^e. Les résultats indiquent que cette phase est marquée par les modifications du pavage d'origine des douves. En effet, afin de bâtir les puits qui masquent les latrines à encorbellement, le pavage a dû être retiré et une fosse de fondation a dû être creusée afin d'élever les murs de ces deux tourelles.

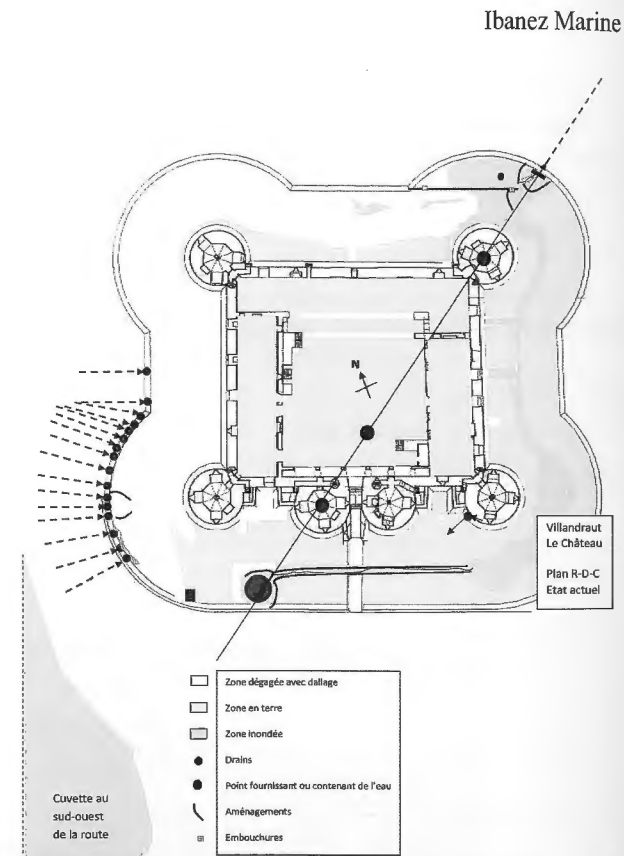
Campagne de relevés des structures aménagées ou bâties

Un protocole de travail d'orthophotographie adapté à la problématique du site a été mis en place pour chaque aménagement et un relevé topographique du plafond des douves effectué. Chaque bassin a été repositionné sur le plan général des douves, de même que les drains mis au jour au pied de la contrescarpe sud-ouest, la source et son canal au sud et la vanne d'évacuation au nord-est.

L'analyse du bâti a permis de distinguer au moins trois phases bien identifiables : les systèmes d'origine d'adduction, de conduite, de réserve et d'évacuation des eaux datant de la première phase de construction du château lors de la première moitié du XIV^e siècle ; la modification de certains aménagements et l'implantation de nouveaux, liés à la baisse du niveau des eaux au XVII^e, et le détournement de certaines zones stratégiques au XIX^e permettant l'irrigation des potagers et l'abreuvement des bêtes. Le XIX^e marque l'assèchement définitif des fossés.

Par ailleurs, le relevé topographique du front ouest des douves a permis d'identifier un pendage important entre les zones fournissant de l'eau au sud et le secteur nord d'où se fait l'évacuation. Ces informations permettent de mieux comprendre le comportement des eaux. Nous savons dès lors que la hauteur maximale ne dépasse pas un mètre et se situe au front nord-est, doté d'une vanne et d'un trop-plein, pour 0,75 m au niveau de la source principale sud. Au pied de la courtine

sud-ouest, entre les deux tourelles étudiées lors de cette même campagne, le niveau ne dépasse jamais 0,20 m et se définit par la hauteur minimale contenue dans les douves. Toutefois, ce niveau est suffisant pour drainer sous l'emplacement des latrines et renvoyer les déchets vers le centre des douves, présentant une cunette conduisant les eaux au nord. Ces informations relatives à l'usage et au fonctionnement des douves au XIV^e siècle sont relativement importantes pour la bonne compréhension du système hydraulique.



Ligne à Grande Vitesse Sud Europe Atlantique (Tours-Bordeaux) Phases 46 à 48

Phase 46 : Marsas, Gauriaguet, Aubie-et-Espessas, Peujard, Cézac

L'emprise du projet borde l'actuelle voie ferrée reliant Bordeaux à Saintes à quelques kilomètres au nord-est de Saint-André-de-Cubzac. Elle se situe à 500 m environ à l'ouest des villages de Marsas, Gauriaguet et Aubie-et-Espessas et à 2 et 3 km à l'est des villages de Peujard et Cézac. Elle se développe sur une longueur totale de 8,5 km. Elle traverse les terrains oligocènes sur un relief peu marqué qui culmine à 58 m pour descendre jusqu'à 33 m d'altitude au niveau du ruisseau de Lafont, en limite méridionale de la phase.

D'une superficie totale de 422 561 m², l'emprise réellement accessible au diagnostic se réduit à 307 029 m². Dans cette surface, 356 sondages d'une vingtaine de mètres de longueur ont été creusés sur un à trois layons suivant la largeur du projet. La surface cumulée de ces sondages, 17 022 m², représente 4,4 % de la surface à traiter, légèrement en deçà du cahier des charges. Le secteur de l'emprise, assez peu documenté, fait apparaître un site principal attribué au Paléolithique supérieur et fouillé à la fin du siècle dernier, le site des « Sablons » à Marsas.

Sur l'ensemble des sondages creusés, seulement quatre sont positifs. Ils ont permis de mettre au jour :

- un four de tuilier partiellement détruit, datable de la fin du XIX^e siècle ;
- deux fosses de nature et de datation indéterminée ;
- une section de fossé à l'orientation identique au parcellaire actuel.

Le mobilier archéologique récolté sur l'ensemble de cette opération est aussi insignifiant que les vestiges observés.

On dénombre ainsi quatorze artefacts en silex, un tranchant de hache polie et un tessou de céramique indéterminée.

Dans ce petit lot de mobilier émoussé et roulé, il a pu être identifié un éclat Levallois (Paléolithique moyen), un racloir avec retouches scalariformes et un nucleus peut-être de la période néolithique.

Massan Patrick

Phase 47 : Saint-André-de-Cubzac, Cubzac-les-Ponts, Saint-Romain-la-Virvée

199 tranchées ont été réalisées sur l'ensemble des parcelles concernées. Elles sont organisées en un ou deux layons parallèles en fonction de la largeur de l'emprise, tant dans la voie courante de la Ligne à Grande Vitesse que dans les raccordements de voiries.

La partie nord de la section est installée sur les sables du nord de la Gironde. Plus au sud, la section traverse les calcaires affleurant en rive droite de la Dordogne. Enfin, dans la vallée de la Dordogne, elle traverse les marais de la Virvée.

Sur l'ensemble de la section, les tranchées ont été menées au moins jusqu'aux niveaux pléistocènes, et ponctuellement des sondages plus profonds ont été réalisés. Dans la vallée de la Dordogne, les sondages ont été menés systématiquement au moins jusqu'au sommet des formations alluviales.

Outre quelques fossés, parcellaires pour la plupart, dans les couches superficielles, un seul site a été mis en évidence à la limite entre les sables du nord de la Gironde et les calcaires de la corniche (en limite sud de la commune de Saint-André-de-Cubzac) : il s'agit d'un ensemble de structures en creux de chronologie Antique et/ou du Haut Moyen Âge. Situé à la confluence d'une petite rivière, il aurait fait l'objet d'une prescription de fouille si le maître d'ouvrage n'avait préféré le recouvrir dans des conditions satisfaisant sa préservation.

Ballarin Catherine

Phase 48, zones complémentaires : Saint-Loubès

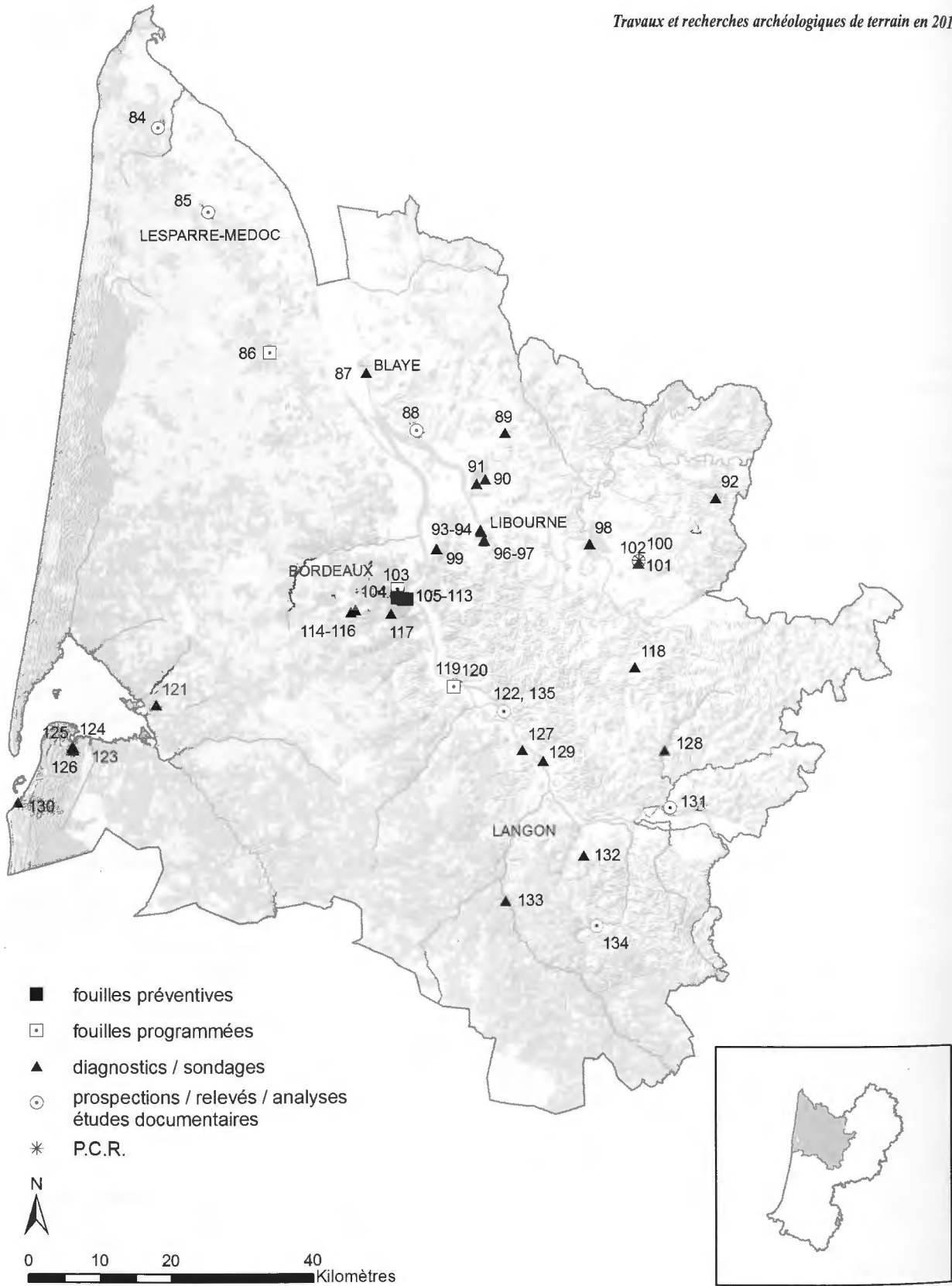
Cette phase concerne des zones de stockage temporaires et l'emplacement du futur viaduc qui enjambrera la Dordogne sur les communes de Saint-Romain-La-Virvée et de Saint-Loubès, et représente plus de dix hectares.

77 tranchées organisées en quinconce sur plusieurs layons parallèles ont été réalisées sur l'ensemble des parcelles concernées par le projet. D'un point de vue sédimentaire, seul le sommet des formations alluviales a pu être sondé. Toutefois, la couche sablo-graveleuse a été atteinte ponctuellement au sud de la commune de Saint-Loubès.

Aucun site n'a été découvert, à l'exception de mobilier archéologique épars, de chronologie antique et protohistorique, et de fossés parcellaires.

Moreau Nathalie

Travaux et recherches archéologiques de terrain en 2011



N°Nat.					N°
025858	AUDENGE	Maignan, " Le Pré du Mic "	Florence CAVALIN	INRAP	121
025689	AYGUEMORTE-LES-GRAVES	Prospection	Thierry MAUDUIT	BEN	119
025787	BASSENS	Rue de Verdun	Jean-Michel MARTIN	INRAP	99
025772	BAZAS	Hôtel de Bourges	Laurence MURAT	EP	134
025784	BLAYE	Sainte-Luce	Nathalie MOREAU	INRAP	87
025915	BORDEAUX	87 Rue Abbé de l'Epée	Philippe CALMETTES	INRAP	104
025962	BORDEAUX	12 et 13 rue de Cheverus	Christian SCUILLER	INRAP	105
025827	BORDEAUX	12 rue Jean Fleuret	Christophe SIREIX	INRAP	108
025675	BORDEAUX	Palais Gallien – Amphithéâtre	David HOURCADE	DOC	103
025817	BORDEAUX	17 rue du Hâ	Myriam TESSARIOL	DOC	107
025773	BORDEAUX	103 cours Victor-Hugo	Natacha SAUVAITRE	EP	111
025930	BORDEAUX	21 rue Paul-Louis Lande	Vanessa ELIZAGOYEN	INRAP	112
025825	BORDEAUX	Espace Saint-Michel	Natacha SAUVAITRE	EP	113
026312	BOURG	Eglise de La Libarde	Angelina JACQUIN	BEN	88
025940	CADILLAC	Route de Sauveterre	Marie-Christine GINESTE	INRAP	129
025914	GAILLAN-EN-MEDOC	Château du Mur	Thierry MAUDUIT	BEN	85
025756	GIRONDE-SUR-DROPT	Eglise Notre-Dame	Christian GENSBEITEL	SUP	131
025836	ISLE-SAINT-GEORGES	Dorgès, Le Pré Napias	Anne COLIN	SUP	120
025689	ISLE-SAINT-GEORGES	Dorgès, Gravettes, Ferrand et autres	Thierry MAUDUIT	BEN	119
025110	LANGOIRAN	Le Castéra	Sylvie FARAVEL	SUP	135
025777	LIBOURNE	40 rue de Lamothe	Christian SCUILLER	INRAP	98
025706	LUGASSON	Fauroux	Jean-Claude HUGUET	BEN	118
025843	MAZERES	Couteliva	Nadine BEAGUE	INRAP	132
025795	Nord-Médoc	Prospection thématique	Dominique BROCHERIOU	BEN	84
025786	MERIGNAC	16 avenue de l'Europe	Philippe CALMETTES	INRAP	114
025798	MERIGNAC	2 allée de Kaolack 1	Catherine BALLARIN	INRAP	115
025799	MERIGNAC	2 allée de Kaolack 2	Catherine BALLARIN	INRAP	116
025844	PETIT-PALAIS-ET-CORNEMPS	Cazat, Bois-Redon Sud	Alexandra HANRY	INRAP	92
025816	PODENSAC	52 rue d'Angleterre	Jean-Marc DEPUYDT	BEN	127
025794	SAINT-ANDRE-DE-CUBZAC	Zac de Milon - Phase 1	Gérard SANDOZ	INRAP	90
025920	SAINT-EMILION	La Madeleine	Christian SCUILLER	INRAP	102
025722	SAINT-FELIX-DE-FONCAUDE	Pommiers	Sylvie FARAVEL	SUP	128
025815	SAINT-LAURENT-MEDOC	Tumulus des Sables	Antoine CHANCEREL	MCC	86
025826	SAINT-LOUBES	Rues Saint Aignan et Max Linder	Nathalie MOREAU	INRAP	96
025919	SAINT-LOUBES	Rues Saint-Aignan et Max Linder	Nathalie MOREAU	INRAP	97
025781	TALENCE	140 rue Roustaing	Christian SCUILLER	INRAP	117
025857	LA TESTE-DE-BUCH	3 rue du Chemin des Dames	Philippe JACQUES	BEN	123
025956	LA TESTE-DE-BUCH	3 rue Victor-Hugo	Philippe JACQUES	BEN	124
025918	LA TESTE-DE-BUCH	16 rue du 14 juillet	Philippe JACQUES	BEN	125
025856	LA TESTE-DE-BUCH	27 rue du 14 juillet	Philippe JACQUES	BEN	126
025775	LA TESTE-DE-BUCH	Plage du Petit Nice	Philippe JACQUES	BEN	130
025676	VILLANDRAUT	Le Château	Marine IBANEZ	BEN	133
025841	LGV SEA Ph. 46 : Marsas, Gauriaguet, Aubie-et-Espessas, Peujard, Cézac		Patrick MASSAN	INRAP	89
025840	LGV SEAPh. 47 : St-André-de-Cubzac, Cubzac-les-ponts, St-Romain-la-Virvée		Catherine BALLARIN	INRAP	91
025842	LGV SEA Phase 48 : Saint-Loubès		Nathalie MOREAU	INRAP	94
025968	LGV SEA zones complémentaires phase OT4 Saint-Loubès		Nathalie MOREAU	INRAP	93

Bibliographie archéologique régionale 2011

Cette bibliographie a été réalisée à partir des documents (revues, monographies, actes de colloques) reçus au centre de documentation de la direction régionale des affaires culturelles d'Aquitaine (Drac) et des informations transmises par les auteurs des notices ci-dessus. Les documents qui étaient encore sous presse à la fin 2010 sont inclus dans le présent bilan concernant l'année 2011.

Ces références bibliographiques, ainsi que celles publiées dans les bilans scientifiques de la région Aquitaine, depuis 1991, sont en ligne sur Malraux (catalogue bibliographique du Ministère de la Culture) : <http://www.culture.gouv.fr/documentation/malraux/pres.htm>.

Le catalogue des périodiques est accessible sur : <http://www.sudoc.abes.fr> depuis 1996.

TOUTES PERIODES

Bilan scientifique de la région Aquitaine 2010. Bordeaux, Service régional de l'archéologie Aquitaine, 2011, 248 p.

L'archéologie girondine en 2008 (extraits du bilan scientifique régional, DRAC Aquitaine, SRA). *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2011, 2009-tome C, p. 211-260.

BARROCHE, Adrienne, BESCHI, Alain *et al.* *Vauban, Blaye et le verrou de l'estuaire*. Bordeaux, Inventaire régional d'Aquitaine/ Ed. Confluences, 2011, 94 p.

BUCHSENSCHUTZ, Olivier (dir.), JACOTTEY, Luc (dir.) *et al.* Evolution typologique et technique des meules du Néolithique à l'an mille. Actes des IIIe Rencontres Archéologiques de l'Archéosite gaulois. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 23, 479 p.

DE BIDERAN, Hervé. Marmande et son patrimoine religieux (Lot-et-Garonne). *Aquitaine Historique*, 2011, n° 108, p. 15-18.

BOYRIE-FENIE, Bénédicte. L'apport de la toponymie à la connaissance de l'occupation du sol ancienne des Landes. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 274-278.

CARTRON, Isabelle, COURTAUD, Patrice *et al.* Nouvelles de l'archéologie médocaine. *Les Cahiers Médulliens (Les)*, 2011, n° 56, p. 60-64.

CLEMENS, Jacques. Peugue, hydronyme girondin. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2011, n° 148, p. 52-55.

DOLBEAU, François. Le dossier hagiographique de saint Emilion. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 125-138.

DOMINIQUE, Sophie, MARACHE, Antoine, REGALDO-SAINT-BLANCARD, Pierre. Apport de la géostatistique à la connaissance de la morphologie naturelle du site de Bordeaux (France). *Archéosciences*, 2011, n° 34, p. 25-37.

EPHREM, Brice, COURTAUD, Patrice. *et al.* Nouvelles de l'archéologie médocaine (2008). *Les Cahiers Médulliens*, 2011, n° 2010-56, p. 60-64.

FAIVRE, Jean-Bernard, MATEOS, Vincent *et al.* *Cloches, sonnaillères, carillons en pays landais*. Bordeaux, Le Festin, 2011, 95 p.

FAUGERE, Vincent et DUBAU, Michel. Béarn. Dans les bras des Gaves. *Festin (Le)*, 2011, n° 78, p. 46-53.

GALOP, Didier et FAURE, Elodie. La fin du paradigme du désert landais : histoire de la végétation et de l'anthropisation à partir de l'étude palynologique de quelques lagunes de la Grande-Lande. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 43-59.

GARROUSTE, Marcel. Les anciens hôpitaux de la ville d'Agen. *Revue de l'Agenais*, 2011, n° 138-4, p. 551-576.

GAZEAU, Sébastien. Panorama point de vue. Aquitaine : le patrimoine en un clic. *Festin (Le)*, 2011, 77, p. 112-113.

GUICHENUY, Vincent. Histoire des églises de Pomarez. *Bulletin de la société de Borda*, 2011, n° 504, p. 395-418.

GUILLIN, André. Le bassin meulier de Saint-Crépin-de-Richemont (Dordogne). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 23, p. 285-290.

JEAN-COURRET, Ezéchiel. Aquae versus Acqs : seize siècles de la fabrique urbaine de Dax. *Aquitania*, 2011, n° 2010-26, p. 159-208.

JOINEAU, Vincent. *Etude technique et économique d'une activité industrielle rurale : les moulins de l'Entre-deux-Mers bordelais de la fin du XIe siècle à la Révolution française. Thèse de doctorat d'histoire de l'université Michel de Montaigne - Bordeaux III soutenue publiquement le 15 juin 2011*. Bordeaux, Université de Bordeaux III, 2011, 3 tomes (576 p. (Texte) ; 496 p. (Corpus) ; 225 p. (annexes).

LABORIE, Yan. Approche archéologique d'un quartier d'habitats de la Haute-Lande. Guiraute, Sabres (Landes). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 313-347.

LAULOM, Jean-Pierre (Abbé). Une stèle discoïdale dédagée à Montgaillard. *Bulletin de la Société de Borda*, 2012, n° 504, p. 483-484.

LAVIGNE, Cédric. L'archéogéographie, une expertise au service des politiques publiques d'aménagement. L'exemple de la commune de Bègles (Gironde). *Nouvelles de l'Archeologie (Les)*, 2011, n° 125, p. 47-54.

LUCET, Christophe. L'archéologie bordelaise se voit en pôle d'avenir. *Sud Ouest édition Bordeaux rive droite*, 2011, 11 octobre 2011.

LUCU, Pierre. *Guide des croix de la juridiction de Saint-Emilion*. Saint-Quentin-de-Baron, Editions de l'Entre-deux-Mers, 2011, 151 p.

MAGES, Séverine. L'histoire du château de Domme-Vieille. Splendeur et décadence du «château du Roy» (Domme - Dordogne). *Aquitaine Historique*, 2011, n° 109, p. 2-9.

MARABOUT, Vincent. Des banalités aux turbines. Contribution à l'histoire des moulins périgordins : l'exemple du val de Dronne. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2011, n° 138-1, p. 47-84.

MARBOT, Laura. Etude des torchis. Maison Malichecq : une maison landaise médiévale. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 372-383.

MARQUETTE, Jean-Bernard. Monuments disparus du Bazadais. La vallée du Brion. *Cahiers du Bazadais (Les)*, 2011, n° 172, p. 21-46.

MARQUETTE, Jean-Bernard. Marimbault. Plan d'occupation du sol historique et archéologique. *Cahiers du Bazadais (Les)*, 2011, n° 175, p. 7-31.

MERLET, Jean-claude (dir.) et BOST, Jean-pierre (dir.). De la lagune à l'airial. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, 425 p.

MERLET, Jean-claude. Le PCR Lagunes des Landes de Gascogne. Anthropisation des milieux humides de la Grande-Lande (2004-2007). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 15-18.

MOUSSET, Hélène, PIVOTEAU, Sébastien. *et al.* *Château, naissance et métamorphoses*. Bordeaux, Ausonius/ Diffusion De Bocard, 2011, 367 p.

MURAT, Eric. *Les commanderies templières et hospitalières de Bordeaux (XIIe-XVIIe siècle)*. Paris, Editions In Libro Veritas (ILV), 2011, 200 p.

NAVARRO-CABALLERO, Milagros. Le monument du mont Judaïque et les hommages à la Gens Augusta : réflexions sur l'urbanisme de Burdigala. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2011, 2009-tome C, p. 7-31.

PETUAUD-LETANG, Michel et COLLE, Michel. *Les rues disparues du Vieux Bordeaux. Supplément*. Canéjan, Aéditions, 2011, 157 p.

PUYOO, Laurence et ZUBILLAGA, Inaki. A propos du chemin de Charlemagne et du rocher de Roland a Sorde-l'Abbaye. *Bulletin de la Société de Borda*, 2011, n° 501, p. 3-12.

SAUVAITRE, Natacha. Découvertes archéologiques à Bazas (Saint-Hippolyte) et à Cudos (Le Dron, Pitecq). Tracé autoroutier A 65 Langon-Pau. *Cahiers du Bazadais (Les)*, 2011, n° 173, p. 7-29.

SZEPERTYSKI, Béatrice. Datations en dendrochronologie de la Maison Malichecq (airial de Guiraute, Sabres). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 349-369.

TEXIER, Jean-pierre. Genèse des lagunes landaises : un point sur la question. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 23-41.

VENELLE, Claude. Saint-Pierre. Eglise de la Sauve-Majeure (Gironde). *Aquitaine Historique*, 2011, n° 109, p. 10-14.

PREHISTOIRE

AUJOULAT, Norbert, BONNET-JACQUEMENT, Peggy *et al.* Mille et une femmes de la fin des temps glaciaires : exposition, Musée national de préhistoire, Les Eyzies-de-Tayac, 17 juin-19 septembre 2011. Paris, Ed. de la Réunion des musées nationaux - Grand palais, 2011, 130p.

BACHELLERIE, François. Quelle unité pour le Châtelperronien ? Apport de l'analyse taphonomique et techno-économique des industries lithiques de trois gisements aquitains de plein air : le Basté, Bidart (Pyrénées-Atlantiques) et Canaule II (Dordogne). Thèse de doctorat : Préhistoire. Bordeaux I, 2011, 441 p.

BECK Lucile, LEBON Matthieu *et al.* Characterisation of prehistoric pigments from Abri Pataud (Dordogne, France). *X-ray spectrometry*, 2011, n° 40, p. 219-223.

BLACHERE, Camille. Patrimoine mondial, Lascaux toujours sur le fil. *Archéologia*, 2011, n° 484, p. 4-5.

BOURDIER, Camille. Spécificités et parenté du dispositif pariétal de l'abri Reverdit (Sergeac, Dordogne) : l'apport de l'étude des blocs ornés de la collection Delage. *Paléo*, 2011, n° 22, p. 53-68.

BOURDIER, Camille, ABGRALL, Aurélie (col.), HUARD, Olivier (col.) *et al.* Histoires de bisons et de chevaux : regard sur l'évolution de la frise pariétale de Cap-Blanc (Marquay, Dordogne) à travers l'analyse du panneau de l'alcove. *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° 21, p. 17-38.

BOUSTINGORRY, Julie, JULIAT, Christine. *et al.* *Mémoire de Pau*. [Pau], Editions Cairn, 2011, 277 p.

BURENS, Albane, GRUSSENMEYER, Pierre, GUILLEMIN, Samuel *et al.* Numérisation 3D de la grotte ornée des Fraux (Saint-Martin-de-Fressengeas, Dordogne, France). Approche Multiscale. *Collection Edytem*, 2011, n° 12, p. 183-189.

CANAVERAS, Juan, FRANCOIS, Alexandre. *et al.* *Lascaux et la conservation en milieu souterrain. Actes du symposium international, Paris, 26 et 27 février 2009*. Paris, Editions de la Maison des sciences de l'Homme, 2011, 357 p.

CAVANHIE, Nadia. L'ours qui a vu l'homme ? Etude archéozoologique et taphonomique du site paléolithique moyen de Régourdou (Montignac, Dordogne, France). *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° 21, p. 39-63.

CHASSAIN, Hervé. Yves Coppens : «Lascaux est emblématique». *Sud Ouest éditions Dordogne*, 2011, 5 mars 2011.

CHEHMANA, Lucie, PELEGRIN, Jacques. *et al.* La fonction des pièces de la Bertonne : un problème en partie résolu. *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° 21, p. 65-102.

CLEYET-MERLE, Jean-Jacques et RIGAUD, Jean-Philippe. Norbert Aujoulat (1946-2011). *Paléo*, 2011, n° 22, p. 9-13.

COURTAUD, Patrice, FOURMENT, Nathalie, JAUBERT, Jacques *et al.* Palaeogenomic analysis of the Gravettian human remains from the Cussac Cave (Le Buisson-de-Cadoux, Dordogne, Aquitaine, France). *Paleogenomics summer school* (Cargèse), 2011. poster.

CRETIN, Catherine et CHIOTTI, Laurent. Les mises en forme de grattoirs carénés. Nucleus de l'Aurignacien ancien de l'abri Castanet (Sergeac, Dordogne). *Paléo*, 2011, n° 22, p. 69-84.

D'HUY, Julien. La distribution des animaux à Lascaux refléterait leur distribution naturelle. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2011, 2009 n° 138-4, p. 493-502.

DELLUC, Brigitte et DELLUC, Gilles. Un rhinocéros peint dans la grotte de Villars. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2011, n° 138-2, p. 291-294.

DESCHAMPS, Marianne. Le Vasconien : révision de sa signification à partir des industries lithiques d'Olha I et II, d'Isturitz et de Gatzarria. *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° 21, p. 103-126.

DUHARD, Jean-pierre. Une nouvelle représentation féminine à La Madeleine (Tursac, Dordogne). *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° 21, p. 127-133.

FAIVRE, Jean-philippe, TURQ, Alain. *et al.* La fracturation en split, une technique de production dans l'industrie lithique des Tares (Sourzac, Dordogne). *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° spécial, p. 133-142.

FAIVRE, Jean-philippe. Le «Moustérien à denticulés» de la couche 20 de Combe-Grenal : implications techniques, économiques et fonctionnelles au sein du système de production Quina en Périgord. *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° 21, p. 135-161.

FERUGLIO, Valérie, JAUBERT, Jacques et AUJOULAT, Norbert. L'art pariétal gravettien, ce qu'il révèle de la société en complément de la culture matérielle In GOUTAS, Nejma, KLARIC, Laurent *et al.* *A la recherche des identités gravettiennes. Actualités, questionnements, perspectives. Table ronde sur le Gravettien en France et dans les pays limitrophes, Aix-en-Provence 6-8 octobre 2008*. Paris, Société Préhistorique Française, 2011, p. 243-255.

GOUTAS, Nejma, KLARIC, Laurent *et al.* *A la recherche des identités gravettiennes. Actualités, questionnements, perspectives. Table ronde sur le Gravettien en France et dans les pays limitrophes, Aix-en-Provence 6-8 octobre 2008*. Paris, Société Préhistorique Française, 2011, 395 p.

GUILLEMIN, Patricia. La fin du Gravettien dans le sud-ouest de la France : à la recherche de l'identité protomagdalénienne ... In GOUTAS, Nejma, KLARIC, Laurent *et al.* *A la recherche des identités gravettiennes. Actualités, questionnements, perspectives. Table ronde sur le Gravettien en France et dans les pays limitrophes, Aix-en-Provence 6-8 octobre 2008*. Paris, Société préhistorique française, 2011, p. 129-144.

JAUBERT, Jacques. *In memoriam. Norbert Aujoulat, la passion de Lascaux*. Dijon, Editions Faton, 2011, 9 p.

JAUBERT, Jacques. La technologie des Néandertaliens en Europe occidentale. *Dossiers d'Archéologie*, 2011, n° 345, p. 68-73.

KERVAZO, Bertrand et TEXIER, Jean-pierre. Le site paléolithique de la grotte XVI (Dordogne, France) : lithostratigraphie, processus de formation et essai de chronologie. *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° 21, p. 163-187.

LACARRIERE, Jessica, GOUTAS, Nejma et NORMAND, Christian. Vers une redéfinition des occupations gravettiennes de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques, France) : révision critique des collections

«anciennes» par l'approche intégrée des données lithiques, fauniques et de l'industrie osseuse In GOUTAS, Nejma, KLARIC, Laurent *et al.* *A la recherche des identités gravettiennes. Actualités, questionnements, perspectives. Table ronde sur le Gravettien en France et dans les pays limitrophes, Aix-en-Provence 6-8 octobre 2008.* Paris, Société Préhistorique Française, 2011, p. 67-83.

LENOIR, Michel. Un gisement magdalénien de Gironde : l'abri Faustin à Cessac In : A la découverte de l'Entre-deux-Mers, Cessac. Faleyras, Association pour la sauvegarde du patrimoine et de l'environnement du canton de Targon (ASPECT), 2011, p. 29-35.

LENOIR, Michel et DIBBLE, Harold. Gisements préhistoriques de la vallée de la Couze en Périgord. Bordeaux, Ed. Confluences, 2011, 30 p.

LENOIR, Michel. Des outils et un homme : quelques aspects de l'œuvre de François Bordes In : DELPECH Françoise (dir.) et JAUBERT, Jacques (dir.). François Bordes et la Préhistoire : colloque international François Bordes, Bordeaux, 22-24 avril 2009. Paris, Ed. du CTHS, 2011, p. 97-101.

LENOIR, Michel. L'occupation préhistorique de la vallée de l'Engranne en Entre-deux-Mers. Sa relation avec la présence de ressources en roches dures siliceuses. In : *L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du onzième colloque tenu à Frontenac les 5, 6, 7 octobre 2007.* Créon, CLEM, 2011, p. 15-21.

LENOIR, Michel. La Préhistoire ancienne de la vallée de la Canodonne en Entre-deux-Mers. In : *L'Entre-deux-Mers et son identité. De Benauges à Verdélais. Actes du 12^{ème} colloque tenu à Arbis et Verdélais les 9, 10 et 11 octobre 2009.* Créon, CLEM, 2011, p. 7-22.

LENOIR, Michel et BELBEOC'H, Gwénolé. Le Paléolithique et l'Épipaléolithique dans la partie nord des Landes de Gascogne (secteur d'Hostens). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 60-76.

LENOIR, Michel, ARMAND, Dominique. *et al.* Nouvelles données sur le Magdalénien de l'Entre-deux-Mers : la faune de l'Abri Vidon (Juillac, Gironde). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2011, n° 19-1, p. 3-18.

LE QUELLEC, Jean-Loïc et D'HUY, Julien. Les animaux «fléchés» à Lascaux : nouvelle proposition d'interprétation. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2011, n° 2010-18-2, p. 161-170.

LUCAS, Claire. Gravures sur cotes : les combinaisons graphiques du Magdalénien moyen d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques). *Paléo*, 2011, n° 22, p. 189-206.

MAUREILLE, Bruno. Les sépultures des Néandertaliens et autres gestes envers les morts. *Dossiers d'Archéologie*, 2011, n° 345, p. 40-47.

MERLET, Jean-claude. Un premier aperçu du Mésolithique dans les Landes de Gascogne. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 116-139.

MERLET, Jean-claude et GELLIBERT, Bernard. Un exemple d'implantation à la fin du Néolithique près d'une lagune : La Hubla à Canenx-et-Réaut (Landes). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 141-147.

MEYER, Valentine, BRUZEK, Jaroslav. *et al.* Un nouveau bassin néandertalien : description morphologique des restes pelviens de Regourdou 1 (Montignac, Dordogne, France). *Paléo*, 2011, n° 22, p. 207-222.

MORALA, André. La spécialisation des activités : concept de l'archéologue et réalité archéologique ; les données du site gravettien moyen du Callan (Lot-et-Garonne) In GOUTAS, Nejma, KLARIC, Laurent *et al.* *A la recherche des identités gravettiennes. Actualités, questionnements, perspectives. Table ronde sur le Gravettien en France et dans les pays limitrophes, Aix-en-Provence 6-8 octobre 2008.* Paris, Société Préhistorique Française, 2011, p. 343-358.

MORALA, André, MADELAINE, Stéphane *et al.* Les derniers rennes de Dordogne : nouvelles données chronologiques et environnementales par

l'étude isotopique du collagène (13C, 14C et 15N). *Paléo*, 2011, n° 22, p. 85-100.

MORALA, André, CHIOTTI, Laurent *et al.* L'industrie lithique du Gravettien final de l'abri Pataud : de la collection Movius aux données issues des nouvelles fouilles In GOUTAS, Nejma, KLARIC, Laurent *et al.* *A la recherche des identités gravettiennes. Actualités, questionnements, perspectives. Table ronde sur le Gravettien en France et dans les pays limitrophes, Aix-en-Provence 6-8 octobre 2008.* Paris, Société Préhistorique Française, 2011, p. 329-341.

MOURRE, Vincent (dir.) et JARRY, Marc (dir.). «Entre le marteau et l'enclume...» : la percus directe au percuteur dur et la diversité de ses modalités d'application. Actes de la table ronde de Toulouse (15-17 mars 2004). *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° spécial, 237 p.

NEUBAUER, Simon, MAUREILLE, Bruno. *et al.* Virtual reconstruction of the Le Moustier 2 Newborn skull. Implications for Neandertal ontogeny = [Sur la reconstitution virtuelle du crâne du nouveau-né néandertalien Le Moustier 2. Implications ontogéniques]. *Paléo*, 2011, n° 22, p. 155-172.

PAILLET, Patrick. Le mammoth de la Madeleine (Tursac, Dordogne) dans son siècle et aujourd'hui. *Paléo*, 2011, n° 22, p. 223-270.

PAILLET, Patrick (dir.). *Micro-analyses et datations de l'art préhistorique dans son contexte archéologique (MADAPCA)*. Préactes du Colloque ANR (MNHN/C2RMF), 16-18 novembre 2011, 76 p.

PAILLET, Patrick. Les figurations féminines de la grotte de Rochereil. In *Catalogue de l'exposition « Mille et une femmes de la fin des temps glaciaires », Réunion des Musées Nationaux – Grand Palais, Musée national de Préhistoire.* Les Eyzies, 2011, p.118-119.

PEYRAUBE, Nicolas. *Apports des équilibres calco-carboniques et du carbone 13 pour l'étude de l'air et des écoulements d'eau dans la zone non saturée du karst. Application au système karstique perché de la grotte de Cussac (Dordogne, France).* Thèse de doctorat Université Bordeaux 1, 2011, 342 p.

POSTEL, Brigitte. Eyzies-de-Tayac. Femmes de la fin de l'âge de Glace. *Archéologia*, 2011, n°490, p. 54-55.

RIGAUD, Jean-Philippe. Révision de quelques archéoséquences de référence du Gravettien du nord de l'Aquitaine In GOUTAS, Nejma, KLARIC, Laurent *et al.* *A la recherche des identités gravettiennes. Actualités, questionnements, perspectives. Table ronde sur le Gravettien en France et dans les pays limitrophes, Aix-en-Provence 6-8 octobre 2008.* Paris, Société Préhistorique Française, 2011, p. 175-183.

ROUSSOT-LARROQUE, Julia. Les derniers grands chasseurs des Landes d'Aquitaine. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 77-115.

SANDGATHE, Dennis, DIBBLE, Harold *et al.* On the Role of Fire in Neandertal Adaptations in Western Europe: Evidence from Pech de l'Azé IV and Roc de Marsal. *PaleoAnthropology*, 2011, p. 216-242.

SANDGATHE, Dennis, DIBBLE, Harold, GOLDBERG, Paulet *et al.* The Roc de Marsal Néandertal Child : A Reassessment of its Status as a Deliberate Burial. *Journal of Human Evolution*, 2011, 61, p. 243-253.

SIMONET, Aurélien. Le Gravettien du chantier I de Brassempouy (Landes, France) In GOUTAS, Nejma, KLARIC, Laurent *et al.* *A la recherche des identités gravettiennes. Actualités, questionnements, perspectives. Table ronde sur le Gravettien en France et dans les pays limitrophes, Aix-en-Provence 6-8 octobre 2008.* Paris, Société Préhistorique Française, 2011, p. 57-66.

SIMONET, Aurélien. La pointe des Vachons : nouvelles approches d'un fossile directeur controversé du Gravettien à partir des exemplaires du niveau IV de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques, France) et des niveaux 4 des abris 1 et 2 des Vachons (Charente, France). *Paléo*, 2011, 2011 n° 22, p. 271-298.

SORESSI, Marie, RENDU, William. *et al.* Approche taphonomique en cémentochronologie : réexamen du niveau 4 du Pech-de-l'Aze I (Carsac, Dordogne, France). *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° 21, p. 223-235

TURQ, Alain. La percussion verticale au percuteur dur à "touche" rectiligne en Périgord dans l'industrie meulière historique et certains sites paléolithiques. *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° spécial, p. 231-240.

VANDERMEERSCH, Bernard, TURQ, Alain. *et al.* Le plus ancien enfant d'Aquitaine : Combe-Grenal 31 (Domme, France). *Paléo*, 2011, 2009-2010 n° 21, p. 188-201.

WHITE, Randall, MENSAN, Romain, BOURRILLON, Raphaële *et al.* Context and dating of Aurignacian vulvar representations from Abri Castanet, France. *PNAS*, 2011, vol. 109 n° 22, p. 8450-8455.

PROTOHISTOIRE

BILBAO, Marie et BARROUQUERE, Hervé. *Six pieds sous terre. Il y a 3000 ans : archéologie des Landes de Gascogne. [Catalogue de l'exposition tenue à l'éco-musée de Marquèze du 1er juin au 30 novembre 2011].* Mont-de-Marsan, L'Atelier des Brisants : L'Ecomusée de la Grande Lande, 2011, 69 p.

BUI THI, Mai, COURTAUD, Patrice *et al.* Analyse du contenu des vases déposés en contexte sépulcral au Bronze ancien et moyen dans les grottes de Droundak et Homme de Pouey (Pyrénées Atlantiques), In *Marges, frontières et transgressions. Actualité de la recherche. Actes des 8^{èmes} Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Marseille 2008.* Toulouse, Archives d'Ecologie Préhistorique, 2011, p. 449-456.

DUMAS, Antoine. Le premier âge du Fer autour du confluent du Lot et de la Garonne : réflexions à partir de l'étude du site de Chastel (Aiguillon, Lot-et-Garonne). *Aquitania*, 2011, 2010 n° 26, p. 227-235.

DUVERT, Michel. Aux origines de l'habitat de Xareta. *Bulletin du Musée Basque*, 2011, n° 177, p. 5-28.

MISTROT, Vincent. Soulac-sur-Mer. Sous le sable. *Festin (Le)*, 2011, 77, p. 124-125.

ROUSSOT-LARROQUE, Julia, BRUZAT, Raymonde. Nécropole à incinération du premier âge du Fer et indices du Bronze moyen à Biganon (commune de Moustey, Landes). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 158-192.

ROUSSOT-LARROQUE, Julia. Bracelets décorés en "lignite" de l'atelier limousin de Chalucet découverts dans le Nord Médoc (premier âge du Fer). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2011, 2010 n° 18-2, p. 193-199.

SOUQUET-LEROY, Isabelle. Les sépultures à incinération de Biganon (Moustey, Landes). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 193-198.

ANTIQUITE

BALMELLE, Catherine. Nouveaux regards sur les mosaïques des Gaules. *Dossiers d'Archéologie*, 2011, n° 346, p. 12-19.

BALMELLE, Catherine. Décors du frigidarium dans les thermes publics et privés d'Aquitaine. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 20, p. 215-229.

BILBAO, Marie. Les pratiques funéraires au premier âge du Fer dans la vallée de la Leyre. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 149-155.

BOST, Jean-pierre. Les Rutènes dans l'Aquitaine d'Auguste. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 195-206.

BOUET, Alain. Dax : un nouvel exemple de forum en Aquitaine. *Bulletin de la Société de Borda*, 2011, n° 504, p. 375-382.

BROCHERIOU, Dominique. Au nombre des voies anciennes parcourant la Gironde, "La Levade", ancienne grande route du Médoc. *Aquitaine Historique*, 2011, n° 112, p. 12-14.

BRUN, Jean-Pierre. La viticulture en Gaule tempérée. *Gallia*, 2011, n° 68-1, p. 1-12.

CALLEGARIN, Laurent. Découvertes de monnaies antiques dans la Grande-Lande. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 217-228.

CAVALIER, Laurence, BOUET, Alain. *et al.* A la recherche du forum perdu d'Aquae Tarbellicae (Dax). *Gallia*, 2011, n° 68-2, p. 155-193.

CEROU, Elisée. Découverte inédite d'une carrière de meules à céréales. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2011, n° 20, p. 45-68.

COLIN, Anne, VERDIN, Florence. *et al.* *Gaulois d'Aquitaine.* Bordeaux, Ausonius, 2011, 95 p.

COUDROY-DE-LILLE, Pierre. La Via Aquitania. *Aquitaine Historique*, 2011, n° 112, p. 9-11.

DUMASY, Françoise, BONNAMOUR, Louis. *et al.* *Les ponts routiers en Gaule romaine. Actes du colloque tenu au Pont du Gard du 8 au 11 octobre 2008.* Montpellier-Lattes, Editions de l'Association archéologique de Narbonnaise, 2011, 687 p.

EPHREM, Brice, COUTELAS, Arnaud et BERNIER, Marielle. Un établissement unique en Aquitaine romaine : les bassins à salaisons de Guethary (Pyrénées-Atlantiques) ; le mobilier céramique de Guethary (annexe 1) ; les mortiers et bétons de chaux de Guethary (annexe 2). *Aquitania*, 2011, 2010 n° 26, p. 21-74.

GIRARDY-CAILLAT, Claudine, PAILLET, Jean-Louis *et al.* Périgieux, Dordogne, pont Japhet. In *BARRUOL, Guy, FICHES, Jean-Luc et al.* *Les ponts routiers en Gaule romaine.* Montpellier, 2011, p. 167-174.

GOLVIN, Jean-claude. A la redécouverte des villes du nord de la Gaule romaine. Périgieux -Vesunna. *Archeologue (L')-Archeologie Nouvelle*, 2011, n° 114, p. 11-15.

GOMEZ DE SOTO, José et DE MULDER, Guy. Les tripodes de bronze à protomes zoomorphes du type Geraardsbergen sont-ils véritablement celtiques ou antiques ? *Lumula*, 2011, 2011-XIX, p. 135-139.

HENIQUE, Jérôme. Aperçu sur un îlot antique de Bordeaux. Le décor d'une domus de la première moitié du I^{er} siècle p.C. : étude préliminaire. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 20, p. 125-129.

MATHE, Vivien. Apports de la prospection électromagnétique à la question de l'embarcadere antique de Brion (Saint-Germain d'Esteuil, Gironde). *Aquitania*, 2011, 2010 n° 26, p. 137-145.

MAUDUIT, Thierry, BORDENAVE, Louis. La vigne antique à Bordeaux. L'origine génétique du cabernet franc confirmée : la zone basco-navarraise. *Aquitaine Historique*, 2011, n° 113, p. 9-14.

PAILLER, Jean-marie, SCHAAD, Daniel *et al.* Les Rutènes. Du peuple à la cité. De l'indépendance à l'installation dans le cadre romain 150 a.C. - 100 p.C. *Supplément Aquitania*, 2011, n°25, 699 p.

PARENT, Gilles. Etude de l'activité minière antique dans la région de la vallée de Baigorry (Pyrénées-Atlantiques). Bilan provisoire. *Aquitania*, 2011, 2010 n° 26, p. 7-19

PENISSON, Elisabeth, TARDY, Dominique. *et al.* Architecture publique et domus : un langage ornemental commun ? L'exemple de Vesunna. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 20, p. 111-124.

SAINT-BEAT, Hubert. L'empreinte romaine en Aquitaine : les campagnes. *Aquitaine Historique*, 2011, n° 113, p. 2-8.

- SAINT-BEAT, Hubert. L'empreinte romaine en Aquitaine : le réseau routier. *Aquitaine Historique*, 2011, n° 112, p. 2-8.
- SIMON, Laure. Des "tablettes" en verre moulé d'époque romaine découvertes à Bordeaux (Gironde). *Aquitania*, 2011, 2010 n° 26, p. 147-157.
- TARDY, Dominique, ROBERT, Renaud. *et al.* ANR. *Ornementation Architecturale des Gaules : l'ornementation architecturale de Burdigala*. Bordeaux, ANR Ornementation Architecturale des Gaules, 2011, 49 p.
- URSY, Dominique. Monnaies romanes en Périgord. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2011, n° 20, p. 8-27
- URSY, Dominique. Monnaies gauloises et petrocores. *Cahiers du Groupe Archeologique de Monpazier*, 2011, n° 20, p. 28-44
- VIGNAUD, Didier. L'artisanat des produits goudronneux dans les Landes de Gascogne durant l'Antiquité. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 199-216.

MOYEN AGE

- BALLION, Evelyne. La maison Malichecq : étude architecturale (Airial de Guiraut, Sabres). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 385-408.
- BARRAUD, Dany, REGALDO-SAINT-BLANCARD, Pierre *et al.* Un écrin d'histoire : le territoire de la juridiction de Saint-Emilion avant le Moyen Age. *Aquitania*. *Supplément*, 2011, 26, p. 21-38.
- BARROUQUERE, Herve. Du haut Moyen Age jusqu'au XIV^e siècle dans la Grande-Lande : habitats, artisanat potier. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 229-244.
- BELBEO'CH, Gwénolé et MARACHE, Valérie. Une officine de potier médiévale à Saint-Symphorien. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 245-248.
- BONNE, Laetitia. Les chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André de Bordeaux conservés au musée d'Aquitaine. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2011, 2009-tome C, p. 53-81.
- BOURGEOIS, Luc, BAYARD, Adrien (col.), BOECKLER, Philippe *et al.* Fortifications et résidences des élites du Haut Moyen Age entre Loire et Garonne. *Aquitania*, 2011, 2010 n° 26, p. 219-223.
- BOUTOULLE, Frédéric. L'apogée d'une "bonne ville". Saint-Emilion pendant les premiers temps de la jurade (1199-1253). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 313-345.
- BOUTOULLE, Frédéric. Le palais de l'Ombrière In *Léo Drouyn et Bordeaux*, dir. Sandrine LAVAUD, Créon, Les éditions de l'Entre-deux-Mers, 2011, vol. 2, p. 268-271.
- BOUTOULLE, Frédéric. Richard cœur de Lion à Bayonne et dans le Labourd (1169-1199). *Annales du Midi*, 2011, n° 275, p. 325-351.
- BOUTOULLE, Frédéric. "Il est un meilleur roi que le roi d'Angleterre". Note sur la diffusion et la fonction d'une rumeur dans la paysannerie du Bordelais au XIII^e siècle In BILLORE, Maïté (dir.) et SORIA Myriam (dir.). *La rumeur au Moyen Âge. Du mépris à la manipulation, Ve-XVe siècle*. Rennes, PUR, 2011, p. 279-291.
- BOUTOULLE, Frédéric. Les résidences rurales de la petite aristocratie en Gascogne occidentale (XI^e-XIII^e siècle) : état de la recherche et perspectives. In COSTE, Laurent (dir.). *Maisons de campagne, maisons de la campagne de l'antiquité à nos jours*, LXIII^e Congrès d'Etudes régionales de la Fédération Historique du Sud-Ouest- Société Archéologique et Historique du Canton de Créon, 9 et 10 octobre 2010. Créon, 2011, p. 177-198.
- BOUTOULLE, Frédéric (dir.), BARRAUD, Dany (dir.) et PIAT, Jean-Luc (dir.). Saint-Emilion au Moyen Age. Fabrique d'une ville médiévale. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, 411 p.
- BOUTOULLE, Frédéric, BARRAUD, Dany et PIAT, Jean-Luc. Introduction In BOUTOULLE, Frédéric (dir.), BARRAUD, Dany (dir.) et PIAT, Jean-Luc (dir.). Saint-Emilion au Moyen Age. Fabrique d'une ville médiévale. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 11-18.
- BOUVIER, Armel, SAPIN, Christian. *et al.* Production et utilisation des terres cuites architecturales au début du Haut Moyen Age : apports de la chronologie par luminescence. Thèse d'Armel Bouvier pour l'obtention du titre de docteur de l'Université de Bordeaux III, en sciences archéologiques. Bordeaux, Université de Bordeaux III, 2011, 221 p.
- DELAUGEAS, Valérie, SCUILLER, Christian *et al.* A six pieds sous terre ou au ciel : les lieux d'inhumations de surface et souterrains de Saint-Emilion. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 21-38.
- DURAND, Philippe. La Tour du Roy de Saint-Emilion est-elle une construction royale ? *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 199-213.
- FARAVEL, Sylvie. Saint-Emilion et la «Mer» : les relations de Saint-Emilion avec la Dordogne au Moyen Age. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 363-372.
- FARAVEL, Sylvie. Les ordres militaires en Entre-deux-Mers au Moyen Âge : état de la question et perspectives de recherches. In *Actes du XI^e colloque du CLEM tenu à Frontenac les 5, 6 et 7 octobre 2007*. Coulounieix-Chamiers, CLEM, 2011, p. 61-67.
- FRITZ, Jeanne-marie. Châteaux et moulins de Mont-de-Marsan au Moyen Age. *Bulletin des Amis des Archives des Landes et Association Landaise de Recherches*, 2011, n° 21, p. 7-39.
- GARRIGOU, Grandchamp. L'architecture civile du XII^e au XIV^e siècle à Saint-Emilion : bilan des connaissances et problématiques de recherche. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 237-310.
- GENSBEITEL, Christian. Le «Palais Cardinal». *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 199-213.
- GENSBEITEL, Christian. Les églises de Saint-Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2011, 2009-tome C, p. 33-51.
- LARIGAUDERIE-BEJEAUD, Martine et LARIGAUDERIE, André. Notre-Dame de Badeix, une celle grandmontaine en danger. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2011, n° 138-1, p. 151-154.
- LASSEQUES, Jean-claude. Une bastide à Lacommande en 1297 ? *Revue de Pau et du Béarn*, 2011, n° 38, p. 91-114.
- LAVAL, Bernard. Le souterrain refuge de «La Motte du Chateau» à La Clotte. *Bulletin de Liaison du Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques de Coutras*, 2011, n° 38, p. 3-14.
- LAVAUD, Sandrine. Genèse d'un territoire viticole : le vignoble de Saint-Emilion. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 347-362.
- LEMAITRE, Jean-loup. Le «Livre du chapitre» de l'abbaye de chanoines réguliers de Saint-Emilion (XII^e-XIII^e siècles). *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 139-151.
- LEULIER, Anastase. Le décor du chevet de l'église de Marimbault. *Cahiers du Bazadais (Les)*, 2011, n° 175, p. 32-38.
- MARBOT, Laura. Etude des torchis. Maison Malichecq : une maison landaise médiévale. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 371-383.

- MARQUETTE, Jean-bernard. Les origines de la seigneurie des archevêques de Bordeaux à Pessac (1274-1308). *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2011, 2009 tome C, p. 83-99.
- MASSON, Juliette. L'église collégiale de Saint-Emilion. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 181-198.
- SCHUNCK, Catherine, FAVALIER, Jeanne. Petit patrimoine rural. Les tours de guet dans la chatellenie de Montignac. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2011, n° 138-4, p. 593-596.
- SUAU, Bernadette. Labastide d'Armagnac. Landes, canton Roquefort, arrondissement de Mont-de-Marsan, 707 habitants. *La sauvegarde de l'art français*, 2011, n° 23, p. 116-121.
- TIMBEAU-RAPIN, Annie. La grange, prieuré cistercien de Damazan. *Revue de l'Agenais*, 2011, n° 138-3, p. 321-330.
- TOLG, Jean-christophe. Saint-Emilion et le roi. Les relations avec la couronne de France après la conquête de 1453. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 373-386.
- TREFFORT, Cécile. L'épithaphe de Costaulus : un monument épigraphique du milieu du XII^e siècle. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 103-112.
- VALOIS, Jean-paul. Les bastides des Pyrénées-Atlantiques : approche morphologique et contexte historique. *Revue de Pau et du Béarn*, 2011, n° 38, p. 115-142.
- VERDON, Jean-pierre. Tout près de Monpazier, l'église de Laussou et ses peintures murales. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2011, n° 20, p. 69-76.

EPOQUES MODERNE ET CONTEMPORAINE

- COUDROY-DE-LILLE, Pierre. Vestiges de la chapelle des Feuillants de Bordeaux. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2011, 2009-tome C, p. 179-183.
- ETCHEVERRY, Maritchu. Arthous. Coup de jeune. *Festin (Le)*, 2011, n° 78, p. 17.
- FAUVEAU, Jean-claude. *Du grand séminaire à la grande poste de Bordeaux, trois siècles d'histoire girondine*. Créon, Les éditions de l'Entre-deux-Mers, 2011, 109 p.
- HEBRARD-SALIVAS, Catherine. L'activité verrière au XVI^e siècle en Aquitaine. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2011, 2009 tome C, p. 101-118.
- HUREL, Arnaud. *L'abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*. Paris, CNRS Editions, 2011, 452 p.
- JEAN-COURRET, Ezéchiel. Approche des dynamiques spatio-temporelles de la formation de Saint-Emilion à travers le plan de 1845. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 26, p. 155-180.
- JOURNOT, Florence et BELLAN, Gilles. *Archéologie de la France moderne et contemporaine*. Paris, La Découverte, 2011, 177 p.
- KAZMIERCZAK, Muriel. Dordogne. Donner un paysage à la préhistoire. *Festin (Le)*, 2011, n° 78, p. 110-111.
- LALANNE, Francois. Le «quartier» de Guiraut à Sabres, de la fin du XV^e à nos jours : hommes, terres et maisons. *Supplément Aquitania*, 2011, n° 24, p. 285-308.
- LAVAUD, Sandrine, OLLE, Sophie *et al.* *Léo Drouyn et Bordeaux*. [Camillac-et-Saint-Denis], Editions de l'Entre-Deux-Mers/ CLEM-AHB, 2011, 2 vol. (141 p. ; 303 p.).
- MORA, Pascal, BOUTOULLE, Frédéric *et al.* La numérisation et la visualisation 3D de l'épithaphe de Costaulus. *Léo Drouyn et Bordeaux*, 2011, n° 26, p. 113-121.
- MOUSSET, Hélène. *A la recherche du château disparu de La Force*. La Force, Association de recherches archéologiques et historiques du pays de La Force (ARAH), 2011, 11p.
- SABOYA, Marc. Bordeaux. La carte et le territoire. *Festin (Le)*, 2011, n° 79, p. 112.
- SCHOONBAERT, Sylvain. La grande voie de Bordeaux et le projet de Fernand-René Lapeyrère (1875-1905). *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2011, 2009 tome C, p. 143-175.
- TAILLENTOU, Jean-Jacques. Cartographie. Premières représentations du département des Landes dans les atlas. *Bulletin de la société de Borda*, 2011, n° 504, p. 478-482.
- TRELCAI, Sophie, NOEL, Olivier *et al.* *Centre d'accueil du Pôle international de la Préhistoire*. Bordeaux, bureau baroque (Le), 2011, 159 p.

*Activités
de la Société Archéologique de Bordeaux*

In memoriam Jean Marcadé

Le 28 décembre 2012, le professeur Jean Marcadé est décédé ; il était né à Libourne en 1920. Ce savant s'imposa comme l'un des meilleurs hellénistes de sa génération. Elève de l'Ecole Normale supérieure, il fut remarqué par le maître Charles Picard, qui le recruta comme moniteur à l'Institut d'Art. Il obtint l'agrégation de Lettres classiques (1943) et devint membre de l'Ecole française d'Athènes où il séjourna de 1946 à 1953. C'est à la faculté des Lettres de Bordeaux (depuis université Michel de Montaigne Bordeaux III) alors située dans le bâtiment du cours Pasteur qui abrite aujourd'hui le musée d'Aquitaine, que commença sa carrière d'enseignant. D'abord chargé d'enseignement, il soutint en 1969 sa thèse de doctorat qui fut publiée sous le titre *Au musée de Délos. Etude sur la sculpture hellénistique en ronde-bosse dans l'île*. Nommé professeur titulaire de la chaire d'archéologie classique et d'histoire de l'art antique, il fonda un centre de recherche interdisciplinaire d'archéologie analytique et, dès 1971, parallèlement à son enseignement bordelais, il dirigea un séminaire de sculpture grecque à l'université de Paris I Panthéon-Sorbonne. En 1978, il y fut élu professeur d'archéologie classique et y dispensa ses leçons jusqu'à sa retraite en 1989.

Spécialiste de la sculpture de la Grèce classique, de l'archéologie de Délos, de Delphes, du Parthénon, de Xanthos en Asie Mineure, iconographe remarquable, Jean Marcadé était réputé pour son coup d'œil exceptionnel qui faisait de lui un analyste hors pair. Sa méthode reposait sur la prise en compte des aspects matériels et techniques des œuvres qu'il associait à l'iconographie. Il se fit connaître des spécialistes de sa discipline, outre sa thèse, par d'innombrables articles publiés dans les revues savantes (*Bulletin de Correspondance hellénique*, *Supplément du Bulletin de Correspondance hellé-*



nique, *Revue des Etudes anciennes*, etc.) et par des études et ouvrages de référence qu'il est impossible de recenser dans cette trop courte notice ; nous nous bornerons à signaler son *Essai d'un répertoire des sculpteurs célèbres (antiquité gréco-romaine)*, (Mazenod, 1954) et ses *Etudes de sculpture et d'iconographie antiques. Scripta varia (1941-1991)*, (Paris, Publications de la Sorbonne, 1993). Mais son souci de communiquer son immense culture le conduisit aussi à écrire des livres de vulgarisation savante dont les deux plus remarquables furent *Roma Amor* (Nagel, 1958) et *Eros Kalos* (Nagel, 1962).

Jean Marcadé s'impliqua grandement dans la vie scientifique en devenant membre des Conseils de l'Ecole française d'Athènes, du Comité national du CNRS et du Comité scientifique des Universités,

Président du Comité de rédaction de la Revue des Etudes anciennes etc. Il était également membre de la Société des Antiquaires de France, du Deutsches archäologisches Institut de Berlin et de la Société archéologique d'Athènes. Les honneurs récompensèrent cette activité : élu correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1978, il devint membre de l'Institut en 1983 et le présida en 1994. Il était également membre de l'Académie royale des Sciences, Belles Lettres et des Beaux-Arts de Belgique et de l'Académie nationale des Sciences, Belles lettres et Arts de Bordeaux. Il était Chevalier de la légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre national du Mérite et des Palmes académiques, Officier des Arts et Lettres.

Le professeur Marcadé est toujours resté attaché à ses racines méridionales et bordelaises et, outre sa bienveillance envers ceux qui avaient été ses anciens élèves, il manifesta son intérêt pour les antiquités de Bayonne, Agen, Villeneuve-sur-Lot et, bien entendu, Bordeaux. Au musée d'Aquitaine, il

a participé à la reconstitution et à l'assemblage de presque toutes les sculptures et éléments d'architecture restés à l'état fragmentaire. Il publia aussi un important article sur les rites funéraires romains : *Au musée des antiques de Bordeaux : stèles, cippes et loculi* (*Gallia*, 1965, N°23-1). Il prononça à l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux dont il était membre une conférence « Un regard nouveau sur la sculpture grecque » (*Actes de l'Académie ...*, XIII, 1988).

En 1967, il devint membre de la Société archéologique de Bordeaux qu'il présida de 1968 à 1970 ; il lui resta fidèle pendant cinquante ans et accepta, en 1986, d'en devenir président d'honneur. Pour honorer notre Société, il la gratifia à l'occasion d'une assemblée générale d'une mémorable confé-

rence sur l'Acropole. Le *Bulletin de la Société archéologique* a publié son article « Observations sur le cratère de Dereni » (LXVIII, 1970-1973, pp. 127-141).

Ceux qui ont eu le privilège de suivre l'enseignement du professeur Marcadé gardent le souvenir de ses leçons éblouissantes dispensées à des horaires improbables dans une petite salle en sous-sol du palais universitaire du cours Pasteur. Certes, il transmettait sa science mais plus encore sa ferveur pour la beauté. Il savait la faire découvrir par la finesse de son observation et de ses analyses guidées par une érudition confondante, mais aussi par son empathie avec les œuvres. C'est l'honneur de ce grand savant que d'avoir voulu transmettre non seulement des connaissances mais aussi les valeurs éternelles de la culture grecque à laquelle il a voué sa carrière.

R.C.

Revue archéologique de Bordeaux, tome CIII, année 2012, p. 000-000



Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2012

Activités générales

La SAB a renouvelé la convention qui la lie à la Ville de Bordeaux qui la subventionne ainsi que le Conseil général et la DRAC (cf. rapport financier).

Elle a participé aux activités de l'Union Scientifique d'Aquitaine (USA) où elle était représentée par le Dr Jean-Marie Debruge. La SAB, par le nombre de ses adhérents (environ 320), est la plus importante en nombre d'adhérents des sociétés membres de l'Union Scientifique d'Aquitaine (USA).

Elle a renouvelé le mandat de son Président, Philippe Araguas, et celui d'un tiers des membres de son bureau ; le bureau a accueilli une nouvelle recrue en la personne de Sylvie Ometz ; Pierre Coudroy de Lille s'est retiré après de longues années de services rendus

La redistribution des rôles des membres du bureau a été poursuivie.

Assemblées mensuelles

14 janvier : « L'abbé Breuil, pape de la Préhistoire (1877-1961) » par Julia Roussot-Larroque.

11 février : « Faut-il réhabiliter Mgr Donnet et ses clochers ? » par Jean-Pierre Méric.

14 avril : « Les peintures murales de l'église de Lafosse (commune de Pugnac) » par Pascal Ricarrère.

12 mai : « Le décor peint de Romain Cazes à l'église Notre-Dame de Bordeaux » par Catherine Bonte.

9 juin : « Les décors de rinceaux des églises romanes du Médoc » par Brigitte Lescarret.

13 octobre : « Du Grand Séminaire de Bordeaux à la Grande Poste » par Jean-Claude Fauveau.

10 novembre : « Restauration d'un objet liturgique provenant de la basilique Saint-Seurin » par Marina Biron.

8 décembre : « Auguste Glazieu : 2- Le paysagiste dont on parle encore. Les grandes œuvres, le chef de service, le botaniste, le retour à Bordeaux, l'influence », par Jean-Pierre Bériac.

Cercle numismatique Bertrand-Andrieu

15 janvier : présentations numismatiques.

18 mars : Dominique Ursy, « L'étude d'un dépôt monétaire à Gabillou (24210) ».

15 avril : présentations numismatiques.

20 mai : Jean-Marie Debruge, « Les monnaies à la vache du Pont Euxin » et « Nouveau regard sur le trésor du cours Pasteur à Bordeaux ».

- 17 juin : Wandel Migeon, « Les monnaies de la fouille de la piscine Bertrand-de-Goth à Périgueux ».
- 21 octobre : Dominique Ursy, « Les milliaresions scyphates byzantins ».
- 17 novembre : Jean-Marie Debruge et Wandel Migeon, « Le trésor du cours Pasteur dix ans après ».
- 16 décembre : Jean-Marie Debruge, « Présentation de monnaies grecques du sud de l'Italie ».

Groupe Jules-Delpit

- 28 janvier : Franck Delorme, « La place Amédée-Larrieu, un rare ensemble Art Nouveau signé Bauhain et Verlet ».
- 25 février : Renée Leulier, « L'église Notre-Dame de Talence ».
- 24 mars : Agnès Liquard, « Etude urbaine : l'îlot Fusterie à Bordeaux ».
- 28 avril : Alain Dautant, « Histoire des collections égyptiennes du musée d'Aquitaine ».
- 27 octobre : Jean-Pierre Bériac, « Auguste Glaziou (1828-1906), un paysagiste entre Bordeaux et Rio de Janeiro, l'homme discret. Une formation énigmatique, ses années à Bordeaux, les premières oeuvres à Rio ».
- 24 novembre : Xavier Roborel de Climens, « Rue Leyteire, suite : la demeure de M. Dufaure de Lajarte ».
- 15 décembre : Renée Leulier, « L'hôtel Lecomte de Latresne, rue de Cheverus ».

50^e Cours public

« Conserver, restaurer : pourquoi ? Comment ? »

- 22 février : Catherine Arminjon - conservateur général du Patrimoine, « A propos de l'orfèvrerie ».
- 29 février : Jean Pierre Bériac - enseignant à l'Ecole Nationale d'Architecture et du Paysage, « Peut-on réhabiliter un jardin ? ».
- 7 mars : Rémi Desalbres - architecte du patrimoine, « A propos de l'architecture ».
- 14 mars : Tiziana Mazzoni - restauratrice, « A propos de la sculpture ».
- 21 mars : Bernard Fournier - maître-verrier, « A propos du vitrail ».

- 28 mars : Jacqueline Laroche et Nathalie Legillon - restauratrices, « A propos de la peinture murale et de la peinture de chevalet ».

Visites et journée d'études

- 29 mai, dans le cadre de la journée de l'orgue, visite de l'orgue de Saint-Augustin.
- 23 juin, Bazas : la cathédrale et la ville.

Défense du patrimoine

- Hôtels de la Molère et Raby dont les aménagements malheureux de diverses baies réalisés par le Conseil Régional et destinés à l'Inventaire ont été dénoncés.
- Hôtel le Régent, ancien hôtel de Bordeaux, dénaturé par des constructions et des plantations sur les toits.
- Hôtel Lecomte de Latresne où la SAB veille aux côtés de nombreux partenaires (dont la ville) inquiets par les aménagements en appartements destinés à la vente d'un des joyaux de l'architecture privée bordelaise.
- Hôtel Saint-François et son escalier.
- Immeuble n° 10 place du Parlement.

Assemblée générale

L'assemblée générale statutaire s'est tenue le dimanche 11 mars 2012 en présence de M. Ducassou, adjoint au maire, en charge de la culture, représentant M. le Maire. Elle a été présidée par M. des Courtils, Professeur d'histoire de l'art à l'université Michel-de-Montaigne-Bordeaux3, directeur de la mission archéologique Xanthos-Létôon qui prononça la conférence de clôture sur le thème : « Athènes-Argos-Thasos : archéologie et histoire grecque ».

La remise des diplômes et des médailles s'est déroulée comme suit :

- la médaille de bronze de la ville de Bordeaux a été attribuée à Yves Simone,
- le diplôme de la société d'archéologie, à titre individuel, a été attribué à Catherine Arminjon, Solange Dudoussat, Thierry Mauduit, Jean-Pierre Méric, Tiziana Mazzoni, Claire Steimer. Et, au titre des associations, au Moulin de Piis et à la Société Archéologique et Historique du canton de Créon.

Le rapport moral et le rapport financier ont fait l'objet d'une approbation à main levée.



Cercle numismatique Bertrand-Andrieu Procès-verbaux des séances de l'année 2012

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MMmes Fliti, Lamazerolles, Maffre, Ometz, Palard
MM. Bost, Casse, Comte, Debruge, Marchand, Migeon, Osaert, Sénac, Ursy, Wiedemann

Composition du bureau pour l'année 2012

Président : M. Marchand
Vice-président : M. Debruge
Conseiller et trésorier : M. Wiedemann
Secrétaire : vacance
Secrétaire adjoint : M. Casse

Séance du 15 janvier 2012

Présidence de M. Debruge, vice-président

Communications :

M. Ursy : « Étude de l'ensemble d'un dépôt de 34 testons enfoui en Gironde en 1566 »

Cette étude est menée à partir des images mises sur Internet par le numismate Félix, de Bordeaux. Les monnaies, des testons au nom d'Henri II proviennent des ateliers de Bordeaux (12, cuirasse lisse), Toulouse (8), La Rochelle (7, cuirasse damas-

quinée), Bayonne (5), Rennes et Nantes (1 chacun). Les dates d'émission sont rapprochées et les plus récentes sont de 1566. Cette petite étude apporte des précisions inédites sur la période d'activité des maîtres de la monnaie de Bordeaux. Un échange a lieu avec MM. Debruge et Casse sur le lien entre les ateliers de provenances et les routes commerciales, ainsi que sur le début de l'année en Bordelais avant l'édit de Paris de janvier 1564 fixant le jour de l'an au 1^{er} janvier, et qui était non pas Pâques mais l'Annonciation (25 mars) ; et aussi sur la masse métallique que cela pouvait représenter. L'étude s'est accompagnée de la présentation de quatre de ces testons.

M. Debruge : « Le panthéon des Séleucides »

L'exposé est basé sur une douzaine de monnaies que l'intervenant fait circuler. À côté des dieux grecs habituels apparaissent sur certaines d'entr'elles des divinités régionales, telles que la déesse mère Atargstir, ou Sandan. Ce dernier paraissant bien être coiffé d'un bonnet phrygien, il était plausible de le rapprocher, voire de l'identifier à Mithra assez largement représenté par ailleurs au Moyen Orient. Toutes recherches effectuées dans les publications du portail de revues de sciences humaines et sociales Persée (<http://www.persee.fr/web/revues/home>), et en particulier dans l'article de Léon Lacroix, « Copies de statues sur les monnaies séleucides », *Bulletin de correspondances helléniques*, 73 (1949), p. 1-5, où l'on trouve bien la description de ce dieu debout sur un lion cornu et ailé, aucune remarque particulière concernant cette hypothèse n'a

été retrouvée. Il serait même possible qu'une coulure du métal au niveau du bonnet de la tête de ce dieu Sandan ait pu produire cet artefact lors de la frappe.

Présentation :

M. Ursy : Un faux *aureus* de Carin de 4,4 g, portant au revers une *Veneris victrix*, fabriqué dans un pays de l'Est.

Séance du 19 février 2012

Présidence de M. Marchand, président

Communications :

1. MM. Debruge et Migeon, « Le trésor du cours Pasteur, dix ans après »

Il s'agit plutôt d'une pré-communication, accompagné d'un diaporama. Ce trésor avait fait l'objet d'une communication devant la Société archéologique à l'époque de sa découverte, il y a environ une dizaine d'années. Une nouvelle présentation sera prononcée, le 20 mai 2012, par Jean-Marie Debruge. Un résumé d'une quinzaine de page sera publié dans la livraison 2012 de la *Revue archéologique de Bordeaux*.

2. M. Ursy, « Les faux trouvés à Cachen (Landes) »

Suite à la sollicitation d'Olivier Ferullo (CERA des Landes) l'étude de 30 monnaies découvertes à l'aide de détecteurs de métaux à Cachen (Landes), dans un pré, a été menée. Ce sont des copies d'écu au buste habillé de Louis XVI, réalisées par moulage à partir d'exemplaires authentiques. Ceux-ci titrent à 917 millièmes, ont un module de 40 à 42 mm, et un poids officiel de 29,88 g. Les différents relevés sur la trentaine de faux montrent que le faussaire a copié la production de deux ateliers : Bayonne (différent d'atelier : L ; du directeur monétaire Pierre Variquey : 2 tulipes liées ; du graveur Jean-Baptiste Rossi : rose à cinq pétales, plutôt qu'une étoile) et Pau (différent d'atelier : vaquette ; du directeur monétaire Michel Souton : main de justice ; du graveur Pierre Joseph Duvivé dit Dufau : gerbe). Il s'agit d'espèces communes. Les faux se répartissent en deux types. Le premier (numéros 2 à 24) est basé sur un écu frappé à Pau en 1780, et présente des légendes correctes et nettes, la main de justice au droit, et la gerbe au revers, comme les pièces authentiques.

Le second (numéros 25 à 30) indique une provenance incohérente. L'avvers présente la main de justice du directeur monétaire de Pau, tandis que le revers offre les marques d'atelier et du graveur de Bayonne (L et rose à cinq pétales). D'autre part, le manque de relief et de netteté rendent difficile

le déchiffrement du millésime : 1780 ou 1786. Ces faux en alliage à base de plomb, ont été obtenus par moulage à partir d'un moule de plâtre ou de matière fine. Ils présentent un manque de relief et ne sonnent pas. La tranche est absente ; les exemplaires authentiques ont une tranche par virole avec légendes. Cette production n'a pas dû tromper grand monde. Elle est certainement l'œuvre d'un faussaire amateur qui, déçu du résultat a dû enterrer sa fabrication.

Présentations :

M. Ursy : En contrepoint de la communication sur les faux de Cachen sont présentés deux monnaies sorties de l'atelier de Bordeaux.

- Un écu de six livres au bandeau émis en 1770. Ce type, frappé de 1740 à 1783 présente un record de longévité. Il se rencontre très fréquemment, avec un état très souvent usé. Il devient rare à partir de 1770. Dans les références de la collection Saubin réactualisées en 2009, l'écu au bandeau de 1770 frappé à Bordeaux est rare : 2 sur un total de 3076 pièces.

- Un louis daté de 1740, du type émis de 1741 à 1774. Bordeaux ne l'a frappé que de 1740 à 1742 puis en 1755, pour une production cumulée de 70.000 pièces. Paris, rien que pour 1753 en émet 538.000. En contrepartie Bordeaux frappe tous les ans quelques milliers de doubles-louis entre 1742 et 1771, dont 44.000 en 1753. À cet égard la production bordelaise est à rebours de celle des autres ateliers. Les différents du directeur de la monnaie La Molère (une meule) et celui du graveur du louis, Moulinié, une roue de moulin, offrent de grandes similitudes.

Séance du 18 mars 2012

Présidence de M. Casse, secrétaire adjoint

Communication avec diaporama :

M. Ursy, « L'étude d'un dépôt monétaire à Gabillou (24210) »

Les vingt-cinq monnaies médiévales étudiées proviennent d'une trouvaille faite par M. Richard dans un champ anciennement cultivé, lors d'une prospection au détecteur de métaux avant août 2009. Dans les années 1960-70, M. Clédant trouva fortuitement en bordure d'un muret proche, une toupine pleine de monnaies et fermée par une assiette d'étain, qu'il jeta, et vendit les pièces, au poids, à un brocanteur. Les 25 monnaies ici étudiées sont :

- 12 barbarins (48 %) frappés entre 1106 et 1276, avec des variations stylistiques et de proportions métalliques ;

- 8 deniers des comtes de la Marche et d'Angoulême (32 %) s'étageant de 1180 à 1240, caractérisées par leur homogénéité ;

- 4 pougeoises anépigraphes, postérieures à 1200, dont une en cuivre ;

- un esterlin du Prince Noir des années 1362-1364 (1,0 g et 16-18 mm), déjà présenté en novembre 2009, annoncé comme étant sans marque d'atelier, qui pourrait donc avoir été frappé à Bordeaux. Néanmoins M. Casse l'identifie comme étant sorti de l'atelier de Figeac (lettre d'atelier F ; Elias 190 b, Figeac, 2^e émission, variante avec séparation par des :).

- L'absence de monnaies périgourdines est remarquable. Un denier de Périgueux (Boudeau 451) au nom de *Ludovicus* (Louis IV d'Outremer), imité d'Angoulême, avec une croix cantonnée des lettres V S (altération de l'alpha et de l'oméga ou initiale (?) de *Vesuna*, nom antique de Périgueux), et au revers une croix avec 5 annelets et la mention *Engolismi*, daté de 1200-1250 est projeté à l'écran.

Les barbarins sont plus particulièrement étudiés. C'est un type inspiré de celui de Souvigny où le buste de saint Martial remplace celui de saint Mayeul. Les poids : de 1,0 à 0,7 g, et les modules, en corrélation avec le poids, de 20 à 17 mm, marquent l'affaiblissement progressif du monnayage de Limoges. La variante à l'étoile n'est pas présente. M. Sénac souligne que celle-ci, imité de Melle, est antérieure d'une centaine d'année (ca 1106 à 1150-60), ce qui justifie son absence du dépôt. Sept exemplaires sur douze semblent plus riches en argent, présentant un bel aspect et sont les plus pesantes, sauf une qui n'avoue sur la balance que 0,7 g. Trois offrent un aspect moyen, deux sont plus médiocres. L'étude attentive de la chevelure de saint Martial révèle l'existence, semble-t-il non signalée, de deux types : l'un avec des mèches retombant de chaque côté à partir d'une raie centrale (7 exemplaires) ; l'autre semblable, mais avec une houppe centrale (5 exemplaires). Aucune corrélation n'a pu être établie entre les modules et poids, impliquant que l'usage des deux types fut simultané. Dans la discussion est émise l'hypothèse que l'un serait celui de l'abbé de Saint-Martial, et l'autre celui du vicomte de Limoges imitant le barbarin.

Les monnaies d'Angoulême et de la Marche sont identiques, et s'inspirent du type de Louis IV d'Outremer. Leur poids théorique est de 1,359 g pour le grand denier, mais il diminue au cours du XII^e siècle, et les 8 exemplaires étudiés ont un poids variant de 0,9 à 0,7 g avec un module de 18 à 19 mm. Un exemplaire porte le croissant des Lusignan.

Trois des pougeoises (Boudeau 375) ont été décapées à l'acide par la Monnaie de Paris. Leur poids : 0,6 à 0,5 g, module : 16 à 17 mm, et titre au 12^e sont très faibles. Leur caractère anépigraphique provient certainement du fait que leur diamètre était inférieur au coin utilisé. Ces monnaies du Puy circulaient pour une demie-obole. L'une d'elle semble être en cuivre. Il s'agit soit d'une imitation, soit du stade ultime d'affaiblissement du titre, la saucure d'argent ayant disparu avec l'usure. M. Sénac place cet exemplaire au XIV^e siècle, quand le titre était tombé à un millième d'argent. La croix ressemble à un astérisque massué à bouts renflés et non plus réguliers.

C'est un petit trésor de thésaurisation, mais à la hâte, car quelques exemplaires sont de mauvaises qualité (pougeoise de cuivre), caractéristique du milieu rural où les monnaies ne servaient que pour payer impôts et péages, et enterré à la fin du XIV^e siècle (présence de l'esterlin). M. Sénac souligne qu'en 1369-70, le Prince Noir mit à sac Limoges, or Gabillou se trouve à proximité de la croisée des voies Le Puy-Limoges (d'où barbarins et pougeoises) et Bordeaux-Limoges. C'est peut-être le passage des troupes lors de cet épisode qui provoqua l'enfouissement.

Séance du 20 mai 2012

Présidence de M. Marchand, président

Communications :

1. M. Debruge, « Le trésor du cours Pasteur dix ans après »

Accompagnée d'un diaporama, cette communication est une en répétition pour un essai de séance numismatique le samedi devant la Société archéologique de Bordeaux.

L'accent est mis sur quelques pièces particulières :

1- un teston d'Henri III de 1575 au nom de Charles IX, mort le 15 mai 1574, frappé à Bayonne, et avec le numéro du roi en chiffre arabe (KAROLVS 9) ;

2- un teston d'Henri III, également de 1575, du 3^e type frappé à Angers, qui annonce Henri II roi de France et de Pologne ;

3- des pièces béarnaises au nom d'Henri II de Navarre (futur Henri IV de France), sont subitement, en 1588-9, au nom d'Henri III de Navarre ; peut-être la conséquence d'une réintroduction dans la chronologie des rois de Navarre d'Henri I^{er} le Gros (1270-1274). Robert-André Sénac fait

remarquer qu'il s'agit plutôt d'un passage de la nomenclature béarnaise (Henri II vicomte de Béarn) à la nomenclature navarroise (Henri III roi de Navarre), et renvoie à l'exemple d'Élisabeth II qui n'est qu'Élisabeth Ire en Écosse et pour le Commonwealth.

Quelques spécificités ou curiosité des marques d'ateliers, notamment de Saint-Lô, et de leur évolution sont aussi montrées.

L'affluence de l'or et de l'argent américains enrichit non seulement l'Espagne, mais aussi les régions voisines, justifiant les nombreuses frappes, y compris d'argent des ateliers basques et béarnais présentes dans le trésor. Il apparaît que sa composition est fonction de l'approvisionnement métallique des ateliers. Les monnaies espagnoles du trésor sont de piètres qualité esthétique et facture. On trouve des pistoles, au poids théorique de 6,76 g et à 22 k, reçues pour deux écus français, jusqu'à ce que Louix XIII, en 1640, ne décide de l'émission du louis d'or de 6,75 g également à 22 k.

A partir d'exemplaires du dépôt, l'orateur illustre la différence entre la frappe au marteau et au balancier ; ce dernier ne pouvant donner que des revers à 3, 6, 9 ou 12 heures, à cause de la forme carrée du porte-coin. Si Pau frappe au balancier dès 1565, l'atelier bordelais, nonobstant les baux royaux aux maîtres des monnaies successifs, lesquels sont soutenus par le parlement de la ville, fait de la résistance et continue la frappe au marteau jusqu'à la maîtrise de Lavau vers 1640.

En conclusion, le trésor du cours Pasteur : 116 écus, 10 pistoles et 85 quarts d'écu, est un trésor de thésaurisation par apport réguliers, ne contenant que des espèces, choisies, d'or et d'argent, de gros modules et valeurs unitaires, sans divisionnaires ni billon, caractérisé par la quasi absence d'espèces provinciales, et ne comportant comme monnaies étrangères que des Espagnoles. Enfin les pièces d'or étaient disposées au dessus de celles en argent. Les causes de l'enfouissement sont vraisemblablement liées aux séquelles des guerres de religion : affrontement, émeutes, pillages, troubles, misère, disettes, famines, épidémies. La peste sévit en 1631, et connaît une récurrence en 1632.

2. MM. Debruge et Marchand, « Les monnaies à la vache du Bosphore »

Il est rappelé que Bosphore signifie, comme Oxford, le gué du bœuf. Les hémidrachme de Byzance présentent une vache sur un dauphin, et un revers avec un trident, qui donne lieu à deux interprétations possibles et complémentaires : une puissance basée sur la mer, ou l'indication qu'elle équivaut à une tribole (3 oboles), l'obole étant le sixième de la drachme. A Calchédoin, l'avvers des tétradrachmes présente, de 394 à 306 av. J.-C. une vache sur un épi. L'épi pourrait indiquer que

l'agriculture est la base de la richesse et de la puissance de cette cité. Sylvain Marchand souligne que ses hémidrachmes ont au revers 3 épis, et y voit la marque de la valeur de la tribole, à l'instar du trident byzantin. Panticapée a également des monnaies à la vache, mais avec une tête de trois-quarts.

Présentations :

1. M. Ursy

En complément de la seconde communication sont présentées une drachme et une hémidrachme de Byzance, datant de 416 à 359 av. J.-C.

2. M. Wiedemann

Circulent deux versions successives de pièces indiennes de 2 roupies contemporaines. La valeur est indiquée, dans la plus ancienne par le chiffre arabe deux, dans la plus récente par une main à deux doigts dressés (comput digital). Ce changement serait destiné aux illettrés.

Séance du 17 juin 2012

Présidence de M. Debruge, vice-président

Présentations :

1. M. Debruge

Revenant sur les monnaies à la vache évoquée à la séance précédente, est présenté l'ouvrage de Georges Le Rider, *Dix trésors de monnaies grecques de la Propontide (IV^e siècle avant Jésus-Christ*, paru à Paris (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul), en 1963. L'attention est attirée sur la monnaie n° 6 où sont visibles l'arrière train d'une vache devant l'avant train d'une seconde. Robert-André Sénac suggère que le coin devait figurer un troupeau (à partir de deux est le pluriel). Jean-Marie Debruge préfère y voir un coin pour la frappe simultanée de deux exemplaires.

2. M. Ursy

- A propos du catalogues de vente de CGB de monnaies modernes *1^{er} Empire. Monnaies 20 ; Monnaies modernes, Napoléonides et jetons*, est souligné la rareté du 20 F de 1813 émis à Bordeaux, à moins de mille exemplaires, alors que pour l'émission de 1810, l'atelier bordelais en frappa dix mille.

- Reproduction d'un Agrippine au *carpentum* venant du Musée archéologique de Périgueux.

- Image d'un pichet trouvé dans le ruisseau au pied du château de Sainte-Orse (Dordogne).

Séance du 21 octobre 2012

Présidence de M. Debruge, vice-président

Communication avec diaporama :

M. Ursy, « Les millaresions scyphates byzantins »

Le millarésion, espèce d'argent, est le douzième du nomisma ou sou d'or, et vaut 15 follis. Le premier millarésion est frappé en 717 sous le règne de Léon III, au titre de 900 %, et pour un poids de 2,80 g. Il est alors plat. Les plus anciens millarésions scyphates (en coupelle) datent du règne de Constantin IX Monomaque (1042-1055) et serait à mettre en relation avec la présence vers 1042 dans la garde varègue du basileus, de Harald Hardrade (l'Impitoyable ou le Sévère) futur roi de Norvège (tué le 25 septembre 1066 à la bataille de Stamford Bridge). Les millarésions scyphates auraient particulièrement été prisés par les Varègues et les Slaves. Constantin IX, Michel VII (1067-1078), Nicéphore III (1078-1081), Alexis I^{er} (1081-1118) ont émis des monnaies scyphates. Millarésions plats et scyphates ont couru simultanément. Pour les premiers existent des tiers et deux tiers de millarésions, alors que pour les seconds n'est connue aucune fraction.

Pour Constantin X (1059-1067), aucun millarésion scyphate n'était connu jusqu'à présent. La monnaie que l'auteur fait circuler est donc inédite. Le rôle économique du millarésion est important. En effet il n'existe pas de tiers ou de demi nomisma.

Quant à l'iconographie, le premier millarésion présente au revers l'empereur, main droite tenant une croix longue et la senestre s'appuyant sur son épée ; à l'avvers la Vierge théotokos orante (type remontant au sou d'or de Léon VI (896-912). Celle-ci est ensuite remplacée, sous Romain III (1028-1034) par une Vierge à l'Enfant. Le premier millarésion scyphate reprend l'iconographie à la Théotokos, celui de Constantin X offre un deuxième type (fig. 1). L'exemplaire présenté pèse 2,7 g, offre peu d'usure, a été frappé sur un flanc ovale de 23 à 25 mm, et une orientation à 7 h. Les flancs des monnaies scyphates ne sont jamais circulaires, résultant probablement du procédé de frappe. Au revers figure l'empereur en pied, tenant de la droite le labarum, de la senestre le globe crucigère, il est orné de pendilles, lauros, sakhos, et se trouve à l'intérieur d'un double cercle où s'inscrit le nom de Constantin X Doukas. Au droit se voit : un Christ nimbé, en majesté sur un trône carré, Évangiles sur le genou senestre, la figure est enserré d'un double cercle. C'est le Christ roi des rois.

Ce millarésion de Constantin X pourrait être la reprise d'un type de l'histaménon (fig. 2), monnaie d'or pesant 4,05 g. La possibilité que ce millarésion ait pu être saucé d'or par des



Fig. 1. - Millarésion scyphate de Constantin X Doukas (1059-1067), argent, Ø 23-25 mm, 2,7 g, 7 h, Constantinople (coll. privée, cliché Dominique Ursy)



Fig. 2. - Nomisma Histaménon scyphate de Constantin X Doukas (1059-1067), or, Ø 23-27 mm, 4,39 g, 6 h (coll. privée, cliché Dominique Ursy)



Fig. 3. - Millarésion scyphate de Michel VII (1071-1078), argent, Ø 25 mm, 2,41 g, 6 h (coll. privée, cliché Dominique Ursy)

faussaires a peut-être provoqué, sous le règne de Michel VII un retour au type antérieur (fig. 3), et l'émission du paraminas (« moins un quart ») : histaménon ayant perdu un quart de sa valeur sans diminution de titre. La monnaie d'argent et alors de même poids que celle d'or, mais de type différent.

Sous Nicéphore III, l'iconographie du millarésion revient au premier type : Théotokos orante et empereur à la croix longue et appuyé sur son épée. En 1092, Alexis I^{er} Comnène

réalise une réforme monétaire : l'histaménon est porté à 8 k, tandis qu'est créé l'hyperpère en or pur, et que disparaît l'or au profit de l'électrum.

Aune monnaie scyphate n'est connue au nom de Michel IV (1034-1041).

Jean-Paul Casse fait remarquer qu'une partie de l'inscription ne correspond pas à Constantin X, même si le nom de ce dernier y est bien porté. Jean-Marie Debruge rapporte que des monnaies scyphates ont existé antérieurement en Arabie heureuse. Des monnaies en coupelle chez les Celtes du sud de l'Allemagne, et ultérieurement chez les Kouchan—Saas—sanides.

Présentation :

M. Casse

Catalogue de l'exposition qui se tient présentement au Musée d'Aquitaine, *Au temps des Gaulois. L'Aquitaine avant César*. Si l'exposition est de grande qualité, ce n'est pas le cas du catalogue. Toute les monnaies, comme les autres objets, ne sont pas reproduits ni même mentionnés. Certes il ne s'agit pas d'un catalogue raisonné. Sont par exemple passés sous silence les monnaies d'or imitées de Philippe de Macédoine, les monnaies gauloises à la croix, et une auge (?) à couler les flans. D'autre part, et c'est primordial en numismatique, ni poids, ni dimension ne sont précisés dans les notices, et les photos les illustrant, compréhensible pour un ouvrage à destination du grand public, ne sont pas à l'échelle. Enfin, aux pages 76 et 77 est présentée en double page une série de monnaies vasconnes (du trésor de Barcus), qui, certes sont exposées, mais n'ont rien de gaulois ou d'aquitain. À ce propos, Jean-Marie Debruge souligne que certaines porteraient le nom de Numance, bien loin du territoire des Vascons antiques, et se propose de traiter le sujet dans une séance à venir.

Séance du 17 novembre 2012

Présidence de M. Debruge, vice-président

La séance est exceptionnellement, à titre d'essai, placée un samedi en fin d'après-midi et destiné à un public élargi.

Communication avec diaporama :

MM. Debruge et Migeon, « Le trésor du cours Pasteur, dix ans après ».

M. Migeon indique les circonstances et la localisation de la découverte du trésor. Le docteur Debruge se charge de la partie proprement numismatique de l'étude, avec une

pédagogie adaptée à un public non numismate. Pour le détail cf. procès-verbal de la séance du 20 mai 2012. L'intervention est très appréciée du public, et une discussion fournie et vivante s'ensuit.

Séance du 16 décembre 2012

Présidence de M. Debruge, vice-président

Communication avec diaporama :

M. Debruge, « Présentation de quelques monnaies grecques du sud de l'Italie »

Les plus anciennes (ca 550 à ca 510 av. J.-C.) sont incuses, procédé attribué par la légende à Pythagore. Sont ensuite abordées des monnaies de Lucanie (Velia, Heracleia, Métaponte et Thourioi) et du Bruttium (Crotone et Rhegium). Au sujet du monnayage de Velia (450 à 400 et 400 à 350 av. J.-C.) le propos porte particulièrement sur la figure mythologique de la scylla, caractéristique du détroit de Messine (Zancle) présent sur le casque d'Athéna dont la tête orne ces monnaies. Ce monstre marin tantôt néfaste (lancer de pierre sur les bateaux – évocation du volcanisme ?), tantôt propitiatoire (quand elle tient un gouvernail) se rencontre aussi sur les monnaies de Kymé (Campanie), Rhegium et Thourioi. Iconographie qui peut illustrer les embûches bien connues de Charybde en Scylla.

Crotone, dont la marque est le trépied delphique, montre des similitudes avec certaines monnaies siciliennes (statères avec une aigle). Le monnayage de Rhegium expose les relations politiques de cette cité. Un tétradrachme de 466-415 av. J.-C. offre la même curieuse tête de lion que les monnaies grecques de Samos. Ses premières monnaies (480-466 av. J.-C.), légendées RECINON s'ornent d'un char de course à attelage de mules et un lièvre courant, caractéristique des émissions ultérieures de Messine.

Benoît Odaert remarque que l'avvers du statère de Crotone de 420-390 avant le Christ est inspiré d'une victoire à Olympie. De même à Rhegium, Anaxylas, vainqueur de la course de char de mules en 450 avant Jésus-Christ se représente sur la monnaie à son nom, avec des feuilles de laurier.

Recommandations aux auteurs

Le résumé

Il est demandé aux auteurs de fournir un résumé de leur contribution. Il s'agit d'une présentation synthétique de la matière de l'article, qui **ne doit pas excéder 1000 signes**. Il sera édité dans la table des matières et diffusé en même temps qu'elle. En cas d'absence de ce document ou parce qu'il n'est pas jugé conforme, le comité directeur des publications le rédigera et le proposera à l'auteur. Une version en anglais est souhaitée mais non exigée.

Les figures

Elles seront **numérotées en une seule série continue**, qu'il s'agisse de photographies, de dessins, de diagrammes ou de tableaux.

Le texte comportera des **renvois précis** sous la forme « (fig. 1) ». Si ce type d'appel ne se justifie pas, des annotations portées en marge du texte papier indiqueront les liens logiques entre texte et iconographie. La liste des figures avec leurs légendes constituera un document à part.

Toutes les illustrations doivent être libres de droits.

Sauf accord exceptionnel, **leur nombre maximal** pour un article de taille normale **est de douze**. **Aucune photocopie** ne sera admise, sauf cas exceptionnel.

Les **photographies numériques** et documents scannés doivent avoir une définition d'une **résolution suffisante**. Ils seront de préférence aux formats .eps ou .tif. Ils constitueront des fichiers informatiques indépendants : en aucun cas ils ne seront intégrés dans le document texte.

Le format fini de la revue est de 210 x 270 mm. Les pages sont justifiées sur 170 mm, avec deux colonnes de 80 mm. Les illustrations seront ramenées à ces dimensions. Il importe d'en tenir compte, notamment pour les épaisseurs de traits, les corps des légendes internes aux dessins ou la résolution des documents numériques.

Le comité directeur des publications peut être amené à **refuser des illustrations de mauvaise qualité**, à en demander de nouvelles ou à leur en substituer d'autres. De même des dessins ou des tableaux peuvent être repris ou adaptés à une configuration particulière. En ces cas, l'auteur sera consulté.

* *

Une **prémaquette des articles** sera fournie aux auteurs **pour relecture**. Les corrections doivent être mineures : ce n'est pas le lieu des repentirs qui modifieraient gravement le texte : dès lors qu'il a été reçu par la Société, il est considéré comme une version définitive.

Les auteurs doivent être membres de la Société : comme tels ils recevront 25 tirés à part. S'ils en désirent un plus grand nombre, ils doivent en faire impérativement la demande par écrit, au plus tard lors de la remise de la prémaquette corrigée ; le coût leur en sera indiqué et ultérieurement facturé.

La *Revue archéologique de Bordeaux* publie des articles originaux concernant l'archéologie, l'histoire et l'histoire de l'art à Bordeaux et en Gironde.

L'appel à fournir des articles fait d'ordinaire suite à une communication présentée lors d'une des réunions de la Société. Cet appel ne constitue cependant pas un engagement de publication : les articles seront soumis à un ou des recenseurs choisis pour leur compétence sur le sujet abordé ; des modifications justifiées peuvent être demandées aux auteurs.

Les textes

Sauf accord exceptionnel, ils **ne doivent pas dépasser 20 pages**, soit environ **60 000 signes** ; en cas de non respect, le comité directeur se réserve le droit de proposer des coupures.

Ils seront fournis sous la double forme d'un tirage papier et d'un fichier informatique ; aucun dactylogramme, aucun manuscrit ne seront acceptés. Les essais de mise en page sont inutiles et peuvent même constituer une gêne : le texte doit être une saisie « au kilomètre ».

Le **style de caractères** normal est le romain. *L'italique* est réservé aux citations de textes anciens dans leur orthographe d'origine, aux mots et aux citations en latin ou en langue étrangère, aux titres d'ouvrages ou de revues. Le **gras** doit être limité à des effets exceptionnels. Le **souligné**, sauf cas particulier, est à prohiber. De même les mots en majuscules.

Les **titres intermédiaires** seront hiérarchisés par un système logique et clair de numérotation. Cette numérotation ne sera pas conservée dans la mise en page définitive : une hiérarchisation graphique la traduisant lui sera substituée. Aucun titre ne doit être saisi en majuscules.

Les **notes** sont consacrées à des références, à des justificatifs, éventuellement à des précisions ou à des nuances qui alourdiraient le texte. Elles ne doivent pas constituer de longs développements. Si nécessaire, il est toujours possible de fournir des annexes et d'y renvoyer.

La bibliographie

Toutes les références seront données en notes et non entre parenthèses dans le texte.

Les références de type « op. cit. » sont à prohiber.

Si la bibliographie est importante, il est recommandé de n'utiliser en notes que des **codes** (auteur et date, indication de la page concernée) et de rassembler en une annexe ces codes suivis des références bibliographiques ; cette annexe doit constituer un document à part du texte.

Les références doivent être complètes et rédigées selon les normes en vigueur :

- pour un ouvrage : Nom, Prénom. *Titre de l'ouvrage*. Lieu, éditeur, date.

- pour un article : Nom, Prénom. « Titre de l'article entre guillemets ». *Revue*, année, tomaiison, paginations.

Ouvrages

- J.-P. TRABUT-CUSSAC,
Livre des hommages d'Aquitaine 9 €
 Dr A. CHEYNIER, *Pair-Non-Pair* épuisé
 J.-A. BRUTAILS, *Les vieilles églises de la Gironde* ... épuisé
 A. NICOLAI, *Histoire des faïenceries de Bordeaux*
au XIXe siècle épuisé
 J.-A. BRUTAILS, *Album* épuisé
Catalogue du Centenaire 10 €
Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes 8 €

Collection «Mémoires»

- 1 Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD (dir.), *Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde*, 1989 .. épuisé
- 2 André COFFYN, *Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)*, 1990 . 12,50 €
- 3 Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, *L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, broché, réédition : 2003 39,50 €
- 4 Paul ROUDIÉ, *Bordeaux baroque*, 2003 15 €
- 5 Michel LENOIR (dir.), *La grotte de Pair-non-Pair*, 2006 30 €
- 6 Jean-Jacques MICHAUD, *Bordeaux, le vitrail civil, 1840-1940*, 2011 30 €

Vient de paraître

Philippe MAFFRE, *Construire Bordeaux au XVIIIe siècle : les frères Laclotte, architectes en société (1756-1793)* : 39 €

Revue archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 2014 : 35 €.
 Pour les couples : 45 €.
 Pour les étudiants : 25 €.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux :

La Banque Postale 306 80 S

Collection
 «Pages d'Archéologie
 et d'histoire Girondines»

- 1 Marie-France LACOUÉ-LABARTHE,
Meubles bordelais, meubles de port 8 €
- 2 Robert COUSTET, *Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux* 8 €
- 3 Christophe SIREIX (dir.), *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux* épuisé
- 4 Michèle PEYRISSAC et Hélène GUENET,
Bordeaux, le lycée Montaigne épuisé
- 5 Hervé TOKPASSI, *L'hôtel Leberthon, chef d'œuvre de l'architecture privée du XVIIIe siècle à Bordeaux* 8 €
- 6 Michèle PEYRISSAC,
Le noviciat des Jésuites de Bordeaux 8 €
- 7 Robert COUSTET,
Lanessan, un château en Médoc 8 €
- 8 Claude MANDRAUT,
La faïencerie CAB (Céramique d'Art de Bordeaux), 1919-1947 14 €

Cession de tomes isolés
 selon disponibilités

- Bulletins récents (depuis 1960) 28 €
 Bulletins entre 1923 et 1960 11 €
 Bulletins anciens (entre 1873 et 1923) 18,50 €
 Tables 1924-1973 10 €
 Tables 1974-2000 10 €

Société Archéologique de Bordeaux
 Hôtel des Sociétés Savantes,
 1 place Bardineau, 33000 Bordeaux
 Tél. : 07 86 40 43 26
 www.societe-archeologique-bordeaux.fr

Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 07 86 40 43 26
 permanence le jeudi après-midi

Conseil d'administration pour l'année 2011

- Présidents d'honneur : M. le professeur J. MARCADÉ, membre de l'Institut
 M. le professeur R. COUSTET
 Président : M. le professeur Ph. ARAGUAS
 Vice-présidents : Mme M.-F. LACOUÉ-LABARTHE
 M. J. G. PUYRAVEAU
 Secrétaire Général : Mme N. PALARD
 Secrétaires adjoints : M. P. BARDOU
 M. J.-M. DEBRUGE
 Trésorier : M. X. ROBOREL DE CLIMENS
 Bibliothécaire : Mme H. AVISSEAU
 Archiviste : Mme A. ZIÉGLÉ
 Conseillers : Mmes S. FARAVEL, M.-H. MAFFRE, M. STAHL
 MM. P. COUDROY DE LILLE, J.-L. PIAT,
 P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Conseil d'administration pour l'année 2012

- Présidents d'honneur : M. le professeur J. MARCADÉ, membre de l'Institut
 M. le professeur R. COUSTET
 Président : M. le professeur Ph. ARAGUAS
 Vice-présidents : Mme M.-F. LACOUÉ-LABARTHE
 M. J.-M. DEBRUGE
 Secrétaire Général : Mme N. PALARD
 Secrétaires adjoints : Mme S. OMETZ
 M. X. ROBOREL DE CLIMENS
 Trésorier : Mme M.-H. MAFFRE
 Bibliothécaire : M. J. G. PUYRAVEAU
 Archiviste : Mme M. STAHL
 Conseillers : Mmes H. AVISSEAU, S. FARAVEL, A. ZIÉGLÉ
 MM. M. P. BARDOU, J.-L. PIAT, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Comité directeur des publications

P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD, X. ROBOREL DE CLIMENS

Comité de lecture

Philippe ARAGUAS, Hélène AVISSEAU, Pierre BARDOU, Robert COUSTET, Sylvie FARAVEL,
 Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, Michel LENOIR, Marie-Hélène MAFFRE, Philippe MAFFRE,
 Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, Xavier ROBOREL DE CLIMENS,
 Marc SABOYA, Anne ZIÉGLÉ.

Version anglaise des résumés

Sophie ROBOREL DE CLIMENS





Maquette et composition :
Concept 99

Dépôt légal : avril 2014.

Impression :
Imprimerie de la Roque

Table des matières

Thierry MAUBERT

L'Isle-Saint-Georges : l'eau, la pêche et des artefacts antiques en plomb 11-39

Brigitte LESCARRET

Les décors de rinceaux des églises romanes du Médoc 41-61

Pascal RICARRÈRE et Jacqueline LAROCHE

*La cavalcade (re)trouvée de Saint-Sulpice de Lafosse
(Pugnac-Lafosse, Gironde)* 63-78

Jean-Claude FAUVEAU

*Du Grand Séminaire à la Grande Poste de Bordeaux.
Trois siècles d'histoires girondines* 79-95

Xavier ROBOREL DE CLIMENS

La maison de Louis Dufaure de Lajarte, rue Leyteire à Bordeaux 97-108

Catherine BONTE

Le décor peint de Romain Cazes à l'église Notre-Dame de Bordeaux 109-131

Jean-Pierre MERIC

Faut-il réhabiliter Monseigneur Donnet et ses clochers ? 133-160

Renée LEULIER

Notre-Dame de Talence 161-185

Alain DAUTANT

*Histoire des collections égyptiennes du musée d'Aquitaine :
le cercueil d'Irethorrou de la collection Ducatel* 187-205

Julia ROUSSOT-LARROQUE

*L'abbé Breuil, la Gironde et les Landes :
premières visites, premier séjour (1897-1914)* 207-229

Jean-Pierre BÉRIAC

Auguste Glaziou, un paysagiste entre Bordeaux et Rio de Janeiro 231-262

Franck DELORME

*La place Amédée-Larrieu, un rare ensemble Art nouveau
signé Édouard Bauhain, Raymond Barbaud et Raoul Verlet* 263-282

Documents

L'archéologie girondine en 2011 285-327

Activités de la Société Archéologique de Bordeaux

In memoriam Jean Marcadé 331-332

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2012 333-334

Cercle numismatique Bertrand-Andrieu,

procès-verbaux des séances de l'année 2012 335-340